962 G72 O

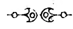
Columbia University
in the City of New York
Library



Bought from the
F. A. Schermerhorn
Fund
1899

L'ÉGYPTE

AU XIX[e] SIÈCLE.



PARIS, TYPOGRAPHIE DE WITTERSHEIM,
8, rue Montmorency.




L'EGYPTE
AU
XIX SIECLE
MEHEMET ALI EST UN GRAND HOMME
IBRAHIM UN HEROS.
DE LAMARTINE.
PAUL BOIZARD.
EDITEUR
L. BEAUCE DEL
SOYER

L'ÉGYPTE AU XIX[e] SIÈCLE.

HISTOIRE

MILITAIRE ET POLITIQUE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE

DE

MÉHÉMET-ALI, IBRAHIM-PACHA

SOLIMAN-PACHA

(COLONEL SÈVES)

PAR

ÉDOUARD GOUIN.

Illustrée

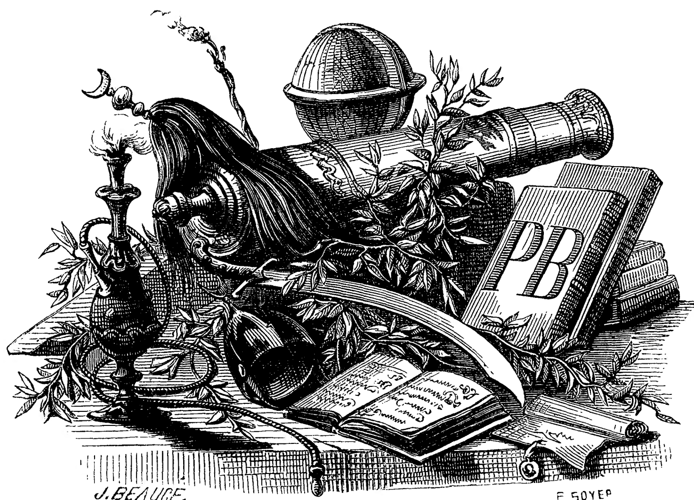
DE GRAVURES PEINTES A L'AQUARELLE

D'après les Originaux

de

M. J.-A. BEAUCÉ.

« Méhémet-Ali est incontestablement un grand homme, Ibrahim un héros. »
(DE LAMARTINE.)



PARIS,

PAUL BOIZARD, ÉDITEUR, 25, RUE JACOB.

1847.

A

LA JEUNE ÉGYPTE

Salut !

Je connais une désolée dont la stature ployait sous les prostrations, et dont les yeux arrosaient le pied des montagnes. Quand sa tête reposait au milieu de son bras lassé, le bracelet déjà n'étreignait plus les contours amoindris, et les articulations étaient semblables aux dés qui tombent devant le joueur. — Le corps dont la chair avait été partagée entre les injustes comme une proie que le sort distribue, a repris sa poitrine de lion; il a noué l'écharpe de l'opulence. La branche de saule qui penchait se redresse, le myrobalanier qui se balançait nonchalant se tient debout, la tige grêle qui porte les dattes s'accouple au tronc puissant qui soutient les palmes.

Louange à la Cause ! Louange à l'auteur de la Cause des Causes ! Il sait en qui placer toute mission. Lorsqu'il fit choix de son dernier Mahomet, de Mohammed-Aly, les quatre croissans durent certes s'allumer comme dans la nuit de Bedr et jeter sur le Nil endormi un pont scintillant, une auréole d'or.

Lieutenant d'Allah, père d'Ibrahim, prunelle de cet Orient qui est l'autre œil du monde, source de vie autour de laquelle se meuvent les destins haletans; sois toujours à ta jeune Égypte la rosée matinale. Conserve l'onde pure dans la citerne de ta justice, et le torrent de ta force débordera victorieux jusqu'au bout. Tes États ont vu reluire sous ton image ce premier jour de la lune sainte qui désigne la fin du jeûne, fais rayonner dans son midi le soleil de la liberté. Cher au sultan des sept cieux et à son visir Mahomet qui parcourut en moins de quelques heures tous les pays d'étoiles ; tu célébreras avec honneur les fêtes du Baïram et du Ramadân, plus d'années que pas un des fidèles ayant satisfait aux rites de la ka'aba. Ton nom sera transmis par les souvenirs, ce nom qu'il suffit de crier pour que les vaux stériles se changent en des tables couvertes de mets. Ainsi

que des perles on recueillera les pierres dans le chemin où tu auras passe : l'ange qui tient registre publiera, lui aussi, tes inspirations libérales. Dieu est le maître et les hommes sont égaux.

O toi dont la cruche remplie couronne la chevelure noire, toi dont l'ample chemise de toile bleue caresse les épaules hardies, le buste carré, la nerveuse attache du poignet, le sein fièrement assis; Rébecca, belle à voir, serre autour de tes reins la ceinture de l'espérance. Eliezer a orné tes oreilles et tes mains de joyaux pesant douze siècles et bien au-delà. Toi qui maries la gravité des aïeux à la pétulance de l'adulte, souffre le bâton du sage, mets en pièces la cassolette de l'insensé. Jeune Égypte à la jambe nue, prends la fermeté pour sandale, relève le pan de ta robe flottante, élance-toi par les chemins ouverts de la civilisation. Que les compagnons de Schanfara le poète et coureur de la tribu d'Azd, te servent d'escorte : un cœur d'acier, une lame étincelante, non pour assaillir, mais pour te défendre. Les duels de peuples s'en vont. Le sang ne se gaspille plus, cette phrase du livre sublime n'est plus oubliée : « Les maux faits par les conquérans retomberont sur leur tête. » Les chevaux s'accoutument à manger l'orge, le sac n'étant plus appuyé sur les cadavres; à se désaltérer, au milieu d'étangs non rougis. Close est la saison de la guerre, amoureuse des pleurs : voici venir le tour de la coupe moins enivrante que l'échanson, de la vierge qui éloigne le sommeil, qui sème la vapeur du musc, parle comme la guitare, cambre une taille fine comme l'enduit mince dont l'abeille tend son habitation, et pose à peine sur le sol comme si elle chaussait des épines. Au bruit du fer succède le cliquetis des bijoux qui parent l'almée peu vêtue. La paupière des gazelles, c'est là désormais le carquois des flèches et le fourreau des poignards. Les épées qui devançaient le trépas des mortels ont suspendu leur fureur : assez de veuves, assez d'orphelins! Place à l'union, à l'hospitalité! Que les pavillons se hissent non pour la lutte, mais pour annoncer la joie et la figue à la soif, à la faim étrangère! Que les solitudes lointaines, que celles où rien ne croît, pas plus que sur le dos d'un bouclier, n'abusent pas l'espérance du voyageur perdu. Que pour nous tes seuils, ô jeune Égypte, ne soient jamais lents à s'ouvrir!

Plus étroitement que toutes, la France a pressé ta main. Ses

vœux pour toi n'ont pas de voile : suaves comme l'haleine des brises, ils deviennent salutaires comme le baume onctueux de la Mekke. As-tu moissonné jusqu'à la dernière, tes gerbes, tes guirlandes? Non. Il te reste à glaner, à cueillir encore. Eh bien! toute fleur qui sous notre ombre s'échappe de la terre, le Seigneur la regarde en souriant, il prend soin d'elle et la fait prospérer. Au contraire nos voisins mauvais, il les poursuit de son courroux, il envoie contre eux son Exterminateur, ou lui-même se précipite avec nous dans la mêlée. Nos adversaires, nous ne leur faisons grâce que du butin. Ils ne parviennent aux sables du refuge qu'après avoir vu se perdre sous nos pas dédaigneux, les housses, les turbans, les voiles des guerrières portées en croupe. Les nuages du ciel se demandent craintifs si nous irons jusque là-haut traquer les fuyards. Nous crions au désert de nous dire leur retraite, et le désert répond en nous les livrant; car il nous connaît, et les autruches ne déposent pas leurs œufs chez lui avec plus de familiarité que nous un casque, ses lézards ne supportent pas mieux que nous l'absence d'un puits, et ses aigles la présence du grand astre. L'Arabe n'ignore point tout cela, chaque jour encore il reçoit de nous ces amers témoignages auxquels se prodiguent vainement l'huile et la charpie. La saignante blessure que nous creusons dans la cuisse des chefs demeure inexpiable, et fait dégoutter nos lances droites. La menace venue, le tranchant de nos sabres se refuse à l'abstinence. Les têtes et les cous se séparent. Nos ennemis, l'heure tardive les trouve couchés sur la soie, l'aurore les surprend la face dans la poussière. De leurs débris nous peuplons la colline : moins nombreuses pleuvent les pièces d'argent sur le front de la nouvelle épouse des tribus. Les rivaux de la France, leurs femmes les abandonnent : ils disparaissent dans la foule des vagabonds, comme des lettres difficiles à prononcer meurent dans la bouche qui bégaie. Repose donc éternellement sous notre armure, ô jeune Égypte! Nul ne portera la cognée sur ton honneur : les efforts seraient vains aussi longtemps que le dromadaire épuisé de fatigue laissera ouïr la plainte sourde; l'hirondelle en son vol atteindrait plus tôt le firmament, le corbeau deviendrait plus vite couleur de neige, la myrrhe douce comme le miel, et le chamois fendrait auparavant de sa corne impru-

dente la roche dure. Sois l'amie toujours des soldats les plus vaillans du Christ, et le Fort brisera la tempe de tes agresseurs Puisse le génie de la victoire balayer sur ta route le tourbillon poudreux! Puissent Mukir et Quarkir, les brunes intelligences, détourner leurs ailes de ta voie! Puissent tes troupeaux ne s'amaigrir jamais, ni tes prés pâlir veufs de la toison verte! Puisse le robuste sabot de ta monture faire au loin rejaillir l'étincelle du caillou et emporter les rênes avec l'essor de l'autour cherchant ou sa victime ou un abri contre la grêle de glace! Puissent tes chamelles au poil touffu, aux genoux écartés, aux jarrets tournés en dehors, t'offrir en échange de leurs selles neuves des mamelles qui ne s'appauvrissent pas!

Un parmi nous a écrit : « Je ne mourrai pas tout entier, la meilleure fraction de mon être évitera le tombeau : j'ai construit un édifice que ne sauraient détruire ni les vents furieux, ni la pluie qui ronge les pierres, ni les ans, ni les siècles. J'ai bâti un monument plus durable que l'airain, plus haut que les vieilles pyramides édifiées par les rois de l'Égypte. » Moi je ne puis revendiquer, hélas! le glorieux privilége du poète européen.—Un parmi vous a dit : « Nous quitterons demain soir le séjour éphémère, le livre impérissable sera déployé devant nous· que nos doigts y tracent dès aujourd'hui les feuillets utiles qui survivent seuls. » Peut-être du moins aurai-je accompli la parole du docte Arabe. Je ne suis point de ceux pour qui le temps se met de l'auditoire, la nuit ne chante point mes pages, le jour ne les sait point par cœur : les échos, les petits enfans ne répètent pas ma voix. Je ne m'appelle pas plus le favori d'Auguste que Ebn-Albawwab; et, comme Abu'lala, je n'ai point acquis le don d'être lu par l'aveugle, entendu par le sourd. Mais si je n'atteins pas les fruits mûrs pendant à l'arbre de l'éloquence, j'ai ramassé, ô jeune Égypte! le menu bois qui descend de tes rameaux. Sur cet appui je dresse mon humble tente, et conviant à l'intérieur les fils de ma mère la France : « Trouvez-vous que la maison nomade vous plaise? Je n'ai fait que la disposer avec un semblant de grâce. Je ne suis autre que l'architecte, voilà l'hôtesse! Frères, saluez la plus avenante fille de l'Orient! »

Dieu préside, l'œuvre éclate. C'est tout.

ÉDOUARD GOUIN.

INTRODUCTION.

L'Égypte, par notre temps, a fait de grandes choses. Hier c'était une chétive et brute paysanne : elle ne comptait plus dans le monde, elle obéissait à pire que des bâtards, à des Mamluks, à des esclaves ! Aujourd'hui c'est une héroïne : elle joûte avec des puissances formidables, son glaive pèse dans le plateau des balances politiques, l'Orient a trouvé sa Jeanne d'Arc.

Descendue des faîtes lumineux à l'obscure barbarie, elle a su remonter et ressaisir sa place au soleil. Qui l'a découverte dans son lointain Vaucouleurs ? Qui l'a été chercher dans son coin de ciel ? Qui lui a tendu la main ? — La France.

Qui l'a tirée complètement du chaos ? — Un homme surtout, Mohammed-Aly. Et Ibrahim, son fils, a doublé la vigueur d'impulsion; et Soliman son autre fils par l'âme, et vingt frères en patrie au Colonel Sèves ont secondé le gigantesque effort.

La providence en trois personnes qui veille chaque jour sur l'Égypte a laissé venir à nous, voilà peu de mois, deux de ses représentants. Nous avons vu, nous avons vu de près, vu face à face le rude et fier Ibrahim-Pacha, celui qu'on a nommé *le Sabre vivant*, celui qui, par les saisons de guerre, couche, en dépit du froid, des pluies ou des neiges, sur le lit de ses soldats, le sable ; celui qui, à l'heure de la bataille, court par les rangs comme fait le fluide électrique, leur jette, de sa voix stridente, seulement trois paroles : « *Jah! volête! aferim!* Allons, enfans, courage ! » et vole au péril avec cet ironique sourire du mépris qui, sur la lèvre des Gaulois nos ancêtres, semblait imposer à la mort elle-même !

Nous avons vu le Patrocle de cet Achille, Soliman-Pacha l'un des meilleurs de notre Agamemnon. Sous la voûte des Invalides nous avons vu s'agenouillant, pleurant à la chapelle de son maître impérial, Soliman-Sèves l'illustre fils d'un meûnier comme Benoît XII et Jean de la Balue.

Le Vice-roi ne sera point couché dans sa tombe sans avoir été conduit vers nous par Celui dont le regard suprême guide les pas du voyageur. Il aura, lui aussi, étreint la main blanche de notre amitié, il aura retrouvé dans notre large cœur les hospitalières délicatesses prodiguées au Prince royal et au Major-général du Kaire ; il aura respiré dans notre belle

France les brises messagères du *Jardin des Plaisirs* que lui réserve, — l'heure en soit tardive pour l'Égypte! — son maître et seigneur Mahomet, l'intercesseur sublime.

Il aura été le bien arrivé; car ceux-là de nos compatriotes qu'abritent les rives du Nil exaltent la paternelle sollicitude qui fait le Franc libre de tout impôt, et le protège dans un asile spécial contre les disgrâces de la peste.

La sympathie française est d'ailleurs acquise aux fils de leurs œuvres, elle est due aux amis du progrès. Mohammed-Aly, à 45 ans, ne savait pas encore lire; mais il savait ressusciter un pays.

Quand un homme apparut du côté de l'Est, recueillant les langueurs et se chargeant des maladies, touchant les paralytiques et les forçant à se mouvoir, imposant les mains aux trépassés et les faisant revivre..., une grande troupe sortit vers cet homme et l'accompagna d'harmonieuses effusions : « Hosanna! Béni celui qui s'avance au nom du Seigneur! » Une voix clama du ciel : « Je l'ai glorifié, je le glorifierai encore! » Les Grecs murmurèrent en montant à la Pâques de Bèthanie pour adorer : « Nous voudrions bien le voir! » Les Juifs ajoutèrent : « Nous croyons; » les Pharisiens : « Il est de Dieu; » et les disciples : « Voici l'envoyé qu'attendaient les esprits. » Tous, dans la stupeur, répétèrent entre eux : « Rien de pareil ne s'est jamais consommé. Louons le Très-Haut d'avoir donné aux mortels cet immense pouvoir. » Ah! si les femmes oignaient de nard puis essuyaient de leurs cheveux les genoux de qui déroba aux ombres la fille de Jaïrus, ah! si les jeunes gens étendaient leurs vêtemens, semaient des branches d'arbres sur la route de qui redressa Lazare, n'est-ce pas aussi un prodige admirable que de venir trouver un peuple en son sépulcre, et lui dire : « Leve-toi! » et le mettre debout!

Assurément l'œuvre de renaissance a dû coûter de graves sacrifices, des contraintes onéreuses : la mort est avare, une pierre sépulcrale ne tombe pas d'elle-même, on n'arrache pas sans violence à l'oubli sa proie. Le mouvement rénovateur a blessé plus d'un endormi, disposé mal plus d'un réveillé. Aux sommeils longs succède l'humeur chagrine. Sans ambition hyperbolique, les hommes du Nil pourraient aspirer à plus de liberté; mais le bien viable ne s'improvise pas, et l'aveugle, au sortir de ses ténèbres, serait-il prudemment conduit en pleine lumière? Le Vice-roi élabore : Ibrahim, l'Égypte et le Temps feront le reste.

Le premier de ces quatre éminents collaborateurs sera, dans les âges futurs, applaudi de son initiative. On lui décernera une belle place dans les mémoires honorées, parce que tous les actes de sa puissance auront eu pour empreinte le sceau de l'utilité publique. Le sage Heycar a dit : « Tant que tes pieds sont chaussés, marche sans crainte sur les épines; aplanis le chemin à tes fils et à tes petits-fils. » Mais si le chef de la dynastie donne un regard au demain de sa race, le chef de l'État ne cesse d'amasser, pour ainsi dire, un *toujours* prospère à ses populations. S'il

a voulu que l'opulence ruisselât autour de son trône, c'est que l'effluve des richesses du pays en devait rejaillir; s'il a voulu monter et monter encore les degrés hiérarchiques, avant chaque ascension il a pris par la main sa famille de sujets.

Que le père de l'Égypte ait parfois poussé jusqu'à l'extrême rigueur ses droits de paternité royale, cette assertion ne sera pas démentie; mais, pour être en tous points véridique, il faudra citer l'inexorable maître cherchant à distraire la préoccupation d'un pénible devoir dans une partie d'échecs ou de dames, combattue par l'un de ses officiers subalternes.

L'Europe se souviendra du premier musulman qui fut assez hardi pour proclamer le respect du chrétien, qui fut assez noblement audacieux pour s'établir le pavoi de l'*infidèle* homme de cœur. L'Europe s'est souvenue déjà; car, en retour des grades et des commandemens, des titres et des dignités dévolus à tant d'Européens par une confiance auguste et supérieure aux fanatiques préventions, un échange courtois des produits du commerce et des fruits de l'entendement passe de l'Égypte à la France, à l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Toscane, la Belgique, etc.

Certains contempteurs ont pris la peine de naître pour répartir nonchalamment aux grands personnages de fortune l'élastique et banale qualification d'heureux aventurier. Que l'épithète oseuse ne recule pas devant Mohammed-Aly: rien, en ce genre de blasphême, ne doit être incroyable après qu'on osa dire l'aventurier corse. Le majestueux souverain des déserts, le lion est aussi un aventurier. Mais, quelque nom qui puisse echeoir au Vice-roi son rival des vallées égyptiennes, Mohammed-Aly n'en demeurera pas moins la plus mâle figure dont s'enorgueillisse l'Orient depuis l'immortel conducteur de chameaux.

Sa patronne la France aura eu, — nous aimons à le répéter, — bonne part dans les succès du réformateur. Nymphe Egérie de ce Numa, esprit familier du Socrate égyptien, la France a présidé aux conseils et aux opérations d'outre-mer. L'intelligent contact a développé des germes d'elite, même par les chocs hostiles de notre occupation républicaine et de notre lutte en Morée. La mesure de nos ressources a été prise, et le travail accompli sur ce modèle. Pour que la copie fût digne de l'original, nous avons prêté des savans, des artistes, des capitaines, des médecins, des ingénieurs, des architectes: un personnel, un matériel d'organisation. La science, l'armée, la flotte, les arsenaux, la santé publique, l'industrie comptent des Français à leur tête. Des écoles se sont ouvertes dans les principales cités de l'Égypte pour l'enseignement de notre littérature; nous élevons dans notre capitale, et comme nous ferions de nos propres enfants, les jeunes Arabes que leur patrie nous a confiés.

La plus belle place du monde, — la plus grande est celle de l'*Esbekyeh* au Kaire habitée par Bonaparte lors de l'expédition, — la place parisienne de *la Concorde*, nommée à souhait, étale aux yeux des admirateurs

son obélisque de Luxor. Quatre ans après qu'il a été affermi sur sa base inébranlable, nous avons payé le monument de la bonne grâce égyptienne en brodant, par notre médiation de 1840, la fleur ineffaçable de l'hérédité sur le manteau des modernes Sésostris.

Nous commandons enfin à de vastes contrées qui se prosternent devant les autels de l'Égypte, s'expriment par le même langage et roulent dans leurs artères le même sang. Notre cœur et notre épée vont donc tour à tour dans cette Afrique,

Terre de poésie
Que, depuis six cents ans, notre France a choisie.

Sur le Nil plane le génie de la France, par-dessus la Méditerranée l'Occident et l'Orient se donnent la main.

L'histoire de L'ÉGYPTE AU XIXe SIÈCLE est, — je le prouve, — une œuvre nationale, puisqu'en retraçant la plus dramatique et la plus merveilleuse création de nos jours, elle raconte notre fille adoptive.

Mais s'il y a quelque charme à suivre dans ses allures vivaces la jeune Egypte, — disons mieux, l'Egypte rajeunie, — une certaine curiosité ne s'attachera-t-elle pas au soulèvement des voiles répandus sur l'aïeule du globe? Tantôt la Vénus du Nil surgira palpitante de force régénératrice, contemplons un moment sous l'enveloppe arcanique l'Ève des nations. Avant l'essor, la chrysalide.

L'ÉGYPTE ANCIENNE.

Aux approches de la 95e olympiade, un pélerin de la science vint le long du Nil étudier la *théosophie*, et demander la révélation des pieux mystères qui sur les nôtres possédaient l'avantage de n'être pas sans clé.

Les épreuves lui furent permises. Il descendit au fond d'un puits noir communiquant avec des caveaux. Il poussa une grille d'airain, qui se referma aussitôt non sans un glacial et sourd bruissement. La torche à la main, il s'avança. Dépassant une seconde porte grillée, il aperçut une galerie d'arcades éclairée par des lampes. Sur le fronton se lisait cette phrase : *Tout mortel qui marchera seul et sans effroi dans l'enceinte sacrée reverra la lumière, sera purifié par l'air et l'onde, initié dans les mystiques secrets de la déesse Isis.*

Un appel d'en haut interrogea le néophyte pour savoir si le cœur lui manquait; et le néophyte répondit non, et sans faiblir il poursuivit sa route.

Devant une porte de fer, parurent trois hommes armés dont les casques représentaient le museau d'un chien

« Tu peux, dirent-ils, revenir sur tes pas; mais si, persistant dans ton dessein, tu recules ou détournes la tête, c'en est fait de toi. »

Le néophyte repliqua

« J'irai devant. »

Une fournaise brûla béante elle ne pouvait être traversee que sur une grille tres-étroite, au bout mugissait un torrent, la rive ne pouvait être gagnée qu'à la nage Le double péril fut résolument franchi. Le plus terrible et le dernier de tous lui succéda :

Un escalier de quelques marches menait à une lumineuse porte d'ivoire qui s'ouvrait par deux anneaux étincelans Le seuil abordé, voici que le plancher tout à coup s'ebranla comme sous la secousse d'un impétueux tremblement de terre. D'énormes roues d'airain firent mouvoir avec une incroyable rapidité de grosses et bruyantes chaînes. La lampe tomba éteinte des mains du néophyte, qui demeura perdu au sein du cataclysme ténébreux. Il ne cria point grâce . un simple frisson l'effleura .

Il attendit ,..

Le désordre, las de lui-même, céda la place au calme

Une porte, invisible jusqu'à cette heure, livra passage dans une salle qu'illuminaient des centaines de flambeaux. Siégeaient la soixante prêtres couverts du byssus en etoffe de fin lin, portant, de même que les dieux, des colliers d'une forme et d'une valeur proportionnees aux divers grades. Le pontife orna l'initié de la robe en toile blanche, et lui présentant un vase rempli d'eau :

« C'est le breuvage du Lethos. Bois l'oubli des sentences mondaines »

Vingt-quatre heures d'un repos bien mérité préparerent le neophyte à une retraite de quatre-vingts jours Pendant cette période et six mois encore, l'existence du Dieu créateur, ses noms, ses attributs, les rayonnemens de sa puissance infinie à travers le soleil et les planetes, les principes de haute morale et de philosophie religieuse furent devoilés au récipiendaire. Puis on lui posa des questions jamais elles n'avaient été résolues avec une telle profondeur On le reconduisit aux lieux sacrés, il jura de n'apprendre à aucun profane ce qu'il avait vu ou entendu.

Seulement, une fois accomplie toute cette façon d'appareil franc-maçonnique, il fixa pour l'espace de trois longues olympiades son séjour dans Héliopolis Après qu'il eut blanchi sur les doctrines d'Hermès et vu fuir douze ans de veilles à écouter le scribe Sechnuphis, il ne put faire moins que de s'exclamer a pleine voix . « Solon ! Solon ! vous autres Grecs, vous êtes des enfans ! »

Or, l'enthousiaste appréciateur des mérites égyptiens avait, durant deux lustres, connu les entretiens et les genoux de Socrate, du grand révolutionnaire moral qui annonça la grande révolution chretienne. Il

avait fréquente Cratyle disciple d'Héraclite, Herménogene disciple de Parmenide. Il était autrefois alle tout exprès à Mégare pour connaître la dialectique d'Euclide, a Cyrène pour recevoir les enseignemens de Théodose le mathématicien, en Italie pour assister aux cours d'Ethécrate, Acrion, Timée de Locres, Eurytas de Métapont, Archytas de Tarente et Philolaus d'Héraclée. L'insatiable voyageur avait parcouru tous les systemes éoniens, éléatiques et pythagoriciens. Les fontaines d'Egypte avaient pu seules, disait-il, contenter sa soif

Et celui qui parlait ainsi fut plus tard qualifié le divin, le fils d'Apollon, sa philosophie, une autre Iliade On prétendit l'avoir vu, sous la forme d'un cygne, s'élevant de l'autel consacré à l'Amour, et montant vers l'Olympe étonné de si doux accords. On affirma que les abeilles du mont Hymette avaient caressé le berceau de ses premiers cris et sur ses lèvres déposé leur miel Du mot hellenique *platos, large*, on le nomma Platon, pour tout ce qui tenait dans ce front spacieux.

Foyer de la civilisation primitive, berceau des sciences et des arts, sanctuaire des graves recueillemens, patrie des allures séveres et des utiles pensées, l'Egypte, assise au milieu de l'ancien continent, a servi de théâtre aux scènes les plus imposantes de l'histoire

Nee avant l'ere d'Abraham, elle a vu poindre et s'éclipser les splendeurs de Tyr et de Carthage, elle rayonnait alors que Rome, l'Attique et Sparte n'avaient pas secoué leur nuit. Ses plus jeunes monumens ont précédé la guerre de Troie Elle se vante d'avoir inauguré le genre humain et semé des colonies par toutes les zônes.

Sur ses plages elle a vu courir en char de triomphe Sésostris, Nabuchodonosor, Cambyse, Darius, Xerces, Ptolémée, Alexandre, César, Tamerlan, Saladin, Bonaparte. Elle a vu cheminer dans ses sables Homère, Archimède, Aristote, Orphée de Thrace, Minos de Crête, Danaus de Lybie, Thales de Milet, Mélampe de Pylos, Pythagore de Samos, Hérodote d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, les Athéniens Musée, Dédale, Solon, Platon, Lycurgue de Lacédémone, Démocrite l'Abderitain, Eudoxe de Cnide, Œnopides de Chio, Volney, Delille, Champollion, Taylor, Alexandre Dumas, Châteaubriand, Lamartine.

Riche de son heureuse situation entre l'Afrique et l'Asie, la mer Rouge et la Méditerranée; riche d'un sol fertile parmi tous, riche d'un peuple industrieux et créateur, elle a été rêvée comme but des plus hautes ambitions, elle a été sondée comme point central par les plus vigoureux aspirans aux monarchies universelles Jules et Pompée, Antoine et Octave la choisissent pour tribunal et prononcent du sort de l'humanité. Innocent III, Ximénès, Ferdinand-le-Catholique, Emmanuel, Henri VII, Louis XIV decident d'y porter leurs armes conquérantes

Alexandre y fonde, y décore de son grand nom la capitale du commerce. Aux navires venus d'Alexandrie le droit exclusif désormais de tenir déployée jusque dans les ports italiens la petite voile qui flotte sur l'extrémité du mât, et que les autres vaisseaux doivent baisser en approchant du promontoire de Caprée! Quelle fête dans la Campanie, lorsque arrive la flotte chargée de papyrus et de lotus, de gommes résineuses, de baume réparateur, de miel épais et odoriférant, de sel ammoniac trouvé dans l'oasis d'Ammon, ou du nitre aidant à féconder les femmes, ou du sable fortifiant les athlètes, ou de cette verrerie aux couleurs irisées, de cette poterie en terre vernissée aux teintes argentines, ou de ce vin exquis de Maréa si cher a Cléopâtre, de ce fruit des vignes de Tœnia comparé au Falerne par le poete de Tibur!

Lorsque la Palestine a faim, douze tribus s'approvisionnent d'un seul coup par caravanes aux magasins de Mezraim. Partis d'Elim, les Israélites murmurent dans le désert contre Moise et Aaron :

« Qui nous rassasiera maintenant? Nous mangions en Égypte le poisson, les concombres, les melons, les poireaux. Nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et le pain regorgeait. »

Annibal sous son talon d'airain a-t-il couché le dernier épi du Latium, tout n'est pas encore perdu, la république envoie ses ambassadeurs *au grenier*. Le grenier de Rome, c'était l'Egypte. Ne l'est-elle pas aujourd'hui de Constantinople, de l'Arabie, de la Syrie, de toute l'Asie-Mineure?

Et la pâture de l'esprit, l'a-t-elle assez prodiguée! Nous lui devons l'usage de régler le temps par les révolutions du soleil, non plus par celles de la lune, et celui de compter les ans par trois cent soixante-cinq jours, les premieres speculations de l'astronomie, les premiers problêmes de la géométrie, les premiers alphabets, les premieres bibliotheques si heureusement intitulees : *Trésor des remèdes pour l'âme*.

L'Egypte fut l'institutrice de la Grece, qui répéta sa leçon à l'Europe. La Crète et l'Inde se disputaient un lambeau des codes pharaoniques. C'est en Egypte que Salomon allait chercher une vierge digne de partager le trône d'Israel, et des cavales assez nobles de race pour s'allier aux coursiers de Juda. C'est à l'Égypte que, pour être sûr de vaincre, Xerces empruntait ses soldats montés sur des dromadaires. C'est a l'Egypte que l'Élide envoyait réviser le plan de ses jeux olympiques. Nul projet sérieux ne s'accomplissait au sein des régions étrangères, que l'assentiment n'eût été obtenu de la sœur aînée. Elle devait être en état d'inspirer autrui, celle qui, faisant la sainte aumône de ses traditions au barde aveugle, écrivit sans le savoir des pages de l'Odyssée!

Ses annales à elle sont de pierre : que de labeur et de solennité dans cette éloquence! Comptez les bras qui dressèrent ces archives primordiales, comptez les générations qui virent à fleur du sol se dérouler le frontispice du livre, et la derniere ligne se clore dans la nue! Mesurez

ces colosses à larges bases, à vastes surfaces ; et ces avenues interminables que gardent les sphinx séculaires, ces statues qu'on dirait des montagnes, ces curieux obélisques dont l'armure a lassé le fer de tant de barbares, et dont

La masse indestructible a fatigué le temps ;

Ces hypogées sans fin où se pressent les momies, populations sans nombre ; et les altières pyramides

Qui, cercueils immortels de ce peuple géant,
Élèvent jusqu'aux cieux la pompe du néant!

Contemplez, et défendez-vous de la méditation. Admirez, et tentez de vous soustraire à un émoi vraiment religieux « Il n'est pas de contrée, s'écriait le *père de l'histoire*, il n'en est point où la nature produisit plus de chefs-d'œuvre et l'art plus de prodiges — Salut! s'écriait Savary, salut aux plus respectables monuments qui soient échappés à la main de l'homme! »

La Grece et Rome ont bâti des temples aux dieux, des palais aux rois, des amphithéâtres à la foule Qui, avant tous, l'Egypte a-t-elle su honorer? L'intelligence et la vertu ; ses ancêtres, ses morts Qu'importe le luxe des maisons, hôtelleries de passage? Ce qu'il faut songer à embellir, n'est-ce pas bien plus logiquement la demeure eternelle? Aussi, comme une touchante vénération entourait les frappés du trépas! Voyez les proches se meurtrir la poitrine, ceindre leurs flancs, et laisser croître leur barbe, leurs cheveux, les femmes du logis se couvrir de boue la tête et le visage, se battre le sein nu en courant par la ville, et s'abstenir de pain, de vin, de mets délicats pendant quarante ou soixante-dix jours!

Quelque judicieux et consolant que soit le sens de nos usages funéraires, lesquels remettent à la terre son fruit humain pour faire croire qu'il en pourra bien être extrait une seconde fois, jamais en Egypte les morts n'étaient enterrés. on craignait que les vers ne les mangeassent. Ils n'étaient pas brûlés, parce que le feu passait pour une bête féroce qui dévore, et parce que d'ailleurs il est cruel de s'empresser à détruire les restes des siens On conservait l'enveloppe même de cette âme qui s'en allait habiter diverses espèces d'animaux, — les immondes si elle était perverse, — et qui reprenait domicile chez les hommes après une métempsycose de trois mille ans.

Le *coupeur* aiguise la pierre d'Ethiopie, le *tarichente* prépare le vin de palmier, les liqueurs odorantes qui devront être injectées dans les visceres, la gomme de cèdre, la myrrhe, le cinnamome et la canelle qui serviront trente jours à oindre le corps enveloppé de fines bandelettes; il s'apprête à retirer le cerveau par les narines au moyen d'un crochet

mousse et concave ne laissant aucune trace de blessure. Le *parachyste* frémissant commence l'opération, ouvre le côté gauche, incise la quantité de chair légale et fuit de toutes ses forces, lapidé par les assistans, car il est odieux et maudit trois fois celui qui violente un cadavre!

Parens et amis ont désigné la date des obsèques. A tel jour, un tel traversera le lac de sa province. Au-delà de l'onde se placent en demi-cercle quarante juges. S'approche de la rive une barque menée par Caron. Avant de commettre au sombre nautonnier son lugubre client, — dont la bouche contient la petite pièce de monnaie destinée à la rétribution ultérieure du pilote de l'Amenthes ou Séjour infernal, — chacun a le droit de formuler une accusation. S'il est prouvé que le défunt ait mal vécu, le tribunal prononce contre lui et l'exclut du lieu d'ensevelissement. Si l'imputation est fausse ou inique, l'accusateur est séverement puni. En ce cas et lorsqu'il ne s'élève aucune voix réprobatrice, la famille rejette les marques de douleur puis commence le panégyrique.

De la naissance, il n'en est point parlé : descendus tous de Cham, les Egyptiens sont tous également nobles.

L'instruction reçue depuis l'enfance, la piété de l'adulte, la justice, la tempérance et toutes les vertus de l'homme viril ressortent dans le discours. La conclusion est une priere aux dieux de l'admettre parmi les pieuses gens. La foule applaudit, elle exalte le digne personnage qui passera l'éternité dans les Enfers avec les bienheureux. Le sépulcre s'ouvre pour lui, pour les objets qu'il gratifia naguere d'une certaine affection, et pour les armes ou les instrumens par lesquels il s'est illustré.

La condamnation des quarante juges vient-elle, au contraire, de le flétrir soit pour crime soit pour dette, il est emporté vers son domicile et posé, — contre la partie du mur la plus solide, à l'angle d'une chambre tout exprès construite, — debout dans sa bière droite. La publique sépulture ne pourra désormais lui écheoir que si, devenus riches, ses petits-enfans obtiennent un jour de le voir absoudre, honneur fait à ses obligations.

Voulez-vous savoir jusqu'où allait le sentiment du bien, le culte de la reconnaissance? L'apothéose, rien de moins, couronnait les actions de grâces. Le Nil, qui doit son nom actuel au roi Nilus et que les Grecs avaient successivement appelé l'Océan, puis l'Aigle à cause de son essor rapide, puis Ægyptus comme un souverain de la dynastie des Pharaons, est, pour ainsi dire, le second créateur de l'Égypte. Sa patrie le remercia de son cours majestueux, de son limon fécondant, de ses propriétés presque miraculeuses, en annonçant l'humidité comme le principe de toutes choses, en intitulant Zéidorus ou Fertilité ce périodique bienfaiteur, et plus que cela, en le divinisant. Père des dieux du royaume, il eut dès-lors Amphytrite pour épouse, Memphis pour fille et le Delta pour fils.

Il fut convié dans un festin annuel qui célébrait le débordement. Les prêtres embaumèrent les victimes des crocodiles et tous les noyés du fleuve. Des autels et des cités s'élevèrent, des taureaux noirs furent sacrifiés dans Nilopolis, et aux fêtes de Niloa furent offerts un adolescent, une jeune fille, tous deux parés de guirlandes.

Le bois, la pierre, le marbre sculptèrent la ressemblance de l'*émule du Ciel*. Des épis lui ceignirent les tempes, un sphinx lui présenta son dos pour appui, un crocodile, un dauphin, un hippopotame se couchèrent à ses pieds; seize enfans, symbole des seize coudées auxquelles montent les eaux, se tinrent enlacés autour du groupe.

Quand après le solstice d'été commençait la crue, on transférait avec pompe le bloc dans les bourgs, dans les villes; et lorsqu'à la fin de l'automne baissait l'inondation, il était rapporté au sanctuaire. Vespasien plaça le plus grand de ces palladium dans le temple de la Paix. La religion, dit Plutarque, n'inventa pour aucune divinité des cérémonies plus solennelles que pour le Nil.

Osiris, alors qu'il régnait sur l'Egypte, avait, selon la croyance commune, adouci les habitudes sauvages de ses sujets, édifié Thèbes aux cent portes, et enseigné comment se cultivent les domaines. A son tour il devint dieu. Par contraste avec son frère Typhon nommé l'esprit du mal pour l'avoir fait périr dans une embûche, il fut appelé génie du bien, fils de Saturne le Temps et de Rhéa la Nature. On tailla son image dans la forme humaine. De ses doigts il comprimait le front d'un serpent; il portait sur la tête un boisseau, emblème de l'abondance. Dans une île qui prit le titre de Champ sacré, il eut sa tombe que l'on attestait par les sermens les plus inviolables; trois cents urnes furent placées alentour, et remplies chaque matin par des prêtres qui s'épandaient en lamentations.

Parce qu'il avait été le pilote d'Osiris, Canopus, en partant d'ici-bas, ne fut point compris dans les destinées vulgaires. Ses restes mortels descendirent au sépulcre, l'âme s'envola dans une étoile qui reçut le nom de son hôtesse.

L'homme faisant le bien s'amasse des trésors pour les heures mauvaises; l'homme reconnaissant, disaient les Égyptiens, acquiert des droits incontestables à tous les secours, à tous les bonheurs : aussi leur panthéon se peupla-t-il d'un ramas de dieux qui pourtant étaient loin d'y trôner avec une égale majesté.

Les habitans du Ciel ayant craint d'être accablés par les scélérats de la Terre, s'étaient, croyait-on, cachés aux bords du Nil sous divers extérieurs de bêtes. Les guerriers du pays, croyait-on encore, ayant par une certaine époque choisi pour étendards des figures d'animaux, la victoire n'avait plus déserté ces bannières. A la double tradition s'ajouta la pensée des services quotidiens rendus par ces inférieures mais utiles créatures : le Chien gardant le seuil et chassant, le Bœuf

aidant au labourage, la Brebis fournissant le lait et la laine, le Chat écartant l'approche venimeuse de l'aspic et de la couleuvre, le Faucon détruisant les vipères à cornes et les scorpions, l'Ibis faisant la guerre aux serpens ailés, aux chenilles, aux sauterelles ; puis l'Ichneumon cherchant, non pour les avaler mais pour les briser, les œufs du crocodile, ou se roulant par la fange et sautant dans la gueule ouverte de son adversaire endormi, pour lui ronger les entrailles, desquelles il sortira par un trou fait à la peau malléable du ventre; lui-même le Crocodile accomplissant une mission protectrice, puisqu'il défend ses parages de l'incursion des voleurs nomades.

Pour toutes ces causes, des priviléges et des honneurs suprêmes furent dévolus aux animaux. Les surveillans du bœuf Apis à Memphis, du bœuf Mnevis à Héliopolis, du Bouc à Mendès, du Crocodile au lac de Mœris, du Lion à Léontopolis, etc., avaient ordre, dans les parcs sacrés, d'offrir à leurs pensionnaires, — après toutefois les avoir mandés d'une voix haute ou d'un sifflement respectueux, — les viandes les plus savoureuses, des chairs d'oie rôties et toutes coupées, des tartes de froment, des compositions de miel toujours variées, de la fleur de farine pétrie dans du lait. Puis les gardiens durent encore leur faire prendre des bains parfumés, les oindre d'essences exquises, les parer d'habits magnifiques, brûler devant eux des cassolettes, étendre sous leurs pas des tapis, courir la proie à l'usage des carnassiers, s'enquérir pour les voluptueux des plus belles concubines de l'espèce. Le budget spécial n'alloua pas à ces articles moins de cent mille écus. Il fut prescrit de se prosterner en face des pieux pourvoyeurs, et de leur remettre, en argent ou en or, le poids des chevelures coupées à la suite de vœux faits pour la convalescence d'un fils.

« Parmi nous, écrivait Cicéron, il n'est pas rare de voir des temples dépouillés, des statues enlevées; mais, chez les Égyptiens, il serait inouï qu'un chat, un crocodile, un ibis eût à souffrir un mauvais traitement; on préférerait pour soi-même les dernières tortures à l'accomplissement d'un tel sacrilége. »

C'est qu'en effet il y avait peine capitale contre le meurtrier volontaire d'un seul des animaux sacrés : quiconque eût, par mégarde, causé la mort d'un ibis, d'un chat ou d'un ichneumon, aurait été mis en lambeaux par la multitude. Un Romain ayant tué sans intention un chat, fut assailli dans sa demeure par une populace furieuse qui, malgré les gardes du roi, malgré les ménagemens politiques dus au puissant empire des Césars, assomma le *criminel*. Dans les famines extrêmes, on se mangeait l'un l'autre, on ne touchait pas à ces étranges divinités. Dans les incendies, on négligeait d'éteindre les flammes pour veiller à la sûreté des chats. Succombaient-ils en dépit de toutes les prévisions et sollicitudes humaines, on les portait inhumer à Bubaste. On enterrait les loups et les ours dans le lieu où on les trouvait expirés ; dans le temple de

Jupiter, les serpens cornus des environs de Thèbes. Les éperviers, les ibis, les musaraignes etaient transférés à Hermopolis dans des caisses précieuses. Lorsqu'un chien périssait de vieillesse dans une demeure, ses maîtres, — l'expression ne serait-elle point trop aventurée? — ses compagnons de logis se rasaient la tête puis le corps, et ne se servaient plus ni du pain ni du vin, ni d'aucuns vivres en réserve chez eux. Un enfant n'était pas regretté avec cette componction, enseveli avec cette pompe.

A la mort du bœuf Apis, le deuil était général, et ne cessait qu'après l'élection du successeur que certains signes devaient toujours distinguer : sur la tête et en forme de croissant une tache blanche, sur le dos la physionomie d'un aigle, sur la langue l'image d'un escarbot. Alors ce n'était plus que festins et réjouissances. On conduisait à Nilopolis l'heureux élu, qui prenait possession des avantages de sa nouvelle dignité. Les dévotes d'accourir vers lui, de se presser alentour et de se tenir debout avec les démonstrations les moins équivoques de l'extase la plus généreuse, le délire dans les yeux, le désordre dans la tunique..... S'envolaient ainsi quarante courtes journées, puis le héros des cérémonies s'embarquait dans la chambre dorée d'une gondole qui l'amenait à Memphis. L'installation se consommait au temple de Vulcain.

Il est triste de voir les philosophes d'autrefois descendre à des consécrations de cette grossière puérilité. Les cinquante mille écus dont s'appauvrirent les coffres de Ptolémée pour les dignes funérailles d'un Apis, n'empêchèrent pas qu'un de ces immortels au front armé n'eût été jadis abattu et brusquement ravi à son apothéose par l'esprit-fort Cambyse. Lucien ne rit pas tout-à-fait sans raison dans ce quolibet : « Vous pénétrez au sein d'un temple fastueux, l'or et l'argent brillent de toutes parts ; vous cherchez un dieu, vous trouvez un singe ! Que de palais ailleurs, dont les habitans ne sont pas plus qu'ici la principale parure ! »

L'impressionnable naïveté classa dans la liste rémunératoire de son polythéisme, le dirai-je? certains légumes! Le satyrique de Rome l'a répété, lui, tout haut et non sans gaspillage de verve. Mais dans quelle matière sérieuse ne taillerait-on pas le ridicule? C'est par malheur au pied des autels qu'il est le plus voisin du sublime. L'Écriture, fort peu *démophile* à cette occasion, traite « les sages de plus fous que le peuple, pour avoir changé la gloire du Dieu incorruptible en la représentation d'oiseaux, de reptiles et de quadrupèdes. » L'Egypte ne faussait pas un serment juré sur des oignons? — Un pareil scrupule est préférable à un mensonge sur des reliques.

Les Memphites adoraient le bœuf, les Momemphites la vache, les Paprimites l'hippopotame, les Cynopolitains le chien, les Latopolitains le latus, les Lycopolitains le loup, les Mendésiens le bouc, les Hermopolitains le sapajou, les Athribites le rat, les Héliopolitains le phénix..... Pourquoi cet oiseau chimérique? — Parce que, vous eussent répondu les

Buffon contemporains, tous les cinq cents ans il fait avec de la myrrhe une sorte d'œuf qui lui soit portatif; il le soulève et en essaie le poids, il le creuse', y introduit son père mort, bouche l'ouverture avec de la myrrhe; la masse ovale n'étant pas dès-lors plus lourde que lorsqu'elle était entière, il apporte du fond de l'Arabie le corps aimé au temple du Soleil.

L'observateur qui détache l'écorce des formules superstitieuses, trouve l'exaltation des louables sentiments.

Par la voix de la Bible elle-même, Jéhovah n'en félicite pas moins Moïse d'avoir été instruit dans la sagesse d'un peuple dont les maîtres, les Saladin, sont venus plaider en face du khady contre un simple habitant de Jérusalem, et dans leur dernière agonie ont fait flotter au dehors du palais, non pas l'étendard du triomphe mais celui de la mort, un linceul où était écrit : « Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes. »

Une grandeur instinctive s'attachait au caractère égyptien. Ce type exceptionnel n'hésita pas plus à s'attribuer une origine surhumaine, que n'hésita le fils du macédonien Philippe. Les prêtres de Memphis ont soutenu que leurs premiers gouvernans avaient été le dieu Phtah ou Vulcain pendant 12,000 années, puis le dieu Phré ou Soleil durant 30,000 : période à laquelle succéda le règne des demi-dieux Saturne, Jupin et leurs acolytes, que les Grecs jugèrent assez augustes pour en faire leurs douze tout-puissans. La fière Égypte, selon le témoignage de Rollin, estimait beau de se perdre en un abîme infini qui l'avoisinait de l'Éternité.

Nos lois, nos institutions, nos idées sociales, nos appréciations du juste et de l'injuste, leur source est au pays du Nil. Écoutez plutôt :

Avant d'être républicains ou monarchiques, les gouvernemens ont tous débuté par la théocratie. L'Egypte dut tâtonner en ce sens, elle qui, suivant Hérodote, l'emporta sur chaque nation dans les hommages aux dieux.

Comme il advint partout encore, le clergé abusa d'un pouvoir trop franchement dévolu; le peuple se fatigua d'une sueur infructueuse et passive. Les meilleures épées devinrent des sceptres. Le fondateur de Memphis, Ménès, — qui pour avoir introduit chez ses concitoyens les tables, les lits, les étoffes, tous les instrumens du luxe et de la mollesse, fut déshérité des honneurs rendus à sa mémoire, et eut dans le temple de Jupiter, son nom inscrit en lettres d'anathême par Gnephactus, père de Bocchoris le prudent, — Ménès érigea la royauté qu'il transmit à sa race près de 60 siècles avant l'islamisme, si l'on ajoute foi aux chroniqueurs. Les souverains furent appelés chefs de la république : à moins bon droit, la même locution avait consolé de l'absolutisme l'empire des Romains.

L'Egypte se divisa en 36 nomes ou provinces, administrés par des

fonctionnaires d'après un code écrit; et la population en trois classes. La première fut la *caste sacerdotale*, qui, en laissant échapper la pourpre, avait su retenir encore d'assez grasses prérogatives. A chacun des hommes de l'autel continua d'être servie, en chairs de taureau et d'oie, sa portion cuite des viandes sacrées ; la cruche quotidienne de vin fut de rigueur. En retour, ils élevèrent à un taux exorbitant le casuel des rites funèbres. Façonnés sur le patron des marques princières, les insignes de leur rang reçurent la forme d'une charrue. Leurs immenses domaines furent exemptés de toute contribution, une dîme en nature fut prélevée à leur profit sur les récoltes des autres biens territoriaux; le roi lui-même apporta son tribut. Après avoir pressuré les vivans, ces avides propriétaires des nécropoles frappèrent de redevance les morts. On acheta, par d'annuelles impositions, le droit de loger dans les catacombes à titre de momie.

La reine Isis, pour obtenir des prêtres la déification posthume de son mari Osiris, leur donna le tiers de ses États. Pharaon se saisit de l'argent, du bétail et des terres de ses sujets, par l'avis d'un étranger devenu son ministre et le gendre du grand-prêtre du Soleil. Nulle possession sacerdotale ne fut touchée. Le peuple affamé se vendit pour du pain, la misère publique n'atteignit pas les sacrificateurs, — bien dignes de leur nom, — auxquels ne cessait d'être fournie l'abondance de blé.

Ils se mêlèrent à tout et de tout. Ils se prélassaient dans la vie officielle et se glissaient dans la famille. Ils intronisèrent les monarques, prirent le haut bout dans les conseils, délibérant de guerre et de paix, d'agriculture et d'entreprises publiques, d'affaires intérieures et extérieures. Ils ouvrirent les sillons pour la semence des grains, présidèrent au débordement et à la retraite du fleuve. Seuls instruits de la loi, seuls dépositaires du savoir, ils écrivirent leurs propres annales et leurs liturgies, dessinèrent les parois des saints édifices, professèrent les lettres, la morale, l'histoire naturelle, la physique, la médecine, les mathématiques, la cosmogonie ; exercèrent la justice et les emplois civils, firent de l'arpentage, de la chirurgie, de l'embaumement, de la prédiction astrologique.

La première charge de l'État fut, comme chez les Hébreux, celle du grand-prêtre ; venaient ensuite les pères-prêtres ou prophètes, les hiérogrammates ou scribes missionnés pour la perception des revenus de l'ordre, les archiprophètes de Hathôr, les gardiens du sanctuaire, les sphragistes ou scelleurs des victimes dévouées à l'hécatombe, les stolistes, les ptérophores, les hiéracophores qui présentaient l'offrande funéraire, les libanophores qui brûlaient l'encens à la face des dieux, les spondistes qui répandaient les libations, les surveillans des temples, les tabellifères, portiers, décorateurs et chanteurs, les tarichentes, parachystes et colchytes procédant aux momifications.

Il n'est pourtant pas à dire que cette kyrielle de privilégiés fût affran-

chie de certaines restrictions. Une seule femme leur était permise, le laïque en possédait le nombre qu'il pouvait nourrir. Ils se préparaient — il leur était ordonné de se préparer — aux actes religieux par une chasteté d'au moins la semaine, et de quarante-deux jours au maximum; par l'abstinence d'herbages, de légumes et de mets charnus, par la méditation, par l'enseignement des vérités relatives à la nature divine et de ces trois dogmes principaux, base des cultes chrétien et juif : l'unité de l'Être suprême, l'immortalité de l'âme, la récompense ou le châtiment d'une seconde vie. En tout temps ils s'accoutumaient — il leur était prescrit de s'accoutumer — à souffrir la soif et la faim, à se contenter de peu.

Le matin, le soir, et la nuit deux fois, ils devaient s'abluer d'eau froide, ou plutôt encore avec de l'eau pure dont eût goûté l'ibis qui n'approche point de celle vénéneuse ou insalubre; ils devaient, tous les trois jours, se raser et s'épiler, de crainte que nul contact sordide ne polluât l'homme des dieux. Sans autre habit ou chaussure, ils portaient, quelle que fût la saison, des souliers de Byblus et une large robe de lin fraîchement lavée. Des bagues rayonnaient à leurs doigts; des colliers à plusieurs rangs, de petits naos, des emblêmes de la génération ou des scarabées symboliques ornaient leur poitrine. Les scribes couvraient du long manteau, du kalasiris, la courte robe nommée schinti; les prêtres d'Osiris jetaient sur l'ample tunique blanche une peau de panthère.

Le césar père de Germanicus répondit à un gouverneur de l'Égypte qui lui envoyait un chiffre de taxes plus fort que d'habitude : « Je veux que mes brebis soient tondues, mais non pas écorchées. » Telles n'étaient point les maximes de la gent sacerdotale.

La *caste militaire* était respectée, entretenue aux frais de l'État et rémunérée libéralement. Elle possédait, exemptes d'impositions, douze *arures,* soixante-douze arpens de terre. Chacun de ses membres, pour lui et pour sa famille, recevait par jour cinq livres de pain, deux livres de viande, une pinte de vin. L'intérêt personnel qui lui était donné à la conservation du pays assurait une défense d'autant plus énergique, facilitait le mariage au guerrier, empêchait que l'Égypte eût jamais besoin de troupes étrangères. Le fils du soldat était soldat et se signalait de bonne heure, instruit par l'expérience, entraîné par l'exemple. A l'insoumission, à la lâcheté s'attachait la note d'infamie; une action de vigueur effaçait la tache : ainsi la mort le cédait à la honte. 180,000 hommes étaient régulièrement sur pied. Lors de son voyage, Hérodote en compta 250,000 dans les nomes des Calsyries, 150,000 dans l'autre section, celle des Hermotybies.

L'armée se composait de grosse infanterie portant la lance, le sabre courbe et la cuirasse; d'infanterie légère lançant la flèche et la fronde; puis d'une cavalerie prodigieuse en dextérité, qui, dans les premiers temps, combattait avec l'arc et la hache sur des chars traînés par deux cavales et dont les roues étaient garnies de faulx. Les corps divers exé-

cutaient leurs manœuvres par légions et par compagnies, sous des enseignes spéciales, au son du tambour et de la trompette. Le roi en déléguait le commandement aux princes.

Mais la prédilection égyptienne s'enfermait dans les douces joies d'un calme foyer.

La *caste populaire* comprenait les laboureurs, les pasteurs et les artisans. Les premiers ne tenaient en propre que le fermage des terres ; ils savaient à merveille les qualités du sol, les époques du Nil et la saison propre aux semailles, aux moissons, au transport des denrées. Les seconds, versés par héritage dans les moyens d'accroître le produit des bestiaux, s'entendaient parfaitement à élever les canards, les oies et les poules. Ils devançaient l'œuvre de la nature et faisaient éclore, depuis la fin de décembre jusqu'à la fin d'avril, plus de trois cent mille œufs, soit dans du fumier, soit dans des fours à température fixe, ou en les échauffant dans la main avec une incroyable patience.

Les ouvriers surtout firent l'Égypte prospère. Leurs corporations étaient une immense famille. Ils excellaient à colorier le verre, à enrichir de peintures, de sculptures, de mosaïques, ces parois d'hypogées, ces murs d'innombrables édifices dont chaque assise contient une leçon. Ils teignaient comme Tyr, comme Sidon, les tissus de ce beau lin de Panople dont Pline appelle très-célèbre le fil si délié, si fin qu'il en devenait imperceptible. Ils fabriquaient ces tapisseries d'une trame si solide et de couleurs si variées qu'on les plaçait avant celles de Babylone. A l'agneau sacrifié ils ravissaient l'ample manteau de laine que se disputaient les nations voisines. Ils revêtaient des formes les plus élégantes ces coupes de Coptos qui, faites d'argile et de poudres aromatiques, transmettaient le parfum et la fraîcheur à l'eau ; ces vases d'albâtre qui avaient la réputation de conserver les plus délicates essences dans leur état naturel ; ce porphyre de la Thébaïde que les esclaves chrétiens ont découpé dans les carrières ; ce marbre d'Alexandrie dont furent couvertes les majestueuses constructions nommées Pyramides à cause de leur ressemblance avec des flammes de feu, lorsque le soleil en faisait chatoyer la surface polie ; et cette pierre d'aimant dont Ptolémée Philadelphe entreprit de voûter un temple en l'honneur d'Arsinoé sa sœur et son épouse, afin que la statue de la défunte reine, étant fondue en fer, demeurât suspendue au dôme par l'effet de l'attraction : origine probable du conte appliqué au sépulcre de Mahomet.

La pierre précieuse de la Haute-Égypte, le béril, l'améthyste, l'agate, l'émeraude — si résistante qu'elle s'entamait à grande peine sous les plus vigoureuses pressions, — se changeaient en parures convoitées. Les métaux des pays tributaires devenaient des armes, des instruments, des ustensiles, des chars de cuivre et d'airain, des bassins d'argent cités par Homère. Les siéges, les trépieds, les lits, les meubles sortaient gracieux et somptueux de ces ateliers féeriques. Le goût et la recherche présidant

à toutes les proportions, eussent contenté les plus difficiles petits-maîtres : l'Egypte, chez qui cette variété animale était inconnue, s'adressa aux patries des Lucullus et des Alcibiade. Poussant plus loin, elle déploya ses voiles exportatrices depuis les îles Canaries jusqu'aux rives dernières du Gange. A l'intérieur, elle dédaigna de solder ses transactions avec une autre monnaie que des anneaux d'or pur ; elle vit monter ses revenus à 800 millions.

Les savans, les soldats, les prêtres avaient des marques d'honneur particulières, mais une égale considération embrassait tous les métiers. Coopérer au bien public abritait du mépris. Le peintre ingénieux des mœurs israélites, l'abbé Fleury consacre à cette victoire du bon sens les lignes suivantes :

« C'est le rustre qui nourrit les bourgeois, les officiers de justice et de finance, les gentilshommes, les ecclésiastiques ; et de quelque détour que l'on se serve pour convertir l'argent en denrées ou les denrées en argent, il faut toujours que tout revienne aux fruits de la terre et aux animaux qu'elle nourrit. Cependant, quand nous comparons ensemble tous ces différens degrés de conditions, nous mettons au dernier rang ceux qui travaillent à la campagne, et plusieurs estiment plus de gros bourgeois inutiles, sans force de corps, sans industrie, sans aucun mérite, parce qu'ayant plus d'argent ils mènent une vie plus commode et plus délicieuse. Mais si nous imaginions un pays où la différence des conditions ne fût pas si grande, où vivre noblement ne fût pas vivre sans rien faire mais conserver soigneusement sa liberté, c'est-à-dire n'être sujet qu'aux lois et à la puissance publique, subsister de son fonds sans dépendre de personne, et se contenter de peu plutôt que de faire quelque bassesse pour s'enrichir; un pays où l'on méprisât l'oisiveté, la mollesse et l'ignorance des choses nécessaires à la vie, et où l'on fît moins de cas du plaisir que de la santé et de la force du corps, en ce pays-là il serait plus honnête de labourer ou de garder un troupeau ou de manier un outil, que de jouer ou se promener toute la vie. »

Ce pays exista, et non point seulement dans l'âme généreuse de l'abbé Fleury ou sur la carte de Platon : en voici la preuve.

Une loi contraignait l'Égyptien de déclarer tous les ans au préfet du nome quel genre de labeur fournissait à sa subsistance. Une déclaration fausse était punie de mort, aussi bien qu'un loisir absolu. Devant cette admirable sanction du travail, l'empereur Adrien s'écria : « Opulente et féconde est la contrée où nul ne se traîne oisif. » On ne pouvait ni vaquer à deux offices, ni changer de profession. L'enfant était enchaîné à celle de son père. On ne voulait point d'ambitieux, on voulait dans les soins agricoles, dans les manufactures, le maintien d'une activité suffisante, habile, experte.

La perfectibilité de l'art rencontra pourtant trois obstacles; mais de hautes raisons les dominaient. La musique fut défendue comme chose

contraire aux mœurs, comme chose vaine, futile, et bonne seulement à énerver l'âme : la lutte comme nuisible à la santé, comme affectant d'une vigueur passagère et dangereuse l'économie de l'organisme. Encore moins curieux des gymnastiques témérités du charlatan, les Egyptiens peut-être exagérèrent la discrétion du poète latin :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Il n'est pas toutefois inopportun de retracer aux yeux de notre époque les réserves d'un autre temps dans une question de vie et de mort. Les médecins furent obligés de mettre exclusivement en pratique, — d'après les saints registres, — les théories, les observations, les aphorismes des anciens maîtres. Je me trompe, ils avaient le choix de franchir le cercle héréditaire, mais à une simple condition : ils répondaient de leur patient; et pour l'avoir laissé emporter, de par les trente juges ils couraient après lui jusque dans l'autre monde. On ne dit point que le fanatisme des cures ait eu ses martyrs.

Nous sommes loin d'approuver toutes entraves, même celles à la liberté de la thérapeutique; mais ce qui n'était peut-être pas d'une si malheureuse conception, c'est que les disciples d'Hippocrate se devaient renfermer dans la guérison, — ou du moins dans les expériences, — d'une seule espèce de maladie. Mieux encore : ils étaient gagés du gouvernement et faisaient de leurs lumières aussi bon marché que légitime, en les distribuant toujours gratis.

Chaque province députait ses mandataires à la grande assemblée générale tenue dans le *Labyrinthe*. Le peuple concourut d'abord à l'élection de ses rois, et postérieurement il n'intervint plus qu'à l'extinction des dynasties pour choisir la branche nouvelle. Cette prérogative lui ayant été enlevée, il se rejeta sur le droit des sentences auxquelles étaient soumis, comme les autres, les cadavres royaux. Ne croit-on pas voir ce héros de Lacédémone qui, se lançant à la nage pour aborder un navire ennemi, a le bras coupé, se cramponne de l'autre, perd celui-ci encore, et saisit enfin sa proie avec les dents ?

Diodore écrit, au livre I[er] de son *Histoire universelle:* « En Egypte, les rois ne se conduisaient point ainsi que dans le reste des monarchies, où ils n'ont pour règle de leurs actions que leur vouloir et leur bon plaisir. » Le monarque jurait et gardait une rigoureuse obéissance aux lois qu'il avait mission de faire observer dans la paix, comme de défendre la patrie dans les périls. Un programme déterminait l'emploi de toutes ses journées, de toutes ses heures.

Au début de l'année rurale, il ouvrait le premier sillon. Pendant la guerre, il montait sur un char, le guidait lui-même et combattait au milieu de ses phalanges. Nul esclave n'était admis à le servir. Les fils de prêtres qui, âgés de 20 ans au moins, se distinguaient par la pureté des



Le Monarque, au début de l'année rurale, ouvrait le premier sillon

mœurs, formaient sa cour particulière, afin qu'autour de sa personne il ne fût entendu ou accompli rien de bas ou d'indigne. Vers l'aube, alors que l'esprit est plus limpide, il prenait connaissance de toutes les dépêches. Après le bain, il revêtait une robe de prix et les marques de sa dignité : il s'en allait sacrifier aux dieux. Les victimes conduites devant l'autel, le grand-prêtre, debout et en présence de la foule, appelait à haute voix sur le monarque les faveurs célestes, pour qu'il gouvernât ses sujets selon l'équité. Il insérait ensuite dans la prière le dénombrement de toutes les vertus propres à un roi : la dévotion, la magnanimité, la clémence, la bienfaisance ; fuir le mensonge, être doux envers les hommes, châtier au-dessous du mérite, récompenser au-dessus. Il condamnait les fautes dans lesquelles était tombée l'ignorance royale ; et tout en disculpant le souverain, il chargeait d'exécrations les flatteurs, les mauvais conseillers. Le roi ayant inspecte les entrailles de la victime, écoutait la lecture des saints livres où revivaient les paroles et les faits mémorables de ses prédécesseurs. Rentré dans son palais, il continuait de soumettre à des règles non moins impérieuses, non moins immuables, ses actions les plus indifférentes. Le temps de ses audiences et de ses jugemens ne lui était pas seul assigné : le roi ne pouvait qu'à certaines heures jouir d'une promenade ou converser avec la reine. Le grand pannetier, le grand échanson ne laissaient paraître sur sa table que des alimens simples, que de la chair de veau et de canard, accompagnée d'une mesure de vin également impuissante à troubler l'imagination et à produire l'ivresse. La sobriété, dans les plaisirs et dans l'hygiène complete, avait pour but d'épargner les imperfections physiques et morales à l'homme d'élite qui régissait les destinées d'un peuple ami des dieux.

Aussi les sollicitudes publiques ne lui faisaient-elles point defaut. Elles vénéraient dans cette individualité à part la suprématie concédée par la Providence avec le pouvoir de répandre toutes sortes de bienfaits. Cette pensée explique les témoignages monumentaux d'affection consacrés par l'Égypte à la mémoire de ses maîtres.

Lors du royal trépas, la nation se plongeait dans le deuil, lacérait ses habits, fermait les temples, suspendait les sacrifices et les fêtes durant soixante-douze jours. Deux ou trois cents hommes et femmes, la tête couverte de boue et la poitrine ceinte d'un linge, faisaient entendre, deux fois la journée, des lamentations en musique à la louange de l'auguste défunt. On s'abstenait, pendant ces deux mois et plus, de tout ce qui eût pu flatter le goût : on n'osait prendre le bain ni user d'arômes, ni coucher mollement, ni dormir à côté d'une compagne. L'affliction se montrait aussi profonde et sincère que les funérailles allaient être solennelles Au dernier des soixante-douze jours, le corps du roi, exposé en public au seuil du tombeau, subissait les reproches des plaignans. Les prêtres disaient l'oraison funèbre. Si elle était suivie des acclamations publiques, le monarque recevait les honneurs mortuaires, dont

l'eussent déshérité les murmures du peuple. Il arrivait même qu'en ce dernier cas le nom maudit fût rayé sur les édifices.

Parce que les jugemens portés sur les dépouilles humaines comprimaient bien des tendances coupables, la protection de l'innocence vivante et la punition du crime flagrant n'étaient pas néanmoins abandonnées à l'oubli. Les villes d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes choisissaient trente de leurs habitans pour composer une Cour magistrale, qui ne fléchissait ni devant le Senat spartiate, ni devant l'Aréopage d'Athenes. Ces hommes de bien mettaient à leur tête le plus vertueux de leur compagnie en même temps que le plus versé dans la connaissance et dans l'amour des droits généraux Ils le suppléaient par un citoyen des colléges que nous avons mentionnés. Le roi pourvoyait à leur nécessaire. Sauvés des embarras domestiques, ils rendaient gratuitement la justice. Ni surprise, ni passion, ni rhétorique : tous les détails de la conteste figuraient préalablement dans des écrits, dont les juges se pénétraient non sans une attention toute studieuse. Les parties étaient ensuite leurs propres avocats. Le chef de l'assemblée, pour signal de la délibération, posait le doigt sur l'image de Saté (déesse de la Vérité) qu'il portait au cou suspendue par une chaîne d'or. Il en touchait le plaideur gagnant.

Sur les débris de l'Égypte, on trouve des portraits avec les yeux baissés vers la terre, et pas de mains : c'est que les juges ne devaient ni voir ni recevoir. Auprès d'eux étaient constamment déployés les huit volumes de la loi, nous en donnons l'essence :

L'action morale de la force législative prenait sa base dans le serment. Il déchargeait quiconque avait emprunté sans signer une obligation. Le prêteur ne pouvait ni élever les intérêts au-dessus du capital, ni saisir plus que les biens pour sa garantie. La liberté personnelle était inviolable, et la patrie seule disposait de l'individu. Mais on engageait parfois au créancier la momie paternelle; et comme c'était une consolation indicible de contempler ses chers disparus avec le port, l'expression, l'attitude, la physionomie d'autrefois, c'était aussi une impiété de mourir sans les avoir reconquis. Le parjure, comme renversant les sociétés, comme insultant aux dieux, entraînait le supplice capital. Ainsi du meurtre volontaire commis sur un homme ou libre ou esclave. Pour conséquence de cet axiôme, qu'*il faut punir par où il a été péché*, on prononçait contre le calomniateur la peine réservée à sa victime, s'il n'eût menti. On tranchait les deux mains aux fabricans de fausse monnaie, à ceux qui usaient de faux poids, de fausses mesures, ou qui avaient contrefait un sceau. On traitait de même les écrivains publics apportant des pieces controuvées, insérant ou supprimant des articles dans la copie des actes. La langue était coupée aux révélateurs des secrets de l'État, la castration expiait le viol. On séparait le nez du visage à la femme adultère, on infligeait à son complice mille coups de branches d'osier.

Une funeste et bizarre tolerance autorisait les larcins. Tout voleur se

faisait inscrire chez son capitaine, qui recevait les objets dérobes pour les rendre à leurs anciens possesseurs, moyennant la cession du quart de leur prix. Quiconque ne défendait pas son semblable en péril était assimilé à l'homicide. La loi contraignait le témoin pour qui ce devoir sévère n'avait pas été possible, a mettre par ses indices, par son zele, sur les traces de l assaillant, et à le poursuivre en son propre nom. Oublieux de ces généreuses formalités, il était battu de verges et privé d'alimens trois jours.

Admirable précepte de mutualité, que reproduisaient dans une autre interprétation les banquets des riches. Autour de la salle était promené un cercueil avec une figure en bois si habilement peinte qu'elle représentait, à s'y méprendre, un mort. On la montrait à chaque partner l'un après l'autre, et l'on disait aux convives, pour les exhorter à ne pas faire longue par les désunions une vie si courte : « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez un jour. Divertissez-vous donc et buvez ensemble. »

Les Égyptiens. — qui après la conquête des Grecs purent, à l'exemple de leurs divinités, prendre une sœur pour femme, — admettaient en toute occurrence leurs enfans comme légitimes. Ils estimaient que le père en est le seul auteur, que la mère leur prête seulement le gîte et la nourriture; — au rebours de l'usage hellénique, ils donnaient le sexe mâle à l'arbre portant un fruit, le sexe femelle à l'arbre qui n'en porte pas. — Ils élevaient leurs fils dans une telle frugalité de tout genre, que la période antérieure à l'adolescence ne coûtait pas d'entretien plus de vingt drachmes. Ils les faisaient aller nus, leur cuisaient des herbes communes, de la moelle de liber sous la cendre, parfois encore leur offraient des choux, des racines crues, bouillies ou rôties. Les hommes se saluaient de la main baissée jusqu'aux genoux : l'adulte se levait lorsqu'entrait un vieillard; et le rencontrant au dehors, il cédait le pas, il détournait sa route. Le parricide, après avoir souffert dans toutes les parties du corps l'introduction de brins de chaume longs comme le doigt, était brûlé vif sur des épines. L'infanticide était attaché trois jours et trois nuits au cadavre de sa victime.

Que si l'auteur de ce livre avait pour dessein de relier tous les anneaux de la chaîne chronologique, il reproduirait à cette heure la nomenclature des anciennes dynasties, cette liste interminable de règnes que Manethon, grand-prêtre d'Héliopolis, copia sur les hiéroglyphes et les registres sacrés. Il montrerait l'Égypte, du moment où elle se relâcha des sublimes institutions que nous avons admirées, marcher à la ruine de son repos, de son bien-être, de son bonheur, se tordre au travers des plus déplorables vicissitudes qui aient pu affliger un empire, et tour à tour les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Turcs, les Mamluks, les Français, faire expier sa gloire au peuple doyen. Le peintre de ce tableau pantelant ne rejetterait point sa palette sans avoir mis en relief un detail étrange qu'on ne retrouvera dans nulle autre composition historique .

entre l'irruption ottomane et la conquête française, entre le sabre de Mahomet et le glaive de Bonaparte, on verrait, plus de cinq générations durant, le sceptre au bras d'hommes que la veille on menait par le fouet, et la pourpre royale aux flancs d'une milice achetée.

Le pinceau ne laisserait à l'ombre aucune de ces limpides scènes bibliques, parmi lesquelles vient sans cesse en lumiere le reflet égyptien. Il traduirait cette apparition divine parlant à l'époux de Sara : « Eloigne-toi de ton pays, de ta parenté, de l'habitation paternelle, émigre en la terre que je te signalerai. Je te ferai devenir une grande race, je te rendrai célebre, je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai qui te maudira. » Or, le fils de Taré serait déjà voisin de l'horizon; et, s'avançant par le lieu de Sichem, par la plaine de Moré, par les collines à l'est de Bethel, à l'ouest d Hai, marchant toujours au sud il descendrait vers les rives du Nil.

Joseph ayant été dépouillé de sa tunique aux nuances diverses et jeté dans la fosse de Dothaim, serait vendu aux marchands ismaélites les vingt pièces d'argent que vous savez; puis, ainsi que vous ne l'ignorez pas, mené à l'eunuque de Pharaon. Et suivraient les attitudes séductrices de la femme de Putiphar, l'explication des songes dans le cachot; sur le marche-pied du trône, l'heureux interprete recevant les habits de fin lin, le collier d'or, et sur la bouche le baiser populaire . le premier-né de Jacob reconnaissant les dix visiteurs fraternels, et Benjamin gardé en échange de la coupe, et le vieillard de Bersabée se traînant du côté de Gessen pour fondre en larmes au cou du ministre de l'Egypte.

Moise vagirait dans les roseaux du fleuve, celui que sauva la fille d'Aménophis exaucerait plus tard le cri des Hébreux. Il les saurait arracher à l'oppression, puis de l'Egypte les conduire aux ruisseaux de lait et de miel, Dieu en avant, le jour sous un nuage et la nuit dans une colonne de feu.

Guidés à leur tour par une lumière d'en haut, les mages accourraient s'incliner près de la crèche de Bethléem. L'or, l'encens, la myrrhe ayant été offerts à l'humble enfantelet de Marie la pauvre femme et de Joseph le probe charpentier, l'ange du Seigneur dirait à l'artisan : « Lève-toi, va quérir au loin un refuge avec Jésus, avec sa mère. » Et l'Egypte serait le retranchement opposé par les saints fugitifs au méchant Hérode.

Dans les jours de la persécution romaine, les cavernes de la Thébaide s'ouvriraient de même pour les aimés du Christ, puis encore pour les vertueux solitaires se dérobant aux amorces profanes. Saint Pacôme y viendrait tracer la règle des cénobites, saint Antoine y vivre du travail de ses mains après avoir distribué sa fortune à l'indigence. De leur siége métropolitain d'Alexandrie, saint Athanase et saint Cyrille terrasseraient le serpent des fictions hérétiques. Dans la seule Oxirinque, on semblerait entendre les dix mille moines et les vingt mille vierges chantant

jour et nuit les louanges divines, du fond des temples d'idoles convertis en églises, du milieu des oratoires, du haut des tours, du seuil des maisons. Aux portes de la ville, et comme un digne écho, semblerait retentir le holà des sentinelles placées par la magistrature pour découvrir l'étranger, pour retenir le pauvre

Certes, le champ s'ouvrirait large à l'orientale poésie. Les temps nouveaux étant rapprochés des temps primitifs, l'aspect de la tribu égyptienne reporterait encore la pensée vers cet âge patriarchal, dont tout-à-l'heure notre plume regrettait de suspendre l'esquisse. L'homme de la tente, depuis quatre mille ans, n'a changé ni ses mœurs, ni ses arts, ni son droit. Il a conservé l'horreur du blasphême, de l'habitation en pierre, de la chair de pourceau. Il vit toujours d'un peu d'orge grillée, de quelques fèves crues, de quelques gouttes de lait, ou d'une galette de dourah, ou d'une poignée de froment jetée sous la cendre Il parle toujours cette langue, la plus riche selon Savary, et la plus harmonieuse. Il vous interpelle toujours de la phrase cordiale : « Assieds-toi, repais-toi. » Il revêt toujours l'ample tunique de fil serrée aux reins par la ceinture, ainsi que le caleçon de toile; va toujours le turban au front, les bras et les jambes nus. Il lui arrive de jurer à la façon de Jacob, la main sous la cuisse. Toujours ami de la circoncision, il exige toujours, au soir de l'hymen, les preuves de la virginité, regarde toujours la stérilité comme une malédiction, et bénit l'espoir d'une progéniture égale au chiffre des astres, au nombre des feuilles de la forêt Il se bat toujours en compagnie de son coursier, dépouille les vaincus, partage le butin; et lors des grands périls et lors des grands désastres, jette la poussière dans l'espace. Il pratique toujours le talion, remet au proche le plus intime les soins de la vengeance. Il révère toujours la chevelure imitant la blanche écume; — cheikh signifie vieillard et seigneur à la fois — S'il refuse le *dyeh* ou rachat du sang, il se fait rendre l'antique justice par le père de famille accroupi sur ses talons.

Oh! qu'ils avaient raison de dire, les poétiques auteurs de *Napoléon en Égypte* : « C'est là un pays phénomene. Ses monumens sont comme les débris d'un monde qui n'est pas le nôtre ; son fleuve animé, son climat d'airain, ses déserts semés de vertes oasis, sont aussi mystérieux que les hiéroglyphes de ses temples .... Jamais sujet aussi puissant ne s'offrit à l'inspiration[1] »

Fourier, l'homme des larges rêves, a écrit : « L'étude de l'Égypte, si féconde en grands souvenirs, nous enseigne que le développement de l'intelligence et de l'industrie est attaché au maintien de l'ordre public Elle nous fait mieux sentir le prix des lois et d'un gouvernement stable et éclairé ; elle nous révèle de nouveaux motifs de les aimer. Cette étude ne peut qu'inspirer des idées justes et élevées, détourner de la recherche des ornements frivoles, et ramener à l'unité, à la simplicité des vues. Elle fera bien connaître que les objets solides et durables ont une majesté qui leur est propre, et que si l'élégance ingénieuse des formes con-

tribue à la perfection, l'idée du vrai beau renferme nécessairement celles de la stabilité et de la grandeur; elle montrera ce principe dans tout son jour, et doit avoir une influence utile sur le goût et les travaux du siècle. »

L'ÉGYPTE MODERNE.

L'Égypte libre des âges héroïques, l'Égypte monumentale des fils de Ménès, l'Égypte robuste des Pasteurs (aujourd'hui nommés les Bédouins), l'Égypte puissante des Pharaons, l'Égypte somptueuse des Satrapes, l'Égypte intelligente des Ptolémées, l'Egypte chrétienne des Préfets, l'Égypte guerrière des Khalifes se tient debout et dans sa gloire contre les Francs du moyen-âge : tout cela..... pour tomber un instant plus tard sous le pied brutal d'ignares Mamluks ! Le peuple-maître d'autrefois devient l'esclave des esclaves, disons par quelles étranges secousses :

Kléber appelait Napoléon un général à six mille hommes par jour : Gengiskan valut la mort de six millions d'hommes. Cet Attila de l'Asie, qui, entre tous les conquérants, subjugua le plus de nations ; ce féroce exterminateur qui punissait les révoltes en plongeant leurs auteurs dans soixante-dix chaudières d'eau bouillante, qui improvisait des déserts de cendres, qui, selon la parole de Tamerlan son élève, promenait le vent de la désolation par les hauteurs, les profondeurs et les plaines ; ce tigre à face humaine qui faisait ouvrir dans les villes saccagées le ventre des femmes enceintes, et donner le nom de *mou balec, lieu de deuil,* à toutes les régions par lesquelles il avait passé ; Gengiskan, las enfin de massacres et d'incendies, repu de pillage et de viol, rassasié de sang, fit enlever et conduire en esclavage ce que le fer, ce que le feu avait épargné. Les camps et les marchés des Mogols se peuplèrent de jeunes esclaves circassiens, abuzes et mingréliens. Nedjm-Eddin Ayoub en acheta douze mille vers l'an 1240 ; puis il les installa dans le vestibule de son palais et les dressa aux exercices militaires. Bien lui en prit ; car, au siége de Naplouse la ville syrienne, il se vit abandonné de ses troupes : seuls, ses esclaves surent tenir l'ennemi en respect et donner à leur prince le temps de s'échapper. Appelé peu après au trône d'Egypte, il en composa une garde dévouée, pour se défendre au besoin contre les projets des émirs qui avaient déposé son frère. Il les enrégimenta sous le nom de *Mamluks (hommes acquis, possédés).* Ce furent les plus beaux et les plus intrépides soldats de toute l'Asie : ce furent aussi les plus mutins. De même que jadis les Prétoriens à Rome et, depuis, les Janissaires à Constantinople, ils finirent par renverser leurs maîtres, par disposer des couronnes dont leur était confiée la première défense.

Le 8 février 1250, la cavalerie des Croisés venus en Egypte attendait le signal du passage, sur les bords d'un gué précieux aux débuts de la marche expéditionnaire. Le comte d'Artois sollicita l'honneur de le franchir le premier. Louis IX lui représenta doucement que sa fougue précipitée pouvait compromettre le salut de tous; mais Robert insista.

— Monseigneur, dit-il avec feu, je jure sur les saints Évangiles de ne rien entreprendre que vous ne soyez arrivé à l'autre rive.

Le roi eut l'imprudence de croire a la promesse du bouillant guerrier. Le comte d'Artois, en tête de l'avant-garde, traversa le canal de l'Aschmoun dans les eaux duquel se noyèrent plusieurs cavaliers, entr'autres Jehan d'Orléans qui portait la banniere. Trois cents Sarrasins, accourus pour s'opposer au mouvement, furent bientôt dissipés. Robert voyant fuir l'ennemi, ne se souvient déjà plus de son serment : il lance au galop son coursier. Les deux grands-maîtres le conjurent de réprimer cet élan contraire à sa parole de prince et aux ordres du roi. Robert craint de perdre un triomphe et n'écoute que sa fièvre de gloire.

— A d'autres les timides conseils ! réplique-t-il en interrompant. Fourcault du Merle, son ancien gouverneur, tient les rênes du cheval; mais les années ont rendu sourd l'honorable vieillard; il prétend conquérir à son éleve le prix de la journée, il avance, il avance, et crie de toutes ses forces : « Or à eux ! or à eux ! » Les Templiers *se pensent être ahontés s'ils laissent aller le prince devant eux. Lors tous d'un accord vont férir des éperons tant qu'ils peuvent.* Ces quatorze cents preux galopent sur les Égyptiens dont ils enlèvent le camp, arrivent à Mansourah, enfoncent une des portes après en avoir massacré les gardes, et pénètrent dans la ville.

Fakreddin, le chef de l'armée musulmane, était au bain se faisant peindre la barbe. Il saute demi-nu sur une jument sans bride ni selle, et veut refouler l'avalanche : or les Francs, suivant l'expression du continuateur de Tabary, dépêchent Fakreddin sur les plages du fleuve céleste, et sa fin est une belle fin.

Mais un espace de deux lieues sépare du reste de l'armée la rapide et victorieuse avant-garde. Le chef des Mamluks, Bibars reconnaît ce défaut de tactique, il en profite. Il rallie les fuyards, leur montre le petit nombre de Chrétiens auxquels ils n'osent faire face et, rassemblant autour de lui l'élite de la cavalerie égyptienne, se jette entre la ville et le canal pour empêcher la communication entre les corps français. Alors, dit un historien arabe, alors les Mamluks, lions des combats, se précipitent sur les Francs comme une tempête furieuse, leurs terribles massues répandent en tous lieux le meurtre et les blessures.

Resserrés dans des rues étroites, les Chrétiens ne peuvent plus ni lutter à cheval ni manier le glaive. Du haut des toits et des fenêtres, pleuvent les pierres, le sable embrasé, le javelot, le feu grégeois.

Au dehors retentissent des bruits de tambours et de timballes, des

fanfares de clairons, de cors et de trompettes, des hennissements, des cris de guerre. Montjoie-Saint-Denis! l'armée chrétienne, malgré l'effort de la cavalerie turque et arabe, s'avance pour délivrer le comte d'Artois. Louis IX apparaît comme un héros en avant de ses escadrons. Il s'arrête sur un haut chemin, et ses chevaliers, qu'il dépasse tous de la tête, ont cru voir l'ange des batailles. Il porte son casque doré, son glaive nu d'Allemagne, et ses armes reluisent comme une vaste auréole. « Je vous promets, rappelle son naif sénéchal, que oncques plus fière mine d'homme équipé ne vis. »

La mêlée s'entame chaude et confuse. On se bat main à main et l'un parmi l'autre. L'épée, la masse travaillent seules. « Jamais, dit un historien de Saint-Louis, dans aucune guerre d'outre-mer, il ne s'est accompli des faits plus mémorables qu'en cette occasion, soit du parti des Chrétiens, soit de celui des Infidèles. Joinville et plusieurs autres braves se trouvent engagés dans un péril imminent. Érard de Severey, l'un d'eux, reçoit un coup de sabre au front. Il perd tout son sang et paraît ne pouvoir guère survivre à sa blessure : « Chevaliers! s'écrie-t-il, si vous ne pensez que je le fasse pour m'enfuir, si vous m'assurez que moi et mes descendans nous serons à couvert de tout blâme, je vous irai quérir M. le comte d'Anjou que je vois là en ces champs. — Messire Erard, lui est-il répondu, vous nous feriez grand bien et honneur si vous nous alliez chercher aide pour nous sauver à tous la vie; mais la vôtre est bien en hazard. » Il chevauche à travers les colonnes ennemies, arrive au prince, revient avec lui délivrer ses compagnons, et meurt tout heureux de ce que nul blâme n'atteindra jamais le nom de ses enfants. »

Bibars et les Mamluks se dirigent de ce côté du canal, Louis IX s'empresse de replier et de concentrer ses forces. Mais à peine sa voix trouve-t-elle un écho, tant a semé de frayeur la progression croissante des périls. Après l'ordre, l'exemple : Louis se précipite sur les Sarrasins. Il est enveloppé. Six cavaliers, qui ont saisi le frein de son cheval, s'apprêtent à emmener prisonnier le roi de France. Le roi de France recueille toute la vigueur de son courage et met hors de combat les six champions. *Sa force et vertu lui est doublée par le pouvoir de Dieu. Si n'eût été cette valeur plus qu'humaine,* ajoute Joinville, *nous étions tous perdus et morts.* La vue d'une action sublime persuada toujours les âmes françaises. Louis n'est plus abandonné, ses chevaliers l'entourent avec sollicitude et dispersent l'ennemi au loin.

Le comte d'Artois, dans Mansourah, se défend contre des bataillons entiers. Il se retranche au sein d'une maison, il s'élève à des *œuvres de bravoure qui mériteraient d'avoir toute la terre pour témoin*, et tombe expiant sa désobéissance aux volontés de son général, l'unique faute qui soit reprochée à ce prince courtois et valeureux. Salisbury est *envoyé en la compagnie du Seigneur;* et le même jour sa pieuse mère, qui n'est encore instruite de rien, le voit couronné de gloire monter au ciel.

Robert de Vair, qui porte l'étendard anglais, s'en couvre ainsi que d'un linceul et rend l'âme dans son drapeau. Raoul de Coucy ajoute son propre cadavre à ceux dont il s'est entouré. Le grand-maître des Hospitaliers est saisi vivant, le grand-maître du Temple échappe comme par miracle et revient le soir parmi les Chrétiens, le visage blessé, les habits et la cuirasse en lambeaux. Il a vu disparaître dans la mort deux cent quatre-vingts des chevaliers qui l'accompagnaient Le duc de Bretagne revient à son tour : il a fait, de même que Guy de Malvoisin, des efforts incroyables pour entrer dans la ville et secourir le frère de Saint-Louis. Il n'a pu ni forcer les portes ni escalader les remparts ; il vomit le sang à flots, et de ses deux mains il tient par le cou son cheval dont les rênes toutes rompues sont attachées à l'arçon de la selle Dans cet état, il se fait redouter encore de ceux qui le poursuivent, il les écarte à grands coups de lance, il se tourne vers eux, leur *prodiguant paroles en signe de moquerie.* Joinville et le comte de Soissons, Pierre de Neuville, Guillaume de Boon et Jean de Gomaches se postent à la garde d'un pont, afin d'empêcher les Français d'être pris à dos. La pique en arrêt, le bouclier sur la poitrine, ils soutiennent comme des murailles de fer le choc des multitudes sarrasines. Pierre de Neuville reçoit un coup de masse à la tête, le sénéchal de Champagne, — qui vient de donner à un Égyptien gigantesque de son épée sous l'aisselle tant *comme il put la mettre en avant,* si bien qu'il l'a fait cheoir et *tué tout mort d'un coup,* — est lui-même deux fois désarçonné, Lors il se souvient de monseigneur saint Jacques : « Beau sire Jacques, je te supplie, aide-moi et me secoure à cet empêchement. » Il est blessé d'une flèche pour la onzième fois, et son cheval pour la quinzième. Il n'en rit pas moins d'un cœur joyeux aux badinages du comte de Soissons : « Sénechal, raillons-nous des huées de ces braillards, et par la greffe Dieu ! parlerons-nous encore vous et moi de cette journée en chambre devant les dames. »

Le roi, vainqueur sur tous les points, se retire dans son pavillon Le fidèle sénéchal lui *lève de la tête le heaume dont la pesanteur l'incommode ; et lui baille, afin qu'il prenne vent, son chapel de fer beaucoup plus léger.* Puis ils marchent ensemble, devisant de *cejourd'hui.* Frère Henri, prieur de l'hôpital de Rosnay, s'en vient baiser la main tout armée du monarque et s'enquérir du comte d'Artois. — « Ce que je sais bien, répond Louis, c'est qu'à cette heure mon frère est en Paradis. » Et il dirige vers le Ciel des yeux inondés de grosses larmes, et les seigneurs présens font silence, louant à l'intérieur le nom de Dieu, *oppressés d'angoisse, de compassion et de pitié de voir le roi plorer ainsi.* »

Sans la réserve des Mamluks, sans l'habileté de leur chef qui empêcha les Chrétiens d'attaquer en corps et non par pelotons, l'Égypte devenait province française. Le matin un pigeon était parti de Mansourah pour le Kaire avec ce message : « L'ennemi fond sur la ville, une terrible bataille est livrée aux Musulmans. » Le soir, une autre colombe annonçait que le Dieu de Mahomet s'était déclaré contre les hommes du Christ,

et que le sabre cent fois béni des esclaves menés par Bibars était devenu *la clé de la joie pour tous les vrais croyants.*

Les Mamluks ayant trouvé le corps du comte d'Artois, promenèrent sa cotte d'armes semée de fleurs de lys, et crièrent que c'était la dépouille du roi de France mort. Les têtes de maint chevalier furent portées en triomphe sur les lances, et le héraut répétait à haute voix : « L'armée chrétienne, sans prince ni seigneur, est désormais un tronc sans vie, comme ceux dont vous voyez les têtes piquées sur ce fer. » Le premier vendredi de Carême, une attaque générale se donna, et les Français prouvèrent que ce jour, — contrairement aux prévisions de l'ennemi, — ne devait pas être le dernier pour eux.

Au lever du soleil, le sultan d'Égypte, monté sur un coursier superbe, rangea ses troupes en bataille depuis le canal d'Aschmoun jusqu'au Nil. Vers midi, ses drapeaux se déployèrent, la charge sonna, trompettes et timballes se répondirent comme si le ciel et la terre s'étaient assemblés. Les archers de l'infanterie sarrasine firent pleuvoir les feux grégeois, et l'on crut que toutes les étoiles se détachaient du firmament. Les soldats que poursuit la flamme courent çà et là jetant des cris affreux, les chevaux s'emportent traînant leurs caparaçons rougis. Ce désordre livre passage a la cavalerie musulmane : le comte d'Anjou voit tuer son cheval, combat à pied, perd tous ses hommes. Louis apprend *ce malaise, et craignant que son frère n'ait du pire,* ne se contient pas qu'il ne l'ait secouru. Sans attendre personne, il pousse de l'éperon ; traversant les cohortes opposées, il met son frere hors de péril et les Sarrasins hors de leur camp. Alors, rapporte le sénéchal de Champagne, *était bon à croire que bien avait le saint roi son Dieu en souvenance et désir ; car à la vérité lui fut Notre-Seigneur à ce besoing grand ami.*

Derrière les Templiers, une superficie de cent perches fut si complètement couverte de javelots, de dards, de fleches et d'autres traits, qu'on ne voyait plus le sol. Le grand-maître de l'ordre, continue le gai narrateur, avait perdu un de ses yeux à la belliqueuse journée du mardi-gras : il perdit l'autre œil à celle-ci, car il y fut tué vaillamment.

Les Mamluks vinrent essayer du pillage dans les tentes chrétiennes. Le comte d'Anjou fut traîné hors du camp, le comte de Poitiers volant à sa défense tomba dans les mains sarrasines ; mais il avait su inspirer un tel amour par ses vertus, que les ouvriers, les vivandiers, les femmes qui suivaient l'armée se rassemblèrent en tumulte, se munirent de haches, de bâtons, de cailloux, coururent sus aux Musulmans et ramenèrent en triomphe le chef des Poitevins.

Pres de là combattait à pied Josserant de Brançon avec son fils et ses chevaliers qui, partis d'Europe sur de belles montures, sous de riches équipemens, n'avaient conservé que la lance et le glaive. Douze de ces preux demeurèrent sur le sable. Messire Josserant, au sortir d'une bataille contre les Allemands qui pillaient l'église de Mâcon, s'était jadis

agenouillé devant l'autel, demandant au Christ la grâce de périr à son service : Dieu le lui octroya cette fois. Le *bon prud'homme* avait remporté le prix d'armes dans trente-six affaires.

Le roi manda ses barons et chevaliers : « Seigneurs et amis, vous pouvez clairement connaître les grandes faveurs que le Ciel nous fait tous les jours. Vous savez que mardi dernier nous avons déconfit et chassé nos adversaires. Nous sommes dans leur camp. L'honneur de vendredi nous reste; à eux la perte, la confusion. Je vous prie affectueusement, rendons grâces au Tout-Puissant : le bon Seigneur ne nous oubliera point. »

Bientôt cependant on eût dit que le Ciel ne regardait plus les soldats de la Croix. Le scorbut, la dyssenterie, les fièvres se joignirent au fléau de la guerre. Les plus faibles et les plus robustes virent leur chair se dessécher, leur peau livide se couvrir de taches noires, leurs gencives se déchirer au passage des aliments. On n'entendit plus chez les Chrétiens que des prières d'agonie ou de funérailles, on ne vit plus que de pâles physionomies s'acheminant vers la tombe ou y faisant sommeil. Maint aumônier monta les degrés de la chapelle, entonna pour autrui la messe du dernier sacrement, *se pâma et oncques ne chanta plus*. Maint soldat féal, exhorté à mourir, demanda pour consolation unique la présence, la parole de son roi. Louis fut lui-même frappé de l'épidémie.

Les communications ayant été interrompues avec Damiette par le sultan d'Égypte, la disette mit le comble à tant d'infortunes. Un bœuf se vendit 80 livres, un mouton 10 écus, un œuf 12 deniers. Il fallut se nourrir de poissons du Nil, d'herbes ou de racines. Il fut parlé de trève. Le sultan demanda le roi de France pour otage, les Francs répondirent qu'ils se feraient tuer avant de bailler en gage leur prince aimé.

Les Chrétiens se replierent sur Damiette afin d'y recueillir quelques vivres. La plaine qui s'étend autour de la cité se couvrit de Musulmans. L'arrière-garde française fut atteinte. Guy du Châtel, évêque de Soissons, désespérant de revoir la patrie terrestre, se précipite suivi des siens dans les rangs des soldats d'Egypte, qui *l'envoient en la société de Dieu*. Le roi, sans casque ni cuirasse et n'ayant plus que son épée, se soutient avec peine sur son cheval arabe que recouvre une chétive housse de soie. A ses côtés se tient Sergines, qui *détourne l'ennemi comme le vigilant serviteur écarte les mouches du hanap de son maître*. Il conduit le monarque dans une maison du village, et Louis tombe sur le giron d'une bourgeoise de Paris ; on croirait, — tant la fatigue et la maladie l'accablent, — qu'il va *passer le pas de la mort*. L'intrépide Gaucher de Châtillon défend seul contre des flots d'ennemis la rue étroite qui mene à ce refuge sacré. Il monte un coursier vigoureux, il est armé de toutes pièces. Dès que paraissent les Égyptiens, il vole à leur rencontre, et droit sur ses etriers il crie : « A Châtillon, chevaliers ! à Châtillon ! » Lorsqu'il a dispersé les Infidèles qu'il avait en face, il tourne bride pour abattre

ceux qui l'ont assailli par derrière, il arrache les dards de sa cuirasse et de son corps, puis il retourne à l'attaque. Cet homme héroïque tombe enfin; il n'était qu'une flèche, son cheval était une cascade ruisselante de sang. Les derniers exploits de Châtillon furent racontés par un Sarrasin qui, montrant la tête et l'épée veuves, disait : « J'ai tué le plus brave de tous. »

Louis et ses deux frères, faits prisonniers, eurent les pieds et les mains chargés de chaînes. Le sultan du Kaire viola le respect dû à la majesté royale Raoul de Wanon, qui ne pouvait marcher depuis qu'il avait perdu les deux jarrets dans les batailles précédentes, fut pris en compassion par un vieil Egyptien qui le porta en selle devant lui. On fit sentir le froid du couteau à la gorge du sire de Joinville et de quelques chevaliers Ceux-ci délibérèrent et convinrent de mettre bas les armes, excepté un clerc qui voulait qu'on se fît tuer pour aller droit en Paradis. Le sénéchal prit un coffret, en tira ses joyaux et ses reliques, les jeta dans le fleuve et se rendit à discrétion. Il allait être immolé, si un renégat qui le connaissait ne l'eût serré dans ses bras en disant : « C'est le cousin du roi! » Les Sarrasins l'ayant dépouillé de son haubert et de presque tous ses vêtemens, lui placèrent un chaperonnet sur la tête, une courroie blanche aux flancs, et sur les épaules *une sienne couverture d'écarlate fourrée de menu vair que madame sa mère lui avait donnée.* Il lui fut servi un verre d'eau. Comme il ne pouvait boire, comme il criait qu'*il était déjà mort,* ses serviteurs menèrent grand deuil. Parmi eux sanglottait un fils naturel du seigneur de Montfaucon, un jeune enfant qui, après avoir vu périr les personnes qui l'accompagnaient, s'était remis tout éperdu à la protection de Joinville. Un Égyptien veilla sur l'enfant, dit au sénéchal en les quittant l'un et l'autre : « Tenez toujours ce petit par la main; les Sarrasins vous voyant tous les deux dans une si piteuse condition, ne lui oseront point faire dommage »

Trente mille Chrétiens perdirent la vie à travers ces phases désastreuses, les Mamluks en immolèrent la plus forte part.

Louis IX, conduit à Mansourah, fut enfermé dans l'habitation de Fakreddin secrétaire du sultan, et confié à la surveillance de l'eunuque Sabyh, lequel, — d'après certaines chroniques arabes, — eut ordre de lui infliger chaque jour quatre vingts coups de lanière. L'assertion est fausse; et ne le fût-elle pas, que l'ignominie de ce traitement retomberait sur ses auteurs. Louis n'avait sauvé de toutes ses richesses que le livre des Psaumes, ce poétique et pieux consolateur. Il récitait son bréviaire avec le chapelain, et se faisait lire les paroles de la messe. Il n'avait pour se couvrir la nuit qu'une grossière casaque, aumône d'un de ses soldats prisonniers. Le sultan du Kaire lui envoya deux vestes de taffetas noir garnies de boutons d'or; il refusa de s'en vêtir : « Je suis le souverain d'un royaume plus grand que l'Égypte, je ne porterai jamais l'habit d'un étranger. » Touran-Chah lui offrit un festin, il n'accepta pas davantage, persuadé qu'on le voulait donner en spectacle aux Musul-

mans. Après les politesses, les violences Le sultan menaça Louis IX de l'envoyer au calife de Bagdad qui le ferait mourir en prison, de le promener par toute l'Asie, et de montrer aux curieux un roi des Chrétiens réduit en servitude L'illustre captif ne s'émeuvait que du sort de ses fidèles compagnons. Un Musulman fut chargé d'écrire leur nombre, il en compta dix mille entassés pêle-mêle dans une cour, exposés à la faim, aux injures de l'air, aux outrages des surveillans. C'était trop ! Chaque nuit d'après, un émir, — Seif Eddin, — pénétra dans l'asile du désespoir, traîna au dehors deux ou trois cents victimes, et fit tomber sous le glaive puis jeter au Nil toutes celles qui n'abjurèrent pas.

Enfin les barons et chevaliers virent entrer un soir dans leur pavillon un Égyptien à la chevelure blanche, à la contenance grave, à l'austère visage. Son cortége de jeunes hommes était armé de cimeterres. Les prisonniers courbaient déjà le front; car les gardiens leur avaient dit souvent : « Il viendra près de vous des êtres dressés à jouer du couteau » Le vieillard, sans autre discours, leur fit demander par un interprète s'ils croyaient en un seul Dieu né d'une femme, crucifié pour le salut du genre humain, et ressuscité le troisième jour.

— Nous y croyons, répondirent-ils, et de tout notre cœur.

— Eh bien ! ne soyez plus marris, mais félicitez-vous de souffrir pour votre Dieu, il a souffert bien autrement pour vous. Mettez en lui votre confiance : il a pu s'affranchir de la mort, il pourra vous délivrer de la prison. »

Le vieillard disparut, laissant derrière lui le doux vestige de l'espérance. Était-ce quelqu'apostat qui, poussé par le repentir, avait voulu porter une consolation à des infortunés qu'il regardait toujours comme ses frères ? On l'ignore. Seulement, à cette heure se débattait la conclusion du traité qui, peu de semaines plus tard, affranchit les prisonniers.

Le châtiment de leur bourreau ne se fit pas attendre jusque-là. Les vengeurs des Chrétiens furent les Mamluks. Ceux-ci reprochaient à Touran-Chah d'avoir délibéré de la paix sans prendre conseil des hommes qui avaient soutenu le fardeau de la guerre, d'avoir abaissé de vieux et dignes serviteurs appuis du trône pour élever de jeunes courtisans, d'avoir ravi les verges d'or et les nobles insignes aux sauveurs de l'Égypte pour les prostituer à des nouveau-venus ramassés le long de l'Euphrate, d'avoir démoli Damiette parce qu'elle s'était mise à la merci des Français, et d'avoir fait massacrer les quarante émirs qui l'avaient rendue. L'avenir se peignait sous des couleurs plus sinistres encore. On avait vu, dans une orgie nocturne, le sultan couper les flambeaux avec son sabre, et s'écrier qu'il ferait voler ainsi les têtes des Mamluks. La haine se glissa dans les cœurs, et guetta un prétexte pour diriger contre le sultan les énergiques résolutions auxquelles il devait la fameuse victoire de Mansourah.

Un complot se forma, soixante émirs y prirent part. Touran-Chah, en réjouissance des conventions qu'il venait de ratifier avec les Chrétiens, offrit, sur le champ de bataille même où s'était passée la chaude affaire de Fareskour, un banquet aux principaux chefs de sa garde. Vers la fin du repas, les conjurés se levèrent soudainement de table et fondirent sur lui le sabre nu. Bibars le premier frappe la victime princière et lui tranche la main jusqu'au poignet. Le sultan se réfugie dans une tour qu'il possède sur le fleuve, ferme la porte et se montre à un balcon d'où il demande ce qu'on exige de lui. Les Mamluks ont cerné sa retraite, ils lui répondent par des invectives et des flèches ; puis, à l'aide du feu grégeois, ils allument un incendie. Le sultan, que les flammes vont atteindre, se précipite d'une fenêtre. Un clou le retient par son manteau, il demeure suspendu..... et tombe à terre. Les sabres sont levés. Le malheureux implore grâce, tend les mains, et crie du ton le plus lamentable : « Pas une âme, pas une sur cent mille qui ne se déclare contre moi ! La vie ! La vie ! J'abdique le gouvernement de l'Égypte ; ah ! laissez-moi retourner dans mon Diarbékir, dans mon pays natal ! » Ses cris et ses gémissemens sont accueillis par des huées. Il se traîne sur les genoux, et le pied le rebute. Bibars moins cruel, Bibars qui lui porta le premier coup dans la salle du festin, lui transperce le flanc. Touran-Chah, tout hérissé de dards et le glaive dans le corps, se jette au Nil, espérant que les flots seront plus généreux que les hommes. Neuf Mamluks s'y élancent après lui, le pourchassent à la nage, le mutilent par lambeaux, et le barbare qui l'avait repoussé du talon se complète en lui arrachant le cœur.

Ainsi, — remarque le fatalisme oriental, — mourut par le fer, le feu et l'eau, Touran-Chah qui ne sut pas régner, qui ne sut pas mourir. Avec un flegme non moins laconique, l'historien ajoute : « Lorsque Dieu veut un événement, il en prépare d'avance les causes. »

Et voilà tout pour l'épitaphe d'une dynastie que fonda la victoire, que renversa l'orgueil de la victoire !

L'épée au bras, la hache d armes au cou, les imprécations à la bouche, trente des meurtriers sautèrent sur les bâtiments qui transportaient à Damiette les prisonniers français. Ne doutant plus qu'un rôle de martyrs ne leur fût taillé dans l'affreuse tragédie, les preux chrétiens s'agenouillèrent devant un religieux de la Trinité appartenant au comte de Flandre. Comme ils se pressaient trop nombreux pour que le confesseur les entendît tous, alors Guy d'Ybelin, connétable de Chypre, se déchargea de ses fautes sur le sein de Joinville, qui pour lui s'abstint de rien dévoiler — *parce qu'il ne gardait mémoire d'aucun mal son ouvrage,* — et qui, agenouillé, le cou tendu, fit le signe de la croix en disant : « Voici comme sainte Agnès expira. » Le sire véridique assure ne s'être jamais ressouvenu d'aucune chose qu'il eût ouïe de son pénitent, mais lui avoir donné *telle absolution comme Dieu en laissait le pouvoir.* De même le chevalier

sans peur et sans reproche Bayard, blessé à mort, se confessa dans la suite à son écuyer, sous l'ombre d'un chêne.

Les seigneurs et barons ne subirent pas néanmoins le sort auquel ils s'étaient préparés. Seulement, afin de paralyser une tentative quelconque, on les étendit le visage contre terre, les uns presque sur les autres; ils furent ensuite jetés à fond de cale.

Les Mamluks se rendirent à la tente de Louis IX. Celui d'entre eux qui avait achevé le prince de l'Egypte, montra au souverain de France l'arme encore dégouttante de sang : « Je t'ai délivré de ton ennemi, j'ai tué l'homme qui t'aurait tué un jour : que me donneras-tu ? »

Le saint roi détourna la tête et resta muet.

— Tu ne sais donc pas, — reprit le furieux présentant la pointe de son épée, — que je puis disposer de ta personne? Fais-moi chevalier, ou tu es mort.

— Fais-toi chrétien.

Le Mamluk se retira saisi de respect pour une telle fermeté, lui qui n'avait pas fait grâce à son maître.

Il venait de sortir, lorsqu'une multitude nouvelle se rua en armes dans le même lieu. La démarche, les cris, le regard sauvage des nouveaux intrus marquaient suffisamment qu'ils avaient commis un attentat et qu'ils étaient prêts à en commettre un autre. Louis laissa rugir les bêtes féroces, et ne témoigna pas d'une moindre sérénité que s'il eût fait à ses barons les honneurs d'une cérémonie. Apprivoisés par cette prodigieuse constance d'âme, les frénétiques changèrent soudainement d'allures et de langage. Ils s'approchèrent du roi avec timidité, ils lui dirent avoir été contraints de se défaire d'un tyran qui voulait les perdre, qui voulait perdre les soldats français. Maintenant ils ne désiraient plus rien, — si ce n'est la fidèle exécution du traité conclu entre Louis et le sultan défunt Ces phrases prononcées, ils baisserent le front jusqu'au sol, portèrent la main à leur turban et partirent silencieux. Au dehors ils firent battre les tambours, sonner les trompettes en l'honneur du roi de France; et *ces émirs séditieux qui avaient leur seigneur occis* délibérèrent s'ils ne briseraient point les chaînes du royal captif, pour lui remettre la pelisse du sultanat.

Les négociations de paix suivies par Touran-Chah furent activement reprises et sanctionnées par les émirs mamluks. Ils jurèrent que s'ils faillissaient aux promesses faites, ils consentaient à être maudits et souillés comme le pécheur qui fait, tête nue, le pélerinage de la Mekke; à être bafoués comme le Musulman qui mange de la chair de pourceau, comme celui qui délaisse une femme et la reprend plus tard. Deux sermens furent en retour imposés à Louis IX; celui-ci d'abord : « Si je manque à mes promesses, je consens a être séparé de la compagnie du Très-Haut, de sa digne Mère, des douze Apôtres, des Saints et Saintes

du Paradis. » L'autre serment disait : « Parjure, je serai semblable au croyant qui renie son Dieu et son baptême, crache sur la croix et la foule aux pieds. » La seconde formule parut à Saint-Louis un blasphème, il refusa d'en souiller ses levres. Les Mamluks, dans leur irritation, ne parlèrent de rien moins que de décapiter ou de crucifier un chrétien trop scrupuleux. Ils revinrent à la tente, et posant le sabre sur la poitrine du roi : « Nous ne sommes pas de nature, lui dirent-ils, à recevoir la loi d'un prisonnier : jure ou meurs. »

— Mon corps est à vous, leur répondit Louis IX, a moi ma volonté.

L'un de ces bandits affirmant que les conseils du patriarche de Jérusalem avaient déterminé la résistance du monarque, ils saisirent le prélat qui fléchissait déjà sous le poids de 86 années : ils l'attachèrent à un poteau, les mains liées avec une telle force que le sang ruisselait alentour. Le patriarche, vaincu par la douleur, criait au roi : « Sire, sire, jurez » Le roi sentait son cœur se rompre, mais il ne jura pas. — Ne devait-il point le faire ?

Les émirs désespérant, après une pareille épreuve, d'ébranler l'obstination de Louis IX, se contentèrent de sa simple parole, et répandirent partout que ce prince Franc était le plus fier chrétien qu'on eût jamais vu sous le ciel des Orientaux.

Damiette appartenait encore aux forces actives des Croisés. La possession leur en était d'autant plus précieuse que ses murs abritaient la reine Marguerite, cette héroine de la chasteté, mère depuis quelques jours du prince Jean Tristan, — ainsi nommé des tristes conjonctures au milieu desquelles il reçut la vie. — On se rappelle cet épisode touchant des souffrances physiques et morales de la compagne de Saint-Louis, alors que, veillée à son chevet par son fidèle écuyer octogénaire qui, la prenant par la main, disait · « N'ayez paour, je suis là, » elle se prosternait devant lui après les désastres de Mansourah, et le suppliait de lui couper la tête dans le cas ou l'ennemi forcerait en vainqueur les portes de la ville. On se souvient de cette magnifique réponse du *vieil et ancien* chevalier : « Madame, j'y songeais ! »

Cependant les Croisés, lors des dernières conférences, avaient pris l'engagement de rendre cette place le lendemain. L'inquiétude et le trouble agitèrent la population, qui redoutait les vengeances musulmanes. Les émirs supposèrent que Louis IX avait, en dépit de sa signature, ordonné à la garnison de se défendre. Il n'en était rien : l'évacuation eut lieu sans encombre, la reine, les princesses, la duchesse d'Anjou, la comtesse de Poitiers, la comtesse d'Artois qui *plaignait à merveille la mort de son époux,* descendirent dans un vaisseau génois. Quand, au lever du jour, parurent les Mamluks, Geoffroi de Sergines leur livra les clés. Toutefois ils n'avaient pu secouer entièrement l'impression irritante des fausses nouvelles de la nuit : leur entrée s opéra comme dans un théâtre de carnage ; l'ivresse du meurtre et de la licence aidant, ils ne reculèrent pas

devant un Conseil solennel où fut mise en question la vie du roi de France et de tous ses guerriers.

— Nous tenons Damiette, s'écriait un des fougueux orateurs, il suffit de mettre à mort le monarque des Francs et tous les princes de son armée pour assurer à jamais le repos de l'Egypte. Nous avons su verser en saison opportune le sang de nos souverains, répandons celui de nos plus redoutables adversaires. Ouvrez le Koran, il vous dira que la mort doit atteindre tout ennemi de la loi.

— Tourne le feuillet, répliqua un émir de la Mauritanie, et tu liras que Mahomet t'ordonne de garder ton sultan comme la prunelle de ton œil Toutefois notre maître n'est plus, son trépas était nécessaire à notre sécurité. Mais porter la main sur la tète d'un roi Franc et de tant de braves hommes alliés aux grandes puissances de l'Europe! Arrière les vaines et lâches iniquités! Ne faisons pas des Mamluks l'exécration de l'univer .

Un suprême argument vint au secours de la justice et de l'humanité. Quatre-vingt mille besans d'or avaient été promis par les Chrétiens....., et les morts ne payent point de rançon! Convaincus irrésistiblement par cette vérité saisissante, les émirs calmèrent leurs esprits et la farouche sentence ne prévalut pas. La bassesse renchérit encore sur cette affectation de mansuétude, elle se para du manteau de l'hospitalité ; jugeant honteux de renvoyer à jeun ses captifs, elle leur distribua des beignets cuits au soleil et des œufs durcis que, *pour l'honneur des personnes, on avait fait diversement colorier par dehors*. Puis, — *comme Dieu voulut qui n'oublie jamais ses serviteurs*, — *nul dommage ne greva plus* les Français : ils furent, *non sans doux esbahissement*, délivrés le vendredi après l'Ascension. La terre bondit d'allégresse, les cieux se réjouirent.

Les Mamluks a leur tour proclament le saint combat et viennent chercher les Francs jusqu'au milieu de la Palestine. Un incendie ayant devoré la plus belle fraction du Kaire, les Chrétiens ont été, comme ceux de Rome sous Néron, accusés de malveillance criminelle. Peu s'en est fallu que le supplice ne fût de même leur partage. A Damas on renverse les églises, une persécution générale rugit par les villes musulmanes; le sultan du Kaire périt de mort sanglante pour avoir observé la treve conclue avec les sectateurs du Christ. Son meurtrier devenu son successeur donne au fanatisme impatient le signal des hostilités guerrieres. Il court mettre le feu à l'église de Nazareth, porte la terreur dans tout le pays qui s'étend depuis Naïn jusqu'au mont Thabor, la dévastation autour de Ptolémais, la ruine dans Césarée, le drapeau du prophète sur les église d'Arsouf.

Le chef des Mamluks voit s'humilier en sa présence les ambassadeurs d'Alphonse monarque d'Aragon, du roi d'Arménie, des souverains palestinois. Le chef des Mamluks se croit assez fort pour répondre aux envoyés de Jaffa : « Les outrages ne sont plus faits pour nous. Lors-

qu'on nous ravira une chaumière, nous enlèverons un château; lorsqu'on nous prendra un laboureur, nous donnerons des fers à mille guerriers. »

Pour accomplir la menace, il se jette en ravageur sur le territoire de Tripoli, abat les murs de Sefed et ces tours du sommet desquelles on entendait, suivant les chroniques arabes, l'ennemi s'écrier : « O Musulmans, épargnez-nous! Épargnez-nous, ô Musulmans! » La capitulation est conclue : aux défenseurs de la forteresse il ne sera rien laissé, rien si ce n'est leurs vêtemens. Non satisfait encore, mais oublieux de la foi jurée, oublieux des égards dus à la bravoure et à l'infortune, le vainqueur enchaîne six cents héros chrétiens; il les entasse pêle-mêle sur une colline maudite, et ne leur accorde pour toute faveur, avant de mourir ensemble, que celle de s'embrasser et de se dire : « Au revoir là haut! » Toutes les nuits d'après, une lumière céleste enveloppe les cadavres demeurés sans sépulture; la vue de l'éclat surnaturel fatigue à ce point l'auteur du massacre barbare, qu'il donne l'ordre d'inhumer les victimes et d'élever autour des monumens funéraires de hautes murailles, pour que nul ne soit plus témoin des prodiges opérés en faveur des martyrs de sa vengeance.

Point de miséricorde, point de sécurité, point de relâche avec les désolateurs de la foi chrétienne Vous croyez de retour en Egypte les infatigables Mamluks : ils sont déjà repartis pour les plages arméniennes, déjà les captifs et les dépouilles escortent en masse le fougueux achemimement vers Jaffa. Ces robustes fortifications, pour lesquelles furent dépensées jusqu'à trente mille livres, tombent comme une feuille se détache de l'arbre.

« Que venez-vous faire? envoie demander le vaillant Bohémond.

— Pour aujourd'hui nous venons moissonner vos terres, une prochaine fois nous prendrons votre capitale. »

Ils s'avancent vers les bords de l'Oronte, s'emparent d'Antioche, et adressent au comte de Tripoli ce bulletin de leurs colères :

« Par toutes les voies et dans tous les sens, la mort a surpris les assiégés. Tous les hommes choisis par toi pour garder la ville et en interdire les approches, nous te les avons tués. Si tu avais pu voir tes chevaliers sous le sabot de nos cavales, tes provinces dépouillées par le pillage, tes trésors peses au canthar, les femmes de tes sujets vendues à l'encan; si tu avais pu voir les chaires et les croix abattues, les pages de l'Evangile dispersées au vent, les tombes des patriarches profanées; si tu avais pu voir tes ennemis, les Musulmans, les Mamluks foulant aux pieds le tabernacle, immolant sur les degrés du sanctuaire moines, diacres et prêtres: si tu avais pu voir enfin tes palais rongés par les flammes, les morts dévorés par le feu de ce monde, les autels de saint Paul et de saint Pierre jetés bas, toutes les voûtes saintes devenues d'informes débris.. .,

assurément ce vœu fût sorti de tes lèvres pâles et tremblantes : « Que ne suis-je poussière ! »

Ah ! par malheur, ce n'était pas là seulement de la déclamation ! Dix-sept mille corps gisant parmi les cendres et les décombres, cent mille Chrétiens traînés en servitude, ne confirmaient que trop la déchirante vérité

Aussi les cœurs bondissent-ils par-delà les mers L'archevêque de Tyr, les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital portent aux rives de l'Occident un faible écho des gémissemens de la Palestine. Si les troubadours prétendent qu'il soit folie de chercher encore noise aux Musulmans, alors que Jésus-Christ ne leur conteste plus rien, alors qu'il sommeille, *ce Dieu dont la coutume était de veiller;* si le pape consacre toutes ses sollicitudes à vendre des indulgences pour acheter des ennemis a la maison de Souabe, — l'Allemagne, la Pologne, le roi de Bohême, le marquis de Brandebourg s'arment du moins contre les Infidèles. Charles d'Anjou, roi de Sicile, recommande aux Mamluks les malheureux peuples de la Syrie, et le sultan du Kaire lui répond que les Chrétiens se détruisent eux-mêmes, que le plus petit d'entre eux défait toujours ce qu'a fait le plus grand. Joinville a vu en songe le roi de France vêtu de *la chasuble vermeille de sarge de Rheims, qui signifie la Croix.* Vers le milieu du Carême, en effet, le grand parlement du royaume s'assemble; et Louis IX entre dans la salle du Louvre, portant à la main la couronne d'épines du Christ. Les trois fils du roi, parmi lesquels Jean Tristan, comte de Nevers; une foule de seigneurs et de chevaliers, entr'autres Jean comte de Bretagne, et Alphonse de Brienne comte d'Eu, prêtent le serment. Thibault roi de Navarre, son frère Henri comte de Champagne; Gaston de Béarn, le comte d'Artois fils de Robert tué à Mansourah, les comtes de Flandre, de Saint-Pol, de la Marche, de Soissons; les seigneurs de Nemours, de Montmorency, prennent la croix à leur tour Les Génois offrent une flotte, le reste de l'Europe seconde l'élan généreux. A la suite du concile anglais de Northampton, le prince Edouard, le prince Edmond, les comtes de Warwick et de Pembroke, Jean de Bailleul en Ecosse, le roi de Portugal et Jacques roi d'Aragon, s'enrôlent sous les pieuses bannières. Dès le mois de mars 1270, Louis reçoit, en la basilique de *monseigneur saint Denis,* les marques du pélerinage, et il remet son royaume a la protection des apôtres de la France. Le lendemain, portant la pannetière et le bourdon, il se rend pieds nus a l'église Notre-Dame de Paris. Le même jour il couche à Vincennes, et fait ses adieux, — ils seront éternels ! — à ces ombrages mille fois bénis sous lesquels il tenait ses audiences populaires.

Louis IX écrit aux régens Mathieu, abbé de Saint-Denis, et Simon, sire de Nesle, pour qu'ils aient à veiller sur les mœurs publiques et à delivrer la nation des injustes sentences Il prie et supplie afin que, lui absent, les besogneux, les maladils ne soient point oubliés..... Il s'éloigne.

L'armée chrétienne passe le golfe de la Goulette, puis débarque et se range en ordre de combat sur la rive de Tunis la florissante, de Tunis la fière qui a secoué la domination du Maroc; Tunis, la riche et puissante auxiliaire de l'Egypte. Pierre de Condé, aumônier du roi, lit à haute voix l'acte qui proclame la prise de possession, et qui débute par cet exorde : « Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Louis, roi de France, son sergent. » On dresse les tentes, on creuse les fossés, on élève les retranchemens, on se rend maître de Marsa, et cinq cents matelots plantent sur le fort de Carthage l'étendard des Lys.

Le roi chrétien a répété souvent qu'il lui serait doux de passer toute sa vie dans un cachot sans voir le soleil, s'il savait à ce prix convertir les Tunisiens et leur monarque. Le prince maure envoie annoncer au roi des Francs qu'il lui viendra, en tête de cent mille hommes, demander le baptême sur le champ de bataille.

Les Mamluks déclarent dans leurs messages qu'ils se mettent en route pour assister Tunis. L'affaire sera belle....

Mais la zône brûlante et le simoûn, les élémens, les privations, la dyssenterie, la peste commencent la lutte; les morts encombrent les fossés du camp, on ne suffit plus à ensevelir La fievre attaque le roi lui-même. Il place une croix devant lui, et tendant les mains il implore en silence le Dieu qui a tant souffert! Il fait approcher de sa couche derniere Philippe son héritier, puis d'une voix éteinte lui verse dans l'âme ces *bons enseignemens*, cette *pure doctrine* qu'applaudira la postérité. Philippe écoute ; sa sœur la reine de Navarre, qui fond en larmes, est instruite après lui des devoirs d'une reine et d'une épouse. Ensuite le roi de Navarre est invité par l'auguste mourant à payer ses dettes, avant de rebâtir le monastère des Cordeliers de Provins.

Louis dont la bouche ne cesse, *de jour ne de nuit*, d'exalter le Seigneur, de prier pour son peuple, invoque pareillement saint Denis qu'il appela mainte fois au plus fort de l'action; il demande son aide pour cette armée qui va devenir veuve. Il regarde les siens *débonnairement*, il se fait couvrir d'un cilice et placer en un lit de cendres Les bras sur la poitrine, les yeux au ciel, il prononce les paroles du psalmiste : « Seigneur, je pénétrerai dans votre maison, je vous adorerai dans votre saint tabernacle. » Puis, entre deux heures de tierce et de midi, à la même heure que jadis le Christ sur l'arbre de la Croix, le saint monarque fait comme semblant de dormir.... Et *pour toujours les yeux sont clos*

Louis était *trépassé de ce siècle en l'autre,* le lendemain de la fête de Saint-Barthélemy, au très grand regret de tout le monde.

Après quelques affaires autour du lac de la Goulette, une trêve de dix ans fut convenue entre les Francs et le roi de Tunis Le sultan du Kaire témoigna d'un amer dépit. C'est de Muley-Mustança qu'il recevait naguere les meilleures armes, les meilleurs chevaux, les meilleurs

soldats ; et désormais voici que le chemin s'ouvrait aux Croisés pour venir porter en Egypte leurs ressentimens.

Judicieuse était l'appréhension du Mamluk. Six mille Chrétiens mirent le pied sur son territoire, et sur les murailles de Nazareth la bannière du Christ Les sectateurs de Mahomet trouvés dans la ville expièrent sous le glaive le renversement par Bibars de l'église autrefois consacrée à la Vierge.

Tripoli devint le théâtre des représailles. Sept mille Croisés passèrent par les sabres musulmans. Tours, fortifications, édifices, palais, périrent sous la hache et le marteau. Ptolémais la capitale des colonies chrétiennes, la cité fastueuse dont les seigneurs se promenaient ceints de couronnes d'or comme les rois; Ptolémais foudroyée par soixante machines de guerre que cent chariots peuvent transporter à peine, voit, — au fracas des tambours déposés sur trois cents chameaux, — les Mamluks s'avancer, et, dès le premier signal du chef suprême, combler de leurs corps vivants les fossés, pour faire jusqu'au pied des remparts un passage à la cavalerie musulmane. Guillaume de Clermont précipite ses Hospitaliers contre deux cent mille Infidèles, et son approche verse l'effroi comme celle du loup écartant les brebis. — « O Dieu ! clame le patriarche de Jérusalem, entoure-nous d'un boulevart que les hommes ne puissent détruire ! » Et les Chrétiens *mandent tout haut le benoist* Jésus-Christ, et les Mamluks leur Mahomet. Nos adversaires croient voir dans chacun de nous deux hommes ; et ils ne doutent pas que tout guerrier, tombant par leur effort, ne renaisse de lui-même pour reparaître aussitôt plus terrible. Mais la supériorité réelle de la multitude sarrasine l'emporte, les vierges de sainte Claire se meurtrissent le sein pour fuir la brutalité du vainqueur; toutes, à un son de cloche, se coupent avec la lame du rasoir une partie du visage, toutes ces femmes au cœur mâle, dit l'historien, se défigurent afin de se présenter plus belles devant l'époux céleste.

Des milliers, puis des milliers encore de soldats chrétiens ont rendu, en loyaux champions, l'âme à son Créateur. Là, et par toute la côte syrienne, on a marché sur les morts *comme sur un pont*

Tels furent les principaux débats des Français avec l'Égypte des périodes reculées : telles furent avec elle nos relations premières Nous la saluâmes alors le glaive heurtant le glaive, nous la saluons aujourd'hui la main dans la main. C'est alors que surgit en nous la généreuse fantaisie de lui imposer les bienfaits du progrès et de la civilisation. Chacun de nos guerriers cachait un artisan, chacune de nos armes un outil; le fer de la destruction brûlait de se voir transformé en charrue, il ne tint qu'à Dieu d'improviser au nord de l'Afrique une patrie de fervents Cincinnatus. Les temps marqués n'étaient pas révolus. Le mystérieux et céleste vouloir réservait à notre ère l'accomplissement de l'auguste mission. Cette fois encore nous ne sommes pas allés jusqu'a la colonie, mais nous avons dépassé la conquête.

De grands désastres, — ces pages dernières l'ont dit suffisamment, — escortèrent la croisade en Égypte Ceux qui avaient donné le conseil du voyage d'outre-mer, *parurent avoir péché mortellement.* Ce ne fut pas l'étendard du triomphe qui précéda le retour des belliqueux pèlerins, ce fut le drap mortuaire d'un roi; ce qui revint ne fut autre que le débris d'une armée, puis un jeune prince malade portant sur ses épaules à la basilique les dépouilles mortelles de son père. Mais le monarque saint qui, dans ses derniers jours, avait gardé un si profond *déplaisir d'avoir mal réussi,* dut tressaillir en sa tombe à cinq siècles de là, sachant quel fier compte fut redemandé par un autre héros, par le capitaine immortel qui succéda aux Louis de France.

Dans un instant, nous entendrons sonner ces dernières heures du XVIIIe siècle. Les mêmes plages où viennent de retentir les *Montjoie-Saint-Denis!* les *Dieu le veut!* porteront au désert éperdu le *Chant du départ* et l'hymne de la *Marseillaise.* On nous verra nous mesurer encore, nous les arbitres de l'Europe, avec ces êtres vers de terre au berceau, géants à la bataille, ces Mamluks sans âme et d'un si grand cœur : race unique, la plus étrange peut-être qui, depuis le commencement du monde, ait, dans l'espace d'un lendemain, figuré tout en bas et tout en haut d'un grand pays.

Nous avons laissé le cadavre nu de leur maître et victime sur une rive déserte du fleuve, le prince de Bagdad a déployé un linceul tardif sur le rebut des crocodiles : attachons-nous au pas fiévreux des régicides.

Après qu'ils eurent jeté hors du trône et de la vie le dernier rejeton des Ayoubites, — le fils de leur bienfaiteur, de celui qui les avait achetés, qui les avait relevés de la poussière, qui leur avait mis le sabre au flanc,—les Mamluks ne craignirent pas de se substituer aux successeurs de Saladin. Ils nommèrent leur dynastie celle des Baharites, qui signifie *maritimes,* parce que Nedjm Eddin leur avait confié jadis le gouvernement des châteaux placés au bord de la mer. Le pouvoir dès-lors changea de forme. Sous l'écorce républicaine il garda la sève du plus âpre despotisme. Le chef avait le droit de faire la guerre ou la paix, à la condition pourtant de prendre l'avis préalable du grand conseil : il pouvait créer des ministres, des ambassadeurs, des gouverneurs, des généraux, pourvu qu'il les choisît entre les seuls Mamluks. Le peuple n'était compté pour rien; seulement on le redoutait, parce que les ambitieux s'appuient toujours sur les mécontens. La généalogie souveraine de ces esclaves ne fut pas même inaugurée par l'un d'eux; mais par une de leurs vieilles compagnes de servitude, par une femme, et une femme adultère!

Cléopâtre et Zénobie avaient jadis régné sur l'Égypte : en elles du moins la vigueur du mal n'étouffa pas toujours la virilité du bien. Le premier sultan baharite fut Chegeret-Eddor (arbre de perles), nommée ainsi parce qu'elle était belle. Cette messaline avait endormi son royal

époux dans les vapeurs du vin, pour enivrer d'un criminel amour le grand-boutillier, Ibek, pour qui sa charge d'échanson facilitait l'accès du sérail. Elle avait promis sa main à son amant : et le Mamluk osa tout, sinon contre le maître à l'égard duquel il fut devancé par la mort, du moins contre le fils de ce maître et de Chegeret-Eddor. Celle qui avait souillé le harem eut son nom gravé sur les monnaies, récité dans les prières publiques et proclamé avec ce titre : Mostassemieh Salehieh, (Reine des Musulmans), mère de Malek-Almansor Khalil. Elle choisit son complice pour *atâbek*, c'est-à-dire pour gouverneur du royaume.

Trop digne était l'accouplement pour ne pas être sanctionné. Chegeret-Eddor et Ibek se fiancèrent. Le mari se lassa du contact, et gardant toujours ses affections à une autre femme qui en avait reçu les prémisses, il afficha le dédain puis le dégoût. La rebutée pleura, feignit d'oublier, attira encore le fugitif..... La hyène se faisait colombe.

Dans le lieu du sérail destiné aux ablutions, la jalouse sultane posta cinq eunuques blancs. Avec des sourires et des caresses, elle conduisit l'ingrat vers eux. Le turcoman assailli par ces ministres de mort, supplia. La soif de la vengeance allait céder à la miséricorde; mais les eunuques enroulèrent avec précipitation au cou du prince le châle de son turban, et ils s'écrièrent dans une sorte de délire : « Reine, reine, garde-toi bien de lui octroyer grâce ou nous sommes tous perdus! » On annonça qu'il avait succombé à une attaque d'épilepsie.

L'émir Saif-Eddin fut appelé par Chegeret-Eddor qui, sentant combien il importait d'affermir un pouvoir feminin aux yeux d'une population toujours inquiete, proposa au chef mamluk de partager et son existence et l'empire. C'était la nuit. La sultane, froidement assise, tenait encore chaud sous ses pieds le cadavre conjugal.

A la vue de ce calme impassible, silencieux, lugubre; à la vue de ce trône taché sur lequel un coussin lui était offert, l'émir recula d'horreur. Deux autres, introduits dans le palais après son départ, s'enfuirent avec le même effroi.

Le soleil ne s'était pas levé sur le formidable tête-à-tête du mort et de la veuve, que les tiers mandés avaient répandu par tout le Kaire l'effervescence de leur indignation. Le fils du défunt, Aly rassembla les Mamluks de son père et parvint à s'emparer de la sultane. L'ayant livrée au courroux de sa mère, de la première épouse d'Ibek, celle-ci l'abandonna aux suivantes du harem qui lui infligèrent un supplice nouveau. Chegeret-Eddor périt écrasée comme un vil insecte sous des coups de *gobgâb*, espèce de sandales ou de galoches en bois. On jeta ensuite dans les fossés du château le corps nu de celle en qui, selon les chroniques musulmanes, tout était merveille : il ne reçut un peu de terre qu'après trois jours. Mahomet avait dit : « Malheur aux peuples gouvernés par des femmes ! »

Aly fut ceint du bandeau royal. Ce n'était qu'un enfant. Son atâbek le découronna, puis l'ayant tué revêtit la suprême puissance. Le meurtre ne

resta pas impuni. Koutouz, un jour, se promenait à cheval au milieu de sa garde : le bruit des cavaliers fait déguerpir un lièvre ; le sultan se met à le poursuivre, il n'atteint pas la proie convoitée dont l'épouvante redoublait la course rapide. Enfoncé loin dans le désert, il tourne bride et revient à son escorte. Bibars qui s'en est détaché, s'avance vers le prince et lui tend la main. Koutouz pense que le général mamluk lui veut baiser la sienne pour le remercier du don récent d'une belle esclave tartare; il lui présente à son tour la main, que le perfide serre d'une forte étreinte pendant qu'il frappe du couteau le sultan réduit à l'impuissance de se défendre. Les autres émirs n'arrivent en toute hâte que pour terminer l'œuvre. Une conspiration, qui leur semblait trop vieille déjà, s'était promis cette victime d'autant plus haie qu'elle était royale de naissance : Koutouz musulman, fils de musulmans détrônés par l'empereur des Mogols, avait eu pour bisaieul Khârzem de race princière, pour oncle un roi de la province persane de Khârizm.

Bibars, couvert du sang de son maître, se dirige vers l'armée des Mamluks réunie à Salehieh. Il paraît devant l'atâbek et annonce le trépas de Koutouz.

— Qui l'a tué ? — demande aussitôt le gouverneur, comme si un sultan du Kaire ne pouvait mourir dans son lit — Qui l'a tué ?

— Moi

— Règne donc à sa place.

Dialogue bref, mais qui suffit pour caractériser tout l'esprit d'un changement d'hommes et de choses parmi les Mamluks Dans sa récompense, le criminel trouve encore sa punition ; car être porté sur le trône, dit le narrateur de ces mouvemens, n'est rien autre que de se voir mettre a l'entrée de sa tombe.

Donc, Bibars régna. Dans les batailles, il éleva si haut sa lance, il se prit à rire si fort du péril, qu'un jour son armée tout entière jeta un seul cri de tremblante sollicitude. Dans la famine, il rassembla les pauvres et leur fit distribuer la nourriture quotidienne. Il ouvrit les greniers de l'État, le fléau disparut sous l'abondance. Bibars reconstruisit Damiette, en resserra le boghaz, rétablit la chaîne qui fermait le port de cette ville commerçante, édifia les murs d'Alexandrie, dota Rosette d'un phare, etc. Partout il laissa des vestiges de sa libéralité, mais aussi de sa fureur.

La vie de cet homme est l'histoire des Mamluks : essentiellement braves, généreux parfois, cruels toujours. Les émirs ont décrété que le sultan dont les troupes iraient à la guerre sans lui, serait déchu irrévocablement. Moins terrible est le choc de deux taureaux pour une génisse que leur lutte contre les Turcs dans les plaines d'Emesse, ou dans les champs de la Tibériade. Timur le boîteux et Bajazet le borgne se heurtent comme deux ouragans, le docteur Berkouk défie la tempête comme un rocher qui ne plie pas.

Galâoun-el-Elfy étend jusqu'aux cieux l'horizon de ses munificences. Il fait placer au sommet des mosquées de grands vases remplis de grains pour les timides habitans de l'air. Bylibek, devenu grand-trésorier, est instruit d'après la voix commune que le maître opulent par lequel il fut vendu vient de tomber dans la détresse Il le releve, le fait asseoir à ses côtés, le couvre de riches vêtemens, lui donne de superbes chevaux et 10,000 deniers (180,000 francs). Lors des cérémonies de son investiture, Mohammed-Abou-Deheb, le *père de l'or*, a répandu des ruisseaux de ce riche métal parmi les flots du peuple.

Roi grand, roi puissant, roi très noble, roi pieux, roi équitable, roi protecteur, roi accompli, roi parfait, roi chéri, roi guerrier, roi victorieux, roi triomphant, roi formidable..... Tels sont les titres fastueux que s'arrogent les sultans éphémères Arrivent-ils du pillage? les rues sont ornées de tentures pour les recevoir. On porte en pompe devant eux le faucon et le parasol, puis la multitude accourt baiser la poussière de leurs pieds.

Ils sont rares ceux-là qui, à l'exemple de Mahmoudy et de Mostalym, s'endorment dans l'amour filial de leurs sujets; ceux qui s'en vont, comme Bayabây, recueillir dans l'autre monde le prix du bien-être accordé par leurs lois d'ici-bas. Ils sont rares ceux qu'on pleure comme le *bon père* Kochakdam, ceux dont le cercueil, fardeau triste et doux, est porté jusqu'au lieu de la sépulture, sur l'épaule de la foule chantant l'hymne des louanges.

Tous les autres s'anéantissent au milieu de leurs victimes hurlantes. Barkah-Khân fait étrangler dans une tour de la capitale Ak-Sonkor, le vainqueur de la Nubie. Abakah-Khân périt assassiné par son frère. Lâgyn assassiné par ses gardes. Malek-el-Nâser se défait de Bibars II par le cordon. En retour, son harem subit les horreurs de la déprédation et du viol; son fils aîné meurt dans l'exil, quarante jours après avoir vêtu le manteau noir des khalifes et ceint le sabre des sultans. Son fils cadet succombe après cinq mois de pouvoir, —dit l'auteur du Sokkerdân,— Dieu sait de quel genre de trépas! Les enfants de Malek-el-Nâser — aussi nombreux que les tours du palais de Chosroès qui, en s'écroulant, annoncèrent Mahomet, — tombent par chutes successives et continues, présageant à l'Égypte une dynastie nouvelle.

Les Borgites, ainsi qualifiés parce que d'abord on les dissémina dans les tours ou *borg* servant à la sûreté du pays, les Borgites également appelés Circassiens du nom de leur patrie originaire, renversent les Baharites l'an 784 de l'hégire. A quoi bon? La force encore sera le droit, les événemens suivront toujours leur marche convulsive, toujours empreints de la même couleur, celle du sang Chaque règne brillera comme autrefois de la lueur sinistre de l'éclair, puis aussitôt s'effacera. Jaloux d'imiter en tout leurs devanciers, les Mamluks d'à présent tueront aussi eux le fils de leur fondateur, et ils abandonneront le cadavre sur un fumier. Ils

perceront du glaive l'idiot et féroce Mohammed, qui écorchait de ses propres mains de belles esclaves blanches. Et suivant le témoignage de l'historien, — cette race, comme l'ancienne, s'absorbera dans les troubles, pareille aux fleuves qui vont se perdre sans honneur à travers les sables qu'ils ont charriés.

L'an 1517 de l'ère chrétienne et 923 de l'ère ottomane, l'empereur des Turcs Sélim, ayant conquis l'Égypte, fait clouer Tomân-Bey en croix à la porte du Kaire dite Bab-Zoueyleh, pour faire connaître de tous qu'avec le prince vaincu s'est éteinte la puissance des Circassiens Le gouvernement du Nil est remis dès-lors à un pacha ou vice-roi, et l'administration partielle à vingt-quatre beys ou chefs mamluks dont l'autorité contre-balancera le pouvoir suprême. A la faveur d'une oligarchie ou plutôt d'une anarchie organisée de la sorte, ces hommes sans nom et sans naissance recouvrent le droit de lier et délier Chaque soir la musique joue autour d'eux. Ils bâtissent des trônes dans leurs palais; et si quelque jeune audacieux parmi ces sandgiaks parvient au rang de cheikh-el-beled, (seigneur de la cité,) il convoque le divan: un héraut vêtu de noir s'avance dans la salle du conseil, portant au sein l'ordre de la dégradation; il s'incline jusqu'à terre, prend un des coins du tapis qui recouvre le sofa et dit en le relevant · « Insel, pacha, — descends, pacha. — » Le vice-roi est contraint de plier bagage dans l'espace de vingt-quatre heures.

En 1766, Aly-Bey ose plus encore : il refuse le tribut, frappe monnaie à sa propre effigie, chasse le délégué de la Sublime-Porte, et se fait proclamer par le schériff de la Mecque : Sultan d'Égypte, dominateur des deux mers. La trahison met fin à la révolte, mais l'influence du grand-seigneur devient plus précaire que jamais.

Vers la fin du XVIIIe siècle, deux Mamluks, Murad-Bey, Ibrahim-Bey, arrivent par la voie ordinaire, — l'assassinat, — au commandement de l'Égypte qu'ils se partagent. Le peuple se tord sous les dissensions des deux gouverneurs fomentées encore par la craintive politique de Constantinople. L'agriculture se meurt, la guerre, la peste, la famine, les taxes arbitraires dévorent les provinces, d'intolérables avanies pleuvent sur le commerce franc, les beys insultent notre pavillon. Le Premier Consul de notre république s'écrie comme, devant Fareskour, le maréchal Renaut de Bischiers : « De par Dieu ! sus, mes compagnons ! la France ne saurait souffrir de telles indignités ! » Bonaparte s'élance et donne un fier coup. Il repasse les mers : il n'a pas seulement détruit, il a encore et surtout redressé.

Entrons dans cette période nouvelle.

L'ÉGYPTE

AU XIXE SIÈCLE.



I.

EXPÉDITION DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

1798—1801.

Le siècle va s'ouvrir, et ses quarante aînés, du haut des pyramides, contemplent nos trente mille soldats abordant la terre égyptienne. Les vaisseaux de guerre ont jeté l'ancre, les embarcations luttent contre les vents, contre la houle qui se brise aux mille rescifs de la côte. D'autres voiles se montrent à l'horizon. Serait-ce déjà l'escadre britannique? Bonaparte se sent atteint pour la première fois de cette contagion du fatalisme oriental, dont il ne guérira jamais. Inquiet, il s'écrie : « Fortune, m'abandonnerais-tu ? »

— Pas encore, ô mon maître ! C'est une frégate française qui vient de Malte, votre proie, rallier la flotte expéditionnaire : voilà tout.

Pas un jour de halte sur la plage ; marchons, marchons sur Alexandrie.

— Mais les moyens de transport?

— Nos jarrets.

— Mais l'artillerie de siége?

— Des échelles.

Et l'héritière du grand nom d'Alexandre tombe comme il a été dit, et quarante braves morts dans l'attaque entourent de

leur sépulture la colonne de Pompée : leurs noms décorent l'auguste monument. Paix et respect à leur mémoire, louange au chef qui récompense le mérite jusque dans la tombe!

Le général français entre dans la grande cité, puis il fait publier en arabe cette proclamation débordante de verve locale :

« Depuis trop longtemps les beys qui gouvernent l'Egypte insultent à la nation française et couvrent ses négocians d'avanies ; l'heure de leur châtiment est arrivée. Depuis trop longtemps ce ramassis d'esclaves achetés dans le Caucase et la Géorgie tyrannisent la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît. Peuples de l'Egypte, on vous dira que je suis venu pour détruire votre religion ; ne le croyez pas : répondez que je viens restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mamluks, Dieu, son prophète et le Koran. Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu : la sagesse, les talens et les vertus mettent seuls de la différence entre eux. Or, quelle sagesse, quels talens, quelles vertus distinguent les Mamluks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce? Y a-t-il une belle terre : elle appartient aux Mamluks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison : cela appartient aux Mamluks. Si l'Egypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple ; tous les Egyptiens sont appelés à gérer toutes les places : que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux. Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce : qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des Mamluks?

» Khadys, cheikhs, imans, tchorbagys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais Musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux Musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les temps les amis du Grand-Seigneur (que Dieu accomplisse ses desseins!) et l'ennemi de ses ennemis?

Les Mamluks, au contraire, ne se sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand-Seigneur qu'ils méconnaissent encore? Ils ne font que leurs caprices. Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres! ils auront le temps de nous connaître et ils se rangeront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mamluks et combattront contre nous! Il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront et leurs traces disparaîtront. »

Le gouvernement militaire d'Alexandrie est organisé : Kléber à qui la prise de la ville a coûté une blessure, en commande la garnison. Le reste des troupes s'éloigne pour aller remplir le vœu de la prophétie qui enchaîne le sort de l'Égypte à celui de sa capitale, et déclare l'une impossible à conquérir si l'on n'a préludé par l'occupation de l'autre. Bonaparte lance donc ses compagnons d'armes sur la ligne droite du Kaire. — « Ce soir, dit-il, nous couchons à El-Beydah, demain à El-Ougâh ; puis à Birket-Gheitâs! » Il ordonne de franchir les nudités maudites des solitudes lybiennes, et trace les étapes comme s'il poursuivait son itinéraire par les plaines fertiles, riantes, de la Provence. Là aussi le soleil éclaire la marche; mais il ne réjouit plus de ses rayons, il brûle. Sous les pieds on dirait une lave chaude, le sang ruisselle au travers des guêtres, l'uniforme de laine vous suffoque. La provision de biscuit et d'eau a été faite pour quatre jours : chacun dès les premières heures se délivre d'un fardeau présumé superflu, dans l'espoir de retrouver au moins de distance en distance un peu de vivres et quelques rafraîchissemens. Hélas! qu'ils sont loin nos riches et hospitaliers villages d'Europe!

La faim crie et la soif se tord. Le supplice de Tantale met le comble à de si rudes souffrances : au loin, dans la perspective, se dessinent de fréquentes oasis, de limpides nappes d'eau... On approche... Funeste déception! le lac s'enfuit! Tant de bonheur n'était qu'un jeu de la lumière, le cruel caprice du mirage! Encore si la nuit versait quelque soulagement à nos belliqueux voyageurs? — Une rosée froide, glaciale, engourdit les membres et semble disjoindre lentement les os : l'extrême variation de

la température donne carrière aux ravages de l'ophthalmie.

Eh bien! la gaîté insouciante du caractère français ne cesse pas une heure de se mêler, en riant et en chantant, aux angoisses, aux fatigues de nos soldats. Pour récompense de leurs travaux, les uns se promettent d'aller voir à la Mekke le cercueil de Mahomet suspendu par la pierre d'aimant; d'autres convoitent, pour leur part de butin, le chameau blanc sur lequel Murad-Bey vient, dit-on, d'emporter ses trésors; d'autres enfin, — et ceux-là ne sont pas les plus mal avisés, — tendent à l'absolue possession du harem de ce vigoureux chef des Mamluks.

Il est surtout une sérieuse escorte qui n'abandonne jamais nos bannières : ce sont les beaux traits d'humanité, de générosité. Le chirurgien en chef Larrey ajoute par son cœur aux ressources de son art. Il avait emporté pour ses propres besoins une petite provision d'eau-de-vie, et voilà qu'il parcourt les rangs pour la distribuer aux lèvres les plus altérées. Mainte agonie doit sa délivrance à cet élan charitable.

Non loin d'El-Beydah, l'avant-garde française rencontre une femme arabe qui, les yeux crevés, traînait par la main un petit enfant, et avec des cris lamentables cherchait à tâtons les bords d'un puits pour y venir éteindre la soif qui la consumait. Interrogée, elle répond qu'un mari jaloux l'a réduite à cet état de mutilation. Les soldats sur-le-champ lui abandonnent leur ration d'eau, précieuse richesse! et lui remettent deux ou trois lignes sympathiques pour la recommander aux troupes qui doivent suivre. Lorsque passa la prochaine division, elle heurta près de la citerne un cadavre de femme déchiré par vingt coups de poignard, et à ses pieds le corps d'un enfant écrasé contre la pierre. La défiance musulmane avait rôdé par là.

Malheur aux traînards que les Bédouins surprennent dans l'isolement! Ils sont enlevés, ils disparaissent à la vue comme la proie du loup agile. Vous ne les retrouvez plus que dans la condition d'esclaves ou sur le sable, privés de tête. Le général Mireur est massacré pendant qu'il essaie hors du camp un cheval arabe de fraîche acquisition.

— Il ne pouvait échapper à son destin, — dit le général en

chef apprenant cette nouvelle, — car il s'était éloigné de nous malgré les plus ferventes instances de ses amis. »

L'adjoint d'état-major Desnanots, neveu de Lacépède, est saisi près d'el-Ouardân au passage d'un ravin desséché. Bonaparte envoie proposer une forte somme pour le rachat de cet officier de mérite. La tribu s'assemble et se dispute les parts. Une collision s'engage, le cheikh fait rentrer au fourreau les yatagans, s'approche du malheureux jeune homme, lui brûle la cervelle, et sacrifiant à un sauvage instinct d'honneur, restitue aux Français le prix de la rançon.

Le général en chef lui-même court un instant le risque d'être capturé par ces pirates du désert. Il était presque seul; mais dérobé à l'une de leurs bandes par un monticule de sable, il leur échappa : —Je ne serai pas la proie des Arabes, c'est écrit là-haut!

Cinq lieues encore, et l'on touche à Ramanieh qui se mire dans le Nil. Au premier aspect du fleuve tant désiré, les soldats oublient leur lassitude, et sans même prendre la peine de rejeter leurs vêtemens, ils se précipitent dans cette eau dont ils s'enivrent avec frénésie.

Mais les trompettes et les tambours appellent aux armes. Ce sont les Mamluks, alerte ! Murat pousse vers eux et les refoule. Un exploit digne des temps chevaleresques signale cette journée. Un des ennemis qui parcouraient la plaine en éclaireurs vient défier à portée de pistolet notre avant-garde. Sa taille est celle d'un géant et sa monture des plus superbes.

— Qui veut aller chercher un beau cheval? s'écrie le chef de la petite troupe française.

— Moi, réplique le dragon Ramorel.

Ce jeune homme de seize ans pique droit au provocateur, l'attaque, le met hors de combat, s'en retourne victorieux et présente à son officier le cheval ainsi que le damas de son adversaire.

Quatre mille Mamluks et des nuées d'Arabes nous attendent au-devant du village de Chebreis. Nous marchons, et pendant que l'escadrille française lutte énergiquement sur le Nil contre celle des Egyptiens; nos carrés dressent dans la plaine leur mur infranchissable. Les Mamluks s'approchent à brûle-pour-

point, la mitraille les laboure. Une seconde charge ayant essuyé le même accueil, ils dirigènt leurs chevaux à reculons sans pouvoir entamer plus aisément la barrière humaine. Le délire les saisit; et de leurs damas ils sillonnent, ils essaient de couper, mais ils n'ébranlent pas, les fusils européens. Décimés par la mousqueterie dont le fer les transperce par centaines, dont le feu met l'incendie dans leurs costumes et dans leurs chairs, ils renoncent à s'abuser plus longtemps, et dans l'accès d'une rage impuissante, lancent à la tête de nos guerriers tromblons, sabres, haches, masses, poignards, toutes ces armes oublieuses qui pour la première fois ont désobéi.

Les Mamluks, avant cette affaire, parlaient à tout propos de nous pourfendre ni plus ni moins que des *batirgs* ou pastèques. Déjà ils reviennent de leur insultant dédain pour cette infanterie occidentale qui écrase par la seule force de son héroique impassibilité : ils se demandent si nos soldats ne sont point liés ensemble.

Voici l'armée en face des pyramides! Elle s'arrête saisie d'une respectueuse admiration et présente spontanément les armes à ces merveilles séculaires, témoins de la bataille livrée par Cambyse au peuple de l'antique Memphis.

Tous les beys se sont réunis à Murad qui a dressé sa tente au centre de ses troupes, sous un majestueux sycomore. Six mille Mamluks dont les riches équipemens scintillent aux rayons du soleil matinal, fondent avec impétuosité sur les deux divisions françaises dont l'artillerie les reçoit à la distance de cinquante pas. Insoucieux des balles aussi bien que des boulets, ils se viennent briser contre le bastion vivant qui, par toutes ses faces, vomit la mort. Les chevaux, braves à l'instar des cavaliers, se précipitent sur les baionnettes comme une troupe de sangliers qui va dévorer une meute. Ils se cabrent pour nous broyer le crâne, ou se renversent en arrière pour nous défoncer la poitrine et faire un passage béant. Le Dieu de la guerre leur prête l'intelligence de la férocité. Quelques-uns sautent par dessus nous et tombent dans nos bataillons. C'est à la suite d'une pareille manœuvre que Rostan, fait prisonnier, devient le Mamluk de Bonaparte.

Trois mille de ces cavaliers d'élite sont couchés dans leur sang. Les spahis turcs et les Arabes ont été presque tous acculés au Nil et noyés en voulant franchir le fleuve ; quarante pièces de canon, quatre cents chameaux et les bagages sont devenus la proie du vainqueur. Armures, bijoux, vêtemens, cachemires, ceintures garnies de pièces d'or, tout le butin demeure, par ordre du général en chef, aux mains des heureux combattans. Plusieurs beys et Murad lui-même ont reçu de graves blessures. Leurs frères de désespoir ont épuisé toutes les ressources humaines de la fureur. On a vu les blessés venir en rampant déchirer les jarrets de nos soldats, qui les prenaient pour des fantômes sauvages, pour des démons, pour des vampires. On a vu le Français gisant bondir, heureux de rompre en dehors de nos lignes l'ordre qui les fait invincibles, mais patientes ; se traîner à deux mains, et chercher encore des ennemis par le sable rouge. On a vu le mourant chasser au mourant, et retrouver la vie pour achever d'en priver un autre ; des bras affaiblis s'étreindre et se tordre en un groupe monstrueux, des voix éteintes balbutier un chant de triomphe dans le silence d'un dernier soupir, des yeux entr'ouverts foudroyer des yeux clos, d'âpres ricanemens railler le râle, et le mort grimacer au mort.

Le théâtre n'a pas été indigne du spectacle. Pas une brise, durant les terribles péripéties, n'a troublé l'atmosphère ; pas un nuage n'a terni l'éclat de la voûte bleue. Alentour, la nature s'est tue et n'a pas bougé ; au-dessus le soleil a tenu droit son lustre d'or.

Bonaparte, le lendemain, pénètre dans le grand Kaire par la porte de la Victoire (Bab-el-Nasr), nommée ainsi en souvenir de l'entrée triomphale du sultan Sélim Ier. Il organise l'administration de la ville, et tandis que Desaix poursuit dans la Haute-Egypte et rejette au-delà des cataractes du fleuve les Mamluks de Murad, le général en chef donne la chasse à Ibrahim-Bey qui se retire en Syrie pour y fomenter de nouvelles agressions. Les Français, parvenus à Belbeïs, délivrent dans la plaine les pélerins de la Mekke sur lesquels se ruaient les Arabes pillards du vieux bey. Bonaparte, suivi de trois cents hommes,

atteint et bat l'arrière-garde ennemie au-delà du bois de Salahieh.

C'est la première fois que notre cavalerie a trouvé l'occasion de se mesurer avec les Mamluks. Chaque officier, chaque hussard a soutenu sa lutte individuelle. Sulkowski, aide-de-camp du général en chef, a reçu huit blessures ; et le chef d'escadron d'Estrées vingt-et-un coups de sabre avant que les chevaux l'eussent foulé aux pieds.

Sur tous les points de l'intérieur, la bravoure, la discipline et la tactique européennes ont remporté l'avantage ; mais de la côte, un long cri de détresse a répondu aux chants lointains de la victoire.

La flotte française, commandée par l'amiral Brueys, ayant jeté l'ancre trop loin du rivage et laissé le trop grand espace de quatre cents pieds ou quatre-vingts brasses entre chacun de ses bâtimens, l'amiral anglais Nelson a tiré parti de cette malheureuse imprévoyance. Il a su couper la ligne d'embossage, puis s'établir entre elle et la terre ; ce qui, à cause des bas-fonds, n'avait pas été cru possible. Cette habile manœuvre ayant opposé à nos vaisseaux un nombre double de voiles ennemies, quatre sur quinze des nôtres ont pu seuls réussir à emporter vers l'île de Malte le pavillon national. Tout le reste a été pris, brûlé, coulé à fond, ou s'est fait sauter. Le jour va poindre, et, depuis la veille six heures du soir, deux cents pièces de canon ne cessent de promener sur les flots leur tempête retentissante. La mer se peuple de mâts brisés, les cadavres d'hommes font plier sous leur poids les cadavres de navires.

Un instant il n'a tenu qu'à nous de mettre la main sur *le Bellérophon*, le même qui depuis reçut l'Empereur se livrant aux Anglais. Nous avons abattu ses trois mâts et tué presque tout son équipage dont les survivans demandent enfin à capituler. Des traits admirables de courage et de dévouement ont fait de la grande lutte un éternel titre de gloire pour nos marins. Ecoutez les cris de *vive la liberté! vive la république!* et voyez comme se redressent les mourans, comme se réveillent les forces le plus anéanties! Voyez ce jeune Casa-Bianca, ce modèle, à treize ans, de l'abnégation filiale! Il refuse de se jeter

à la nage pour fuir l'incendie qui vient de se manifester sur *l'Orient*. Ah ! c'est que son pauvre père, capitaine du navire, est trop grièvement blessé pour avoir pu, comme les autres, quitter la planche déjà fumante ; et quelque impérieuses que soient les sollicitations paternelles, l'enfant veut rester afin de mourir dans les bras du vieillard. Le capitaine se résout à tenter une voie de salut commun : il recueille à la surface de l'eau un débris de mât et prend place dessus, côte à côte avec son fils. En ce moment la flamme atteint la sainte-barbe et les poudres, *l'Orient* bondit avec un fracas horrible, et les deux rivaux d'une tendresse héroïque s'affaissent au plus profond des abîmes.

Du Petit-Thouars, capitaine du *Tonnant*, est frappé de deux boulets successifs : il fait aussitôt jurer à ses compagnons de ne point se rendre mais de précipiter son corps dans la mer, si le navire était pris à l'abordage.

Le contre-amiral Duchayla tombe, le visage meurtri par un éclat de mitraille. Nelson, au même instant, subit le même sort et s'empresse d'invoquer l'assistance de son chapelain.

— Tirez toujours, s'écrie le contre-amiral français qu'aveugle sa blessure et au pouvoir duquel restent seulement trois pièces de canon en état de servir. Tirez, notre dernière décharge peut devenir funeste à l'ennemi.

Le capitaine de *l'Aquilon*, Thévenard tout mutilé par l'artillerie anglaise, exhorte ses hommes jusqu'à ce que sa vie se soit échappée avec son sang. Deux heures après le début de l'action, Brueys, commandant en chef, a eu les reins cassés. On le relève pour le transporter et le secourir dans sa chambre : il résiste formellement : « Un amiral français, dit-il, doit mourir sur son banc de quart. » Dix minutes encore, et le trépas l'y vient chercher.

Bonaparte n'a pas plutôt appris les désastreuses nouvelles, qu'il prodigue la consolation aux parens des victimes. Il écrit à la veuve de l'amiral Brueys :

« Madame, les hommes paraissent plus froids et plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent dans cette situation que, si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir ; mais, lorsqu'après cette première pensée, l'on presse

ses enfans sur son cœur, des larmes, des sentimens tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfans. Oui, madame, voyez-les dès ce premier mouvement : qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie ; vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur enfance, vous cultiverez leur jeunesse ; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la République ont faite. »

Une autre lettre est adressée au vice-amiral Thévenard :

« Votre fils est mort d'un coup de canon sur son banc de quart; je remplis, citoyen général, un triste devoir en vous l'annonçant, mais il est mort sans souffrir et avec honneur. C'est la seule consolation qui puisse adoucir la douleur d'un père. Nous sommes tous dévoués à la mort; quelques jours de vie valent-ils le bonheur de mourir pour son pays? compensent-ils la douleur de se voir sur un lit, environné de l'égoïsme d'une nouvelle génération? Valent-ils les dégoûts, les souffrances d'une longue maladie? Heureux ceux qui meurent sur le champ de bataille! »

Pauvre Napoléon! un tel bonheur n'était pas fait pour toi.

Le général en chef avait pressenti de loin la catastrophe navale, et pour la prévenir expédié un de ses aides-de-camp à l'amiral français avec ordre de faire voile pour Corfou, si la flotte ne pouvait s'abriter dans le port d'Alexandrie. Mais le porteur de la dépêche fut assassiné en route par les Bédouins. Aussi Bonaparte, devant la perte irréparable de son escadre, ne laisse-t-il entrevoir qu'une demi-émotion. Bien que désormais isolé de la mère-patrie, et deshérité de tout appui extérieur, il se contente de dire à ses soldats : « Mes amis, nous n'avons plus de flotte : eh bien! il faut rester ici ou en sortir grands comme les anciens! » Un cri de vengeance lui répond.

L'Empereur écrivait plus tard sur son rocher : «La perte de la bataille d'Aboukir eut une grande influence sur les affaires d'Égypte, et même sur celles du monde. La flotte française sauvée, l'expédition de Syrie n'éprouvait point d'obstacles, l'artillerie de siège se transportait sûrement et facilement au-delà du désert, et Saint-Jean-d'Acre n'arrêtait point l'armée française. La flotte française détruite, le divan s'enhardit à déclarer la guerre à la France. L'armée perdit un grand appui ;



Soldats! nous célébrons l'anniversaire de la Republique française

sa position en Egypte changea totalement, et Napoléon dut renoncer à l'espoir d'asseoir à jamais la puissance française dans l'Occident par les résultats de la campagne d'Égypte. » Bonaparte non moins que Napoléon se pénétra de cette impression poignante. Pour étourdir les esprits qu'elle pouvait disposer fâcheusement, il célébra les fêtes de l'inondation avec magnificence. Vêtu à l'orientale, entouré de son état-major et des dignitaires musulmans, il fit, selon l'usage, précipiter dans les flots la statue de la fiancée du Nil, et rompre la digue qui retient les eaux du fleuve. Un heureux hasard ayant voulu que le débordement s'élevât au niveau le plus favorable pour la culture, la population du Kaire poussa jusqu'aux cieux de joyeuses clameurs et reporta au conquérant français tout l'hommage de la crue providentielle. — Nous voyons bien, disait-on, que tu es l'envoyé de Dieu, car tu peux te glorifier de la victoire et du plus beau Nil que nous ayons eu depuis un siècle. » Des largesses faites au peuple, des présens aux personnages les plus considérables, achevèrent d'exalter l'enthousiasme et la reconnaissance.

Quelques vingt-quatre heures plus tard, le jour de la naissance du prophète est solennisé par des cantiques religieux que la foule chante en pleine rue. Bonaparte, à la tête de ses officiers supérieurs, s'en va complimenter le vénérable cheik El-Bekry, descendant reconnu de Mahomet, et accepte de lui un grand festin dans lequel fut déployé tout le luxe oriental. L'anniversaire de la révolution française n'est pas davantage oublié : une pyramide à sept faces, dont les assises portent inscrits les noms de tous les braves tués dans les combats précédens, s'élève dans la place d'Esbekieh : alentour est dressé un nombre de colonnes égal à celui des départemens dont se compose la république. La garnison du Kaire et les troupes cantonnées dans les environs se rangent auprès du monument. A sept heures du matin, le général en chef arrive escorté de son état-major et des notables du Kaire; l'artillerie mêle ses détonations aux voix joyeuses de la multitude. Bonaparte prononce quelques mots debout au pied de la pyramide :

« Soldats, nous célébrons le premier jour de l'an VII de la république. Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français

était menacée ; mais vous prîtes Toulon : ce fut le présage de la ruine de nos ennemis. Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dégo. L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes. Vous luttiez contre Mantoue il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-George. L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Allemagne. Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent? Depuis l'Anglais célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde. Soldats, votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec honneur comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples. »

Les transports les plus vifs applaudissent à ces nobles perspectives. L'exercice à feu, les manœuvres militaires, la course à pied, la course à cheval compléteront la journée. Un détachement parti pour Giseh est allé planter au sommet de la plus haute pyramide égyptienne la bannière des trois couleurs, et tandis que de brillantes illuminations resplendissent comme autant de pléiades terrestres dans les premières ténèbres de la nuit, une table de deux cents couverts remplit une des salles du palais qu'habite au Kaire le général en chef : c'est un aspect des plus curieux que d'y voir se croiser les costumes, les accens, les physionomies des deux races française et ottomane, l'ample robe orientale se marier au frac européen, le schako et l'épaulette au turban et à la pelisse, le croissant au bonnet de la liberté, la Déclaration des Droits de l'Homme aux tables du Koran.

Mais la douce ivresse de la cordialité va faire place au délire furieux de la sédition. La ville où viennent de ruisseler à pleins bords les effusions fraternelles, nagera tout-à-l'heure dans le sang et les larmes.

Fanatisées par leurs prêtres, mollahs et imans, les provinces de la Basse-Égypte déploient le drapeau de la révolte, les brigandages de toute espèce accompagnent la *levée sainte*, nos

courriers tombent dans les guet-apens. Les généraux Lannes, Murat, Vial et Lanusse ne suffisent pas à pacifier toutes les agitations partielles ; Menou et Marmont ne réussissent à soumettre le village de Kafr'schabbas qu'après l'avoir incendié, après avoir failli vingt fois périr sous le couteau des assassins. Tels étaient les préludes du grand mouvement qui éclata dans le Kaire à quelques jours de là.

Dès l'aube, la populace armée de bâtons et de pierres massacre les Français qu'elle rencontre en sa route, assomme le khady vénérable Ibrahim-Ehctem-Effendy sur le seuil même du vieux magistrat, et pille la demeure du général Dufalga : lui absent, deux officiers du génie sont immolés à la rage de la multitude. Le général Dupuy, commandant de la place, charge à la tête de quelques dragons les fauteurs du désordre, lève le bras pour frapper lui-même et reçoit dans l'aisselle un coup de lance qui lui coupe l'artère. En l'espace de huit minutes, il a cessé de vivre.

Le canon d'alarme et la générale mettent sur pied tous les soldats français qui, la baïonnette en avant, poursuivent sur divers points l'insurrection déjà redoutable. Quinze mille mutins se réfugient dans la grande mosquée El-Azhar dont ils barricadent les avenues.

Tandis que le général Devaux refoule cinq mille paysans qui s'avançaient vers la ville, et le général Dumas les Arabes qui déjà flairaient dans la plaine l'odeur de la déprédation, tandis que l'aide-de-camp Sulkowski renversé de cheval est égorgé dans un faubourg au moment où il sortait pour faire une reconnaissance, Bonaparte accouru de l'île voisine de Roudah, ordonne au général Dommartin de placer pendant la nuit une petite batterie de quatre canons sur le revers du Mokattam, entre la citadelle et la Koubbeh, à 150 toises de la grande mosquée. Vers huit heures du matin, il somme les rebelles qu'enferme ce dernier asile de mettre bas les armes. Les cheikhs et docteurs de la loi qu'il a envoyés aux barricades offrir un pardon généreux, sont accueillis à coups de fusils. Toute proposition nouvelle, toute grâce est refusée sur le ton des plus outrageantes invectives. Alors se donne le signal d'un châtiment

terrible. Une grêle de bombes, d'obus et de boulets verse la mort et l'effroi. Presque dans le même instant sévit une tourmente aérienne qui se croise avec la tempête terrestre. Les nuages de la fumée se perdent dans les nuages du firmament, le tonnerre mêle ses détonations à celles de l'artillerie. Les courages les plus opiniâtres fléchissent enfin sous la voix céleste; pris entre la foudre de Dieu et la foudre des hommes, ces intraitables se courbent éperdus, poussent des cris de frayeur superstitieuse et demandent à capituler. Le général en chef leur répond :

« Vous avez rejeté ma clémence quand je vous l'apportais. L'heure de la vengeance est sonnée. Vous avez commencé, à moi de finir. »

Le feu des batteries et de la citadelle défonce la toiture du temple et menace d'ensevelir les révoltés sous les débris de l'édifice. Quelques-uns de ces malheureux hasardent une sortie désespérée, ils trouvent le trépas en se heurtant aux baïonnettes de nos grenadiers. Les autres abandonnent leurs armes, se prosternent à genoux et font entendre leur cri de détresse : *Aman! (Pardon!)*

Le vainqueur, en présence d'un pareil tableau, se laisse aller enfin à la miséricorde. Il suspend le carnage, saisit les principaux meneurs et décrète le dernier supplice contre onze d'entre eux. Il rabat encore de sa rigueur et n'en fait exécuter que six. Les têtes, suivant l'usage du pays, sont promenées au bout d'une pique dans toutes les rues du Kaire.

Trois mille cadavres avaient, d'ailleurs, satisfait à la justice de nos soldats.

L'esprit de rébellion est pour longtemps étouffé par la terreur. La haine de la domination étrangère finira même par se convertir en une sorte de respect sympathique pour les ennemis des Mamluks. Après deux mois de calme, Bonaparte reconstitue le divan, — qu'il avait aboli lors de la révolte en assujettissant la province au régime militaire, — et il accompagne ce bienfait d'une proclamation dans laquelle se retrouve la mystérieuse puissance de son adroite politique :

« Faites connaître au peuple que, depuis que le monde est

monde, il est écrit qu'après avoir détruit les ennemis de l'Islamisme et fait abattre les croix, je viendrai remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le saint livre du Koran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive a été prévu et ce qui arrivera est également expliqué.

» Je pourrais demander à chacun de vous compte des sentimens les plus secrets de son cœur; car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne. Mais un jour viendra où tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi. Heureux ceux qui, de bonne foi, seront les premiers à se mettre de mon parti! »

Le Grand-Seigneur se réveille et fait à son tour répandre de par les contrées orientales un firman, dont voici les phrases dernières :

« Vos sabres sont tranchans, vos flèches aigues, vos lances perçantes, vos canons ressemblent à la foudre. Toutes sortes d'armes homicides aux mains d'habiles cavaliers sauront bientôt atteindre l'infidèle et le précipiter dans les flammes de l'enfer N'en doutez pas, le ciel est pour vous; l'œil de Dieu veille à votre conservation, à votre gloire. Notre prophète aidant, ces impies se dissiperont devant votre face et seront exterminés. Leur moment suprême approche. Gloire au Seigneur des mondes! »

L'Angleterre doit prêter l'appui de son bras aux forces que prépare le sultan : Bonaparte le sait, et pour anéantir au berceau les efforts qui menacent déjà sa conquête du côté de la Syrie, pour punir du même coup le pacha de Saint-Jean-d'Acre qui rassemble des troupes, il marche déterminé à prendre de force et le plus rapidement possible cette précieuse clé de la frontière. Suivi de treize mille hommes, il traverse le désert où se renouvellent et les cruelles épreuves et les sublimes résignations que nous avons décrites, au premier pas de nos bataillons dans cet enfer de sables. El-Arisch, Ghaza, Jaffa, Kaïffa, échues en notre pouvoir, sèment de lauriers une course triomphale qui, au bout de vingt-cinq jours, s'arrête devant Saint-Jean-d'Acre.

— Cette place emportée, a dit Napoléon, je renversais l'em-

pire turc, je fondais en Orient un nouvel et grand empire. »

Dieu ne voulut pas changer la face de l'univers.

Peu s'en est fallu néanmoins que l'ancienne Ptolémaïs ne succombât sous la fortune de Bonaparte. Pendant près d'un quart-d'heure, deux cents de nos grenadiers entrant par une brèche s'y étaient installés en maîtres. Cafarelli-Dufalga fit dans une tranchée sa dernière chute: — digne général qui ne se laissa jamais devancer au poste d'honneur, malgré sa jambe de bois; et qui, pensant à celle en chair laissée par lui sur les bords du Rhin, disait pour amener le rire dans les tristes regrets de l'exil : « Moi je suis le plus heureux, car j'ai toujours un pied en France! »

Sans les mesures hostiles de la croisière anglaise aux ordres de Sydney-Smith qui enleva nos munitions, sans la perfide conduite du colonel émigré Phelippeaux — qui, dirigeant les batteries de nos adversaires, détruisit nos ouvrages avec une ardeur si incroyable qu'il mourut de fatigue avant la fin du siège, — nous eussions infailliblement complété par la prise de Saint-Jean-d'Acre, l'affaire de Luby où Junot eut ses habits criblés de balles, deux chevaux et un dromadaire tués sous lui; et la magnifique journée du Mont-Thabor, où, depuis six heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, deux mille Français enveloppés luttèrent avec un succès fabuleux contre dix mille fantassins, contre vingt-cinq mille cavaliers turcs!

Les divisions républicaines durent quitter la Syrie pour se reporter à la défense du littoral égyptien. La peste se glissa dans les rangs et ses ravages furent effroyables. Non moins sinistre devenait l'action morale du fléau rapide et meurtrier : Bonaparte fit adroitement répandre que la seule cause de la mortalité se réduisait à une fièvre inflammatoire non contagieuse. Afin de sanctionner solennellement le bruit consolateur, il toucha lui-même en public les pestiférés dans l'hôpital de Jaffa.

La marche se poursuivait pénible. Général en chef et officiers précédaient modestement à pied les colonnes. Ils étaient descendus de cheval pour mettre en selle malades et blessés. Voilà ces hommes d'une si généreuse délicatesse, auxquels on imputa

néanmoins la génereuse barbarie d'avoir voulu, par l'opium, endormir dans le néant ceux de leurs frères torturés par le mal, pour qui la mort était devenue un bienfait!

Pendant que cette colonne expéditionnaire saluant les souvenirs du Jourdain, émerveillait à force de bravoure les ombres chevaleresques des vieux conquérans du saint-sépulcre, une autre phalange promenée par Desaix dans la Haute-Égypte, à deux cents lieues de là, déployait ses carrés toujours impénétrables, toujours victorieux quoique toujours dix fois moins puissans par le nombre. Battus une première fois, Mamluks et Arabes retournaient à la charge pour succomber encore. Des vallons de Sédiman ils reprenaient pour ainsi dire leur essor avec une ardeur toute dévorante. Un de nos pelotons se jetait ventre à terre pour laisser la trombe courir, le bataillon d'après la recevait sur ses pointes préparées, comme on voit l'aiguille de Franklin enchaîner un orage. Les débris de la bourrasque ou repassaient ou s'effaçaient à travers les premiers vestiges, et succédait par un autre point un autre tourbillon. Murad-Bey retrouvant la manœuvre qui nous livra Fontenoi, appuyait sa cavalerie de son artillerie; Desaix aussitôt criait à Rapp : «Il nous faut leurs canons. — Il suffit, répondait l'aide-de-camp.

— Vaincre ou mourir!

— Vaincre!

Et la batterie et la victoire étaient à nous. Trois cents de nos adversaires s'enfonçant à Kéneh dans un bois de palmiers, y choisissaient leur tombe plutôt que de se rendre. Des frénétiques, à demi-grillés par l'incendie de la dévastation, résistaient quand leur peau gonflée se déchirait déjà. Celui-ci cloué contre une muraille par des baïonnettes, sabrait et blessait deux de ses agresseurs; celui-là était amené devant le général Desaix: il avait dérobé des fusils et reçu au bras une large entaille qu'il regardait soigner d'un air calme et stoïque. Le criminel n'avait pas douze ans, rien n'était beau comme lui.

— Qui t'a commandé cette mauvaise action?

— Personne.

— Qui t'a conseillé de nuire aux Français?

— Le Fort, Dieu.

— As-tu des parens?

— J'ai une mère pauvre et aveugle.

— Déclare le nom de celui qui t'a envoyé, il ne te sera rien fait.

— Je te l'ai dit, c'est Dieu.

— Si tu persistes dans ce langage, ta tête.....

— La voici, coupe-la. »

L'enfant venait de déposer son bonnet aux pieds du général qui, ne pouvant se résoudre à chasser une si grande âme d'un si petit corps, ajouta :

— Va-t-en !

Et le jeune Arabe s'éloigna sans une parole de reconnaissance, mais avec le simple sourire de l'étonnement.

Bonaparte, à son retour de Syrie, fut informé que cent vaisseaux anglais et turcs, ayant pour chef suprême le pacha de Romélie, Mustapha, venaient de jeter l'ancre dans Aboukir, sous les yeux de Marmont gouverneur d'Alexandrie. Le général en chef de l'armée française ne manqua pas de reprocher amèrement à cet officier-général sa funeste immobilité.

— J'avais douze cents hommes seulement et les Turcs en avaient dix-huit mille.

— Eh bien ! s'écria Bonaparte, avec vos douze cents hommes je serais allé, moi, jusqu'à Constantinople.

Comme impatient de démontrer qu'il en était capable, dès le lendemain et sur ces mêmes rives témoins de malheurs héroïques, il venge nos marins d'Aboukir. Sur les dix-huit mille hommes comptés par le futur duc de Raguse, treize mille sont pris ou tués ou culbutés dans la mer. Le nombre des victimes françaises ne s'élève pas à mille. Dans l'action, le généralissime ottoman s'est précipité sur Murat qu'il a blessé légèrement d'un coup de pistolet. La riposte lui ayant à son tour tranché deux doigts de la main droite, il tend son sabre au fougueux commandant de notre cavalerie et se déclare son prisonnier. Le fils du malheureux pacha s'est enfermé dans un fort avec un débris de troupes. Il a résisté jusqu'au bout, sans vivres, sans espoir de secours et toute une semaine; mais les défenseurs de ce dernier asile qui déjà croule sous les batteries françaises, ont

jeté leurs armes et, n'en pouvant plus, se sont précipités aux genoux de leurs adversaires, avec ce cri : « De l'eau! du pain! du pain! de l'eau! »

Le commandant de notre infanterie, Fugière a eu le bras enlevé par un boulet. Ce brave qui devait mourir seulement douze années plus tard dans Avignon, directeur de la succursale des Invalides, — avait désespéré de survivre à sa blessure dans le moment où il la reçut. S'étant fait transporter auprès de Bonaparte, il lui dit ces paroles prophétiques : « J'expire au champ d'honneur : un jour peut-être, général, vous envierez mon sort! »

La crise la plus grave de l'Égypte était dès-lors heureusement surmontée. L'armée turque détruite, l'escadre anglaise disparue, assuraient à nos armes une influence décisive. La plus grande tranquillité régnait dans nos cantonnemens de la Haute et de la Basse-Égypte. Au contraire, l'anarchie remplaçait en France une paix glorieuse, l'Autriche et la Russie prenaient une attitude sérieusement hostile : Bonaparte ne jugeant plus sa présence nécessaire, et rappelé d'ailleurs par une missive du Directoire, quitta l'Égypte secrètement afin de ne point décourager ses compagnons d'exil, de souffrances, de succès; afin de s'épargner à lui comme à eux les tristesses d'un adieu déchirant. Il emmenait les généraux Berthier, Lannes, Murat, Andréossy, Marmont, et il envoyait d'Alexandrie à Kléber une dépêche finissant par ces lignes :

« La place importante que vous allez occuper va vous mettre à même de déployer les talens que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation : ce sera l'époque d'où dateront les grandes révolutions.

» Accoutumé à ne voir la récompense des peines et des travaux de la vie que dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Égypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événemens extraordinaires qui viennent de se passer, me décident à traverser les escadres ennemies pour me rendre en Europe.

» L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfans. J'ai eu dans tous les temps, même au milieu de leurs plus

grandes peines, des marques de leur attachement. Entretenez-les dans ces mêmes sentimens, vous le devez pour l'amitié et l'estime que j'ai pour vous, pour l'attachement que je vous porte. »

A cette lettre était jointe une pièce officielle ainsi conçue :

« Il est ordonné au général Kléber de prendre le commandement en chef de l'armée d'Orient, le gouvernement m'ayant appelé près de lui.

» BONAPARTE. »

Le XIXe siècle commence. L'armée francaise, veuve du jeune héros qui l'a enrichie de triomphes aux bords du Nil, se maintient digne du legs dont elle vient d'hériter. Le maître auquel ses destinées se marieront désormais, est bien, du reste, le plus capable de consoler un si large deuil. La Champagne, la Vendée, Fleurus, Maestricht, Altenkirken et les plus mémorables débats de l'Égypte, ont tour à tour éprouvé la vigueur de son glaive. Hardi mais prudent, il sait attaquer et mieux encore défendre. Par la méditation, il peut arriver presque aussi loin que son prédécesseur par l'inspiration. Bonaparte improvise, Kléber calcule : aisément le second, pour peu qu'il lui soit prêté vie, saura convertir en chef-d'œuvre l'ébauche du premier. Agir en sœur cadette du génie, c'est la part de la science.

Aux yeux des Orientaux eux-mêmes, il eût été difficile de choisir plus heureusement. Très disposés par un reste des préventions barbares à mesurer l'esprit sur le corps, et à ne croire de grands hommes que les hommes grands, les Egyptiens qui ne se souvenaient plus d'Alexandre-le-Grand, lequel a été, si je ne me trompe, de petite stature; les Egyptiens qui n'avaient pas encore vu de près leur Mohammed-Aly, cet homme à peine ordinaire pour qui suppute les lignes du dehors, cet homme gigantesque pour qui observe le dedans; les Egyptiens,—disons-nous,—ne s'étaient jamais familiarisés avec l'opinion de l'Europe sur Bonaparte. Il leur coûtait de croire qu'un personnage de si mesquine dimension pût remuer deux hémisphères. Leurs

poètes seuls, alors qu'il se fut élevé de toute la hauteur de ses victoires, tirèrent d'embarras la prévention nationale en disant : « Courte est la taille du capitaine républicain; mais sa tête surgit dans les cieux. »

L'extérieur de Kléber imposait, l'éclat de ses proportions éblouissait. Il parut, et l'on s'inclina. C'était le plus bel homme de l'armée. Il avait été surnommé le Mars de la France : on était prêt à lui appliquer, sans crainte d'exagération, la parole qu'il fit entendre à Bonaparte en le serrant sur son cœur après les manœuvres d'Aboukir : « Général, vous êtes grand comme le monde ! »

Les peuples dont il prenait en main le gouvernement jugeaient aussi de la puissance par le luxe. Ils s'étaient jusque-là fort étonnés de voir obéir et d'obéir pour leur propre compte à un chef, dont le costume n'était pas plus riche que celui du dernier soldat. Kléber aspira, dans un changement de personnes, à ne rien perdre de la vénération qu'il revendiquait au profit de sa dignité : il s'environna de la pompe asiatique et se fit rendre les honneurs dus aux beys. Des kahuas ou gens armés de bâtons le précédaient sur deux rangs et criaient en arabe : « Voilà le Sultan, le dominateur ! Prosternez-vous ! » Les piétons se courbaient, les mains jointes sur la poitrine; et ceux qui montaient des mulets ou des ânes devaient descendre pour faire la même révérence.

Le nouveau général en chef passa de ces détails, non certes superflus, à des soins qui toutefois sollicitaient autrement ses préoccupations. Il voulut établir parmi les troupes un bien-être dont une série continue de phases militaires avait toujours et forcément retardé la réalisation. Les hôpitaux et les cantonnemens devinrent plus salubres, les fortifications plus vastes, le pain meilleur, les magasins de vivres plus abondans. Ces honteuses spéculations qui s'engraissent de la misère du soldat se virent traquées avec une rigueur exemplaire. Un agent convaincu d'avoir frappé une contribution illicite de soixante-quinze mille francs fut contraint de restituer cette somme à la ville, et mourut ensuite fusillé sur la place publique.

Le 1er vendémiaire an VIII, on célébra par des fêtes magni-

fiques le jour anniversaire de la fondation de la République française. Kléber prononça une harangue dont la péroraison s'exprimait ainsi :

« Vos drapeaux, braves compagnons d'armes, se courbent sous le poids des lauriers; tant de travaux demandent un prix. Encore un moment de persévérance, vous êtes près de l'obtenir. Encore un moment, et vous donnerez au monde une paix durable après l'avoir combattu. »

Si, grâce à de sages et actives mesures, la politique paternelle de Kléber s'affermissait dans le Delta, la Haute-Égypte s'endormait également heureuse et tranquille sous l'administration de l'intègre Desaix, qui n'avait pas déployé le drapeau de la conquête avec plus d'élan pour soumettre cette fraction du pays, que pour la conserver il n'étendait avec sollicitude le manteau de la tolérance. L'indigène confiant s'était repris à cultiver ses domaines, il bénissait *le Sultan juste* et se récusait en toute querelle suscitée par les Mamluks. Réduits à eux-mêmes, les beys n'osaient plus franchir le désert qu'ils avaient mis entre eux et nous. Ils n'étaient sortis de la grande Oasis que pour combiner leurs mouvemens avec les forces britanniques menaçant Kosseir. L'adjudant Donzelot défendait cette place : il fit justice des deux frégates anglaises; il les rejeta au large, en dépit de leurs six mille boulets ramassés autour du château. Le chef de brigade Morand se chargea de Murad-Bey qu'il battit à El-Gunaim, puis à Samanhoud après lui avoir donné une chasse de cinquante lieues.

Pour en finir avec ce prince toujours vaincu jamais soumis, le général Desaix résolut de frapper un grand coup. Il assembla neuf cents dromadaires qui furent habitués au fracas de la fusillade et du canon, tandis qu'on exerçait un pareil nombre de soldats à des manœuvres toutes de prestesse et de soudaineté. La troupe ensuite se divisa en deux colonnes qui galopèrent à la poursuite d'un ennemi trop souvent insaisissable. Murad se montra vers les confins du Fayoum : les Français aussitôt se précipitant à bas de leurs montures formèrent le carré, repoussèrent trois charges consécutives et mirent les Mamluks dans une complète déroute.

Quelque temps après, Murad-Bey traversa le Nil près d'Atfiehheb, s'enfonça dans la Vallée de l'*Égarement*, du côté de Suez; puis revint sur ses pas et courut de nouveau la Haute-Egypte.

Les colonnes de dromadaires ayant rejoint Syout, — leur point de départ, — Desaix fit offrir à son tenace rival une des plus opulentes provinces avec l'indépendance absolue. Murad refusa de s'allier pour un lambeau de terre, lui qui regardait comme sien tout le sol de l'Égypte. Le chef mamluk ne professait pas une moins vive estime pour nos généraux, que les soldats de la république ne manifestaient une sincère admiration pour l'indomptable chef d'une milice infatigable. Mais ce dernier ne se trouvait pas encore pris dans une alternative assez impérieuse pour qu'il eût à rabattre de ses prétentions altières. Cette heure devait sonner un jour, le jour n'était pas encore venu.

La Porte-Ottomane s'étant refait une armée en Syrie, hasardait une descente sur la rive droite du Nil. Desaix fut rappelé pour soutenir le général en chef des troupes françaises, qui se hâtait de grouper autour de lui un cercle imposant de ressources et d'efforts. Il laissa donc, pour se porter contre des adversaires plus formidables encore, le champ libre à ce Murad-Bey qui fut l'Abd-el-Kader de l'Afrique orientale.

Pourquoi de nos jours les Desaix de l'Afrique occidentale n'essaieraient-ils pas contre le Murad algérien cette ingénieuse cavalerie mobile que nous avons vue à l'œuvre, il y a un instant?

Quatre mille janissaires, qu'un pareil nombre suivait comme réserve, avaient débarqué en face de Damiette et construit des retranchemens sur cette plage, que les mille hommes du général Verdier leur firent assez peu hospitalière. Les rares débris du corps d'élite musulman aux ordres de Seid-Aly-Bey rejoignirent en désordre et en toute hâte les navires plus officieux du commodore Sidney-Smith, qui les avaient amenés. Ils se trouvaient réduits à quelques survivans, nous ne comptions dans cette affaire que vingt-deux morts.

Les succès obtenus étaient loin encore d'aveugler sur sa difficile position le général en chef des troupes françaises. Il

manquait d'hommes, d'argent et de munitions, alors qu'il lui fallait tenir non plus contre les seuls Mamluks, mais contre la ligue toujours menaçante dans laquelle étaient entrées ces trois grandes puissances : l'Angleterre, la Porte, la Russie. Kléber se résolut à poursuivre les négociations qu'avait entamées Bonaparte. Il envoya aux Turcs deux plénipotentiaires : le général Desaix et l'administrateur-général Poussielgue. Afin de soutenir les conférences par une attitude en tout respectable, il s'alla poster dans le voisinage, à Salahieh, vers la frontière de Syrie, avec un bon noyau de forces. Le grand-visir, sur ces entrefaites, se ménagea de perfides intelligences dans El-Arisch et surprit cette place dont les défenseurs, corrompus par ses menées, lui livrèrent la citadelle. Un grenadier, parmi les Français demeurés fidèles à l'honneur, tira son dernier coup de fusil entre plusieurs barils de poudre : le fort, ayant éclaté, croula et ensevelit sous ses décombres les auteurs comme les instigateurs de la trahison.

Une attaque au moment où se devait conclure un armistice, violait toutes les règles de la guerre. L'odieux de la félonie étant laissé à qui de droit, on reprit néanmoins les ouvertures, une convention fut arrêtée le 28 janvier 1800. Les troupes de la république s'engageaient à sortir de l'Égypte dans l'espace de trois mois, et la Porte-Ottomane à leur fournir le nombre nécessaire de bâtimens pour les transporter en France avec armes et bagages. Déjà se terminaient les dispositions de l'embarquement, lorsque l'amiral Keith s'interposa entre Kléber et le grand-visir, signifiant au premier que la Grande-Bretagne adhérait au traité sous la seule et expresse condition que les Français mettraient bas les armes; et que, prisonniers de guerre, ils abandonneraient leurs vaisseaux, leurs munitions, leurs bagages. Justement et vivement indigné, le général en chef ne réplique pas une parole à l'émissaire britannique : il se contente de faire imprimer la missive en ajoutant ces simples paroles :

« Soldats, on ne répond à de telles insolences que par des victoires : préparez-vous à combattre. »

Tous bondissent, impatiens de vengeance. Le commodore Sidney-Smith, par une louable impulsion, cherche à compri-



Mes amis, dit Kléber a ses soldats, vous ne possédez plus en Égypte que le terrain qui est sous vos pieds, si vous reculez d'un seul pas, vous êtes perdus!

mer le choc terrible qui s'apprête. Vaine tentative! l'injure a été faite, l'injure sera punie. Kléber déclare que la république et la Porte sont désormais en plein état de guerre; il dresse les bases de son plan de bataille, puis rassemble sous les murs du Kaire dix mille hommes qu'il lance contre les quatre-vingt mille Turcs retranchés sur les ruines d'Héliopolis, et commandés par Yusuf-Mohammed qu'on surnommait Kior-Pacha, c'est-à-dire Pacha borgne. — Ce grand-visir avait perdu récemment un œil dans une affaire contre les Russes. — L'aube du 29 ventôse an VIII (20 mars 1800) commençait à poindre. Monté sur un grand et beau cheval, puis orné d'un riche uniforme que semble relever encore cette mâle et antique physionomie dont la fière expression inspirait nos guerriers, le général en chef passe dans les rangs de ses troupes déployées au sein d'une vaste plaine bordant le Nil.

« Mes amis, dit-il à ses soldats, vous ne possédez plus en Égypte que le terrain que vous avez sous vos pieds. Si vous reculez d'un seul pas, vous êtes perdus! »

Des transports d'enthousiasme lui répondent. Le jour paraît, on marche en avant.

Du premier coup de canon, l'aile droite française commandée par le général Friant culbute le poste de Sibylly-Hallem. L'aile gauche, sous les ordres de Reynier, crible de balles et harcèle de ses baionnettes le reste de l'avant-garde, qui se cache dans le village de Matarieh où les flammes atteignent ce qu'a épargné le fer. Le gros de l'armée ottomane avait pris position derrière un bois de palmiers autour d'El-Marek: Friant débusque l'ennemi, le rejette dans El-Kanka, puis dans le désert. Mille chevaux et de nombreux fantassins occupent encore Belbeis, ils implorent bientôt la clémence de Kléber qui, toujours généreux, leur permet non-seulement de rejoindre le grand-visir qui s'est enfui avec cinq cents cavaliers à peine, mais de conserver des armes pour leur défense contre les Arabes nomades.

Le camp honteusement levé par nos adversaires livra au pillage des vainqueurs un amas de richesses: coursiers, litières, selles, harnais, meubles, étoffes de soie, parfums, coffres, tentes et pièces d'artillerie.

L'intérieur de l'Égypte ne réclamait pas une activité de vigilance moins impérieuse. Des fuyards turcs, alors que les deux armées luttaient dans la plaine, s'étaient introduits au Kaire et avaient répandu de fausses rumeurs sur l'issue de la bataille. La populace, lâchement enhardie par sa foi prématurée à notre défaite, se rua sur le quartier des Européens, leur vomissant l'outrage, brisant leurs vîtres et leurs portes, se saisissant de leurs personnes, les égorgeant et précipitant leurs corps dans le canal. Arrivèrent les vaincus d'Héliopolis : la rage du peuple redoubla. Deux jours entiers le brave Duranteau, avec cent quatre-vingts soldats retranchés dans un palais, combattit l'effort de dix mille Turcs et le délire d'une immense multitude : plus de cinquante mille individus armés de lances, de sabres et de vieux fusils. Des colonnes de l'armée victorieuse vinrent enfin prêter assistance à la petite garnison qui, dès-lors, sut prendre l'offensive. Les révoltés construisirent dans les rues des barricades hautes de quatre mètres à deux rangs de créneaux, improvisèrent des fabriques de poudre, se firent des boulets avec les grilles des mosquées, renvoyèrent à l'ennemi ceux qu'ils en recevaient.

Kléber était rentré dans la ville. Craignant d'épuiser ses munitions et ses troupes, il tendit aux mesures conciliatrices. Les arrangemens furent aussitôt enfreints que signés, il fallut se résoudre aux voies extrêmes. La mine et l'incendie secondèrent l'office de la mitraille. Par aversion du gouvernement turc dont il avait à redouter les vengeances ultérieures, Murad-Bey, qui s'était uni avec les Français, leur expédia de considérables approvisionnemens. Le 15 avril (25 germinal) Boulak, ce faubourg du Kaire, n'était déjà plus qu'un monceau de cendres ; la capitale se couvrait de ruines fumantes. Kléber s'arrêta, consentit au pardon ; mais après avoir imposé des taxes assez onéreuses pour que la révolte affranchît de tous besoins ces troupes dont elle avait un moment rêvé la destruction.

Le général en chef ne se dissimula point, malgré sa réussite, de quelle urgence étaient pour lui des élémens nouveaux de force agressive et résistante. Compter sur les secours de la mère-

patrie, cette précieuse illusion n'était plus permise; et pourtant les épreuves du climat, les atteintes de la guerre, avait creusé dans nos rangs de larges vides. Après qu'il eut rendu plus douce et plus régulière la levée du *miry* ou impôt, restauré les fortifications du Kaire et de Boulak, raffermi les travaux sur plusieurs points souffrans des côtes méditerranéennes, il s'occupa de recruter des soldats sur la terre même conquise par nos armes, et sut convertir de farouches ennemis en fidèles auxiliaires. Bonaparte avait organisé une légion étrangère et un corps de cavalerie syrienne, Kléber enrégimenta un grand nombre de Mamluks et de *fellahs* (paysans) épris de notre gloire militaire, créa un bataillon de cinq cents Cophtes, s'adjoignit neuf cents Grecs, et incorpora dans la vingt-et-unieme demi-brigade légère des esclaves noirs achetés aux caravanes d'Éthiopie et de Nubie.

Désireux de resserrer les liens qui attachaient Murad-Bey à la république française, il lui donna le gouvernement du Haut-Said et rendez-vous dans l'île de Gesireh-Terseh, au-dessus de Giseh. Là, sous une tente, le dernier jour d'avril 1800, deux vaillantes mains qui ne s'étaient jamais rapprochées si ce n'est en brandissant le fer, tressaillirent d'une mutuelle et chaude étreinte. Il ne manquait à cette entrevue qu'un autre adversaire, un autre appréciateur non moins digne de l'Ajax des Mamluks : Desaix était allé mourir à Marengo.

D'une scène de concorde au récit d'un guet-apens le passage sera brusque, mais les incidens les plus disparates se choquent dans la curieuse période que nous traversons. Le grand-visir avait fui d'Héliopolis au désert, suant la honte, bavant de rage. En mainte proclamation postérieure, il distilla le fiel et le venin dont il était gonflé. Le chef de l'armée française, qui avait commis le crime de vaincre Son Excellence, fut peint aux Musulmans sous les traits d'un impie et d'un sacrilége qui pesait à la terre. Des récompenses attendaient là-haut quiconque enverrait dans l'autre monde un infidèle, mais une destinée splendide était promise même ici-bas à celui qui frapperait le commandant des chrétiens en Égypte. C'était un appel au fanatisme, il fut entendu. Un citoyen d'Alep, remarqué pour sa ferveur mystique, se dévoue. Il reçoit des agens du grand-visir un dro-

madaire pour le voyage, un poignard et trente pièces d'argent: —le Christ avait été vendu trente deniers.—Arrivé dans la ville du Kaire, Suleymân-el-Haleby se prepare, trente jours durant, à la *lutte sacrée* par le jeûne et l'oraison, en compagnie des prêtres et des chefs de la loi ses confidens.

Le 14 juin 1800, le jour même,—étrange remarque!—où Desaix tomba sur le champ d'honneur, Kléber, à la suite d'une revue passée dans l'île de Roudah, déjeûnait gaîment avec des partners de distinction chez le général Damas. Après le repas il se retirait vers la maison contigue à la sienne, par une galerie jetée entre les deux bâtimens. Il était suivi de l'architecte Protain, dont il allait prendre conseil pour des réparations à opérer dans l'édifice du quartier-général. Il voit s'avancer un suppliant d'extérieur misérable, qui se prosterne avec humilité, comme pour tendre un placet. Saisi de commisération, il se penche et abaisse une main généreuse. Le traître se relève et perce le cœur du malheureux Kléber qui tombe criant: « Je suis assassiné! » Protain frappe d'un bâton l'assassin qui, l'ayant blessé de six coups du poignard déjà sanglant, retourne à sa première proie et la mutile jusqu'au sein de la mort.

Découvert dans les jardins du quartier-général sous l'abri d'un nopal touffu, Suleymân est livré lui et les ulémas de la mosquée d'el-Azhar à une commission militaire. Les trois complices auront la tête tranchée le jour des funérailles de la victime; le principal criminel aura le poing détruit par les flammes et sera empalé. Son corps, fixé à l'instrument de supplice, demeurera la pâture des oiseaux voraces.

Le jeune Syrien,—il n'avait pas plus de vingt-quatre ans,—gagna d'une marche sûre et avec une ferme contenance l'esplanade appelée de l'Institut. Beaucoup plus audacieux lorsqu'il s'était agi de pousser leur compagnon dans la voie du forfait, les prêtres, s'acheminant vers la place fatale, s'entendirent plus d'une fois reprocher par lui une faiblesse indigne de vrais croyans. Ils pleuraient comme des femmes. Leurs têtes roulèrent.

Le séide appliqua son poignet sur le brasier ardent, il sentit ses chairs rôtir et ne poussa pas une exclamation. Appliqué

sur le pieu, il ne fit pas un mouvement pour se tordre. Élevé dans les airs, il promena sur l'assistance un regard tranquille, et d'une voix sonore laissa ouïr la profession de foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. »

Quatre heures et demie durant, le supplicié resta vif sur le pal. Plusieurs fois il avait demandé à boire sans l'obtenir des exécuteurs qui, mûs par un trop cruel ou trop naïf scrupule de métier, craignaient de paralyser immédiatement les pulsations de la poitrine. Le factionnaire français fut pris d'un instinct irrésistible de miséricorde : il plaça un verre d'eau sur l'extrémité de son fusil et le présenta au patient qui but et rendit l'âme. Le squelette de Suleymân figure dans une salle anatomique de notre Jardin des Plantes.

La matinée du 17 juin avait été déjà témoin d'une autre cérémonie funèbre, mais honorifique. Depuis la mort de Kléber, le canon retentissait à chaque demi-heure : les obsèques furent annoncées par l'artillerie de la citadelle et de tous les forts. Trois jours auparavant, sous la première impression d'une perte si douloureuse, les troupes s'étaient jetées sur leurs armes et par les rues du Kaire pour mettre la ville aux flammes, pour sacrifier à leur désespoir, aux mânes de leur chef, la tremblante population. La générale avait dû battre afin de les rallier, et ce n'est pas sans peine que leurs officiers étaient parvenus à contenir les terribles effets de la vengeance. L'œil morne et grave, ces mêmes soldats s'unissaient aujourd'hui dans une calme douleur avec la foule chrétienne et musulmane qui suivait le cortége. Ils allèrent solennellement au quartier-général recueillir la glorieuse dépouille. Couvert d'un drap noir que parsemaient des larmes d'argent et sur lequel on voyait luire les insignes, le cercueil de plomb fut déposé dans un char que traînaient six chevaux en deuil. Le convoi s'achemina lentement, religieusement, vers le camp retranché d'Ibrahim-Bey. La gorge du bastion enfermait un tertre assombri de cyprès et illuminé de candélabres. Un socle reçut les restes embaumés. L'état-major mit pied à terre : on répandit sur le corps des fleurs et des couronnes, des prières et des pleurs.

Fourier, secrétaire de l'Institut d'Égypte, monta sur le

bastion; et de là dominant les troupes rangées en bataille, il prononça l'éloge du grand cœur atteint comme le fut celui d'Henri IV; ou mieux encore, du duc de Guise. Nous nous félicitons de pouvoir reproduire les derniers élans de ce discours pathétique et patriotique:

« Armée qui réunissez les noms de l'Italie, du Rhin et de l'Égypte, le sort vous a placée dans des circonstances extraordinaires : il vous donne en spectacle au monde entier, et, ce qui est plus encore, le pays admire votre sublime courage; il consacrera vos triomphes par sa reconnaissance. N'oubliez pas que vous êtes ici même sous les yeux de ce grand homme que la fortune de la France a choisi pour fixer la destinée de l'État ébranlé par les malheurs publics. Son génie n'est point cerné par les mers qui nous séparent de notre patrie, il subsiste encore au milieu de vous; il vous aime, il vous excite à la valeur, à la confiance dans vos chefs, sans laquelle la valeur est inutile; à toutes les vertus guerrières dont il nous a laissé tant et de si glorieux exemples. Puissent les douceurs d'un gouvernement prospère couronner les efforts des Français! C'est alors, guerriers estimables, que vous jouirez des honneurs dus aux vrais citoyens; vous vous entretiendrez de cette contrée lointaine que vous avez deux fois conquise, et des armées innombrables que vous avez détruites, soit que la prévoyante audace de Bonaparte aille les chercher jusque dans la Syrie, soit que l'invincible courage de Kléber les dissipe dans le cœur même de l'Égypte. Que de glorieux et touchans souvenirs vous aurez à reporter dans le sein de vos familles ! Puissent-elles jouir d'un bonheur qui adoucisse l'amertume de vos regrets! Vous mêlerez souvent à vos récits le nom chéri de Kléber; vous ne le prononcerez jamais sans être attendris, et vous direz : « Il était l'ami et le compagnon des soldats; il ménageait leur sang et diminuait leurs souffrances. »

» Et vous, Kléber, objet illustre, et dirai-je infortuné, de cette cérémonie qui n'est suivie d'aucune autre, reposez en paix, ombre magnanime et chérie, au milieu des monumens de la gloire et des arts! Habitez une terre depuis si longtemps célèbre; que votre nom s'unisse à ceux de Germanicus, de Titus, de Pompée et de tant de grands capitaines et de sages qui ont laissé,

ainsi que vous, dans cette contrée, d'immortels souvenirs! »

Une salve d'artillerie et de mousqueterie compléta les adieux de l'orateur et de l'armée.

Le commandement échut au plus ancien général divisionnaire. Ce fut un grand malheur. Menou était bien moins l'homme du champ de bataille que l'homme du cabinet. Il dépensa aux travaux d'administration toute l'activité qu'il eût fallu déployer au camp. Usé chaque matin par les rêveries du soir, et chaque soir par les plans du matin, il manqua de la vigueur suffisante pour condamner au silence les jalousies privées dont sa position personnelle était le point de mire, et pour mettre à néant les rivalités de nation qui s'acharnaient après notre conquête. La première pièce officielle qui sortit de ses mains fut la seule inspiration bien conçue de cette molle et désastreuse autorité :

« Soldats, un horrible attentat vient de vous enlever un général que vous respectiez et chérissiez. Je vous dénonce, je dénonce au monde entier le chef de cette armée de barbares que vous avez detruite dans la plaine de Matarieh. C'est lui qui, de concert avec son aghâ des janissaires, a mis le poignard à la main de Suleymân, qui, par le plus noir des attentats vient de nous enlever celui dont la mémoire doit être chère à tout bon Français. Soldats! Kléber, en dix jours de temps, a dissipé cette nuée de barbares qui venait fondre sur l'Égypte; Kléber, par les réglemens les plus sages, avait diminué un grand nombre de dilapidations inévitables dans les grandes administrations; Kléber avait payé l'arriéré et mis la solde au courant. Il s'occupait d'un plan de restauration générale. Soldats! le plus bel hommage que vous puissiez rendre à la mémoire du brave Kléber, est de vous résigner vous-mêmes à cette discipline qui fait la force des armées; c'est de vous rappeler sans cesse que vous êtes républicains et que partout vous devez donner l'exemple de la discipline, de la moralité, comme vous donnez celui de l'intrépidité et de l'audace dans les combats. Obéissance aux chefs de tous les grades : nous sommes républicains, ayons-en les vertus! Soldats! l'ancienneté de grade m'a porté provisoirement au commandement de l'armée; je n'ai à vous offrir que

mon zèle et mon attachement inviolable à la République. J'invoquerai le génie de Bonaparte et les mânes du brave Kléber; et marchant à votre tête, nous travaillerons tous de concert pour les intérêts de la République.

» ABDALLAH-JACQUES MENOU. »

Pour succéder à Bonaparte il fallait une trempe héroïque, pour remplacer Kléber il fallait une âme virile. Malgré sa promesse de suivre, dans l'empreinte laissée par l'un, la trace encore fraîche de l'autre, le signataire de la proclamation que nous venons d'entendre se traîna également loin des pas marqués par ses deux illustres prédécesseurs. Il démentit bientôt ses propres paroles en versant avec peu de réserve le blâme sur les opérations du vainqueur d'Héliopolis. Il persécuta, bien plus encore par ses taquineries que par une opposition dignement tranchée, les amis de ce grand capitaine auxquels il substitua, dans les postes de confiance, les parleurs et les adulateurs. Ces façons maladroites n'eurent pas seulement pour résultat de lui ravir le concours d'hommes utiles, mais aussi de lui aliéner l'esprit des troupes qui gardaient un souvenir si doux et si respectueux du martyr des passions fanatiques.

Nos soldats sont railleurs par essence,—et ce qu'ils raillent le plus volontiers, c'est le péril.—Tout général en chef qu'il était, Menou qui à pied ne transportait point sans quelque embarras son volumineux embonpoint, et qui à cheval ne prenait ses aises ni libres ni élégantes, *le Gros Menou* qui avait eu le défavorable privilége de paraître après le plus bel officier, après le plus franc écuyer des phalanges républicaines; Menou qui, pour acquérir les bonnes grâces musulmanes, s'était affublé d'un prénom oriental, s'était fait circoncire, et avait choisi pour compagne,—pour compagne légitime!—une jeune turque dont il paraissait presque l'aïeul; Menou pouvait difficilement échapper aux lazzis français, d'autant plus acérés quand ils s'avisent de mordre en dehors du pays natal et qu'il leur semble ainsi rapprocher les distances. Les Égyptiens s'étant vu interdire—par qui? par un renégat,—nombre de coutumes qu'avait prescrites le Livre sublime et sanctionnées la tolérance de nos chefs de troupes, disputaient la question de plus haut et enchéris-

saient de beaucoup sur les formules irrévérencieuses à l'endroit d'Abdallah Menou. « Assurément nous ne voulons, disaient-ils, ni de votre enfer dont le climat est trop chaud, ni de votre paradis où l'on fait trop froidement l'amour; si néanmoins le choix nous était imposé, nous préférerions le séjour infernal avec votre sultan défunt, au séjour celeste en compagnie de votre sultan actuel. »

Ce qu'il y avait de plus sérieux, c'est que les chuchottemens arabes et les murmures européens laissaient jaillir parfois les mots de révolte, déchéance, incarcération dans la forteresse du Kaire : ce qui ressortait de plus menaçant encore, c'était la chance offerte aux peuples étrangers de mettre à profit les violentes désunions qui divisaient nos généraux. L'Angleterre de ses yeux d'Argus reconnut le défaut de la cuirasse, et entraîna la Porte-Ottomane dans un dernier effort contre nous. La flotte britannique ayant rallié dans la Caramanie l'escadre du capitan-pacha, parut devant Alexandrie le 28 février 1801 (9 ventôse an IX). Sir Ralph Abercromby commandait les forces de terre, lord Keith les forces maritimes. Le canot de reconnaissance avait filé quelques nœuds en avant : il fut pris, ainsi que les trois officiers du génie à bord. Les soixante-dix voiles qui le suivaient gagnèrent le large, écartées par les mauvais temps. Après une semaine de promenade, elles parvinrent à jeter l'ancre dans la rade d'Aboukir. La bise équinoxiale du nord-est soufflait toujours; le 8 mars (17 ventôse), pas plus tôt, elle passa au nord-ouest : la mer moins houleuse permit le débarquement. Autour des bricks et des frégates, des navires de la Compagnie des Indes et des sept vaisseaux de ligne, se balançaient trois cent vingt chaloupes qui furent disposées sur un rang et séparées en cinq divisions. Sous la conduite du capitaine Cochrane, elles ouvrirent leur sillon aventureux, portant des canonnières à chacune de leurs ailes, et dans leur sein près de six mille hommes qui obéissaient aux majors-généraux Moore et Ludlow. Les matelots atteints par les canons de la plage tombaient l'un après l'autre sur les soldats couchés. Des bras non moins vigoureux les remplaçaient instantanément. On force de rames, on aborde : l'équipage se lève du fond des barques et

se précipite à terre. Le général Friant accourt sur le signal de ses avant-postes, met en mouvement les quinze centaines de braves qu'il a distribuées derrière les saillies bordant la rade; puis au bout de trois heures il se retire d'une lutte opiniâtre, mais trop inégale. S'il a perdu quatre cents des siens, il n'a pas moins tué ou blessé onze cents Anglais. L'ennemi reste maître de la place; la faute en est toute à l'imprévoyance de Menou.

Ce chef présomptueux informé des apprêts hostiles, et cela par vingt messages, — par Murad-Bey lui-même qui lui envoya son lieutenant Osman-Bey-Bardissy, — n'a pu croire au projet d'une descente que le jour où l'apparition de la flotte anglo-turque sur le fatal rivage d'Aboukir lui a été officiellement annoncée. Jusque-là il tournait en dérision les justes alarmes qui lui avaient conseillé d'agir. Maintenant il tâtonne à travers les demi-mesures: il ne marche pas en tête de son armée sur le lieu de l'atterrage, il se contente d'expédier au-devant de Ramanieh la division du général Lanusse qui, survenu trop tard pour changer les destins d'Aboukir, se joint à Friant sur les hauteurs de Nicopolis et provoque une seconde épreuve tout aussi malheureuse que la première. Où s'arrêteront les nouveaux débarqués? L'inquiétude finit par agiter le pesant sommeil du général en chef; il ouvre les yeux, il sort du harem, il se décide à quitter le Kaire. Bonaparte allant combattre Mustapha-Pacha, n'avait laissé que deux cents hommes dans cette capitale : or le nombre était suffisant pour maintenir le calme du pays, et ce n'eût pas été une heureuse tactique de se montrer pauvre en présence de l'ennemi. Menou, au contraire, se prive en partant de quatre mille soldats : il ne pourra, par suite, assaillir des masses; il lui faudra se résigner à de misérables escarmouches sans objet, sans issue. Voudra-t-il, une bonne et dernière fois, vider le procès pour ne pas donner aux Ottomans qui débouchent de la Syrie le loisir de s'immiscer dans la querelle, il verra sa cause perdue pour avoir manqué de défenseurs.

En vain des collines sablonneuses de Canope, à droite de la mer et du vieux camp romain, il jette, le matin du 21 mars (30 ventôse), huit mille trois cents Français contre les retranchemens de seize mille deux cents Anglais que protége

une formidable artillerie; en vain, pour soutenir l'audace héroïque de sa vingt-et-unième demi-brigade, il commet toute sa cavalerie dans une charge à fond; en vain le général Roize, commandé intempestivement, ébranle sa troupe ardente : « Mes amis, on nous envoie à la gloire et à la mort, marchons! » en vain ses douze cents chevaux traversent les redoutes britanniques, franchissent les fossés, culbutent les deux premières lignes; — le général en chef, au lieu de combiner un mouvement avec son infanterie, se promène sur le champ de bataille, et la trouée se referme et les braves qui l'ont ouverte accomplissent jusqu'au bout la parole de l'exhortation : ils trouvent la gloire dans la mort. Le succès de la journée nous fait défaut, et l'ennemi toutefois n'ose porter un seul pas en avant. Un de nos officiers de dragons ayant mis pied à terre, s'est précipité dans la tente d'Abercromby et l'a meurtri de coups si violens qu'il ne reste plus au général anglais soixante-douze heures à vivre. Son dernier instant venu, l'étranger déclare mourir avec satisfaction puisqu'il a repoussé « les premières troupes du monde. »

Dans notre état-major à nous, le général Rampon s'est vu tailler par les balles plus de vingt boutonnières à ses habits, le général Destaing a reçu de graves blessures, le général Silly a eu la cuisse emportée, le général Baudot est frappé mortellement, les généraux Lanusse et Roize ne sont déjà plus.

Menou s'enferme honteusement au fond d'Alexandrie, et sépare les forces de l'armée quand leur réunion est devenue le plus nécessaire. Pour surcroît de fléaux, la peste s'introduit dans les villes égyptiennes; elle renverse à Benysouef notre loyal et vigoureux allié Murad, — que ses Mamluks ne pleurent pas plus sincèrement que nous et dont ils brisent les armes sur sa tombe, nul d'entre eux ne se jugeant digne de les porter. — Son lieutenant Osman-Bey-Tamburgy lui succède, mais la France peut-elle se confier en lui?

Maîtres de Rosette et de l'embouchure du fleuve, les Anglais prennent en passant la petite ville de Foûéh, remontent par Ramanieh, puis viennent asseoir leur camp à Giseh. Le général Baird débarque dans Kosseir à la tête de six mille Cipayes,

et descend le Nil avec les Mamluks transfuges de la maison de Murad-Bey. Le grand-visir, dont l'avant-garde se compose des Mamluks d'Ibrahim-Bey, amène de Syrie trente mille enfans perdus parmi lesquels dix mille cavaliers, longe la rive droite et s'avance dans la route de Belbeis. Le Kaire est investi de toutes parts. Belliard commande cette capitale. Sans vivres, sans munitions d'artillerie, sans affûts de rechange, sans argent que les épargnes spontanément offertes de ses compagnons d'armes, il compte par-devers lui sept mille soldats, — une centaine par jour entre forcément au lazaret : — devant et contre lui, plus de soixante mille hommes que rejoignent sans cesse de nouveaux renforts ; derrière lui, une population de trois cent mille âmes que l'épidémie plonge aux abois, que la disette exaspère, que la pâleur de notre étoile pousse contre nous. On a tenté des excursions — toutes riches de prouesses ; — mais où est le fruit possible? Damiette, Lesbeh, Burlos, la province entière nous échappent.

— Soldats! s'écrie alors l'intrépide général vendéen, la postérité vous rendra justice, mais vous devez mourir dans vos retranchemens ; vous le devez à l'honneur et aux mânes de vos camarades qui ont déjà tourné leurs derniers regards et leur dernière pensée vers la patrie. » Quelque chèrement que se vendent ces nobles existences, il est triste de vouer à l'impossible tant d'hécatombes. Un conseil de guerre s'assemble. Jamais phase périclitante, jamais situation extrême ne fut plus nettement définie : eh bien! les membres de la conférence hésitent encore sur la seule voie désignée par les rigueurs de la logique! Leurs frères, en trop petit nombre pour défendre le vaste circuit de la place, courent — sans nulle chance favorable à un projet de campagne extérieur, — le risque d'être tous immolés dans une attaque de vive force. L'argument de l'humanité parle haut, mais la fierté nationale s'exalte aux premières syllabes du mot capitulation.

— Guerriers de Bonaparte et de Kléber, s'écrie le chef de brigade Dupas, croyez-moi : abandonnons nos retranchemens, allons affronter l'ennemi dans les siens ; c'est là que la gloire nous attend encore. »

Le conseil embrassait de toute son âme une résolution toute française ; mais de sages esprits ayant su bientôt dominer leur mouvement le plus instinctif au profit de la raison et du salut commun, démontrent par une évidence mathématique la brillante erreur d'un courage primesautier. Pour conclusion il est admis que le sang des soldats républicains ne devra plus couler, tant qu'il ne sera pas imposé de sacrifice à l'honneur.

Un parlementaire s'abouche avec le général en chef des troupes anglaises qui vient de conduire dans Giseh dix mille hommes encore, et qui s'empresse d'accepter les propositions, — tant il redoute, même à cette heure, un retour de fortune. — Des commissaires nommés de part et d'autre signent le 27 juin 1801 (8 messidor an IX) des clauses avantageuses pour nos armes et copiant le traité d'el-Arisch. L'article 12 autorise à suivre les Français tout Égyptien qui manifestera ce désir, et marque le degré d'estime où était parvenue la loyauté de notre caractère. Ce qui n'en témoigne pas moins, c'est le grand nombre d'habitans qui s'attachèrent aux pas de la garnison, comme si une famille leur était enlevée. Huit mille Orientaux prirent passage avec elle dans la baie d'Aboukir le 9 août (21 thermidor). Ceux qui ne désertaient pas leur patrie pour venir partager la nôtre, accouraient et se pressant avec chagrin sur la rive des adieux : « Nous sommes bien certains, s'écriaient-ils, que si, par la faute de votre général, vous êtes forcés de nous quitter à présent, du moins vous nous reviendrez un jour. »

Nos soldats ne pouvaient s'éloigner de la province et laisser dormir ailleurs que sous leurs yeux le chef de cordiale mémoire, Kléber. Le tombeau s'ouvrit et restitua les nobles dépouilles. Leur translation, du fort d'Ibrahim-Bey jusqu'à la djerme impatiente, fut saluée par l'artillerie française. Les Anglais et les Turcs, instruits du religieux motif des détonations, voulurent joindre leurs salves au tonnerre de nos pièces. Ombre magnanime ! vous êtes-vous réveillée à ces éclats de foudre qui vous étaient si chers ? Général, avez-vous palpité de bonheur et d'orgueil devant cette alliance des peuples rivaux

dans l'hommage dû à votre gloire? Lieutenant de Bonaparte, avez-vous entrevu alors, du haut des régions surhumaines où planait votre âme, les futures solennités sœurs des cérémonies qui vous célébraient dans la mort, les émotions augustes qui devaient, à quarante ans de là, escorter au départ et ramener parmi nous votre ami l'hôte de Sainte-Hélène?

Menou se tenait toujours entre les murs d'Alexandrie, défendu par ses bons voisins la mer et les lacs. Lorsqu'il apprit les conventions du Kaire, il déborda d'un aigre courroux et jura de ne les point ratifier, ce qu'il accomplit néanmoins. A son tour dépourvu des ressources matérielles, désolé par les maladies contagieuses, resserré de plus en plus par les Anglais, Menou, — après un blocus de quatre mois et demi, — fut contraint de suivre l'exemple qu'il avait censuré hautement. Il est vrai que sa détermination personnelle était de renouveler dans la ville d'Alexandre la mémorable résistance de Masséna dans Gênes. A ce projet du moins se réduisait le sens de ses lettres au Premier Consul, de son langage quotidien, — et peut-être de l'attitude tardivement brutale qu'il déployait vis-à-vis de ses généraux, soit en faisant au milieu de la nuit embarquer pour la France Damas et Reynier, soit en infligeant le plus rude accueil à Rampon, qui lui transmettait les ouvertures de paix résolues dans un conseil d'officiers auquel n'avait point eu part le chef de tous. — Darmagnac s'efforça en cette occasion d'être mieux écouté.

— Vous aussi! répliqua le fébrile César, vous à qui j'ai donné le brevet de général!

— Reprenez-le, ajouta le calme Brutus, je vous rends mon brevet de général s'il doit m'isoler de l'honneur et de l'intérêt de mes soldats. »

Ce n'était plus le temps de la raideur ni envers les subordonnés, ni envers aucune sorte de supériorité acquise. Menou, après avoir offert vingt fois — était-ce bien sérieux? — de s'ensevelir sous les ruines de la place, consentit à proposer un armistice durant lequel s'entameraient les pourparlers. Le 2 septembre 1801 (15 fructidor an IX), il traita de l'évacuation avec le général Hutchinson, qui s'en allait disant à tout

propos : « Si j'étais Bonaparte, je ferais fusiller cet homme pour avoir niaisement perdu l'Égypte. »

Nos troupes furent embarquées à la fin de septembre, avec armes et bagages, avec tous les honneurs de la guerre. Menou, d'après un écrivain du temps, monta le dernier sur le navire qui devait le prendre : il se sentait séparé de l'armée par sa conduite et semblait rougir de se mettre à la tête des braves qui, sans lui, n'eussent jamais reçu leurs passeports pour la France que des mains de la victoire.

Ces braves ne s'arrachèrent pas d'un œil froid au sol engraissé de leurs sueurs et de leur sang, — nous aimons les lieux qui nous ont vu souffrir ; — mais la route de la consolation s'ouvrit avec le chemin du pays natal. Conquérir au dehors, c'est grand : reconquérir son foyer, c'est doux !

Nous avons suivi d'étape en étape, quoique au galop, cette haletante expédition qui arrêta les regards de l'Asie et de l'Europe, et qui fut surnommée le roman de nos annales militaires. Deux maîtres de notre littérature ont fait de ce roman un beau poème dans lequel « Bonaparte se révèle avec son auréole de gloire si fraîche et si pure, l'armée avec sa majesté antique, l'Égypte avec ses souvenirs, ses temples, ses mirages, ses vents poétiques, sa végétation puissante et sa merveilleuse aridité. » Un historien n'hésite pas à dire de notre campagne en Égypte que jamais peut-être le monde n'a contemplé un spectacle aussi merveilleux, que nul peuple dans aucun temps n'a fourni l'exemple d'un semblable prodige, et que l'épée de nos soldats a écrit sur le front des pyramides ces paroles ineffaçables : « Rien n'est impossible à des Français. » Leurs drapeaux, répondra-t-on peut-être, descendirent des mosquées? — Mais ils flottaient depuis le désert d'Ammon jusqu'aux cîmes du Thabor, depuis le cap Burlos jusqu'en Nubie, au-delà des Cataractes, au-delà de cette île de Philæ où se reposa l'aigle des empereurs romains. Lorsque Murad arriva du Haut-Saïd pour rejoindre au camp d'Aboukir les forces ottomanes, les détachemens républicains se repliaient pour se concentrer. Le vaniteux généralissime de la Porte crut à une apparence timide ; or, du plus loin qu'il vit venir son allié : « Ces redou-

tables Français dont tu n'as pu soutenir la présence, eh bien! je me montre et ils fuient!

— Pacha! repartit le bey en fureur, pacha, rends grâces au Prophète de ce que les Français daignent se retirer; car s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'aquilon! »

Des appréciateurs au coup-d'œil étroit ont pris la conquête du Nil pour une brillante chimère. Dans ses pages sur le *Consulat*, M. Thiers avance que « Napoléon n'a jamais imaginé une entreprise plus grande et qui pût être plus véritablement utile. » En effet, le but principal fut moins encore de punir les Mamluks oppresseurs de notre commerce, que d'abaisser les Anglais nos concurrens. Ceux-ci avaient, dans leurs dernières opérations, acquis la péninsule du Gange; la province convoitée devenait pour nous un contrepoids. Dans une balance ils mettaient Saint-Domingue, les Antilles, Calcutta : nous mettions dans l'autre la plus belle colonie de l'univers, un climat sain et pur de fièvres, un sol de richesse proverbiale, des vassaux flexibles à tout pouvoir et comme attachés à la glèbe, un crédit alimenté par de fortes et triples relations continentales. Pour menacer les établissemens de l'Amérique et des Indes, ces jalons assis un peu plus loin sur notre route, il nous suffisait d'allonger le bras. Aux ports d'Italie, de Corfou et de Malte nous ajoutions ceux d'Alexandrie, de Rosette, puis de Damiette; qu'était dès-lors la Méditerranée? un lac français. La navigation changeait de lois, le trône de la cabine échappait à la Grande-Bretagne, l'indépendance des mers était reconnue. Voilà ce que la France avait préparé pour le monde, voici maintenant ce qu'elle réalisa pour l'Égypte :

La tyrannie arrogante des Mamluks fut renversée dans l'humiliation, le sort des habitans s'adoucit et se releva. Les peuples du Nil édifiés par nous sur leurs droits — qu'ils oubliaient depuis un si long temps! — songèrent à reconstruire dans une phase plus ou moins prochaine leur nationalité. En attendant, le corps social, mû par notre impulsion, obéit à une sorte d'heureux galvanisme; et les ressources de l'économie politique furent salutairement appliquées à toutes ses parties défaillantes.

Soixante divans, espèces de conseils municipaux, s'établirent par chefs-lieux de provinces, d'où ils députaient un cheikh pris dans leur sein, vers le grand divan du Kaire, sorte d'assemblée représentative aux délibérations de laquelle prenait part un commissaire français plaidant les vœux de l'armée. Les lois de la propriété jusque-là méconnues ne reçurent plus d'atteinte; les vainqueurs, non-croyans, donnèrent le premier exemple du respect pour ce qui ressortait au code religieux, aux coutumes civiles. Toutes les sources de prospérité qu'une fatale négligence avait laissé tarir renouèrent leur cours. Des fontaines et des abreuvoirs furent construits; les canaux — ces dispensateurs des munificences du Nil — et les digues retenant ses prodigalités, furent entretenus désormais avec un soin remarquable. Les Bédouins voleurs traqués par nos armes suspendirent leurs incursions désolatrices; de riches fortifications bordèrent la Méditerranée, la mer Rouge et les solitudes. Le Kaire, Alexandrie, Damiette, Rosette, Kéneh, Syène revêtirent une ceinture de granit. L'ordre et la modération présidèrent au système de l'impôt, les sévérités les plus rigoureuses punirent l'exacteur. De justes et puissantes garanties réglèrent les transactions commerciales; des ateliers pour la fabrication de la poudre, des fonderies, des usines, des manutentions, des manufactures nouvellement créées dotèrent d'un précieux essor l'apathie industrielle. Des moulins à vent dansèrent leur première valse aux yeux du rieur égyptien ; les jardins des beys se métamorphosèrent en autant de *Tivoli :* des salles coquettes de danse, de billard et de lecture, avec restaurans, cafés, orchestres, joûtes et feux d'artifice, jetèrent sur les plages du fleuve ébloui les pétillantes rives de la Seine. La civilisation perfectionnée rapporta son flambeau là d'où était sortie la première étincelle. Ce que l'Égypte avait fait pour l'Attique, la France le fit pour l'Égypte. « Les muses grecques, nous raconte un contemporain, vinrent embellir la fraîche capitale, et les arts se montrèrent dans leur ancienne patrie; les princes européens de l'intelligence prirent siége sur les bancs de l'école des Ptolémées. »

Cette expédition qui fut encore un pélerinage, et à vrai dire

la dernière des croisades, — non pas la moins chevaleresque, — était partie donnant le bras à la guerre et la main au savoir. Le plus jeune et le plus fameux de nos généraux républicains avait d'un laurier voulu tirer deux palmes, et faire dans ses bataillons revivre ces phalanges prétoriennes qui laissaient autrefois sur leur passage un arc de triomphe, une voie pavée, un amphithéâtre. Bonaparte embarqua dans le port de Toulon des hommes qui savaient porter une épée au côté : Kléber, Desaix, Murat, Lannes, Berthier, Junot, Davoust, Verdier, Leclerc, Dommartin, Vaubois, Reynier, etc. Il embarqua des hommes qui portaient une pensée dans le front : Jomard, Delille, Parceval-Grandmaison, Fourier, Monge, Denon, Berthollet, Redouté, Andréossy, Desgenettes, Larrey, Dubois, etc. Après qu'il eut vidé les palais, il assit le double état-major à la place des hôtes fugitifs; puis il fonda une corporation ayant pour but de fouiller les souvenirs, de rechercher les progrès utiles et de répandre partout les lumières. Il fut vice-président, — Monge président, Fourier secrétaire perpétuel, — et ne se déclara pas moins honoré de ce titre : membre de l'Institut d'Égypte, qu'il ne le fut de celui-ci plus tard : membre de l'Institut de France. Les soudainetés militantes du général en chef n'empêchèrent pas toujours les recueillemens de l'homme d'étude, ni la tâche du premier les labeurs du second. Bien loin de là : il soumit à l'examen de ses collègues des problèmes nombreux, et sut trancher autrement que par le sabre plus d'un nœud gordien. Les débats des séances, empreints de ce cachet d'élévation qui scellait tous les actes d'une période si imposante, ne s'abandonnèrent pas plus à la stérilité qu'à la puérilité des parodies académiques. Parceval-Grandmaison lisait en vers de notre langue des fragmens du Camoens et du Tasse : Marcel des traductions de Locman, le Lafontaine arabe, l'Ésope de race noire qui, sous le règne de Salomon, fut vendu aux Hébreux dont il garda les troupeaux; l'esclave qui, ayant reçu de Dieu le présent de la sagesse, a légué aux mortels, en outre de ses apologues, — les seuls peut-être originaux avec les fables de Pylpay, — dix mille sentences devenues proverbes. La partie purement littéraire ne passait toutefois qu'à la suite du programme

scientifique, dont les thèmes remuaient toujours des questions d'utilité locale. Nous lisons dans les procès-verbaux :

« Quel est l'état de l'ordre judiciaire et de l'instruction en Égypte?

» L'Égypte renferme-t-elle des ressources suffisantes pour la fabrication de la poudre?

» Quels sont les moyens d'économiser le combustible dans les fours de l'armée?

» Quels sont les moyens d'amener abondamment l'eau du Nil au Kaire et à la citadelle?

» Quelles sont les mesures à suivre pour creuser des puits dans le désert? »

Des commissions étaient nommées qui résolvaient le doute. Les travaux de la compagnie ont été rassemblés dans un recueil volumineux, l'un des beaux documens intellectuels. — Nous prenons le pays où ils l'ont laissé : notre livre les continuera-t-il? Nous serions orgueilleux d'y croire et fier de l'espérer. —

Des théâtres ouvrirent leurs coulisses à des pièces d'origine parisienne, et deux journaux leurs colonnes aux bulletins militaires qui remplissaient l'office de feuilletons. Si la première année du XIX[e] siècle se fût appelée celle où nous sommes, la *Décade Égyptienne* et le *Courrier de l'Égypte* auraient été suivis d'une famille nombreuse comme celle de Japhet; notre époque si gourmande,—je ne dis pas gourmette,—en fait de telles friandises, eût trouvé à coup sûr le double aliment peu substantiel, et quelque deux mille feuilles encore de toutes les couleurs eussent envahi les bords d'un Nil devenu français. Mais alors, heureux temps ! c'était déjà de la profusion.

Ce n'est point au sortir de la voluptueuse étuve en marbre blanc, et couché dans les salons en mosaïque, sur les estrades matelassées ou les tapis de peluches, derrière la fenêtre close à vitres bariolées, que l'astronome pouvait observer un ciel nouveau, le géomètre arpenter un sol inconnu, le géographe décrire un port, une côte, un lac, une province ; le physicien étudier une propriété du climat, le naturaliste une classe de minéraux ou de fleurs exotiques, l'antiquaire une ruine, l'architecte un ordre monumental, et le peintre une perspective. Aussi les

champions intrépides et dévoués de l'art couraient-ils braver sans relâche les souffrances du désert. La passion du beau les entraînant, ils allaient d'un champ de bataille à un champ de bataille, ils levaient leurs plans sous le feu de la mousqueterie, et comme Junot ils saupoudraient leurs notes avec le sable soulevé par les boulets. Dans l'intervalle d'une page à l'autre, ils empruntaient un sabre, et pour se distraire prêtaient leur collaboration aux plus rudes besognes de la mêlée. Leurs lames se fatiguaient-elles, ils revenaient au compas, à la mine de plomb. La conquête sanglante protégeait la conquête paisible, et le soldat et l'artiste ne se devaient plus rien : le même bouclier avait défendu les deux frères, la même tente les recevait. Desaix et Denon exploraient les austères vallées de la Haute-Égypte, l'un au pas de charge et l'acier dans les reins des Mamluks; l'autre à petite marche, avec ses cheveux blancs et ses tablettes. L'ennemi en fuite passait auprès du vieillard en contemplation et ajustait..... au galop, par bonheur. Le fellah s'embusquait et la balle de parler, mais en se détournant pudique et respectueuse. Les troupes françaises et leur général, survenus à ce bruit, croyaient voir dans le site mystérieux se perdre encore l'invulnérable fantôme d'un sage d'autrefois. Un regard calme se dirigeait du côté des arrivans, une parole affectueuse leur demandait un seul genre de secours : des genoux servant de table et des corps donnant de l'ombre au vieux dessinateur qui s'était imposé la mission de retracer, — avec la volonté divine, — toutes les merveilles assises entre les cataractes et Alexandrie.

Lepère déterminait les divisions topographiques de cette ville, Nouet celles du Kaire et des principales cités de la Haute comme de la Basse-Egypte, les révolutions des météores et la hauteur des pyramides. Norry mesurait la colonne de Pompée ainsi que plusieurs autres édifices. Desgenettes rédigeait les statistiques médicales, Bruant formulait un diagnostic et une thérapeutique de l'ophtalmie, Geoffroy et Savigny dressaient une nomenclature des animaux et des plantes, Berthollet et Descotilz indiquaient les vertus tinctoriales des végétaux. Gérard s'enquérait de l'agriculture et du commerce dans le Delta. Lan-

cret et Chabrol étendaient les irrigations de la culture, Regnault décomposait le fécondant limon du Nil, Costaz analysait le sable du désert, Denon expliquait le mirage, Répault faisait connaître les oasis où les Césars exilèrent les hérétiques de la foi chrétienne, où l'Alexandre qui se crut une divinité visita Jupiter Ammon, où cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse périrent ensevelis dans les tourbillons aréneux. Savaresi découvrait dans le territoire de Lesbeh des traces de volcans. Le général Andréossy inspectait le lac Mensaleh, passait en revue les quartz roulés, les pierres siliceuses, les gypses, les jaspes, les bois pétrifiés, les cristallisations qui peuplent la vallée du fleuve sans eau : il interrogeait les bords des lacs de natron sur lesquels s'agite une seule espèce d'insectes, la mente obscure ; une seule peuplade humaine, — les Géhuabis hospitaliers, qui dans l'hiver y mènent leurs troupeaux et y transportent par caravanes la datte, le jonc épineux.

Bonaparte, que préoccupait incessamment l'idée d'abattre dans les mers la suprématie anglaise, voulut par l'isthme de Suez joindre à la Méditerranée l'Océan indien, et de cette route marine se faire comme une route militaire pour aller jusqu'au sein du Bengale frapper les ennemis de la république. Escorté des membres de l'Institut, il vint reconnaître aux approches de la langue de terre l'ancien canal de communication. Il en marqua lui-même les vestiges au dernier nord du golfe Arabique, sur l'emplacement qu'avait dû tenir la ville d'Arsinoé ou de Cléopâtris. Il suivit les digues saillantes et voisines du rivage, pendant près de quatre heures et plus de cinq lieues, jusqu'à la limite sud-est des lacs Ammers. Dirigeant ensuite ses investigations vers l'autre extrémité, il traversa au nord-ouest et dans l'étendue de dix lieues l'Uady-Tumylat. Pressé de revenir au Kaire pour se mettre en marche contre les Anglais, le vice-président de l'Académie égyptienne confia dès-lors à ses compagnons de voyage le soin de parfaire les recherches. Entr'autres points, il fut constaté par la réunion savante que la plus grande largeur du vieux canal offrait un développement de trente-cinq à quarante mètres, et sa profondeur de quatre à cinq. On attribua aux khalifes de la race des Fathmites l'inoffensive ébauche

du tombeau que, d'après un ingénieux observateur, le chef de l'armée française prétendait creuser au commerce britannique.

Après avoir franchi la mer Rouge par un gué praticable en ce moment, Bonaparte avait poussé l'excursion à une petite lieue de la côte pour voir la fontaine de Moïse. Il examina longtemps les huit sources qui jaillissent bouillonnantes de leurs coniques et sablonneux monticules. C'est là que, selon les croyances du pays, le rameau du prophète hébraïque fit sortir du rocher les eaux vives et limpides. A son retour, le général trouva couvert par la marée haute le passage dont il s'était servi le matin; pour en chercher un autre, il remonta le fond du golfe. Mais les guides s'étant abusés dans leur calcul sur le progrès du flux, il en résulta un imminent péril de submersion. Un soldat prit brusquement Bonaparte sur ses épaules et l'emporta au plus vite : il s'en fallut bien peu que le nouveau maître du Nil ne descendît rejoindre dans les abîmes le Pharaon qu'ils avaient dévoré pour sauver Israel. Celui qui venait dicter ses lois à des populations orientales, devait, au contraire, mourir un jour comme le premier législateur et libérateur de l'Orient : sur une montagne, les yeux tendus vers la patrie de lait et de miel !

Quand un soir et avec mystère il s'éloigna de la côte égyptienne pour offrir son épée à la France qui la réclamait, le général en chef se fit accompagner sur la frégate *la Muiron* des deux savans qu'il chérissait le plus. Dans un engagement qui, dès le début de l'expédition, avait eu lieu sur le fleuve en même temps qu'un autre par la plaine devant le bourg de Belbeis, Berthollet et Monge, — à bord d'un chebec sur lequel s'était déchargé le gros de la colère ennemie, — avaient prouvé que les hommes de tête deviennent sans effort des hommes de cœur. Ce titre à l'estime de tous était un droit aux prédilections de Bonaparte. Lorsque le généralissime britannique signifia son ultimatum au commandant d'Alexandrie, le troisième paragraphe des propositions était ainsi conçu : « La commission des sciences et arts n'emportera aucun des monumens publics, ni manuscrits arabes, ni cartes, ni dessins, ni mémoires, ni collections ; elle devra les laisser à la disposition

des généraux anglais. » L'indébile Menou se résigna. Plus jaloux de leur dignité, les membres de l'Institut demeurés en Égypte se refusèrent à courber le front sous de pareilles fourches caudines, et à permettre qu'on les dépossédât arbitrairement de richesses acquises par tant de périls. Menou dut insister en leur nom pour la révocation de la violente mesure : il ne réussit pas, une si belle proie alléchait la convoitise ennemie. Les savans indignés députèrent alors à Hutchinson trois d'entre eux, avec charge de lui déclarer que, s'il persistait à exiger leurs dessins, manuscrits et collections, ils les jetteraient à la mer et dénonceraient à l'Europe l'odieuse violence qui frappait en eux le monde civilisé. Le camp britannique se désista de ses prétentions spoliatrices. Le triomphe qu'avait remporté la seule influence du mérite courageux sur le triomphe lui-même, n'émut pas faiblement les imaginations impressionnables du pays.

Six siècles avant l'ère du Christ, les Perses exercés par de grandes révolutions, puis d'ailleurs bien autrement aguerris et nombreux que leurs adversaires, s'étaient les premiers rendus maîtres de l'Egypte. Ils eurent hâte de réduire en cendres les trésors des annales, en poussière les colosses d'architecture, en débris les villes métropolitaines, en servitude les familles des rois. Au VIIe siècle, un vandale nouveau imita les mutilations et les renversemens ordonnés par Cambyse. Omar, interrogé par son lieutenant Amrou sur le destin qu'il réservait aux œuvres précieuses entretenues par cent mille dans la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, répondit ces paroles : « De tels ouvrages renferment-ils uniquement ce qui se trouve consigné dans le livre de Dieu? ils deviennent superflus. Contiennent-ils une seule page en opposition avec le Koran? ils sont nuisibles. Dans l'un et l'autre cas, mets-y le feu. » Et le fruit des veilles de l'antiquité chauffa durant six mois les bains publics. Bien rarement, hélas! il advint à l'Egypte de connaître l'invasion étrangère, sans qu'elle vérifiât une fois de plus la parole du grand-prêtre Manethon, le conservateur des saintes archives : « Sous le règne de Timaüs, Dieu se montra irrité contre nous. Il laissa venir, il laissa faire une grande armée qui s'empara de nos domaines

inopinément, tua une partie de nos princes, conduisit les autres en captivité, brûla nos capitales, détruisit nos temples, et traita d'une si cruelle façon les citoyens que les chaînes gonflèrent les mains et les pieds des femmes et des enfans. »

Les Français ne savent point dominer en barbares. Ils n'apportèrent point la torche et le marteau pour détruire ce qu'avait respecté le temps, ce qui avait défié les hommes. Ils ne dépouillèrent pas plus de leur magnificence les vieilles maisons souveraines, qu'ils n'insultèrent dans ses statues ou ses imposantes masses l'immortel génie des Égyptiens. Appréciateurs plus intelligens ou moins dédaigneux que les césars de Rome, ils mesurèrent sur les vestiges ce qui avait été, ce qui pouvait être encore. Avant de se baisser pour admirer un sol opulent, ils regardèrent en face d'eux et ils virent une grande nation. Plus généreux qu'Alexandre, il ne leur suffit point de jeter entre l'Asie et l'Afrique une ville florissante : les cités expirantes ou éteintes appelèrent tout d'abord les sollicitudes spontanées des puissans visiteurs. Les derniers de nos soldats firent halte soudaine, saisis par la stupéfaction devant Thèbes aux cent portes dont leurs applaudissemens saluèrent d'instinct les nobles restes. Denderah l'ancienne Tentyris, Esneh l'ancienne Latopolis, Edfû l'Apollinopolis magna, l'île Eléphantine et l'île Philæ ouvrirent leurs catacombes, leurs palais et leurs sanctuaires, non plus à l'esprit de rapine mais au cortége des beaux-arts.

L'Égypte s'étonna d'une Académie installée dans un camp, et, — comme dirait un historien de la génération impériale, — s'émerveilla du groupe des Muses bondissant derrière le char de la Victoire. Bon souvenir fut gardé par elle de l'avenir calme et glorieux que lui préparaient, que lui avaient déjà inauguré à travers le tumulte des armes, ses conquérans ou plutôt ses bienfaiteurs. Aujourd'hui encore les traditions indigènes parlent, non sans amour ni sans respect, de ces quelques Occidentaux dispersant à leur gré des centaines de peuples divers et des armées aussi nombreuses que les sables de la grève ou les étoiles du firmament. Autour du golfe de Suez, les vieillards des tribus racontent la terreur dont fut remplie leur jeunesse par

l'approche de l'Homme à fourrures. On a perdu le chiffre des forces qu'il amenait avec lui; mais plus terribles que les sauterelles, sans nul doute elles furent moins faciles à compter que les fourmis. On les évalue à mille et une myriades. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en même temps leur chef commandait aux djinns; c'est qu'ayant trouvé l'anneau de Salomon, il comprenait le langage des oiseaux et de tous les habitans aériens. Le même jour on le surprenait au Kaire et dans Jaffa : d'un saut il pouvait franchir des distances plus grandes que celle de notre monde sublunaire aux Pléïades. Ce personnage miraculeux qui pourtant a passé en os et en chair, les uns l'appellent Abou I. Féroué, les autres soit Bounaberdi, soit le Sultan de Feu, soit le Sultan Kebir, — le Grand Sultan.

Un de nos compatriotes fit un voyage à Suez, voilà douze années. Il s'arrêta dans la maison où le héros des récits modernes avait brisé le pain avec les Arabes. Il voulut prendre son sommeil dans la couche témoin de si larges rêves : — rien d'ailleurs n'y avait été changé. L'hôte lui-même du logis ne s'était point donné de successeur. Il répétait avec un sentiment de religieuse conviction : « Abounaparte ne fut pas l'ennemi des Musulmans; car il pouvait, de la pointe d'une aiguille, renverser toutes nos mosquées. Il ne l'a pas fait : que son nom soit toujours illustre chez les humains!..... Je sais que là-bas sur un rocher de la vaste mer, douze rois des pays chrétiens parvinrent à l'enchaîner lorsqu'ils l'eurent endormi au moyen d'un breuvage; mais je sais aussi que l'heure de sa mort ayant sonné, les gens de guerre qui l'entouraient virent son âme se poser sur le fil de son sabre..... Qu'il dorme en paix! »

Plusieurs Français qui avaient contracté des liens d'affection aux bords du Nil, restèrent après l'occupation triennale. L'un d'eux établit son séjour dans un village où il eut occasion de signaler par de fréquens exemples sa droiture et son équité. Les habitans le choisirent pour juge. Son élection, que certains scrupules religieux s'obstinaient à ne pas valider, avait besoin de signes visibles, solennels, pour imposer aux récusans et être sanctionnée par tous. L'*infidèle* ne voulait pas plus faire jurer sur le livre de Mahomet, qu'il n'eût été admis à présenter une

image du Christ. Que fit-il? Dans la salle de ses audiences il appendit, comme symbole de suprême vénération, devinez quoi?.... son habit de soldat! Cet uniforme rappelait de si puissantes épopées que désormais chacun s'inclina, concédant une sorte de sainteté à la relique militaire. Le général Belliard revint en explorateur à travers ces parages qu'il avait éblouis de son héroisme. Il trouva le khady franco-égyptien dans l'exercice de ses fonctions magistrales. Depuis, il raconta le fait à un autre brave dont il estimait le haut mérite. L'ancien aide-de-camp de Rapp, le Colonel Marnier est cet officier de distinction. Il y a peu de jours encore, son attachante causerie nous redisait bien mieux que nous ne l'avons développé, le court épisode. Nous sommes, par suite, d'autant plus charmé d'avoir introduit dans l'histoire un nouveau trait à l'honneur du caractère national, que pour nous il s'appuie sur ce double et précieux garant : Marnier un ami, Belliard un frère en pays natal, un fils de notre cher Poitou.

II.

ANGLAIS, TURCS ET MAMLUKS.

1801 — 1802.

Elle était féconde la semence que nous avions jetée en courant. Après nous demeurait haletant de la lutte, pantelant d'avenir, un habile et hardi enfant de la nature qui nous avait surpris à l'œuvre, — que nous n'avons pas nommé encore mais qui venait de loin et devait monter haut, qui nous avait combattus à plein cœur et admirés de même. Peu d'années seulement, et quelles riches saisons il saurait préparer à l'Égypte! Cependant le terrain, qui n'était point remis déjà de ses tumultueux ébranlemens, allait frémir d'abord sous mille chocs divers : analysons pas à pas, heure par heure, ces émois volcaniques; au sortir des confusions de Pompei ou d'Herculanum, il est plus doux et plus opportun de juger Naples la rayonnante.

Ainsi que les héritiers de Nemrod, les représentans valeureux de notre France avaient renversé d'une main, bâti de l'autre. A l'abri d'une si généreuse domination, le peuple égyptien s'était senti revivre dans son antique majesté. Lorsqu'il vit s'effacer à l'horizon notre dernière voile, sa poitrine palpita comme au départ non d'un ennemi, mais d'un sage et affectueux aîné. Il s'inquiéta, navré d'une mélancolie secrète. Il avait comme l'alcyon le pressentiment des orages. C'est qu'aussi le temps devenait gros, les nuages s'entreheurtaient autour du Nil : à la foudre étrangère succédait la tourmente civile, aux belliqueux mugissemens la discorde hurlante.

Lors de l'évacuation, les trente mille hommes du grand-visir Yusuf-Pacha, qui se composaient de sa garde puis des janissaires et des contingens indisciplinés de la Syrie, avaient leur

quartier-général au Kaire et occupaient les principales régions du Saïd, ainsi que de la Basse-Égypte. La flotte du capitan-pacha était mouillée dans la rade d'Aboukir. Les troupes de débarquement ou galliungys, au nombre de six mille janissaires et quatre mille Albanais ou Arnautes, observaient les positions du Delta les plus voisines de l'escadre.

L'armée britannique venue d'Europe comptait seize mille soldats sous les ordres du général Hutchinson, et gardait Alexandrie, Rosette, Damanhour. Les six mille cipayes envoyés de l'Inde et commandés par le major-général Baird campaient à Giseh, vis-à-vis du Kaire.

Les Mamluks reconnaissaient pour chef le prudent et valeureux Osman-Bey-Tamburgy. Six cents avaient concouru au siége d'Alexandrie et ne s'étaient plus éloignés de la place. Trois mille cinq cents cavaliers, — parmi lesquels figuraient les esclaves recrutés dans les caravanes du Sennâr et trois cents Français qu'avait séduits cette existence aventureuse, — complétaient la milice et embrassaient de leurs cantonnemens le Vieux Kaire, Boulak et plusieurs villages de la vallée supérieure.

Tels sont les points géographiques sur lesquels veillaient par groupes divers les nouveaux possesseurs ou plutôt les persécuteurs du pays. Nous tenons d'un arabe lettré, Abd-er-Rahman, ces notes par malheur trop significatives sur la situation générale des esprits :

« Il y avait dans l'armée un complot ourdi contre le peuple et les artisans. Les soldats s'associaient de force avec les marchands, vendaient au prix qui leur était agréable et marchaient à pieds joints sur les règlemens de la police. Ils faisaient nommer l'un d'entre eux chef d'un corps de métiers ; tout travailleur exerçant la même profession lui devait fournir aussitôt quatre années de ses revenus. Ils s'établissaient dans un magasin, dans une boutique, sous ce prétexte : « On m'a volé ma bourse, » ou autre chose. Puis ce qu'ils pouvaient prendre, ils l'emportaient. Nul n'osait leur dire : « Pourquoi agissez-vous ainsi ? » Les pièces fausses ou rognées, ils les mettaient en circulation à l'instar des bonnes. Ils outrageaient les femmes dans les rues, ils se



« Dieu nous avait donné les Français, vous, les hommes de la Tamise, que nous avez-vous donné? Les Turcs!!! »

répandaient aux environs et s'abandonnaient à toutes sortes d'excès.

» Loisqu'ils entraient dans un village, ils montraient un papier quelconque tracé en langue turque, et se disaient envoyés pour défendre les fellahs des mauvais traitemens. Ils commençaient par exiger les frais de route, arrêtaient les cheikhs de l'endroit et les contraignaient à leur donner de l'argent. Ils portaient ensuite la main sur les personnes d'un autre sexe et commettaient des actions que la plume ne saurait décrire. Les hommes de la campagne se réfugièrent tous dans les cités.

» Là, ils montaient les ânes en dépit de l'ânier qu'ils égorgeaient après avoir eu soin de le conduire à l'écart. Ils emmenaient la monture pour la vendre au marché. S'ils rencontraient quelqu'un en dehors des murs, ils le dévalisaient, ils le dépouillaient, ils l'assassinaient. Maltraitant le premier venu, ils l'apostrophaient de cette parole : « Infidèle! Français! » Ils croyaient l'épithète injurieuse, ils ne songeaient pas que paysans et citadins en étaient réduits à pleurer la fin de la conquête. »

Un émigré de la république, attaché à l'état-major du général anglais Stuart, raconte avoir vu les fellahs montrer le poing et dire, joignant le ton de la menace au geste : « Dieu nous avait donné les Français; vous les hommes de la Tamise, que nous avez-vous donné? Les Turcs ! »

Unis sous le même drapeau alors qu'une ligue avait pu seule tenir en face des redoutables conquérans, — anglais, beys, osmanlis, se divisèrent pour s'arracher les dépouilles laissées par la conquête. Le général Hutchinson essaya, mais en vain, de fixer à l'amiable la part de chacun. De vieilles haines, sur lesquelles s'étaient greffées de mutuelles défiances, devinrent une barrière à tout rapprochement régulier entre la milice affranchie et la Porte-Ottomane. Celle-ci avait porté un premier coup à celle-là en prohibant, — pour l'empêcher de réparer ses pertes, — l'importation des Géorgiens et des Circassiens en Égypte. Elle promit ensuite à sa rivale plusieurs établissemens en Europe; et tandis qu'elle la caressait pour l'endormir, elle fit tout doucement constituer par le grand-visir une forme nouvelle d'administration qui substitua quatre pachaliks à l'autorité des

Mamluks. Elle coupa en morceaux les possessions de tous pour distribuer à quelques-uns des semblans d'apanages : pour attirer les plus rétifs, elle dispersa les miettes ; pour se faire plus robuste, elle garda la part léonienne. Puis bientôt lasse d'amorcer, elle finit par rugir et mordre à belles dents.

Le jeudi 23 gemady-êl-alouel de l'an 1216 de l'hégire, — 9 vendémiaire an X, 1er octobre 1801,— le capitan-pacha écrivit aux principaux beys de la maison de Murad, la plus nombreuse et la plus puissante : il les invitait à se rendre auprès de lui. Ces chefs s'assemblèrent en conseil et prirent, après de longues incertitudes, la détermination de répondre à une offre jugée courtoise. Il leur était insinué d'ailleurs que l'entrevue avait pour objet de leur assurer le gouvernement du Kaire au préjudice des partisans d'Ibrahim-Bey. Les présomptions favorables s'appuyaient encore sur la rivalité que l'on savait exister entre l'amiral, et le visir dont le camp n'avait pas été un instant délaissé par Ibrahim et ses Mamluks.

Le capitan-pacha reçut avec distinction ses crédules conviés. Il fit dresser leurs tentes au centre du croissant que formaient celles des Turcs. Les premiers jours s'écoulèrent en visites cérémoniales. Chaque matin inaugurait une fête de plus, on montait à cheval pour passer les troupes en revue ou faire des promenades militaires ; mais il n'était nullement question des motifs du voyage, et ce long silence ne laissait pas de suggérer certaines inquiétudes. Elles furent communiquées au général Hutchinson, qui s'efforça de rassurer les plaignans sur les bonnes intentions de la Porte. Ceux qui ne parvenaient pas à se défaire de leurs alarmes eurent l'intention de repartir sans congé pour le Kaire.

Cependant Hutchinson, rappelé à Londres, cédait son commandement : le capitan pacha et les beys furent priés d'assister aux cérémonies d'investiture du nouveau généralissime anglais, lord Cavan. L'amiral turc aussitôt convoqua les chefs mamluks dans une assemblée générale, y donna lecture d'un firman qu'il prétendit avoir été adressé par le Grand-Seigneur au grand-visir, laquelle pièce rédigée en effet selon le protocole de la chancellerie ottomane, et signée du sultan, contenait

une amnistie pour le corps des Mamluks et décernait en outre à chacun d'eux, dans l'administration égyptienne, un grade mesuré sur les services. Le capitan-pacha proposa ensuite aux beys de les accompagner au rendez-vous. Un déjeûner cordial devait précéder l'embarquement pour Alexandrie. Heureux de faire à ses hôtes les honneurs de son bord, il se réjouissait de pouvoir célébrer avec *ses collègues* un événement appelé par les vœux communs, et de resserrer les nœuds d'une amitié désormais inaltérable.

En conséquence, le lendemain matin les beys montèrent à cheval et, s'avançant vers la plage, y rejoignirent le pacha qui les attendait en tête de plusieurs chaloupes conduites par les meilleurs soldats de la marine turque. Les chevaux renvoyés, on déploya la voile sur le lac Maadieh, qui séparait le camp de la rade où était stationnée l'escadre. Les beys s'assirent dans la barque de l'amiral, et son escorte dans les autres embarcations. A quelque distance du rivage, le capitan-pacha voyant un canot qui ramait vers lui : « Ce sont, dit-il, des dépêches qui sans doute m'arrivent de Constantinople. » Puis le bâtiment s'approche, un officier remet un long pli à l'amiral qui le décachète et descend dans l'esquif, après s'être excusé à ses hôtes sur la nécessité de prendre immédiatement connaissance du message.....

Les embarcations continuaient à voguer. Le capitan-pacha se tenait en arrière à une grande distance. Les beys sortaient du lac pour entrer dans la rade: tout-à-coup ils se virent entourés par trois bateaux que remplissaient des gens portant l'arme au poing. Ils reconnurent qu'ils étaient trahis et se mirent sur la défensive. Les coups de feu des agresseurs éclatèrent aussitôt à bout portant. L'un des assaillis se leva dans cet affreux désordre, et transporté d'indignation :

— Quoi ! s'écria-t-il, c'est ainsi que vous traitez des hommes sans défense, vos hôtes, après qu'ils se sont remis d'eux-mêmes entre vos mains, sur votre parole, sur la foi d'un firman signé par votre monarque ! Vit-on jamais traîtrise plus révoltante et plus abominable, conduite plus indigne de vrais croyans ! Et votre maître s'intitulera encore chef de la religion des fidèles,

successeur des khalifes, protecteur des deux villes saintes! Mais votre cour, il est vrai, n'a jamais connu que la félonie et le mensonge. Elle s'est fait un jeu, à toutes les époques, de fausser les sermens les plus saints, les plus respectables devant Dieu et devant les hommes. Que si vous aviez résolu de surprendre nos personnes, était-il besoin de ramper dans l'astuce et d'avilir par une lâche tromperie la majesté de votre sultan? Ah! pour peu qu'il reste dans vos artères de ce généreux sang qui anima les vainqueurs de l'Asie et de l'Europe, rejetez-nous à la rive, rendez-nous et nos chevaux et nos armes, sortez de votre camp avec toutes vos forces et affrontez notre petit nombre. Osez du moins nous combattre en face, et par un loyal triomphe légitimez vos actes de violence. »

Une décharge nouvelle répondit aux beys. Leurs propres rameurs, saisissant des poignards et des pistolets cachés, se précipitèrent également sur les Mamluks. La lutte s'engagea corps à corps sous la fusillade des barques environnantes.

Mohammed-Bey-Menfuk avait mis le premier le sabre à la main : il tua le commandant du canot. Ses compagnons ayant dégaîné fondirent en même temps sur les galiungys et sur les soldats qui tentaient l'abordage. Écrasés par les balles, accablés d'ennemis en délire, ils durent succomber; mais leur désespoir coûta cher aux Turcs. Osman-Bey-Tamburgy, successeur de Murad-Bey-el-Kebir (Murad-Bey le Grand), Osman-Bey-el-Achkar, Ibrahim-Kiaya, Seimary et Murad-Bey-el-Sogheir (Murad-Bey le Petit), trouvèrent la mort dans cette lutte inégale. Au fort de la mêlée, Suleyman-Aghâ vit le sabre se briser entre ses mains. S'emparant alors d'un adversaire qui le serrait de près, il le plaça devant lui comme un bouclier. Ses forces lui manquèrent à la fin ; il opposait encore la masse protectrice qui n'était plus, depuis longtemps déjà, qu'un lambeau inanimé. Couverts de sang et de blessures, Suleyman-Aghâ, Osman-Bey-Bardissy, Husséin, Ibrahim-Bey, tous ceux qui survécurent au massacre, furent conduits prisonniers à bord du vaisseau el-Sultân-Selim, portant le titre de *Reala capitan*, Vice-amiral, — où on leur fit jurer par le Koran de ne se point réclamer des Anglais et de rester avec les Osmanlis, qui les mi-

rent dans les chaînes, tout en protestant que cette malheureuse affaire avait été la suite d'un malentendu.

L'armée britannique s'émut tout entière à la nouvelle du guet-apens infâme. Elle sortit de son camp, marcha sur Aboukir, et là se divisant en deux carrés, rangea devant les Turcs son ordre de bataille. Elle attendit complète satisfaction. Hutchinson qui avait fait reprocher au capitan-pacha son indigne conduite par le général Stuart, ordonna que les prisonniers, les blessés et les morts lui fussent remis sur-le-champ. L'amiral jugea prudent de dépêcher son interprète Isak-Bey qu'il chargea d'adoucir la colère du général anglais. Hutchinson traita de perfide le maître de l'envoyé qui lui répondit du ton le plus calme : « Ta seigneurie ne peut ignorer la décision de la Sublime-Porte relativement à l'état futur des Mamluks. » Les complices osèrent même soutenir que les beys avaient pris l'initiative de l'attaque, le capitan-pacha n'ayant eu d'autre dessein que de les diriger sur Constantinople.

On débarqua néanmoins du vaisseau vice-amiral et l'on transporta dans Alexandrie les prisonniers rendus. On vérifia leur nombre, quatre faisaient défaut : les Ottomans prétendirent que ces Mamluks avaient été tués dans le combat et jetés à la mer. On exigea leurs corps. Le soir même une conférence eut lieu entre le général anglais et l'amiral turc. Hutchinson avec un détachement de ses troupes, se rendit au camp du capitan-pacha, fit cerner la tente de ce ministre, y pénétra escorté de son état-major, et, sans daigner formuler un salut, entama brusquement la discussion qui fut des plus animées. L'amiral eut à subir tous les témoignages d'un âcre mépris, toutes les invectives d'une sanglante admonestation. Hutchinson, pour dernière apostrophe, se tourna vers l'interprète et lui dit en montrant le pacha : — Cet homme ne croit donc pas en Dieu ! Demande-lui s'il croit en Dieu? »

— Seigneur, s'écria le confident de l'amiral en se jetant presque aux genoux de Hutchinson, j'ai traduit par un langage fidèle les paroles de mon maître, dispense-moi de lui transmettre cette suprême interrogation : il y va de mes jours. Lui demander

s'il croit en Dieu ! La simple expression d'un pareil doute ferait rouler ma tête à tes pieds. »

Le général anglais repassa le seuil de la tente et en confia la surveillance à une partie des soldats qui l'accompagnaient, déclarant au capitan-pacha qu'il le mettait aux arrêts jusqu'à la restitution des victimes non retrouvées. L'amiral expédia aussitôt des plongeurs ayant ordre de les rapporter à la rive, sous peine de la vie. Les cadavres furent tirés des flots et remis à l'armée anglaise qui les fit enterrer avec les autres, non sans de remarquables honneurs.

Hutchinson dut s'occuper ensuite de son prochain départ, ce qui menaça les Mamluks de la perte d'une puissante protection. Le capitan-pacha, de son côté, prépara son retour au Bosphore; ce qui parut quelque peu compenser une absence regrettée. Le divan, toutefois, était loin de s'en tenir à la resignation de l'insuccès : l'attentat odieux avait échoué, mais les agens de mort n'étaient pas près de faillir pour si peu.

D'ailleurs le grand-visir avait, en digne rival, couronné la trame ourdie par le capitan-pacha. Lorsqu'il apprit l'enlèvement et le massacre des principaux beys de la maison de Murad, il convoqua, le mardi 12 gemady-el-tâny, 28 vendémiaire an X ou 20 octobre 1801, tous les Mamluks du vieil Ibrahim qui se trouvaient au Kaire et dans les environs. Il leur annonça, dans un discours solennel, qu'il avait imploré pour eux la clémence du sultan, et que sur sa prière la Sublime-Porte leur daignait octroyer amnistie générale. — Voici, ajoutait-il, le firman qui renferme à cet égard les dispositions bienveillantes de Sa Hautesse. »

Ayant montré le parchemin, il s'empressa de le transmettre au reis-effendy qu'il chargea d'en faire la lecture publique. Ce firman était la copie exacte de celui communiqué par l'amiral dans le camp d'Aboukir, sauf un article additionnel conservant à Ibrahim-Bey ses fonctions précédentes de cheikh el-beled, gouverneur de l'Égypte. Après que cette pièce eut été lue, le grand-visir revêtit de pelisses et de kaftans les chefs des Mamluks; puis il leur fit prendre place dans l'assemblée, non plus en un seul groupe, comme tout-à-l'heure; mais dissé-

minés entre les officiers turcs, chacun à son rang selon le grade nouveau dont il venait de recevoir l'investiture. La cérémonie terminée, le grand-visir ordonna le silence une seconde fois, tira de son sein et fit lire un autre firman qui, postérieur de quelques jours au premier par sa date, en prononçait la révocation. La rigueur de Sa Hautesse allait plus loin encore. La longue série des désobéissances et rébellions des Mamluks ayant comblé la mesure de la longanimité ottomane, il était enjoint au grand-visir de les mettre en état d'arrestation et de les envoyer avec les fers aux mains, sous bonne escorte, à Constantinople.

Passant de la joie à la stupeur et de l'indignation au désir de la vengeance, les Mamluks voulurent un moment repousser l'ignominie par un désespoir énergique. Mais toutes les précautions avaient été prises pour assurer la réussite d'une infernale audace. Les troupes ottomanes, sous les armes depuis la veille, tenaient closes toutes les issues du palais. L'impossibilité de la défense étant dès-lors reconnue, les beys cherchèrent à se contenir dans une haletante résignation: il se fit un instant de terrible et muette éloquence; puis le vieil Ibrahim se jeta aux pieds du visir, demandant la vie sauve en faveur de ses compagnons.—Le grand-visir lui répondit qu'il devait tout espérer de la clémence du sultan; il lui témoigna son regret personnel d'avoir été choisi pour une telle mission et s'excusa de l'avoir accomplie, par la sévérité des châtimens qu'il eût encourus lui-même dans l'hypothèse contraire. Les beys désarmés furent conduits aux prisons de la citadelle.

Tâher-Pacha eut ordre de se rendre aussitôt dans la Haute-Égypte pour y faire main-basse sur les Mamluks. Afin de ne laisser échapper aucun de ceux qui pouvaient s'être réfugiés autour ou à l'intérieur du Kaire, les forces turques cernèrent la ville et les bourgs environnans; puis elles se répandirent par les rues, fouillant toutes les maisons. La résistance fut vive, l'écho de la fusillade retentit aux oreilles et au cœur de la garnison anglaise cantonnée à Giseh. Marco Stephano, drogman du visir, se présenta devant le général Ramsay placé à la tête du camp, et le pria d'arrêter Selim-

Bey-Abu-Dahab ainsi que ses Mamluks, dans le cas où ils franchiraient les portes de la capitale. Ces hommes avaient, disait-il, pillé une caravane turque allant à la Mekke. Vers minuit, un détachement de Mamluks, sous les ordres de Mohammed-Aghâ, vint en effet solliciter la protection britannique. Ces malheureux, surpris par un corps d'Arnautes ou Albanais à la solde ottomane, avaient dû la vie au seul empressement de leurs rapaces adversaires pour se jeter sur le butin. Ils arrivaient couverts de boue, exténués de lassitude, mourans de faim : le poste les accueillit.

Par un de ses officiers qui, reçu d'abord à coups de fusil dans le canal du Kaire, put néanmoins remplir son message, le général Ramsay informa le grand-visir que les Mamluks de Sélim s'étaient réfugiés sous son égide, et que leur confiance ne serait pas trahie. Le visir feignit quelque satisfaction de savoir ses adversaires dans les mains des Anglais, et il témoigna l'espérance qu'ils lui seraient renvoyés sous bonne escorte. Il leur expédia, en attendant, un de ses drogmans chargé de les inviter à se rendre près de lui et à lui indiquer la retraite de Selim-Bey qui, depuis certaine blessure gagnée à la bataille des Pyramides, gardait le lit dans un village de la vallée supérieure. L'indignation et le mépris répondirent aux démarches du drogman; le général Ramsay, malgré les instances fréquemment renouvelées du grand-visir, se refusa toujours à livrer les fugitifs.

Le 16 gemâdy-êl-tâny, 2 brumaire an X, ou samedi 24 octobre 1801, Selim-Bey parut le matin aux avant-postes anglais. Brisé par la fièvre et la fatigue, il avait, pour échapper à ses persécuteurs, longtemps erré dans le désert avec un cheikh bedouin de la tribu des Abâbdeh. Selim, en présence de Ramsay, déposa sur une table son sabre et ses pistolets. Ses Mamluks l'imitèrent. Il s'approcha de l'officier-général et déclara se remettre à sa discrétion. Ramsay pria ses hôtes de reprendre leurs armes :

— Vous n'êtes pas mes prisonniers, leur dit il, vous êtes mes amis.

Mohammed-Aghâ et ses Mamluks accoururent se jeter sur le sein de leurs frères, embrasser les genoux de Selim

leur chef et lui offrir leurs nouveaux sermens de fidélité.

Le visir n'oubliait point la proie qu'il s'était promise. Les incidens survenus aiguillonnèrent encore sa tenace activité. Il revint à la charge par diverses manœuvres. Les sollicitations, les cadeaux furent également repoussés avec dédain. Ayant perdu tout espoir de persuader le commandant de Giseh, il s'adressa au généralissime britannique par l'entremise de M. Rosetti consul-général d'Autriche, d'un officier de Mamluks séduit par la corruption, et d'un officier supérieur turc. La députation emportait, comme pièce justificative, copie d'une lettre écrite — sous la menace,—par les beys captifs au sultan, dont ils sollicitaient la faveur d'aller déposer leurs hommages au pied du trône impérial.

Mais les infortunés signataires apprirent le généreux accueil fait à Selim par l'armée anglaise : au moyen de secrets émissaires, ils parvinrent à remercier le général Ramsay pour l'appui dont il gratifiait la cause des opprimés. Ils le prièrent en outre de n'attribuer aucune valeur à toute spontanéité de soumission qui paraîtrait émaner d'eux, l'astuce violente de leurs geôliers abusant par trop de leur impuissance pour ne pas leur ravir plein arbitre. Lord Hutchinson donna audience aux envoyés du grand-visir et presque en même temps à un officier du général Ramsay, porteur de lettres confidentielles en faveur des Mamluks.

Le 24 gemâdy-el-tâny 1216 de l'hégire, 10 brumaire an X ou 1er novembre 1801, arrivèrent d'Alexandrie les instructions spéciales. Ramsay devait exiger du grand-visir la liberté des Mamluks et la restitution de leurs anciens domaines. Une dépêche non moins formelle, conçue dans les termes les plus impératifs, était adressée au grand-visir. Une autre encore plus hautaine avait enjoint au capitan-pacha son départ immédiat, sous peine d'être à son tour mis dans les fers et transporté vers la Tamise. En dépit du ton insultant avec lequel cet ordre lui était formulé, l'amiral turc leva l'ancre et sa flotte cingla vers Constantinople. Avant de transmettre au visir l'intimation du généralissime anglais, Ramsay groupa dans Giseh un noyau de forces imposant, pour contrebalancer les préparatifs hostiles

de ce ministre qui venait de transporter des vivres et des munitions dans la citadelle du Kaire, de remplir les citernes, de mander des renforts et d'armer la population. Le 86e régiment, suivi de ses pièces, ayant complété les renforts de Giseh, Ramsay crut pouvoir alors communiquer au visir la sévère prescription du généralissime britannique. Plusieurs entrevues demandées par les Turcs dans le but de gagner du temps demeurèrent sans résultat. Enfin le 13 novembre, le général Stuart, venu d'Alexandrie avec l'ordre d'en terminer, signifia au visir que si les Mamluks n'étaient pas relâchés le jour suivant, les troupes anglaises s'ébranleraient.

La puissance des armes européennes s'était montrée trop supérieure dans le cours de l'expédition française, pour qu'il prît fantaisie au chef des hordes indisciplinées du Bosphore d'en éprouver le tranchant. On mit les captifs en liberté. Les Mamluks au nombre de deux mille cinq cents conduits par douze beys, le vieil Ibrahim en tête, se présentèrent devant Giseh. La garnison les reçut avec les honneurs militaires. Il eût trop coûté au représentant de la Sublime-Porte d'accorder un peu de soleil à ses prisonniers sans se ménager un moyen de les ressaisir. Aussi le ministre ottoman n'avait-il pu se résigner à les relâcher qu'en leur adjoignant un certain nombre d'officiers turcs, dont la principale mission fut de veiller à l'accomplissement de la parole solennelle qu'on avait fait donner par les Mamluks, de revenir au Kaire après en avoir nettement exprimé le désir vis-à-vis des Anglais.

Midi sonnait déjà sans qu'il eût été le moins du monde question du retour, les surveillans rappelèrent aux beys qu'il était l'heure de repartir. Le général Stuart fut informé du propos :

— Ces hommes ont raison, fit-il, le bateau des Osmanlis est prêt depuis longtemps : quant aux Mamluks, ils restent avec moi.

Si disgracieuse que fût leur contenance, les Turcs sentirent que pour eux le plus court et le plus sûr chemin était de regagner la djerme qui les attendait. Ils prirent le large, et les beys firent éclater de par le camp libérateur les exclamations

de la joie et de la reconnaissance. L'ivresse devint bien autrement vive encore lorsqu'ils virent se joindre à eux Selim et ses Mamluks, ainsi que toutes les victimes sauvées du massacre d'Aboukir et dernièrement ramenées d'Alexandrie.

Pour conduire à digne fin la tâche hardie qu'ils s'étaient imposée, il ne restait plus aux chefs des troupes anglaises qu'à rétablir officiellement la puissante milice dont la Porte avait prononcé l'absolue destruction. Tel est le but que poursuivait auprès du visir le général Stuart avec son énergie accoutumée, lorsque des ordres venus de la métropole imprimèrent une tout autre direction à la politique de la générosité.

Les rapports amis qui unissaient la France et la Sublime-Porte n'ayant été que suspendus par la conquête de l'Egypte, l'évacuation de cette contrée avait rétabli la bonne intelligence entre les deux États. M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, avait, dès le 17 vendémiaire an X ou 7 octobre 1801, conclu avec El-Seid-Aly-Effendy, ambassadeur de l'empire turc, des préliminaires de paix renouvelant les anciens traités et remettant, pour toute l'étendue des provinces dépendantes de Sa Hautesse, la République française en possession des droits commerciaux et maritimes dont pourraient jouir les peuples les plus favorisés. Deux jours après, le Colonel Horace Sébastiani, — depuis général et ministre, — s'en allait à Constantinople réclamer l'adhésion du sultan. A la veille d'aussi graves négociations, d'aussi puissans résultats, anxieux fut l'émoi de tout le corps diplomatique. L'ambassadeur anglais se remuant de droite et de gauche, finit par ébranler les premières intentions du Divan. Les défenseurs de la cause française opposèrent les plaintes du grand-visir et du capitan-pacha sur la protection hautement accordée aux Mamluks par les chefs des troupes britanniques. L'Angleterre, impuissante à démentir des témoignages de cette évidence, avisa au plus brusque moyen de rompre les difficultés. Elle désavoua les actes des généraux Hutchinson et Stuart, promettant au surplus de ne point entraver dans l'avenir l'exécution de l'arrêt mortel rendu par la Porte contre les beys. Lord Hutchinson fut rappelé, comme nous l'avons vu ; le major-général lord Cavan, investi du commande-

ment en chef, mit à la voile pour Alexandrie. M. Strattan, secrétaire de l'ambassade anglaise, l'accompagnait pour surveiller la réalisation des engagemens pris au nom de sa cour.

Les dignitaires accomplirent, le 19 janvier 1802, leur débarquement à Giseh. Les chefs mamluks leur offrirent une maison meublée tout exprès pour les recevoir. Le refus qu'essuya cette courtoisie donna lieu à certains doutes inquiets, que résolut fatalement une conférence demandée par lord Cavan à Ibrahim-Bey dans la ville du Kaire. Le général anglais faisait connaître que la Grande-Bretagne, alliée de la Sublime-Porte, devait, en cette qualité, prêter à toutes les mesures du Divan son fidèle concours, et qu'elle invitait ses amis les Mamluks à ne repousser aucune des loyales propositions du visir.

Un cri de réprobation parcourut les rangs de l'armée britannique. Le général Stuart, de son lit où le retenaient les suites d'un coup de pied de cheval, s'empressa d'informer lord Cavan que, dès l'heure où les promesses les plus formelles se trouvaient brutalement trahies, ses devoirs à lui, homme loyal engagé par la ligne antérieure de sa conduite, lui prescrivaient d'exhorter les Mamluks à se tenir sévèrement, hardiment sur leurs gardes.

Le conseil ne fut pas perdu, les beys montèrent leurs chevaux, et le même jour prirent leur campement à une des portes de Giseh. Le lendemain 25 janvier, les soldats anglais et les Mamluks se firent leurs adieux avec une touchante affection; puis les beys s'éloignèrent après avoir annoncé au général Stuart que, pour donner à sa patrie une dernière marque de déférence, ils n'attaqueraient point les Turcs avant d'être parvenus à Syout.

La basse et la moyenne Egypte demeuraient donc aux mains des Osmanlis. Le visir était las des actes inclémens et maintes fois odieux auxquels sa position difficile et les impérieuses exigences de la Porte avaient entraîné sa nature par elle-même tolérante : il saisit de grand cœur l'occasion de retourner à Constantinople, et le 5 chaouah 1216 de l'hégire, 8 février 1802, il se jeta lui et une fraction des forces ottomanes sur le chemin de la Syrie. L'armée britannique venue de l'Inde

s'éloigna le 10 mai : le 6 juin, elle s'embarquait à Suez.

La garde des places et l'administration des provinces furent laissées à Mohammed-Kusruf que le Grand-Seigneur, vers la fin du mois de ramadan 1216, premiers jours de février 1802, avait promu à la dignité de vice-roi de l'Égypte. Ancien esclave du capitan-pacha au crédit duquel il devait sa nomination, né en Géorgie, élevé dans le sérail, il était noble par ses manières, affable envers les étrangers, fier avec les siens. Il manquait de prévoyance et connaissait peu les hommes; c'est chose fatale à un gouvernant, que cette absence de deux qualités sans lesquelles on ne domine pas les factions!

Jetés sur divers points, seize à dix-sept mille hommes seulement avaient mission de soutenir le nouveau pouvoir contre des adversaires inférieurs par le nombre mais fermement résolus. Mohammed-Kusruf-Pacha comptait sur l'impétueuse valeur de ses Albanais mal armés, impatiens de toute discipline; il comptait plus encore sur le dévoûment de ses Nubiens et de ses esclaves noirs achetés aux gellabys ou conducteurs de caravanes africaines. Il avait fait instruire ce corps d'élite par cent cinquante Français attachés à sa personne.

Les Mamluks, en outre de leurs trois mille ou trois mille cinq cents cavaliers, possédaient dans leurs rangs trois mille cinq cents Arabes de la tribu des Abâbdeh, deux mille cinq cents de la tribu de Beny-Aly. Leurs incessantes discordes les affaiblissaient étrangement. Murad, le seul bey qui pût leur rendre l'Égypte, avait eu pour successeur Osman-Tamburgy que nous avons vu tomber dans l'assassinat d'Aboukir. L'autorité dès-lors se partagea entre Osman-Bardissy et Mohammed-el-Elfy, rivaux par l'ambition militaire, voire même par leurs prétentions réciproques à la main de Sittéh Nefysséh, veuve de Murad. Les vœux d'Osman-Bardissy penchaient pour la France, les regards de son concurrent étaient constamment tournés vers la Grande-Bretagne dont les généraux et les agens trouvaient chez lui une aveugle obéissance. A part de cette double maison, se dressait toujours celle d'Ibrahim-Bey. Le caractère de ce chef, plus cauteleux que hardi, s'était encore glacé par l'âge : son influence ne se maintenait pas à la hauteur

des respectueux égards que lui rapportait l'ancienneté de ses services. Nul plan d'ensemble, nul moyen de fabrication à une telle distance des côtes, ni armes ni munitions de guerre; vingt noyaux de troupes au lieu d'un, insuffisamment échelonnés depuis les cataractes du Nil jusqu'au Delta : c'est avec de pareils désavantages que les Mamluks ne craignaient pas de sortir du Saïd pour dévaster le Fayoum. Il sera vrai d'établir que cette assurance inébranlable prenait surtout son point d'appui dans la perspective d'une aide prochaine et toute-puissante. Bonaparte ayant fait preuve constamment de sympathiques tendances pour la turbulente mais valeureuse milice, les Mamluks sollicitèrent leur restauration du soldat illustre qui les avait frappés de déchéance. Osman-Bey-Bardissy et Ibrahim-Bey envoyèrent à Livourne un agent qui pria le général Bron, commandant la circonscription militaire, de faire transmettre par M. de Talleyrand l'épître suivante au Premier Consul :

« Puisque vous avez détruit notre puissance affermie depuis tant d'années, nous attendons notre rétablissement de votre générosité. La mort de Murad-Bey avait amené la désunion parmi nous : ce fut cette circonstance malheureuse qui nous obligea de recourir à la protection des Anglais. Les Turcs nous font une guerre injuste, la trahison est leur arme favorite. Nous sommes assez forts pour résister à leurs entreprises, mais nous avons besoin d'un puissant appui au dehors. C'est vous que nous implorons, c'est en vous que nous remettons toute notre confiance : aidez-nous par votre entremise auprès de la Sublime-Porte. Nous nous soumettrons aux conditions qu'il vous plaira de nous imposer, et pour vous témoigner notre reconnaissance de vos bons offices, nous ferons jouir le commerce de votre nation des priviléges les plus étendus. »

Prière douloureusement sublime que cette invocation d'hommes altiers à celui-là qui seul avait découvert le secret de les vaincre! Mais vers le même temps étaient convertis en traité d'alliance offensive et défensive les fameux préliminaires de paix dont l'Angleterre avait obtenu, voilà sept mois, la sanction négative, en sacrifiant la cause des Mamluks à des intérêts de négoce. Le nouvel ambassadeur ottoman El-Seid-Mohammed-

Saïd-Ghalyd-Effendy arrivait dans notre capitale pour signer, à la date du 6 messidor an X, 25 juin 1802, une conclusion que devait ratifier le sultan à deux mois de là. Perdue au milieu de si défavorables conjonctures, la démarche des beys ne pouvait qu'être infructueuse : il y allait du repos des deux mondes.

Mohammed-Pacha, pour qui la première chance de succès consistait à multiplier les diversions, préluda par les manœuvres clandestines à sa lutte contre les Mamluks. Un des plus riches et des plus considérés, Osman-Bey-Hassan, avait toujours vécu en dehors des dissentimens de famille qui agitaient ses compagnons d'armes. Des propositions lui ayant été adressées, il quitta la vallée supérieure du fleuve pour se retirer, lui et sa suite, au Kaire. Les beys moins pacifiques furent pris en queue par un corps de six mille hommes sous les ordres de Tâher-Pacha qui revenait de battre vainement la campagne pour s'emparer de Mohammed-el-Elfy. Hassan-Pacha, qui avait servi dans l'armée expéditionnaire du visir, alla, en compagnie de huit cents soldats, réduire Girgeh, — ce chef-lieu de la Haute-Égypte qui a reçu de saint Georges son nom chrétien, ce magasin central dont l'occupation était si nécessaire au transport des vivres et à la levée des impôts. — Serrés de près, manquant de tout, les beys proposèrent une trêve de cinq mois pour avoir le temps, dirent-ils, d'écrire à Constantinople et d'en obtenir une paix honorable aussi bien que permanente. Le pacha reconnut dans ce langage la voix de la détresse : il rejeta la demande en faisant savoir à ses ennemis que, pour toute concession, il leur permettait de suivre l'exemple d'Osman-Bey-Hassan, de chercher le repos dans la vie privée des habitans du Kaire. Il excepta néanmoins de l'amnistie Osman-Bey-Bardissy, Mohammed-Bey-el-Elfy, Ibrahim-Bey, Selim-Bey-Abu-Dahab. La réception de ce message poussa au paroxysme la colère des beys qui, rassemblant tous leurs efforts, attaquèrent et battirent près du bourg d'el-Toueh mille Ottomans commandes par Hagedar. Ils descendirent de là vers la Basse-Egypte, rançonnant les villages qui n'osaient leur résister.

Ces irruptions fréquentes et soudaines minaient les provinces

et détruisaient les plus précieuses ressources du gouvernement. Le pacha dut prendre une détermination dans cette alternative : ou traiter de paix ou frapper un dernier coup. Il essaya des deux partis. La tentative de négociation offrit aux beys pour apanage le territoire s'étendant depuis Esneh jusqu'aux frontières de l'Egypte. Les Mamluks exigèrent en outre la province de Girgeh, mais ce vœu ne fut point accueilli. Le gouverneur du Kaire mit deux corps de troupes en mouvement. Yussef-Bey, son kiaya ou lieutenant, dirigeait une des colonnes : — Tâher-Pacha vint de la Haute-Egypte en seconder les opérations. — L'autre, à laquelle fut adjoint Osman-Bey-Hassan qui s'évada par le désert pour ne pas revoir en transfuge son ancien drapeau, était partie déjà sous le commandement du *saré-chesmé,* ou général, Mohammed-Aly : — et non pas Méhémet-Ali, comme en Europe nous appelons improprement le vice-roi actuel de l'Egypte.

Ce général de 30 ans avait été recommandé par Hassan-Aghâ, — depuis aghâ ou chef des janissaires —; mais bien plus encore par sa belle conduite pendant l'expédition française, au capitan-pacha, qui, ayant reçu quelques mois après des chevaux pour présent, lui en donna un comme récompense d'une mémorable action. Il avait été protégé par le grand-amiral auprès de Mohammed-Kusruf-Pacha, qui, désireux de s'attacher sûrement, étroitement, le jeune et chaud courage, venait de l'élever au poste de tufengy-bachy ou porte-carabine.

Huit cents Mamluks étaient campés à Damanhour. De cette importante position, ils communiquaient avec Alexandrie et sa côte, ils menaçaient le Kaire. L'armée ottomane s'approcha. Des hommes qui n'ignoraient ni sa force numérique ni les mouvemens qu'elle allait entreprendre contre la province de Bahyreh, les Anglais que le dernier échec de leur diplomatie auprès du Divan avait tout d'un coup ramenés à des sollicitudes presque fraternelles pour l'avenir des Mamluks, dissuadèrent Elfy-Bey de tout engagement sérieux : nulle chance de retraite et de salut n'étant possible après un revers, hélas! trop facile à prévoir! La Grande-Bretagne persuada son favori; mais Elfy-Bey se déclara seul pour le conseil de la prudence, et dans sa ter-

reur des événemens, il quitta Damanhour la nuit. Ceux des Mamluks auxquels il était permis de laisser croître leur barbe, les kâchefs ou lieutenans des beys, s'écrièrent impatiens et d'une voix unanime qu'ils voulaient jouer la partie décisive. Osmân-Bey-Bardissy ordonna de courir aux Turcs, le sabre nu.

Les troupes de Yussef-Bey se présentent en ordre de combat au centre de la plaine, la droite appuyée sur le canal d'Alexandrie. Les canons protégent la première ligne. Le feu s'ouvre. D'un coup-d'œil Osmân-Bey entrevoit quels désastreux ravages portera dans sa cavalerie cette masse écrasante. Il comprend que sa ressource unique c'est, avec la simultanéité, la fougue de l'attaque. Il se jette en avant des siens, il vole au front de l'ennemi. Ne pouvant l'entamer, il fait volte-face et charge le flanc gauche qui n'est point couvert, enfonce les premiers rangs, culbute l'infanterie.... La victoire est gagnée.

Munitions, armes et bagages devinrent la proie des Mamluks. Ce triomphe inespéré leur coûta soixante hommes : sur sept mille Ottomans, cinq mille furent tués ou faits captifs. Un vaincu ne confessera jamais qu'il y ait eu de sa faute dans la catastrophe : Yussef-Bey, le kiâya du gouverneur, trouva commode et ingénieux de faire peser la responsabilité sur une autre tête que la sienne. Il accusa de ne lui avoir point porté secours Mohammed-Aly qui, trop éloigné du champ de bataille, n'avait pu prendre part à l'action. Kusruf-Pacha n'eut pas assez de discernement pour découvrir la calomnie. Du reste, il avait quelque motif de craindre un chef dont la sagacité notoire donnait lieu de supposer qu'il avait fort bien pu s'abstenir, pour ménager sa troupe d'Albanais au profit de ses desseins ultérieurs. Le pacha résolut de perdre le général; mais il avait affaire à plus rusé que lui. Mohammed-Aly reçut l'ordre de comparaître devant le gouverneur après le coucher du soleil: Mohammed répondit qu'il y viendrait en plein jour, au milieu de ses soldats.

Kusruf n'eut garde d'insister.



III.

ANARCHIE.

1802—1805.

Le colonel Horace Sébastiani, —que M. Amédée Jaubert accompagnait, — avait débarqué, au mois d'octobre, dans Alexandrie. Il venait s'enquérir de la situation : il venait au nom de la France exiger avant tout l'accomplissement d'une clause, éludée sans cesse, de la glorieuse paix d'Amiens : l'évacuation de l'Égypte par les quatre mille quatre cent trente Anglais qui l'occupaient encore. Les témoignages affectueux ne faillirent pas à notre représentant qui trouva ce pauvre peuple dans un désordre voisin des fléaux du pillage : le Vice-roi et les Turcs, les Mamluks et les Arabes l'épuisant a l'envi par l'impôt et les extorsions. L'envoyé français apparut dans ce cataclysme comme l'oiseau de Noé sur le déluge. On crut à une révolution, à l'expulsion des Anglais et des Turcs : le malheur exagère la foi. L'enthousiasme inspiré par Bonaparte se réveilla plus intense que jamais : le retour du conquérant fut demandé à grands cris; le respect, l'attachement pour ses soldats, pour ses concitoyens, s'exprimèrent par toutes les démonstrations. La brume lointaine dessina aux yeux des astrologues les panaches tricolores. Il fallait voir sur toutes les places, dans toutes les rues, dans tous les bazars, au passage du colonel Sébastiani et de son escorte, cheikhs (chefs), ulémas (prêtres), khadys (juges) et fellahs (paysans) se lever, s'arrêter, saluer cette cocarde, cet uniforme, emblêmes de loyale chevalerie ! L'officier français avait emporté de petites gravures qui représentaient le Premier Consul : des reliques de Mahomet n'eussent pas produit de plus dévotes exaltations, de plus pétulantes convoitises. Le colonel se laissa

dépouiller de ses précieuses copies. Il fut reçu au Kaire, avec distinction, par le gouverneur qui le combla de présens. Il ne manqua pas de plaider la cause des Mamluks dans ses visites à Mohammed-Kusruf-Pacha. Ce dernier, protestant de ses intentions débonnaires, allégua les difficultés insolubles du milieu qu'il tenait entre les déterminations extrêmes de la Porte et les raideurs exigeantes des beys.

Le général Stuart ne réussissait pas davantage. Substitué au major-général Cavan, — depuis que le cabinet de Saint-James, dans l'impuissance de faire admettre par la voie des protocoles sa domination exclusive sur les mers, s'était repris à de meilleurs sentimens pour les Mamluks, — il commandait en chef la garnison d'Alexandrie. Dès le mois de juillet, il avait fait le voyage de Constantinople pour voir terminer les différens qui jetaient l'Egypte, disait-il, dans une trop déplorable perturbation pour qu'il fût possible aux troupes anglaises d'abandonner ce malheureux pays. La Sublime-Porte se laisse peu gagner par le contact de l'émotion : lord Stuart fut seul à s'attendrir. De retour, il essaya un langage plus sec, mais non moins pressant vis-à-vis du pacha gouverneur. Mohammed-Kusruf objecta l'insuffisance de ses pouvoirs. Piqué de voir ses efforts toujours infructueux malgré les cinq triomphes consécutifs des Mamluks sur les cohortes ottomanes, aigri d'ailleurs par les sommations que venait de lui adresser le colonel français, le général britannique ne voulut s'éloigner qu'après avoir fait remettre au Vice-roi une dépêche sur ce ton :

« Les Mamluks ont mis à néant toutes les entreprises dirigées contre eux. Bien plus, ils ont sillonné de leurs victoires la Basse-Egypte dont les plaines sont encore infectées par la foule de vos morts. Plus de trois mille cadavres sans sépulture encombrent le court espace qui sépare Damanhour et le désert. Les tribus puissantes des Arabes qui suivent le parti des beys imposent leurs contributions à presque toute la rive gauche du Nil; et votre général, cerné dans son camp, demeure malgré lui simple et immobile témoin des scènes dévastatrices.

» Empressé pourtant d'offrir mon appui à la Porte dans un si grand péril de ses intérêts égyptiens, j'ai résolu pour la der-

nière fois d'interposer mes bons offices. J'ai su persuader aux beys d'accomplir tranquillement leur retour dans la Haute-Egypte. Ils réclament pour condition qu'il leur soit livré un certain nombre des magasins militaires d'Alexandrie. La glorieuse assistance qu'ils nous ont prêtée pour enlever à l'ennemi commun ces importantes ressources leur donne, j'espère bien, des droits assez légitimes pour qu'ils ne soient pas méconnus... »

L'acte d'intervention ne fut pas plus heureux que ses devanciers. Insister encore eût été ridicule; et d'ailleurs il n'en était plus temps, il fallait partir. Le 20 dou-kaadeh 1217, 23 ventôse an XI, 14 mars 1803, les Turcs furent mis en possession par les Anglais des forts et de la place d'Alexandrie. Mohammed-Kusruf conféra le gouvernement de cette ville à Khurschid avec le titre de pacha. Le surlendemain, le général Stuart se rendit à bord, et du Port-Vieux son escadre appareilla pour Londres.

Les Mamluks avaient commis la grande faute de ne pas étendre plus loin leur brillant avantage de Damanhour. Au lieu de marcher sur le Kaire dont les portes se fussent ouvertes comme d'elles-mêmes, ils avaient perdu trois longs mois en insignifiantes caracoles autour d'Alexandrie. Ce point devenait contre eux un centre puissant d'attaque à la suite de son occupation par les troupes turques : ils quittèrent le Delta pour aller rejoindre Ibrahim-Bey dans la Basse-Egypte. Ils mirent à contribution tous les villages situés sur la rive gauche du fleuve, et arrivèrent devant Minyeh. Ce chef-lieu de l'Egypte moyenne, lequel succède à la vieille Hermopolis, possède une des plus heureuses et des plus fortes positions. Le resserrement du Nil en face de la place expose au feu de ses remparts la navigation de la vallée supérieure. Mais les moyens de défense étaient alors dans un état de pauvreté pitoyable : au nord du côté de la campagne, quelques retranchemens faits à la hâte, quelques pièces de canon mal servies, mal approvisionnées; puis une garnison mécontente, sans vivres, sans argent, et inquiétée par les Arabes du voisinage. Malgré les difficultés que présentait un siége aux seuls efforts d'une agression de cavalerie, la ville se rendit le quatrième jour. Grande était l'influence de cet événement. Dès

lors l'Egypte se trouva divisée en deux parts, les communications furent coupées du Kaire au Saïd ; Syout et Girgeh, les points les plus distans, réduits désormais à leurs propres forces, durent se tenir en garde et contre les Mamluks et contre les déprédateurs nomades que les circonstances favorisaient.

La complication du péril demandait un prompt déploiement de ressources. Les troupes de Mohammed-Aly et de Tâher-Pacha furent aussitôt rappelées par ordre du Vice-roi. Les deux corps abandonnèrent leurs cantonnemens de la province de Bahyreh le 8 moharrem 1218, 30 avril 1803. Les soldats de Mohammed-Aly vinrent loger dans les environs du Kaire, et ceux de Tâher-Pacha dans l'intérieur de la ville.

Ces derniers, las d'une marche épuisante, dépourvus de tout, destinés à repartir pour les confins méridionaux, réclamèrent avec impatience l'arriéré de solde qui leur était dû. Le gouverneur les renvoya au defterdâr ou trésorier, récemment choisi pour ce poste par le Grand-Seigneur. Khalyl-Effendy se déchargea lui-même de la plainte sur Mohammed-Aly, qui, n'ayant rien reçu, n'était en mesure de rien donner.

Le désordre grandit jusqu'aux proportions de la révolte. Le 10 moharrem, 2 mai, la maison du defterdâr fut investie avec de pressantes clameurs. Le ministre demanda quelques jours de répit, le temps pour les fonds nécessaires d'être expédiés et parvenus. Les mutins refusèrent d'attendre : Mohammed-Kusruf-Pacha, instruit de la position embarrassante dans laquelle se trouvait le defterdâr, n'écouta que sa fougue et sa pétulance : au lieu de préluder par le système de la conciliation, il commit l'imprudence grave de faire marcher ses canons sur le rassemblement. Les soldats exaspérés dirigèrent aussitôt leur mousqueterie sur le côté occidental de la grande place Esbekyeh, contre le palais même du Vice-roi. Les troupes de Mohammed-Aly renforcèrent les rebelles, et la lutte s'aviva.

Tout en proposant au gouverneur une médiation repoussée avec une certaine rudesse, Tâher-Pacha excitait le trouble au profit de ses vues personnelles. Bientôt il fit amener en sa présence le defterdâr et le força de lui mettre sous les yeux le livre de la comptabilité. Le lendemain il leva entièrement le

masque. Il guida une partie de ses hommes vers la citadelle : moitié par ruse, moitié par escalade, il franchit une première issue, et ne tarda pas à s'emparer du fort où commandait le khaznadar du Vice-roi, dont la pusillanimité fut punie de la prison quelques semaines après par celui-là même aux sommations duquel il avait si complaisamment obéi. Mohammed-Kusruf-Pacha ne connut la prise de la citadelle que par les flots de bombes et de boulets qui descendirent sur le toit et dans les beaux jardins de son habitation. La fidélité de ses défenseurs ne diminua point d'énergie. Pourtant le 12 moharrem, 4 mai, il fallut céder à un choc par trop inégal et s'arracher aux décombres de ce qui avait été la demeure de Mohammed-Bey-el-Elfy et du général en chef de l'armée française, lors de l'expédition. Mohammed-Kusruf-Pacha sortit du Kaire, entouré de ses officiers, suivi de ses femmes. Il prit par la rive droite du fleuve la route de Mansourah. La retraite était protégée par les Français à son service, par les Noirs disciplinés selon notre mode, et par quatre-vingt-dix-neuf gardes ottomans.

Le soir, Tâher-Pacha réunit autour de sa personne les principaux dignitaires : le chef à élire se désignait lui-même assez ouvertement, il reçut des mains du khady la pelisse de kaïmakam (lieutenant du gouverneur), en attendant les ordres de la Porte. Il ne se dissimulait pas combien il importait de sauvegarder de près et de loin une position telle que la sienne enlevée au pas de course : il n'entrevit rien de plus urgent que de prévenir un retour de Mohammed-Kusruf-Pacha. Pour lui en faire d'avance perdre le goût, il envoya son neveu Hassan-Bey, avec une troupe d'Albanais, à la poursuite du vice-roi déchu. Le jeune chef rencontra trois cents hommes environ qui protégeaient la ligne de Fareskour : tous périrent un à un, et de ce nombre leur commandant Ahmed-Aghâ. — Energique et sublime dévouement qui rappelle celui des trois cents Fabius ! — Mohammed Kusruf et ses autres fidèles avaient quitté Mansourah, lieu de refuge trop ouvert, pour la presqu'île de Damiette : favorisés par la nature du site et l'abondance des provisions , ils se tinrent dans l'expectative.

Tâher-Pacha n'oubliait pas, lui non plus, les mesures

intérieures. L'un de ses premiers soins avait été de publier une proclamation tendant à rétablir l'esprit général de sécurité. Il fit promettre en outre à M. Rosetti, consul d'Autriche et de Russie, que les Francs, les chrétiens, les juifs, les sujets du Grand-Seigneur seraient tous dûment, invariablement respectés dans leurs droits. On eût dit une gageure, une ironie malséante; car il n'est pas un acte de cette malencontreuse administration qui ne semble avoir voulu jouer à la contre-partie des assurances données. Des impôts onéreux grévèrent le commerce; un retard dans l'exécution des plus capricieuses volontés du despote encourut la peine du cachot, sinon la torture. Deux intendans cophtes et un intendant damasquin, dont tout le crime était d'avoir, à cause de leurs richesses, excité l'envie du pacha, furent livrés au bourreau. C'était déjà trop longtemps supporter un pouvoir odieux, il tomba le vingt-deuxième jour.

Une lettre que les beys adressaient à l'ex-vice roi avait été remise au kaïmakam Tâher-Pacha, lequel, désirant s'allier les Mamluks devenus redoutables par leurs succès, les informa des mutations advenues dans les hauts lieux de la politique, et les invita d'un ton cordial à se rapprocher du Kaire. Les beys, d'une opinion unanime, accueillirent cette ouverture et vinrent placer leur camp non loin de Giseh. Impatient de s'aboucher avec eux, Tâher-Pacha était à la veille de passer sur la rive gauche du fleuve; mais les évènemens ne lui permirent pas de suivre son dessein. Les Osmanlis qui, pour n'avoir pas trempé dans la révolte des Albanais, n'en possédaient pas moins les mêmes sujets de mécontentement, avaient maintes fois, mais toujours en vain, sollicité auprès du successeur de Kusruf-Pacha l'acquittement de leur solde. Une dernière démarche fut résolue. Le 3 safar 1218, 25 mai 1803, les deux byn-bachys, ou chefs de mille hommes, Ismaïl-Aghâ et Mussa se présentent pour exposer les besoins et les supplications des troupes. Tâher-Pacha refuse de rien entendre. On insiste, il repousse encore; on s'échauffe, il menace. Les deux aghâs se précipitent alors sur lui, le yatagan au poing; ils lui coupent la tête qu'ils jettent par une fenêtre près de laquelle il était assis.

Le gouffre attire le gouffre, le sang attire le sang : un vif combat met aux prises les Turcs de la députation et les Albanais du kaïmakam. L'incendie du palais couronne le carnage.

Quelques chefs ottomans nommèrent à la hâte pour gouverneur un pacha du nom d'Ahmed qui se trouvait de passage par la ville, d'où il devait aller prendre sous peu le commandement d'Yambo. L'offre était trop éblouissante pour ne pas le retenir : il accepta, et dès le soir même il notifia son avènement à Mohammed-Aly par l'entremise des principaux cheikhs. Le général des Arnautes déclara qu'il ne reconnaissait rien autre dans Ahmed-Pacha qu'un étranger gouverneur d'une province arabe, si l'on voulait; mais inhabile à se glisser dans les débats égyptiens que n'atteignait point sa compétence. Mohammed-Aly s'empressa d'aller au camp des Mamluks, il les eut tantôt rangés de son avis. Par son inspiration, une dépêche d'Ibrahim-Bey enjoignit à l'élu des Turcs de quitter immédiatement le pays, et de livrer les assassins de Tâher-Pacha. La réponse fut une abdication rendue nécessaire par l'état d'isolement et le défaut d'appui, qui eussent entraîné une infaillible et prochaine déchéance. Pour toute clause d'échange, le pacha réclamait des moyens de transport qui le menassent en Arabie. Convaincu néanmoins que ce dernier vœu lui-même ne serait pas satisfait, il se réfugia, lui et une poignée de soldats turcs, hors de la place, dans l'ancienne mosquée de Gâma-el-Dâher, — convertie par les Français en un fort qu'ils avaient appelé Shulkouski, du nom de l'officier polonais aide-de-camp de Bonaparte. — Un groupe d'Albanais courut sur les traces d'Ahmed-Pacha qui dut, après un commencement de défense, fléchir sous le nombre à défaut de vivres. On le fit prisonnier. Les byn-bachys Moussa et Ismaïl-Aghâ, qui l'avaient suivi dans sa retraite, furent emmenés sur le bord du canal entre le Kaire et le Vieux Kaire, à Kasr-el-Aïmy, maison de campagne d'Ibrahim-Bey. On les décapita.

Un pardon général fut publié dans la ville au nom de Mohammed-Aly et d'Ibrahim-Bey. Le gouvernement de l'Égypte se trouvait au pouvoir des Albanais et des Mamluks : les premiers prirent possession du Kaire, les autres de la citadelle. Un seul

obstacle pouvait troubler encore la double domination des nouveaux alliés : Kusruf-Pacha n'avait pas plutôt appris la fin violente de l'usurpateur, qu'il s'était rapproché, croyant l'heure venue de ressaisir l'autorité suprême. Surpris dans sa marche, il se replia une seconde fois sur Damiette.

Mohammed-Aly descendant le cours du fleuve à la tête de l'infanterie albanaise, et Osman-Bey-Bardissy avec ses Mamluks mêlés d'Arabes, vinrent se réunir aux Arnautes et aux Bédouins de Hassan-Bey. L'armée totale, forte alors de dix mille hommes, parut, le mardi 6 râby-el-tâny 1218 de l'hégire, — 26 juillet 1803, — devant les murailles à l'ombre desquelles s'étaient retranchés les Turcs. Le siége commença. Un officier du génie anglais, nommé Eyssen, avait fortifié les points de la défense; un mamluk français, Sélym-Combe, dirigeait l'artillerie des alliés. Quatre jours durant, on se canonna sans issue décisive. Quant à la mousqueterie, son feu ne portait pas; le trop grand espace qui séparait de la ville était couvert par un large et profond canal, il fallut aviser un moyen de le franchir. Un soldat se prit à le sonder, après avoir revêtu le costume d'un fellah et s'être muni d'une provision de pastèques, sous prétexte de les aller vendre au marché. Il explora dans les ténèbres et reconnut un endroit où l'eau n'avait guère que trois pieds de hauteur. La nuit suivante, le chef albanais et le chef mamluk utilisèrent la découverte de Mustapha. Ils ouvrirent le passage, suivis de leurs plus intrépides. Mohammed-Aly fut emporté par le courant, puis bientôt ramené au milieu de ses gens. La rive atteinte, les ouvrages et les canons ennemis tombèrent dans les mains des Albanais qui, dès le point du jour, furent maîtres de la ville, malgré l'ardeur de la fusillade turque. Mohammed-Kusruf-Pacha se retira au fort de Lisbeh, à l'extrémité orientale du Nil; mais contraint de se rendre après une vive résistance, il implora la générosité de Mohammed-Aly, qui le reçut avec distinction et fit conduire son captif au Kaire. Ibrahim-Bey n'oublia pas davantage l'accueil honorable que méritent le malheur et le rang élevé.

Mohammed-Aly et Osman-Bey-Bardissy portèrent leurs tentes auprès de Ramanieh, où ils s'occupaient de réunir les

barques des approvisionnemens et de se concerter sur les opérations ultérieures, lorsque passa par leur camp M. Matthieu Lesseps, le consul de France, qui s'en allait dans la capitale égyptienne recevoir des pelisses d'honneur et dresser fier notre pavillon.

Les brillans et précieux avantages que venaient de remporter les Mamluks répandirent la consternation au sein du Divan qui, pour empêcher ses ennemis de prendre racine dans le gouvernement de l'Égypte, fit partir en toute hâte un vice-roi nouveau. Le choix aurait pu être plus heureux. Aly-Pacha-el-Gésaïrly, c'est-à-dire l'Algérien, — car le mot arabe *el-Gésaïr* se traduit par Alger, — avait été fort jeune vendu au dey de cette province, Mohammed-Pacha ; puis donné au grand-amiral Hassan-Pacha, qui lui fit obtenir titres et dignités. L'ancien esclave de Circassie, libre dès-lors de sacrifier à ses instincts de rapine et de trahison, n'avait su mériter que la bastonnade et l'exil. Sa barbe même n'était plus vierge, une condamnation infamante l'en avait privé.

Cet homme débarqua néanmoins, le 8 juillet 1803, dans le port d'Alexandrie, avec le rang de pacha et mille fantassins. Un nombre aussi faible de troupes rendait le succès impossible à toute opération militaire : le Vice-roi voulut compenser l'absence des forces matérielles par les ressources de l'astuce, il se perdit dans son propre labyrinthe. Les beys, maîtres du Kaire, étaient bien décidés à s'y maintenir, ne fût-ce que pour se venger de l'insolent dédain qui avait refusé d'entendre aucune de leurs prières. Le 12[e] jour du mois d'août, ils prirent la citadelle de Rosette et son commandant le frère d'Aly-Pacha-el-Gézaïrly, Seïd-Aly-Bey. Ils construisirent ensuite des pontons et des bateaux plats destinés au passage des troupes et de l'artillerie sur le lac Maadieh, puis ils s'avancèrent contre Alexandrie que le vice-roi s'était mis en mesure de fortifier sur tous les points défectueux. Le surlendemain ils asseyaient leur camp à Damanhour où s'étaient réunis Albanais et Mamluks.

Un ancien tchorbagy (officier des *odjaks*, milice ottomane), lequel avait usé toute son existence à la lecture du livre de Mahomet, visita dans sa tente Osman-Bey-Bardissy, dont il

baisa la main en s'inclinant. Le bey le releva, le fit asseoir auprès de lui, et demanda au vieillard, qui passait pour prophète, — peut-être à cause de son grand âge, 106 ans! — son opinion sur l'alliance des Mamluks et des Albanais.

— Vers le *kurbân bairam* (ou *fête des sacrifices*, la Pâque musulmane), il se fera beaucoup de tumulte, répondit le cheikh : le sang coulera.

— D'où viendra le tumulte? Qui versera le sang? Quel sera le vainqueur?

— Les loups dévoreront les étrangers.

Le centenaire se tut pour déguster une tasse de café qui lui était offerte; le bey se souvint que les gens du pays désignaient sous le nom de race étrangère celle des Mamluks, il craignit que les loups ne fussent les Albanais, et plus d'une heure il songea en se tirant la barbe.

Comme pour donner raison aux présages de malheur, la crue du Nil s'arrêta dans sa marche; et, comme il arrive toujours après ce phénomène, le renchérissement imprévu des denrées engendra la disette. Dépourvu d'argent pour subvenir aux besoins des troupes qui menaçaient déjà; effrayé plus encore par les prédictions du santon ou saint personnage, Bardissy retourna au Kaire. Il y avait été précédé sept jours auparavant, c'est-à-dire le 29 fructidor an XI, 29 gemâdy-èl-alouel 1218 de l'hégire, 16 septembre 1803, par Mohammed-Aly, qui ne pouvait abuser de la patience de ses soldats et courir les hasards d'une campagne nouvelle, alors que leurs derniers travaux n'étaient point payés.

Le chef mamluk, dont le chef arnaute dirigeait, — sans qu'il y parût, — toutes les volontés, reprit, de concert avec Ibrahim-Bey, le maniement de la chose publique. Pour obvier aux nécessités pressantes, pour solder les hommes d'armes, il fallut frapper des contributions onéreuses qui indisposèrent gravement le peuple, déjà aigri par la licence effrénée des bandes qui faisaient de leurs sanglans caprices le seul pouvoir énergique. N'avait-on pas vu naguère Elfy-Bey-el-Soghâyr, — ou le Petit, surnom du kâchef lorsqu'il portait le même nom que le bey son maître, — ordonner, sans que nul y trouvât à redire, la

décapitation du vénérable juge de la douane, qui ne lui avait pas fourni une mesure de bois demandée ; Husseïn-Aghâ, oualy (chef de police), emprisonner un cheikh pour en tirer une forte rançon, et requis par Ibrahim-Bey de rendre le captif à la famille en deuil, expédier au vieux Mamluk la tête fraîche coupée ; Husseïn-Bey le Zanthiote, — l'ancien ambassadeur de Murad auprès de Kléber qui l'avait élevé au rang de bey, — organiser en masse les brigandages et les massacres dans le Mégyas dont ses hordes, l'écume de toutes les nations, venaient de surprendre la forteresse ; enlever dans les rues et sur les chemins habitans et soldats osmanlis pour les précipiter du sommet des tours dans le Nil, arrêter au moyen de chaloupes canonnières les bateaux venant de la Haute-Égypte, s'emparer de la cargaison, étrangler et jeter au fleuve les riches pélerins ou voyageurs ?

Aly-Pacha-el-Gézaïrly ne se faisait guère faute, pour sa part, de mesures vexatoires. Les priviléges des Européens n'étaient pas plus respectés que les plaintes de leurs représentans. Les soldats du Vice-roi, autorisés par son exemple, ne revenaient pas une seule fois de l'exercice militaire sans tirer des coups de fusil contre les fenêtres des maisons franques. Par suite des dernières décharges, une balle pénétra dans les appartemens du consul d'Espagne, une autre dans la chancellerie d'Autriche où elle faillit tuer le chancelier ; les pavillons de France, de Suède et de Russie n'échappèrent point à la périlleuse insulte. Une réparation générale, éclatante, devint nécessaire. Les magasins des Francs se virent aussitôt fermés, scellés, recommandés aux soins de Khurschyd-Pacha ; les consuls enlevèrent leurs drapeaux et leurs armes, quittèrent leurs hôtels et s'allèrent mettre, avec une partie de leurs nationaux, sous la protèction de l'escadre turque mouillée dans le Port-Vieux. Le Vice-roi, que dès-lors intimida la délicatesse de sa position, offrit un rapprochement qui fut refusé. Khurschyd-Pacha, plus heureux en raison de l'estime qu'on portait à la noblesse de son caractère, opéra par son entremise officieuse une réconciliation accompagnée de garanties écrites qui assuraient pour l'avenir le maintien des droits et de l'honneur francs. Les

consuls rentrèrent dans Alexandrie le 20e jour de la lune de chaaban 1218 ou 6 décembre 1803, et firent de nouveau hisser leurs pavillons que les forts de la ville et les vaisseaux en rade accueillirent par des salves nombreuses. Pour avoir puni injustement du bâton deux de ses hommes au service du consulat de France, le chef des porte-faix, Khalyl-Attah, fut bâtonné. Il leur avait pris 90 piastres, il fut contraint à la restitution.

De son côté, la Porte reconnaissait enfin que, soutenus des Albanais, les Mamluks avaient su développer assez vigoureusement, assez largement leur puissance, pour ne pas consentir trop bon marché d'eux-mêmes. Elle se montra plus accommodante, plus logique, moins dédaigneuse. Un agent de la redoutable milice attendait dans un coin de Constantinople une réponse à des propositions vieilles d'une année. Voilà qu'il reçut, un beau jour où il n'y pensait guère, le titre de bey avec un rescrit signé du sultan et que l'on appelle pour cette cause un *hatty-scheriff (écriture noble)*. Sa Hautesse octroyait à chacun des chefs mamluks la faculté de rester en Égypte, un apanage annuel de 15 bourses, et à leurs compagnons subalternes le fruit de certaines redevances établies sur les villages. Une seule clause leur était imposée, celle de n'avoir aucune part dans l'administration du pays et de ses revenus.

Les beys acceptèrent avec des témoignages de gratitude, et Aly-Pacha-el-Gézaïrly fut invité à venir s'installer dans la ville du Kaire. Seulement, il se tint pour averti que le chiffre de ses soldats ne pourrait dépasser un mille, et que l'itinéraire à suivre devrait être la route courant par Damanhour et Terraneh sur la rive gauche du Nil. Bien que présentée sous une forme courtoise, la double restriction n'en était ni moins impérative ni moins humiliante; le Vice-roi feignit de ne s'en pas préoccuper, il se gardait bien de vouloir pour si peu contrarier *ses amis :* le 8 ramadân 1218 de l'hégyre, 22 décembre 1803, il s'en alla vers eux. Son avant-garde était partie depuis quatre jours déjà.

Par malheur, l'effectif total des troupes désormais en marche s'élevait à deux mille cinq cents hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie arrivés fraîchement de Constantinople. Au sortir de la ville, on avait eu soin de s'engager dans la direction

de Damanhour; mais bientôt après on s'était détourné pour franchir le canal et surprendre Rosette. Les conditions souscrites se trouvaient donc toutes violées d'un seul coup.

La contenance vigilante et ferme de la garnison que le Vice-roi espérait détruire à l'improviste, le força de changer ses plans et de se remettre en chemin par la ligne convenue. Dans le but sans doute de venger une déception, il ruina, incendia les villages; mais lorsqu'après avoir traversé le fleuve à la hauteur de Chalakan, il eut fait halte non loin de Kafr-Chorafêh, distant du Kaire d'un myriamètre, — le 6 chaouâl 1218 ou 19 janvier 1804, Mohammed-Aly et Hassan-Bey parurent en tête des Albanais, Elfy-el-Soghayr et Sélim-Bey en tête des Mamluks. Les Arabes de la plaine éclairaient la droite des alliés, la gauche s'appuyait sur le Nil. Pendant trois jours les deux partis s'observèrent. Aly-Pacha-el-Gézaïrly écrivait aux chefs des Arnautes et des Bédouins, aux ulémas, à tout le monde, pour fomenter les défections. Mohammed-Aly comme les autres officiers l'enveloppaient de leurs promesses de dévouement : ils l'attiraient à eux par telle ou telle voie, le crédule pacha venait au piége. Hussein-Bey le Zanthiote arma deux chaloupes et emmena dans la nuit une troupe de soldats grecs : la petite flottille contenant les bagages et les munitions de l'ennemi fut capturée, sa garde faite prisonnière. Aly-Pacha-el-Gézaïrly récrimina de toutes ses forces contre cette brusque infraction aux paroles de concorde qui s'étaient échangées entre le Kaire et Alexandrie. De nouvelles attaques furent la seule réponse qu'il obtint. Le 12 chaouâl, 25 janvier, les Mamluks et les Arabes opérèrent un mouvement général qui enferma le Vice-roi dans son camp. Après de fréquentes explications, malgré lesquelles on ne parvenait point à s'entendre, Aly-Pacha-el-Gézaïrly voulut tenter la chance extrême d'une bataille. Ses troupes refusèrent de mettre le fusil au bras : elles avaient pour motif la faiblesse du nombre, et pour prétexte la crainte de désobéir aux volontés pacifiques du Divan. Cet abandon fut le coup de grâce pour le pauvre pacha, qui ne pouvait plus guère s'endormir sur les illusions dont l'avaient bercé les Albanais. Ne sachant plus à qui recourir en cette crise fatale, il prit conseil du désespoir. Le

14 chaouâl, 27 janvier, il s'achemina lui et quelques personnes de sa suite, parmi lesquelles son neveu Hassan-Bey, vers les tentes des Mamluks. Tandis qu'Elfy-Bey le Petit procédait au désarmement des Turcs, faisait trancher le cou à six de leurs chefs et reconduire les soldats par des Arabes jusqu'aux limites du désert syrien, le pacha trahissait l'hospitalité libérale qu'il avait reçue d'Osman-Bey-Bardissy. Une correspondance criminelle adressée aux deux esprits les plus turbulens du Kaire, Osman-Bey-Hassan et le cheikh Sadat, était saisie et présentée à son auteur par le kiâya du chef des Mamluks :

— Reconnais-tu ces papiers?

Aly-Pacha-el-Gézaïrly baisse les yeux et se tient muet.

— Tu vas partir, les chevaux attendent.

— Où me conduit-on? demande le pacha consterné.

— En exil, car tu n'es plus digne de rester avec nous.

Une escorte aux ordres de Mohammed-Bey-Manfukh et de Suleymân-Bey-Ibrahim entraîne le Vice-roi et les compagnons de sa destinée. D'après les narrations musulmanes, Bardissy monte à cette heure sur le haut d'une colline; armé d'une lunette d'approche, il suit d'un regard de satisfaction le malheureux pacha, et le perdant de vue : « Je suis vengé! » murmure-t-il sur le ton d'une joie sauvage. A deux journées du camp, tout près du village de Koraïm, Aly-Pacha-el-Gézaïrly descend de cheval afin de prendre un peu de repos ainsi que les autres prisonniers. Dès qu'ils sont assis, le détachement des Mamluks les étreint dans un demi-cercle et les fusille à bout portant. Le prince reçoit deux coups de feu : également blessé, son neveu lui crie :

— Pacha, notre heure sonne! adieu, défendons-nous!

Aly-Pacha-el-Gésaïrly croise les bras sur sa poitrine.

— Un vice-roi musulman, réplique-t-il, doit savoir mourir et ne pas souiller ses mains au contact des rebelles!

Puis il déploie aux yeux des meurtriers un drap blanc qu'il portait sur lui :

— Soldats! ce linceul est le mien; depuis que je me connais homme, c'est-à-dire créature de passage, il ne m'a pas quitté. Je ne vous demande point merci : frappez! mais au nom de

l'apôtre Mahomet, au nom de ses disciples, ne privez pas de sépulture mon cadavre!

Les sabres et les yatagans achèvent la victime. Ceux de ses compagnons de supplice que n'a pas abattus la première décharge, sont passés au fil de l'épée.

Osman-Bey-Bardissy, Mohammed-Aly et les autres chefs rentrèrent, le lendemain de cette exécution, dans la capitale égyptienne. Leur retour fut solennisé par des réjouissances publiques. On fit descendre de la citadelle où il était détenu Seïd-Aly-Bey, frère d'Aly-Pacha-el-Gésaïrly, et l'on rechercha de par la ville tout ce qu'elle pouvait contenir en émissaires du vice-roi défunt. Aly-Aghâ, l'un de ses principaux officiers, complice de ses plus coupables intrigues, se cachait dans l'hôtel du consul de France. Par son hôte il obtint la vie et la permission de s'embarquer au port d'Alexandrie. Le drogman lui fit observer qu'après un service de cette valeur, il était de son devoir de remercier l'agent français :

— Moi! reprit le turc ingrat, je ne dois rien qu'à Dieu. Lui seul délivre d'un ennemi. Est-on libre? Le destin l'a voulu.

Quoi qu'il en soit, l'ordre et le calme semblaient repolir la surface de notre rude Égypte. L'intérieur raffermi obéissait aux Mamluks et aux Albanais, trois hommes le remplissaient de leur nom et de leur influence combinée : le téméraire Bardissy, le caduc Ibrahim-Bey, l'habile Mohammed-Aly. Un quatrième élément vint se mettre de la partie, et celui-là fut l'élément de la discorde. Tout à coup reparut sur la plage d'Aboukir un ancien prétendant oublié dans les brouillards de la Tamise. Le présomptueux Mohammed-Bey-el-Elfy, que nous avons vu partir avec la garnison britannique d'Alexandrie dans l'espoir d'intéresser un peuple puissant à la cause des beys, était renvoyé sur les rives du Nil dans le moment où la carrière s'ouvrait aux ambitions. Il avait été onze mois tenu dans une sorte de charte privée par le cabinet de Saint-James qui, selon les vicissitudes plus ou moins favorables des Mamluks, choyait ou négligeait son moyen d'action ultérieure sur l'Égypte. Les derniers événemens qui avaient rendu ses frères une autre fois arbitres du pouvoir ayant fait de l'étranger un homme à la mode, le

commensal des plus hauts personnages, le familier du prince héréditaire des Trois-Royaumes, n'avait pas seulement par la richesse de son costume, par l'élégance de sa tournure, par sa belle taille et ses grands yeux de flamme aux contours empreints de kohl, de poudre noire, ému la complaisante imagination des ladyes. Il s'était vu offrir le bras des aventuriers, les capitaux des spéculateurs : on ne lui avait rien su refuser, il s'était prêté à tout de très-bonne grâce. Il avait négocié l'escompte de certains revenus futurs, il s'était fait d'avance fournir dans le goût européen l'ameublement d'une maison royale. Il revenait enfin le 1er dou-l kadeh 1218, 12 février 1804, à bord d'une frégate anglaise de 44 canons, escorté d'une compagnie qui devait être plus tard sa garde d'honneur, et pourvu de tout un orchestre dont les divers instrumens allaient bientôt servir de jouets aux soldats de Mohammed-Aly.

Ce fut le 6 dou-l-kadeh,—17 février,—que la nouvelle de son débarquement se répandit par la capitale de l'Égypte. Bardissy n'était point désireux de céder au nouveau venu un pouvoir conquis à la pointe de l'épée : le chef des Arnautes, pour sa part, était assez de cette opinion. Tous deux passèrent quarante-huit heures en conférences, la perte d'Elfy-Bey fut résolue. Ses Mamluks, déjà partis à sa rencontre, succombèrent dès la nuit suivante près de Giseh ainsi que d'Embabeh, laissant de riches dépouilles entre les mains de leurs agresseurs. Lui-même dans sa kange,—barque allongée qui a une chambre à la poupe,—faillit devenir la proie d'une embarcation d'Albanais. Il en fut quitte pour l'abandon de ses bagages dont la valeur était immense. Ne pouvant plus douter, après cet incident partiel, des dispositions générales prises contre lui, le bey s'effraya et sortit du fleuve sur la rive est; puis il s'enfonça d'une lieue et demie dans les terres, jusqu'au village de Koranfyl où campaient les Bédouins Houaytâts. Une femme de cette tribu l'accueillit sous sa tente, et lui donna le lendemain une jument avec deux cavaliers dromadaires pour le conduire. Les Arabes de Bardissy découvrirent les traces d'Elfy-Bey : ils étaient sur le point de l'atteindre, lorsque celui-ci eut l'heureuse idée de jeter au milieu du sable pelisse et bijoux. L'avi-

dité de ses ennemis le sauva de leur fureur. Pendant ce temps-là ses partisans erraient dispersés par Mohammed-Aly qui, pour punir le commandant de la province de Menouf, Suleymân-Bey-el-Bahuab ou *le Portier*, d'avoir offert sa table au fugitif, lui enleva son camp et tout ce qu'il possédait. Trompée dans ses calculs et maltraitée dans la personne de Mohammed-Bey-el-Elfy, la politique anglaise jeta les hauts cris par l'organe de son consul-général : ce n'est point à elle que Bardissy devait rendre les comptes les plus sérieux.

Il avait fait transporter dans ses magasins les tapis, les tentures, l'argenterie, les bijoux, toute la partie précieuse du butin enlevé par les Albanais, auxquels il ne se hâtait pas plus pour cela de payer les huit mois de solde en souffrance. Irrités de cette double frustration, les soldats de Mohammed-Aly se rendirent avec leur chef au palais de Bardissy et réclamèrent l'arriéré, non sans hauteur ni sans menaces. Il leur fut promis satisfaction pour le lendemain; et Mohammed-Aly, interposant ses bons offices, persuada aux troupes d'accorder le delai. Bardissy, pour tenir ses engagemens, se vit obligé de frapper une contribution très forte sur les Levantins et même sur les Européens. Les consuls, après de vaines protestations contre une mesure à la fois spoliatrice et innovatrice, emmenèrent dans la ville d'Alexandrie le plus grand nombre de leurs nationaux. Les Arnautes n'étaient pas complètement désintéressés, ils firent entendre de nouveaux murmures : Bardissy imposa un second impôt à la population.

Le Kaire exaspéré se lève en tumulte et massacre les collecteurs. Cette foule des rues, qui depuis l'invasion française a cessé de connaître l'énergie, veut en finir du même coup avec la violence des Albanais, avec les exactions des Mamluks.

Unissant la sagacité de son esprit et sa hardiesse familières, Mohammed-Aly saura faire tourner en sa faveur l'imminense la plus fatale. Il se présente seul à la grande mosquée El-As'har dans laquelle bout le plus aigre levain de l'émeute. Il distribue des paroles de consolation, assure aux cheikhs, sur sa propre garantie, le retrait de la taxe oppressive. La tempête se calme, et les plus impatiens se reposent de l'avenir sur Mohammed-Aly.

Ce chef, dans de fréquentes entrevues, s'efforce d'amener Bardissy et Ibrahim-Bey aux expédiens par lesquels se peut affermir la sécurité publique : sa voix est récusée, presque repoussée.— D'une autre part, l'insurrection attend pleine justice..... Déjà voici qu'elle se demande si l'homme assez fort pour la maîtriser un moment n'aura point été assez audacieux pour se jouer d'elle..... L'orage gronde pour éclater encore, malheur cette fois à qui l'affronta !

Le 1er dou-l-hage'h 1218, 12 mars 1804, vers midi, une troupe nombreuse d'Albanais cerne à l'improviste la maison de Bardissy que protègent un bastion du fort de l'Institut, le voisinage de l'arsenal situé en face même, et une batterie jetée en travers de la grande rue. Le bey compte sur sa vigoureuse position; mais ses canonniers ont été séduits par les assiégeans, et après cinq ou six décharges à poudre, ils braquent leurs pièces contre les murailles qu'ils devraient défendre. L'arsenal est envahi; et de ses ouvertures, de ses terrasses, la fusillade lance la mort. L'assaut va être commandé, les portes du palais s'ouvrent.... Le chef des Mamluks se précipite à bride abattue; quelques soldats le suivent, et aussi plusieurs dromadaires chargés de ses trésors. Il sabre de droite et de gauche, il est blessé; mais il arrive au fort de l'Institut, qu'il abandonne pour se retirer vers Bassatyn.

Un groupe d'Albanais tient de même investie, quoique avec moins d'acharnement, la demeure d'Ibrahim-Bey. Le vieux mamluk passe la nuit faisant bonne garde; puis à l'aube du jour, il sort entouré de ses kâchefs, sous une grêle de balles, et gagne la place de Roumeyleh, d'où il s'enfuit au désert.

Husseïn-Bey le Zanthiote, qui gardait le poste du Mékyas avec deux cents Grecs au service de Bardissy, cède et met à la voile pour rejoindre ce chef disparu.

En moins d'un jour, les Albanais sont devenus les seuls possesseurs d'une capitale et les seuls dominateurs d'un pays. Trois cent cinquante Mamluks gisaient encore dans la ville du Kaire, mais le cœur de ceux-là ne battait plus. Ceux vivans qui résidaient à Damiette, à Rosette et dans les autres places de la Basse-

Égypte, purent s'échapper sans qu'on les inquiétât par trop : l'effusion du sang était suffisante.

L'heure de contenter une haute ambition paraissait venue pour celui que chacun appelait le vengeur des droits méconnus. Il ne se laissa pourtant pas entraîner au dangereux caprice d'une popularité d'autant plus fragile qu'elle était de plus fraîche date. Mieux valait prendre patience et préparer à son pouvoir des bases sûrement permanentes. Le reproche d'avoir détruit tour-à-tour Vice-rois et Mamluks pour se saisir de l'héritage, n'eût point été, dans le cas contraire, dépourvu de logique ; s'abstenir, c'était l'œuvre du désintéressement après l'œuvre du bien public, c'était enlever l'admiration et la reconnaissance de l'Égypte aussi bien que de la Sublime-Porte. Mohammed-Aly, choisissant le plus beau rôle en même temps que le plus ingénieux, se rendit à la citadelle, tira de prison Mohammed-Kusruf-Pacha et le fit aussitôt proclamer vice-roi.

La restauration de ce dignitaire ne fut pas de longue durée : le lendemain 3 dou-l-hage'h, 15 mars, les Albanais, excités par les neveux de Tâher-Pacha, le déposèrent une seconde fois et le conduisirent à Rosette, d'où il s'embarqua pour Constantinople. Une assemblée des chefs élut ensuite gouverneur Khurschyd-Pacha, commandant d'Alexandrie, lequel fit son entrée au Kaire le 21 dou-l-hage'h, 2 avril. Durant l'espace de dix-huit jours, qui s'étendit entre la nomination et la prise de possession, les rênes de l'État furent confiées à Mohammed-Aly avec le titre de kaïmakam, lieutenant du souverain; disons mieux, souverain par intérim.

Un firman vint asseoir dansses nouvelles fonctions Khurschyd-Pacha, trois semaines après son investiture. C'était, en moins d'une année, le quatrième acte de ce genre qui émanât du Grand-Seigneur, seulement pour l'Égypte. Les beys réunirent toutes leurs forces et revinrent dresser leurs tentes jusqu'aux portes du Kaire, interceptant les arrivages, coulant bas les embarcations de comestibles, pour jeter la famine dans la ville. Enhardis par l'exemple des Mamluks et par l'espoir de l'impunité, les Arabes nomades ruinèrent les moissons du fellah, et l'habitant de la capitale eut à gémir sur la licence de ses *défen-*

seurs : les hordes rapaces des Turcs ensanglantèrent les rues de meurtres isolés, les bains ne mirent plus les femmes à l'abri de l'outrage. Les difficultés de la situation demandaient au sommet du pouvoir un esprit moins variable que celui du nouvel élu, un milieu défini entre l'intraitable raideur et l'indécision flasque ; il fallait un homme égal à lui-même, et l'on n'avait trouvé qu'un honnête homme. La droiture est chose assez rare pour avoir son prix dans le monde politique, mais la haute comme la plus humble manipulation des affaires ternit aisément les heureuses candeurs! Khurschyd-Pacha ne sut point échapper à ce péril, sa virginité morale fut, hélas ! tôt perdue. Dans aucune sorte de résistance, il ne se montra suffisamment avisé.

La discrétion et la sagesse parurent avoir fait divorce avec lui, dès le début de sa carrière suprême. Pour assouvir les exigences d'une soldatesque avide et sans frein, il ordonnait de prélever un an de miry sur les provinces déjà si épuisées, il taxait à cent cinquante bourses les chrétiens de Damas établis dans les murs du Kaire, les cophtes à cinq cents, les cheikhs et les odjaklys à deux mille que des ôtages devaient garantir. Il rançonnait, à raison de douze cents bourses, les femmes des beys. Par ces mesures vexatoires, il s'attirait la haine de ses concitoyens ; par le trouble porté dans les harems de ses ennemis, il exaltait d'âcres besoins de vengeance. Trois mois durant, les collisions avec les Mamluks n'avaient été autres que des escarmouches. Près de Métamadieh, Mohammed-Aly s'était en personne battu contre eux l'espace de quatre ou cinq heures ; il avait ramené les siens portant en signe de triomphe les têtes de leurs rivaux. Pour représailles, la garnison de Belbeïs, forte de trois cents soldats, s'était vu passer par les armes, à l'exception du kâchef et de deux byn-bachys. Non loin de Bâtin, les Turcs avaient repoussé les Mamluks ; ils s'étaient, à Bélaks, laissé prendre leurs retranchemens. La patience de Mohammed-Aly s'épuisait aussi bien que celle des populations et même des beys ; il se décida pour un sérieux coup de main, et poursuivit les Mamluks dans toute la province de Kelioubyeh. Lors du retour, ses troupes sans vivres, sans vêtemens, se plaignirent avec une insistance lamentable du long arriéré de solde qui leur était dû.

Forcé de recourir aux expédiens, le chef albanais fit saisir deux riches propriétaires, et ne les renvoya dans leur famille qu'après avoir reçu de leurs mains trente bourses. Leur rang et la protection spéciale du Vice-roi fléchirent sous les nécessités du moment et sous l'omnipotence du saré-chesmé (général).

Les Mamluks retrouvaient toujours dans leur détresse des ressources nouvelles. Ils s'étaient ménagé des intelligences dans le parti des Arnautes, et ils avaient attiré sous leurs drapeaux un grand nombre de transfuges qui les informaient des desseins ennemis. Les esclaves de leurs maisons allaient au camp, et en revenaient avec des papiers roulés dans les tuyaux de leurs pipes ou dans les poils d'une barbe touffue. Les dépêches des beys à Khurschyd-Pacha gardaient le diapason de l'insolence. Par ordre du Vice-roi, on décapita, dans la cour du divan, un malheureux Grec chargé de l'un de ces messages.

Mohammed-Aly, aidé des troupes qui veillaient sur Chalakân, donna une leçon aux Mamluks, dont il suivit la trace dans la ligne de Tantâh. Il dirigea ensuite sa marche vers Karâfeh, — lieu des sépultures avoisinant la citadelle du Kaire,— pour chasser des Arabes qui ne cessaient d'inquiéter les pieux devoirs rendus aux morts. Sa mission dignement remplie, le chef albanais s'en alla occuper Bassâtyn avec huit cents fantassins. Il entrait dans le village, lorsque sortirent d'une embuscade et se précipitèrent sur sa troupe des flots confus de Mamluks. Dans leur effroi, ses soldats lâchèrent pied; il courut en avant pour les ramener au combat: toute vigueur de l'éloquence et du geste fut inutile. Peu de jours plus tard, les principaux officiers albanais et turcs parlèrent de surprendre nuitamment les beys sous leurs tentes. Mohammed-Aly emmena du Vieux Kaire mille hommes d'infanterie, qu'il partagea en trois corps dirigés sur Deïr-el-Tyn. Il arriva entre deux et trois heures du matin; quelques soldats impatiens tirèrent avant que le village fût cerné. Bon nombre de Mamluks, éveillés par la fusillade, eurent le temps de sauter à cheval et de fuir bride abattue, laissant derrière eux bagages et artillerie. Le poste de Torrâh fut pris sans qu'on tirât le glaive; l'alarme avait été communiquée à ses gardiens, qui s'étaient sauvés dans la montagne.

Mohammed-Aly rapporta, pour son lot, les têtes de cinq ennemis tombés sous ses coups. Le pacha lui offrit, en récompense de sa bravoure et de ses manœuvres stratégiques, une pelisse, la deuxième depuis le court espace de trois semaines.

Le 22 raby-êl-tany 1219, 31 juillet 1804, les Mamluks, fatigués d'efforts impuissans, levèrent enfin le blocus du Kaire. Mohammed-Bey-el-Elfy, après s'être caché, par suite de sa mésaventure, sous la tente d'un cheikh arabe de la province de Charkyeh, avait reparu au nombre de ses compagnons d'armes, et pris une large part dans leurs dernières opérations : il passa de même qu'Ibrahim-Bey sur la rive gauche du fleuve, Bardissy et Osmân-Bey-Hassan gardèrent la rive droite qu'ils munirent de retranchemens. Les barques de Rosette et de Damiette purent dès-lors naviguer sans encombre, et les fellahs approvisionner la capitale de ce qu'ils avaient su dérober à la dévastation. La retraite des beys vers le Saïd était accomplie voilà dix jours, lorsqu'un autre sujet de consolation anima les peuples du Nil : ses eaux venaient d'atteindre l'élévation marquée pour la culture. On coupa solennellement la digue du canal en présence du pacha, de Mohammed-Aly, du khady et des principaux citoyens. Vers la même époque un incident malheureux faillit devenir une catastrophe générale pour tous les Européens résidant au Kaire.

Deux Arnautes pris de vin sortaient de chez un médecin grec, dans le quartier français. Royer, l'ancien pharmacien en chef de l'armée d'Orient, lequel depuis notre évacuation exerçait aussi l'art médical, se trouvait sur le seuil de sa demeure. Il tenait une canne à épée. Les Albanais la lui demandent en passant, il refuse; l'un d'eux alors saisit l'instrument de défense et le tire par l'extrémité, mais il n'obtient que le fourreau. Le fer restait aux mains de Royer. La vue de cette lame remplit d'étonnement et de colère les ignorans soldats. Ils s'arment de leurs sabres et de leurs pistolets. Les domestiques du logis et quelques Francs du voisinage accourent et s'interposent dans la querelle. Deux de ces derniers reçoivent de légères blessures, Royer a son habit brûlé puis troué d'une balle. Quant au plus opiniâtre Albanais, un coup d'épée lui déchire le flanc,

deux coups de fusil le renversent mort; l'autre est blessé de deux coups de pistolet et d'un coup de sabre. L'épouvante gagne les familles qui cherchent partout un refuge. La porte du quartier se ferme, les enfans et leurs mères escaladent le mur de clôture qui donne sur la maison du cheikh el-Mohdy : le personnage vénéré les abrite et les protége. L'agent français, qui habitait le quartier vénitien, arrive sur le lieu du tumulte. Mohammed-Aly, informé de tout par le drogman du consulat d'Autriche, était venu à pied, suivi de quelques hommes, pour faire l'offre de ses bons offices. L'autorité de ce chef contient les Arnautes qui déjà se répandaient par les rues d'alentour, poussant des cris de mort. Il fait ouvrir la porte du quartier, y place une garde nocturne, et s'occupe sur-le-champ de prévenir tout plan de vengeance : il conclut avec les parties intéressées le rachat du meurtre. Le prix du sang, le dyeh sera de quatre mille *arbaynichs* ou piastres turques, et compté au frère de l'Albanais mort dans la lutte. Khurschyd-Pacha, imitant la conduite généreuse de Mohammed-Aly, donna plus tard sur la douane d'Alexandrie, au consul de France, une délégation dont le chiffre égalait la somme payée. La victime appartenait en qualité de byn bachy à la suite de Hassan-Bey, qui n'avait pas voulu traiter avant la remise d'un otage. Il désignait pour en tenir lieu l'agent français. Un interprète du consulat, M. Hildebrand, s'était alors proposé. Au péril de sa tête il demeura trois jours en la puissance du furieux Hassan-Bey; il ne démentit pas un seul moment la noblesse de sa courageuse inspiration.

—Toi pas plus que les autres, lui disait ce chef, tu ne sais donc point où se cache l'homme qui m'a tué mon byn-bachy?

— Je l'ignore.

— Et moi, je crois à ta parole; car si tu le savais, assurément pour ton propre salut, dans l'intérêt de ta délivrance, tu aurais soin de m'en instruire?

— Non.

—Eh bien! si l'on ne trouve pas le criminel, je te ferai dans ma cour lier à un poteau, et fusiller par mes gens.

—Ordonne de préparer les armes : la détonation sera enten-

due de mon gouvernement, et le bourreau suivra de près le supplicié.

Par les rapports qui lui étaient transmis en toutes circonstances, le Grand-Seigneur avait pu étudier avec anxiété la force croissante du parti albanais, et mesurer avec effroi les dangereux développemens que prenait d'heure en heure l'autorité du général des Arnautes. Sa Hautesse, désireuse de soustraire la partie la plus inflammable de son empire au contact de ces natures de feu, venait, par un de ses écuyers, d'adresser un firman à Mohammed-Aly et à plusieurs commandans de la même troupe :

« Vous saurez, les présentes venues, que les Français ayant assis leur pouvoir sur l'Égypte, la Sublime-Porte a dû s'imposer de grands sacrifices en hommes et en argent pour la reconquérir. Depuis cette époque, des esprits malintentionnés parmi vous ont fait retomber le Nil sous la domination des Mamluks. La Sublime-Porte ne vous en impute pas à tous la faute. Quoi qu'il en soit, le passé n'est plus et la clémence a de sa plume effacé les délits. Or, la Sublime-Porte vous invite à quitter l'Égypte et à rejoindre vos foyers avec les braves Albanais. Pourriez-vous donc vous refuser à rentrer dans vos familles qui vous tendent les bras? Soyez certains que l'oubli a couvert les événemens d'autrefois, et qu'il ne sera jamais question des faits relatifs à la vice-royauté de Kusruf-Mohammed-Pacha. La Sublime-Porte ne doute point que vous ne soyez empressés de faire honneur à ses dispositions indulgentes et d'accomplir ses ordres avec la docilité qui leur est due. »

L'appel ne put être obéi tant que dura le siége du Kaire. Après le débloquement, certains chefs engraissés de la misère publique échangèrent sans peine, contre leur retour dans la calme patrie, une continuelle série d'agitations qui les eût dépouillés des odieuses richesses acquises par le pillage ou par la retenue de la paie du soldat. Au nombre de ceux qui demandèrent leur licenciement, nous citerons Sâdek-Aghâ et Ahmed-Bey : le Vice-roi ne se fit pas prier pour accorder et hâter leur départ. Ils montaient une kange dans le port de Boulak, lorsque survinrent des Albanais qui, pour garantie de leur solde, s'opposèrent à l'embarquement. Du port, cette dé-

monstration se répandit par la ville, et toute la garnison s'émut. Khurschyd-Pacha, dans la crainte de mouvemens plus graves, fit remettre aux troupes un mois d'allocation. Puis, quelques jours après, leur ayant distribué 1,500 bourses obtenues des odjaklys, il les envoya dans la vallée supérieure poursuivre les Mamluks, sous peine à qui s'y refuserait de quitter immédiatement l'Égypte.

Mohammed-Aly ne s'était point encore prononcé au sujet de l'exhortation pathétique du Divan : il s'empara de cette circonstance pour tenter une épreuve sur l'opinion publique et s'assurer des chances que ménageait à ses plans altiers la sympathie de ses concitoyens. Il alla trouver le Vice-roi, lui dit que les revenus du gouvernement ne suffisaient pas à l'entretien de l'armée, que par suite nulle barrière n'arrêterait l'indiscipline; et que jugeant dès-lors ses services inutiles, il optait pour la douce existence du pays natal. Certes un tel appui ne devait pas être dédaigné; mais ce que le pacha redoutait surtout dans le chef arnaute, c'était un soutien trop puissant. Il accéda si volontiers à une séparation, qu'il s'empressa de nommer son sélikdar, ou porte-glaive, gouverneur de la province de Girgeh en remplacement de Mohammed-Aly. Le pauvre Khurschyd avait compté sans son hôte, le peuple;— ce qui fut d'ailleurs le vice rhédibitoire de toute son administration.—Le jour où le chef albanais mit en vente plusieurs immeubles qui lui appartenaient, la foule instruite que son plus chaud défenseur lui donnait le signal d'un regrettable abandon, ferma les portes des différens quartiers, des okels et des magasins. Témoignant à haute voix de son désespoir, de son deuil, elle remplit de ses groupes confus les places et les rues. Quelques bandes militaires s'étant concertées pour le pillage, Mohammed-Aly leur signifia de rentrer dans le chemin du devoir. Suivi de Hassan-Bey ainsi que de l'aghâ des janissaires, il parcourut à pied les bazars, et il ramena l'ordre, mais non sans peine. Quelques séditieux furent sacrifiés à l'exemple, on exposa leurs têtes et leurs troncs. Le lendemain les Albanais s'appauvrirent de deux cents hommes et d'un chef, Ahmed-Bey, lesquels partirent pour Alexandrie et Damiette, et de là emportèrent au loin la déception de leurs pétu-

lantes convoitises. Mohammed-Aly ne pouvait plus, quant à lui, s'éloigner du Nil sans ingratitude.

Le Vice-roi passa en revue les troupes dont il forma trois corps dirigés sur la Haute-Égypte. Le premier, sous les ordres du sélikdar, s'achemina vers Girgeh en traversant le fleuve et remontant la rive gauche : il se composait de quatre mille soldats, — les byn-bachys touchaient la solde pour un nombre quadruple. — Le deuxième corps prit la même route le 12 regeb, 17 octobre. Le commandement de ces trois mille fantassins et cavaliers fut offert en même temps qu'une riche pelisse par Khurschyd à Mohammed-Aly. Une réserve de douze cents hommes, conduite par Hassan-Pacha, dut éclairer par la rive droite la marche des deux autres divisions.

Le sélikdar rencontra près de Fechn, dans la province de Benysouef, une troupe de Mamluks et d'Arabes qui, jointe aux habitans du bourg, se battit avec une grande vigueur. L'assaut réussit néanmoins. Cent vingt Albanais furent tués ou blessés : on emmena les prisonniers ennemis à la citadelle du Kaire, et vingt-et-une têtes furent suspendues à la place de Rumeyleh. Les beys, poursuivis jusqu'en avant de Minyeh, prirent là une sanglante revanche qui leur valut quatre pièces de canon turques et des ravages considérables dans les rangs osmanlis, mais qui leur coûta deux kâchefs et trois beys. Mohammed-Aly renforça le sélikdar et investit la place vers le milieu du mois de ramadan 1219, c'est-à-dire, fin décembre 1804. Les Mamluks avaient fortifié l'enceinte au moyen de nombreux ouvrages; les endroits les plus faibles furent protégés par des bouches à feu de tout calibre que servaient des canonniers grecs et des soldats connus pour leur fidélité. Les Turcs élevèrent des retranchemens, établirent des batteries près de leurs avant-postes, et placèrent leur cavalerie hors de portée des canons de la place, dans une forêt de dattiers. Leur infanterie se tint à couvert dans une tranchée qui aboutissait au fossé. Après des escarmouches quotidiennes, les Mamluks par la porte du sud, — la seule restée libre, — se rejetèrent dans la campagne pour couper les communications. Ils descendirent vers Benysouef dont ils essayèrent vainement de s'emparer. Mohammed-Aly profita de

cette absence pour donner l'assaut à Minyeh. Il se fit suivre de deux mille hommes : un léger brouillard et le feu de l'artillerie favorisaient leur marche. Il s'avança jusqu'au bord du fossé. La cavalerie dut simuler une attaque sur le point qui regarde l'Égypte-Supérieure. Les échelles dont s'étaient munis quelques soldats se trouvèrent trop courtes : Mohammed-Aly fut, par tous les créneaux et du sommet des bastions, mitraillé vivement lui et ses gens. Il les rallia et leur fit reprendre attitude, mais il eut à regretter deux cent soixante morts.

Treize jours plus tard, le 19 dou-l-kade'h, 19 février, une tentative de Hassan-Pacha n'eut point de résultat plus heureux, malgré l'abandon des Grecs et des Noirs par leur commandant Husseïn-Bey, le lâche Zanthiote, qui s'était retiré aux premiers coups de fusil. Des voleurs parcouraient alors la Haute-Égypte : un chef de bande, Abuleyleh, — Père de la nuit, — vint proposer à Bardissy d'incendier la flottille des Turcs. L'offre acceptée, il remplit de matières bitumineuses préparées à l'esprit de vin plusieurs petites outres. Ses nageurs allèrent, la nuit du 30 dou-l-kade'h, 2 mars, attacher le bitume sur le flanc des barques et y mettre le feu avec des mèches d'étoupe conservées dans des lanternes. La coque des bâtimens brûlait, et les soldats de garde ne s'étaient aperçus de rien encore. Ils s'éveillèrent en sursaut, et, loin de réprimer l'invasion des flammes, s'enfuirent vers le camp. Mohammed-Aly, sans attendre un second signal d'alarme, se précipita vers la rive et fit séparer aussitôt les barques non atteintes de celles qu'il était prudent de laisser consumer. Il sauva ainsi une bonne part des vivres et des munitions. Les Mamluks, habitués à la guerre de rase-campagne, s'ennuyaient de subir derrière des murailles un feu qu'ils ne pouvaient éteindre dans le désordre d'une charge. Beaucoup s'échappaient furtivement de leur poste, afin de se réunir à d'autres beys dont le drapeau flottait plus mobile. Enfin, la garnison leva le reste de ses tentes; et après le cinquante-sixième jour de siége, les Albanais ainsi que les Turcs entrèrent dans Minyeh.

Pendant que toutes ces agitations remuaient la Haute-Égypte, un crime fécond en péripéties tenait dans le plus palpitant émoi la cité du Kaire. Un chef arnaute, Dâly-Osmân, logeait dans le

voisinage de la mosquée du sultan Hassan ; il bâtonna et poignarda, sous prétexte de pédérastie avec un de ses serviteurs, le cheikh Ahmed-el-Barrâny, qui venait chaque jour dans cette maison réciter des versets du Koran. Les ulémas crurent devoir suspendre leurs leçons à la mosquée el-As'har ; ils alléguèrent pour motif que l'enseignement de la morale était superflu, dès l'heure où l'on s'abstenait de la mettre en pratique. Les cheikhs, encore plus indignés de l'attentat, firent porter le cadavre au Mehkemeh, au lieu où l'on rend la justice. L'assassin comparut face à face avec le fils de la victime. Ce dernier, dès qu'il se présenta dans la salle d'audience, cria en montrant l'Albanais :

— Voici l'homme qui a tué mon père innocent ! Il a bavé la calomnie pour couvrir son propre forfait. Mon père, dans son agonie, a déclaré qu'il partait l'âme pure.

Suivant le texte du Malky, le troisième des quatre codes musulmans, il faut ajouter foi aux lèvres mourantes, parce que cet état suprême ne permet point d'offenser la vérité. Les cheikhs plaidèrent le vœu de la loi, le kadhy exigea des témoins qui eussent entendu les mêmes paroles ; un seul déposa, il ne put être donné suite au procès. Bâly-Osmân, absous, fut nommé kâchef de Giseh. Les Mamluks ayant fait quelques dégâts autour de cette place, il sortit avec un détachement pour les punir, tomba dans une embuscade avec tout son monde, et fut décapité.

Khurschyd-Pacha, sentant le besoin d'opposer un contre-poids à la force albanaise en Égypte, avait demandé des secours au Grand-Seigneur. Le 29 dou-l-kade'h, 29 février, trois mille soldats vinrent prendre les ordres du Vice-roi, qui les cantonna dans le Vieux-Kaire et les environs. Ces cavaliers étaient des Syriens formant un corps de *Delhys;* on les appelait de ce nom, qui se traduit par *Fous*, en raison de l'ardeur téméraire avec laquelle ils bravaient le danger. Khurschyd se montra d'une condescendance charmante vis-à-vis de ses nouveaux défenseurs : non content d'affecter à leur solde un budget spécial de six cents bourses par mois, il leur laissait tout loisir d'exercer contre les habitans l'humeur déprédatrice qui leur était si familière. Mohammed-Aly et Hassan-Pacha ne se méprirent point sur les in-

tentions du peureux Vice-roi : ils quittèrent sans retard la Haute-Égypte, montrant à leurs troupes le chemin de la capitale. Ce brusque retour annonçait un choc, et la possession du Kaire devenait trop précieuse pour que le représentant de Constantinople ne s'efforçât pas de clore toutes les avenues à la marche albanaise. Il réunit les cheikhs, les ulémas, les odjaklys, et leur fit entrevoir dans Mohammed-Aly, dans Hassan-Pacha, des séditieux qui avaient soif de ramener les fléaux de l'indiscipline. Pour l'effet de sa péroraison, il tira d'un sac de soie verte un papier : « Ceci, dit-il, est un hatty-schériff qui m'autorise à renvoyer où il me plaira les chefs récalcitrans. Ceux auxquels obéissent les Arnautes continueront de se battre contre les beys ou rejoindront leur patrie lointaine ; mais vous tous assemblés ici, vous devez rester avec moi et me soutenir de votre crédit, de vos efforts, de vos conseils. » Les assistans promirent secours et décidèrent que deux cheikhs, puis deux odjaklys, renouvelés toutes les vingt-quatre heures, se tiendraient en permanence auprès du Vice-roi. Khurschyd-Pacha établit dans la citadelle Sâleh-Koch, byn-bachy dévoué, avec une suite de deux cents hommes, pour défendre les abords de la place; il cantonna les Delhys à Giseh, à Torrah, garnit ces deux postes de retranchemens et de quelques bouches à feu, les approvisionna en vivres et en munitions de guerre.

Cependant Mohammed-Aly et Hassan-Pacha s'avançaient par la rive droite du fleuve : ils avaient derrière eux quatre mille soldats ; ils placèrent leur avant-garde à Sefâh, leur camp au village de Tabbyn, et parurent devant Torrâh dont ils franchirent les portes. Les Delhys faisant mine de résistance, Mohammed-Aly entre en pourparlers avec leurs chefs, qu'il revêt de pelisses et comble de présens. Habile dans l'art de persuader, il leur fait entendre qu'il n'est point un rebelle; mais qu'il vient simplement, au nom de ses troupes, réclamer une solde toujours refusée. Cette conduite ne pouvait trouver que des approbateurs : les deux corps fraternisent et se dirigent vers la capitale de l'Égypte. Les Albanais y reprennent sans obstacle leurs anciennes habitations, les Delhys ont fait halte à Deyr-el-Tyn et au Vieux Kaire. Le pacha leur demande compte de

l'entrevue ; ils répondent : « Les Albanais ont raison, et nous n'irons point nous armer contre leurs droits : que dirions-nous si demain, nos services ne nous étant pas payés, on agissait de violence envers nous ? »

Mohammed-Aly et Khurschyd-Pacha jouent maintenant cartes sur table ; mais il faut de l'argent au Vice-roi, et l'argent manque. L'impôt ne saurait être perçu dans les campagnes désolées par les Mamluks et les Arabes, l'administration languit paralysée. Les Delhys forcent les maisons du Vieux Kaire, en chassent les hôtes, se ruent sur les femmes, enlèvent les enfans. Le commerce alarmé de la capitale ferme les boutiques, les okels et les bazars ; le peuple, à bout de sa détresse, outré de ses malheurs, invoque de ses cris une répression devant laquelle échoue un débile pouvoir. Le kiâya du gouverneur se montre au nom de son maître, les outrages et les pierres pleuvent sur lui du haut des fenêtres et des terrasses. Un contraste frappant s'établit en regard de ces impuissances et de ces perturbations : c'est le prestige austère exercé par la conduite de Mohammed-Aly, observateur scrupuleux des préceptes du Koran, visiteur familier des cheikhs et des ulémas ; puis encore c'est la discrète modération de ses Arnautes, qu'il sait retenir dans la discipline.

Le Vice-roi, comprenant que la plus rude censure de son autorité gît dans la seule présence du chef albanais, fait avertir l'importun rival qu'un firman arrivé de la veille le nomme pacha de Geddah ; il l'invite à venir prendre communication de la pièce authentique et recevoir les insignes de son titre dans la citadelle du Kaire. Mohammed-Aly ne se fiait pas assez en Khurschyd pour accepter la proposition ; le gouverneur alors emploie des tiers officieux, dont la parole finit par être entendue. Les parties conviennent de se réunir dans la maison du pacifique Seïd-Aghâ. Le général des Albanais s'y rend vers l'heure de l'asr ou de la prière (trois heures de l'après-midi), accompagné de Hassan-Pacha et d'Abdyn-Bey ; le Vice-roi, suivi de ses principaux officiers. Khurschyd ayant fait, — selon le cérémonial ordinaire, devant le khady et les ulémas, — lecture du firman, revêt Mohammed-Aly de la pelisse, et le coiffe du kaouk. Le nouveau pacha se retire ensuite ; les soldats au dehors

se postent devant lui et réclament leur solde ; il leur crie : « Votre Vice-roi est là, c'est à lui de vous répondre. » Il jette parmi le peuple des pièces d'or et d'argent, monte en selle et pique de l'éperon.

Les Albanais excitent quelque tumulte, accusent le gouverneur de péculat, et parlent de le garder prisonnier jusqu'à ce qu'ils aient reçu entière satisfaction. Hassan-Pacha les fait, non sans peine, rentrer dans le calme, et le soir venu, reconduit le Vice-roi à son palais de la citadelle. Tous les jours suivans, les murmures des Arnautes se croisent avec les doléances de la population, que désolent à la fois les excès des Delhys et les taxes continuellement imposées par Khurschyd-Pacha. Le 14 safar, 14 mai, les mécontens se portent à la grande cour de Mehkemeh, lieu, — comme nous l'avons dit, — où se rend la justice. Le khady, effrayé de l'insurrection, ferme les portes de son tribunal ; Seïd-Aghâ et les principaux cheikhs s'en vont trouver Mohammed-Aly et lui parlent de la sorte :

— Khurschyd-Pacha mérite l'indignation publique : nous ne voulons plus lui obéir, il devient par trop odieux. C'est un persécuteur : que la droite divine pèse sur lui !

— Il faut le déposer ! ajoute Seid-Omar-Makram, nakyb el-achraf, c'est-à-dire, chef des ewlad-rasoul, — ces schériffs coiffés du turban vert, augustes descendans de la race du prophète ou de Fathmé, sa fille. —

— Qui investirez-vous du commandement suprême ? demande alors Mohammed-Aly.

— Toi, parce que tu aimes le bien.

Le chef albanais se récuse avec modestie en face d'une si haute fortune ; les cheikhs insistent, il cède à leurs vœux. Seïd-Omar-Makram et Abdallah-Cherkâouy se lèvent, lui couvrent d'une pelisse les épaules et le promènent à cheval par toute la ville, salué des cris enthousiastes de la multitude.

Mohammed-Aly est de ce jour, — 14 safar 1220, 14 mai 1805, — souverain de l'Égypte. Qu'on ne traite point d'usurpateurs les princes par le choix des nations, car ils sont les plus légitimes et les plus grands de tous. Un téméraire osa interroger, non sans ironie, Moëz le brave, Moëz le généreux, sur la



Méhemet-Ali proclame Vice-roi

branche des Alides qui lui avait donné le jour et la puissance. Le khalife tira son sabre du fourreau : « Voilà, dit-il, ma généalogie ! » Prenant de l'or à pleines mains, et le répandant sur le peuple, il ajouta : « Voici ma noblesse ! » Quant à l'homme extraordinaire dont nous avons mentionné l'avènement suprême, si l'on nous demandait le point d'où il est parti pour arriver jusque-là, nous répondrions par le chapitre transitoire qu'on va lire.



IV.

LA CAVALE.

1769—1805.

Certaine province de la Turquie d'Europe a pour nom moderne la Romélie, pour nom antique la Macédoine. De son beylerbey, ou bey des beys, dépendent cinq pachaliks. Dans cette Romélie, — à l'occident du cap Asperosa et sur le bord septentrional du golfe de Contessa, — devant l'île de Tasso que les Français appellent du Tasse, que les Grecs surnommèrent Chryse, la Dorée, pour ses trésors de pierreries, célèbres comme ses vins dont Chrysostôme déplorait la douce influence, et ses bois aujourd'hui les plus précieux pour constructions navales; — entre l'Hèbre et le Strymon, — à l'extrémité des plaines de Serrès, — à 128 kilomètres est de Salonique, l'ancienne et célèbre Thessalonique fondée par la sœur d'Alexandre, — à 320 kilomètres ouest de Constantinople, — à deux lieues du continent, — se dresse une roche qui s'avance dans la mer et figure un coursier. Dessus on voit assise une ville possédée longtemps par les Génois et les Vénitiens.... La Cavale.

Ce fut précédemment Galepsus, colonie de Thasos, et primitivement Bucephala que le fils du roi macédonien bâtit en l'honneur de son cheval.

Un mur escarpé la protège, un château gardé par quelques soldats la défend. Outre le disdar ou châtelain, un lieutenant du pacha, un mussellim la commande; outre un khady et un kaimakam, le gouverneur de Salonique l'administre.

Un chemin y mène de ce sangiak ou district. On traverse les ruines d'Eione; puis Orfano où réside un aghâ, où se tient un marché pour la vente du coton qui se recueille alentour. On

laisse à gauche les côteaux que jadis occupaient les Pières, on s'achemine vers les hauteurs du Pangée qu'enrichissent des mines de cuivre, de fer, d'argent et d'or, dont parle Hérodote et dont Thucydide eut la direction. Les premières bases méridionales franchies, on s'engage dans une route à peu près droite jetée entre les deux chaînes, et bordée d'un grand nombre de petits villages. Au-delà de cette vallée, large de 4 kilomètres et longue de 24, une pente marquée se précipite dans Prausta que des fragmens de l'antiquité donnent lieu de prendre pour la Phagrès d'Hérodote. Xercès conduisit par ce chemin ses innombrables troupes à Amphipolis, lorsqu'elles se furent divisées vers l'Angitas afin de pénétrer plus facilement au cœur de la Macédoine. On parcourt la plaine de Philippes où les Perses campèrent; et dépassant le bourg de Rastcha, on s'enfonce, comme eux, dans les gorges des Sapéens. Après une demi-heure de marche dans ce col nommé aujourd'hui Dervent, — ou Étroit sentier entre deux cîmes, — on atteint une élévation autour de laquelle se déploient les magnificences d'un ample panorama : l'isthme du mont Athos, les îles de Thasos, de Samothrace, d'Imbros et de Lemnos; les rivages et les monts de Thrace, puis l'horizon des mers infinies.

Une descente rapide et tortueuse aboutit enfin à la Cavale, dont l'unique porte est décorée par un vaste sarcophage blanc qui forme le bassin d'une fontaine, et laisse lire une inscription latine célébrant une dame de Rome. Venu des sommets voisins, un aqueduc transporte un cours d'eau limpide qui achève de désaltérer une population de huit mille âmes, presque toute composée de Musulmans. Une rade sûre offre un facile mouillage, et là converge une part active du commerce levantin.

Depuis les premières capitulations dictées à l'empire ottoman, nous avons acquis le droit de placer un consul dans cette vive atmosphère qui embrasse des terrains d'une extrême fertilité. En 1771, une maison française y fonda un établissement. L'un des régisseurs, M. Lion, fut investi d'une grande autorité morale par ses nouveaux concitoyens. Il profita de cet ascendant pour sceller entre les Européens et les indigènes des liens de bonne harmonie qui n'ont éprouvé jamais la moindre altéra-

tion. Dès-lors, on a vu chaque année les armateurs de Marseille, — patrie de l'honorable M. Lion, — expédier à la Cavale des objets d'importation très nombreux, en retirer du tabac, du coton, du riz, de la cire et de l'huile.

Un autre titre d'amitié nous est commun avec ces plages lointaines. Le fort qui domine le promontoire s'honore de compter parmi ses huit ou dix canons une pièce en bronze du calibre de 24, portant le nom de Vendôme avec cette devise : *Ultima ratio regum.*

Tout autour du pays se dessinent, comme pour l'encadrer : le mont Symbole qui, suivant Dion Cassius, unit le Pangée à diverses collines de l'intérieur; qui, selon Appien, fut contourné par les légions républicaines de Brutus et de Cassius marchant contre Norbanus et Décidius, les généraux du Triumvirat; puis le mont Hémus qui s'étend jusqu'au fleuve de Mestus dans une profondeur de 20 kilomètres, et près duquel a jailli le sang des Romains : — *per latos Hœmi campos,* à travers les champs spacieux de l'Hémus, nous dit le poète de Mantoue. —

Le centre de ces montagnes présente çà et là des blocs de marbre comparables à ceux de Paros pour la finesse du grain. L'eau du ciel ne cesse de polir ni le soleil de brillanter cette blancheur éblouissante, depuis le temps où la capitale du monde lui empruntait de quoi immortaliser ses héros. Les mêmes collines, où le métal abonde, entr'ouvrent leurs flancs aux travailleurs qui approvisionnent de boulets la marine et les citadelles ottomanes.

Plus rude que le granit, une race barbare y partage l'aire de l'aigle et le nid de l'oiseau de proie. Ces descendans des Satres d'Hérodote ont vu maint conquérant s'appesantir sur la terre voisine : introuvables dans leurs plaines désertes, inaccessibles dans leurs antres, ils sont, à l'instar de leurs pères, demeurés purs de servitude et vierges de captivité. Les seules créatures vivantes qui les aient approchés jamais, sont les *tchingans* ou bohémiens, parce que ces malheureux leur sont utiles pour la fabrication de leurs instrumens. La saison du printemps venue, les chefs, qui sont les vieillards, convoquent

la jeunesse guerrière pour la longue orgie qui doit préluder aux désordres d'une année. Les vivres et le vin sont exigés impérieusement des métairies voisines, les agneaux sont enlevés au pasteur, les bohémiennes à la tente de la famille. Les convives s'asseyent en rond et les jambes croisées ; les moutons embrochés à un rameau d'arbre tournent sur deux piquets de bois et rejoignent bientôt les vases de liqueur, les plats champêtres, sur l'amas de fougères qui sert de table. Après le repas, les pantomimes lascives s'agitent en cadence ; puis ceux dont la barbe est une pluie de rosée procèdent au maniement des armes, tandis que ceux dont la barbe est encore semblable à l'envergure du corbeau, se jettent sur la trace des danseuses perdues dans l'épaisse forêt. Ainsi le culte de Bacchus, familier aux ancêtres, survit dans les mœurs présentes. Chaque bande, composée d'une cinquantaine d'individus, se met en marche le lendemain pour ne plus s'arrêter qu'aux frontières du Rhodope. Le *Guvendégis* fait honneur à son nom d'origine persane, signifiant un être *qui bondit.* Toujours prêt à se battre et toujours prêt à s'échapper, il rôde. Pour se préserver du froid, il possède un capot et s'en tient là. Pour combattre, il a son regard farouche, sa contenance hautaine, son geste menaçant, un long fusil qu'il ne dépose ni le jour ni la nuit, une poire à poudre, — elle en contient deux livres, — une giberne remplie de cartouches et de balles, un yatagan pareil au grand coutelas des aïeux, ces montagnards libres que Thucydide mentionne dans l'énumération des cohortes de Scytalcès, puissans auxiliaires des rois de Bulgarie et rivaux indomptés du monde romain lui-même.

Décret admirable et sublime fantaisie de l'Arbitre divin ! Sur ce théâtre d'événemens gigantesques, sous le même ciel que tous ces hommes de fer, à côté de ces primitives et brutes natures, naquit le grand agitateur, le grand civilisateur de l'Orient. Savez-vous bien en quelle année? En la 1182ᵉ depuis Mahomet, et la 1769ᵉ depuis Jésus-Christ, celle qui jeta dans le monde occidental Bonaparte, Châteaubriand, Cuvier, Soult, Belliard, Ney, Lannes, Humboldt,

Schiller, Walter Scott, Brougham, Canning, Wellington..... Rien que cela!

Le père de Mohammed-Aly était d'origine turque et chef de la garde préposée à la sûreté des routes. Il s'appelait Ibrahim-Aghâ. La mère de Mohammed-Aly eut, — alors qu'elle portait dans son sein le fruit prédestiné, — un songe qui, d'après l'interprétation des bohémiens, assurait au futur Roméliote richesses, honneurs, puissance. L'adolescent conserva mémoire de la prophétie qui lui avait été révélée : il espéra. Sa patrie était celle d'Alexandre et de Ptolémée, son premier nom celui du Prophète : Mohammed, c'est-à-dire Mahomet ou le Glorifié..... Encore des présages d'élévation. Nous allons dire, maintenant qu'ils se sont accomplis, de quelle sorte le Vice-roi raconte ses plus fraîches journées :

« De dix-sept enfants qu'avait mon père, il n'est resté que moi, — neuf frères mes aînés moururent en bas âge — : il en résulta que je fus entouré de la tendresse la plus vive. Mes camarades me raillaient souvent et me jetaient aux oreilles cette phrase amère que je n'ai jamais oubliée : « S'il venait à perdre ses parens, que deviendrait ce malheureux Mohammed? Il n'a rien et il n'est bon à rien..... » Elles firent en moi une profonde impression ces paroles fatales : je résolus bien fermement de me transformer et de me rendre maître absolu de moi-même. Plus d'une fois il m'arriva de courir deux journées de suite, prenant le moins possible de sommeil et de nourriture. Je ne goûtai point de repos que je n'eusse acquis sur mes compagnons de jeu une supériorité marquée pour tous les exercices du corps. Je me rappelle une lutte à la rame par une mer houleuse. Il s'agissait d'aller en canot dans une île voisine de la côte. Mes concurrens abandonnèrent tous la partie, et moi j'y dépensai la peau intérieure de mes pauvres mains encore si délicates; mais je n'y pris pas garde et j'abordai. Cette île m'appartient aujourd'hui. »

La catastrophe dont l'avaient menacé les indiscrets plaisans atteignit le benjamin d'Ibrahim-Aghâ. Son père dut monter vers Dieu. Son oncle prit soin de lui. Tussun-Aghâ fut immolé aux vengeances de la Porte, Mohammed resta deux fois orphe-

lin. Un vieil ami de la famille, le tchorbagy, gouverneur de la place, recueillit le jeune abandonné qu'il fit élever avec son propre fils. M. Lion, le négociant dont nous avons parlé en ces dernières pages, résidait alors à la Cavale. Séduit par la spirituelle gentillesse de son petit concitoyen que le malheur rendait plus intéressant encore, notre compatriote lui témoigna aussi une affection toute paternelle, et tel fut le germe de la sympathie que les Français ont trouvée constamment vivace chez le maître de l'Égypte. — Mohammed-Aly pacha n'oublia point les bienfaiteurs de Mohammed le besogneux. En 1820, il invita par une lettre cordiale M. Lion, de retour en France, à venir visiter les bords du Nil; mais le jour précis où devait s'embarquer le généreux Marseillais fut le jour de sa mort. Le Vice-roi fit remettre à la sœur du défunt 10,000 francs, une partie des dons qu'il destinait à son hôte. —

De très-bonne heure, Mohammed le macédonien rechercha et saisit l'occasion de signaler les heureuses ressources, les fermes hardiesses de son caractère. Un village de l'arrondissement refusait le tribut au tchorbagy par suite bien empêché : Mohammed-Aly offre ses services.

—Je demande dix hommes et me charge du reste.

Il les obtient de son protecteur qui d'abord le regarde avec surprise, et qui, frappé de sa détermination, lui donne carte blanche. Il mène droit la faible troupe à la mosquée de Prausta, invoque l'apôtre du Très-Haut, mande sous un prétexte de grave importance les quatre principaux habitans qui accourent du pas le plus ingénu.—Sans conférence plus longue, l'étranger les fait garotter et les entraîne vers la Cavale, appuyant le poignard sur le cœur de ses prisonniers, à chaque tentative des autres rebelles pour les arracher de ses mains. Le lendemain les captifs étaient libres, et l'impôt soldé. Ce trait d'ingénieuse audace valut à son auteur une double récompense. Le tchorbagy, enchanté de sa conduite, lui décerna le titre de buluk-bâchy, —chef d'une compagnie,—et lui donna pour femme, en 1787, une sienne parente, riche et divorcée. Mohammed-Aly eut d'elle cinq enfans.

Les trois fils étaient Ibrahim, Tussun et Ismaïl. Ibrahim

(chez nous, Abraham), — tel fut aussi le nom d'un fils du Prophète, — vit le jour en notre grande année politique 1789. L'ancien mari de sa mère vivait encore. Cette circonstance a donné lieu à une fausse hypothèse exploitée par les malveillans : nombre de publicistes ont prétendu qu'Ibrahim était simplement l'héritier adoptif de Mohammed-Aly. Les moins timides n'ont pas même reculé devant l'apport d'une date quelconque au sujet de l'adoption. Ibrahim, suivant les uns, touchait à sa troisième année, selon d'autres à sa vingt-septième. D'après ceux-ci, le gouverneur de l'Égypte en 1816 aurait voulu, par un choix digne, réparer dans l'avenir de sa dynastie le vide laissé par Tussun-Pacha, son unique rejeton que la mort venait de ravir à ses embrassemens. Les rêveurs intéressés à voir le sceptre du Nil tomber avec la droite forte que le trépas seul fera fléchir, sont allés bien plus loin encore : n'ont-ils pas insinué, en graves historiens, que le vice-roi ne fut jamais père? — Le royal patriarche a eu quatre-vingt-quinze enfans : sept du sexe mâle existent, sans compter quatre petits-fils.

Ibrahim-Pacha est non le prince Eugène, mais le roi de Rome du Napoléon oriental.

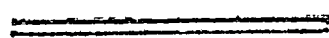
Peu de temps après son mariage, Mohammed-Aly se livra au négoce des tabacs. Ses opérations devinrent lucratives et lui inspirèrent cet amour, cette science du commerce que depuis il a toujours conservés. Les entreprises militaires attiraient néanmoins par un tout autre prestige le buluk-bachi roméliote; et pour le distraire de ses occupations civiles, à coup sûr le tambour n'avait pas besoin de battre deux roulemens.

Lorsque la Porte arma pour faire lâcher prise aux forces françaises en Égypte, le tchorbagy de la Cavale fut requis de fournir son contingent. Il leva trois cents hommes qui durent aller rejoindre l'escadre ottomane au port de Marmarice. Aly-Aghâ, son fils, reçut le commandement supérieur : Mohammed-Aly eut le second. L'un des deux jeunes gens trouvant qu'il lui suffisait des périls préparatoires d'une traversée orageuse et des privations déjà subies dans les sables de la presqu'île d'Aboukir, se hâta de retourner en Romélie. L'autre, — vous devinez lequel, — ne se laissa pas dégoûter à si bon mar-

ché. Il hérita joyeusement du titre et de l'autorité de byn-bâchy ou colonel.Il sentit que la terre magnétique à laquelle il s'attachait ne lui serait pas toujours ingrate : il venait de l'aborder en dépit de la tempête et malgré les vigoureux efforts du général Friant ; il y marqua l'empreinte de sa babouche dans un rude choc avec le général Lagrange auprès de Ramanyeh. Il vit autour de lui périr tous ses compagnons, mais se distingua par une bravoure si incontestable que le capitan-pacha crut devoir lui confier l'attaque du fort. Vers la fin de la nuit, il se glissa jusque sous les retranchemens ; et comme la place était muette, il osa s'y jeter. Les Français, à son grand regret, en étaient partis une heure auparavant.

L'amiral turc nomma, au commencement de 1801, Mohammed-Aly saréchesmé, général. Nous savons le reste. Il s'est fait renard souvent, lion toujours. Il a renversé les Osmanlis par les Mamluks, les Mamluks par les Albanais, les Albanais par les Égyptiens. Il a fasciné, il a détruit quatre vice-rois, sans craindre de s'asseoir à son tour sur un trône si fragile. Y monter, a-t-on dit, c'était un chef-d'œuvre : y rester, un miracle.

Nous avons rendu compte du chef-d'œuvre.



V.

MOHAMMED-ALY, VICE-ROI.

1805—1806.

Une députation informe Khurschyd-Pacha du successeur qui lui est donné.

— Je suis vice-roi de l'Égypte, — répond ce prince, — en vertu des titres qui m'ont été conférés par le sultan. Je ne reconnais point une destitution prononcée par des fellahs. Je ne descendrai de la citadelle que sur l'ordre formel de la Sublime-Porte.

Il fait transporter auprès de lui l'eau, le blé, le biscuit, les provisions qu'il a pu rassembler, s'enferme avec une troupe de quinze cents hommes dévoués et se prépare à la défense. Le peuple se réunit en armes sur la place de l'Esbekyeh, les cheikhs rédigent au Mehkameh une déclaration des motifs qui les ont guidés contre Khurschyd-Pacha et en faveur de Mohammed-Aly. Un Tartare porteur de cette pièce approuvée par le khady est expédié pour Constantinople. Les habitans du Kaire et la garnison cernent la forteresse, élèvent des retranchemens, garnissent de tirailleurs le minaret d'une mosquée voisine, celle du sultan Hassan. Les cheikhs, auxquels Seid-Omar Makram offre l'exemple de l'activité, parcourent la ville dans tous les sens pour tenir les postes en haleine et s'opposer aux désordres presque inséparables d'une émotion publique. Mohammed-Aly fait publier en turc et en arabe l'ordre à ses concitoyens de veiller la nuit chez eux, de ne point inquiéter l'homme paisible, de ne repousser la force par la force que dans le cas où des soldats séditieux les insulteraient. Une de ces rixes prévues met aux prises quelques Albanais et des ouvriers à Bâb-el-Zoueyleh;

mais de vigoureuses demonstrations empêchent le péril de s'étendre.

Khurschyd-Pacha, de son côté, ne néglige aucune manœuvre qui puisse lui être profitable. Il écrit au chef des Delhys, à Kéliubyeh : « Je manque de vivres, de toutes munitions, de liberté. Le représentant du Grand-Seigneur attend de vous aide et vengeance. » Les Delhys, au lieu de réponse, apportent la lettre à Mohammed-Aly et lui viennent rendre hommage : leurs cheikhs reçoivent en échange de riches pelisses. Des mesures sont prises pour accélérer la reddition de la citadelle : on double dans les retranchemens le nombre des défenseurs, et autour des points dangereux le nombre des patrouilles; une batterie de deux mortiers est assise sur le Mokattam, des portefaix enlèvent du fort Camin, — nom d'un officier français tué par les Arabes, — une pièce de 18 qu'ils placent devant Bâb-êl-Ouezyr, la Porte du Visir. L'artillerie est mise en jeu, la citadelle riposte par ses bombes et ses boulets que depuis cinq jours elle a soin de diriger surtout contre le palais de Mohammed-Aly, la maison de Hassan-Pacha et la mosquée el-A'shar.

Khurschyd peut tenir longtemps encore : ses soldats sont assez audacieux pour franchir parfois les murailles au moyen d'échelles de cordes, et pour dérober, dans les habitations voisines, des vivres qu'ils rapportent à l'intérieur du fort. Le sélikdar de l'ex-gouverneur occupe le Vieux Kaire et les villages environnans; arbitre de la navigation du fleuve, il ravitaille les assiégés par le mur bas qui regarde le désert. Dans la nuit du 18 safar, 18 juin, un convoi de cinquante chameaux porteurs de provisions a été surpris. L'un des plus intrépides assiégeans, Haggâg-el-Khodary s'en est rendu maître, il a tué deux hommes de l'escorte et conduit trois prisonniers au nouveau pacha dont la sentence exemplaire leur a fait dans la mort rejoindre leurs camarades. Les Albanais sont toujours capricieux, exigeans et portés aux rumeurs : Mohammed-Aly ne saurait leur accorder une confiance absolue, déjà les canonniers servant les redoutes établies sur la place de Rumeyleh ont, un de ces derniers matins, suspendu le feu, sous prétexte qu'ils étaient créanciers d'une forte solde; leur ancien chef a dû, pour s'en faire obéir, em-

prunter 10 bourses, — 2,500 francs, — à un négociant français, M. Mengin.

Des occurrences inattendues viennent assurer le triomphe de la révolution. Le 30 raby-êl-âlouel, 28 juin, un courrier dromadaire annonce que Sâleh-Aghâ, capigy-bâchy, — ou chef des chambellans du Grand-Seigneur, — a débarqué dans le port d'Alexandrie. La population, toute heureuse du succès que cet incident présage à sa cause, manifeste sa joie par un bruit de fêtes et un tonnerre de salves animées. Le fracas de la mousqueterie fait croire à Khurschyd et à son sélikdar qu'un engagement a lieu entre les citoyens du Kaire et les soldats. Les deux chefs aussitôt font marcher deux corps de troupes qui, après un commencement d'avantage, sont forcés à la retraite. Le 12 raby-êl-tany, 9 juillet, le capigy entre dans la ville, ainsi que le sélikdar du grand-visir chargé de prendre une connaissance exacte de la situation des choses. On donne lecture des dépêches en présence des cheikhs assemblés : elles concèdent à Mohammed-Aly le titre de gouverneur de l'Égypte qu'il tient déjà des ulémas et du peuple; Khurschyd-Pacha reçoit par le même acte l'ordre d'aller attendre dans Alexandrie les décisions ultérieures de la Sublime-Porte. Une copie de ce message lui ayant été transmise, il répond qu'élevé à la charge de vice-roi par un hatty-schériff, il ne saurait être renversé par un simple firman. Quoi qu'il en soit, une sorte de trêve s'établit de l'une et l'autre part simultanément, spontanément : la mosquée el-A'shar rouvre ses portes, les élèves des ulémas reprennent le cours de leurs études ; par autorisation du pacha Mohammed-Aly, les habitans vaquent le jour à leurs affaires.

Mais les beys appelés par Khurschyd, qui leur a promis le retour des anciens priviléges, et qui entretient avec eux des intelligences par l'entremise de son sélikdar campé à Giseh, transportent leurs tentes à Deyr-el-Tyn d'où ils communiquent directement avec leurs alliés. Mohammed-Aly rassemble un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie, se fait suivre de Hassan-Pacha et d'Abdyn-Bey, puis va se poster à Bassatyn. Sa seule présence le débarrasse des Mamluks : les uns se retirent vers Torrâh, les autres vers Giseh. Il installe, quant à lui, ses

troupes au Vieux Kaire. Elles arrêtent un individu chevauchant sur la route de la citadelle, et chargé d'une missive qui développait ce plan d'attaque : « Demain nous lancerons sept fusées : à ce signal, Son Altesse le représentant de la Sublime-Porte en Égypte bombardera la ville en dirigeant le feu sur l'habitation de Mohammed-Aly. C'est alors que nous traverserons le Nil pour gagner le Vieux Kaire. Bardissy passera derrière le Mokattam et s'introduira dans le Kaire par le bourg d'el-Adlyeh, les autres beys accourront de Torrâh. Il y a tout lieu d'espérer que le peuple se soulèvera pour assurer la réussite de notre légitime entreprise. » La lettre était adressée à Khurschyd-Pacha, et signée de son sélikdar ainsi que d'Yassyn-Bey, un de leurs byn-bachys. Mohammed-Aly, entendant cette lecture, ne peut maîtriser son courroux. Il use dans toute sa rigueur du droit de la guerre ; et, malgré l'intercession du khady présent à la scène, il fait trancher la tête au messager qui était kurde d'origine. Les Mamluks de la Haute-Égypte rejoignent les lieutenans du gouverneur déchu, sans manifester pour cela une attitude vraiment hostile : Yassyn-Bey se permet, avec deux cents des siens une excursion dans l'île de Roudah, il s'empare de trois canons et de quelques artilleurs; mais il est bientôt repoussé par les Albanais du Vieux Kaire.

Depuis plus d'une semaine, depuis le 20 raby-êl-tâny, 17 juillet, le capitan-pacha et son escadre de trois vaisseaux, trois frégates, une corvette et deux mille cinq cents hommes de troupes terrestres, venus pour mettre fin à toutes les dissensions, gardent l'ancre fixée dans les eaux d'Aboukir. Le sélikdar de l'amiral turc s'est présenté au sein de la capitale, porteur d'un firman et d'une dépêche : l'un autorisait Mohammed-Aly, tant qu'il n'aurait pas reçu des ordres contraires, à gouverner l'Égypte; l'autre réitérait à Khurschyd l'injonction de quitter la citadelle pour Alexandrie. L'ex-Vice-roi ne peut désormais se méprendre sur les volontés réelles de la Porte-Ottomane : il assure, — dans une conférence avec le sélikdar du capitan-pacha, qui s'est rendu près de lui accompagné de Saleh-Aghâ le capigy-bâchy, — être tout prêt à suivre ponctuellement les prescriptions du Grand-Seigneur, pourvu qu'il lui soit remis 500 bourses

empruntées aux chefs de ses soldats, et qu'il ne saurait leur rendre, car il possède pour unique ressource « les habits dont il est couvert. » Mohammed-Aly se charge de la dette. Mais voilà qu'au jour fixé pour la restitution du fort, Khurschyd prétend ne vouloir plus sortir : les femmes et les enfans sont les seuls renvoyés. Le lendemain dès l'aurore, trois coups de canon partis de la citadelle mettent en mouvement la garnison de Giseh qui marche aussitôt sur Embabeh avec une batterie de quatre bouches à feu. Parvenue en face de Boulak, l'artillerie lance une décharge du côté de la douane. Cet incident cause une alerte. Mohammed Aly ramasse à la hâte une poignée d'hommes, s'en va occuper et retranche Embabeh que l'ennemi n'a pas encore atteint. Le sélikdar du capitan-pacha et le capigy-bâchy montent encore une fois à la citadelle, et après de longues négociations Khurschyd promet d'évacuer dans trois jours la forteresse, dont le 7 gemady èl-âlouel, 3 août, Hassan-Aghâ saréchesmé prend le commandement au nom de Mohammed-Aly. Vingt-quatre heures plus tard, il sort par la porte de la Montagne — Bâb-êl-Gebel; — et, longeant les dehors de la ville, se retire à Bulak où des kanges l'attendaient lui, sa famille et ses serviteurs. Il fait voile pour Rosette. Khurschyd avait gouverné l'Égypte six mois et demi. Il monta et tomba par celui qui devait être son successeur.

Les contributions frappées intempestivement et violemment perçues, tel est le premier écueil dont le choc a fait chanceler la puissance des beys et celle de Khurschyd. Mohammed-Aly comprend bientôt la nécessité de se créer des ressources ; mais il sait y pourvoir par des formes équitables, au lieu des pratiques odieuses jusqu'alors suivies par ses devanciers. Avant d'établir un impôt, il prend les conseils des ulémas; il punit de fortes amendes les auteurs et les complices des crimes ordinaires, confisque les biens des grands coupables. Il met la main sur les collecteurs, sur les intendans, les administrateurs de revenus, qu'il soupçonne de s'être scandaleusement enrichis dans les calamités publiques : il exige des Cophtes ou Grecs l'apport de leurs comptes, et fait rendre gorge. L'intendant-général George Gohary est, pour sa part, contraint de reverser une somme de

4,800 bourses (1,200,000 francs). Pour inculquer dans l'esprit des soldats le sentiment du devoir et de la dignité nationale, il ordonne, sur la place de Rumeyleh,—théâtre des exécutions militaires,—le supplice d'un officier convaincu d'espionnage à l'ennemi. Les Mamluks revenaient rôder autour de la capitale, une deuxième tentative de siége était imminente : le gouverneur, résolu de prévenir à tout prix un pareil fléau, dresse une embûche que l'étourderie facile de ses adversaires ne leur permet pas d'éviter.

Des chefs de troupes et des cheikhs entretenaient avec les beys une correspondance dans laquelle ils se gardaient si bien de ménager le Vice-roi, qu'ils s'offraient à les introduire dans la ville et à soulever la masse en faveur de leur rétablissement. Le jour désigné comme opportun était celui où le pacha devait sortir de la place pour aller, entouré de sa nombreuse escorte, couper la digue du canal derrière laquelle sont tenus en réserve les trésors annuels du fleuve. Il n'en fallait pas plus pour capter la confiance des Mamluks aveuglés par le désir de la vengeance. Le matin du 21 gemâdy-êl-âlouel, 18 août, quatre cents d'entre eux, que précédaient six beys, se présentent à la porte des Conquêtes,— Bâb-el-Fotouh.— Quelques gens du peuple qui la gardaient ouvrent sans nulle difficulté : les nouveaux venus, ne trouvant point d'hommes en armes qui leur disputent le passage, s'avancent tambour en tête et l'allure triomphante. Mais dans le quartier el-Zueyleh, des Moghrebins se prennent à faire feu sur l'imprudente cavalerie qui tourne bride et se rejette vers la campagne. Vain espoir ! les chemins sont fermés, pas une de ces mille rues étroites n'est libre de soldats. L'extrême et brusque menace du péril fait perdre aux Mamluks l'esprit et le courage. Ils mettent pied à terre, abandonnent leurs chevaux, tentent d'escalader les murailles de la ville ou se réfugient dans les mosquées. Deux de ces malheureux parviennent à gagner la maison d'Abdallah-el-Cherkâuy : là ils trouvent quatre beys et un kâchef qui dès leur entrée au Kaire étaient accourus près de ce cheikh, le croyant de leur parti. Grâce à de bons coursiers, les six Mamluks s'échappent ensemble sains et saufs par la porte el-Ghoraïb. Le reste est pris ou tué.

Mohammed-Aly, qui n'avait été ni spectateur ni acteur dans les scènes de carnage, attendait sur un escalier de son palais le dénoûment. On lui amène les captifs presque nus et liés par les mains. De ce nombre se trouvait Ahmed-Bey, autrefois commandant à Damiette. Le pacha, aussitôt qu'il a reconnu l'un de ses plus acharnés ennemis, laisse éclater sa joie par ces mots:

— Eh bien! te voilà dans le piége?

Celui-ci ne répond que du regard. Puis il demande à boire. Ses gardes lui délient les poignets et lui présentent de quoi étancher sa soif dans une bardaque,— ou kolléh en arabe vulgaire d'Égypte, — vase de terre poreux qui rafraîchit l'eau. Ahmed saisit alors non la coupe offerte mais le poignard d'un aghâ son plus proche voisin, et se précipite sur le Vice-roi qui se dérobe non sans peine au fer homicide. Des soldats répriment le furieux qui en frappe quatre ou cinq et tombe percé de coups. Le lot de ses compagnons devient plus misérable encore. Ils sont chargés de chaînes et jetés pêle-mêle dans une salle basse. Le lendemain, en leur présence, des bouchers venus exprès écorchent et remplissent de paille les crânes des Mamluks morts dans la journée sinistre. — On égorge à leur tour les prisonniers, exception faite en faveur de Hassan-Bey-Chepké, puis de deux kâchefs qui se rachètent au moyen de trésors enfouis dans leurs anciennes habitations. Constantinople reçoit pour gage de la sanglante victoire quatre-vingt-trois têtes empaillées qui décorent les murs du sérail. Dans la partie à outrance qu'il soutient contre les beys, la première manche est désormais acquise au pacha, nous lui verrons plus tard écheoir la seconde.

Les Mamluks brûlent de prendre une revanche, et Mohammed-Aly de recueillir des chances nouvelles à travers le désordre que l'évènement du 18 août a porté dans les rangs des adversaires. Quinze cents Albanais, sous la conduite d'Abdyn-Bey, vont attaquer Ibrahim-Bey qui occupe le village de Torrâh en compagnie de son fils Marzuk. Les agresseurs mis en déroute se retirent au Vieux Kaire, après avoir laissé un tiers de leurs camarades sur le champ de bataille. Cet échec d'une médiocre importance est bientôt compensé par une riche série d'avantages.



La Mère d'Ibrahim fait son entrée au Kaire

Des ordres partis de la capitale pressaient la chute de Giseh. Plusieurs batteries disposées dans l'île de Roudah foudroyèrent les murs de la place. La garnison résistait avec vigueur; mais la retraite des Mamluks vers la Haute-Égypte, après la grande catastrophe de leurs frères, avait émoussé les belliqueuses résolutions du sélikdar qui, mettant bas les armes le 27 gemâdy-êl-tàny, 22 septembre, s'en alla raconter aux beys sa déconfiture et de là rejoindre dans Alexandrie Khurschyd-Pacha son maître. Les soldats eurent pleine amnistie, Yassyn-Bey ainsi que les autres chefs passèrent volontairement au service du gouverneur.

La présence des Delhys aux bords du Nil devenait plus qu'un hors d'œuvre; c'était un intarissable torrent de troubles, de vols et de brigandages, qui enfin reflua vers la Syrie, effrayé par les deux mille sabres de Hassan-Pacha et entraînant quelques centaines de femmes, de petits Arabes, de chameaux.

Partout, autour du nouveau pouvoir, l'horizon commençait à s'éclaircir. Le capitan-pacha, stimulé par les instances de notre consul et séduit par les témoignages de dévoûment, par les façons libérales du Vice-roi, sortit alors de ses longues irrésolutions pour mander au Divan l'assiette moins tourmentée, l'attitude plus ferme et plus heureuse du pays. La Porte expédia l'ordre de retour au grand-amiral qui mit à la voile pour Constantinople dans les premiers jours de chaabân, fin d'octobre. L'escadre emmenait Khurschyd.—L'ex-gouverneur du Kaire fut chargé, en quittant l'Égypte, de commander un corps d'armée dans une expédition contre les Russes. Promu depuis au pachalik d'Alep, il s'en vit chasser, rentra par un siége et sévit cruellement. Sa Hautesse lui confia ensuite le soin de réduire Aly-Tébélen, pacha de Janina ; et quand la mission eut été accomplie, le Sultan, qui soupçonnait le vainqueur de s'être approprié les trésors du visir vaincu, fit couper la tête à Khurschyd. —

Nous allions oublier à tort la remarquable prophétie écrite dans une note du capitan-pacha, six jours avant son départ des régions égyptiennes : « Derrière moi,—disait le turc pénétrant, —je laisse un homme qui deviendra le plus formidable rebelle

de l'empire. Nos sultans n'ont jamais eu de politique aussi retors, de pacha aussi énergique.

Sur ces entrefaites, les Mamluks, renouant leurs opérations, s'étaient emparés de Syout. Elfy-Bey avait battu dans le Fayoum un de ses anciens compagnons d'armes qui venait, à la tête de quinze cents soldats, occuper cette province dont il était nommé kâchef pour le compte du Vice-roi. Yassyn-Bey, en guise de représailles, avait, la nuit au pont d'el-Lâhoun, surpris les chameaux et les bagages de Châhyn-Bey appartenant à la maison d'Elfy-Bey. Jaloux de recouvrer son indépendance, il s'en alla tenir ensuite la campagne avec Suleymân-Bey de Girgeh,—non loin de Mellâouy. Le pacha, dans son indignation, fit enlever les meubles et renvoyer le vieux père du kâchef doublement transfuge. Il ordonna d'arrêter et de conduire sous escorte deux intrigans assez dangereux : Ismâïl-Bey officier de la Porte, Osman-Aghâ autrefois khaznadar de Mohammed-Pacha-Kusruf; puis, avec deux mille hommes — dont soixante furent tués au travers d'un canal fangeux,—il s'achemina sur la rive gauche du fleuve dans la direction des pyramides, il purgea de Mamluks et d'Arabes maraudeurs le territoire de Giseh. Un certain Uzé-Aghâ dut à son riche costume d'être serré de près dans un engagement : les ennemis crurent avoir devant eux le Vice-roi et le traitèrent en conséquence. Le véritable Mohammed-Aly-Pacha fit emporter Benysouef par ses deux byn-bâchys Abdyn-Bey, Sâleh-Koch.

Deux camps furent établis, l'un à Giseh, l'autre à Torrâh. Le Vice-roi, après quelques semaines d'un repos encore actif dans sa capitale, se rejeta sur la rive gauche du Nil pour protéger ses fellahs contre les excursions de Châhyn-Bey, mamluk d'Elfy le Grand et successeur d'Elfy le Petit qui était mort poitrinaire à Médynet. Tâher-Pacha eut ordre de se mettre en marche vers Embabeh où il brûla quelques amorces ; Hassan-Pacha, suivi de deux mille Albanais et de mille cavaliers delhys que le gouverneur de Damas Yussef avait récemment fournis au gouverneur du Kaire, se porta sur la Haute-Égypte et rencontra près du bourg de Rekkah toutes les forces d'Elfy-Bey : deux ou trois cents Mamluks, un détachement d'infanterie turque et six mille Arabes. Hassan-Pacha perdit la bataille et trois cents

de ses hommes, le chef de Delhys et Kiur-Yussef, le plus vaillant byn-bâchy du Vice-roi. Elfy Bey alla planter ses tentes en avant de Kerdasseh. Hassan-Pacha poursuivit sa route ; et, parvenu sans encombre dans Benysouef, il envoya ses Delhys au camp de Tâher-Pacha.

Le Kaire s'émut des progrès de l'ennemi que le fleuve seul tenait à distance de la ville, et que fortifiaient incessamment les trop nombreuses défections des Arnautes. Ce qui restait de cavalerie, les odjaklys, l'aghâ des janissaires, parurent en dehors des remparts. La démonstration ne fut pas sans effet : Mohammed-Bey-el-Elfy rebroussa jusqu'aux limites de la province de Bahyreh. Ibrahim-Bey-el-Bardissy, Osmân-Bey Hassan, occupaient Syout : leur avant-garde bloquait Minyeh. Abdyn-Bey dirigea sur cette place des vivres et des renforts. La garnison, prévenue de leur approche, opéra une sortie, et, combinant la sagesse avec la vigueur, sut tenir ses adversaires assez loin pour que ses amis pussent d'emblée se rallier à elle. Un byn-bâchy albanais, Régeb mena quatre cents hommes, rien de moins, au camp d'Elfy-Bey qui, par des manœuvres secrètes et de brillantes promesses, appauvrissait de jour en jour les rangs de l'armée turque. Mais cette grave désertion eut pour bon résultat d'exalter l'ardeur et le zèle des esprits droits. Tout récemment élevé, par son compatriote Mohammed-Aly-Pacha, des fonctions de khaznadar à celle de kiâya-bey, Topuz-Uglû avait hâte de signaler une gratitude méritée. Il tira d'Embabeh les troupes qu'il y commandait, et emmenant sous ses ordres Tâher-Pacha, il suivit à la piste le chef mamluk, l'infatigable débaucheur ; il le harcela dans ses mouvemens sur Terraneh, sur Hoch, sur Damanhour.

La même période vit naître de puissantes conjonctures qui remirent en question la suprématie du pacha. Nous ne voulons point parler des honteux désordres du byn-bâchy Abdallah et de ses soldats vagabonds insultant les femmes de Boulak, dépouillant le peuple en pleine rue, désolant par tous les excès les environs de Mansourah. Le Vice-roi se contenta d'exiler ces misérables ; son khaznadar, pour les balayer plus vite par-delà les frontières syriennes, leur jeta une poignée de talaris. Un

morceau de pain aux dogues, et tout est dit. Mais voici plus qu'une méprisable échauffourée :

La dynastie nouvelle assise en Égypte causait d'assez vives anxiétés à la Sublime-Porte qui n'osait espérer d'un conquérant les vertus passives d'un vassal. Aussi l'élection populaire n'avait-elle été reconnue que par impuissance d'aller à l'encontre. Malgré l'envoi récent des soixante-dix Tartares et du capigy-bâchy qui venaient, le 1er avril 1806, d'apporter à Mohammed-Aly les trois queues et tous les attributs de son pachalik, des présens et la pelisse d'investiture, — l'astucieuse politique de Constantinople minait sourdement une autorité que les Mamluks, nourris dans la défiance et l'intrigue, harcelaient ouvertement, indéfiniment, de leurs agressions jalouses. La Grande-Bretagne appuyait ces derniers, depuis qu'Elfy-Bey lui avait promis les ports du Nil en échange de la souveraine puissance. De telles offres dont la sincérité pas plus que la moralité ne seront pour nous l'objet d'une discussion, avaient séduit les diplomates marchands qui préféraient de beaucoup ce chemin tout frayé vers les Indes, à la perspective de se heurter contre un obstacle de la trempe de Mohammed-Aly. Les Anglais, dans leurs notes au *reis-effendy*, chancelier du Sultan, ne se lassaient pas plus de peindre le dominateur du Kaire sous les traits d'un rebelle dangereux, que de présenter Elfy-Bey comme le seul homme en état d'assurer un repos permanent et les chances d'un brillant commerce au pays. Même ils ne craignaient point, dans le cas où il ne serait pas fait droit à leurs recommandations, de jeter au Divan la menace de leurs armes.

La diplomatie française, qui n'avait nullement à se préoccuper d'intérêts mercantiles, suivait une ligne toute contraire. Elle défendait chaudement la position acquise, et repoussait l'anarchie dans la personne du protégé de Londres. Celui-ci, dont une main agissait dans la Tamise et dont l'autre sondait le Bosphore, avait envoyé son khaznadar aux genoux du Sultan, proposer, en retour des bonnes grâces du maître suprême, un tribut de 1,500 bourses dont le cabinet de Saint-James assumait la solidarité. Le Divan accueillit ces conclusions

et fit partir pour Alexandrie, sous le commandement de Sâleh-Pacha, naguère promu à la dignité de grand-amiral, une escadre de quatre vaisseaux, deux frégates, une corvette et un brick, avec trois mille soldats. L'amiral turc, dès son arrivée, expédia au Kaire un capigy pour intimer l'ordre à Mohammed-Aly de quitter sans délai l'Égypte et de se rendre à Salonique, dont il était nommé gouverneur en remplacement de Mussa-Pacha qui le venait remplacer lui-même.

Le Vice-roi, dans la prévision certaine du sort qui l'attendait s'il eût obéi à pareille injonction, fit répondre par Sélim-Aghâ que ses troupes mutinées, auxquelles il devait 20,000 bourses, s'opposaient formellement à son départ. Puis, ayant convoqué les chefs de l'armée, il leur dénonça les exigences de la Porte. Une voix unanime s'écria que lui seul demeurerait à leur tête, qu'ils ne consentiraient point à son éloignement. Sûr de leur fidélité par leurs protestations, Mohammed-Aly leur jeta cette vive apostrophe :

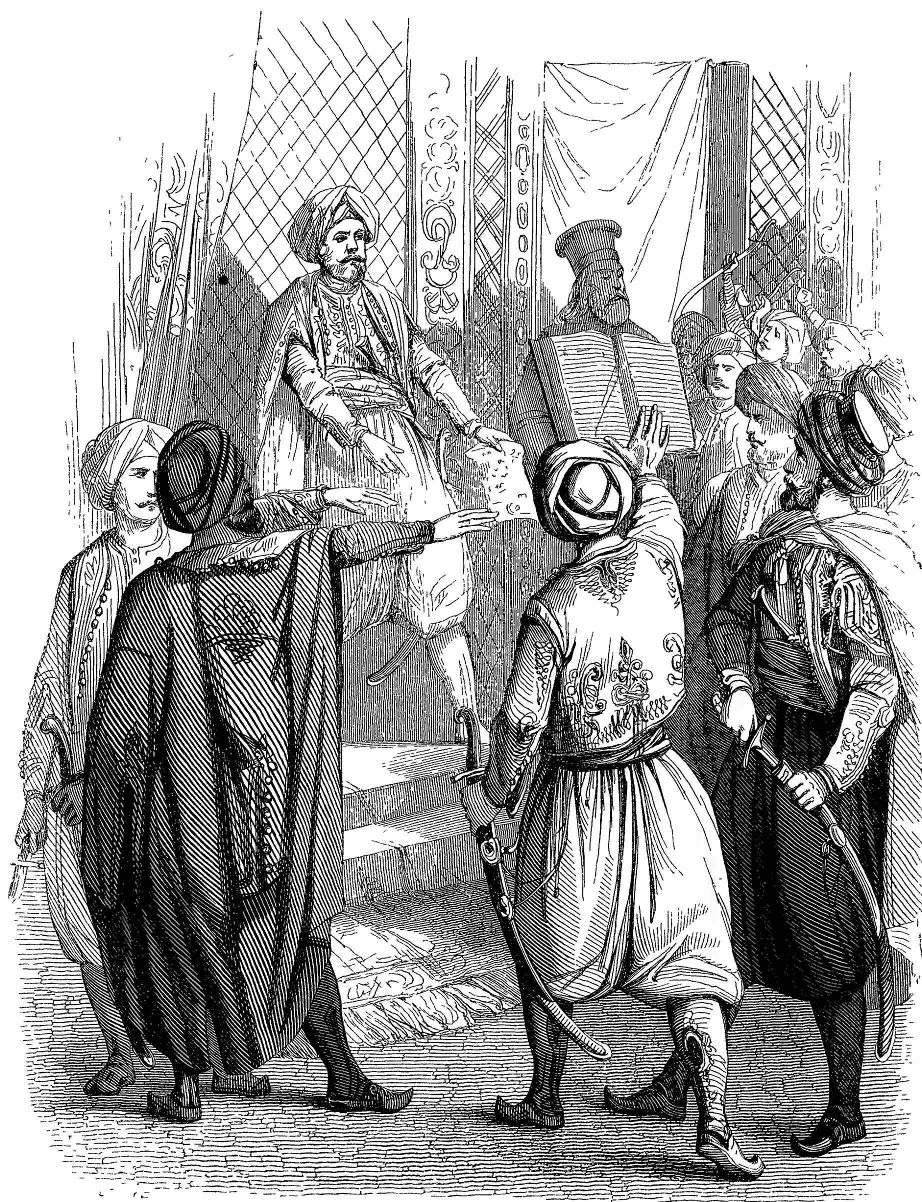
« Désobéir au Sultan ! Mais s'il nous attaque, où prendrez-vous la force de la résistance? Vos soldats ne connaissent point de discipline : ils ne savent plus que voler et piller, faire du peuple un souffre-douleur ou m'obséder à propos de solde. Et vous, leurs chefs, comment les ramèneriez-vous dans le chemin du devoir? La guerre vous pèse, la volupté vous énerve. Perdus dans les richesses que vous avez pour unique souci d'accroître, vous vous laissez aller à une sorte de bienheureux sommeil ! Et moi, toujours sur la brèche, toujours en avant, seul je porte le poids des travaux et des embarras, seul je sers de point de mire à nos ennemis. Ce n'est point là ce dont je me plains, mais je suis triste de ne pouvoir me fier en vos promesses. Eh bien ! n'importe, je vous ai fait le sacrifice de mon repos : je me dévoue à la colère, aux vengeances du Grand-Seigneur. Je serai encore votre compagnon fidèle ; mon yatagan, mon bras, ma tête, mon cœur, agiront pour vous comme pour des frères dignes : jurez-moi sur les pages saintes de ne jamais abandonner votre pacha, de mourir pour sa cause. Elle est la vôtre. »

Cette franche harangue impressionna ses auditeurs. Ils étaient soixante-dix. Le serment fut prononcé par soixante-dix hommes

devant le livre du Prophète, et tous passèrent l'un après l'autre sur un sabre tenu aux extrémités par les deux plus anciens personnages. L'infamie seule pouvait rompre un lien consacré par la vieille cérémonie albanaise. Chacun, se frappant ensuite d'une contribution spontanée, remit aux mains du Vice-roi une collecte qui procura 2,000 bourses et paya le voyage d'un envoye à Constantinople.

Elfy-Bey se tenait devant Damanhour, et par les agens britanniques recevait communication de tous les efforts tentés, de tous les progrès obtenus en sa faveur. Le dévergondage de l'amour-propre était pour lui comme un verre grossissant qui présentait à ses yeux des chances toujours triples ou centuples, et jamais l'ombre d'un seul doute sur la réalisation des perspectives rèvées. Dès le premier avis qu'une flotte expéditionnaire avait quitté les Dardanelles, il fit parvenir aux habitans de Damanhour une lettre ainsi conçue : « La Sublime-Porte m'envoie un firman qui m'investit du pachalik de l'Egypte. Aussitôt que je l'aurai reçu, j'irai au Kaire en exécuter les prescriptions et prendre le maniement de la chose publique. Ouvrez-moi les portes de votre ville, vous aurez fait preuve d'attachement et d'obéissance à votre souverain. » La sommation ne fut point honorée d'une réponse, mais bien transmise au Vice-roi par les destinataires. Les Delhys firent le même cas de semblables menées, le pacha leur écrivit par le retour de leur messager : « Mohammed-bey-el-Elfy est un fourbe Il récoltera, pour tout fruit de ses impostures, le châtiment. Je compte sur votre soumission dévouée. » L'exemple donné par Damanhour aux Delhys devint contagieux ; car les grands cheikhs du Kaire, tentés à leur tour, le suivirent également. Elfy-Bey avait du malheur, mais aussi de la persévérance. Il se retournait alors vers le capitan-pacha auquel il faisait don de quatre mille brebis, de trente chevaux, de cent chameaux portant des provisions, de sommes considérables et de belles étoffes. Deux mortiers, cinq cents fusils et d'autres munitions de guerre lui étaient expédiés comme signe de reconnaissance.

Le Vice-roi, s'il mettait en avant des ressources plus avouables, ne les choisissait ni moins sûres ni moins actives. Il ap-



Serment des Chefs de l'armée de Morée pour la cause de Méhémet-Ali

provisionnait la citadelle de biscuit, de poudre, de boulets et de bombes. Soit pour recueillir au passage la naive pensée de la foule, soit pour imposer par l'effet de sa présence, il parcourait la ville tantôt à l'ombre d'un déguisement, et tantôt suivi de nombreux soldats. Il mandait près de lui les ulémas qui. interrogés sur leur franche opinion, la développaient, en sortant de la salle d'audience, dans une requête à l'adresse de la Sublime-Porte. Cette pièce, après avoir parlé de la mission du grand-amiral turc, rappelait que « le Sultan avait promis des secours tout-puissans aux beys, dans le cas exclusif où leur conduite serait garantie par les ulémas. » Or, les signataires ajoutaient:

« C'est à notre souverain seul qu'il appartient de formuler des ordres; mais la conduite arbitraire de ces beys est connue de tout le monde. Ils ont causé les malheurs de l'Égypte, ils sont les auteurs de nos souffrances. Lorsqu'après la mort de Tâher-Pacha ils ont pris possession du Kaire, nous avons demandé à Dieu qu'il améliorât leur façon de vivre. Tout au contraire, ils sont devenus plus méchans et mille fois plus corrompus. Ils se sont couverts de honte et d'opprobre. Les chefs ne pouvaient commander à leurs subalternes, le maître tenir son esclave dans l'obéissance. Telle a été leur manière d'agir pendant leur séjour au sein de la capitale. Ils ont osé mettre à mort des pélerins musulmans, dépouiller la population. l'abreuver d'amertume. Leur noire trahison envers Aly-Pacha est encore présente à nos yeux. Cette année, des pélerins, des marchands et des pauvres venant de Kosséir, ont subi de leur part de mauvais traitemens. — Nous ne pouvons garantir leurs promesses fallacieuses, puisqu'ils ont pour coutume de dire ce qu'ils ne pensent pas. Quant aux emprunts et aux contributions extraordinaires dont Mohammed-Aly-Pacha s'est permis de grever nos concitoyens, ce n'a été que pour chasser les pervers, et sur la sanction préalable des principaux habitans réunis en assemblée. Ce royaume est à notre souverain. Le gouverneur qu'il lui plaira de choisir nous trouvera docilement disposés; mais nous ne saurions être ni responsables ni garans pour les beys, parce que nous n'avons en eux aucune confiance. Ils foulent aux pieds, comme ils feraient de victimes vouées à la servi-

tude, les femmes et les indigens.—Le peuple n'est qu'un gage de Dieu sous la surveillance du Grand-Seigneur. Nous prions le Tout-Puissant pour la conservation des jours de notre souverain et l'anéantissement de ses ennemis. »

En réponse, le capitan-pacha fit inviter les cheikhs par son sélikdar à se servir de leur crédit pour déterminer le Vice-roi dans le sens des injonctions de la Porte. Le message fut reçu avec déférence, l'envoyé eut sa demeure dans la propre maison de Mohammed-Aly; mais Châker-Aghâ n'obtint rien de plus pour être rapporté à l'amiral son maître, que cette déclaration évasive concertée entre les ulémas et le gouverneur du Kaire : « Nous avons reçu la dépêche de Son Altesse avec l'obéissance respectueuse que nous lui devons. Les habitans de l'Égypte sont pauvres et faibles. Peut-être les troupes ne voudront-elles pas se soumettre aux ordres d'un nouveau prince et chercheront-elles à se révolter pour ne pas sortir du pays. Le pillage des habitations, la ruine des propriétés, le déshonneur des harems, telles seront les conséquences d'un nouvel état de choses. Son Altesse est pleine de magnanimité, nous nous remettons en sa miséricorde. »

Le même jour, 20 raby-êl-tâny 1221, 14 juillet 1806, Mohammed-Aly-Pacha disait à ses confidens qui nous l'ont répété : « Ce que j'ai pris par la force du sabre, je ne le rendrai que par le sabre. Le Kaire serait-il donc une maison de bains où le premier venu puisse entrer à tout loisir? Je connais les Turcs : ils sont à vendre, je les achèterai. Avec cinq cents hommes j'ai su accomplir une révolution : j'en ai plus de quinze cents autour de moi, c'est plus qu'il n'en faut pour garder mon œuvre. Celui qui fera le plus briller d'or, celui qui fera résonner le meilleur fer, celui-là sera le maître. »

La semaine suivante, le grand-amiral somma enfin le Vice-roi de lui adresser par écrit son refus d'obtempérer aux volontés de la Sublime-Porte. Loin de s'émouvoir, Mohammed-Aly-Pacha n'en suivit pas avec moins de précision ses plans de défense intérieure et extérieure : l'argent et les baïonnettes lui devenaient également nécessaires. Il établit sur la Basse-Égypte des contributions par moitié entre les propriétaires et les cul-

tivateurs. Il réunit à Embabeh ce qui pouvait lui rester de soldats, les chefs de quartiers dirigèrent sur ce point les odjaklys et tous les citoyens en état d'être mobilisés. Le Vice-roi lui-même y vint asseoir son camp. Le kiâya-bey sortit de Rahmânyeh où il commandait avec Tâher-Pacha neveu de Mohammed-Aly, et remonta la rive gauche du fleuve. Elfy-Bey levant le siége de Damanhour, courut à la rencontre des Albanais et porta ses tentes à deux lieues des leurs en avant de Négyléh, dans la province de Bahyréh. Le kiâya de Mussa-Pacha, — du personnage envoyé par le Sultan pour remplacer Mohammed-Aly, — aidait le chef mamluk de ses conseils dans les opérations de la campagne. Le 27 gemâdy êl-âouel, 12 août, Tâher-Pacha fut attaqué impétueusement à la droite du village. Il prit la fuite; ses gens, entraînés par ce funeste exemple, jetèrent leurs armes et se sauvèrent dans des barques amarrées au rivage. Deux de ces embarcations, trop chargées, coulèrent bas. Le butin fut la proie des Arabes d'Elfy-Bey. Le kiâya-bey fit meilleure contenance : il soutint pendant près de deux heures une lutte opiniâtre, mais dut pourtant effectuer sa retraite vers Négyleh. Le lendemain, dès l'aurore, il traversa le Nil et renferma dans Menouf les débris de son armée. Cette malheureuse affaire coûta aux Albanais six cents hommes, trois pièces de canon, les tentes et les bagages. Elfy-Bey, qui s'était constamment tenu derrière ses pelotons, le sabre à la main pour les encourager, n'oublia point d'expédier au capitan-pacha les prisonniers et les têtes des morts.

Les troupes battues rentrèrent dans la capitale, honteuses et à la débandade. Le Vice-roi se montra justement irrité de cet échec. En considération de la digne résistance opposée par le kiâya-bey, il lui laissa reprendre les soins de sa charge ; mais, à la vue d'un byn-bâchy qui, s'étant conduit d'une façon déplorable, osait paraître en sa présence, il ne maîtrisa pas sans peine son premier mouvement qui fut de saisir une masse d'armes sur le divan de la salle de réception. Malgré les priviléges du sang, Tâher-Pacha ne pouvait espérer de voir sa couardise impunie : — déjà son oncle lui avait fait écrire de ne point se présenter dans la ville du Kaire. — Il voulut racheter noble-

ment sa faute et sa disgrâce ; il gagna l'autre rive du fleuve, et ressaisit sur les Mamluks l'importante position de Rahmanyeh, dont ils s'étaient emparés quelque vingt-quatre heures auparavant. Le Vice-roi lui pardonna.

La déroute de Négyléh avait répandu autour du Kaire des hordes nombreuses de Mamluks et d'Arabes : ce voisinage enhardit les mécontens. Mohammed-Aly redoubla de vigilance ; travesti de façons diverses, il parcourait les quartiers les plus populeux ; sa police devint plus active, jour et nuit les patrouilles se croisèrent dans les rues. Le gouverneur sentait de quel poids fatal devait être une agitation jetée au milieu de circonstances déjà trop incertaines ; il savait que le capitan-pacha et Elfy-Bey travaillaient la population, et ne se dissimulait point que sa bonne étoile pouvait seule détourner de sa poitrine le couteau sans cesse levé dans l'ombre. Pour balayer d'avance les rassemblemens tumultueux, il fit ouvrir plus tôt que d'habitude la digue du canal et, par suite de l'inondation, rendit impraticables toutes les places publiques. Cet heureux stratagème déconcerta la malveillance.

Elfy-Bey avait repris le siége de Damanhour. Les habitans retrouvaient, depuis plus de deux mois, cette énergie persévérante qu'ils avaient su nous opposer lors de l'expédition française. Mis, pour ainsi dire, hors la loi par le khady et les cheikhs d'Alexandrie que l'amiral ottoman avait forcés d'intervenir, ils recevaient du Kaire leurs instructions et leurs espérances. Excités par l'attente de prochains secours, et aussi par les actes barbares d'Elfy-Bey contre certains captifs qu'il avait fait accrocher à des arbres, au moyen de fers aigus introduits sous le menton,—ils jurèrent de mourir tous avant de laisser profaner l'asile du courage. Deux assauts furent soutenus en cinq jours, l'intérieur des murailles resta vierge. Dans leurs sorties nocturnes, les assiégés poussaient jusqu'au milieu des batteries assiégeantes ; ils semaient l'effroi par de fous hurlemens, par des bonds dévastateurs, par les feux désordonnés de la fusillade ; puis ils rentraient à la lueur des torches, traînant après eux les prisonniers, et chantant l'hymne du triomphe.

Cependant les mois s'écoulaient, et la mission du capitan-

pacha ne faisait plus que des pas rétrogrades. Ce haut dignitaire, dont le retour était sollicité par l'imminence d'une rupture entre la Russie et la Porte, épuisait un temps précieux en vains efforts auprès des beys pour leur arracher les 1500 bourses garanties au trésor du sultan. Leur désunion et l'envie aveugle qui paralysaient le reste de leurs forces les mettaient dans l'impossibilité d'accomplir leur parole. Alors le mandataire du Divan leur demanda, non sans un juste courroux, s'ils prenaient pour objets de dérision la barbe du grand-visir et la sienne. Mohammed-Aly n'était pas homme à perdre une si belle occasion. Plus hardi en matière de munificence que ses compétiteurs, il proposa un hommage de 4,000 bourses et, pour sûreté du cadeau, son fils Ibrahim-Bey récemment arrivé de La Cavale. Des dépêches,—en réponse au mémoire des ulémas du Kaire,—vinrent de Constantinople, sur ces mêmes entrefaites, investir le capitan-pacha de nouveaux et pleins pouvoirs. Bien disposé déjà par l'opinion de ses principaux officiers qu'avaient séduits les largesses du gouverneur, il se prêta aux ouvertures. Une dernière supplique fut rédigée par les cheikhs et les odjaklis à l'adresse de la Porte-Ottomane, pour obtenir la confirmation de la vice-royauté en faveur de Mohammed-Aly-Pacha.

Ibrahim ayant reçu les ordres de son père, se rendit au port d'Alexandrie, où il emportait cette requête criblée de signatures et, pour être offerts comme présens, des étoffes de l'Inde puis des chevaux harnachés avec luxe. Il se constitua en ôtage et, à ce titre, il dut attendre que le gouverneur de l'Égypte eût satisfait aux stipulations fixées. Les difficultés aplanies de la sorte, l'escadre turque, le 12 octobre 1806, mit à la voile pour les Dardanelles, emmenant avec Mussa-Pacha,—dont le rôle fut assez piteux en toute cette affaire,—un prince qui n'aurait à coup sûr jamais repassé le Bosphore si l'on eût pressenti que cet enfant, devenu homme, serait un jour le vainqueur de Nézib.

Le grand-amiral laissa au Kaire son kiâya, pour percevoir les sommes que le gouverneur avait pris l'engagement de verser en ses mains. La convention fut rapidement et loyalement remplie. Moins de trois semaines après le départ de la flotte, un capi-

gy-bâchy débarquait au port de Boulak ; il était porteur de deux firmans : l'un reconnaissait et confirmait dans le pachalık d'Egypte Mohammed-Aly, l'autre lui ordonnait de faire mettre en route la caravane des pélerins et d'expédier à Geddah six mille ardebs de blé. On recommandait égalcment à ses sollicitudes le peuple et les Mamluks.

Vers le même temps, Mohammed-Aly se résolut à un coup d'État. Les prêtres égyptiens avaient hérité de leurs aieux dans l'ordre l'ambitieux orgueil et l'esprit d'intrigue. Le gouvernement ne s'était jamais occupé des questions de leur compétence ; ils se prirent à vouloir mettre la main dans la machine gouvernementale : on va le voir, ils s'y blessèrent. N'avaient-ils pas érigé, dans leurs élégantes demeures, jusqu'à une sorte de justice exceptionnelle, des tribunaux domestiques où se décidaient les points le plus sévèrement contentieux ? Puis, sous le prétexte de veiller aux intérêts du peuple, — je voudrais bien savoir qui leur en avait délégué le mandat ? — ils s'étaient maintes fois immiscés dans les détails de l'administration, ne manquant pas de censurer, avec cette âcreté si chère aux dévots, tout ce qui rejetait dans l'oubli leur voix impérative. L'éminente position de Seid-Omar-Makram, comblé des faveurs du pouvoir et spécialement environné de l'estime publique, lui attira la haine de ses collègues. Il gérait les biens de la mosquée el-A'shar : la cause d'une dissidence n'était pas difficile à trouver, les rivaux éclatèrent. Le Vice-roi, — à qui les ulémas auraient bien voulu faire sentir l'appui qu'ils lui avaient offert, par crainte, dans ses débats avec le Divan, — s'empara de la querelle suscitée contre Seïd-Omar-Makram, pour intimer, avec défense de paraître en public, les arrêts à trois personnages principaux de leur caste : Abdallah-el-Cherkauy, el-Duakhly, Seid-el-Chamy.

Des tentatives d'insubordination se manifestèrent aussi dans la garnison de Minyeh. La solde, comme toujours, servait de prétexte à la révolte. Mohammed-Aly envoya, pour réduire ces neuf cents Turcs, Hassan-Pacha et les Albanais de ce chef ; mais il fut inutile d'agir par la force des armes : le kâchef de Menouf, Ismaïl-Aghâ, chargé de faire valoir préalablement

les moyens de conciliation, réussit par sa seule éloquence.

Le 20 octobre, à huit heures du matin, la chaloupe d'une saique, arrivant de la Terre-Sainte, porta dans Alexandrie un Français illustre déjà et dont la renommée a depuis fait le tour du monde. Nous ne résisterons point à la bonne fortune qui nous est offerte d'enchâsser parmi nos modestes pages un trop court tableau de l'Égypte à la fin de 1806, arrêté par ce crayon d'or.

« Je me fis conduire, — dit M. de Châteaubriand, — chez M. Drovetti, consul de France à Alexandrie. M. Drovetti, militaire distingué et né dans la belle Italie, me reçut avec cette simplicité qui caractérise le soldat, et cette chaleur qui tient à l'influence d'un heureux soleil. Je ne sais si, dans le désert où il habite, cet écrit tombera entre ses mains ; je le désire, afin qu'il apprenne que le temps n'affaiblit point chez moi les sentimens, que je n'ai point oublié l'attendrissement qu'il me montra lorsqu'il me dit adieu au rivage, attendrissement bien noble quand on en essuie comme lui les marques avec une main mutilée au service de son pays ! Je n'ai ni crédit, ni protecteurs, ni fortune ; mais si j'en avais, je ne les emploierais pour personne avec plus de plaisir que pour M. Drovetti.

» ..... Nous abordâmes à Boulak le 31 octobre, et nous louâmes des chevaux et des ânes pour le Kaire. Cette ville, que dominent l'ancien château de Babylone et le mont Mokattam, présente un aspect assez pittoresque, à cause de la multitude des palmiers, des sycomores et des minarets qui s'élèvent de son enceinte. Nous entrâmes par des voiries et par un faubourg détruit, au milieu des vautours qui dévoraient leur proie. Nous descendîmes à la contrée des Francs, espèce de cul-de-sac dont on ferme l'entrée tous les soirs, comme les cloîtres extérieurs d'un couvent. Nous fûmes reçus par l'agent auquel M. Drovetti avait confié le soin des affaires des Français au Kaire : il nous prit sous sa protection, et envoya prévenir le pacha de notre arrivée ; il fit en même temps avertir les cinq Mamluks français, afin qu'ils nous accompagnassent dans nos courses.

» Ces Mamluks étaient attachés au service du pacha. Les grandes armées laissent toujours après elles quelques traîneurs. La

nôtre perdit ainsi deux ou trois cents soldats, qui restèrent éparpillés en Égypte ; ils prirent parti sous les différens beys, et furent bientôt renommés par leur bravoure. Tout le monde convenait que si ces déserteurs, au lieu de se diviser entre eux, s'étaient réunis et avaient nommé un bey français, ils se seraient rendus maîtres du pays ; malheureusement ils manquèrent de chef, et périrent presque tous à la solde des maîtres qu'ils avaient choisis. Lorsque j'étais au Kaire, Mohammed-Aly pleurait encore la mort de l'un de ces braves. Ce soldat, d'abord petit tambour dans un de nos régimens, était tombé entre les mains des Turcs par les chances de la guerre ; devenu homme, il se trouva enrôlé dans les troupes du pacha. Mohammed, qui ne le connaissait point encore, le voyant charger un gros d'ennemis, s'écria : « Quel est cet homme? ce ne peut être qu'un Français ! » Et c'était en effet un Français. Depuis ce moment, il devint le favori de son maître, et il n'était bruit que de sa valeur. Il fut tué, peu de temps avant notre arrivée en Égypte, dans une affaire où les cinq autres Mamluks français perdirent leurs chevaux.

» Ceux-ci étaient Gascons, Languedociens et Picards ; leur chef s'avouait le fils d'un cordonnier de Toulouse. Le second en autorité après lui servait d'interprète à ses camarades ; il savait assez bien le turc et l'arabe, et disait toujours en français : *J'étions, j'allions, je faisions*. Un troisième, grand jeune homme maigre et pâle, avait longtemps vécu dans le désert avec les Bédouins, et il regrettait singulièrement cette vie. Il me contait que, quand il se trouvait seul dans les sables, sur un chameau, il lui prenait des transports de joie dont il n'était pas le maître. Le pacha faisait un tel cas de ces cinq Mamluks, qu'il les préférait au reste de ses Spahis. Eux seuls retraçaient et surpassaient l'intrépidité de ces terribles cavaliers détruits par l'armée française à la journée des Pyramides. Nous sommes dans le siècle des merveilles ; chaque Français semble être appelé aujourd'hui à jouer un rôle extraordinaire : cinq soldats, tirés des derniers rangs de notre armée, se trouvaient en 1806 à peu près les maîtres du Kaire. Rien n'était amusant et singulier comme de voir Abdallah, de Toulouse, prendre les cordons de

son kaftan, en donner par le visage des Arabes et des Albanais qui l'importunaient, et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses. Au reste, les rois par l'exil avaient adopté, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs des peuples conquis; ils portaient de longues robes de soie, de beaux turbans blancs, de superbes armes; ils avaient un harem, des esclaves, des chevaux de première race, toutes choses que leurs pères n'ont point en Gascogne et en Picardie. Mais, au milieu des nattes, des tapis, des divans que je vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie : c'était un uniforme, haché de coups de sabre, qui couvrait le pied d'un lit fait à la française.

» Je me serais fort bien accommodé du séjour du Kaire. C'est la seule ville qui m'ait donné l'idée d'une ville orientale, telle qu'on se la représente ordinairement. Elle conserve encore beaucoup de traces du passage des Français. Les femmes s'y montrent avec moins de réserve qu'autrefois; on est absolument maître d'aller et d'entrer partout où l'on veut; l'habit européen, loin d'être un objet d'insulte, est un titre de protection. Il y a un jardin assez joli, planté en palmiers avec des allées circulaires, qui sert de promenade publique; c'est l'ouvrage de nos soldats.

» .... Avant de quitter le Kaire, je fis présent à Abdallah d'un fusil de chasse à deux coups, de la manufacture de Lepage. Il me promit d'en faire usage à la première occasion.

» .... L'Égypte m'a paru le plus beau pays de la terre : j'aime jusqu'aux déserts qui la bordent, et qui ouvrent à l'imagination les champs de l'immensité. »

L'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ajoute dans une de ses notes : « Par la plus grande fatalité, le nom de mon hôte, au Kaire, s'est effacé sur mon journal et je crains de ne l'avoir pas retenu correctement, ce qui fait que je n'ose l'écrire. Je ne me pardonnerais pas un pareil malheur, si ma mémoire était infidèle aux services, à l'obligeance et à la politesse de mon hôte, comme à son nom. » Nous serons assez heureux pour aider une mémoire qui pèche avec tant de grâce et s'amende avec tant d'effusion. L'agent français qui eut l'honneur de prêter son toit au célèbre touriste, de l'accompagner à l'obélisque et

sur les ruines de Mataryeh, au puits de Joseph et dans tous les sites dignes de l'étude, s'appelait M. Félix Mengin. Il nous sera, en échange, permis de nous étonner un peu que M. de Châteaubriand n'ait pas songé à réparer un *malheur* qui l'avait si délicatement affecté. Il lui était difficile d'ignorer encore, à la réimpression de ses œuvres complètes en 1826 ; car M. Mengin lui avait adressé, en 1823, les lignes suivantes que nous reproduisons d'autant plus volontiers, qu'elles analysent les progrès si remarquables opérés entre 1806 et cette dernière époque, dans une fraction du monde oriental :

« Monseigneur, le nom de l'Égypte vous rappelle de glorieux et attachans souvenirs. Vous êtes venu visiter le berceau d'une antique civilisation, et les débris d'un grand empire. Vous avez voulu voir les lieux d'où partit le peuple d'Israël pour l'accomplissement de ses hautes destinées.

» L'éloquent défenseur du Christianisme a salué, sur les bords du Nil, ces temples élevés par les premiers chrétiens, et consacrés encore aujourd'hui aux cérémonies d'une religion consolante et sublime.

» Vos regards se sont arrêtés avec orgueil sur les ruines d'Héliopolis, qu'avait naguère illustrées l'éclat de nos armes. Vous avez alors regretté, pour l'ancienne patrie des Pharaons, les bienfaits d'une expédition mémorable; et, témoin des dissensions qui la déchiraient, vous imploriez pour elle un avenir plus heureux : vos vœux ont été exaucés.

» Parti des rives de la Romélie, un homme supérieur s'est tout à coup élevé sur l'horizon de l'Egypte. Bientôt tout a été soumis à l'ascendant de son génie réparateur : les factions ont été comprimées, l'anarchie a fait place à un pouvoir tutélaire, la sécurité publique a ramené la confiance dans tous les cœurs; l'industrie, guidée par l'expérience de la civilisation européenne, commence à se frayer une route inaccoutumée, et ce prince, dont la tolérance égale la valeur, semble appelé à relever le trône de Saladin..... »

Depuis son retour en France, M. le vicomte de Châteaubriand était devenu secrétaire d'État au département des affaires étrangères : dans son portefeuille se perdit son calepin de voyageur,

les syllabes disparues ne furent plus rétablies, le nom de l'hôte et du correspondant resta oublié. — Pourquoi nous gâter nos poètes en les créant ministres? Les premiers se souviennent toujours, les seconds quelquefois.

Nous nous permettrons de relever encore un imperceptible erratum de M. de Châteaubriand : on ne traite pas sans déférence les assertions d'un esprit aussi distingué, mais on se fait un honneur de les combattre. Le génie, royauté constitutionnelle, souffre l'examen. Dans une brochure publiée sur les évènemens de la Grèce, le défenseur de toute cause généreuse s'élève contre le prince envoyé par la Porte-Ottomane pour lutter avec l'indépendance hellénique. Il declare avoir connu ce chef, dont il esquisse un portrait vigoureusement ombré ; il modèle d'après les souvenirs de son passage en Égypte, et rend compte de l'entrevue qui, dès le lendemain de son arrivée, le mit en présence d'Ibrahim. Il trouva, dit-il, au château du Kaire, le 1er novembre 1806, un jeune barbare de quatorze à quinze ans, entouré de douze misérables sauvages qui s'empressaient d'obéir aux caprices de Son Excellence. Hideux spectacle, observe l'écrivain. — Mon Dieu ! n'est-il pas plus triste encore de voir par toutes les époques, à côté de tous les berceaux, dans tous les palais civilisés, courir l'impérissable vipère de l'adulation? — M. de Châteaubriand se trompe : le *barbare* de quatorze ou quinze ans n'était point, ne pouvait être Ibrahim absent depuis un mois et pour une année. Le deuxième fils de Mohammed-Aly-Pacha, Tussun-Bey seul possédait environ cet âge et seul habitait la citadelle, dont le Vice-roi l'avait institué gouverneur.

Le 18 chaabân 1221, 10 novembre 1806, un autre savant qui se faisait nommer Aly-Bey entrait au Kaire et informait de son arrivée son ami el-Methluty. Ce cheikh el-Mogharba, c'est-à-dire chef des Moghrebins ou Occidentaux, transmit l'épître au nekib el-aschârâff ou chef des schériffs, Seid-Omar Makrâm, qui s'empressa de mettre à la disposition de l'étranger un nombre suffisant de chameaux pour débarquer ses effets. El-Methluty, accompagné de plusieurs personnages, se porta au-devant du nouveau venu qu'il ramena dans sa propre maison où un appartement lui était préparé.

Aly-Bey, sur les côtes d'Égypte, avait été saisi par ordre du capitan-pacha et contraint de lui prédire les résultats de sa mission politique. Ils furent annoncés prospères et brillans : ou les astres ou l'astrologue étaient sans doute en veine de raillerie. Quoi qu'il en soit, le superstitieux amiral, tout bardé d'amulettes, professait à l'endroit des talismans et des heureux présages une trop fervente vénération, à l'endroit des maléfices une trop sainte frayeur, pour ne pas se montrer reconnaissant. Il remit au devin une pressante lettre d'introduction qui lui valut une entrevue avec le Vice-roi. Aly-Bey, au sortir de la citadelle où il fut présenté d'ailleurs par Seïd-Omar Makram, écrivait les lignes suivantes : « Mohammed-Aly m'a fait toutes sortes de politesses. Jeune encore, de taille mince, et marqué au visage de petite vérole, ce souverain a beaucoup de bravoure, les yeux très-vifs et un certain air de méfiance. Avec du bon sens et de l'esprit, il manque d'instruction et se trouve très-fréquemment embarrassé : c'est alors que Seid-Omar, qui a une influence remarquable, rend de grands services au peuple et au gouverneur lui-même. » Nous n'avons pas dans Aly-Bey la confiance illimitée du capitan-pacha : aussi n'ajouterons-nous pas une foi bien vive à sa restriction sur un jugement parfois empêché dont tous les actes nous semblent, au contraire, se définir si nets, si fermes et si personnels.

Muley Selema, frère de l'empereur du Maroc Muley Suleymân, séjournait alors au Kaire. Après une longue causerie, ce prince baisa la barbe et le châle d'Aly-Bey, puis il s'exclama : « Par Mahomet! les paroles qui tombent de tes lèvres sont plus savoureuses que le sucre. » M. de Châteaubriand leur trouva le même goût. Sur la nouvelle qu'un Oriental fameux prétendait connaître ses ouvrages, il se rendit auprès de lui, en société de notre consul. Aly-Bey lui cria, dès qu'il l'aperçut : *Ah! mon cher Atala et ma chère René!* L'illustre visiteur déclare qu'en ce moment Aly-Bey lui parut digne de descendre du grand Saladin : « Je suis même encore un peu persuadé que c'est le Turc le plus savant et le plus poli qui soit au monde, quoiqu'il ne connaisse pas bien le genre des noms en français; mais *non ego paucis offendar maculis.* » Dans les notes de sa

3e édition, l'auteur de l'*Itinéraire* ajoute avec une franchise, une naïveté non moins pleine de charme : « Voilà ce que c'est que la gloire ! On m'a dit que cet Aly-Bey était Espagnol de naissance et qu'il occupait aujourd'hui une place en Espagne. Belle leçon pour une vanité ! »

Aly-Bey en effet n'était, au demeurant, rien de plus qu'un certain Badia envoyé d'Espagne par le prince de la Paix, afin d'explorer les côtes barbaresques, l'Égypte et l'Arabie. En 1814, il publia le fruit de ses courses aventureuses et fit précéder son œuvre de cette espèce d'invocation qui ne nous semble pas à demi-pédante : « Louange soit donnée à Dieu qui est le très-haut. l'immense ; lui qui nous enseigne par l'usage de la plume qui apprend aux hommes à sortir de l'ignorance... » Il est vrai que ce Don Quichotte de la science moderne intitulait humblement sa très-auguste personne : religieux prince, docteur, savant, schériff, pélerin, Aly-Bey, fils d'Othman-Bey prince des Abbassides, serviteur de la maison de Dieu la prohibée, descendant d'Abu-Abbas, — oncle du Prophète, dont la dynastie a occupé le trône du khalifat l'espace de sept cents ans. »

Le plus brave et le plus actif des chefs mamluks depuis Murad-Bey souffrait d'une bile répandue. L'ardente imagination du malade, un surcroît de douleur causé par de nombreuses blessures fraîchement rouvertes, les fébriles anxiétés où le plongeait la décadence chaque jour plus sensible d'une milice autrefois si redoutable, écartaient d'Osmân-Bey-Bardissy le repos, le calme nécessaires à un traitement soutenu. Pour complication de fatalité, les médecins du camp n'étaient autres que de malheureux empiriques inhabiles à soulager une simple migraine. Un de ces charlatans s'avisa de mélanger au fond d'un breuvage bleuâtre quelques gouttes d'acide sulfurique. Le remède opéra non sans énergie, le bey fut emporté à quarante-huit ans le 8 ramadân 1221, 19 novembre 1806. Bardissy avec son regard vif, sa prestance noble, ses allures fermes, était magnifiquement terrible à cheval et le sabre à la main. D'un coup de sabre il abattait le cou d'un taureau, et blessait encore l'animal aux deux jambes de devant. Un des premiers il se jeta dans nos

bataillons à la journée des Pyramides. Plusieurs canons de fusil et des baïonnettes furent taillés par son sabre. Il faisait cabrer son cheval sur notre infanterie, puis à coups d'espingole et de massue il tentait de disjoindre l'énorme faisceau de fer. Ses compagnons le retirèrent tout sanglant de la mêlée. Vendu à Murad-Bey, le circassien Bardissy avait été successivement employé au khaznah — trésor — de ce chef; — nommé par lui tchocadâr — valet de chambre — kâchef, et enfin bey. Il suivit dans le Saïd son ancien maître, dont il partagea les fatigues et les périls jusqu'à la paix obtenue de Kléber. Chargé de missions diverses auprès des généraux de notre armée, il en reçut toujours les égards dûs à sa valeur et à son caractère. Cependant il lui arrivait de faire exception pour Menou : « C'est, disait-il avec une profonde amertume, le seul Français dont j'ai eu à me plaindre. » Dans le massacre d'Aboukir, il avait déjà reçu quatorze blessures lorsqu'il tomba en la puissance des Turcs. Encore lorsqu'il fut terrassé, lui fallut-il arracher ses armes. Tout plia devant lui, au siége récent et mémorable de Damanhour. La veille de sa mort, il assignait pour cause à la ruine imminente des beys la faute d'avoir trop compté sur la Grande-Bretagne, et trop peu sur la France. Par honneur pour sa mémoire, les Mamluks de Bardissy brisèrent ses armes et tuèrent ses chevaux sur sa tombe.

Mohammed-Bey-el-Elfy regretta ce rival. Ennemis durant plusieurs années, les deux beys en étaient venus à une réconciliation qui, interrompue au premier rendez-vous par la rencontre d'un serpent mutilé sur le chemin d'el-Elfy, s'était consommée la seconde fois sans autre présage sinistre. Toutefois, la maison de Bardissy ne voulut point, après le décès de ce chef, se réunir à Elfy-Bey qui s'allia de son côté avec le vieil Ibrahim et Osmân-Bey Hassan, tandis qu'elle choisissait pour la commander Châhyn-Bey Murad. Elfy-Bey haïssait déjà ce féroce personnage dont le poignard l'avait privé d'un esclave chéri, Hussein-Bey-el-Uachach. Dans son dépit de se voir ravir par une main odieuse la suprême autorité des Mamluks, il reporta encore tous ses vœux d'espoir, toute sa confiance aux Anglais qui lui promirent avec d'autant plus de certitude le secours d'une escadre, qu'ils venaient de déclarer la guerre à la Porte. Gardant ses positions

de Bahyreh, il attendit; mais il fallait des vivres et ses troupes en manquaient : les huit mille Arabes de sa suite avaient mis la campagne à nu, les murs délabrés de Damanhour restaient seuls debout sur ce théâtre de désolation. La faim engendra la révolte : Elfy-Bey, cédant aux clameurs menaçantes de ses soldats, fut contraint de lever le siége et de se retirer vers la Haute-Égypte le 17 chaouâl, 28 décembre. Triste et inquiet, il remonta lentement la rive gauche du fleuve et déchargea sa colère sur les bourgs situés dans sa route.

Mohammed-Aly, dès la fin de chaouâl 1221, commencement de janvier 1807, s'était avancé vers Choubrah, puis vers Chalakân. Il avait ensuite franchi le Nil pour établir son quartier-général dans Embabeh. Le 20 dou-l-kadeh, 29 janvier, il se plaça en avant de Gesr-el-Assouad, village assis presque au pied des grandes pyramides et alors occupé par l'avant-garde d'el-Elfy, aux ordres de Châhyn. Un canal séparait les deux camps. Les Albanais tirèrent tout le jour sans résultat sérieux. La cavalerie mamluke ne put charger, puisqu'une barrière d'eau s'opposait à ses mouvemens : elle prit donc le parti de se replier sur le gros de la colonne et de poursuivre le lendemain, par la plaine, sa marche que le Vice-roi ne cessa d'étudier avec une lunette d'approche. Elfy-Bey ne s'arrêta dans sa retraite qu'à Choubrament; plus il s'éloignait de la côte maritime, et plus il paraissait troublé d'agitations pénibles. Arrivé sur le pont d'une digue, il fit halte et, les yeux tournés dans la direction du Kaire, il pleura.

Cette mélancolie s'accrut à un tel point, que les favoris du chef mamluk tremblaient de l'aborder. Le 21 dou-l-kadeh 1221, 30 janvier 1807, Elfy-Bey, vers l'heure de l'asr,—de la prière,—alla se promener à cheval : quelques gens à pied l'escortaient. Il aperçut dans un champ de blé des chameaux qui faisaient dégât : saisi de colère à cette vue, il se précipita sur les gardiens, qui étaient des Arabes de son armée ; frappant du sabre, ajustant du pistolet, il tua quatre de ces hommes, parmi lesquels un chef de tribu. Rentré dans sa tente, il fut pris de convulsions et de vomissemens ; il rendit une grande masse de bile sanguinolente. Les beys de sa maison furent assemblés : il pro-

clama pour son successeur le commandant de l'avant-garde, Châhyn-Bey, qui baisa la main de son maître et recueillit les derniers accens d'une voix éteinte : « Châhyn, je confie tes frères à tes sollicitudes, et je te présente à leur affection. Soyez tous vigilans, soyez toujours unis. Enterrez-moi à Bâhneseh, où dorment les martyrs. » La nuit commençait : elle fut éternelle pour Mohammed-Bey-el-Elfy, qui entrait dans sa cinquante-sixième année. Son sang coulait à travers ses pores, son cadavre devint tout livide. On crut, par suite, à un empoisonnement; on crut, avec plus de logique, à une atteinte de choléra-morbus ; mais ce qui tua surtout Elfy-Bey, ce furent les ravages de l'ambition. Avant d'expirer, il murmura : « C'en est fait, l'Egypte est à Mohammed-Aly ! »

Le corps, ayant été lavé, fut conduit au lieu de la sépulture dans un takhterouân, sorte de litière en tiges de palmier suspendue aux flancs d'un chameau. Nombre de femmes vinrent, dans les jours qui précédèrent la translation, sangloter et hurler des chants lugubres autour de la tente où se trouvaient déposés les restes mortels d'Elfy-Bey. C'est que le chef mamluk, de son vivant, s'était donné le caprice d'enlever les plus belles filles, de garder celles qui lui plaisaient, de renvoyer les autres sans plus de façon. Durant son séjour dans la province de Bahyreh, il avait adopté pour règle d'épouser chaque vendredi une jeune Arabe. Plusieurs autres faiblesses étaient familières à ce bey : il se parait avec une recherche indigne du sexe fort. En toutes circonstances il signalait son amour du luxe : il augmentait incessamment le nombre de ses nègres et de ses Géorgiennes ; il eut en sa possession jusqu'à mille esclaves mâles et quarante kâchefs. Il se faisait bâtir des palais magnifiques : l'un d'eux fut celui qu'habitèrent, sur la place de l'Esbekyeh, les généraux en chef de l'armée française. Il emportait dans ses voyages un kiosque de bois formant une salle à quatre façades, percées chacune d'une fenêtre ; on y montait par trois degrés. Il savait un peu d'astronomie et beaucoup trop de magie blanche. Les inductions prophétiques le comptaient parmi leurs plus dévots adeptes. Aussitôt son débarquement sur les plages égyptiennes, lors de son retour d'Angleterre, il saisit ses crayons et

traça un dessin qui le fit tressaillir de tous ses membres. « Des incidens néfastes, dit-il à ses compagnons de voyage, sont près de fondre sur notre tête ; sans doute je serai forcé de me séparer de vous pendant une quarantaine de jours. » La double prévision se vérifia. Notre orgueil peut imposer à de telles étrangetés le nom qu'il lui plaira, l'humaine raison n'en doit pas moins se confesser vaincue devant certains rapprochemens du hasard.

El-Elfy rachetait ces travers d'esprit par des qualités appréciables. Prévoyant et actif, c'était un pauvre administrateur, mais un bon guerrier. Dans les affaires, comme dans les armes, il ne lui eût point fallu de première place ; un poste en second ordre aurait été difficilement remis entre de meilleures mains. Généreux à l'excès, il ne concluait aucun prix, il soldait les mémoires sans les examiner. Jaloux de s'instruire, il envoyait partout chercher les hommes d'intelligence pour converser avec eux. Trois passions emplissaient son cœur et résument sa vie : les femmes, les livres et les armes.

Mohammed-Bey offert à Murad-Bey qui, en échange, donna mille ardefs de blé, avait reçu de là son nom d'Elfy.—Le mot arabe *elf* se traduit par mille. — De même qu'Osmân-Bey-Bardissy, l'esclave dut sa fortune aux faveurs du maître commun, se battit contre les Français devant les Pyramides, et se rejeta vers le Saïd en société de notre puissant adversaire.

La mort s'était montrée officieuse à l'égard de Mohammed-Aly-Pacha : coup sur coup elle avait su mettre hors de l'arène les deux seuls champions en état de disputer le terrain conquis. Le Vice-roi prenait quelque sommeil dans sa tente, près de Giseh, lorsqu'un Bédouin de la tribu des Hennâdys lui vint annoncer le trépas d'el-Elfy. Une somme de 5 bourses fut accordée en récompense au porteur de la nouvelle. — Restait Ibrahim-Bey ; mais l'âge très avancé de ce chef ne lui laissant ni la force ni le désir de rentrer dans la lice, il ne pouvait plus que prêter le secours de ses conseils et de son expérience ; il ne demandait plus pour lui-même qu'à voir s'écouler ses derniers jours dans la paix de la famille. Restait encore Châhyn-Bey qui, placé à la tête de la maison d'el-Elfy, traînait une suite

assez embarrassante de six mille chameaux, de quarante mille moutons; une escorte beaucoup plus opportune de huit cents Mamluks bien montés, bien équipés, de huit cents hommes d'infanterie turque et nubienne, avec dix pièces de canon ; enfin six tribus comptant six mille Bédouins à cheval. Le maître d'une troupe aussi robuste avait de quoi tenir contre des agressions puissantes ; mais il était trop loin de posséder les talens militaires de son antagoniste, et n'exerçait assez d'influence ni pour enchaîner au devoir, ni pour attacher au drapeau une multitude avide et irrésolue. Tous les jours des soldats et des chefs passaient de son camp au parti du Vice-roi ; Châhyn-Bey ne s'en écriait pas moins : « el-Elfy a cessé de vivre, mais ses dignes enfans sauront venger sa mort ; leur sabre est levé. » Mohammed-Aly dégaîna le sien. Il enjoignit aux Delhys de se préparer, rallia l'infanterie d'Abdyn et d'Omar-Bey, remplit de bagages et de munitions plus de huit cents bateaux. Un mal intempestif surprit le Vice-roi au milieu de ses dispositions, et se manifesta par des symptômes assez graves d'abord pour suggérer de vives inquiétudes. Les cheikhs vinrent faire visite à l'auguste souffrant; mais les soins empressés de M. Bozari rétablirent en quelques jours la santé périclitante. Le convalescent employa ses quarante-huit premières heures à mettre de l'ordre dans l'administration des finances ; il chargea du gouvernement son kiâya-bey, Topuz-Uglû, et partit le 4 dou-l-hageh, 12 février, avec trois mille fantassins et trois mille chevaux : six chaloupes armées protégèrent les barques d'approvisionnement.

Châhyn-Bey s'effraya et transporta ses tentes auprès de celles de Suleymân-Bey, dans les environs de Minyeh. Le Vice-roi, étant parvenu à séduire les Arabes qui gardaient le camp, se fit mener par eux, lui et mille cavaliers, vers les Mamluks endormis, sabra tout ce que le fer put atteindre et poursuivit les fuyards jusqu'aux limites du désert. Les Mamluks perdirent leur artillerie et trois cents hommes. Le canon de la citadelle informe de cet avantage la capitale égyptienne, qui recevait en compensation des nouvelles beaucoup moins rassurantes de Constantinople. La guerre venait d'éclater entre la Porte et la Grande-Bretagne. L'ambassadeur anglais ayant quitté le Bos-

phore sans que les agens ses compatriotes eussent abandonné leurs postes d'Alexandrie, de Rosette et de Damiette, une sage politique devait inférer de là qu'une escadre européenne voguerait très-prochainement vers le Nil. On renforça les garnisons les plus exposées, on fortifia les côtes; et l'on attendit.

VI.

EXPÉDITION DES ANGLAIS EN ÉGYPTE.

1807.

Le 7 moharrem 1222, 17 mars 1807, à 7 heures du matin, une flotte anglaise de vingt-cinq voiles se présenta devant Alexandrie. L'amiral Lewis qui la commandait envoya sommer le kaïmakam Amyn-Aghâ de l'introduire dans la place qu'il venait, disait-il, protéger contre une invasion nouvelle des Français. Le soir même, il fit débarquer au Marabout les cinq mille cent soldats venus de Messine sous les ordres du général Fraiser. Ces troupes se mirent en marche le lendemain et campèrent sous les murs de la ville. Séduit par l'or, le gouverneur provisoire la livra aux ennemis qui, sans brûler une seule amorce, en prirent possession le 21 mars. Les trois cents hommes de la garnison furent déclarés prisonniers de guerre et conduits à Malte. Le traître Amyn-Aghâ fut mieux traité de ses acheteurs. Dans l'intervalle des pourparlers, le vice-consul de France, peu jaloux de tomber aux mains britanniques, avait réclamé ses passeports qu'on lui refusa par crainte de l'action qu'il pouvait exercer dans la conteste. M. Drovetti résolut de passer par-dessus le mauvais vouloir des agens de l'Angleterre et du kaïmakam, leur âme damnée. Il groupa autour de lui une quinzaine de marins français qui se trouvaient par hasard dans Alexandrie : placé à leur tête et le pistolet au poing, il se fit ouvrir l'une des portes, puis se dirigea sur Rosette.

Le général en chef de la division anglaise ordonna, le 27 mars, à l'un de ses généraux de brigade, Wacop, d'aller avec deux mille hommes occuper cette dernière ville, pour obtenir des approvisionnemens à l'armée presque dépourvue de vivres.

Le 29, la colonne expéditionnaire pénétra dans Rosette sans coup férir : désormais elle se crut tranquille maîtresse du lieu. Accablés de chaleur, épuisés d'une longue marche au travers des sables mouvans, les soldats s'arrêtèrent çà et là par les rues et, se débarrassant de leurs armes, prirent du repos ou du sommeil. Mais le brave gouverneur Aly-Bey qui, pour rendre aux siens la fuite impossible, venait de faire passer tous les bateaux sur la rive opposée du fleuve, tira ses Turcs et ses Albanais de l'intérieur des maisons où il les avait prudemment confinés, les posta sur les seuils, sur les terrasses, aux fenêtres, descendit lui-même avec une petite troupe; et la fusillade éclata de toutes parts. Dans leur surprise, dans leur effroi, les Anglais songèrent à s'échapper et nullement à résister. Le général Wacop tomba percé de deux balles. Si les Turcs, au lieu de perdre leur temps à trancher les têtes, avaient poursuivi leurs adversaires, pas un seul n'aurait pu porter dans Alexandrie la nouvelle de la catastrophe. Le régiment des chasseurs britanniques eut le plus à souffrir; parmi ceux de ses officiers que la mort enleva comptèrent plusieurs émigrés français : de Thou, de Lafitte, de Sommerecourt, du Platel, St-Georges, Lemaître. Les Anglais perdirent encore une pièce de canon, un obusier, puis un splendide festin qui, préparé pour l'état-major par leur consul à Rosette, rassasia l'appétit de la garnison victorieuse. On mena au Kaire cent vingt captifs. Quatre-vingt-dix têtes de leurs camarades roulaient dans les barques, pêle-mêle avec les vivans. Elles furent promenées en triomphe par toute la capitale et rangées en deux lignes parallèles sur des piques, le long de la grande allée qui traverse la place de l'Esbekyeh.

Mohammed-Aly traquait toujours les Mamluks dans la Haute-Égypte. Il s'était emparé de Syout, à la suite d'un combat décisif en avant du bourg de Mangabat où succombèrent trois beys, quatre kâchefs et quinze de leurs cavaliers. Des coureurs dromadaires l'ayant instruit des entreprises de l'armée anglaise, il se hâta de négocier la paix avec les Mamluks, et d'acquiescer à toutes leurs demandes, sous condition d'une alliance mutuelle contre les nouveaux envahisseurs de l'Égypte. L'arrangement ainsi convenu devait, — par un motif d'adroite politique, —

être signé au Kaire en présence des cheikhs, des odjâklys et des principaux habitans. Les Mamluks s'avancèrent par la rive gauche du fleuve et à très petites journées, vers la province de Giseh. Le pacha suivit la rive droite, et dès le 1er safar ou 10 avril, à onze heures et demie du soir, il regagna son palais de la citadelle. La présence du maître électrisa le peuple qui sollicita, par l'organe des ulémas, la faveur de marcher contre les infidèles.

— Je remercie de ses offres de services ma généreuse capitale, répondit le gouverneur ; qu'il lui suffise de payer les impôts, mes soldats sont assez vaillans et assez nombreux pour m'assurer la victoire.

Mohammed-Aly employa cependant la population valide à la défense matérielle de la ville. On répara le mur d'enceinte et les ouvrages élevés par les Français. On garnit de créneaux les endroits découverts. Des retranchemens s'étendirent depuis le fort Camin jusqu'à Boulak, deux redoutes munies de gros canons en gardèrent les parties les plus exposées. Des batteries à fleur d'eau, que retenait une estacade formée de l'un à l'autre bord par des nacelles qui avaient été coulées bas, protégèrent les avenues du Nil. M. Drovetti aidait par d'utiles conseils à l'exécution de ces importans travaux, il accompagnait le pacha dans ses fréquentes reconnaissances, il enflammait l'esprit des chefs qui, dirigés par Seid-Omar, n'oubliaient ni l'exemple ni les prédications pour accroître le zèle religieux ou patriotique des citoyens. Les troupes, réunies en un seul corps et confiées au commandement du kiâya-bey, reçurent l'ordre de se mettre en campagne. Quatre mille fantassins, quinze cents cavaliers se portèrent sur Menouf, et là se partagèrent en deux colonnes, dont l'une passa le fleuve. Chacune ensuite continua son mouvement respectif.

Le généralissime Fraiser, qui brûlait de venger l'honneur des armes anglaises compromis devant Rosette, avait dirigé sur cette place une seconde expédition remise aux soins du général Stewart et forte de quatre mille soldats, soutenus par un corps d'artilleurs, par six bouches à feu et deux mortiers. Les assiégeans bombardaient la ville en pure perte depuis treize jours, lorsque

parut, — à la distance de sept ou huit kilomètres et tout près du village de Hamâd que tenait le major Wogelsand, — la division de Hassan-Pacha. Un détachement d'infanterie et de cavalerie attaqua ce poste gardé par cinq compagnies du régiment germanique nommé Roll : une d'elles repoussa les agresseurs et les poursuivit avec une ardeur fatale ; car, entraînée trop loin du camp, elle se vit tout à coup étreinte par la cavalerie de Hassan qui lui tua vingt hommes et lui enleva quinze prisonniers.

Le kiâya-bey campait à Bérembâl et flottait incertain s'il irait se jeter dans Rosette ou se mêler aux chocs de Hamâd. Vingt têtes d'Anglais apportées sous ses yeux le déterminèrent à suivre la fortune de Hassan-Pacha. Il traversa le fleuve dans la nuit, et le soleil n'était pas levé que la jonction des deux corps orientaux s'accomplissait. Le major Wogesland ayant demandé des renforts au général Stewart, le colonel Maclood eut ordre de conduire sur ce point deux compagnies du 79e régiment écossais et trois du 35e anglais. Cet officier supérieur voyant, le 22 avril à sept heures du matin, les forces ennemies s'ébranler dans sa direction, craignit de ne pouvoir opposer une facile résistance : il lâcha pied. La cavalerie turque se précipita, ventre à terre, sur l'aile droite des Anglais pour empêcher leur réunion déjà d'autant plus difficile que, par une imprudente manœuvre, ils venaient de se partager en trois corps isolés. Les deux cents hommes du major Moore furent taillés en pièces à l'avant-garde ; lui-même et quelques-uns des siens tombèrent au pouvoir des agresseurs. Le colonel Maclood, placé au centre, forma le carré avec les cent Écossais dont il était suivi. Un feu des plus énergiques obligea les Turcs à se couvrir derrière les hauteurs voisines ; mais l'infanterie albanaise accourut contre l'officier britannique au moment où il essayait de s'aller réunir au major Wogelsand. Maclood, qui venait d'avoir son cheval tué, tomba lui-même et pour toujours, le crâne entr'ouvert. Un capitaine de grenadiers, Mekaye prit le commandement, organisa en colonne sa faible troupe que décimait une impitoyable mousqueterie, et tenta de franchir, à la baïonnette, les deux portées de canon qui le séparaient de la réserve. Mais le sabre des Turcs vint seconder à son

tour la fusillade albanaise, et lorsque le capitaine Mekaye eut rejoint l'arrière-garde, il regarda autour de lui : sept hommes seulement lui restaient. Le major Wogelsand avait établi en carré, dans un terrain inégal que des monticules de sables environnaient, les cinq compagnies allemandes confiées à sa valeur savante. Il attendit et reçut dignement les derniers efforts des Turcs. Il lutta, il lutta longtemps; mais privé de la moitié de ses gens, il dut renoncer à tout noble espoir : il se rendit.

Le général Stewart, informé du désastre, et ne se sentant plus assez fort pour affronter un ennemi exalté par la confiance dans le nombre et par l'ivresse du succès, fit enclouer toute la grosse artillerie, mettre le feu aux munitions de même qu'aux bagages, et donna vers dix heures le signal de la retraite. Les Turcs et les Albanais, aidés par quatre mille Arabes et fellahs, s'élancèrent à la poursuite de l'armée britannique. Chassée par quelque peu de mitraille, la bande pillarde revint dans Hamâd, auprès du kiâya-bey qui envoya immédiatement une partie de ses troupes sur les traces des Anglais. Stewart atteignait le lac d'Edkou, lorsque ses nouveaux adversaires lui furent signalés. Il se présenta en ordre de bataille, refoula par trois fois les Turcs, et put continuer sa marche toute la nuit sans être inquiété davantage. Arrivé dans les murs d'Aboukir, il embarqua ses hommes pour Alexandrie.

Les prisonniers anglais furent jetés sur des bateaux et conduits au Kaire. La plupart d'entre eux étaient grièvement blessés. Pas le moindre secours ne leur fut offert dans ce voyage, l'impitoyable escorte ne s'occupa que d'ajouter à leurs souffrances. Exténués de fatigue et de besoin, brisés par une température et une fièvre ardentes, hérissés de plaies qui, vieilles de cinq jours, n'en étaient pas moins vierges de tout appareil, ces malheureux,—depuis Boulak jusqu'au sein de la capitale, —se traînèrent deux à deux implorant une sourde compassion, demandant une goutte d'eau, quelques miettes de pain, le coup de grâce. Comme à regret, on plaça enfin sur des ânes les infortunés qui ne pouvaient se soutenir. Les conducteurs portaient au bout de leurs piques des trophées hideux. Le triste cortége entra au Kaire le 20 safar, 29 avril, à midi. Se ruant de

tous les quartiers, la populace vomit de grossières injures et battit des mains sur la voie que marquait une longue traînée de sang. Oh! ce fut là un spectacle bien lugubre et bien sacrilége! Sur la place de l'Esbekyeh, les captifs passèrent au milieu de la double haie montrant suspendues les têtes de leurs camarades morts à Rosette. Ils atteignirent la citadelle et furent déposés dans les salles basses, humides et malsaines. On les compta : ils n'étaient pas moins de quatre cent soixante-six.

La conduite dès-lors suivie à leur égard fut un louable contraste avec les façons précédentes. Mohammed-Aly voulut expier, à force de sensibilité généreuse, les froideurs cruelles des soldats, les joies brutales de la population. Il fit prodiguer aux blessés tous les soins que réclamait leur position. Il ne refusa pas une seule de leurs prières. Il assigna des appartemens confortables dans la citadelle aux majors Moore et Wogesland, à vingt-deux autres officiers. Plusieurs malades obtinrent la permission de venir habiter chez les Français qui offrirent à leurs hôtes, avec la plus libérale effusion, une part du logis, une place à la table. Notre consul, toujours digne du grand pays qu'il représentait, procura des chirurgiens, des médicamens, du linge recueilli dans les maisons des Européens et des Damasquins. Le bienfaiteur alla chaque jour faire visite à ses protégés. Fraiser écrivit au pacha pour lui recommander tant de chers compagnons d'armes dont le sort lui était inconnu. Il adressait par la même occasion des instrumens de chirurgie, car il savait le Kaire assez pauvre en pareille ressources. Il donna ordre au payeur anglais d'acquitter les traites que les officiers pourraient tirer au sujet de leur rançon. Les sollicitudes si dévouées de ce général rachèteront, aux yeux de l'histoire, les fautes, les effets déplorables de son imprévoyante stratégie.

Un officier britannique fait prisonnier par un byn-bâchy albanais, était devenu, selon les coutumes de l'Orient, la propriété de ce chef qui le tenait à l'étroit et sous une perpétuelle surveillance. Las d'une pénible destinée, l'esclave, pour en sortir, avisa un heureux stratagême : il dit à son maître qu'il était possesseur d'une lettre de change de mille piastres d'Espagne, dont la valeur lui devait être remboursée par le consul de

France. L'Albanais se fit remettre le titre et se rendit avec le captif auprès du Vice-roi, qu'il pria de poursuivre le paiement de la somme réclamée. La réponse de M. Drovetti au pacha fut que la lettre de change était fausse et que l'officier avait probablement risqué cette ruse comme un moyen de délivrance. La jeunesse et l'infortune de l'Anglais touchèrent Mohammed-Aly qui, l'ayant racheté, le renvoya.

Les travaux de défense continuaient dans la capitale et ses alentours. Un fossé large et profond entourait les redoutes palissadées; un autre les retranchemens, d'où il s'en allait rejoindre le fleuve et recevoir ses eaux. Chaque matin, les habitans sortaient de la ville pour remuer le sol ou les pierres. Chaque jour, le pacha les visitait à l'œuvre. Ceux-là pour qui le temps était plus précieux se retiraient vers midi, afin de reprendre leurs occupations habituelles. Des chevaux de frise étaient mis en réserve. On restaurait les remparts de Rosette et le fort Julien. Le général Fraiser, déconcerté par ses deux revers successifs, ne songeait plus au système de l'attaque. Il fortifiait Alexandrie; et demandant à la mer elle-même sa protection, il coupait la digue du lac Mareotis pour s'isoler du continent.

Le principal appui sur lequel reposaient encore les espérances britanniques, c'était les Mamluks à qui, dès le quatrième jour du débarquement, le consul-général major Missett avait envoyé des émissaires pour réclamer leur coopération et leur proposer une fois de plus le gouvernement de l'Égypte. Alexandrie venait d'être prise quand leur fut adressé le premier appel. C'est désormais avec un autre langage, moins orgueilleux sinon moins pressant, que l'agent du cabinet de St.-James invitait les beys à descendre vers Damanhour. Mais il avait beau leur promettre le secours prochain d'une armée plus considérable, leur rappeler les engagemens souscrits par Elfy-Bey, les Mamluks avaient trop rabattu de leur opinion sur les Anglais pour accorder crédit à leurs vœux. Mohammed-Bey Manfukh ne concevait point, — et ses frères le répétaient après lui, — que des Européens se fussent laissé battre par des Turcs. Les Mamluks auraient-ils d'ailleurs voulu prêter la main aux

efforts de ceux qui s'intitulaient modestement leurs libérateurs, qu'ils ne le pouvaient plus, les discordes qui les agitaient rendant illusoire tout ensemble d'opérations. Puis ils craignaient le Vice-roi qui les appelait ses amis, qui les invitait à se rapprocher moins lentement du Kaire, et leur faisait écrire par les cheikhs pour les complimenter d'avoir su, grâce à leurs dispositions pacifiques, mériter, avec l'estime des bons citoyens, les plus douces faveurs du ciel. Aussi envoyaient-ils leurs kâchefs présenter d'incessans hommages au pacha et l'assurer de leurs sentimens d'affectueuse concorde.

Les querelles intestines s'étant aigries dispersèrent les Mamluks vers Benysouef, vers le Fayoum, vers le Saïd. Libre d'un inquiétant voisinage et certain désormais d'une précieuse neutralité, Mohammed-Aly, que les pachas syriens avaient renforcé d'un corps de cinq cents Delhys, résolut de marcher en personne pour combattre à Damanhour les Anglais. Il embarqua une grande quantité d'artillerie et de munitions. Lui-même alla camper à Embabeh où il réunit trois mille fantassins et mille cavaliers. Topuz-Uglû, Omar-Bey, Abdyn-Bey commandaient sous ses ordres. Les préparatifs n'étaient pas terminés, lorsqu'un officier de l'état-major du général Fraiser apporta des dépêches qui proposaient au Vice-roi un arrangement pour l'évacuation d'Alexandrie. Le chef des troupes anglaises avait reçu de Londres l'injonction de quitter l'Égypte : la Grande-Bretagne venait de conclure le traité onéreux de Tilsitt, elle avait besoin de toutes ses forces pour en concentrer la meilleure part sur les terres siciliennes. Le pacha fit un accueil plein de distinction à l'envoyé britannique. Il lui répondit qu'il était près de partir pour Damanhour, et qu'aussitôt son arrivée il statuerait sur les ouvertures du chef des troupes anglaises. Mohammed-Aly remplaça dans la charge de kiâya-bey Topuz-Uglû par Mohammed-Aghâ Laz, qui avait accompagné le fils aîné du Vice-roi se rendant auprès du capitan-pacha dans Alexandrie. Les consuls de France et d'Autriche, les cheikhs et les notables accoururent saluer le gouverneur de l'Égypte, qui leva son camp et prit, le 7 gemady êl-tâny, 12 août, à huit heures du matin, la route de Damanhour.

Il trouva dans cette place le général Scherbrook, chargé des pouvoirs de Fraiser qui se bornait à demander, en échange de sa dépossession d'Alexandrie, la remise des prisonniers. Le généreux pacha consentit à cette clause sans nulle hésitation. Il offrit au général Scherbrook une pelisse et un cheval, aux officiers de sa suite des sabres de valeur, et fit diriger tous les captifs du Kaire sur Rosette. Le 11 regeb, 14 septembre, la flotte anglaise mit à la voile du Port-Vieux. Le Vice-roi s'éloigna de Damanhour avec deux mille hommes et marcha toute la nuit. Vers l'aube, ses tentes bordèrent le lac Maadieh. Il accepta en ce lieu les félicitations de Hallowel qui l'attendait dans un canot. — Ce contre-amiral commandait l'escadre depuis la mort récente de l'amiral Lewis qui avait succombé à une fièvre maligne, et il ramenait aux rives de la patrie, pour l'y ensevelir, le cadavre de son prédécesseur jeté au fond d'une barrique de rhum. — Mohammed-Aly continua sa marche rapide. Le 15 septembre, il opéra son entrée dans Alexandrie où s'était installé déjà le nouveau gouverneur de cette ville, Topuz-Uglû. Si les Anglais avaient eu hâte de laisser l'Égypte derrière eux, le Vice-roi ne s'était guère montré moins impatient de s'asseoir en maître dans la plus forte de ses positions, dans son unique port militaire.

Le pacha fut complimenté par les consuls, par les chefs de troupes, les cheikhs et les principaux négocians; il organisa les travaux de l'arsenal, fit confectionner des objets d'artillerie, vérifia les registres de la douane, ceux des apaltes, de la soude et des liquides. Mustapha-Aghâ, officier kourde, fut dépêché au Divan pour l'instruire de la retraite des forces anglaises. Mohammed - Aly - Pacha, en témoignage de satisfaction pour ses brillans succès, reçut des mains d'un capigy, au nom de la Sublime-Porte, plusieurs pelisses et un sabre de luxe. Hassan et Tâher-Pacha, Abdyn-Bey, Omar-Bey, Sâleh-Koch, furent aussi gratifiés de pelisses et d'aigrettes à diamans.

Toutefois, la plus douce récompense au cœur triomphant de Mohammed-Aly fut d'entendre, le 23 regeb, 26 septembre 1807, le canon célébrer le retour au Kaire d'Ibrahim, l'ôtage filial qui lui était restitué.

L'escadre anglaise, venue avec son allure dédaigneuse, regagna ses plages lointaines, la honte au front. Bien souvent le consul britannique avait menacé le Vice-roi d'une approche plus terrible que la foudre ; le Vice-roi s'était incessamment contenté de répondre : « Je ne crains personne; tu peux mander à tes Européens que je les attends de pied ferme. » Lequel des deux justifia la bravade? L'armée britannique fit preuve de courage, mais l'impéritie de ses chefs la laissa vaincre à deux reprises par un seul corps d'irréguliers. Les Anglais dominèrent un instant sur Alexandrie, et nulle contrainte n'abrogea les coutumes locales, et le peuple n'éleva point contre ses maîtres étrangers la voix de la malédiction, et le commerce musulman garda sa liberté maritime. Ces erremens de saine politique furent les seuls points de ressemblance entre l'occupation d'une ville égyptienne et notre conquête de l'Égypte. La Grande-Bretagne avait prétendu établir une contre-partie aux tentatives et aux résultats obtenus par la France. L'avortement précoce et misérable d'une entreprise qui s'annonçait comme devant lier la Tamise avec le Gange par les chemins du Nil, fit ressortir en Europe aussi bien qu'en Orient la supériorité de nos armes, et donner à cette échauffourée le nom de parodie après le drame de Kléber et de Bonaparte.

VII.

DERNIÈRES LUTTES INTESTINES.

1807—1811.

Les Arabes ne portaient point encore leurs provisions au marché ; le Nil, depuis la coupure de la digue, avait cessé d'entretenir les citernes. Le manque de vivres et la fadeur de l'eau des puits occasionnèrent parmi les troupes d'Alexandrie certains désordres qui furent continués par la garnison du Kaire. Les Albanais de la capitale se prirent à chasser des logis les habitans, à enlever les femmes dans les rues. Cette crise exigeait la présence du Vice-roi qui ne se fit pas désirer longtemps. Le 15 chaabân, 8 octobre, il s'éloigna d'Alexandrie ; par la voie de terre il se dirigea sur Rosette, accompagné de Hassan-Pacha et de quelques autres officiers. Le peu d'heures qu'il passa dans cette ville furent employées à donner des ordres pour la construction d'un mur d'enceinte. Puis il s'embarqua. Poussée par une brise forte, sa kange glissait légère et rapide : à la hauteur du village d'Ouardân, survint une rafale qui la culbuta. Mohammed-Aly, gardant son sang-froid habituel, cria aux marins de ne point s'occuper de lui : mais de veiller sur les personnes de sa suite. Il se jeta dans le fleuve et gagna la rive à la nage. En traversant les faubourgs du Kaire, son cheval s'abattit : ce nouvel accident fut regardé comme un second présage de malheur.

Le 11 chaabân, 14 octobre, il rentra dans sa maison de la place êl-Esbekyeh. Les cheikhs et notables s'empressèrent de le complimenter sur les résultats heureux de l'expédition. Ils se plaignirent, dans ces visites, de la licence des Albanais et des Delhys. Le pacha prit des mesures en conséquence : les auto-

rités préposées à la police reçurent l'ordre de faire nuit et jour de fréquentes patrouilles. Mohammed-Aly parcourut lui-même les différens quartiers de la ville. Un soir qu'il passait devant un groupe de danseuses occupées à divertir les oisifs, ces femmes eurent l'impudence de saluer son approche par un assourdissant tintamarre de castagnettes. Quelques personnes de l'escorte voulurent les contraindre à se tenir dans les bornes du respect. Des soldats qui, du haut d'une terrasse, jouissaient de ce spectacle en plein vent, se piquèrent de voir interrompre leurs plaisirs. Deux coups de pistolet abattirent près du Vice-roi le cheval de l'un de ses officiers. Mohammed-Aly, mettant pied à terre, déclara que la maison devait être brûlée; mais le chef de la petite troupe descendit et implora en faveur des coupables, qu'il excusait sur leur état d'ivresse. La sévère prescription fut révoquée.

Dix mille hommes, presque toute l'armée, se trouvaient réunis dans la capitale, et l'indiscipline allait croissant. Le 5 novembre, les Albanais réclament leur solde au pacha qui la refuse. Ils organisent une fusillade immédiate sur le palais. Généreux envers ses anciens compagnons d'armes, le Vice-roi défend de riposter. Après leur départ se présentent les Delhys qui se livrent aux mêmes excès. Mohammed-Aly, dont la clémence n'est plus inspirée par le souvenir, repousse la force par la force. Quatre des assaillans tombent morts, sept ou huit sont blessés, le reste s'en va. Cependant les insurgés se préparent à une revanche, les marchands ferment les boutiques et les bazars; toute la nuit, la population demeure en émoi. Le lendemain le Vice-roi,— qui ne pouvait user de moyens assez puissans de défense dans son palais situé au centre du Kaire, — transporte ses trésors à la citadelle et y monte lui-même, sous la protection des Mamluks français commandés par Abdallah Derau. Il renvoie son khaznadar chercher ses meubles les plus précieux : tout venait d'être mis au pillage. Le tumulte, bien que les habitans n'y prissent aucune part, dura huit jours encore; et ce qui ne s'était jamais vu, les âmes dévotes craignirent de célébrer le 1er novembre, la veille du ramadâm. Les aghâs des janissaires, de la police et des subsistances ne constatèrent pas, des

fenêtres du khady, le lever de la lune; le corps des arts et métiers s'abstint de la procession qui se fait au bruit des tambours. Enfin les cheikhs se rendirent près du Vice-roi et, — à la suite de nombreuses conférences, — obtinrent que la solde fût mise au courant. Il fallait 2,000 bourses : le commerce fournit la moitié de la somme, les artisans et les propriétaires le reste.

Son pouvoir raffermi, le Vice-roi, pour prévenir le retour de pareils ébranlemens, voulut se défaire des principaux moteurs. Un Albanais qui avait commandé l'infanterie d'Elfy-Bey, Régeb-Aghâ était l'un des mutins les plus actifs. Le gouverneur lui fit signifier un ordre d'exil; et, sur le refus d'obéir, Hassan-Aghâ eut mission d'enlever le rebelle. Régeb, qui habitait un quartier populeux dans le voisinage de Bâb-el-Khark, s'entoure de mécontens et se dispose à soutenir un siége régulier; il se barricade, puis, ayant crénelé les murs de sa demeure, il forme une estacade au milieu de la rue. Hassan-Aghâ construit un retranchement parallèle; mais comme il ne peut avancer, il cherche à se frayer une route vers les insurgés en perçant les maisons voisines. Le travail ne s'accomplit pas sans pillage : un soldat ne posait guère par cette époque le pied sous un toit, sans y porter la rapine. Le quatrième jour Sâleh-Koch et Omar-Bey, s'interposant afin de sauver Régeb, l'emmenèrent à Boulâk d'où ils le firent ensuite partir pour Damiette.

Les causes de trouble se reliaient avec une effrayante complication. Lorsque des orages intérieurs agitent une contrée, il est bien rare qu'on ne voie pas surgir de l'écume certains personnages se donnant les allures prophétiques pour exploiter le réveil des passions. Le Vice-roi séjournait encore dans Alexandrie, quand éclata ce nouveau péril. Un cheikh de Benhâ-êl-Asel, dans la province de Kelyoub, se prit à singer l'inspiration; comme toujours accoururent des prosélytes. Il prouva qu'on peut être prophète en son pays : ses compatriotes donnèrent chaudement la main à la propagande, des tentes dressées autour du village abritèrent de nouveaux et nombreux partisans. Pour nourrir toutes ces bouches béantes, l'heureux charlatan osa rançonner la province, et faire publier qu'à lui seul reve-

nait de plein droit une part dans les récoltes; qu'on devait repousser avec énergie les agens des oppresseurs, dont la main s'étendait sur les provisions et les denrées du fellah. Ces instigations frappèrent coup : des soldats envoyés pour recevoir l'impôt furent éconduits après de cruels traitemens. Le succès enfla l'ambitieux oracle qui résolut d'établir son trépied sur une plus vaste scène. Il plia bagage et se mit en route pour le Kaire, où une révolution lui était promise. Il entra gravement dans la capitale au son des tambours, des cymbales et des fouets; cent soixante disciples avaient suspendu leurs colliers en verroterie de couleur : tous marchèrent droit à la mosquée d'Hasaneyn, la seule où les femmes puissent pénétrer le jour du nahar-êl-sabt ou samedi. Les porteurs de fouet allèrent ensuite devant la maison de Seïd-Omar, firent un instant vibrer leur étourdissante harmonie, et de là retournèrent au lieu saint. Le kiâya du Vice-roi commandait par autorité provisoire ; il ordonna de rechercher Suleymân : les cheikhs de la mosquée ne voulurent point permettre une arrestation dans un sanctuaire. Comme le lieutenant du gouverneur insistait et que plusieurs de ses gens bouleversaient déjà une habitation où s'étaient logés plusieurs disciples de Suleymân, on exhorta ce bateleur à tenter un refuge hors de la seconde enceinte de la citadelle, dans la mosquée de l'Imâm-Choffey où les Musulmans se rendent tous les vendredis en grande dévotion. Sa nouvelle retraite ne sauva pas le pauvre hère. Amené en présence du kiâya-bey, il ne sut pas trouver une parole. Après une verte remontrance, l'officier suprême lui dit que le plus sage parti à prendre était de revenir en sa bourgade, où il lui serait confié la culture de quelques terrains pour qu'il pût, sans autre préoccupation, remplir ses devoirs d'homme pieux. On poussa la galanterie jusqu'à lui fournir une barque pour son voyage, et une poignée de soldats pour suite d'honneur... Mais dans le trajet l'escorte se saisit du prophète et de ses compagnons qu'elle poussa au fond du Nil : un seul d'entre eux, excellent nageur, atteignit sain et sauf la rive la plus voisine.

Des environs de Damanhour vint aussi, par un beau matin, une prétendue magicienne. Elle se vantait d'être en relation

avec un esprit céleste : ce génie faisait dans l'obscurité entendre un organe dont les accens remontaient du sein de la terre, et donnait à baiser sa main qui semblait sortir de la muraille. L'inspirée avait déjà pris dans ses filets une proie des plus copieuses, et les Arnautes comptaient parmi ses plus fidèles croyans. La sibylle se montrait à cheval par les rues du Kaire, et c'était merveille de voir le concours immense de peuple qui lui faisait ovation. Le pacha eut lieu de craindre que cette femme ne fût un instrument poussé par des ennemis secrets pour agir sur la multitude. Il jura de démasquer l'imposture. Quatre jongleurs furent appelés, 10 bourses brillèrent devant eux ; elles leur furent promises dans le cas où ils réussiraient à s'emparer de la magicienne. L'attrait de la récompense domina chez ces hommes les frayeurs de la superstition. Ils coururent après la sorcière qu'ils découvrirent environnée de respectueux auditeurs sous le toit du bâchy-aghâ, chef des patrouilles et des gardes nocturnes. Ils s'avancèrent pour la saisir ; mais la foule indignée jeta dehors les jongleurs, en s'écriant que la maison croulerait si des mains profanes touchaient à la sainte. L'infructueuse tentative accrut encore le renom de la magicienne. Il importait d'en finir avec cette comédie. Le Vice-ori désireux, disait-il, de partager l'extatique admiration de ses concitoyens, signifia au chef de la police l'ordre de lui présenter la faiseuse de miracles. L'aghâ la conduisit à la place de l'Esbekyeh une heure avant le moghreb, c'est-à-dire le coucher du soleil. Non loin d'un sakyeh, d'un puits à roues, le pacha fumait le narguilé sous un sycomore. La femme parut : il la pria de lui transmettre les puissans discours de l'esprit, devant lesquels il était impatient de se prosterner.

— L'initiation, reprit hardiment cette espèce de folle, ne peut avoir lieu que la nuit. D'ailleurs, l'esprit s'en est allé offrir ses oraisons à la mosquée de l'Imân-Husseïn, il faut donc attendre son retour.

— Tardera-t-il? demanda le Vice-roi.

— Il ne tardera pas.

Le dialogue s'échangeait devant un amas compact de curieux. L'interlocuteur ne parlait pas l'arabe, l'interlocutrice ignorait

la langue turque; mais le médecin du pacha, M. Bozari, versé dans les deux idiômes, traduisait les questions et les réparties.

Le prince regagna son palais où le suivirent grand nombre d'aghâs et de byn-bâchys, qui tenaient à cœur de ne point perdre de vue les merveilles annoncées. Tous ces officiers restèrent dans le mandarah, — salle de réception.— Mohammed-Aly monta au harem pour se faire servir quelque nourriture. Il descendit à la nuit close. La magicienne se trouvait déjà dans l'appartement du rez-de-chaussée, au milieu de l'état-major du pacha. Elle venait de donner un avant-goût de la grande représentation, et plusieurs assistans étaient sortis, frappés d'une religieuse terreur. Mohammed-Aly s'informe auprès de la sorcière pour savoir si l'esprit est revenu; et, sur la réponse affirmative, il fait éteindre tous les flambeaux. Le génie familier avait nom Cheikh-Aly, celle qu'il possédait l'appelle et l'interroge : il réplique de la façon la plus satisfaisante, mais d'une voix creuse et lointaine. L'illustre néophite sollicite la faveur de baiser la main de l'esprit céleste : Cheikh-Aly fait le difficile; pourtant il se résigne et daigne tendre l'extrémité des doigts. Le Vice-roi saisit fortement le bras qu'il s'imagine être celui d'un homme, et il crie qu'on apporte des lumières. Ce bras, tout simplement, appartenait à la ventriloque, laquelle implora sa grâce et dit: « Laissez-moi, je suis une pauvre créature! »

Elle allait être pardonnée; mais quelques-uns des spectateurs s'irritèrent de l'action du prince, qui à leurs yeux effleurait le sacrilége; et ils murmurèrent l'épithète d'infidèle.

— Ignorans que vous êtes! répartit le pacha. Eh quoi! vous vous laissez prendre encore à d'aussi grossiers artifices! Mais que faut-il donc pour vous convaincre de leur sotte impuissance?.... Albanais! jetez-moi au fleuve cette misérable!

L'arrêt de mort fut le signal d'une menaçante exaspération. Le pacha fièrement et ingénieusement s'éleva au-dessus de toutes ces clameurs :

— Que prétendez-vous donc? Vous laisser railler jusqu'au bout par une aventurière? J'ai résolu que le Nil serait son sépulcre : elle y va descendre. Si un esprit céleste la protége, il sera, j'espère bien, assez fort pour la soutenir sur l'eau. Si au

contraire cet esprit n'est chez elle qu'un mensonge, eh bien! elle tombera sous la destinée de qui trompe le peuple.

Un glorieux cortége accompagna vers le bord fatal celle qu'à voix basse on appelait une martyre. Elle fut plongée au fond des flots : on attendit, on attendit..... Elle ne reparut pas.

La mesure avait été rigoureuse; mais une intrigante déjà si bien achalandée pouvait mener à mal tant d'âmes essentiellement crédules, que les conséquences devenaient incalculables. La prudence faisait donc un devoir au Vice-roi de signaler avec éclat son mépris du fanatisme audacieux.

Nul incident ne parvenait à distraire la pensée dominante de Mohammed-Aly-Pacha. La ruine des Mamluks était encore son plus intime souci, et pour atteindre ce but il n'épargnait ni les séductions ni les actes de vigueur. Plusieurs beys se rapprochèrent de lui : entre autres Châhyn à qui le Vice-roi, toujours magnifique, donna une escorte avec un orchestre pour le conduire du Vieux Kaire à la citadelle, un dîner dans le palais de Tussun-Pacha, une pelisse de grand prix, des chevaux, des cachemires, un poignard garni de diamans et une de ses belles esclaves en retour de vingt négresses, de quatre eunuques, trente chevaux, deux cents quintaux de sucre et de café. Le vieil Ibrahim et Mohammed-Bey-Manfukh avaient fourni leur part des présens offerts par Châhyn. Il fut, sans aucune réserve, accordé à ce dernier chef la résidence de Giseh, dix villages autour de la place, la province entière du Fayoum et trente bourgs dans celle de Behneseh. Les beys de sa maison, Namân, Murâd, Ahmed, Husseïn, vinrent présenter leurs hommages au Vice-roi et baiser les franges de sa robe. Ils s'en retournèrent chargés de riches cadeaux. Suleymân-Bey-el-Bauab et quatre kâchefs, plusieurs autres Mamluks fatigués de la vie des camps, accoururent dans les bras de Mohammed-Aly; le vieil Ibrahim-Bey si défiant ne craignit pas de lui dépêcher, en signe de prévenance amicale, son propre fils Marzuk-Bey que le Vice-roi nomma gouverneur de la province de Girgeh.

Le pacha, — nous l'avons démontré, — avait à se plaindre du corps des Delhys. Il en raya six cents du tableau de la solde, et les dirigea sur la Syrie avec leur commandant Kurdy.

Le 24 décembre 1807, arrivèrent un capigy et un firman qui pour l'année suivante continuait Mohammed-Aly dans ses fonctions de gouverneur de l'Égypte. Ibrahim-Bey, son fils, était nommé par le même acte au poste éminent de defterdâr.

Tout allait bien, si un chef mamluk du nom d'Yassyn-Bey qui avait reçu de Bardissy le commandement du Fayoum, ne se fût avisé de parcourir la Moyenne-Égypte, le fer et le feu à la main. Le Vice-roi chassa des alentours du Kaire cet homme entreprenant qu'il fit poursuivre jusqu'aux frontières de la province d'Atfeyeh par une troupe d'Albanais mêlée d'Arabes Haouaytâts et par le père du révolté lui-même. Les Mamluks, dont Yassyn pillait les cantonnemens, s'unirent contre lui aux troupes du pacha. Privé de tout appui, le bey céda son refuge suprême la place de Minyeh au khaznadar du gouverneur, descendit vers la capitale de l'Égypte et fut, le 18 février 1808, conduit à Damiette où on le jeta sur un navire en partance pour l'île de Chypre.

Les tribus d'Arabes, divisées entre elles, se faisaient une guerre sans relâche. Les Hennadys et les Djâmys, injustement chassés du pays de Bahyreh par les Oualad-Alys, implorèrent la protection du Vice-roi qui refoula dans les solitudes leurs ennemis deux fois battus.

Vers ce temps, arriva au Kaire la nouvelle de la révolution qui portait Mahmoud sur le trône de Constantinople. Mohammed-Aly s'inquiéta peu de cet événement. Il fit prier pour le sultan élu, il laissa prier pour le sultan défunt. La mort tragique de Sélim III, l'ami des réformes, n'arrêta pas le Vice-roi dans ses desseins de régénération. Il parut puiser, tout au contraire, une sorte d'énergie nouvelle dans l'aspect de cette œuvre scellée d'un sang impérial. C'est alors qu'il inaugura la série des travaux utiles qui seront pour son règne un éternel honneur. Les luttes soutenues sans cesse par l'Égypte avaient jusque-là détourné de sollicitudes moins urgentes l'attention du gouvernement. Maintenant que les derniers adversaires de Mohammed-Aly tremblaient cachés au fond du Saïd, c'était l'heure de prendre sérieusement en main les intérêts pacifiques du pays. L'aqueduc du Vieux Kaire, allant du fleuve à la citadelle, fut

réparé. On ferma le canal de Menouf qui absorbait une trop grande quantité d'eau, tarissait ainsi la branche du Nil qui baigne Damiette, et par suite frappait d'une stérile sécheresse la plupart des terrains en culture. Nombre de fontaines embellirent et abreuvèrent les villes, nombre de citernes réjouirent les vallées désertes. L'administration et le service de l'impôt furent soumis à des formes régulières et loyales. Un kâchef, du nom de Maho-Bey, commandait l'arrondissement de Damanhour. Exacteur assez despotique, il fit arrêter un marchand et lui imposa une forte avanie. Le malheureux, après avoir vendu tout ce qu'il possédait, ne put réunir la somme suffisante. Il fut jeté dans un cachot et s'éteignit de désespoir. La famille réclama le cadavre : Maho déclara que mort ou vivant le prisonnier ne sortirait que si le fils venait prendre la place du père. Indigné de cette conduite monstrueuse, Mohammed-Aly confisqua les biens du barbare qu'il punit encore de l'exil.

Un fléau menaça l'Égypte. Le 23 gemady-êl-tâny 1223, 16 août 1808, le Nil baissa tout-à-coup, au lieu d'atteindre la progression de sa crue ordinaire : cet avant-coureur de la famine porta la consternation dans les âmes. Le blé disparut des marchés, les accapareurs enfermèrent les grains, le peuple cria. Les cheikhs vinrent trouver Mohammed-Aly qui résolut d'en appeler à Dieu lui-même. Hommes, femmes et enfans, tous furent,—suivant l'usage primitif, —convoqués dans une grande manifestation religieuse. Ils sortirent de la ville, se prosternèrent à l'intérieur et au-dehors de la vieille mosquée d'Amrou, célèbre par ses nombreuses colonnes. Le khatyb qui préside le vendredi aux oraisons de la grande mosquée, Seid-Omar Makram chef des schériffs, les ulémas et les étudians, les imâms arabes et turcs étaient là confondus avec les rabbins, avec les patriarches cophte, grec et arménien, les religieux latins de la Terre-Sainte, les missionnaires italiens de la propagande, les prêtres maronites. Ce fut une solennité vraiment sublime que cette réunion de tous les âges, de tous les rangs, de tous les rites, de tous les idiômes dans une seule et fervente prière : celle de l'esteskâ — désaltérer. — L'histoire des religions devra recueillir ce naïf et saint défi lancé par l'univers à l'orgueilleuse



Prière universelle pour la crue du Nil

et prude intolérance. Du haut des cieux le suprême dispensateur promena, sur les masses agenouillées, un regard de satisfaction : dès le lendemain il consola. On vit le fleuve s'accroître d'une quantité d'eau égale à celle qu'il avait perdue, le 22 on coupa la digue et le canal fut envahi.

Deux jours après, le Vice-roi partit pour Damiette, Rosette et Alexandrie, dans le but de recueillir des renseignemens qui devaient aider à l'organisation d'un nouveau système de finances. Pour s'attacher de plus en plus les membres du Divan, il envoya de la dernière de ces trois villes à Constantinople, son muhardar ou porte-sceau : Ibrahim-Effendy était chargé par son maître de présens considérables en riz, café, sucre et riches étoffes des Indes.

Mohammed-Aly, de retour au Kaire, trouva dans l'esprit des cheikhs et des chefs de troupes une opposition qui, pour naître, avait profité de la courte absence du pacha. Le remuant albanais Omar-Bey fut aussitôt congédié. Le Vice-roi avait besoin d'argent, la caisse de ses trésoriers cophtes était vide : il osa toucher aux biens du clergé ! Grande rumeur parmi les ulémas qui suspendirent leurs etudes et mirent la foule tout en émoi. La médiation du chef des schériffs ayant été réclamée, Seid-Omar Makram assembla les cheikhs, leur fit écrire une requête au pacha pour l'abolition des droits sur les domaines des mosquées, après quoi ils jurèrent de s'unir pour l'irrévocable maintien de leurs priviléges. La pièce fut remise au divan-effendy. Quelques-uns de ces personnages se rendirent au palais où ils présentèrent les remontrances verbales. Mohammed-Aly, à son tour, les interpella de la sorte : « Est-ce que je profite seul des contributions? Les plus lourds sacrifices qu'ait à subir le peuple, n'est-ce donc pas vous qui les imposez? Vous tous ici présens, vous êtes la source, la source unique de ses douleurs. Vous avez obtenu pour vos terres l'exemption de certaines taxes, et cependant vous les exigez encore des fellahs. J'ai une note de vos propriétés montant à plus de 2,000 bourses. Je l'examinerai, je livrerai à l'encan les biens de quiconque aura perçu des impôts supprimés. Voila ce que je vous annonçais il n'y a pas un mois.— L'heure de la justice est venue : j'ai compulsé vos

titres et j'ai déclaré nuls ceux que n'appuyaient point les témoignages authentiques. Je le pouvais, je le devais. Vous tenez aujourd'hui conciliabule dans les mosquées; votre ton vis-à-vis du souverain de l'Égypte devient, Dieu me pardonne! presque impératif! Je ne veux plus de ces vaines et ridicules momeries. Des fous vêtus de votre robe ont ébauché le rève d'une révolution populaire : leurs extravagances ne m'impressionnent point. Apparaisse un matin le drapeau de la rébellion, tout ce qui s'abritera dessous je le poursuivrai du sabre et de ma vengeance! »

Le grand-visir réclama les prélèvemens annuels. Le Vice-roi fit dresser un mémoire des frais absorbés pour le compte de l'Égypte : Seid-Omar Makram refusa de signer cette pièce. Le gouverneur l'appela près de lui : Seid-Omar répondit par la proposition d'un rendez-vous dans la demeure du cheikh Sadat. — Eh quoi ! s'écria Mohammed-Aly, cet homme demande que je quitte mon divan pour me transporter dans une maison particulière! — Il lui renouvela par deux fois sa précédente invitation, et Seid-Omar n'obéit pas davantage : seulement, il se flatta de faire descendre *celui qu'il avait fait monter*. Alors, en présence du khâdy et des cheikhs, dans le jardin d'Ibrahim-Bey son fils, à l'extrémité de la place el-Esbekyeh, le Vice-roi revêtit au cheikh Sadat la pelisse de nakib-el-aschraff ou chef des schériffs, et signifia un ordre de bannissement à l'adresse de Seïd-Omar Makram. Un témoin ajoute : « Les cheikhs et grand nombre des habitans suivirent ce dernier jusqu'à Damiette pour lui faire honneur et par un sentiment de reconnaissance; mais tout le monde était loin d'approuver sa conduite et son obstination à l'égard du gouverneur. »

En retour des territoires qui leur avaient été cédés, les chefs mamluks devaient fournir une certaine quantité de piastres turques et d'ardebs de blé. Quelque avis incisif qui leur parvînt, ils se hâtaient fort peu de tenir leurs engagemens. A bout de patience, le pacha rompit la trève conclue au mois de janvier 1808, et qui s'était prorogée tacitement jusqu'au 9 septembre 1809.

Les Albanais et les Delhys ayant opéré leur jonction à Beny-

souef, exigèrent leur solde avant de pousser plus loin. Le Vice-roi s'irrita de cette insoumission : pour la persuader, il lui porta un à compte, fruit d'impôts levés sur les négocians de tous les pays non européens; pour la châtier au besoin, il se fit suivre de ses deux fils, — Ibrahim-Bey puis Tussun-Bey, — de son état-major et de deux mille soldats. Il ne fut bientôt plus question du moindre murmure.

Les ennemis s'effrayèrent d'avoir en tête six mille hommes, dont la force était décuplée par la présence du maître On négocia des accommodemens. Il fut décidé que les chefs mamluks payeraient le miry et résideraient au Kaire. Plusieurs, suivant leur promesse, partirent pour cette capitale. Arrivé lui-même dès le 25 octobre, le Vice-roi gratifia de pelisses et de pensions les beys qui descendirent vers lui de la Haute-Égypte. Il offrit à Mohammed-Bey Manfukh les revenus de la douane de Boulak ou leur équivalent, 600 bourses.

Le vieil Ibrahim-Bey, ainsi que ses autres collègues, témoignaient au pacha moins de confiance : ils se contentaient d'échanger avec lui quelques présens, et ne s'avançaient qu'à très-petites journées ; encore faisaient-ils sans cesse éclairer leur camp par des compagnies d'Arabes. Vers le milieu de juin 1810, Châhyn-Bey quitta subitement le parti des Albanais, et, après avoir brisé tous ses meubles, alla se réunir avec sa suite à ses anciens frères d'armes qui le nommèrent chef des Mamluks de Murad. Le gouverneur assemblait à Choubrah des corps d'infanterie et de cavalerie, lorsqu'il fut informé de cette importante défection. Pour en prévenir les conséquences, il pressa les mouvemens hostiles, fit couvrir Giseh de ses tentes, se dirigea sur Kerdasseh, coupa la route à des Bédouins qui rejoignaient les Mamluks, ordonna le pillage d'une tribu en signe de châtiment, revint à Giseh puis au Kaire. Les beys occupaient Dachour : ils assirent leur camp dans les plaines sablonneuses de Regag. Ils s'étaient renforcés des Arabes Henâdys qu'attirait l'espoir du butin. Le Vice-roi, en compensation, recevait les offres de services des Oualad-Alys. Quatre-vingts cachemires, douze ou quinze pelisses et 150 bourses récompensèrent tout d'abord les chefs de ses nouveaux alliés. Il fit mar-

cher ensuite par la rive droite du fleuve un corps de troupes : un autre corps fut embarqué pour le Saïd, avec charge d'en conquérir les principales positions. Hassan-Pacha, qui longeait le Nil, courut surprendre les Mamluks dans le sommeil. Un kâchef et plusieurs cavaliers furent mis à mort. Leurs têtes envoyées au Kaire ne produisirent pas néanmoins une impression aussi vive que les nombreux cadavres d'Albanais entraînés par les flots, — à la suite d'une revanche sanglante, — la nuit du 13 au 14 juillet.

L'échec des Arnautes eut pour funeste conséquence d'enhardir les fellahs à refuser l'impôt; mais cet inconvénient fut balancé par quelques bonnes fortunes en fait de séductions militaires. Quatre beys, seize kâchefs et plus de deux cents cavaliers quittèrent le camp de Châhyn Bey dont ils avaient à se plaindre, et se réunirent au parti du Vice-roi qui leur donna 200 bourses. Peu de jours après, le gouverneur de l'Égypte reçut de Syrie deux mille Delhys, et par la voie de Damiette six cents Albanais. Nous avons oublié jusqu'ici de faire connaître l'aspect militaire des uns et des autres, nous allons réparer cette omission. Les Delhys, presque tous kourdes et tous cavaliers, portaient pour armes un sabre, un mousqueton et deux pistolets; pour coiffure un cylindre de feutre noir, sans bord, haut de dix pouces et assujetti par une bande en toile roulée au bas. Les nerveux et fiers Albanais également propres, selon l'avis de M. de Choiseul, à faire des brigands ou des héros ; ces hommes qui furent les soldats de Mohammed-Aly, de Scanderberg, d'Alexandre-le-Grand, possédaient pour vêtemens des manteaux galonnés et tailladés de couleurs diverses, des culottes très amples, un court jupon, un gilet garni de plaques, de chaînes, de nombreuses et grosses olives d'argent; des brodequins liés par des courroies montant parfois jusqu'aux jarrets pour tenir fixées des genouillères; enfin une calotte de drap rouge qu'ils rejetaient de leur front en courant au combat.

Mohammed-Aly-Pacha prit lui-même le commandement de ses troupes; le 25 gemâdy-el-tâny, 28 juillet, il se mit en marche pour Benysouef et delà pour Béléfyeh. Les Mamluks s'étaient retirés au pont d'el-Lâhoun, qui mène de la vallée du Nil au

désert : ils se réunirent en ordre de bataille sur les bords du canal de Joseph. Le gouverneur sut les rejeter au-delà du pont Cette victoire lui ayant livré la province du Fayoum si riche en toutes sortes d'approvisionnemens, il poursuivit les vaincus dans la ligne de Bâhneseh, les attaqua et les défit encore près de Badramoun. Une grande bravoure se signala de part et d'autre; mais la canonnade mieux servie et les dispositions plus habiles du gouverneur lui acquirent un triomphe marqué, dont il rendit compte par ce bulletin :

« Du camp égyptien entre Beny-Adyn et Monfalout, le 25e du mois de régeb 1225 (24 août 1810).

« Aussitôt que nous avons reconnu les escadrons des Mamluks, nous nous sommes élancés contre eux à la tête de notre cavalerie. Nos artilleurs secondaient le mouvement; notre cher fils Ibrahim-Bey, defterdâr de l'État, nous accompagnait. Dès la première charge, l'ennemi a été dispersé ; nous lui avons donné la chasse dans les montagnes jusque vers l'Akâbeh de Beny-Adyn. Les captifs et les morts dépassent le chiffre de six cents. Mille hommes à peu près, ayant trouvé leur salut dans la fuite, se sont retirés à Manfalout, à Syout et ailleurs. Après le combat, trois beys d'Osmân-Hassan et un bey de l'autre parti sont entrés dans Manfalout et dans Syout. Six beys, de nombreux kâchefs et simples cavaliers ont demandé l'amân. Le vieux bey Ibrahim, Selim-Bey l'aveugle, Osmân-Bey, Hassân et Chahyn-Bey, couverts de blessures, ont pris le chemin d'Ibrim et du pays des Noirs avec les débris de leur armée. Louange à Dieu! La tyrannie des beys est détruite. »

L'atteinte reçue par les Mamluks était, en effet, des plus rudes : le coup de grâce allait suivre. Ibrahim-Bey, Osmân-Bey-Hassan et leurs gens coururent chercher un asile derrière les Cataractes; le plus grand nombre des autres beys offrirent leur soumission. Châhyn lui-même vint reconnaître l'autorité du Vice-roi qui l'accabla de présens, et lui désigna une belle habitation dans le voisinage de la place êl-Esbekyeh. Ceux des turbulens cavaliers qui se réfugièrent aux confins du Saïd firent

encore preuve d'insolence dans les environs de Kéneh : le gouverneur de la province, Ahmed-Aghâ Lâz les sut châtier à l'aide d'un fort détachement turc. Ceux qui s'étaient rapprochés du Kaire ne renonçaient pas davantage à leur esprit de désordre, à leurs tentatives d'insurrection : le Vice-roi les enveloppa dans un acte suprême de terrible justice.

Plusieurs fois déjà le gouverneur de l'Égypte avait reçu, par messages de l'Empire, l'invitation de marcher contre les Wahabis qui désolaient l'Arabie et les lieux saints. Cette invitation devenait d'autant plus pressante, qu'au mois d'octobre 1810 une certaine conteste s'était débattue entre la Porte et le Vice-roi, en raison des taxes de la douane imposées au commerce ottoman ni plus ni moins qu'à tout commerce étranger. Mohammed-Aly avait si peu tenu compte des représentations du Divan, qu'il s'était mis en tête de secouer une suprématie ombrageuse; mais les cabinets de Paris et de Londres avaient dû, par suite des guerres générales qui embrasaient l'Europe, maintenir leur alliance avec le Sultan et refuser à l'Égypte le titre de cinquième État barbaresque, la condition politique d'Alger, Tunis, Maroc et Tripoli. Alors le pacha, qui ne pouvait sans appui déclarer la guerre au Grand-Seigneur, s'était résolu à la porter dans les rangs des Wahabis. Constantinople, qui n'osait pas trop se fâcher elle-même, fit semblant d'oublier la récente querelle et les fréquentes prescriptions hardiment éludées par le Vice-roi. Toute heureuse de pouvoir se donner à peu de frais des airs de magnanimité, elle envoya aux bords du Nil son chef des eunuques, lui remettant un poignard et un sabre pour Mohammed-Aly, la nomination de pacha à deux queues pour le fils cadet de Mohammed-Aly, Tussun-Bey. De telles prévenances ne permettaient plus les moyens dilatoires. S'il n'hésita point à recevoir dans sa capitale son ami Yussef-Pacha destitué du gouvernement de Damas et puni d'exil pour avoir différé, lui aussi, par des motifs plausibles, d'entrer en Arabie, —le Vice-roi n'en songea pas moins à faire camper dès-lors dans Kubbet-êl-Azab les troupes expéditionnaires qu'il destinait aux ennemis de l'islamisme. Tussun-Bey devenu Tussun-Pacha en eut le commandement. Tous les dignitaires,

les principaux du pays et les soldats furent appelés pour faire honneur au jeune chef qui, le vendredi suivant, — jour favorable d'après les astronomes, — devait recevoir la pelisse d'investiture, traverser la ville en grande pompe, et se rendre au camp par la porte des Victoires. Les Mamluks furent convoqués individuellement, spécialement, à la cérémonie. Chacun d'eux revêtit son plus beau costume, sa plus reluisante armure.

Le 5 safar 1226, 1[er] mars 1811, — deux heures après l'aube qui, selon les Orientaux, se leva dans un nuage couleur de sang, — tous montent à la citadelle. Châhyn paraît suivi des siens. Le Vice-roi accueille les beys avec une rare bienveillance, les entretient quelques instans et leur fait servir le café. Les trompettes sonnent le départ, les membres du cortége prennent rang. Un corps de Delhys ouvre la marche, commandé par Uzun-Aly ; viennent ensuite l'ouâly, l'aghâ des janissaires et celui des subsistances, les odjâklys, les yoldaches, Sâleh-Koch avec ses Albanais, les Mamluks ayant à leur tête Suleymân-Ben-el-Bauâb, le reste de l'infanterie et de la cavalerie, les chefs de l'administration. La colonne se dirige vers la place de Rumeylch par un sentier tortueux et raide taillé dans le roc vif. Les Delhys, les aghâs, les odjâklys et les yoldaches, franchissent la porte êl-Azab. Sâleh-Koch fait aussitôt refermer les énormes battans de fer. Les Albanais, sur son ordre, escaladent les rochers qui bordent l'étroit chemin. Ils prennent position, et lancent la foudre. L'arrière-garde, qui s'est également retranchée, joint ses décharges à cette impitoyable fusillade. Les Mamluks, arrivés en face de la porte et la trouvant close, essaient de revenir sur leurs pas et de regagner le milieu de la citadelle. Mais ils ne peuvent manier leurs chevaux qui heurtent du front les parois anguleux du passage, piaffent aveuglés, étourdis par une grêle de plomb, chancellent et roulent dans le ruisseau sanglant. Les cavaliers éperdus rejettent leurs pelisses, mettent pied à terre et le sabre à la main. Ivres de rage, fous de désespoir, les Mamluks cherchent un ennemi, et l'ennemi ne se montre pas ; et la mort descend avec impunité de la double muraille aussi bien que des fenêtres voisines. Châhyn-Bey tombe criblé de balles devant le palais de Saladin. Suleymân-

Bey-Bauâl atteint presque nu le seuil du harem et crie : « Fy ard el-harym! Sous la protection des femmes! » Ces paroles sauvent d'ordinaire tout homme poursuivi qui a le bonheur de toucher au gynécée oriental; mais aujourd'hui les sanctuaires de la miséricorde sont devenus eux-mêmes des théâtres d'exécution : la tête suppliante est détachée du cou et le cadavre traîné par une corde. Sept ou huit Mamluks parviennent jusqu'au lieu où se tient Tussun-Pacha : le prince est sans pitié comme son père. La citadelle représente bientôt une arène de carnage. On y voit confondus avec les troncs mutilés de leurs maîtres, les restes des sâys, —palefreniers ou plutôt écuyers,— des débris de chevaux, des lambeaux de vêtemens, des tronçons d'armes. Les riches dépouilles des Mamluks sont jetées en salaire à la soldatesque.

Dans un voyage sur l'Égypte,—publié avec ce titre élastique, ce nous semble : *Quinze jours au Sinaï*, — M. Alexandre Dumas conte que plusieurs cavaliers se précipitant du sommet de la plateforme, s'abîmèrent eux et leurs montures; que cependant, parmi ceux-ci, deux se relevèrent et s'enfuirent de la ville au galop. L'écrivain français prétend avoir vu gouverneur à Jérusalem un de ces deux hommes. Nous ne contesterons pas cette dernière assertion : pourtant il nous serait permis d'être un peu incrédule aux récits de la plume ardente mais capricieuse, qui fait jouer la mitraille et la canonnade où la mousqueterie fut seule entendue, et croit pouvoir placer en 1818, au lieu de 1811, la date du grand drame historique. Ce que nous ne laisserons point passer aussi complaisamment, ce sont les quelques personnages que M. Dumas lance avec trop de générosité par-dessus les murs, et les deux autres qu'il veut bien remettre sur leurs jambes après un pareil tour de force. La brillante imagination du romancier possède le don de la double vue et mieux que cela; car voici la certitude authentique,— et ce n'est pas la moins saisissante :— quatre cent soixante-dix Mamluks entrèrent dans la citadelle, un seul en sortit. Nous pousserons la faiblesse ou le scrupule jusqu'à nous appuyer du plus irrécusable témoignage, en traduisant les lignes suivantes du *Moniteur Égyptien* (2e année, 26e N°) : « Un seul Mamluk a échappé au massacre.

C'est Amyn-Bey, frère d'Elfy-Bey. Retenu chez lui pour affaire pressante, il n'avait pu que rejoindre les derniers rangs. Lorsque retentirent à ses oreilles et le bruit d'une porte qui se fermait et les premiers coups de fusil, ce chef tourna bride et, se rejetant à l'intérieur du fort, sonda d'un regard toutes les issues. Partout un rempart haut de vingt mètres. Il mena son cheval sur la cîme gigantesque, et le frappant de l'éperon le précipita dans le gouffre..... Le noble animal se brisa les membres et mourut sur la place, le hardi cavalier tomba sur la selle et en fut quitte pour une syncope momentanée. Il courut de là se réfugier auprès d'un cheikh arabe, de la province de Charkyeh. Peu de jours plus tard il partait, avec des gens de sa suite, pour la Syrie. » Les traditions locales ajoutent que, dans son voyage au désert, l'aventureux Mamluk fut dépouillé, maltraité par ses guides; mais que des Bédouins passèrent, prirent son état en commisération et, l'ayant guéri sous leur propre tente, le conduisirent, moyennant une forte somme, à son ami le pacha de St.-Jean d'Acre. Une personne de grand mérite, M. de Vaulabelle nous assure qu'Amyn-Bey est toujours vivant; et qu'après un séjour à Tripoli dans les régions syriennes, il entra au service du Grand-Seigneur en qualité de capitan-bâchy, fonction qu'il exerce encore maintenant. Le point de l'enceinte par lequel s'opéra la miraculeuse évasion a été nommé le *saut du Mamluk*.

La proscription ne s'étendit sur aucun des Mamluks français. Le Vice-roi, lorsqu'ils s'étaient présentés à lui, leur avait reproché d'être venus sans qu'on les mandât; et sur un ordre du maître, le kiâya-bey s'était empressé de les retenir dans la chambre du ministre de la guerre, Mohammed-Bey. Quatre officiers de Mohammed-Aly avaient eu communication du fatal secret : le kiâya-bey, le selikdar Suleymân-Aghâ, Hassan-Pacha et Saleh-Koch. L'inexorable juge ne se livrait point, — comme on l'a dit, — aux douceurs du narguileh sur une terrasse invisible, d'où il pouvait compter les derniers soupirs de ses victimes. Il était assis dans la salle du Grand-Divan, qui donne sur la cour d'honneur et n'aboutit point à une terrasse. Une agitation profonde se décélait dans tous ses mouvemens. Il savait qu'au de-

hors ses soldats jouaient son existence contre des adversaires partout redoutables. Sa physionomie se contracta, lorsque les décharges commencèrent. La possibilité d'une lutte entre ses Albanais et les Mamluks lui faisait craindre un insuccès qu'eût suivi sa perte et celle des siens. Peut-être aussi un regret cuisant, une poignante amertume l'assiégeait-elle déjà, parce qu'il n'avait pas transporté sur le champ de bataille une vengeance patiente. Un long et douloureux silence fut rompu enfin par l'approche sautillante du génois Mendrici, l'un des médecins du gouverneur, lequel s'écria d'un air radieux : « L'affaire est terminée! Voilà un beau jour de fête pour Son Altesse! » Le Vice-roi ne répondit pas : seulement ses lèvres se plissèrent dans un sourire de dédain, il leva sur le nouveau venu un regard plein de sévérité. Ensuite il se fit servir à boire.

Tandis que le meurtre délirant s'ébattait au sein de la forteresse, le Kaire tout en joie attendait le défilé du cortége. La foule se pressait curieuse et bruyante. Après les Delhys et les aghâs passèrent les odjâklys, les yoldaches, puis.... rien. Cette interruption émut les esprits. Des groupes se formèrent, et le tumulte des conjectures qu'on y débattait couvrit le fracas de mort qui emplissait la citadelle. Un instant s'écoula : des sâys effarés, muets, se succédèrent en courant par les rues. Une voix soudaine éclata : « Châhyn-Bey est tué! » Aussitôt les boutiques et les habitations furent closes, les places publiques se dépeuplèrent. La ville, tout-à-l'heure si animée, se transforma en solitude. Les soldats envahirent par bandes furieuses les demeures des Mamluks : ils y égorgeaient les hommes, ils mettaient les femmes nues pour les punir des prédilections qu'elles avaient toujours accordées aux Mamluks, pour les violer et pour voler leurs vêtemens. Une d'elles portait des bracelets : un Turc, impatient de saisir la parure, abattit le poignet d'un coup de sabre. Le Kaire sembla, durant deux jours, une cité prise d'assaut. Les dépouilles recueillies dans les maisons des beys furent d'autant plus incalculables, qu'un plus grand nombre de ces chefs s'étaient dernièrement arrangé une existence moins extérieure, moins hasardeuse. Leurs voisins, par le seul fait de cet incommode rapprochement, furent soumis aux bru-

talités d'un aveugle pillage. Plus de cinq cents logis éprouvèrent une complète dévastation.

Que serait devenue la capitale de l'Égypte? — on frémit d'y songer! — si le gouverneur n'eût arrêté, dès le second jour, le torrent du désordre? Il descendit de la citadelle, une garde nombreuse l'accompagnait. Il parcourut les principaux quartiers, visita les postes, réprimanda vivement les chefs pour avoir donné le premier exemple des violences gratuites. Près de la porte êl-Zoueyleh, il rencontra un Moghrebin qui se plaignait de ce qu'on saccageait sa demeure, bien qu'il ne fût ni soldat ni Mamluk. Le Vice-roi ayant provoqué de plus amples informations, fit trancher la tête à un Turc et à un fellah surpris chez le plaignant.

Les cheikhs envoyèrent sur la route de Mohammed-Aly pour lui demander à le complimenter : le pacha répondit qu'il irait lui-même recevoir leurs félicitations. Après une heure d'entrevue sous le toit d'Abdallah el-Cherkâouy, le gouverneur rentra dans la citadelle.

Tussun-Pacha, le lendemain, poursuivit l'œuvre de l'ordre public. Le kiâya-bey autorisa néanmoins quelques recherches domiciliaires ; mais avec la rigoureuse prescription de ne mettre la main que sur les Mamluks encore ignorés. Tous ceux qu'on lui amena, jeunes ou vieux, innocens ou coupables, subirent la décapitation. Les autres se retirèrent en Syrie sous le costume de Delhys, ou dans la Haute-Égypte sous des travestissemens de femme.

L'ordre avait été transmis aux commandans des provinces d'exterminer les Mamluks épars. Les kâchefs enveloppèrent dans la sentence de mort les citoyens dont ils voulaient se débarrasser. Des sacs regorgeant de têtes furent envoyés au Vice-roi, qui fit écorcher et porter à Constantinople celles des principaux beys, comme témoignage de sa déférence aux volontés expresses du Grand-Seigneur. Les cadavres remplirent des fosses creusées dans la place êl-Aoudâlâr, à la citadelle du Kaire. On amena du Saïd soixante-quatre Mamluks vivans : la niut, des bourreaux les exécutèrent à la lueur des torches, et, après avoir jeté les troncs dans le fleuve, ils exposèrent les têtes devant cette même porte

êl-Zoueyleh, sous laquelle avait été pendu, à trois siècles de là, Tomân-Bey dernier roi des Mamluks circassiens. Tout absorbés dans leurs désolations et leur propre épouvante, les parens ne sollicitèrent pas la faveur de rendre aux victimes les devoirs funèbres. La mère de Marzuk-Bey osa seule réclamer le corps de son fils qui, reconnu après deux jours de perquisitions haletantes, fut inhumé dans le tombeau de la famille. Les veuves des Mamluks reçurent du pacha des sauve-gardes, quelques-unes même des pensions, et les orphelins plus tard des grades militaires ou administratifs. Ibrahim-Bey, Osmân-Bey Hassan et leurs cavaliers adressèrent une demande en grâce au gouverneur, qui, pour réponse, les fit traquer par des troupes sous le commandement de Mustapha-Bey jusqu'au-delà du fort d'Ibrim. Les Mamluks perdirent un certain nombre de leurs hommes dans la place d'Assouân; puis ne se sentant plus assez nombreux pour tenter la chance des batailles, ils dirent un adieu suprême à leurs coursiers, à leurs esclaves, et s'en allèrent par les plaines désertes chercher des soleils plus tranquilles en Nubie : que dis-je? des occasions nouvelles de remuer un trône et un État.

Nous ne saurions tirer d'un massacre une apologie, — et tout d'abord nous le proclamons bien haut: oui, nous voudrions pouvoir effacer des annales de ce règne la Saint-Barthélemy que nous avons décrite ; mais l'histoire elle aussi prononce en ressort souverain, et nulle puissance ne doit prévaloir contre ses austères décisions. A notre justice de suivre son cours. Les optimistes, qui mesurent la gravité des catastrophes par le prix des existences atteintes, regrettent peu l'achèvement d'une milice autrefois la première du monde et tombée depuis dans l'extrême dégénération. Ils nous représentent la cour des beys, cette école naguère de discipline, de confraternité, de bonnes mœurs, devenue un théâtre d'insubordination et de désharmonie, un réceptacle de vices honteux ; ils nous introduisent la nuit sous des tentes où la belliqueuse vigilance ne se tient plus debout, la main au yatagan ; mais où gît la vigueur physique usée comme l'énergie de l'âme, où se vautre l'impure mollesse ivre de liqueurs fortes, de ghaouâzys, — chanteuses — et d'almées ou

danseuses. Pour si déplorables qu'ils soient, de tels genres d'excès méritaient-ils un châtiment immense; et jusqu'à quel point d'ailleurs la sapience égyptienne aurait-elle eu titre dans la répression? Etrange remède à un dépérissement qu'une mort subite! Puis en ce cas, pourquoi ne pas attendre un complet suicide? — On a cité des crises et des mesures analogues dans la vie des grands souverains. Pierre, l'illustre réformateur de l'empire moscovite, brisa par une tuerie plus formidable encore l'opposition des Strélitz. Il en fit pendre, décapiter et rouer deux mille, on exposa les cadavres sur les chemins, on enterra les femmes vives; et Voltaire se contente de dire que le czar déploya de la sévérité. Les janissaires du sultan Mahmoud furent immolés sans merci au nombre de plusieurs mille, et ils ne constituaient point de même que ces Mamluks un corps de troupes étrangères : c'était, ainsi que les Strélitz, des enfans de la nation, voués à la défense du pays. — Nous répondrons que des exemples n'absolvent pas. On fait tenir ce propos à Mohammed-Aly : « La postérité jugera entre l'événement des Mamluks et le meurtre du duc d'Enghien. » Ce parallèle est trop dénué de logique pour être venu dans l'esprit du pacha : quelle proportion établir entre la destinée d'un seul homme et celle de quinze cents? Le prince français ne fut point surpris dans le calme décevant d'une fête, et après tout il passa par un tribunal pour aller au supplice. Nous croirions bien plutôt à cette répartie du Vice-roi, lorsqu'on lui parla de la toile couverte par Horace Vernet : « Le peintre pourra trouver un pendant à son tableau; qu'il retrace l'extermination des Mamluks de Bonaparte à Marseille. »

Ce dont nous sommes bien persuadé, c'est qu'aujourd'hui le maître de l'Égypte connu pour sa modération, pour sa tolérance, pour la droite hauteur de ses sentimens, lèverait deux fois le bras avant de frapper un coup de cette force. Mais les délicatesses de nos idées européennes étaient loin encore d'avoir pénétré dans la politique orientale. Chez elle, toute effusion de sang est légitime par cela seul qu'elle est utile, et l'initiative ne compte pas pour une vertu de bas étage. Il ne faut donc pas mettre en oubli que, des zônes tempérées sous lesquelles nous vivons, l'on est

d'ordinaire placé à faux pour asseoir un jugement sur les passions et sur les faits d'un autre monde. Le célèbre moraliste a trouvé que les principes bons ou pernicieux changeaient d'expression suivant les peuples et les climats. Pascal est d'avis qu'un méridien décide fort souvent de la vérité. — Nous pourrons baser du reste, si cela nous plaît, nos raisonnemens d'après le droit des gens, et alors nous justifierons en trois mots la conduite du pacha. Il avait reçu, à cet effet, les secrètes et rigoureuses injonctions du Divan. Il allait s'engager dans une longue campagne qui, en jetant l'armée sur des plages lointaines, livrait carrière aux perturbations intérieures et assurait le triomphe d'une malveillance irréconciliable. Enfin il ne s'agissait pas seulement pour le Vice-roi de protéger l'avenir de l'Égypte et de consolider son propre pouvoir : il lui fallait aussi détruire les embûches tendues sous chacun de ses pas, songer à sa conservation personnelle, au salut de sa famille, à la sûreté de ses amis, faire mentir l'attente farouche de ses adversaires en la devançant. Un complot se tramait qui, l'un des jours les plus prochains, devait planter le poignard au cœur de Mohammed-Aly et replacer dans les mains homicides les rênes du gouvernement. Parmi les principaux meneurs figurait Hassan Bel-el-Yahudy, lequel se vantait d'avoir égorgé, en ces dernières semaines, plus de cinq cents pélerins s'acheminant vers l'Hedjâz. Les conspirateurs avaient préparé l'attentat par deux épreuves récentes : dans un voyage du Vice-roi à Suez, ils s'étaient concertés pour un enlèvement qui échoua; dans une excursion de Mohammed-Aly au-dehors du Kaire, ils avaient, d'une balle à son adresse, tué près de lui un de ses officiers. — Qui sème le vent recueille la tempête. Le pain que dérobe le pervers emplit sa bouche de gravier. Les hommes de l'oppression, venus avec un trou dans la lèvre inférieure, étendirent l'ongle de la rapine sur les domaines, les moissons, les chevaux, les esclaves. Ils portèrent le doigt de l'insolence au-devant du peuple et de son domiteurur... Puis Ariel souffla sur eux : que cet ange de la mort les ait pris au moins pardonnés du Très-Puissant !

Le Premier Consul avait cru nécessaire la ruine des beys pour le bonheur des rives du Nil. M. Delaporte, membre de la com-

mission d'Égypte créée par Bonaparte, déclarait, peu de jours avant la catastrophe, — était-ce de la prescience? — que l'anéantissement total des Mamluks pourrait seul arrêter une suite continue de troubles et de crimes. La guerre civile s'éteignit en 1811 : la guerre extérieure, plus riche de nobles ressources, enflamma les courages moins inquiets.

VIII.

LES WAHABIS.

1811—1819.

Des scandales sacriléges avaient cependant soulevé l'indignation de l'Égypte, de la Turquie, de la Perse, de l'Arabie. La loi de Mahomet ordonne au vrai croyant de faire, au moins une fois dans sa vie, le voyage de la Mekke; deux seuls cas en exemptent, l'indigence ou la maladie : les Musulmans de la secte hanéfy peuvent s'abstenir de cette dévotion, mais pourvu qu'ils aient soin d'envoyer à leur place un exprès dont ils paient les dépenses. Les pélerins débordent chaque année par toutes les frontières orientales. Pareil aux avalanches des monts helvétiques, le flot des caravanes roule toujours grossissant. De luxueux cadeaux sont portés par les âmes pieuses à la ville natale du prophète. Le Grand-Seigneur expédie un trésor; le pacha du Kaire a hérité des khalifes la prérogative d'envoyer annuellement à Médine, sur le *mahmel* ou chameau sacré, le tapis de couleur verte en drap brodé qui doit couvrir le tombeau de Mahomet; et à l'autel de la sainte ka'aba le *kishwé*, chemise de soie noire damasquinée, que l'on répartit plus tard entre les fidèles par lambeaux précieux. Les offrandes étaient placées, à l'époque décrite en ces pages, sous la protection d'une escouade militaire. Les pélerins, et les marchands qui se joignaient à eux, n'allaient point sans armes. Un bey d'Égypte ou un pacha de Syrie commandait. Plusieurs vaisseaux louvoyaient de compagnie pour assurer de toutes parts les transports terrestres. Mais la côte est bordée par des écueils de corail : lorsque les Turcs peu experts en navigation ne sombraient pas, des bateaux pêcheurs s'avançaient et, s'emparant des navires, faisaient prison-

nier le capitaine, pillaient ses chargemens de toile, d'encens et de café. Malgré les précautions organisées au-delà des rivages, il n'était pas rare de voir partout détruire sur la route les puits que protégeaient en vain divers petits forts munis de garnisons, il n'était pas rare de s'entendre audacieusement réclamer une capitation, une somme d'argent, une certaine quantité d'habits, en retour du libre passage. A défaut de ce marché la collision s'engageait, et il arrivait trop souvent que la caravane du Kaire, de Damas, de Bagdad, était mise hors d'état de remplir son but religieux.

Les endroits saints exerçaient eux-mêmes un funeste prestige sur la cupidité. Les deux villes nobles et sacrées, — *harèmeim-sheriffein*, — la Mekke berceau de l'islamisme et Médine premier siége du Khalifat, enfermaient à côté de leurs reliques d'innombrables objets de la plus haute valeur. En Yrak furent saccagés les tombeaux d'Imâm-Aly et d'Imâm-Husseïn, gendre et petit-fils du prophète; à Tâyef celui d'êl-Abbas; à Mastourah celui de cheikh Madely ; à êl-Kya, cimetière médinois, les sépulcres d'Othman, d'Abbas-ebn-abd-el-Motalleb, de la fille et des tantes de Mahomet. A la Mekke, toutes les coupoles protégeant le dernier sommeil d'un Arabe illustre furent abattues; et jusqu'à celles honorant le lieu de la naissance du prophète, de son petit-fils Hassan tué par le poison, de son oncle Abu-Ta'leb et de sa femme Khadidgé. Le grand dôme qui surmonte à Médine la sépulture de Mahomet allait être frappé du marteau, lorsqu'un songe retint le bras impie. Le brocard et la tenture demeurèrent également intacts par l'effet de cette inspiration. Le gardien du sanctuaire dit en tremblant aux profanateurs : « Laissez-moi la vie, je vous montrerai où sont les trésors. » Il fut un instant question d'épargner cet homme ; une lance plus altérée de carnage lui perça le flanc, et rien de ce qui était caché ne put être découvert. Mais on enleva les ornemens, les présens adressés de toutes les fractions de l'Empire, apportés par les pélerins de tous les siècles autour du saint tombeau : ainsi les vases, les lampes et les chandeliers d'or massif qui furent transformés en lingots, les lames d'or incrustées dans les murs et dans les boiseries, cinq cents plaques de cuivre cou-

vertes de feuilles d'or, vingt sabres montés en or et garnis de pierres précieuses, les tapis de Téhéran, d'Ispahan, d'Erzeroun; une perle, grosse comme un œuf de pigeon, formant cette magnifique étoile suspendue au-dessus du sépulcre et que les chants arabes mentionnent sous le nom de *heu keb eddurry*. Une portion du butin fut vendue à l'enchère publique où Schériff Ghâleb en racheta lui seul pour cent mille piastres. Le reste fut emporté par les dévastateurs qui en établirent le compte et le partage non loin de Kerbeleh, devant le puits d'Akaizer.

L'amour du pillage était-il bien l'unique mobile qui poussât les effrénés agens de la destruction? L'œuvre de ruine était toujours accompagnée de ces paroles : « Dieu fasse miséricorde à ceux qui renversent et dépouillent ces monumens; non pas à ceux qui les ont érigés, qui les ont ornés! « Un principe se formulait encore : il disait qu'un simple bloc était préférable à une riche sculpture et la nudité à la magnificence pour entourer des cendres mortelles : — un culte plus honorifique n'étant dû qu'au Seigneur. — Un sentiment religieux animait donc ces brigandages, et leur communiquait la persistance vivace engendrée par le fanatisme. Quels hommes promenaient ainsi la terreur depuis Geddah jusqu'à Bassora, de la Mer Rouge au golfe Persique? Nous allons faire connaissance avec eux.

Au dernier siècle s'était élevé un cheikh du nom de Mohammed fils d'Abd-el-Wahab, ou le serviteur du Généreux, — cette trente-et-unième épithète de Dieu parmi les quatre-vingt-dix-neuf dont est composé le chapelet des Orientaux. — Fondant une secte dans le mahométisme, il avait, comme jadis le prophète, appuyé le dogme par le sabre. Le but des nouveaux schismatiques étant de ramener la foi à sa simplicité primitive, ils rejetaient les *kadith*, — les traditions orales, — et s'abstenaient de croire que jamais livre eût émané de l'inspiration divine ou du souffle de l'archange Gabriel. Ils admettaient une seule puissance d'en haut, universelle et sans égale, digne d'un hommage exclusif. Mahomet à leurs yeux n'était rien de plus qu'un homme de bien, aimé de Dieu ainsi que le furent Moïse et Seïdna-Isa, Jésus-Christ. Invoquer les imâms par la prière, leur concéder une action surhumaine ou dans la vie présente ou

dans la vie future, les Wahabis qualifiaient de blasphème cette vénération. Ils défendaient, excepté chez les femmes, l'or et les vêtemens de soie; ils proscrivaient les mausolées, les dômes, les richesses monumentales aidant à l'idolâtrie. Les autres points de la réforme s'appliquaient uniquement à recommander une plus fidèle observance des aumônes, des exercices guerriers, des principes de tempérance et de justice. Assurément de tels préceptes ne manquaient ni de dignité ni d'austérité. Par le culte, les Wahabis étaient les protestans de l'islamisme; par la morale c'était les puritains de l'Orient. Mais on pouvait leur reprocher au moins de ne pas se piquer d'une droiture aussi scrupuleuse vis-à-vis les adversaires de leur doctrine, et d'avoir établi pour base de leur prosélytisme armé l'absence de toute miséricorde. Ils détroussaient un *hadj*, voyageur, et le couchaient mort sur le sable; ils pillaient un navire, jetaient l'équipage à la mer; puis, comme s'ils revenaient de vaquer à la pêche des perles ou à la culture des dattiers, ils s'en allaient dire une de leurs oraisons familières, chanter un de leurs offices quotidiens et rendre grâces au Tout-Puissant de ce que leur conscience était libre de prévarication. Quiconque résistait soit à l'esprit de propagande, soit au système d'envahissement, était massacré sans merci. A cet usage sanguinaire les sectateurs de Wahab devaient l'extension de leur croyance et l'épouvante que répandait leur nom. Voici d'ailleurs par quel tranchant laconisme ils invitaient leurs voisins à embrasser leur cause :

« De par le Seigneur compatissant, miséricordieux! L'élite des tribus, à tels et tels notables du pays de...

« Certes, la foi de l'islamisme est Dieu et son prophète. Voilà ce qui distingue le vrai croyant de l'infidèle. Or, ceux qui vous gouvernent et vous commandent n'ont rien autre entre eux que dépravation, corruption, iniquité mondaine. Nous, au contraire, qui vous conseillons de revenir à la foi de l'islamisme, nous venons dans votre province avec des troupes de vrais croyans, et quiconque parmi vous désire l'islamisme devra nous écrire une lettre à ce sujet. Ses possessions lui seront accordées, il sera maintenu dans ce qu'elles contiennent. Soyez avertis que nous sommes arrivés heureusement, et que nous parviendrons jusqu'à vous

avec des troupes nombreuses et avec l'aide du ciel pour faire la guerre sacrée. Nous vous signifions notre ultimatum : celui qui négligera de nous faire parvenir une adhésion écrite n'aura plus rien de ce qu'il avait, et ne sera point reconnu par nous. S'il plaît à Dieu, nous vous atteindrons dans la lune prochaine. Pour la dernière fois, nous vous convions à revenir au sein de la religion véritable : notre pays et le vôtre seront égaux. Salut. »

La troisième sommation était le signal d'hostilités aveugles, implacables. Alors le chef des Wahabis proclamait que le temps de l'indulgence était passé : le champ demeurait ouvert à tous ses soldats pour piller, pour tuer à loisir. Restait un seul moyen de conserver l'existence et une partie de ses possessions ; c'était de se résigner au *zeka*, au tribut que les *mezekka* ou collecteurs venaient chaque hiver exiger rigoureusement des cantons soumis : — une chèvre par 40 chèvres, une brebis par 40 brebis, une piastre forte pour 5 chameaux et un *douab* ou 8 francs pour un cheval. Mais tout d'abord il fallait prononcer l'abjuration complète, il fallait déclarer que jusque-là on avait croupi dans les fausses voies, et que les tombes paternelles n'enfermaient que des prévaricateurs. Niebuhr, décrivant les régions musulmanes, disait en 1773 : « Depuis quelque temps il a surgi dans la province d'êl-Areb une religion qui bouleversera peut-être le gouvernement des Arabes. » Niebuhr voyait de loin et voyait juste. Les Wahabis avaient commencé par réduire en leur domination vingt-six grandes tribus bédouines qui venaient paître au printemps leurs troupeaux dans le Nedjd (Site élevé), fraction supérieure de l'Arabie. Les pachaliks voisins donnant prise à leur avidité, ils ne leur avaient point épargné l'insulte. Ils s'étaient ainsi rendus maîtres de l'Hedjâz, — littoral est de la mer Rouge ; — et ensuite de l'Yemen, d'où ils menaçaient Damas et Bagdad. Le monde mahométan était plongé dans la désolation. Tous les peuples de l'Empire, dont l'anarchie et l'affaissement livraient les frontières asiatiques à la merci des audacieux, se réunirent dans un seul cri d'anathème et de guerre contre les hérétiques. Mohammed-Aly, ses deux fils aînés Ibrahim et Tussun furent les Godefroi, les Tancrède, les Renaud de la croisade.

Le point de départ le plus favorable pour marcher à la délivrance des lieux saints était à coup sûr l'Égypte, dont ils dépendaient absolument pour les premiers besoins de la vie qu'ils en faisaient venir par mer aux ports d'Yambo et de Geddah, — évitant ainsi le désert hostile qui sépare de trente ou quarante journées la Syrie de la Mekke. — Des considérations d'ailleurs plus graves avaient déterminé la Porte-Ottomane à réclamer, aussitôt après le traité de Bukarest, l'assistance du Vice-roi. Le pacha du Kaire était le plus puissant de l'Empire, celui qui, par la vigueur de son gouvernement, s'était ménagé les plus grands moyens d'exécution : c'était le plus capable d'arrêter les empiètemens des Wahabis. Sélim 1er, ayant défait et mis à mort le dernier roi des Mamluks Circassiens, se fit appeler dans la prière publique, dite khoutbé, pour la conservation du Sultan : le serviteur des deux villes nobles. Ses successeurs avaient pris le titre héréditaire de serviteurs des deux temples sacrés, puis le titre de khalifes, c'est-à-dire dépositaires absolus du pouvoir spirituel, pontifes souverains des Musulmans répandus sur le globe. Le Grand-Seigneur, en cette qualité, devait songer avant toutes choses à repousser les entreprises des ennemis du dogme. Il se préoccupait des nécessités religieuses ; mais sa politique s'effrayait surtout de l'influence et des progrès chaque jour croissans de Mohammed-Aly. A ce compte encore, il était bien aise de mettre aux prises avec les terribles révoltés un visir dont il appréhendait si fort les moindres projets d'indépendance.

Mohammed-Aly présida lui-même à toutes les dispositions de la guerre sainte. Une flottille sur la mer Rouge était nécessaire au passage des troupes, il manquait de matériaux : la puissance de sa volonté surmonta les obstacles. Des ports de la Turquie, le pacha fit arriver à Boulak des bois, des ancres, des cordages et des ferrures. Les objets de construction navale étant façonnés, des chameaux les transportèrent à Suez : deux et quatre parfois marchaient de front pour soutenir les pièces les plus pesantes. Grand nombre de ces pauvres bêtes succombèrent sous le fardeau ; mais on avait prévu le cas, les Arabes remplaçaient immédiatement les mortes par des vivantes : dix mille furent employées au trajet. En deux mois, dix-huit navires de cent à deux cent cinquante

tonneaux s'échappèrent, comme par enchantement, des mains d'un millier de travailleurs entre lesquels on remarquait des Grecs et des Européens. Le Vice-roi établit à Kosseïr des dépôts de froment, à Suez des magasins de biscuit, de blé, ainsi que d'autres denrées. Il dirigeait tout avec une vigilance tellement active qu'il revint de cette dernière place en dix-huit heures : les caravanes dépensent trois jours. L'escorte ne put le suivre : un seul de ses serviteurs, dont le dromadaire avait en route péri de fatigue, arriva cramponné à celui de son maître, et tomba d'épuisement sur le seuil du palais.

La cérémonie d'investiture qui devait avoir lieu le 5 safar, 1er mars, fut différée jusqu'au 8 raby êl-âouel, 2 avril. La fête, ce jour-là, ne retentit que de salves joyeuses et de fanfares. Tussun-Pacha, précédé de superbes montures conduites par des Tartares, accompagné de son kiâya et suivi de ses gardes, s'avança la pelisse du commandement à l'épaule. Mohammed-Aly et Hassan-Pacha se tenaient sous le vestibule d'une mosquée. — La semaine d'apres, le gouverneur partit pour Alexandrie. Ce voyage lui valut une vente de 40,000 ardebs de blé aux Anglais, et l'occasion de mettre la main sur les chefs de la tribu des Oualad-Alys qu'il rançonna pour une somme considérable. De retour au Kaire le 25 mai, il exigea de tout habitant riche une mule ou 500 piastres. Les chefs des arts et métiers durent fournir un contingent de soldats à l'armée expéditionnaire.

Le 14 chaabân, 3 septembre, les six mille fantassins presque tous Albanais s'embarquèrent, sous les yeux du Vice-roi, à Suez. Chargés en outre de munitions, les bâtimens firent voile pour Yambo. Les deux mille cavaliers, turcs et bédouins, s'acheminèrent sur le même point, mais par la voie de terre, le 19 chaouâl, 6 novembre. Tussun-Pacha, qui avait sous ses ordres les deux divisions, marchait avec la seconde. Une immense caravane venait derrière, portant l'eau et les vivres, les tentes et les bagages. Le prince comptait 16 ans à peine ; mais il avait déjà fait ses preuves de valeur contre les Mamluks. Ahmed-Aghâ lui fut adjoint : khaznadar du Vice-roi, ce général était de sage conseil et d'une bravoure si réputée qu'on le désignait en Égypte

par le surnom de Bonaparte. Le premier négociant du Kaire, Seïd Mohammed êl-Mahruky eut sa part également fixée dans les travaux de la campagne : il s'occupa des conventions avec les Arabes vivant sur les côtes. On emmena aussi les cheikhs des quatre rites orthodoxes de la foi musulmane : leur tâche fut de manier pour la cause du Prophète, du Vice-roi et du Sultan, le glaive de la parole.

Saoud, chef politique et militaire des Wahabis, réunit quinze mille hommes sous la conduite d'Abdallah son fils et d'Osmân êl-Madâyfy. Au schériff Ghâleb qui habitait Geddah, — port très-important, — il confia la défense de cette place et d'Yambo. Par dépit des humiliations essuyées dans ses luttes contre les belliqueux novateurs, l'ancien maître de la Mekke entretenait depuis quelque temps de secrètes intelligences avec le gouverneur de l'Égypte. Aussi, quand aborda la flotte du Vice-roi, Ghâleb et ses soldats venaient-ils d'évacuer Yambo. La garnison de Wahabis, qui montait à trois cents hommes, fut tuée ou faite prisonnière, et la ville prise d'assaut. Parut Tussun-Pacha qui, en tête de sa cavalerie, compléta le fait d'armes. Cette possession d'un mouillage sûr pour les navires et d'un dépôt pour les approvisionnemens, était un pronostic favorable des succès espérés. Les villages d'èl-Omeylah et de Sueïk tombèrent également au pouvoir du prince qui, en janvier 1812, marcha droit sur Médine. A dix lieues dans les terres, en face de Bedr que parfument des jardins de dattiers, de citronniers, de bananiers, il rencontra pour la première fois les Wahabis qui, forcés de battre en retraite après une action de deux heures, perdirent une soixantaine de morts et s'écrièrent : « Ceux-là reconnaissaient la pluralité des dieux. »

Tussun se porta aussitôt vers Safrâ, dont l'ennemi se faisait un asile. Entre des rocs ardus et raboteux, s'ouvre un défilé large de quarante mètres au plus, long d'une heure et demie de chemin. Les Wahabis, au nombre de vingt mille, commandés par Abdallah et Faïsal tous deux fils de Saoud, avaient obstrué la gorge de la montagne par des masses de retranchemens. Ces travaux ne firent qu'animer l'impatiente valeur de Tussun : il refoula ses adversaires jusqu'au milieu

du col. Mais une sauvage multitude survenue tout-à-coup du Nedjd inonda les sommets latéraux et mit les agresseurs, impuissans contre les difficultés locales, dans l'obligation de se replier après des efforts inouïs. Tussun-Pacha eut beau courir à son arrière-garde, s'élancer dans les rangs des Wahabis avec deux cavaliers pour toute escorte, dire aux soldats en pleurant de rage : « Nul de vous ne suivra-t-il donc les pas de son général? » une sorte de vertige s'était emparé des plus énergiques. Chameaux, butin, équipages, pièces de campagne, tout fut abandonné. De huit mille hommes, trois mille seulement purent être ralliés au bout de quelques semaines. Six cents étaient restés sur le champ de bataille; les autres, égarés dans les ténèbres de la nuit, avaient péri de fatigue, de soif, de faim, et du tranchant des vingt mille sabres qui les poursuivirent. Si les guerriers d'Abdallah eussent osé dégarnir plus hardiment leurs positions pour se jeter au loin dans cette fatale débandade, aucun survivant peut-être ne fût allé dire la nouvelle du désastre à Mohammed-Aly. Ce prince, transporté d'indignation, envoya dans le Saïd les troupes qui les premières avaient cédé le terrain, et raya du tableau de la solde ou exila tous les chefs signalés comme ayant mal rempli leur devoir. Parmi eux se trouvait Sâleh-Koch.

Les Wahabis, persuadés que les Égyptiens ne se relèveraient pas de la dernière épreuve, rejoignirent leurs foyers, laissant une garnison dans la citadelle de Médine, et aux habitans de Safrâ le soin de garder leurs passages. Tussun-Pacha, rentré dans Yambo, s'occupa de fortifier cette position et de réduire ou de séduire les cheikhs voisins. Bientôt après, il reçut du Vice-roi les élémens d'une expedition nouvelle. En octobre 1812, il se crut assez fort pour tenter un second coup de main sur Médine. Les Wahabis dormaient à l'ombre de leurs lauriers.

Les Beni-Sobh, les Beni-Salem, les principales fractions des Harb et des Djedeidé, presque tous les Bédouins de la route à suivre, venaient de jurer en présence du jeune et libéral pacha qu'ils seraient toujours les ennemis de ses ennemis. Tussun transporta son quartier-général à Bedr, franchit sans encombre les défilés de Safrâ au fatal souvenir; et vierge de toute escar-

mouche, il parvint sous les murs de Médine. La ville était protégée par une troupe de Wahabis, par ses remparts et son château : elle possédait assez de vivres pour soutenir un long siége. Les Égyptiens n'avaient pour battre en brèche que de légères pièces de campagne; encore leur artillerie, pas plus que leur mousqueterie, n'osa-t-elle jouer activement, par la crainte d'atteindre la tombe de Mahomet. Tussun repoussa néanmoins plusieurs sorties des Wahabis, à la suite desquelles il résolut d'employer la mine. Quand tout fut prêt, il envoya dans la nuit prévenir les habitans de se renfermer au sein de leurs demeures et de vêtir le costume national, pour que les soldats pussent les reconnaître et les épargner lors de l'assaut. Le lendemain, pendant que les Wahabis disaient la prière de midi, un pan de muraille croula sous la mine, les assiégeans se précipitèrent dans la place. Une partie de la garnison fut passée au fil de l'épée; l'autre se réfugia dans le château, mais l'absence de secours et la disette l'amenèrent à capituler. Le vainqueur lui accorda la faculté d'emporter avec elle, où il lui plairait, ses armes, ses bagages : plus généreux encore, il mit un certain nombre de chameaux à la disposition des malades et des blessés.

Ahmed Bonaparte ramassa les crânes des mille ennemis tués à Médine, et en construisit une espèce de tour sur le chemin d'Yambo. La population, lasse d'un blocus qui n'avait pas duré moins de soixante-quinze jours, accueillit les Égyptiens comme des libérateurs. Tussun prit soin de sa conquête : il y reconstitua l'ordre, élut un gouverneur, réorganisa les troupes, ordonna de fréquentes reconnaissances, garnit d'un détachement Hénâkyeh, puis il conduisit à Birkeh une colonne de fantassins. Tussun changea ensuite sa direction pour s'acheminer vers Geddah. Son entrée dans cette ville fut tout un triomphe. Le schériff Ghâleb, lui ayant fait de grands honneurs, transféra lui-même sa résidence à la Mekke dont les habitans, par condescendance pour les Égyptiens, lui rendirent son ancienne autorité.

Mohammed-Aly venait de déjouer une conspiration et d'en bannir ou faire exécuter les auteurs, — quelques chefs albanais parmi lesquels Ahmed-Aghâ Lâz, Salmân-Aghâ Lâz et Saleh-

Koch ; — il préparait à Suez un envoi de renforts pour les troupes d'Arabie, lorsqu'un heureux message accéléra le retour du Vice-roi au Kaire. La nouvelle de la prise de Médine lui était parvenue le 5 novembre 1812. Quinze jours plus tard, des courriers apportèrent les clés du fort de cette ville, et elles furent expédiées sans délai à Constantinople. Enfin, le 9 décembre, on apprit l'occupation de Geddah et de la Mekke. Minâ-Tchaouich, officier du pacha, eut ordre d'en aller instruire la Sublime-Porte. Les salves d'artillerie et les réjouissances publiques signalèrent en Égypte et en Turquie la délivrance des lieux saints.

L'arrivée du schériff Ghâleb à la Mekke avait été immédiatement suivie de l'expulsion des Wahabis par les habitans. Lorsque Tussun s'était ensuite présenté, il avait trouvé les portes ouvertes. Un certain Osmân êl-Madâïfy, beau-frère de Ghâleb, se montrait moins officieux vis-à-vis des Egyptiens. Aidé de sa cavalerie légère, il détruisait les traîneurs et gêna la garnison de Tâyef durant tout l'été de 1812. Tussun résolut de marcher, en janvier 1813, contre l'incommode personnage : il emmena Mustapha-Bey que le Vice-roi lui avait récemment dépêché avec un corps de Delhys. Ghâleb offrit sa coopération : une haine personnelle existait entre le schériff et son parent Madâïfy, qui avait cherché à le supplanter dans ses emplois de gouverneur. Ce dernier, à l'approche de Tussun, partit imprudemment de Tâyef, — que de précieuses munitions approvisionnaient, — pour se retirer à quatre ou cinq heures de là dans son petit château désert de Bisel, au milieu des montagnes. La place fut investie par un fort détachement qui ne tarda pas à y mettre le feu. Madâïfy, avec une trentaine de ses hommes tous vêtus en Bédouins de la classe la plus pauvre, sortit par une nuit obscure et traversa les rangs de ses adversaires. Une balle ayant abattu sa jument, il prit la fuite à pied en compagnie d'un jeune Arabe. Vers le matin, il fut saisi près d'une colline par des Arabes de la tribu Oteibeh qui le menèrent à Ghâleb, et reçurent la récompense promise par le schériff en échange de cette capture : 5,000 piastres fortes. Le prisonnier fut conduit au Kaire où le kiâya-bey lui fit bon accueil, puis à Constantinople où on le décapita peu de jours après l'ex-gouverneur

de Médine, Hassan-êl-Kalây. Le cruel et ambitieux Osmân êl-Madâify avait été l'auxiliaire le plus actif des Wahabis, qui lui durent une large part dans la conquête des villes sacrées.

Mohammed-Aly envoya son troisième fils informer le Sultan de la prise de Tâyef, ce marché de la Mekke. Ismail revint du Bosphore avec la dignité de pacha à deux queues Le Grand-Seigneur avait déjà confié à son cawegy, — celui qui présente le café, — un sabre, un poignard, trois aigrettes enrichies de diamans, une pelisse et des châles de cachemire pour le Vice-roi, des présens de la même valeur pour le schériff Ghâleb, une pelisse et une aigrette pour Tussun-Pacha. Mohammed-Aly, encore plus magnifique, ne fit pas remettre à Sa Hautesse moins de 70,000 sequins zer mahbouhs (490,000 francs), 500 fardes (1,750 quintaux) de café, 200 quintaux de sucre raffiné dit mukarrar, 100 quintaux d'un sucre quadruplement raffiné dit mukarrar-êl-mukarrar, 100 vases de porcelaine remplis de différentes confitures, 50 chevaux sans harnais, 50 autres luxueusement harnachés puis ornés de perles et de coraux, des ballots de superbes étoffes de l'Inde, une quantité considérable d'aloès et des parfums les plus exquis.

Pendant que les deux souverains procédaient à cet échange somptueux, Saoud ordonnait à Faïsal son fils de prendre l'offensive, d'embusquer son infanterie dans les positions fortes, ses dromadaires et sa cavalerie dans les gorges, de manière à toujours surprendre l'ennemi et lui enlever ses détachemens. Le système stratégique était bien conçu : Tussun essaya de le paralyser en ayant soin de masser ses troupes. Les Arabes à son service désertèrent le drapeau égyptien pour interrompre les communications entre Tâyef et Tarabeh à 80 milles de là. Vers les premiers jours de novembre 1812, Mustapha-Bey, qui revenait d'une excursion dans la campagne, fut dépêché sur cette dernière place qui unissait les Wahabis du Nedjd à leurs frères de l'Yémen. Un mur et des fossés la défendaient : une vaste forêt de dattiers la couvrait en outre dans une distance de 8 kilomètres. Les troupes de Saoud, qui avaient là leur quartier-général, repoussèrent sans peine les arrivans épuisés d'une marche rapide. Une héroïne commandait les assaillis : c'était

Ghâlyeh, veuve du cheikh de la tribu de Sobeyh, véritable chef elle-même des Begoum que gouvernait de nom Ebn-Korschan.

Mustapha-Bey décida une seconde attaque pour le lendemain. Ses officiers lui représentèrent le manque de vivres, — presque toutes les provisions ayant été consommées, sur la route, dans une guerre pénible contre les Oteïbehs qu'on avait poursuivis à travers leurs montagnes.—Les soldats refusaient, au surplus, de lutter contre Ghâlyeh, qu'ils prenaient pour une sorcière accordant ses faveurs à tous les chefs de Wahabis et par ce moyen les rendant invincibles, tandis que la vieille et opulente dame fanatisait les tribus par l'unique prestige de son or, de son rare jugement et d'un courage peu ordinaire à son sexe. La crainte superstitieuse des Égyptiens leur ayant fait choisir le parti de la retraite, leurs adversaires sortirent de la ville et, les serrant de près, leur enlevèrent les bagages, les tentes, l'artillerie. Malgré les efforts de la cavalerie qui ne put se déployer à l'aise par ces cantons rocailleux et montueux, six cents hommes sur deux mille furent tués dans le mouvement rétrograde. Les Wahabis ne cessèrent de poursuivre qu'à une journée de Tâyef : Mustapha-Bey rejoignit à la Mekke Tussun-Pacha.

La fortune se déclarait également contraire de l'autre côté de l'Hedjâz. La garnison de Henâkyeh s'était rendue à Saoud, qui maintenant marchait sur Médine avec une division de vingt mille hommes. Excités par ce chef, les Arabes de l'Yémen enlevaient les faibles postes et les passans isolés vers la Mekke et Geddah. La chaleur excessive du climat, la mauvaise qualité des eaux, les privations et les fatigues avaient appauvri les Égyptiens de huit mille soldats, vingt-cinq mille bêtes de somme et 50,000 bourses. Tussun entretenait çà et là sur les routes, sur les points exposés, des détachemens qui savaient châtier à l'occasion la malveillante effronterie des Bédouins, l'hostile audace d'une poignée de Wahabis ; mais de tels avantages n'étaient dans la crise que d'assez impuissans palliatifs. Le Vice-roi, éclairé sur la situation, comprit dès l'abord qu'il fallait mettre en œuvre des ressources plus imposantes. Cinq

cents hommes, de l'argent, des habits et des munitions furent transportés, par caravanes, du Kaire à Suez, et de là embarqués pour Geddah. Tussun, alors dans cette ville, reçut en même temps l'ordre de concentrer sur Médine toutes ses forces. Mohammed-Aly ne s'en tint pas à de simples instructions. Il savait combien le dénoûment de cette guerre devait influer sur la bonne ou mauvaise grâce de la Porte-Ottomane vis-à-vis du gouverneur de l'Égypte. Jaloux de consacrer par la gloire des armes un pouvoir encore jeune et longtemps disputé, il voulut ajouter à sa réputation de général, se garder l'affection respectueuse et distraire l'esprit impatient des troupes; il voulut maintenir par l'absence des Delhys et des Arnautés la tranquillité du Nil. Toutes considérations admises, le Vice-roi s'en alla remuer de ses mains le théâtre du grand conflit.

Le gouvernement de la Haute-Égypte ayant été remis à Ibrahim-Pacha et l'administration de la Basse-Égypte à Husseïn-Bey, Mohammed-Aly s'embarqua dans le port de Suez avec soixante personnes de sa suite et deux mille fantassins, pendant que deux mille hommes de cavalerie et huit mille chameaux s'avançaient par la voie de terre. En vue de Geddah le 30 chaabân 1228, 28 août 1813, il fut complimenté à bord par le schériff Ghâleb qui accompagnait Tussun-Pacha. Il entra dans la ville au bruit de l'artillerie, et son habitation fut un château de son fils, bâti sur la mer. Le 6 octobre il se rendit à la Mekke, visita les lieux saints et reçut, dans un palais préparé par Ghâleb, l'hommage du schériff puis des notables qu'il fit tous revêtir de pelisses. Mohammed-Aly, durant son séjour, se garda bien de manquer aux devoirs de religion qu'il força également ses troupes d'accomplir. Il faisait les prières prescrites dans la grande mosquée, versait des sommes considérables pour les réparations, le service et les ornemens du temple. Jusqu'à trois heures de nuit il discutait les nombreuses versions du Prophète, dans le collége des étudians, avec les ulémas auxquels il offrait de précieux cadeaux. Hors de là, il se plaisait encore dans la société des personnages instruits : celle de Bajeh, khâdy du Kaire, homme d'esprit et de sens, lui agréait particulièrement.

Deux fois la semaine, le schériff Ghâleb venait voir le pacha;

puis il ne se présenta plus qu'à de rares intervalles et escorté de plusieurs centaines de ses gens, puis il discontinua entièrement. Une contestation s'était élevée entre le Vice-roi et lui, au sujet des douanes de Geddah; mais ce n'était là qu'un grief accessoire. Ghâleb avait été chargé de distribuer une forte quantité d'argent aux cheikhs voisins pour les exhorter à fournir des chameaux, et il gardait par devers lui l'appât aussi bien que l'emploi de son influence. Je me trompe, il remettait en jeu ses vieilles liaisons avec les Arabes; mais pour trahir celui dont il paraissait embrasser la cause. Or, ce qu'il redoutait arriva. Le Vice-roi eut connaissance du plan machiné contre son parti et sa personne : il avisa aux moyens de le prévenir. S'étant par deux fois transporté chez Ghâleb, il lui reprocha d'un ton amical sa négligence dans la teneur de ses engagemens. Il n'avait pris avec lui qu'une dixaine d'officiers, espérant que le schériff, pour répondre à cette démarche, ne s'entourerait pas d'une suite plus nombreuse. Mais loin d'abandonner ses précautions, le soupçonneux Ghâleb s'enferma dans sa demeure d'où il ne sortit désormais que le pieux jour de vendredi pour se rendre à la mosquée, asile inviolable. Une arrestation devenait difficile. Ghâleb habitait sur une pente montagneuse un palais solidement bâti, lequel, — par des passages souterrains, — communiquait à un château dominant le roc et toute la ville, bien fortifié, bien approvisionné, pourvu de citernes pleines d'eau et défendu par huit grosses pièces d'artillerie, par une garnison de huit cents hommes. Des soldats mercenaires de l'Yémen et des esclaves armés servaient de gardes-du-corps au schériff que ses collègues de la Mekke et leurs serviteurs, ses amis les Bédouins, ses troupes de Tâyef et de Geddah, seraient accourus soutenir en cas de siége. Il pouvait, à la Mekke seule, compter sur l'appui de quinze cents hommes. Dans cette position, le Vice-roi dut imaginer quelque ruse ingénieuse. Il amena Ghâleb à prier lui-même Tussun de venir faire son pèlerinage avant l'arrivée des caravanes, pour éviter l'encombrement de la foule. Tussun partit de Geddah; et assez tard dans la soirée du 6 dou-l-hageh, 1er décembre, il franchit les portes de la Mekke. Son père l'informa cette nuit même de ses desseins à l'égard du schériff. Une

centaine de soldats furent postés dans les appartemens qui donnaient sur la cour de la maison de Tussun. D'après les lois de l'étiquette, Ghâleb devait sortir pour saluer le jeune pacha : l'omission de cette cérémonie équivalait à une déclaration de guerre. Dès le lendemain et de très-bonne heure dans la matinée pour qu'on n'eût point le temps de lui dresser un piége, le schériff, suivi de quelques hommes, apporta ses félicitations au fils du Vice-roi. Le café servi, Tussun fit retirer tout le monde, l'escorte de Ghâleb descendit dans la cour. Après dix minutes de conférence, le prince demanda le sorbet, signal ordinaire du départ. Le schériff allait se lever, lorsqu'entra par un cabinet contigu le chef arnaute Abdyn-Bey qui lui réclama son poignard, le déclarant son prisonnier. Ghâleb n'opposa point de résistance. Tussun lui dit : « C'est par commandement impérial ; mais tu n'as rien à craindre, mon père sera médiateur entre la Sublime-Porte et toi, il ne t'adviendra de tout ceci rien que d'avantageux. » Cette parole entendue, le schériff s'avança vers une fenêtre et donna l'ordre à ses gens qui attendaient en bas de retourner au logis, parce qu'on n'avait sur leur maître aucune mauvaise intention. Déjà l'un de ses officiers avait couru instruire de l'événement les fils et les esclaves de Ghâleb, lesquels s'enfermèrent dans le château et se disposèrent à la défense. Envoyé par le Vice-roi, Ibrahim-Effendy son muhurdar ou porte-sceau présenta aux yeux de Ghâleb un hatty-schériff qui exprimait la volonté formelle du Grand-Seigneur touchant cette détention, et mandait ultérieurement le dignitaire déchu à Constantinople. Ce dernier répondit : « Dieu est l'arbitre. Quand on a voué son existence entière à soutenir le trône du Sultan, on peut sans effroi paraître devant ce trône. » Sur la promesse de bons traitemens, Ghâleb écrivit à ses fils de ne point se révolter ; mais de se rendre auprès du Vice-roi et de lui obéir comme à leur père. Ces malheureux, guidés par une condescendance aveugle, s'étaient déjà mis en route lorsque Abdyn-Bey les rencontrant les fit saisir et incarcérer. Le lendemain sa troupe s'empara du fort appartenant à Ghâleb, la garnison se dispersa parmi les Arabes du voisinage ou rejoignit les Wahabis : une garde placée à toutes les issues empêcha les

femmes de s'évader et de rien emporter au dehors. Le khâdy, un officier du Vice-roi et plusieurs écrivains, eurent mission de dresser l'inventaire des meubles, des effets, des joyaux et des biens du schériff. On ne put découvrir les trésors immenses qu'il avait entassés dans le cours d'une administration de vingt-huit ans signalée par un caractère d'avarice rapace, par d'incessantes extorsions ou levées d'impôts et par la multiplicité des amendes qui expiaient les plus innocens délits. Sans doute un des nombreux vaisseaux dont il peuplait le golfe Arabique porta des remises considérables aux Indes-Orientales et surtout à Bombay, port avec lequel ses relations de négoce étaient déjà vieilles et toujours actives. On trouva chez Ghâleb 91,000 sequins de Venise, 21,000 talaris, des bijoux, du café, des toiles et des marchandises de tout genre. On en chargea une caravane protégée par un corps de Delhys dont le Vice-roi remit le commandement à Mustapha-Bey qu'il renvoyait au Kaire, pour le punir de s'être laissé battre par une femme sous les murs de Tarabeh. Une autre punition échut à l'officier qui avait par trop brutalement expulsé de la maison du schériff les proches, les serviteurs et le harem où se lamentaient deux cents esclaves abyssiniennes. Les parens de Ghâleb s'en allèrent habiter sous le toit de son beau-père Seïd-Mohammed-êl-Attâs qui était nakyb-êl-aschraff ou chef des schériffs. Le Vice-roi leur fit adresser quelques phrases consolatrices et garantir une pension annuelle. Pour successeur à Ghâleb, il choisit le neveu même du schériff : Yahya, fils de Surur. C'était un personnage de considération, mais n'ayant d'autre mérite que celui de s'être déclaré depuis longtemps contre son oncle. Mohammed-Aly ne l'avait nommé qu'à bon escient : il lui laissa 20 bourses d'appointemens par mois et lui prit ses fonctions avec l'autorité. L'ancien gouverneur de la Mekke fut bientôt dirigé pour Geddah.

Il emportait, à titre de bagages, le seul habit dont il était couvert, — encore les soldats avaient-ils eu soin d'en alléger la ceinture, — et un bel échiquier pour l'aider à tuer quelques heures avec son partner favori, le premier de ses eunuques. Il emmenait douze de ces hommes, — si l'on doit appeler cela des hommes, — quelques serviteurs arabes et deux de ses fils.

Chemin faisant, il racontait à son conducteur, Kingi-Aghâ chef des Delhys, que la veille de son arrestation il avait été instamment et vainement, hélas! conjuré par sa fille de ne point franchir le seuil du palais, celle-ci ayant fait un songe de funeste augure. Zâïm-Uglû, commandant du port de Geddah, retint quelques jours les prisonniers à bord d'un vaisseau ; puis il reçut l'ordre de leur départ, et les embarqua pour Kosseïr. Le 4 décembre 1813, Ghâleb arrivait au Kaire où ses femmes lui avaient été envoyées par la route de Suez. L'artillerie des forts le salua, le kiâya-bey ainsi que Seïd-Mohammed-el-Mahruky lui rendirent des honneurs très-respectueux. Le schériff, les ayant invités à sa table, dit au milieu du repas : « Je me doutais bien que Mohammed-Aly me jouerait ce tour, mais franchement je ne m'y attendais pas sitôt. » Le Vice-roi avait dû se montrer sévère tout d'abord; puis, l'instinct de la générosité reprenant le dessus, des mesures venaient d'être prescrites aux lieutenans du Kaire, assez peu rigoureuses pour qu'un fils de Ghâleb eût déjà consommé une tentative d'évasion au moyen d'un simple déguisement. Cet infortuné fut reconduit du village d'Hélouân chez Mohammed-el-Mahruky, où le kiâya-bey le fit garder à vue comme le père et le second frère. On a cité pour le héros d'une aventure toute pareille un cousin de Ghâleb, Abdallah Ebn Surur, emprisonné aussi à la Mekke et plus tard expédié en Égypte. — Mohammed-Aly, possesseur d'un firman qui le proclamait arbitre des destins du schériff et libre de le maintenir ou le déposer selon les circonstances, avait sévi dans le ressort des droits qui lui étaient conférés. Il se prévalut de cette latitude et aussi des services rendus par Ghâleb à l'islamisme, pour requérir avec une égale ardeur la grâce du schériff suffisamment humilié d'avoir été vaincu en finesse pénétrante. Un capigy-bâchy porta jusque dans l'Hedjâz l'arrêt de réintégration qui rendait à Ghâleb tous ses biens. Le Vice-roi ne se contenta pas encore de l'acte réparateur : il envoya sur sa cassette particulière 500 bourses au schériff, avec l'invitation de fixer à Salonique sa nouvelle résidence. Un des fils de Ghâleb suivit son père, l'autre était mort son compagnon de captivité dans Alexandrie ; un troisième demeura aux soins d'une tante et de

quelques femmes esclaves à la Mekke. Ghâleb et le reste de sa famille ne vécurent pas quatre ans sous le ciel étranger. L'influence du climat, les regrets de la patrie, les froissemens d'une telle chute avaient ouvert ce large tombeau : la peste de 1816 le ferma.

Latyf, mamluk de Haref-Effendy qui était l'un des secrétaires de la cour d'Égypte, avait été donné à Mohammed-Aly et comblé de ses faveurs. Le Vice-roi, après lui avoir confié la clé du trésor avec la charge d'anaktâr-aghâsi, le choisit pour accompagner Ibrahim-Pacha, lorsque ce prince alla déposer entre les mains du Sultan les clés de Médine et de la Mekke. Cette mission valut au Géorgien le pachalik à deux queues : elle enfla son orgueil et ses vues ambitieuses. De retour en Égypte, il osa répandre le bruit de la mort du Vice-roi, attirer des soldats par ses largesses, établir dans sa maison un rendez-vous de courtisans, et braver les soupçons à force de scandale. Cet esclave rêvait pouvoir suprême, rien de moins. Il s'était fait prédire ses hautes destinées par le chapelet d'un nécromancien. Le derviche imbécille fut, sur un signe du kiâya-bey, jeté à l'eau, de la rive de Choubrâh, et son compère Latyf décapité après sentence d'un conseil des chefs.

Ces épisodes ne préoccupèrent point d'une manière exclusive le séjour du Vice-roi dans la cité sainte. Il cherchait par tous les moyens à se concilier les populations de l'Hedjâz, distribuait aux nécessiteux des sommes d'argent et des sacs de grains, diminuait les taxes de la douane de Geddah, supprimait la plupart des impositions levées par Ghâleb, punissait avec énergie toute violence, toute parole outrageante à l'endroit des indigènes, dans les plaintes qui lui étaient adressées. Il favorisait les Arabes, et les préventions du pays s'éteignaient graduellement, et la justice, la charité du pacha, entraînaient les cœurs endurcis. Les soins militaires trouvaient leur place. Le Vice-roi ayant fait de Geddah le grand dépôt des approvisionnemens de l'armée, pourvoyait à leur transport entre cette ville maritime puis la Mekke et Tâyef par le moyen des bâtimens de Geddah et d'Yambo. Il concluait, avec l'imâm de Mascate, un contrat pour le loyer de vingt navires pendant l'espace d'une année. Il avait assuré une rétribution mensuelle aux Arabes veillant à la sûreté des routes, il

répartit des garnisons sur les points les plus exposés. Ensuite il dépêcha Tussun avec cinq mille fantassins, mille chevaux et six bouches à feu contre Tarabeh redevenue le centre des opérations ennemies, depuis que Saoud avait cru devoir suspendre sa marche vers Médine. Le Vice-roi lui-même, quittant la Mekke, vint placer à êl-Omeylah une réserve de cavalerie. Son fils partit pour Tâyef où il installa les magasins de l'armée, pour Kulâkh où il demeura plusieurs jours, et enfin pour Tarabeh, dont il n'atteignit le pied des remparts qu'après de longs délais causés par les mauvaises dispositions du cheikh directeur des Arabes et des convois. Cet homme, le schériff Rajeh, ne tarda pas à déserter, voire même à reparaître le fer en main et soutenu des Wahabis, dans les plaines de Bisel, devant ses compagnons d'hier qui anéantirent son entreprise. Les provisions étaient consommées lorsqu'on arriva sous Tarabeh : on coupa les dattiers pour recueillir un peu de nourriture dans la moelle de ces arbres. Les chefs réunis en conseil déclarèrent urgent de renoncer à un assaut et de se replier sur Tâyef. Tussun leva le blocus au milieu de la nuit. Les Wahabis inquiétant la retraite égyptienne enlevèrent deux pièces de canon : le prince revint à eux, leur reprit la double capture et leur tua cinquante hommes. De Tâyef, le fils du Vice-roi adressa un rapport à son père sur les motifs impérieux qui avaient déterminé l'insuccès de l'expédition. Sentant combien il importait de ranimer l'ardeur et de rassurer l'esprit d'une armée qui ne craignait pas à demi d'avoir encouru la disgrâce du maître, Mohammed-Aly manda aux chefs la dépêche suivante : « Je sais que le dernier échec ne doit pas vous être imputé; mais bien aux Arabes que j'ai punis déjà. Vous êtes de braves gens · votre conduite en cette phase difficile mérite des éloges. Il ne faut pas se décourager, la guerre possède ses alternatives de fortune heureuse et défavorable. Je n'ignore pas que l'absence de vivres a nécessité votre prompt retour à Tâyef : l'auteur de la trahison recevra le châtiment qui lui est dû. »

Mohammed-Aly, pour corriger les Arabes de l'Yémen qui incommodaient les postes épars et les faibles détachemens, jugea opportun de tenter une diversion d'après un plan nouveau.

Deux mille soldats d'infanterie et douze cents de cavalerie furent confiés au commandement de Zaïm-Uglû, gouverneur de Geddah. Une escadrille de bâtimens légers porta les munitions. A la suite de quelques escarmouches, les troupes se montrèrent en face de Konfodah et, presque sans effusion de sang, prirent au mois de mars 1814 une place occupée depuis cinq ans par Tâmy, cheikh des Arabes Asir, les plus forts montagnards au midi de la Mekke et les plus enthousiastes parmi les sectateurs du wahabisme. Informé de ce premier avantage, le Vice-roi enjoignit par lettre à Zaïm-Uglû de fortifier la place, d'y laisser une garnison et de s'acheminer plus loin; mais une folle imprévoyance dans un autre détail rendit vaines toutes ces précautions. Konfodah manque d'eau, les habitans vont puiser celle dont ils ont besoin à trois heures de distance; autour des puits qui la fournissaient, il fallait construire des retranchemens et protéger le chemin jusqu'à la ville, par une ligne de tours ou de batteries : Zaïm-Uglû se contenta de poster cent cinquante Albanais dans le voisinage des sources, moins pour en interdire l'approche aux ennemis qu'aux troupeaux des Bédouins inoffensifs.

Les Egyptiens, depuis un mois, vivaient inactifs à Konfodah, lorsque dix mille Wahabis aux ordres de Tâmy les surprirent vers le commencement de mai. Les gardiens des puits soutinrent jusqu'au soir avec intrépidité la première attaque; mais contraints de se retirer dans l'intérieur des murs, ils n'y trouvèrent plus leur commandant, lequel faisait déjà voile et abandonnait à une mort certaine ceux qui ne pouvaient s'enfuir par mer. Une terreur panique avait subjugué les chefs et les subalternes : fantassins, cavaliers, tous à la fois et en désordre se précipitaient sur les navires stationnés dans le port.

Les soldats qui ne purent se sauver dans les bateaux et qui ne savaient pas nager, périrent sous le sabre des Wahabis maîtres de la ville. Ceux qui se maintenaient sur la vague furent poursuivis à la nage, et le flot se rougit de leur sang. Les plus heureux n'emportèrent que leurs habits. Quatre cents chevaux, une grande quantité de chameaux, toute l'artillerie et tous les bagages demeurés au pouvoir des Wahabis compo-

sèrent le plus brillant butin qui leur eût encore appartenu. La faim et la soif détruisirent dans la traversée de nombreuses existences. On a raconté que Zaïm-Uglû, complétant sa part d'opprobre, lavait régulièrement ses mains à l'eau douce, pendant que des lèvres brûlées imploraient en vain une seule goutte fraîche et libératrice. Nous ne croyons point à cette sauvagerie que le Vice-roi eût, sans nul doute, châtiée de sa plus ferme rigueur, comme il sut récompenser douze vaillans qui avaient tenu bon dans la nuit fatale de Konfodah.

A ces désastres, à ces privations, à ces fatigues se joignaient les ravages des fièvres intermittentes, de la dyssenterie, de l'hydropisie, de toutes les affections morbides que développent la mauvaise qualité des eaux et l'insalubrité de l'air dans la partie basse des côtes de l'Hedjâz. Les Arabes infestaient les routes avec plus de hardiesse que jamais, les communications étaient partout interrompues et les convois ne pouvaient arriver de Geddah, sinon munis d'une bonne escorte. Les Wahabis en étaient venus à parquer les troupes égyptiennes dans un rayon de quelques lieues autour de la Mekke.

La position semblait faite pour renverser les plus solides espérances : le Vice-roi se cramponna d'autant plus énergiquement à la partie. Pendant qu'il pressait la venue des renforts promis par son kiâya-bey du Kaire,—sept mille hommes et 7,000 bourses, — il dépêchait au-delà des montagnes le schériff Yahya qui ramenait de l'excursion une quantité considérable de brebis et de chameaux; il attirait ou rappelait sous ses bannières les Arabes insoumis : généreux envers les captifs, il renvoyait ces vagabonds se faire pendre plus loin, et ne leur détachait le cou des épaules que dans le cas de la récidive. Il concluait alliance avec les tribus des Hodheïl, des Thekif, des Beny Sad et des Oteïbé. Toutes résident entre la Mekke et Tâyef, hors la dernière qui s'étend plus à l'est. Lui-même, — pour se rapprocher d'eux et entretenir des communications intimes, plus encore que pour jouir des bienfaits d'une douce température, — alla dans la jolie ville de Tâyef, riche en fleurs et en fruits, connue pour ses pommes grosses comme la noisette et odorantes comme le musc, lesquelles ajoutées en forme de chapelet ser-

vent de collier à la jeune épouse, le jour des noces. — Les cheikhs amenèrent plus de cinq cents Bédouins au Vice-roi qui leur offrit des vêtemens, des cadeaux en piastres fortes, une solde presque double de celle touchée par les troupes égyptiennes. Le pacha écoutait les brusques discours et les protestations de ses nouveaux amis avec une patience, un air de bonne humeur qui entraînait ces enfans du désert. Un oteïbé se présenta au Vice-roi, et lui baisant la barbe : « J'ai abandonné, s'écria-t-il du ton le plus joyeux, le culte des Wahabis les vrais fidèles, pour adopter la foi des Musulmans hérétiques; j'ai embrassé la religion de Mohammed-Aly. — J'espère, lui répondit le pacha, que tu seras toujours un hérétique résolu. » Schériff Rajeh, que nous avons vu passer avec tout son monde au camp des Wahabis, avait été nommé par suite émir êl-omera ou cheikh des cheikhs de l'Hedjâz : il revint se mettre à la disposition du Vice-roi qui, pour se ménager la grande influence de ce chef, lui rendit le commandement des Bédouins alliés. Vers la même époque, parvint une importante nouvelle qui devait changer la nature et le sort de la lutte. Saoud, âgé de 68 ans, était mort à Deraïeh sa capitale : des fièvres emportèrent, le 8 gemâdy êl-âouel 1229, 28 avril 1814, un prince éprouvé pour sa valeur, son amour de la gloire et la hauteur de ses sentimens. Abdallah, son fils aîné, fut reconnu chef des Wahabis.

Voici comment se trouvaient alors réparties les troupes égyptiennes : à Tâyef, quatre cents hommes sous les ordres immédiats de Mohammed-Aly; entre Médine et Yambo, Tussun avec trois cent cinquante hommes; à la Mekke, deux cents Albanais sous Ibrahim-Aghâ, muhurdar du Vice-roi, et cent cinquante Arabes sous Yahya; quatre cents soldats à Médine sous Divan-Effendy; cent à Yambo, deux cents à Geddah, mille Albanais à Kulâkh sous Hassan-Pacha qui arrivait d'Égypte. Quatre cents Delhys et douze cents Arnautes sous Abdyn-Bey son frère, débarque avec lui, gardaient les avant-postes à quatre journées au midi de Tâyef, sur le territoire des Beni-Nasséra, vers le canton de Zahrân où se trouvait Bakrudj le cheikh des Arabes Ghâmed et le principal antagoniste des Égyptiens. Le pacha

répandait partout que son armée se composait de trente-cinq mille hommes, dont seulement quinze mille en Égypte; mais cette exagération avait pour but de faire croire par l'ennemi à des forces imposantes. Les quatre mille soldats d'effectif réel suffisaient, assistés de quatre cents Bédouins, pour défendre les villes saintes et tenir dans le devoir les provinces voisines : c'était peu, — et bien peu, — quand il s'agissait de vaincre les Wahabis. Le manque de chameaux nuisait essentiellement aux opérations : trente mille bêtes de somme avaient péri depuis les premières hostilités; mais le Vice-roi, qui venait de s'en faire prêter cinq cents par les Bédouins Harb pour le transport des provisions entre Geddah et Tâyef, devait en recevoir d'autres du Sennâr et de Damas par les prochaines caravanes Ibrahim-Pacha, de son côté, avait réuni dans les tribus Libyennes bon nombre de ces animaux que devaient conduire dans l'Hedjâz le chef des pélerins d'Égypte.

La garnison de Tâyef était dépourvue de vivres; on distribuait, sans rien mettre en magasin, tout le froment qu'apportaient les convois. Dans les postes avancés, à Kulâkh et vers le Zahrân, le soldat ne trouvait aucun moyen de moudre le blé; il lui fallait broyer sa ration journalière au moyen de deux cailloux et la faire cuire sous la cendre. Pour surcroît de fatalité, les Arabes de l'Yémen recommençaient à tout propos leurs incursions : Mohammed-Aly envoya contre eux, dans la province de Zahrân, Abdyn-Bey qui, après deux jours de combat, prit possession de la contrée, chassa les habitans et retint les captifs. La vallée qui sépare l'Yémen de l'Hedjâz supérieur contenait des fruits et des vignes en abondance, des forêts d'amandiers, des fontaines d'eau douce et limpide, trésors inappréciables dans les circonstances présentes : mais le chef arnaute promena le ravage dans une étendue de 40 milles, afin de prévenir une agression en détruisant tout ce qui pouvait aider au passage des troupes. Son imprudence creusa un abîme là où riait une Terre promise. Bientôt contraint de lancer la cavalerie à la recherche de nouvelles provisions, il fut attaqué dans son poste que ne protégeaient nuls retranchemens, pas même quelques sentinelles, tant il se croyait abrité par le désert de sa

création. Un jour Bakhrudj, en tête des Bédouins, tomba de grand matin sur le camp ; Tâmy essaya de couper, avec ses trois mille Wahabis, la communication entre les fantassins et les cavaliers d'Abdyn-Bey ; mais ceux-ci franchirent vaillamment les lignes ennemies pour rejoindre leurs frères, l'infanterie non moins heureuse repoussa les assauts et s'empara du village de Mensyreh. Les Wahabis reparurent plus nombreux. Abdyn-Bey dut tenter une sortie générale ; mais Bakhrudj, par de faux mouvemens, l'attira au milieu de terrains difficiles où des embuscades avaient été dressées : un feu soudain de mousqueterie couronna la tâche de la trahison. Les Roméliotes, commandés par Maho-Bey le plus actif capitaine du pacha dans l'Hedjâz, résistèrent avec la vigueur du désespoir ; les Arnautes, saisis de vertige, laissèrent là munitions, tentes et artillerie. Husseïn-Bey, chef des Delhys, couvrit la retraite et empêcha l'armée d'être complètement détruite. Huit cents hommes d'infanterie et quatre-vingts de cavalerie furent tués ; le reste, poursuivi par Bakhrudj quarante-huit heures durant, courut se réfugier à Lié. Abdyn-Bey reçut, avec l'injonction de retourner au Zahrân, des renforts de Tâyef et de Kulâkh ; mais une partie de ses soldats, peu soucieuse de s'aventurer en de pareils travaux, déserta pour se rendre à la première de ces deux villes ; un complément d'effectif devint nécessaire, le chef attendit les moyens de hasarder une revanche.

Les entreprises menées directement par le Vice-roi prenaient une tournure plus favorable. Il rétablissait les relations de commerce avec les ports du golfe Arabique, donnait audience aux envoyés du schériff Hemud-Abu-Musmar et de l'imâm de Sanaa ; il faisait passer à Tussun la moitié des huit cents Bédouins qu'Ibrahim-Pacha venait de recueillir dans les tribus de la Lybie les plus voisines de la vallée du Nil, et confiait à l'autre moitié d'incessantes excursions. Chacun de ces cavaliers possédait un cheval infatigable comme le maître, un chameau portant les provisions, un fusil et deux pistolets. Formidable aux yeux de l'ennemi, dont il pratiquait lui-même le genre de guerre, il ne revenait point sans l'avoir ébréché. Dans une course à l'est de Tarabeh, où les Arabes indigènes servirent de guides suivant

l'habitude, 8,000 moutons furent enlevés du camp des Wahabis.

Bakhrudj et Tâmy, une fois sur la trace d'Adyn-Bey, n'avaient fait halte que devant Tâyef dont ils fermèrent les avenues. Tussun-Pacha fut enveloppé dans le blocus. Le péril qui menaçait le prince émut toutes les sollicitudes. On proposa de réunir les garnisons et de les diriger sur la place investie. Mohammed-Aly-Pacha, préférant écouter son inspiration paternelle, partit de Geddah, ville où il séjournait, pour s'élancer à cheval dans la route de Tâyef. Il n'emmenait qu'une vingtaine d'hommes. Arrivé sur le haut du mont Kharâ, il put découvrir le camp des adversaires et vérifier leurs manœuvres. Son escorte arrêta un Wahabi se livrant au plaisir de la chasse, et cet homme fut interrogé sur les positions des assiégeans. Les réponses nettes et franches du soldat plurent au Vice-roi qui, lui ayant offert un présent, lui demanda sa parole de ne point révéler avant le lendemain matin sa rencontre de la soirée, puis aussi de faire tenir un billet écrit au gouverneur de Tâyef. Le serment donné, on relâcha le Wahabi. Le crépuscule était descendu : le Vice-roi prit un léger repas, et après avoir fumé du tumbak il s'endormit. Le singulier porteur de message accomplit ses engagemens : la dépêche parvint à l'adresse indiquée, elle contenait ces seuls mots : « Je suis dans la montagne de Kharâ : rejoins-moi. » Tussun-Pacha bondit à cette lecture, il ordonna en réjouissance des salves d'artillerie et, montant à cheval, dirigea ses hommes vers le lieu où il devait trouver son père. Le bruit du canon et l'aspect des troupes qui sortaient de la ville confirmèrent dans la pensée des Wahabis le rapport de leur compatriote, à qui le Vice-roi s'annonçait la veille comme chef des éclaireurs d'une armée venue pour secourir Tâyef. La crainte d'être pris entre deux feux détermina la retraite de l'ennemi, que plus tard le pacha se flattait en riant d'avoir su battre sans faire usage du fusil, du sabre ni du canon. Mohammed-Aly et son fils partirent pour la Mekke et ensuite pour Geddah. Ils s'occupèrent avec soin de ravitailler les garnisons.

Beddây-êbn-Madyân, cheikh des Harb, était allé voir pour affaire Divan-Effendy, commandant de Médine. Ce dernier tenait conseil et laissa échapper quelques paroles de forfanterie. —

« Tais-toi, cria tout haut l'Arabe encore plus rodomont ; car cette lame (et il frappait sur son sabre) a seule ouvert aux Égyptiens les portes de la ville sainte. » L'outrageante apostrophe irrita Divan-Effendy qui aussitôt fit charger de chaînes cet insolent. Une correspondance coupable avec les Wahabis fut surprise en la possession du cheikh ancien complice de Rajeh, le schériff transfuge. Le commandant de Médine, fort de ces charges aggravantes, se défit de son prisonnier. On prétend qu'il le tua de sa main sous les voûtes du cachot. Dès que les tribus apprirent le meurtre de leur cheikh, elles fermèrent le chemin aux caravanes et, sans faire positivement cause commune avec les Wahabis, elles commirent des hostilités partielles contre les postes des Égyptiens. Mohammed-Aly, pour étouffer ces troubles et prévenir l'imminence de la disette de vivres, donna carte blanche à son fils qui dut se porter vers Yambo. Les manières conciliantes et généreuses du jeune pacha eurent une puissance non moins efficace que ses deux bouches à feu, ses quatre cents fantassins et cinq cents cavaliers. Dans les villes d'Yambo et de Bedr il provoqua plusieurs entrevues, offrit des pelisses et des châles, se déclara l'hôte et non l'adversaire des tribus, promit le châtiment du crime, et leva le camp pour marcher aux défilés dont, pour sa part, il exigeait la remise. De nombreux Arabes les gardaient, bien résolus à ne pas les céder aisément. Tussun, accueilli par la fusillade, ne s'occupa que d'élever ses tentes sur les hauteurs de Safrâ et de Gudaïdeh : aux deux issues des gorges il construisit deux forts, un troisième réparé dans l'enceinte du village abrita un détachement d'infanterie et le dépôt des munitions. Par une heureuse concordance, Divan-Effendy mourut de vieillesse et de fatigues militaires au moment où les clameurs les plus impérieuses réclamaient sa tête : le prince communiqua cette nouvelle aux Arabes, en leur disant qu'il avait fait tuer l'assassin de leur père. Tous les cœurs tressaillirent, la réconciliation dès-lors s'opéra comme d'elle-même. Le passage des convois égyptiens fut assuré. Tussun put librement franchir la montagne, et entrer dans Médine au mois d'octobre 1814. Il était suivi d'un certain nombre d'otages qui, à cheval, conduisaient mille chameaux porteurs d'approvisionnemens pour la population. Il avait laissé

dans Hénakyeh, en avant de Médine, sa propre cavalerie qui, de là, courut tous les matins sur le territoire des Wahabis du nord.

L'époque du hadj ou pélerinage approchait. Quatre-vingt mille pélerins se montrèrent en novembre : ils comptaient parmi eux les plus grands personnages de Constantinople. La première femme de Mohammed-Aly, celle que le Vice-roi honora toujours de sa prédilection et qu'il logea auprès de lui dans la citadelle du Kaire, était venue de Romélie en Égypte à la fin de 1808 avec ses deux filles et Ismail son troisième fils. Ibrahim et Tussun, ses deux autres enfans, — arrivés eux-mêmes depuis le 7 septembre 1805, — avaient reçu dans le bourg de Choubrâh la reine du Nil que saluèrent les canons des forts, et que reconduisirent dans la grande cité cinq cents dames sur des ânes précédées par la veuve de Murad-Bey. La nouvelle Sémiramis débarqua en 1814 au port de Geddah pour acquitter ses devoirs pieux dans les villes saintes. Deux beaux coursiers la voiturèrent jusqu'à la Mekke dans un char où elle se trouvait, selon l'usage, entièrement cachée; il ne fallut pas moins de cinq cents chameaux pour transporter à la Mekke son bagage d'une somptuosité vraiment royale. Sa tente fut admirée comme la plus magnifique de celles qui décorèrent les plaines de l'Arapha. C'était bien plutôt une douzaine de tentes diverses habitées par des femmes, et entourées d'une clôture en toile de lin qui pouvait avoir huit cents pas de circuit. Des eunuques superbement vêtus gardaient l'unique entrée. Les hommes formant la suite de Son Altesse avaient rangé leurs tentes autour de cet enclos. Le double palais de toile éblouissait par un heureux mélange de couleur, et par le goût des broderies les plus merveilleuses. Mohammed-Aly voulut également assister aux fêtes du hadj : deux grands châles de cachemire blanc, tel fut son ihram ou costume de cérémonie. A cheval et tête nue, il traversait les rues de la Mekke; seulement un officier tenait au-dessus de lui un parasol. Les acclamations des habitans louèrent la splendeur du mahmal ou chameau sacré des Égyptiens, l'équipage belliqueux de l'émir-êl-hadj ou chef des pélerins, la bonne mine des soldats formant l'escorte. Une centaine de lampes étincelantes marquèrent dans la vallée de Muna le camp de Mohammed-Aly :

deux énormes vases remplis d'eau à l'usage des pélerins, douze canons lançant de fréquentes et joyeuses décharges, les cadavres de deux Arabes qui avaient dépouillé un pélerin de 300 piastres fortes et enlevé une douzaine de chameaux, furent placés devant la tente du Vice-roi, dans le voisinage de sa cavalerie. Suleymân, Pacha de Damas, visita le gouverneur de l'Égypte, après s'être fait suivre de ce brillant cortége : des gardes parés d'étoffes chatoyantes d'or, quinze cents Delhys montant de bons chevaux, soixante zemburek ou artilleurs sur des chameaux avec de petits pierriers pour armes. Le khâdy, les principaux marchands de la Mekke, les pélerins de distinction, présentèrent leurs hommages à Mohammed-Aly-Pacha ; les officiers furent admis au baise-main. La caravane égyptienne se composait de personnes appartenant à l'armée ou aux emplois qui s'y rattachent : le Vice-roi mit en réquisition cavaliers et chameaux,— ces derniers excédaient le chiffre de douze mille, — pour lui prêter assistance dans sa campagne prochaine.

Lorsqu'il eut réuni toutes ses forces entre la Mekke et Tâyef, inspecté les magasins, distribué les postes, organisé une artillerie de douze pièces, Mohammed-Aly publia sa résolution de marcher à la tête de ses troupes. Les soldats ne doutèrent plus du succès. Pour entretenir cette conviction précieuse, on apporta de l'Ouady-Fatmé une charge de graines de pastèque, on la promena en pompe dans la Mekke : elle devait être semée sur les ruines de Tarabeh qu'on désignait encore pour le point de mire des premières attaques. La prise de cette place était un résultat assez important, assez difficile à obtenir, pour que tous les aiguillons fussent mis en œuvre. Treize Bédouins, arrêtés sur la route de Geddah en flagrant délit de relations criminelles avec les Wahabis, subirent le coup mortel devant une immense multitude. Les préparatifs de l'expédition étant terminés, le Vice-roi envoya, le 15 décembre 1815, presque tous ses Albanais sous la conduite de Hassan-Pacha, qui eut ordre de se jeter sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi. Neuf jours plus tard, Mohammed-Aly escorté de douze cents chevaux se disposait à suivre son lieutenant, lorsqu'il fut instruit qu'une armée de Wahabis avait été reconnue dans les environs

de Konfodah, se dirigeant du côté de Geddah. Les alarmes devinrent d'autant plus vives dans cette dernière ville, que l'eau était plus rare depuis quelques mois et que l'on craignait de voir couper les communications avec la Mekke. Là aussi les transes furent pénibles et anxieuses, les denrées enchérirent de trente pour cent. Par mesure de prévoyance, le gouvernement fit clore les citernes de Geddah, et la population dut aller s'approvisionner à des puits distans de 8 kilomètres. Les Bédouins, dépêchés comme éclaireurs, mirent enfin un terme à cette panique : les troupes qu'on avait crues formidables n'étaient qu'un mince détachement de Tâmy campé non loin de Konfodah. Des nouvelles plus positives informèrent, à quelques jours delà, Mohammed-Aly que ses alliés les Arabes Nasser venaient d'être maltraités par Bakhrudj, et que leur établissement principal Bedjilé, en vain défendu par sa garnison d'Arnautes, portait l'empreinte d'une trombe sans miséricorde.

Le Vice-roi sut encore que Tarabeh recevait chaque jour des renforts plus puissans : il ne pouvait dès-lors différer son départ ; le 28 moharrem 1230, 10 janvier 1815, il s'achemina de la Mekke sur Kulâkh où l'attendaient, munis de vivres pour deux mois, Hassan-Pacha et Abdyn-Bey, Topuz-Uglû et Maho-Bey, Ahmed-Bonaparte et Rajeh. Dès son arrivée, il envoya ce schériff avec des Bédouins au secours des Oteïbé que les Wahabis inquiétaient ; puis il dirigea lui-même toute sa cavalerie sur Besel, dont s'était emparée une autre division de ses adversaires. Ceux-ci campaient sur le flanc des montagnes qui s'ouvrent vers les plaines opposées à Tâyef. Ils possédaient là plusieurs puits excellens, tandis que les Égyptiens allaient dans Kulâkh se procurer l'eau que rapportaient leurs bêtes de somme. Les Wahabis à peu près tous du Sud, — les démonstrations de Tussun-Pacha tenant en échec leurs frères du nord autour de Médine, — comptaient vingt-cinq mille fantassins armés de mousquets, cinq mille cavaliers montant des chameaux et très-peu montant des chevaux, car ils faisaient assez rare emploi du noble animal. Faïsal commandait cette armée sans canons : tous les chefs des hauteurs de l'Yémen et de la plaine du sud-est, tous les guerriers de renom, s'étaient joints à son état-

major. La diversion vers Konfodah n'avait eu d'autre objet que d'éloigner Mohammed-Aly du centre principal des efforts ; on s'était ainsi donné le temps de surprendre Besel et de choisir un champ de bataille. Debout au sommet de leurs montagnes, ils laissèrent approcher la cavalerie du Vice-roi, ne se remuant que pour empêcher les Égyptiens d'asseoir leurs batteries dans la plaine. Après les escarmouches qui traduisirent ce choc de deux volontés, le pacha n'entrevit aucune chance de réussite appréciable, tant qu'il n'aurait pas tiré ses adversaires de leurs cimes protectrices. Il envoya pendant la nuit chercher des renforts à Kulâkh, posta ses canons et deux mille Arnautes sur le flanc des Wahabis; le lendemain, au point du jour, il commanda les hostilités. Les chefs, suivant les prescriptions reçues, engagèrent leurs colonnes jusqu'à demi-portée de mousquet, firent entendre quelques décharges d'artillerie, et se replièrent avec une sorte de confusion. Les Wahabis crurent l'heure venue d'écraser un ennemi en fuite, et peut-être de saisir le Vice-roi lui-même : — oubliant à ce prix les recommandations dernières de leur prudent et défunt maître Saoud qui, du lit de mort, conjurait ses fils de ne jamais essayer dans un sol ras la lutte avec leurs rivaux plus experts, — ils descendirent de leur forte position et se jetèrent dans la plaine sur la trace des Égyptiens. Le pacha, dont les sages prévisions s'accomplissaient comme si les événemens lui eussent obéi, jugea les Wahabis assez loin des montagnes pour qu'il dût rallier en bon ordre ses cavaliers. Il fit aussitôt volte-face et tomba sur les troupes qui poursuivaient. Ce mouvement fut le signal de la victoire. Mohammed-Aly-Pacha combattit en personne : il tua de sa main un soldat. Dans le même instant, l'infanterie tournait les Arabes. Schériff Rajeh, qui revenait de secourir avec succès les Otéïbé contre la fausse attaque dont nous avons rendu compte, rejoignit le Vice-roi et, se déployant par la vallée que devaient franchir les Wahabis, porta le désordre dans leur retraite. Monté sur une cavale fameuse et armé de sa lance, Rajeh galopa très-loin en avant de ses gens et ne s'arrêta qu'au milieu des ennemis, près d'une tente remarquable par son luxe. Ayant fiché sa lance dans la terre, il repoussa du sabre les assaillans.

Mohammed-Aly vint le délivrer. — A qui la maison nomade? lui demanda-t-il ensuite. — A Faïsal, répondit le brave. — Dis à toi bien plutôt, ajouta le Vice-roi. » Tous deux la prirent et Rajeh en hérita : elle contenait deux mille piastres fortes. Rajeh fut expédié avec une portion de la cavalerie aux trousses des fuyards : les Arabes voisins, toujours affamés d'une proie telle qu'elle, s'unirent spontanément à sa mission. Quinze cents Wahabis furent enveloppés d'un seul coup et taillés en pièces. Ebn Schobkan, suivi de quelques centaines de ses compagnons, se fit jour à travers les rangs de ses adversaires et se sauva par miracle. Un autre chef ennemi, le plus fougueux, Bakhrudj immola deux officiers du Vice-roi. Son cheval tombé mort, le Wahabi se glissa parmi les cavaliers égyptiens, désarçonna l'un d'eux, lui ravit sa monture et s'échappa. C'est à grande peine que Tâmy put ramener de l'action un petit nombre de ses Arabes. Rarement les Wahabis implorèrent grâce , mais le Vice-roi avait recommandé aux siens de la leur offrir. Trois cents captifs demeurèrent, comme les tentes et les équipages, en la puissance du vainqueur. Chaque tête de vaincu était payée 6 talaris, cinq mille furent empilées. Dans les montagnes on trouva des groupes d'Asir liés ensemble par des cordes qui étreignaient leurs jambes Ces Bédouins avaient, le soir de l'adieu marital, juré par le divorce de ne point montrer le dos à l'ennemi. Toutes ressources du triomphe s'épuisant avec les débris des cartouches, ils avisèrent une façon héroïque de garantir une parole donnée par des hommes.

Mohammed-Aly coucha, lui et ses troupes, à Kulâkh. Ce qu'il ne laissa point endormir, c'est l'activité du général. Quatre jours n'étaient pas révolus qu'il atteignait les murs de Tarabeh, d'où Faïsal se retira sans marchander. Les habitans, réduits à leurs propres forces, capitulèrent; le pacha établit son quartier-général dans cette place. Les Égyptiens voulurent tenter le pillage de quelques maisons et s'approprier quelques jolies femmes arabes : le Vice-roi sut contenir la licence. Il s'occupa aussi d'expédier des renforts sous la conduite de Maho-Bey, au schériff Yahya qui venait de diriger sur Konfodah ses Bédouins par la voie de terre ; il lui fit passer par mer des vivres de

Geddah. Mais comme l'ennemi ne pouvait dorénavant se relever en-dehors de ses cantons méridionaux, le pacha résolut d'y porter la terreur de ses armes. Il chargea, de tous les approvisionnemens recueillis à Kulâkh, les dix ou onze mille chameaux en sa possession depuis qu'il avait doublé par la victoire le nombre de ses bêtes de somme. Avant toutefois d'effectuer son départ, Mohammed-Aly, par un message, informa des succès obtenus les principaux citoyens de Médine, comme il avait déjà fait pour le Kaire et pour Constantinople. On donna lecture de sa dépêche dans une réunion générale au sein de la grande mosquée, c'est un modèle de style arabe que nous avons hâte de traduire :

« Par la bonté du Très-Haut, à notre honorable peuple les habitans de Médine l'illustre ; aux très-honorables et nobles primats les voisins de notre Prophète, que la bienveillance et la paix de Dieu soient avec lui ! aux premiers entre les schériffs et les doctes, aux louables, aux vénérables, aux chefs de la ville, que le Seigneur leur accorde sa paix, les prenne sous sa protection et garde, qu'il répande sur eux toutes ses munificences ! Amen.

» Nous vous donnons notre salut et nos complimens les plus sincères; puis nous vous annonçons que l'Arbitre suprême, dont chacun célèbre la gloire et la puissance, nous a permis de remplir l'attente du sultan des sultans de l'islamisme. Par cette divine inspiration, nous avons déplacé de la Mekke l'armée des vrais fidèles pourvue de tous les approvisionnemens nécessaires et suivie de ses bagages, avec le projet de transférer notre quartier-général à Kulâkh. Nous sommes partis de la Mekke le samedi 26 du mois de moharrem, et nous sommes parvenus à Kulâkh le mercredi, dernier jour de ce mois. Notre plan désignait Tarabeh comme lieu de la plus prochaine halte : là nous espérions combattre les troupes alliées des hérétiques ayant pour chef Faïsal ebn-Saoud accompagné d'Ebn-Schobkan, d'Ebn-Dohman, Ebn-Katnan, Ebn-Mahy, Bakhrudj, Ebn-Hatamel, tous les cheikhs des Arabes du Beïsché, les Arabes Douasir, Bekoum et Oteïbé, ceux des pays de l'Hedjâz, de Sebia et d'êl-Aredh. Tâmy et dix mille Bédouins Asir les avaient renforcés encore : l'armée entière comptait certainement quarante mille

hommes. Alors le diable, jaloux de confondre leurs desseins, les a exhortés à nous assaillir. Laissant derrière eux Tarabeh, ils sont venus autour de nous près du célèbre village de Besel. Nous avons marché contre eux avec deux pièces de canon, et quinze cents cavaliers choisis dans le nombre des vrais croyans pour tenter une reconnaissance. A notre approche, ils se sont répandus sur les montagnes et nous ont opposé une résistance énergique. Mais nos troupes, se sacrifiant à leur devoir, les ont repoussés jusqu'à la plus forte position. Nous avons continué l'attaque sous un feu sans relâche, et nous nous sommes efforcés d'attirer l'ennemi dans la plaine.—Nos hommes furent engagés du soleil levant au soleil couchant. La nuit enfin termina l'action. Alors nous nous emparâmes des défilés par lesquels ces hérétiques pouvaient essayer une retraite. Dieu nous donna la force et les stratagèmes. Nous envoyâmes chercher à Kulâkh un renfort de deux mille fantassins avec leurs pièces d'artillerie, et nous revînmes à la charge dès le point du jour. Les plus orgueilleux ne résistèrent pas à notre première atteinte, ils s'enfuirent, et Dieu permit à nos glaives de boire leur sang. Ils abandonnèrent près de cinq mille tentes : cinq mille chameaux, dromadaires et bêtes de somme, les bagages et les vivres, devinrent la proie de nos troupes qui restèrent ainsi maîtresses du camp et de l'honneur. Elles coururent sus aux fugitifs qui perdirent un grand nombre de tués et de prisonniers. Les Arabes de l'Hedjâz nos auxiliaires fondirent également sur eux dans les défilés étroits. Tâmy lui-même ne s'échappa qu'avec cinq cavaliers à cheval et cinq cavaliers à dos de chameau. Dieu les a détruits par sa vigueur et sa puissance. — Nous sommes partis de Kulâkh le dimanche en poursuivant d'un pas rapide nos adversaires, et nous sommes arrivés le mardi aux environs de Tarabeh. Faïsal y avait cherché un refuge pour lui et le reste des siens, cent hommes sur des chameaux et cinquante à cheval. Instruit de notre marche, il s'éloigna en toute hâte. Les habitans de Tarabeh, ainsi que les débris de la garnison, sortirent de la ville pour venir à notre rencontre et implorer vie sauve : elle leur fut promise; après quoi nous établîmes parmi eux notre quartier-général. Tous les Arabes d'alentour

nous rejoignirent, et Dieu nous exauça en débarrassant la contrée de leurs injustes et criminels oppresseurs. Adressons-lui nos actions de grâces les plus cordiales pour ses bienfaits, pour la gloire dont il a couvert nos travaux. S'il plait au Tout-Puissant, nous quitterons ce lieu dans trois ou quatre jours, et, par Ranieh, par le Beïsché, nous dirigerons nos pas contre les Asir survivans, afin de rétablir l'ordre dans le pays et d'anéantir les derniers rebelles.

» Nous avons voulu vous transmettre ces heureuses conjonctures, et vous apprendre comment le Très-Haut, dans sa bienveillance infinie, daigna réaliser toutes nos espérances. Que ses faveurs soient complètes, qu'il purifie l'Hedjâz de l'ordure des pervers en les exterminant!

» Nous vous chargeons de prier pour nous au sépulcre de notre-seigneur le rédempteur : puisse le Tout-Puissant, dans son aide gracieuse, continuer à vous regarder d'un œil satisfait! Tel est l'argument dont nous désirions vous entretenir. Que la miséricorde et la paix de Dieu soient avec Notre-Seigneur Mahomet, sa famille et ses disciples! Le 7 du mois de safar 1230 de l'hégire. »

De même qu'il s'y était résolu, Mohammed-Aly traversa le territoire des Arabes Oklob et s'achemina au sud par les régions plates, vers Rannieh où campaient les Arabes Sabia. Leur cheikh Ebn-Katnan avait fortifié un petit château qui ouvrit ses portes. Les Égyptiens, après quatre jours de marche encore, se virent dans le fertile canton de Beisché appartenant aux Beny-Salem, qui avaient pour cheikh Eb-Schobkan. Deux forts, bâtis par ordre exprès de Saoud, se rendirent au Vice-roi dont la cavalerie, postée au midi dans les bocages des dattiers, était soutenue par les Albanais de Hassan-Pacha. Les troupes restèrent quinze jours à Beïsché, que les Arabes du nord qualifiaient la clé de l'Yémen oriental. Nombre de Bédouins accoururent près de Mohammed-Aly et réclamèrent contre les injustices de Saoud, qui avait destitué leurs proches de toutes les fonctions publiques. Le pacha ne voulut point être en retour avec la mémoire de son antagoniste, mais bien se concilier aussi des partisans : il renversa les créatures du prince wahabi.

Informé que Tâmi levait de nouvelles recrues afin de tenter une seconde fois le sort des armes, le Vice-roi manifesta l'intention délicate de lui épargner du chemin. La disette et la fatigue affligèrent cruellement cette course vers l'ouest. Les tribus, effrayées par le seul aspect des vainqueurs, emportaient leurs vivres au loin, emmenaient leurs bestiaux. La dernière halte ayant épuisé les rations de biscuit, on ne trouva d'autre aliment que la chair des chameaux tombés sous le faix. Le Vice-roi eut sa part comme tous de ces détresses, de ces étranges repas; et pour faciliter à ses troupes l'acquisition du blé qu'elles devraient convertir en pain, il augmenta d'une piastre la solde quotidienne. Quelques jours de repos furent enfin savourés dans les montagnes des Arabes Schomran. Le pacha rétablit le chef bédouin Hassan êl-Sulsan dans les anciens droits de sa famille promue, il y a trois siècles, au commandement, sous le règne de Sélim Ier. Cent chevaux moururent en un seul jour : les soldats s'inquiétèrent, mais ne perdirent ni le zèle ni la bonne volonté. Ils sentaient qu'un pas en arrière menait droit à une destruction, et d'ailleurs la victoire avait retrempé leur courage. Mohammed-Aly et tous les chefs, quittant leurs montures, donnèrent en avant des colonnes bon exemple aux piétons. Le pacha promit un splendide butin dans la conquête de l'Yémen. Il poétisa même la fortune présente, en accueillant par de publics et libéraux témoignages le fameux Aly-Madâïfy qui demandait à la partager. Le transfuge des Wahabis reçut en apanage le bourg d'êl-Obeyla que 20 kilomètres séparent de Tâyef. L'âpreté des sites rocheux qui défendent la tribu d'Asyr présenta de grands obstacles au passage de l'artillerie. Les Égyptiens, entrés sur ce territoire quinze jours après leur départ de Beisché, attaquèrent le château de Tor construit sur une éminence et regardé jusqu'alors comme imprenable. Tâmy avait là dix mille hommes. Il se montra constamment à leur tête, et ne cessa de les animer par des refrains belliqueux. Le second jour, les canons des assiégeans furent placés en batterie et secouèrent la place. Les Wahabis prirent la fuite, et l'on trouva dans le château de précieuses munitions en tout genre : les pièces d'artillerie perdues à Konfodah l'année

précédente, et plusieurs milliers de très-bons fusils à mèche avec de vieux canons persans. Mohammed-Aly nomma Ebn-Medry cheikh des Asir, descendit vers la côte, à travers des gorges ardues, et rabattit sur Konfodah où le port de Geddah venait d'envoyer d'abondantes provisions.

Deux captifs illustres furent conduits en même temps au quartier-général du Vice-roi : Tâmy, réfugié depuis sa défaite près d'un schériff de village qui le livra ; Bakhrudj fait prisonnier dans le Zahrân, où des détachemens égyptiens l'avaient saisi entre deux feux. Mohammed-Aly installa ses nouveaux hôtes sous des tentes voisines de la sienne. Il s'entretenait volontiers avec Tâmy devenu moins railleur qu'autrefois, Tâmy dont la barbe blanche, les yeux de flamme, la constance dans l'infortune, lui étaient vraiment sympathiques. Quant à Bakhrudj, Mohammed-Aly ne lui pardonnait pas certaine épître en ce style dérisoire qu'affectionnent les Orientaux : « Tu connais à tes dépens le savoir-faire des Wahabis : le parti le plus sage pour toi serait de retourner en Égypte et de t'y régaler de l'eau du Nil. » Bakhrudj, une nuit où ses gardes étaient plongés dans le sommeil, s'empara d'un poignard, rompit ses chaînes et s'évada. Il fut repris ; mais il avait blessé un homme et en avait tué deux. Le Vice-roi le manda près de lui : « De quel droit as-tu égorgé mes soldats ? — Quand je ne suis pas enchaîné, je me comporte à ma guise. — Il en sera ainsi de moi, » répartit le pacha. La tête de Bakhrudj fut expédiée aux capitales de l'Égypte et de la Porte-Ottomane. Tâmy dut suivre le même itinéraire : à Constantinople, on le décapita.

Mohammed-Aly avait, dans sa difficile et glorieuse campagne, perdu seulement cent quatre-vingts hommes : il ramenait trois cents blessés, outre un grand nombre de malades. Il revint au port de Geddah où ses troupes, lasses mais fières de leurs travaux, purent s'embarquer pour la patrie, excepté néanmoins Hassan-Pacha et quelques centaines d'Albanais.

Le 21 mars 1815, Mohammed-Aly était rentré à la Mekke. Il y resta peu de jours, investit Hassan-Bey du gouvernement de la place, laissa Husseïn-Bey général de cavalerie, et Schériff Rajeh, en garnison à Tarabeh ainsi qu'à Beïsché ; puis il partit

pour Médine où il arriva le 14 avril. Une quarantaine de personnes l'escortaient, montées à dromadaires. Un double but l'attirait dans cette ville sainte : se procurer des renseignemens sur les affaires de l'Hedjâz septentrional, et faire ses dévotions au tombeau du Prophète.

Abdallah tenait la province du Kassim d'où il espérait arrêter les progrès de Tussun-Pacha vers Médine, lorsque la marche heureuse du Vice-roi faisant craindre un coup de main sur Déraïeh, le prince des Wahabis avait eu hâte de rentrer au sein de sa capitale. C'est là que le fils de Mohammed-Aly résolut d'aller provoquer le fils de Saoud. Aussitôt le retour du Vice-roi, Tussun ébranla deux mille cinq cents fantassins et cavaliers, un grand nombre de Bédouins auxiliaires tirés pour la plupart des tribus de Harb et de Méteïr, une batterie de trois bouches à feu. Prenant avec lui une simple poignée d'hommes, il attaqua sur sa route les Arabes Héteïn et leur enleva cinq cents chameaux qui furent employés au transport des vivres. Le bourg de Chenâneh voulut opposer une certaine résistance : deux jours de blocus en firent justice. Abdallah, sur ces entrefaites, n'avait point négligé son devoir de souverain et de général : ramassant et ses Arabes nomades et ses Arabes sédentaires du Nedjd, il s'était rejeté dans le Kassim ; il avait dressé, à cinq heures du camp de Tussun, ses tentes non loin de Schenara. La possession d'êl-Rass, — ville qui donne la main droite à Médine, la gauche à Déraïeh, — importait aux deux chefs d'armée. L'un et l'autre pressèrent leur marche sur ce point, Tussun gagna le prix de cette course. Nuitamment et à l'improviste, il se rendit maître de la place, reçut les hommages des cheikhs, les gratifia de présens, les couvrit de pelisses, leur recommanda la prière du vendredi au nom du Grand-Seigneur. Abdallah dut se contenter d'assaillir un convoi de munitions venant de Médine, puis d'en passer l'escorte par les armes. Les vingt mille chameaux et les deux cent mille moutons des Bédouins auxiliaires eurent bientôt dévoré les fourrages autour d'êl-Rass, qui elle-même était dépourvue de tout approvisionnement : Tussun, dans cette situation, n'hésita pas sur les mesures à suivre. Pour empêcher les Wahabis de

s'établir en ce lieu, il fit démanteler une partie des forts et des murailles. Il se dirigea ensuite vers Chobeybyeh. Abdallah et ses gens occupèrent Aneyseh distante de quatre lieues. Ce furent dès-lors chaque matin, pendant vingt jours, des escarmouches entre les Arabes qui gardaient les postes avancés des deux partis : la dernière allait se résoudre par une action générale, et décider à qui resterait un terrain disputé de si près; or le soleil darda tellement aigus ses javelots de feu, qu'il devint impossible de faire mouvoir les troupes écrasées du seul poids de leurs armes. Le camp de Tussun était resserré de plus en plus et manquait de vivres. Le prince égyptien transporta ses tentes dans êl-Rass, d'où il envoya des détachemens s'approvisionner à Hellâlyeh puis à Boukeïryeh. Les habitans du second village répondirent aux propositions d'achat par des coups de fusil; Tussun irrité leur imposa un kaïmakam et abattit leurs murailles. De même, après un blocus qui dura quatre jours et tua deux cents assiégés, le prince fit démolir les maisons et dispersa le peuple de Chenaneh qui avait promis aide aux citoyens d'êl-Rass pour massacrer la garnison de cette ville.

Sans nouvelles d'Égypte, sans munitions de guerre ni de bouche, sans argent et par suite sans confiance possible dans les Bédouins auxiliaires qui ne s'entendaient pas de cœur joyeux surnommer, dans toutes les rencontres avec les Wahabis : « Chiens et valets des hérétiques; » jeté à cent lieues de Médine, enveloppé d'ennemis, Tussun-Pacha subissait une crise des plus rudes. Son khaznadar Ahmed-Aghâ était parvenu, en passant sur le ventre des coureurs, des sentinelles et des détachemens wahabis, à conduire de Médine vers le prince un renfort de six cents hommes, deux cents chameaux, des provisions de guerre, des objets d'artillerie. Mais outre que l'effectif des soldats se renfermait encore dans un chiffre de beaucoup trop faible, on ne remédiait pas au besoin capital de l'armée, le manque de vivres. Abdallah, d'autre part, prévoyait que, dût-il admettre l'hypothèse la plus favorable dont il pût se bercer, — la destruction entière du camp égyptien, — cet évènement appellerait sur les provinces du Nedjd toutes les foudres de Mo-

hammed-Aly, et des conséquences terribles expieraient infailliblement une victoire partielle. Abdallah n'ignorait point que l'opulence fleurit sur les rives du Nil ; que le Vice-roi, par les seules ressources de son gouvernement, pouvait conquérir des alliances toujours nouvelles, réparer ses plus larges pertes, prolonger à l'indéfini le fléau des hostilités dans l'Hedjâz. Abdallah savait que plusieurs de ses propres compagnons épiaient l'heure de secouer une obéissance hypocrite; pour s'assurer les tribus encore fidèles, il lui restait un expédient : la paix. Le souverain des Wahabis la sollicita. Il s'était exagéré les périls d'un milieu incertain : il n'en sortit pas comme un chef qui porte au flanc une lame. Cet homme , brave sur les champs de bataille, accepta gratuitement ou plutôt sembla revendiquer l'humiliation. Les envoyés du prince arabe se présentèrent, suivant leur langage, à la porte de la miséricorde égyptienne, implorant le pardon du Très-Haut et le pardon de Tussun-Pacha ; demandant d'être admis au nombre des fidèles sujets du Grand-Seigneur, dont ils promettaient de suivre en tout les ordres et de mêler le nom vénérable aux prières de chaque vendredi dans les temples ainsi que sur les montagnes. Le fils du Vice-roi reçut les magnifiques chevaux et dromadaires amenés en présens, fit servir le café au plénipotentiaire, et imposa pour clauses inviolables : la renonciation des Wahabis à toute maxime innovatrice; l'engagement pris par leur chef de subir les volontés absolues du Grand-Seigneur, de se rendre même à Constantinople s'il y était mandé ; de livrer les clés de sa capitale ; de n'ambitionner rien au-delà du titre de cheikh-el-beled,—seigneur de la ville ; — de restituer toutes les richesses ravies au tombeau du Prophète ; d'assurer les communications et le passage des pélerins ; d'obéir au gouverneur de Médine. Les exigences étaient rudes, elles furent néanmoins subies..... en attendant le parjure. Un officier des troupes égyptiennes alla au camp des adversaires donner lecture de la convention. Il fut accueilli par d'insignes honneurs, par des applaudissemens enthousiastes , par des acclamations et des sermens unanimes. Quand il parut, le prince des Wahabis, s'étant levé, revêtit debout les habits de cérémonie qui lui étaient offerts en marque

d'alliance. L'envoyé présenta un sabre au chef arabe, et dit : « Cette arme est le gage de ta soumission. Elle sera ton appui, si tu tiens ta parole; sinon, elle vengera le Sultan notre maître. » Des crieurs répétèrent les protestations d'habitude; le soir même des vivres et des fourrages furent apportés à Tussun, et le chef des Wahabis, pour ne laisser aucun doute sur sa fidélité, offrit, comme dernier témoignage, tous les sacrifices pécuniaires qu'on pourrait désirer de lui.

Puis il n'eut pas plutôt vu s'éloigner les lignes égyptiennes, qu'au mépris de ses promesses il institua des autorités de son choix à la tête des provinces d'êl-Kassim et d'êl-Ared, il punit les partisans de la Sublime-Porte, poussa leurs alliés les uns contre les autres, et fortifia les principales villes du Nedjd. Tussun, de retour à Médine, écrivit qu'une telle conduite serait la cause de la ruine totale d'un pays qui bientôt n'existerait plus. Les menaces fléchirent devant de nouvelles supplications. Une fois encore le fils de Mohammed-Aly pardonna ; mais en déclarant que la première infraction aux traités ferait peser des malheurs sur la tête perfide et couler tout le sang de la famille du coupable. Il permit aux ôtages de regagner leurs tribus après un séjour pieux à la Mekke : les Arabes leurs parens vinrent lui rendre des actions de grâces pour son extrême générosité.

Lorsqu'à la fin de juin 1815 Tussun était revenu dans Médine se reposer d'une campagne laborieuse, il n'avait plus trouvé son père. Dès le 19 mai, Sélim-Aghâ le gouverneur d'Yambo recevait l'ordre de tenir un bâtiment prêt à faire voile dans la soirée. Le lendemain arrivait Mohammed-Aly, escorté d'une suite peu nombreuse qui montait des dromadaires. Il s'embarquait sans nul retard et ne permettait même pas au capitaine de longer la côte suivant l'usage, quoiqu'il sût le navire mal approvisionné d'eau. Il lui ordonnait de gagner le large, atteignait Kosseïr, et ne trouvant là sous sa main ni chevaux ni chameaux, il s'élançait à dos d'âne par le désert. Après avoir descendu le Nil depuis Kéneh, il rentrait, le 19 juin 1815, dans sa capitale où les grands du pays, les consuls et les chefs de l'armée lui présentaient leurs félicitations. Trois circons-

tances graves avaient rappelé d'Arabie le Vice-roi : la réapparition en Europe du captif de l'île d'Elbe, les débuts d'un complot ourdi en Égypte pour changer la forme du gouvernement, les inquiétudes conçues par Alexandrie au sujet de l'escadre du capitan-pacha, qui, venue de la mer de Marmara, croisait dans l'Archipel. — Tussun passa le mois de ramadân à Médine. Le bruit tout-à-coup se répandit par la ville qu'une violente insurrection avait éclaté au Kaire : Mohammed-Aly, disait-on, était devenu la victime de ses soldats qui, à cette heure, pillaient les habitans. Une semblable nouvelle pouvait exercer l'influence la plus dangereuse sur les troupes de l'Hedjâz : Tussun, par un mensonge dont l'histoire lui tient un compte honorable, sut prévenir d'amples malheurs. Il envoya demander au gouverneur d'Yambo des informations, et lui enjoignit de feindre l'arrivée d'un courrier qui se mettrait aussitôt en route pour Médine. Le prétendu message lui étant parvenu, Tussun en fit lecture dans une grande réunion et, pour signe de réjouissance, ordonna des décharges d'artillerie. Les lettres supposées contredisaient la rumeur publique et annonçaient que le calme le plus heureux n'avait cessé de régner en Égypte. Les renseignemens vrais que le prince avait recueillis signalaient une révolte causée par l'introduction d'un système nouveau dans la discipline militaire. Nous en reparlerons. Quoi qu'il en soit, la ruse ingénieuse du jeune pacha réussit; pour en compléter au besoin l'utile effet, il rapprocha du golfe les différens corps de son armée, puis commanda le départ général. Tussun lui-même alla s'embarquer dans le port d'Yambo; le 4 dou-l-hageh 1230, 7 novembre 1815, il fut reçu au Birker-êl-Hadj, ou Lac des Pélerins, par les grands-officiers de la cour du Vice-roi, par les chefs des troupes et les principaux habitans de la capitale égyptienne. Le prince rendit ses devoirs à sa mère, et les alla offrir au Vice-roi son père qui, depuis le 19 octobre, séjournait dans Alexandrie. Là il embrassa son fils Abbas-Bey, âgé de deux ans et né pendant son absence. Il prit cet enfant dans sa kange de même qu'avait fait l'aïcul, et il le ramena au Kaire.

Trois semaines auparavant repartaient de l'Égypte deux

messagers d'Abdallah et son sélikdar, venus pour demander à Mohammed-Aly la ratification de la paix conclue avec Tussun-Pacha. Le Vice-roi leur remit ses dépêches dans lesquelles il reprochait à leur maître d'avoir accablé de ses injustices et de ses tyrannies le peuple de Dieu, d'avoir commandé le meurtre des pélerins musulmans, d'avoir porté la guerre aux habitans de la Mekke et de Médine, d'avoir fait injure à la majesté du Seigneur en dépouillant le tombeau du Prophète. Mohammed-Aly exigeait restitution entière des objets enlevés et remise de la capitale des Wahabis aux mains du gouverneur de Médine. Il déclarait enfin n'avoir pas mission pour exempter le chef rebelle d'aller rendre compte au Divan de ses actes passés. Le prince arabe éluda les principales conditions de sa grâce : il prétendit mensongèrement que rien ne lui restait des trésors réclamés, tout ayant été vendu ou réparti ; et il ne se montra pas plus disposé au voyage de Constantinople. Las d'une infructueuse longanimité, Mohammed-Aly repoussa désormais présens et ambassades. Il fit mander au déloyal ennemi qu'une armée nombreuse et inexorable apparaîtrait bientôt dans le Nedjd : « Notre bien-aimé Ibrahim portera la ruine dans ton pays, et tes compatriotes éprouveront le fil de son épée. Il ne laissera pas pierre sur pierre dans ta métropole, et il te fera conduire aux genoux du Grand-Seigneur. » L'avenir va nous apprendre comment le fils aîné du Vice-roi d'Égypte sut accomplir la parole solennelle formulée ici en son nom.

Suivant l'expression du cheikh A'ous témoin oculaire et narrateur des événemens, Mohammed-ebn-Saoud, fondateur politique des Wahabis, premier moteur de cette longue et âpre collision qui vit les chevaux nager dans le sang, avait été, en avril 1814, admis aux bras de la miséricorde divine. Nous avons vu l'aîné de ses douze fils, Abdallah succéder au pouvoir suprême : donnons une esquisse de l'antagoniste auquel s'allait heurter Ibrahim-Pacha. Lorsqu'après le souper le cercle de famille se resserrait autour de Saoud et qu'on se prenait à commenter quelques pages des *sunnah*, légendes mahométanes, Abdallah surpassait les ulémas eux-mêmes dans la science des pieuses controverses. Les Arabes disaient de son éloquence brillante et

persuasive comme de la voix douce et sonore de son père : que tout murmure tombé de ses lèvres descendait au plus profond des cœurs. Fort de sa rare intelligence mais surtout de son accorte modestie, le jeune argumentateur concluait toujours par ces mots : « Oua allahou a'alem, Dieu sait le mieux ce qui en est. » Assis à côté des grands cheikhs, il lui était permis de prendre sa part du riz et du mouton à la table paternelle. Dans l'État, la seconde place lui avait toujours appartenu, avant que la première lui fût déférée. Seul des enfans de Saoud, il s'était entendu interroger dans toutes les délibérations. Ses frères n'avaient compté jamais plus de cent cinquante cavaliers à leur suite, il n'en avait jamais compté moins de trois cents.

Presqu'aussi beau, non moins aimable que Faïsal son cadet l'homme le plus aimable et le plus beau de Deraïeh, il épousa une fille de la tribu des Zab dans la province d'Isa. Cette occasion venue, il égorgea de sa main libérale trois cent cinquante chamelles et quinze cents brebis dont la chair servit à régaler, pendant trois jours de fête, les habitans mâles de la ville et les étrangers. Il nourrissait près de cinq cents convives quotidiens. Deux mille coursiers nobles de l'Arabie foulaient l'orge dans ses haras, le trèfle dans ses pâturages. On ignorait le nombre de ses *delouls* ou chameaux à la course ; on n'évaluait point le chiffre de ses esclaves noirs. Saoud, se refusant aux distinctions de costume, avait toute sa vie porté comme ses moindres gens l'abba, la chemise et le keffié : seulement cette coiffure, ce mouchoir était parfumé de civette. Saoud avait défendu qu'on se levât à son approche : dans les *madjilés*, réunions du soir, où le dernier Bédouin comme le grand cheikh pouvait lui adresser le salut de paix et lui serrer la main, il avait interdit à son égard, — lui qui savait nommer chacun par son nom, — l'usage de tout autre titre complimenteur que celui-ci : « O père d'Abdallah ! » Mais la voix publique attribuait à cette âme simple et haute la vertu des miracles. Eh bien ! le fils était de même regardé comme un prodige de chaque jour, tant il répandait de lumière dans les conseils avant que la sagacité, la prudence et la force égyptiennes eussent rayonné dans cet horizon lointain. Saoud à la barbe touffue, et que pour cela on

surnommait Abu Schuareb, avait dès l'âge de douze ans payé de sa personne dans un combat fameux. Quand le premier il prit le rang d'émir, son armée se composait de six hommes sur le dos de six chameaux. Depuis, il ne s'était point exposé dans les actions, il en avait de loin et sur l'arrière dirigé les mouvemens. On se souvenait qu'Abdallah dans sa cinquième année avait lancé au galop plus d'une jument fringante ; depuis cette heure nul cliquetis de glaives n'avait résonné autour de lui, sans que le fils de Saoud ne jetât son damas au travers.

Le prince arabe avait, de son côté, entendu maint récit exalter Ibrahim que la Porte venait de créer pacha, Ibrahim qui d'un coup de sabre fendait en deux parts un jeune chameau, Ibrahim qui avait révélé, dans les dernières luttes contre les beys et dans la poursuite des Bédouins larrons du Saïd, la face énergique de son caractère ; Ibrahim qui récemment encore avait démontré sa nature généreuse au sujet du mamluk Abu Koraim chef de la tribu de Tharhouneh, dont il avait, — par le moyen d'une sauve-garde temporaire, — différé le supplice, dans l'espoir que les fautes d'un brave s'oublieraient à la cour du Grand-Seigneur.

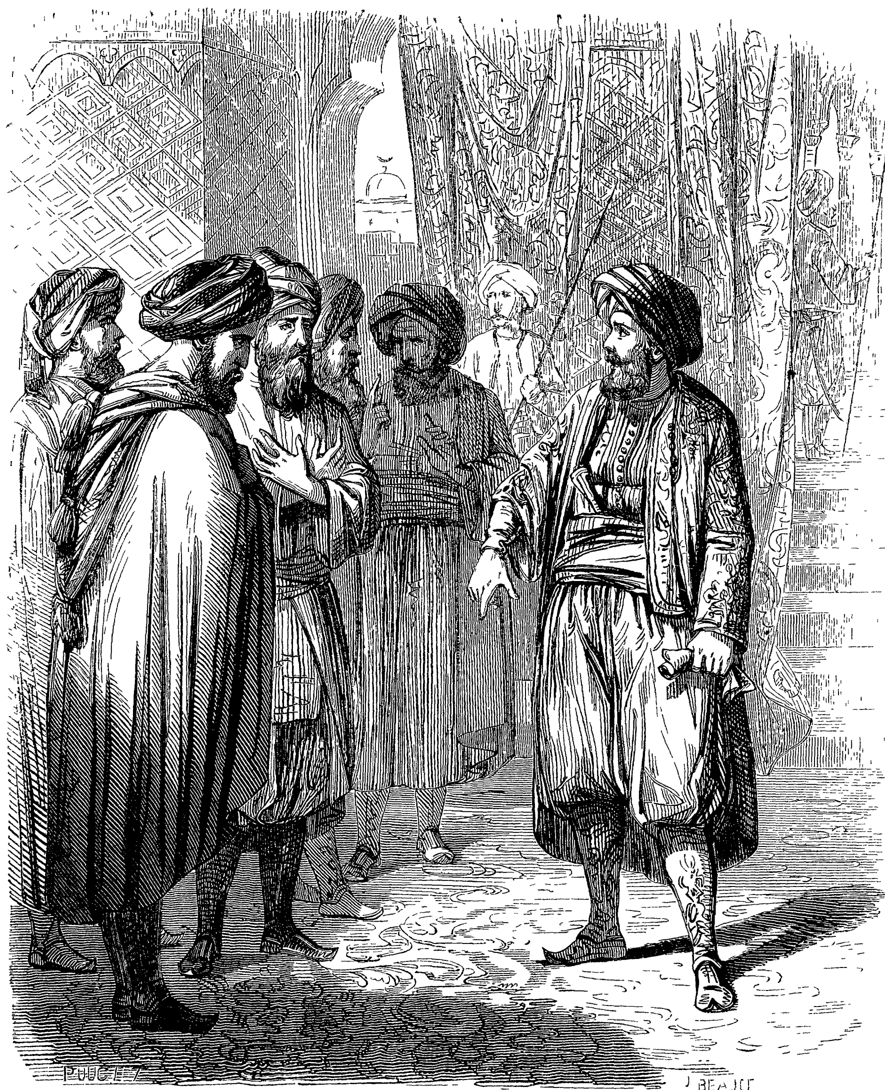
Les violentes menaces de Mohammed-Aly revevant à la mémoire d'Abdallah, le chef des Wahabis embrassa du regard toute l'étendue de la situation. Pour ne point encourir la responsabilité entière d'aussi imposantes conjonctures, il réunit les principaux chefs de provinces et, s'étant assuré de leurs dispositions, il promulgua dans toutes les tribus le cri de guerre. Cet appel général se terminait par la phrase que voici : « Nous combattrons pour sauver notre culte, notre patrie et les grands peuples qui professent l'unité de Dieu. Nous combattrons et Dieu nous donnera la victoire sur les fauteurs de la pluralité. » Du milieu des mosquées, du haut des chaires, les imâms par leurs discours fiévreux remirent en ébullition les pieuses effervescences. Les joies du paradis furent promises à quiconque tomberait dans la mêlée. Les membres de la maison souveraine vendirent leurs biens afin de subvenir aux nécessités éventuelles d'une rude campagne. De toutes parts on courut aux armes. Abdallah, ne négligeant aucun préparatif de défense, éleva des

travaux d'artillerie au front de sa capitale et des villes situées sur le chemin de Médine; il approvisionna ses places fortes, éloigna des cités les commandans suspects, leur substitua ses créatures les plus dévouées, fit prêter serment à tous les cheikhs arabes. Il réunit trente mille hommes dont une partie destinée à garnir Déraïeh, une autre à servir de colonne mobile, une dernière à couper la retraite de l'ennemi. Ce n'était pas là, j'espère, de mesquines précautions. Il n'y eut pas un corps de troupes soldé par les peuples wahabis qui ne dût concourir à la cause nationale, pas un soldat qui, s'étant fait remarquer aux précédentes expéditions, ne trouvât une récompense et un encouragement simultanés dans son immédiate promotion à un grade honorable.

Une politique nette et habile dirigeait les mesures sages que nous avons décrites: pourquoi souiller si tôt de nobles inspirations? A la vue de tous, Abdallah aiguisait ses armes et les courages les moins oisifs, les échos de l'Asie n'avaient plus de voix que pour redire ses fiertés résolues : et voici qu'au même instant, subterfuge indigne! il prodigue d'humbles dons aux gouverneurs de Médine et de la Mekke, il assure Mohammed-Aly « que les vœux les plus sincères du Nedjd se partagent entre le Grand-Seigneur et le Vice-roi, que le passage des caravanes est non-seulement autorisé mais protégé; que les tribus arabes contenues enfin par la race loyale du grand Saoud s'appliquent désormais à revêtir des façons probes et séantes. Il attend un délégué du pacha pour lui représenter et lui remettre les dîmes, les amendes et l'impôt. Ce qu'il a le plus à cœur, c'est incontestablement d'être lui et les siens reconnus pour sujets fidèles prêts à fondre au premier signal sur les détracteurs de l'orthodoxie musulmane. Il implore le pardon des erreurs passées, il espère en la clémence du Prophète et de son bien-aimé disciple Mohammed-Aly, que le Seigneur du genre humain puisse induire aux œuvres saintes et couvrir d'amples bénédictions! » Les porteurs de cette dépêche vinrent en Égypte dans le but réel d'observer les ressources du pays, d'étudier ses préparatifs hostiles. Doué d'une trop vive pénétration pour se laisser prendre à cet incroyable manége, le Vice-roi n'en accueillit pas

moins comme ses hôtes d'équivoques personnages qu'il eût été en droit de traiter selon leur mérite d'espions. Il poussa l'indulgence du mépris jusqu'à rendre leur tâche plus facile en leur faisant visiter, avant même qu'ils en exprimassent le désir, tous les lieux où se trouvaient cantonnées les troupes. Cette prévenance les surprit assez désagréablement, par cela seul qu'elle développa sous leurs yeux des richesses dont ils emportèrent une opinion peu faite pour les rassurer. Le moment de leur départ venu, Mohammed-Aly les interpella : « Vous avez fortifié des villes et mis des hommes sur pied ; vous êtes prêts à la guerre, je le sais. Dites à votre maître que je lui conseille de se tenir fermement sur ses gardes. J'envoie le prince Ibrahim qui le châtiera lui et les autres. J'ai condamné votre capitale dont les habitans seront amenés ici, captifs ou cadavres. Si néanmoins Abdallah songe une dernière fois à se soumettre inviolablement, qu'il se hâte ou mes soldats l'iront chercher, l'iront faire plier de force. Qu'il vienne près de moi, il pourra ainsi recouvrer son honneur, conserver son pays, épargner la pudeur des femmes, le sang des hommes. J'ai laissé le temps de la réflexion : à vous de n'en pas abuser. Ma vengeance a été patiente, elle n'en sera que plus terrible. » Une missive conçue dans les mêmes termes fut écrite au fils de Saoud, une seconde invita les Bédouins à faire acte d'obéissance entre les mains d'Ibrahim-Pacha qui les joindrait avant peu, et à lui fournir les vivres ou moyens de transport qui pourraient lui être utiles.

Abdallah ayant ordonné à ses deux mandataires le secret sur le résultat de leur mission, déchira les messages destinés aux Arabes et fabriqua une dépêche à la place de celle qui lui était personnellement expédiée. Le langage de son invention n'était plus cette altière et mâle apostrophe du Vice-roi qui s'en prenait au chef, non pas aux gens du parti, et qui s'attaquait aux perfidies politiques avant de toucher aux croyances religieuses. De timides éloges à l'adresse d'Abdallah ressortaient de la nouvelle et prétendue lettre de Mohammed-Aly. Le ton ne s'élevait un peu qu'au sujet des propagandes hérétiques. Cette question abordée, le pacha du Kaire fulminait l'homicide, la confiscation, l'igno-



« J'envoie contre vous mon fils Ibrahim il vous ramènera morts ou vifs »

minie contre tout sectateur de Wahab refusant d'apostasier. Le prince du Nedjd osa lire en pleine séance l'épître menteuse. Les principaux de l'État répondirent, comme par tous les temps ont répondu les esprits dans lesquels s'agite une pensée religieuse : à savoir que leurs dogmes étant les seuls véritables, ils se garderaient bien d'y renoncer. Ils ajoutèrent que si Mohammed-Aly comptait sur son fils Ibrahim, ils s'appuyaient eux sur le père des Wahabis.... Dieu. Abdallah se prit à compléter les ouvrages de défense. Il parcourut les provinces, passa en revue leurs fortifications, leurs approvisionnemens, les troupes qu'elles avaient fournies, sonda les intentions de tous, organisa des détachemens pour intercepter les convois, garnit d'hommes sûrs les postes où l'ennemi pouvait marquer son passage.

Et l'agresseur, oubliait-il sa levée de boucliers? Tant s'en faut. Dès les premiers jours de 1816, des lettres circulaires avaient été envoyées à tous les cheikhs de l'Hedjâz pour les instruire du prochain départ d'Ibrahim-Pacha et les exhorter à lui prêter aide, à lui demeurer fidèles. Pendant les huit mois qui suivirent, on ne cessa de voir, sur toutes les routes, des chameaux portant à Suez les farines, le blé, les effets de campement; et sur le Nil des bateaux conduisant à Kéneh, — lieu du rendez-vous général, — bagages et artillerie, outres. biscuits et munitions de guerre. Les chefs désignés pour l'expédition allèrent prendre leurs campemens entre le Vieux Kaire et Torrâh. L'infanterie, composée de deux mille hommes, s'embarqua sous les ordres des byn-bâchys Kassem, Baba-Mustapha et Ismaïl-Aghâ. Hassan-Kâchef, à la tête de cinq cents cavaliers moghrebins, se rendit par la voie de terre en Arabie. Ses instructions lui enjoignaient d'attendre à Yambo l'arrivée du prince. Soupçonné d'intrigues favorables aux Wahabis, Rajeh avait été conduit sous escorte à la ville du Kaire, en septembre 1815. Mohammed-Aly ayant découvert la non-culpabilité de ce schériff, s'était plu à le retenir près de lui pour le combler de bienfaits reparateurs. Ce chef arabe offrit d'accompagner Ibrahim-Pacha jusqu'à Médine et de faire ultérieurement agir sur les tribus ses personnelles influences. L'armée s'enrichit d'Européens, — les premiers peut-être qui pénétrèrent dans le Nedjd. — M. Vais-

sière, officier français jeté sur les bords du Nil par la tourmente de 1815, remplit auprès d'Ibrahim les fonctions d'aide-de-camp. MM. Antoine Scoto médecin du prince, André Gentili, Todeschini et Socio, chirurgiens et pharmaciens, eurent mission de secourir les malades et les blessés. L'an de l'hégire 1231 et le 10 chaouâl, — 3 septembre 1816, — le généralissime reçut les adieux de sa famille et des grands. Sa mère lui attacha un collier de pierreries, et le pria de ne s'en dessaisir que devant le tombeau du Prophète auquel il en offrirait l'hommage. Le fils promit d'accomplir avec respect l'intention touchante, comme de ne porter le ciseau à sa chevelure qu'après avoir reparu vainqueur. Il monta lui et sa suite dans les kanges qui l'attendaient au Vieux Kaire, l'ancre fut levée, on mit à la voile.

Après avoir remonté le Nil trois jours, Ibrahim aborda sur la rive gauche au port d'êl-Hamrah. Une large digue laissée à sec, — laquelle sert à contenir les débordemens annuels, — mit le prince en communication avec Syout. L'avantageux emplacement de cette cité, le nombre de ses habitans qui excède quinze mille âmes, le point de réunion qu'elle offre aux caravanes de la Nubie et du Soudân, l'extension de son commerce que développent d'abondantes récoltes de fruits et de blé, d'orge et de fèves, de dourah, de lin, de coton et d'indigo, font de l'antique Lycopolys, — la ville du Loup, — la capitale réelle du Saïd. La verte ceinture d'abricotiers et de figuiers, de grenadiers et de nabkas, la fontaine aux sycomores bruissans qui attirent le rêve, les hypogées, — ces sombres nécropoles de la chaîne lybique au fond desquelles se célébrèrent les fêtes funèbres du paganisme, au fond desquelles s'ensevelirent les proscrits et les contemplateurs chrétiens, — tout cela était dès longtemps familier à l'ex-gouverneur de la Haute-Égypte. Là commençait l'étendue de territoire qui naguère avait été remise aux soins de son administration. En sa qualité nouvelle de généralissime, il choisit dans ces populations à lui connues deux mille fellahs propres au service de son quartier-général et de son armée. Il se porta ensuite sur Kéneh, ville de cinq mille âmes qui s'étend à la lisière droite du fleuve et s'enorgueillit

de sa belle fabrique de vases bardaques. Il salua les deux temples dont les dômes, — pareils à ceux des mausolées voisins, — se courbent non sans grâce en rejetant au ciel, par une foule de petites ouvertures, la fumée des lampes intérieures. Le départ des bagages s'organisa : les barques furent déchargées de tout ce qui les remplissait, et six mille chameaux fournis par les Arabes Ababdeh suppléèrent au transport jusque dans Kosseïr. L'infanterie se mit en marche pour cet endroit; Ibrahim-Pacha, au sortir de la mosquée où il était allé faire ses oraisons, distribua aux pauvres de riches aumônes; et, suivi longtemps par les acclamations du peuple, il monta sur un dromadaire pour rejoindre ses troupes. Des nuées de cigognes, des légions d'éperviers passaient en criant sur sa tête les présages favorables. Le port atteint, il ne prit que le temps d'y présider à l'embarquement des hommes, des vivres, des bagages et de l'artillerie. Très-peu de jours écoulés, on appareilla. Le 1er dou-l-kadeh, 23 septembre, Ibrahim-Pacha sortait du royaume de son père.

Il longea les îles du Gebel Hassani qu'environnent des bancs de sable et des rochers de corail dont les couleurs diaprées communiquent de loin à l'eau toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Se préoccupant assez peu des esprits malins qui passent pour habiter ces écueils, il dédaigna de leur lancer, avant chacun de ses repas, la poignée de farine que reïs et matelots arabes ne négligent point de jeter dans la mer pour gagner au navire les bonnes grâces des génies malfaisans. Ce qu'il n'oublia pas, ce fut d'envoyer, selon l'antique usage, le biscuit, le beurre et le café aux Beny Hefeïm qui gardent le sépulcre de Cheikh Hassan, patron de ces parages. Le 8 dou-l-kadeh, 30 septembre, la flotte mouilla dans Yambo qui est l'échelle de Médine. Le général choisit pour son habitation et pour celle de ses principaux officiers, le palais du gouverneur. Il fit camper ses soldats sous les murs de cette ville, moins importante par le rayon qu'elle embrasse que par son heureuse position à quatre nuits de la frontière occidentale du Nedjd, par sa forte enceinte flanquée de tours, par ses fréquentes communications avec le Kaire et Alexandrie d'où elle tire ses denrées; par le bras de mer qui la partage, par

la profondeur de sa baie assez vaste pour offrir aux escadres les plus considérables un mouillage garanti des vents. Yambo, depuis que les phalanges égyptiennes s'en étaient fait ouvrir les portes dans l'automne de 1811, était devenue comme le dépôt de leur commissariat militaire. Ibrahim eut à souffrir des nuées de mouches qui dévorent cette partie de la côte. Elles s'installent à bord des navires étrangers pour faire voyage avec eux ; elles incommodent à ce point leurs propres compatriotes dont, — sans invitation aucune, — elles s'établissent les convives ou l'escorte perpétuelle, qu'on n'ose, à moins d'une moustiquière et d'un éventail, abaisser la main sur un plat ou le pied dans une rue. Le fils de Mohammed-Aly, impatient de secouer des armes plus lourdes et des ennemis plus redoutables, fut loin toutefois d'avoir à se louer de cette race nouvelle d'hôtes que venaient de multiplier, par un nombre infini, quatre années successives d'une peste meurtrière. Il s'en occupa d'autant moins que, population pleinement arabe par les dehors et par les mœurs, les Yambous, avec leur ceinture de cuir, leur keffié de soie à raies vertes et jaunes, leur abba de lin blanc ou bleu ou de toile coloriée, captivaient toutes ses études en le préparant à la nature d'hommes qu'il allait affronter. Il avait inauguré son séjour par une revue minutieuse de ses troupes ; la satisfaction qu'il recueillit de leur aspect belliqueux se compléta par l'empressement des villages voisins et des tribus amies à lui fournir les dromadaires et les chameaux requis. Dès-lors il accéléra le départ général pour Médine. Accompagné seulement de ses gardes, il s'y porta lui-même le 17 dou-l-kadeh, 6 octobre.

Ibrahim ayant traversé un bras de mer, s'enfonça dans une vaste plaine dont quelques rares arbustes semblaient ne distraire qu'à regret les mornes tristesses. Par un terrain peu ferme et semé de cailloux ainsi que de pétrosilex, il atteignit Adheiba où les petits acacias *lebeks* au charmant ombrage croissent en si grand nombre ; le port de Bereikeh, au sud d'Yambo, moins spacieux que fréquenté par les navires ; les collines de sable mobile, toutes peuplées d'aigles ou *rakkam*. Le sommet de la chaîne a reçu la dénomination de Khuz-Aly, en mémoire du poste qu'Aly occupa dans la bataille livrée par Mahomet l'an 2e

de l'hégire, aux Koreïsch venus pour secourir une caravane de Syrie que l'envoyé du Tout-Puissant voulait attaquer. Le terrain qui fut le théâtre de l'action est celui de Bedr à deux journées de la côte, à vingt-cinq heures d'Yambo; le lieu où commencent les montagnes et où se rejoignent les pélerins d'Égypte et de Syrie lorsqu'ils vont à la Mekke. Ibrahim étreignit du regard la position des deux troupes ennemies dont l'une, celle des Koreïsch, s'était déployée sur les côteaux du sud ; l'autre, celle de Mahomet, dans la plaine et sur les hauteurs de l'ouest. Il contempla, non sans recueillement, la sépulture des treize compagnons du Prophète, renversés dès le premier choc ; la roche qui s'ouvrit miraculeusement pour recevoir Mahomet dans un cas de grave péril, et lui donner le moyen d'attendre sa réserve ; la pierre qui prit soudainement la forme d'un siége pour délasser l'apôtre du Très-Haut, lorsqu'il eut mis en déroute ses adversaires, grâce à la poignée de cailloux que Dieu leur jeta par la face et grâce aux trois mille anges qui, sous la conduite de Gabriel, soutinrent la cause des vrais croyans. Ibrahim s'arrêta quelque peu devant les débris de plusieurs coupoles détruites récemment par les Wahabis, et entra dans Medsjed êl-Ghemané, temple bâti sur l'endroit où Mahomet un jour, exposé aux rayons verticaux du soleil, demanda et obtint qu'un nuage laissât descendre sur lui son ombre. On s'éloigna de Bedr que ceint une muraille, que traverse un tiède et abondant ruisseau filtré dans un canal de pierre ; qu'habitent des Bédouins de la tribu des Sobh faisant partie des Harb et retournant chaque soir, après le commerce du jour, dans la tente de la famille. On parcourut de larges et sinueuses vallées où se recueille à peu près tout le baume de la Mekke et le séné d'Arabie que la caravane syrienne exporte. On touchait au bourg inculte de Gedyd : on gravit le raide et rocailleux Theniet-Ouaset, on s'avança le long des mille sources et puits d'eau vive qui arrosent les jardins d'êl-Ouaset. On s'engagea parmi deux lignes de dattiers dont les plantations touffues mènent à Safrâ qui est le marché des tribus voisines. A quatre heures du village, on trouva Dal-el-Hamra ; puis Gedéidé, principal établissement des Beny-Harb à qui les pélerins avaient si souvent payé

des sommes considérables pour continuer la route sans encombre. Ibrahim gagna êl-Keif, puis le val de Medek Il passa devant le tombeau des martyrs de Schobada, compagnons du Prophète. Il monta les pentes douces d'êl-Fereïsch et d'Esselselé, descendit les rives parfumées de l'Ouady Akik, franchit ce torrent que célèbrent partout les poètes arabes, et se trouva bientôt dans un chemin inégal, mais court et pavé pour aider au passage des caravanes. Trois quarts-d'heure seulement séparaient du but de la périgrination. Le terrain devenait aride et anfractueux. C'est la seule avenue de Médine, le seul accès du pays qui soit déshérité de culture et de végétation alors que l'est, le sud et le nord déploient leurs bocages de dattiers, leurs champs d'orge et de froment autour des habitations d'agronomes et des maisons de plaisance.

Ibrahim-Pacha fut reçu au bruit de la mousqueterie et complimenté par l'aghâ êl-haram, chef de la mosquée, auprès duquel se tenaient quatre-vingts gardes; par le khâdy, le sadat, les schériffs et les cheikhs. Puis il opéra par la porte du Kaire, — la plus grande et la mieux bâtie quoique en bois comme les autres, — son entrée dans Médine la cité par excellence, Medinet en Neby la cité du Prophète, la cité illustre à jamais par la fuite, le séjour et la mort de l'envoyé de Dieu ; la cité qui se prosternait dans quinze temples à l'époque où vécut l'historien de la Mekke êl-Asamy, et qui, dans les premiers siècles de l'islamisme, en avait élevé trente-sept. Le fils de Mohammed-Aly dépassa les hautes, les épaisses murailles que défendent quarante-cinq tours, un fossé l'œuvre des Wahabis, un château-fort édifié sur le roc, pouvant contenir huit cents hommes et renfermant, avec un puits d'excellente eau, nombre de salles voûtées à l'épreuve de la bombe. Il traversa le faubourg êl-Ambarié puis, entre une foule de Bédouins et de chameaux, la grande place de *Monakh (Halte)* où d'ordinaire s'arrêtent les caravanes, et où de petites barraques étalent des denrées de toute espèce. Les terrasses des nombreux cafés semblaient fléchir sous le poids des enthousiastes spectateurs. Plus que tant de brunes maisons d'été fières de leurs bassins de marbre autour desquels se fait la sieste sous les hangars, plus que les somp-

tueux édifices du beau *h'aret* ou *quartier* d'êl-Ambarié aux régulières et larges rues pavées de blocs énormes, Ibrahim observa d'un regard attentif la vieille demeure de Mahomet. Il lui suffisait d'aller droit en avant pour se trouver face à face avec la mosquée principale : il n'eut garde d'oublier cet heureux arrangement du hasard. Dès que sur sa route il avait aperçu la coupole de plomb, le globe et le croissant dorés qui recouvrent le *hegira* ou sanctuaire, il s'était empressé de dire les oraisons prescrites aux pélerins de toutes les parties du monde musulman. Son escorte avait eu soin de se purifier par une ablution complète; il s'était parfumé le corps de substances odorantes. Il ne voulut prendre pleine possession du palais qui lui avait été préparé, qu'après avoir offert ses hommages au temple dont Mahomet posa lui-même les fondemens. Il examina un instant le point de l'édifice, aujourd'hui consacré par un minaret, d'où l'Abyssinien Bellal, muezzim et favori de l'apôtre de Dieu, appelait jadis les fidèles à la prière; puis, sans autre voix incitatrice que l'élan de ses admirations respectueuses et de ses sympathies pour les grandeurs du Prophète, il monta d'un pas recueilli les marches conduisant à la porte en arcade du sud-ouest autrefois nommée Bab Merouan, — selon le témoignage de Samhudy, — et maintenant Bab-es'-Salam. Il en remarqua les flancs vêtus de marbre, les carreaux bariolés et vernissés, les mystiques et resplendissans caractères en relief; puis du pied droit, suivant que cela est enjoint, il franchit le seuil magnifiquement pavé.

La prière à la bouche, il s'achemine, sur les nattes, le long des colonnes de pierre dont les fûts touchent le sol et que décorent les emblêmes aux vives couleurs. Il s'avance du côté du *rodha*, — jardin des vrais croyans, — où les chapiteaux se détachent radieux de fleurs peintes et d'arabesques. Par quatre fois il s'agenouille sur les tapis de laine, au premier rang de la cloison parallèle avec le mur méridional, et non loin de l'imâm que seuls ont le droit d'avoisiner les puissans personnages. Il récite les chapitres 109 et 112 du Koran, il marche lentement à la grille verte en fer derrière laquelle sont les cendres augustes. Il se place à la lucarne schobak-en-neby et, les bras étendus,

prononce l'invocation suivante : « Salam aleïka ya Mohammed ! Salam ya resoul illah ! — Salut à toi, Mahomet ! Salut à toi, prophète de Dieu ! — » Et il continue en récapitulant les divers surnoms du céleste envoyé. Quelques instans passés dans une muette extase, il se retire de trois pas, accompagne une courte oraison de quatre prosternemens en face du grillage, s'approche de la deuxième lucarne à gauche qui regarde la sépulture d'Abu Bekr, puis de la troisième également à gauche vis-à-vis le cercueil d'Omar, et il répète à l'intention des deux plus anciens disciples, des deux plus immédiats successeurs de Mahomet, les cérémonies qu'il vient d'accomplir en l'honneur de leur maître. Il se dirige ensuite vers un tombeau qu'entoure une simple étoffe noire et brodée. C'est là, d'après la croyance la plus commune, que repose la dépouille mortelle de Fatmé-e'-Zohéra, Fatmé l'éclatante. Suivant d'autres opinions, la fille du Prophète épouse d'Aly fut inhumée hors de la ville, à un demi-kilomètre de la porte Djoma. Ibrahim, après les quatre génuflexions, se présente à l'ouverture méridionale du hegira, sur laquelle se lit : « La illaha il Allah al hak al Mobin. — Il n'y a de Dieu que Dieu, la vérité manifeste. — » Le fils du Vice-roi pénètre dans l'enceinte réservée aux pachas ainsi qu'aux chefs des caravanes de pélerins. ... Le voilà aux pieds du très-saint catafalque lamé d'argent ! Voilà qu'il peut toucher des lèvres le brocard de soie diaprée surmontant la dalle de marbre avec cette inscription : « Bismillah Allahuma salli aléi. — Au nom de Dieu, accorde-lui ta miséricorde. — » Ibrahim réclame l'intercession du bien-aimé des Cieux, et le conjure de veiller sur la maison souveraine de l'Égypte : « Dissipe nos ennemis, ajoute le prince, et que les tourmens de l'enfer soient leur partage. » Vêtus de leurs plus beaux cachemires et de leurs plus brillantes robes en soie des Indes, les eunuques gardiens du temple s'étaient levés de leur banc carré ou plutôt de leur table êl-meida. Tunique brodée à l'épaule et pelisse pardessus, poignard ou khangiar garni de diamans à la ceinture, bonnet ou kaouk au front, le chef des eunuques, le cheikh-êl-haram qui a rang de pacha et titre d'altesse ou sadetkom, avait, — au milieu de ses ferraschin, serviteurs portant de longs bâtons,

précédé le général au sanctuaire: « Grand prophète, regarde! s'écria-t-il. Ibrahim-Pacha, premier-né du Vice-roi Mohammed-Aly, s'incline en ta présence! Il vient disperser les adversaires de ta religion et les siens. Daigne lui communiquer la sagesse nécessaire pour soutenir nos lois, pour défendre ton Code sublime, pour réduire les Wahabis. — O saint prophète, — reprend le pieux guerrier, — je suis Ibrahim, premier né du Vice-roi Mohammed-Aly qui a su reconquérir et ta cité illustre et ta ville natale : Médine, la Mekke. Donne à mon bras la force de vaincre, à mon esprit l'intelligence qui sonde et renverse les desseins des rebelles. Mes ennemis sont les tiens. Protége-moi, ils seront dissipés. Je le jure à ta face, mon cimeterre ne rejoindra son fourreau qu'après les avoir tous détruits. Je jure de faire libres, si je triomphe, mes Mamluks et mes esclaves noirs, de ne plus boire de vin ni aucune liqueur interdite par le Koran ; mais de t'immoler, élu de Dieu, trois mille moutons sur les plus hauts sommets de l'Arapha. » Et le prince déposa les pierreries que la reine de l'Égypte lui avait remises pour le Prophète.

Revenu au rodha, il salua Dieu par une oraison dernière; mais ne quitta point encore la mosquée. Nous venons de reporter notre souvenir à la mère d'Ibrahim, Ibrahim fit de même : il contempla longtemps avec amour les cierges immenses que tous les soirs on allume aux deux côtés de la chaire ou mambar, devant les mahrab envoyées l'une d'Alexandrie par Kaïd Beg, l'autre de Constantinople par Suleymân ebn Selim : niches en superbe mosaïque vers lesquelles se tourne le peuple en prière, parce qu'elles indiquent exactement la direction de la ka'aba (maison carrée), sanctuaire de la Mekke fondé, croit-on, par Abraham ou par Adam lui-même. Les arbres de cire avaient été offerts en présent par l'épouse de Mohammed-Aly. Lorsqu'il eut couronné ainsi le pélerinage du musulman, Ibrahim ne s'en tint pas là du pélerinage filial. Il se fit désigner la maison du marchand Abd-êl-Chekur, que la compagne du Vice-roi, à son retour de la Mekke, avait choisie non comme la plus belle mais comme la plus proche de la mosquée. Avec le sentiment d'une envie généreuse, il remit en mémoire à son

escorte la respectueuse démonstration de l'un de ses frères qui, lors de ce voyage, s'était empressé d'étendre le long du seuil maternel, au milieu de la rue, un tapis sur lequel il passait humblement les nuits. C'était une vénérable dame celle qui avait pu inspirer de si nobles actes, celle pour qui l'austère écrivain Burckhardt a trouvé des éloges sans restriction, celle que beaucoup de Médinois, — tant elle était charitablement bonne ! — avaient prise pour un des anges sous la forme terrestre. La plus digne façon d'honorer à son tour une pareille mère, était de l'imiter dans ses larges munificences. Ibrahim ne l'oublia point. Tous les mouchoirs déployés aux mains des hommes qui demeurent accroupis dans le temple ou des femmes qui se postent vers la lucarne de Sitna Fatmé, virent à flots ruisseler l'offrande expansive de l'illustre pélerin. Imâms, muezzims, mézaouars, aghâs veillant sur la mosquée, gardiens du tombeau, tous eurent à féliciter Ibrahim d'avoir dévotement et libéralement accompli sa visite, sa *ziara*. Au dehors ce jour-là et les autres, les nécessiteux recueillirent des aumônes innombrables : chaque passage du prince valut des trésors à la foule. Rentré dans sa demeure, Ibrahim - Pacha se mit aussitôt en mesure de tenir la parole jurée devant le sépulcre du Prophète. Il fit appeler son secrétaire et lui dicta des billets d'affranchissement pour ses esclaves, à la condition qu'ils le serviraient pendant la guerre. Puis il brisa quelques centaines de bouteilles de vin et de rhum dont il s'était approvisionné.

Ces premiers devoirs remplis, le fils du Vice-roi ne négligea pas davantage les stations aux sites consacrés qui environnent Médine. Il tenait à ranger dans sa cause tout ce qu'il y avait de plus accrédité en fait de célestes interventions. Il commença par le cimetière d'êl-Bekya en dehors des murs, à l'entrée de la route du Nedjd. Il invoqua, sur le lieu de leurs sépultures, Ibrahim fils de Mahomet; le père nourricier, plusieurs femmes et tantes du Prophète; Fatmé fille d'Asad et mère d'Aly; Abbas fils d'Abd-el-Motalleb, Mâlek l'imâm fils d'Anès; Othman fils d'Affan, lequel a réuni en un volume les feuilles éparses du Koran; Hassan fils d'Aly, dont la belle mosquée du Kaire êl-Hassamia garde la tête parmi ses reliques; et les mar-

tyrs ou schobada qui, sous Yezid fils de Moavia, furent massacrés en cet endroit par les hérétiques accourus de Syrie l'an 62e de l'hégire pour saccager la ville. Ibrahim-Pacha fit une courte oraison sur chacune des fosses marquées par une branche de palmier, les monumens funéraires n'existant plus depuis le passage des Wahabis. Il termina par cette formule en tenant les bras élevés: « Grands saints, la paix soit avec vous! La paix soit avec vous, ô amis de l'élu! Puissiez-vous mériter le contentement du Très-Haut! Puisse-t-il ordonner que le paradis soit à jamais votre habitation, votre palais, votre oasis! Je dépose ici la profession de foi qui se perpétuera de ce jour au jour du jugement: il n'y a d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est son serviteur et son Prophète. » Le prince gagna ensuite par le nord de Médine le Gebel Ohod où Mahomet, avec des forces très-inégales, repoussa l'invasion des Koreisch idolâtres commandés par Abu Sofian, et où périt Hamzé l'oncle du Prophète en compagnie de soixante-quinze disciples. Quand il eut dépassé le camp des pélerins de Syrie, les puits et les réservoirs qui fournissent de l'eau pendant les trois jours de halte soit en partant pour la Mekke soit au retour, Ibrahim, à la distance d'un mille et presque en face du Koreïn, — débris d'un kiosque élégant où venait d'ordinaire loger le chef de la caravane, — pria sur des ruines de pierres et de briques jetées où Mahomet a revêtu sa cotte de mailles pour se présenter au combat. Le dos contre une borne voisine où le Prophète s'était appuyé quelques minutes, il murmura le premier chapitre du Koran, le *fatéha*. De l'autre côté d'un torrent assez considérable, il prit à l'est un chemin stérile et anfractueux. Tout près d'une citerne, il atteignit une petite mosquée dont la cour enferme les restes de Hamzé ainsi que de ses compagnons d'armes. Ibrahim demanda aux guerriers morts la foi, la vaillance pour les siens, et il répéta quarante fois le chapitre êl-Khalas du livre sacré.

A une portée de fusil plus loin, il se courba sur les gravois d'une coupole indiquant le lieu de la mêlée où Mahomet fut frappé d'une pierre qui le renversa. On avait cru au trépas du Prophète, l'ange Gabriel parut pour démentir la nouvelle fu-

neste. Le blessé, en effet, n'avait perdu que l'équilibre et quatre dents, si bien qu'il ne tarda pas à ressaisir sa lance et à transpercer l'un de ses plus hautains adversaires. Ibrahim adressa aux douze autres disciples ensevelis également dans la victoire, le verset de la consolation : « Les vrais croyans immolés dans la guerre n'ont point délaissé l'existence : ils vivent, et leur récompense est avec le Seigneur. » Quelques pas encore sur la pente du mont Ohod, et le fils du Vice-roi touchait à cette lice fameuse de silex et de granit où s'agita, dans la quatrième année de l'hégire, la plus chaude journée qui ait vu combattre l'envoyé de Dieu et triompher sa religion. Cimes trois fois heureuses; car, tandis que les hauteurs d'Aïra, leurs rivales inhospitalières, seront précipitées dans les abîmes de feu pour avoir refusé l'eau à la soif de Mahômet errant par les vallons, elles doivent elles, si l'on en croit la légende, bondir avec les ressuscités jusqu'en paradis et y servir de tribunal aux assises dernières ! Ibrahim voulut voir la petite chapelle et les deux colonnes élevées sur la partie du sol où, sept mois après son départ de la Mekke, le Prophète avait dépossédé Jérusalem pour la Ka'aba du titre de *kibleh*, qui exprime la direction vers laquelle doit tendre un fidèle en prière. Il récita ce passage du Koran : « Dis : l'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu ; il mène qui lui plaît par la route de la ferveur. » Et les dévotes excursions se poursuivirent par la ligne méridionale jusqu'au village de Koba, renommé pour le soin extrême de ses habitans à observer la loi des ablutions. Le jeune Égyptien traversa de longues plaines qu'inondait un sable blanc. Des jardins l'entouraient de toutes parts : les dattiers, les grenadiers, les abricotiers, les figuiers, les pêchers, les orangers, les citronniers, les bananiers, les khéroas et les nebek, semblaient se multiplier afin de répandre sur ses pas comme une émanation de sa patrie aux riches et doux bocages. Bercées dans les parfums, la chapelle d'Aly cousin de Mahomet, et la mosquée dont le Prophète lui-même posa les fondemens sur des pierres non unies entr'elles, attirèrent le cœur et le regard d'Ibrahim. Il se prit à redire cette allusion de Mahomet au peuple de Koba : « Ici vivent des hommes qui aiment à être purifiés : Dieu aime ceux qui sont purs. »

Il visita la place où la chamelle du Prophète, qui fuyait la Mekke pour se soustraire aux embûches, s'accroupit et ne voulut plus se relever : signal d'une halte opportune que le maître comprit. Il visita le point où l'apôtre céleste, au sortir de l'oraison, découvrit distinctement la ka'aba et ce qui se passait chez les Koreïsch ses adversaires. Il visita le puits, l'Aïn Ezzerka, près duquel venait s'asseoir le Prophète au milieu de ses arbres et de ses disciples pour admirer l'onde rejaillissant au soleil.— L'anneau du Platon musulman tomba un matin dans la source, on ne le put retrouver, il y est encore et complète les merveilles du canton le plus poétique de l'Hedjâz. — Le princier pélerin ne rencontra pas un seul édifice, une seule voûte, une seule tombe que le Wahabi n'eût balafré. Une doctrine proclamant l'égalité humaine devant Dieu et niant l'admission des êtres les plus saints à une influence quelconque sur nos destinées, devait, pour être conséquente, proscrire tout ornement funéraire qui tendît à un culte. Aussi le premier élan des fureurs dévastatrices avait-il porté l'outrage aux morts et troublé bien des couches funèbres dans cet empire musulman, dont chaque hameau a son patron spécial, son cheikh enterré avec faste et glorifié par d'annuelles réjouissances.

La répression des profanateurs pouvait trouver son plus dangereux obstacle dans un vice commun aux deux partis : l'indiscipline. Le général égyptien possédait dans ses rangs un noyau d'Albanais insoumis, dont le Vice-roi avait eu hâte de purger ses États. Il fallait prévenir les contagieux désordres. Ibrahim, ayant appris que ses prescriptions avaient été gravement enfreintes, fit battre et décapiter les coupables. Les effets de cette juste sévérité eurent un rayonnement propice. Les habitans de Médine, qui n'avaient pas ouvert avec moins d'effusion, voilà quatre ans, leurs murs à la cavalerie de Mohammed-Aly que les Yambous leur port à sa flotte, se ralliérent par crainte auprès d'Ibrahim dont les rapprochaient déjà leurs sympathies pour sa famille et sa conduite. Les *nouaskélés*, — les hommes vivant parmi les dattiers,—avaient toujours défendu contre les Wahabis leurs champs et leurs bosquets, avec une exaltation d'autant plus passionnée qu'ils professaient eux-mêmes une secte rivale :

en public, celle des *sunni* (orthodoxes) qui suivent la loi d'Omar; en secret celle des chiia (purs) qui rangent Aly au niveau du Prophète et ne reconnaissent pour légitimes héritiers du khalifat que les descendans du gendre de Mahomet. Intérêts humains et mystiques sollicitudes eurent également à recueillir de ces deux mois de séjour à Médine. Ce ne fut pas un faible précédent que de s'être assuré la plus forte place de l'Hedjâz; par là on avait garanti la frontière du Nedjd et le passage des pélerins de Syrie. Le treizième jour du mois de zildhigé, le quatrième et dernier jour des fêtes du kourbâm-baïram ou grand baïram (sacrifice des vrais croyans en mémoire de celui d'Abraham),— fêtes pendant lesquelles tout commerce ou travail étant suspendu, chacun se pare de ses plus beaux habits pour aller écouter dans le temple un des khatibs discourant sur la vie de Mahomet et faisant suivre son commentaire d'une distribution de limonade ou d'eau de réglisse, — Ibrahim fit donner avis à l'eunuque de garde qu'il désirait passer toute une veille au sanctuaire ou hégira. Les portes de la mosquée ferment, trois heures après le coucher du soleil, leurs deux battans garnis de fer : elles allaient se clore quand le prince entra; il sortit à leur réouverture, une heure avant l'aube. Puis il quitta Médine et rejoignit son quartier-général.

Les Européens faisant partie de l'état-major avaient dû rester à Yambo. De même les Grecs appartenant au catholicisme et au commissariat de la dernière armée des Égyptiens, s'étaient, il y a quatre ans, tenus en dehors des remparts. C'est qu'il a été strictement interdit par Mahomet de laisser pénétrer dans sa ville tout sectateur d'un autre culte que l'islamisme. La prohibition n'existe pas moins à l'égard de la Mekke : on est bien persuadé que si un chrétien parvenait à découvrir du regard la cite natale du Prophète, il perdrait aussitôt la vue, et que s'il en franchissait le seuil il mourrait subitement, à moins que la grâce n'opérât en lui et ne lui persuadât une abjuration en faveur de la foi musulmane. Aussi la ka'aba porte-t-elle inscrites ces paroles : « Quiconque est entré ici était un vrai croyant. » La partie de territoire qui étreint Médine dans un cercle de douze milles, avec le Gebel Airé pour limite au sud et le Gebel Thor

au septentrion, est admise comme sacrée. Nul sang n'y doit jaillir si ce n'est le sang de l'infidèle qui en foulerait le sol, et celui de l'ennemi qui oserait pousser une agression jusque-là. Les arbres eux-mêmes et les oiseaux y doivent demeurer à l'abri de toute atteinte. L'an de l'hégire 634, au mois de djomad-êl-akyr, un affreux tremblement de terre fit chanceler et tomber des maisons ainsi que des pans de muraille. Durant cinq jours une gigantesque éruption de flammes, représentant une cité dont les minarets et les créneaux se dressaient vers le ciel, promena ses torrens de pourpre et d'azur que des éclats de tonnerre accompagnaient. La nuit devint plus radieuse que le soleil en son midi. Un Bédouin Teïma dans le désert, à la distance de 80 lieues, écrivit un message sous le reflet incendiaire. Plusieurs crurent venue l'heure du jugement suprême ; car le Prophète a dit : « Elle sonnera lorsqu'au sein de l'Hedjâz la lueur d'une conflagration fera resplendir le cou des chameaux. » La masse ignée, large de 4 *farsakh* (12 milles) et longue de plus d'un farsakh et profonde l'espace de trois mètres, roula des roches, des collines entières ; mais parce que Mahomet a défendu que le plus petit arbuste fût détruit dans les limites du lieu saint, *hemoud êl-haram*, la vague de feu les épargna tous. A l'égal du fléau, l'approche d'un chrétien était redoutée des Médinois : les chrétiens de l'armée d'Ibrahim respectèrent la défense du Prophète et les préjugés musulmans. Le général une fois réuni à ses troupes, le camp fut porté 60 kilomètres plus loin au bourg d'êl-Soueydrah, entre Yambo et Geddah qui est l'entrepôt maritime sur la mer Rouge des relations commerciales de la Mekke. On assigna cette position au dépôt provisoire des vivres, et l'on retira quelques garnisons désormais inutiles, pour les mettre en mouvement sur Henâkyeh, à trois journées nord-est de Médine. Bien que la région où se tenaient les Égyptiens eût été reprise par eux il y a peu d'années sans qu'il fût besoin de tirer le glaive, les cheikhs bédouins séduits par Abdallah, toutes lointaines qu'étaient encore ses tentes, — ne se rendirent point aux ordres d'Ibrahim qui leur réclamait des chameaux et des vivres. Ils prirent la fuite, ils coupèrent les communications, ils dépouillèrent les caravanes qui allaient

d'Yambo à la Mekke et à Médine. Au début d'une campagne, il importait de ne point laisser étendre les funestes exemples. Deux mille hommes d'infanterie et de cavalerie furent envoyés pour punir les rebelles qui, prévenus assez tôt, s'étaient mis sur la défensive.

A deux journées du camp égyptien parurent les Arabes, dont le corps et les yeux avaient été noircis par l'huile mêlée à la poudre brune. Ils portaient au front le t'as ou bonnet de fer et l'étroit bandeau en cuir d'où la nuit de leur chevelure descendait envelopper leur épaule : ils portaient à la ceinture la provision de cartouches et le *sekin*, — coutelas recourbé, — au flanc le *seif* ou sabre qui les accompagne toujours, même alors qu'ils vont boire le café dans la tente voisine ; ils portaient au poing la masse ou *kolong* avec manche de bois et tête de fer, puis le *keta'a*, lance légère et courte qui se brandissait quelques secondes, se dardait ensuite de loin, et dont l'extrémité supérieure était ornée d'un double nœud, *doubé*, qu'entremêlaient des bandes en toile rouge tressée. Au premier rang marchaient les *melàbeis*, cavaliers revêtus de la cotte de mailles ou *kembaz* qui se terminait à l'avant-bras par deux pièces d'acier, deux *kadjak* s'adaptant l'un à l'autre par des bouts de fer. Chacun de ces hommes était muni d'une quantité d'eau et d'un sac de vivres. Derrière la cavalerie ou *kheialek* venait le *rukub*, c'est-à-dire la troupe montée sur les chameaux. Elle chantait pour animer les jeunes montures : « Seigneur, préserve-les de tous les dangers qui les menacent ! Fais que leurs membres soient des colonnes d'airain ! » Et à la voix du maître, l'intelligent animal palpitait débordant d'une vigueur toute nouvelle ; sur son dos, les compagnes des guerriers broyaient le froment dans un moulin composé de deux pierres, pétrissaient et cuisaient le pain dans le petit four de terre au moyen de roseaux embrasés. A l'arrière-garde se trouvaient les *métras*, ou fantassins, armés de mousquets et couverts du *darahé*, — bouclier rond de 18 pouces de diamètre, en peau de buffle renforcée par des lames de fer. — Ils poussèrent des cris aigus sitôt qu'ils aperçurent l'ennemi, battirent du tambour et entonnèrent le chant des soldats, le fameux *hadou* : « O mort, suspends ta rage ; ô mort, sois pa-



Ibrahim marche à pied a la tête de ses troupes

tiente jusqu'à ce que nous puissions tirer vengeance du sang. » Jaloux d'atteindre la tête des colonnes, les fantassins pressèrent le pas, allèrent prendre place entre les lignes des cavaliers, et pour viser plus juste appuyèrent leurs armes sur des tas de pierres amassées en courant.

Le *ghazou*, — escouade volante, — s'étant détaché, tirailla autour des Egyptiens ; puis l'affaire s'engagea complète et chaude. Les Arabes s'enfuirent, poussant la lance en arrière pour effrayer, blesser ou tuer soit le cheval du poursuivant, soit le poursuivant lui-même. A une demi-heure de distance ils retrouvèrent leurs *zammals* ou compagnons montés sur des chameaux, qui les attendaient dans une vallée à l'un des trois points de ralliement assignés par le chef en cas de retraite. Le retour des combattans ne fut point salué par les *zagariths*, roulemens précipités de la langue en signe de joie. La chronique des tribus se garda d'inscrire cette journée dans ses fastes. Les Égyptiens ne s'arrêtèrent qu'auprès des habitations pour y porter le ravage. De nombreux troupeaux furent amenés au camp, puis des femmes, des enfans que la faiblesse du sexe ou de l'âge avaient laissé tomber aux mains des soldats. Ibrahim les renvoya dans leurs foyers. Les Bédouins n'osant plus, après la leçon qui leur avait été infligée, reprendre leurs rétives allures et leur vie de rapines, vinrent implorer la clémence du maître et se soumettre aux charges qu'il lui plut de leur imposer.

Les troupes ayant séjourné quinze jours à êl-Soueydrah, se remirent en marche sur la route du Kassim. Le chemin qu'elles tenaient avoisinait l'ancienne Yathreb que depuis Mahomet les Arabes ont appelée Médine (la ville), Médine la ville par excellence, comme ils nommèrent tant de cités en Espagne à l'époque de la domination des Maures : Medina-Cœli, Medina del Rio Secco, Medina-Sidonia ; comme les Égyptiens de l'antiquité nommaient Thèbes *Thbaki*, la ville ; comme les Romains disaient *Urbs* pour désigner la ville éternelle, comme les Grecs du Bas-Empire disaient Πολις pour désigner la ville bâtie par Constantin. Digne imitateur de l'ancien et pieux empereur d'Orient, Ibrahim ne voulut pas que ses guerriers s'abstinssent, par une occasion si belle, d'invoquer l'aide céleste dans le sanc-

tuaire choisi de la religion pour laquelle ils allaient combattre. Ce pélerinage n'est pas de précepte divin comme celui de la Ka'aba. Toutefois c'est un acte de dévotion grandement méritoire et non moins agréable aux yeux du Très-Haut que la visite du Beithou'llah de la Mekke, du temple de Jérusalem et du sépulcre d'Abraham à Hébron. Mohammed-Edib, dans son *Guide des Pélerins*, déclare les prières faites dans la mosquée de Médine plus efficaces que dans tous les autres lieux saints. Aussi les caravanes consacrent-elles quatre ou cinq jours au tombeau de Mahomet, lorsqu'elles se rendent à la Mekke et lorsqu'elles en reviennent. Aucun vrai croyant des cohortes expéditionnaires n'oublia les quarante oraisons qui sont un titre à l'appui du Prophète ainsi que des patriarches, et qui sauvent, après la mort, des flammes de l'enfer. Les Moghrebins surtout se distinguèrent par les témoignages de la plus respectueuse ferveur. C'est que Médine renferme les cendres de Malek ebn Anès, fondateur de la secte orthodoxe des malékites à laquelle ils appartiennent de même que les *Tekaïrné*, pélerins nègres du Soudân. Ibrahim demeura deux semaines à Médine et envoya quatre cents cavaliers de son avant-garde occuper, à quatre-vingts kilomètres de distance, — dans le village de Hénâkieh que les Wahabis avaient détruit en se retirant à l'intérieur du Nedjd, — une position fortifiée par les Égyptiens lors des premières campagnes en Arabie.

Au commencement du mois de décembre, des ouvrages nouveaux furent construits sur cette plaine des plus favorables par le grand nombre de dattiers, de mares et de puits d'eau douce creusés dans une terre féconde que semblent protéger encore les fiers débris d'un château d'architecture sarrasine. Le poste ayant été sérieusement retranché, Ibrahim-Pacha y voulut attendre les renforts de cavalerie et d'artillerie que le Vice-roi lui faisait parvenir, afin de remplacer les détachemens commis à la garde des places laissées en arrière. Le chef des Wahabis avait résolu de défendre les villes et de faire inquiéter sans cesse les convois par les Arabes ses alliés. Mais ceux-ci paraissaient fort peu disposés à braver une artillerie dont ils n'avaient que trop éprouvé la puissance. La désunion qui en fut la suite eut

pour résultat important la venue de Ghânem-ebn-Madahyan sous la tente du pacha. Ce cheikh avait sous sa domination la belliqueuse tribu des Harb, dont le nom en arabe signifie *Guerre* et que Mahomet a signalée pour la pire de toutes. Inférieurs par la force et par le nombre aux seuls Anézé, qu'ils n'en allaient pas moins attaquer et piller jusque dans les plaines du Hauran près de Damas, les Harb embrassaient tout le pays qui s'étend du Kassim vers Médine et la Mekke, hors l'espace occupé par les Meteïr et certains campemens des Héteïm. Unis entr'eux par des liens étroits, ils comptaient quarante mille soldats quand se levait la masse des populations. Au sud de Médine, ils possédaient assez peu de chevaux ; mais en revanche tout jeune homme était armé d'un mousquet. Riches par le passage des caravanes d'Égypte et de Syrie, les Harb tenaient la clé de l'Hedjâz septentrional, et ne l'avaient cédée à personne encore avant l'invasion des Wahabis auxquels ils se soumirent les derniers du désert. Bien que leur territoire fût limitrophe de celui des Geheïné que Tussun-Pacha venait de gagner à sa cause en 1812, ils avaient su résister à toutes les propositions de ce prince jusqu'au jour du traité d'êl-Rass. Ghânem-ebn-Madahyan, homme plein de ruse et d'adresse qui avait été un des médiateurs de cette paix, se flattait, en offrant ses services à Ibrahim, de recouvrer les domaines qu'il s'était vu contraint d'abandonner à la Porte. Quelques autres Arabes non dépourvus de crédit avaient été entraînés par les cadeaux d'Ibrahim qui, impatient de tirer le glaive et de former ses troupes à la vie militante, jugea l'instant propice pour entamer le pays.

A la tête de dix-huit cents cavaliers munis de vivres pour dix jours, escorté par Ghânem-ebn-Madahyan et par les cinq cents Bédouins que ce chef lui recruta chemin faisant, précédé par les hommes du Nedjd occidental qui lui servaient de guides et d'espions, il sortit de la place le 27 décembre; il y rentra le 17 janvier 1817, après des marches pénibles compensées amplement par la joie du succès. Il n'avait perdu qu'une vingtaine d'hommes, il ramenait huit cents chameaux, quatre mille moutons, des tentes, des effets de campement. Les alliés des Wahabis ne s'émerveillèrent pas médiocrement de ce hardi

coup de main; ils conçurent dès-lors une haute idée de la cavalerie égyptienne qu'ils ne croyaient pas capable de supporter d'aussi grandes fatigues. Bientôt les cheikhs, mesurant par les désastres d'une simple course l'avenir d'une invasion, se pressèrent en foule au quartier-général du chef égyptien pour traiter avec lui. Le fils du Vice-roi exigea d'eux pour première condition l'engagement de fournir, en cas de besoin, des moyens de transport. Il fit, pendant le séjour de ses hôtes au camp, manœuvrer sa cavalerie, et il commanda l'exercice à feu de son infanterie ainsi que de son artillerie : un curieux trait d'habileté consistant à faire opérer plus d'une fois les mouvemens par les mêmes corps, exagéra aux yeux des spectateurs l'importance numérique et la science militaire des troupes.

Le 19 janvier 1817, Ibrahim reçut par un officier arrivant du Kaire la nouvelle que le Grand-Seigneur lui conférait la dignité de pacha à trois queues, c'est-à-dire le droit de faire porter devant lui non plus deux, mais trois touffes de crins de cheval. Médine envoya ses principaux habitans féliciter le jeune prince qui revint avec eux dans la sainte ville, où il ordonna plusieurs jours de fêtes pour célébrer sa nomination. Il se fit orner par le mufty de la pelisse d'investiture, et, ces cérémonies terminées, lesquelles ne concoururent pas faiblement à rehausser encore l'opinion que partout il laissait de lui, le fils du Vice-roi rentra au camp. De légères mesures d'ordre sollicitaient sa présence : vigueur et sagesse pourvurent à tout. Des espions avaient été reconnus, ils furent punis de mort. Des bruits mensongers sur une rupture entre la Russie et la Porte avaient jeté l'inquiétude parmi les troupes qui, incertaines de leur position, réclamaient à grands cris leur solde ; Ibrahim ne laissa pas aller les mécontentemens jusqu'au murmure : il fit donner à chaque homme ce qui lui était dû. L'accablante chaleur du jour, la froide humidité des nuits, le manque d'habits et d'eau saine, les privations de toutes sortes avaient développé des fièvres et une dyssenterie de nature épidémique. Les atteintes se communiquèrent aux garnisons voisines qui, en l'absence de tout secours, dirigèrent leurs malades sur Hénâkyeh. Les médecins, malgré leur zèle, étaient moins forts que le fléau : la mort se

multipliait. Le pacha fit bonne contenance; il avait reçu tout dernièrement d'Yambo, sous l'escorte de deux cents artilleurs, deux pièces de canon et un obusier qui semblaient avoir été abandonnés en Égypte par les Français, car on lisait sur la culasse : « Fondu à l'arsenal de Paris, l'an 2 de la république. Liberté, égalité. » Mais ce qu'il fallait surtout par les circonstances présentes, c'étaient des hommes pour réparer les pertes. Ibrahim en demanda deux mille à son père, et il contracta de nouvelles alliances avec les Bédouins. Pour opposer un sûr remède aux effets de la contagion, il fit prendre les armes à presque tous ceux de ses soldats qui les pouvaient porter encore, joignit douze cents Arabes à ses quinze cents Egyptiens, et le 5 raby-êl-tany 1232, 22 février 1817, il marcha sur êl-Rass qu'il projetait d'enlever par surprise. Des pluies continuelles empêchèrent d'arriver au but la colonne déjà loin engagée dans le désert. Elle revint démunie de vivres et mangeant l'orge non préparée; mais elle soumit plusieurs tribus sur sa route, fit de nombreux prisonniers, captura une grande quantité de chameaux. L'armée avait besoin de repos, Ibrahim-Pacha résolut de garder Hénâkyeh jusqu'à l'automne. Toujours veillant avec sollicitude au bien-être des siens, il les entoura de précautions hygiéniques. Il ordonna de construire des baraques pour servir d'abri contre les variations de l'atmosphère et la maligne influence des vents méridionaux; tout le monde se mit au travail : la main du prince donna l'exemple. Deux mois suffirent pour achever l'œuvre, dont les bienfaits ne tardèrent pas à se manifester. Les maux disparurent comme par enchantement, les santés se raffermirent. Abdallah, que ses alliés délaissaient tour-à-tour par suite de l'effroi qu'avaient répandu les deux sorties du pacha, se décida enfin aux hostilités directes avant que les renforts attendus par le fils de Mohammed-Aly pussent être parvenus. Informé de cette détermination par ses émissaires, Ibrahim se remit en campagne afin de s'opposer à la réunion des forces ennemies, et d'amener sous son drapeau lès Bédouins qui, sous prétexte de neutralité, se tenaient à l'affût dans leurs déserts. La cavalerie égyptienne l'emporta comme toujours; elle tua dans ses diverses rencontres

plus de huit cents hommes, enleva deux mille chameaux et beaucoup de bétail. Ibrahim-Pacha, qui avait à cœur de ne point épargner les influences religieuses dans une guerre toute sainte, alla aussitôt à Médine rendre grâces du bonheur providentiel qui ne cessait d'accompagner ses armes. Il fut de retour le 20 avril. L'accueil généreux qu'il avait fait à Ghânem-ebn-Madayan et à d'autres cheikhs ; la promesse qu'il leur avait donnée de n'exiger aucun des tributs, aucune des amendes que leur imposait le chef des Wahabis, mais au contraire de leur payer largement, ponctuellement tout ce qu'ils auraient à lui fournir ; ses manières affables et libérales, avaient attiré dans son camp nombre de Bédouins attachés précédemment au parti des adversaires. Il fut averti par eux qu'Abdallah dépouillait les tribus qui s'obstinaient à ne pas vouloir se retirer sur êl-Rass et que, suivi d'une vingtaine de mille hommes, le prince arabe s'avançait dans le but d'attaquer le pacha Ibrahim lui-même.

Pour accomplir sa vaste et audacieuse tentative, le chef a taxé le contingent de toutes ses provinces, le souverain a requis tous ses sujets ; l'appel entendu par les vallées a retenti dans les montagnes. Il ne sera point permis de louer, comme dans les expéditions vulgaires, un remplaçant pour quarante jours au prix d'une dixaine de piastres fortes ; l'espoir du plus court des congés ou d'une expiration de service après douze mois, n'est pas moins interdit. Ce qu'on exige, ce n'est plus seulement un homme sur dix ; mais le célibataire, le mari, le père de famille, quel qu'il soit, pourvu qu'il touche à sa dix-huitième année, pourvu qu'il n'ait pas atteint la soixantième.—Nous ne compterons pas, a-t-il été dit, ceux qui rejoindront l'armée : nous compterons ceux qui resteront en arrière. » L'indigent a reçu de l'État, du *beïth-êl-mal,* sa monture et ses armes ; les riches sauront pourvoir à la subsistance de sa maison. Le trésor public a fourni encore la poudre et les balles que le citoyen ne saurait se procurer ; mais rien de plus. Tout possesseur d'une cavale en a déjà saisi la crinière ; les possesseurs de délouls, de chameaux, se sont partagés en deux corps : l'un se met en marche, l'autre attendra la prochaine sommation. Le cavalier touchera une paie mensuelle, et la nourriture sera donnée à son cheval.

Aucune solde ne sera perçue par le fantassin ni par celui qui monte un dromadaire. Une outre pleine d'eau, une outre contenant cent livres de farine, soixante livres de dattes, vingt livres de beurre, un sac de froment ou d'orge pour le cheval ou le chameau, composent la provision du guerrier. Il s'est muni de vivres pour cinquante jours à ses frais; il s'est armé, à ses dépens, du poignard, de la giberne et du sabre; du fusil à mèche s'il combat à pied; sinon, de la lance et des pistolets. En revanche il aura du butin fait sur les hérétiques, et dont un cinquième appartient au trésor, sa part égale à celle des plus grands cheikhs. Suivis de leur étendard, de deux écrivains, d'un imâm qui devra présider aux fréquentes oraisons et intervenir dans les rares disputes, — les émirs, en tête des gens de leur canton, se sont assemblés au rendez-vous choisi dans la direction opposée à celle par où l'on prétend atteindre l'ennemi, pour lui donner le change. Afin de le prendre au dépourvu, on fait volte-face et l'on marche à grandes journées. L'avant-garde, êl-sabr, consiste dans un groupe de quarante cavaliers : vingt-cinq précèdent les colonnes à une distance de 80 kilomètres. L'alouha préparé dans l'habitation la veille du départ, c'est-à-dire des dattes sèches frites dans le beurre et réunies en une masse compacte, voici le repas du matin. Des dattes mêlées à la farine, pétries en forme de galette et cuites dans la cendre, voilà le repas du soir. On creusera des puits, si l'eau vient à manquer; si l'on n'en trouve pas dans les entrailles de la terre, on boira le lait des chamelles; si les alimens se font par trop désirer, on mangera de la chair de chameaux en commençant par le plus faible. D'ici là, ces utiles compagnons de l'homme portent chacun deux fantassins pour que les troupes arrivent fraîches et non harassées au champ de bataille.

Dix mille soldats sont parvenus au puits de Nagekh où ils dressent leurs tentes noires. Celle du chef est élevée au milieu. Les deux cents chameaux consacrés au transport de ses bagages sont délivrés du faix. La bannière souveraine déploie ses couleurs variées. La cavalerie forme un cercle alentour; devant se range la garde d'honneur, *mengeh*, seul corps permanent de l'armée. Les trois cents Arabes qui en font partie ont brillé par

des actions d'éclat à la suite desquelles ils se sont vu inviter par le chef à prendre dans sa capitale du service auprès de sa personne. Ils ont reçu la provision annuelle de blé, de beurre et de dattes, avec un beau cheval entièrement couvert du *lebs*, étoffe de laine piquée impénétrable à la lance et au sabre. Cette cohorte n'a jamais failli à sa réputation de valeur : aussi est-elle ménagée non sans un soin des plus précieux, et, tout en servant de réserve dans les combats, n'est-elle envoyée que par minces détachemens pour soutenir qui fléchit. Des postes, auxquels a été communiqué le mot d'ordre pour la nuit et qu'on relèvera vingt-quatre heures plus tard, sont placés à la distance de 4 kilomètres. Pendant le jour, le sommeil ferme tous les yeux. Cinq fois seulement les guerriers se relèvent, se distribuent par bandes à peu près régulières, sortent du camp et vont dans la plaine vaquer aux rites religieux. En signe d'humilité, ils jettent le sable sur leur tête, se couvrent le visage de leurs mains, se prosternent lentement vers la terre ; puis, redressant vers le ciel un regard plein d'onction, ils murmurent la prière consacrée. Depuis l'heure où le soleil s'enferme dans son lit de pourpre et d'or jusqu'à l'heure où il remontera éclairer le zénith, on veille, on chante des versets du Koran, on cause, on raconte les temps passés. — Abdallah s'émeut surtout de l'avenir. Instruit que le général égyptien a, le 26 avril, dépêché Uzun-Aly avec mille fantassins, quatre cents chevaux, une pièce d'artillerie et des Bédouins pour occuper êl-Mahouïeh qui vient d'être prise sans coup férir, il s'avance, il veut débusquer l'ennemi de cette importante position. Ses projets vont plus loin. Il a résolu de se jeter avec trente mille hommes sur Médine, d'en passer les habitans au fil de l'épée, de revenir sur Hénâkyeh serrer Ibrahim entre deux feux, tandis que Faïsal, autre fils de Saoud, marchera sur la Mekke, sur Geddah et sur Yambo pour intercepter les communications et enlever les convois. Le plan est téméraire, mais largement conçu. Chacun s'empresse de fabriquer sa poudre, de raffiner le salpêtre des montagnes. L'émir qui hésitera dans ses devoirs sera puni d'une forte amende pour la première fois, la seconde fois il sera révoqué. L'insoumission du subalterne coûtera la bastonnade.

Qui aura tourné le dos à l'ennemi sera décapité comme un renégat. La confiance dans le succès aiguillonne les courages. Ibrahim possède une artillerie et des soldats mieux armés peut-être. Abdallah prétend l'écraser par ses masses numériques. Le chef des Wahabis n'admet pas qu'un peuple sur la terre manie comme le sien ou la lance ou l'épée : « Bedou abou sef, Frenghi abou metfa. — L'homme du désert est le père du glaive, et le Franc père du canon. — » Le fils du Vice-roi compte encore sur les divisions fatales d'un empire tout neuf, sur le flux et reflux de mœurs et d'intérêts contraires, sur les ressentimens des ports et des cités de l'Hedjâz qu'enrichissaient autrefois les pélerins et les caravanes, sur l'attachement secret des populations aux croyances orthodoxes Mais a-t-il eu le temps de s'assurer les principales positions militaires du pays, de rompre ses troupes au terrain, au climat ; de choisir un système de guerre et un champ de bataille? Vînt-il d'ailleurs à s'emparer de toutes les villes, de toutes les bourgades situées sur les côtes de la mer Rouge, que les disciples de Wahab, en attendant l'heure de ressaisir une à une toutes les places abandonnées, se reposeraient tranquilles au sein de leurs solitudes. Qui oserait les charger opiniâtrément sur un sol inégal et déchiré, où eux seuls sauraient vivre d'un pain de dourah et d'une poignée de dattes, leurs jumens des noyaux de ce fruit et d'herbes parasites, leurs chameaux de buissons à demi-nus, et en pire occasion d'une livre d'eau par jour? Tels sont les calculs primesautiers que retourne l'imagination de l'ingénu Wahabi en approchant d'êl-Mahouieh.

Dès l'aube du 2 mai, dés coups de fusil et le jet de quelques dards annoncent les hordes menaçantes. Dans l'air brillent les lances que semblent agiter des bras frénétiques, au loin s'entendent les glaives qui frappent les boucliers : des clameurs ou plutôt des hurlemens accompagnent l'harmonie du fer..... Et voilà que s'élancent en désordre les fébriles apparitions : elles chantent des hymnes de guerre, exécutent des danses martiales. A voir le côté grotesque de ces petits êtres grêles et secs aux traits décharnés, au teint mal bruni, avec leur poignard à la ceinture, vous croiriez des mégères décrépites sortant d'un

soupirail de l'enfer ou d'une cuve à décoction d'écorce de noix et portant un couteau dans le cordon de leur tablier. A voir l'énergique et terrible expression de ces natures musculeuses aux formes souples et robustes, à l'œil étincelant, à la chevelure noire, à la face respirant l'ardeur de la bataille, avec le sabre colossal au poing, l'écu au bras, la tunique sans manches à l'épaule, vous diriez autant de héros homériques. Sans avoir préludé par aucune disposition d'attaque, la tourbe confuse lance des pierres et paraît chercher, indécise, le point où se concentreront ses forces. Puis elle décrit un demi-cercle et tente l'assaut. Uzun-Aly commande une vive fusillade qui l'environne de toutes parts et l'oblige à reculer. Il fait une sortie sur le corps des dromadaires et le culbute. Abdallah détache sa cavalerie et s'avance en personne sur le camp de ses adversaires. Le canon se prenant à seconder la mousqueterie égyptienne, les Wahabis, par ordre du chef, se couchent à terre. La cavalerie des assiégés profite de l'incertitude et du trouble produits par ce mouvement pour fondre sur les rangs désorganisés. Les alliés d'Abdallah sont en déroute; le général pousse en avant ses meilleurs chameaux et jusqu'à sa phalange d'élite, — ces Arabes recrutés dans le Nedjd et l'Yémen, qui reçoivent une paie mensuelle de 7 piastres fortes indépendamment des rations de beurre et de farine. Il épuise en vain une ressource qui sauva toujours les entreprises les plus hasardeuses. Pour conserver son existence précieuse à la nation, il ne lui reste désormais qu'à suivre l'élan donné par les fuyards. Une dernière fois retentit la parole sacrée : « Allah akbar! — Dieu est grand! — » et l'on emporte, avec une vitesse égale à celle de l'agression, trois cents morts auxquels ce serait une honte de ne pouvoir rendre les devoirs solennels de la sépulture. Deux cents prisonniers, parmi lesquels des parens d'Abdallah et des canonniers turcs à son service, une grande quantité de chameaux, du riz, de l'orge, des munitions de guerre sont laissés au pouvoir des Égyptiens qui n'ont pas eu plus de cent vingt hommes tués, plus de cent soixante-huit mis hors de combat, et qui deux heures durant viennent de lutter un contre dix.

Pendant qu'Ibrahim, conformément aux ordres du Vice-roi,

gardait la ligne d'Hénâkyeh en attendant les renforts promis, Faïsal êl-Daouieh, cheikh de la tribu de Monteïr, — qui avait vu répandre le sang de son frère par le chef des Wahabis,— envoya, pour en tirer vengeance, dire au pacha que, s'il venait à êl-Maouïeh, il le rejoindrait et s'allierait avec lui dans l'intention de concourir à l'anéantissement de l'ennemi commun. Charmé d'une telle offre, le prince partit le 30 avril pour le lieu du rendez-vous à la tête de quatre cents chevaux, de l'infanterie montée sur les dromadaires, et de trois mille chameaux portant des provisions pour un mois au camp d'êl-Maouïeh. Le 2 mai vers le soir, il apprit par un exprès, et un peu plus tard par trois soldats, la défaite des Wahabis. Le premier porteur de la bonne nouvelle reçut une gratification de cent talaris et un habillement complet. Ibrahim dès-lors pressa la marche de la caravane, et pour la sûreté du convoi detacha des éclaireurs sur les flancs de la colonne. Son arrivée excita les plus vifs transports et fut saluée de plusieurs décharges de mousqueterie. Descendu à la tente d'Uzun-Aly, le général égyptien complimenta son digne lieutenant ainsi que Ghânem-ebn-Madâhyan dont le cheval avait été blessé dans l'action, et dont le frère avait reçu un coup de lance. Après un repos de quelques heures, Ibrahim visita son camp et déclara serviteurs de l'armée les esclaves noirs qui se trouvaient parmi les captifs. Le dernier échec ayant de beaucoup rabattu les prétentions du chef des Wahabis, il avait suspendu sa marche dans l'Hedjâz, rallié ses forces aux environs d'Anezeh ; puis il avait envoyé dans êl-Rass deux cents hommes de renfort et des approvisionnemens. Les gigantesques desseins d'Abdallah se réduisaient aujourd'hui à l'inquiète défense de sa capitale et des contrées centrales de l'empire. Ibrahim-Pacha songeait en bonne logique à tirer parti de l'avantage qu'il venait de remporter. Il appela autour de lui la garnison d'Hénâkyeh moins quarante hommes ; il écrivit à Médine d'accélérer le départ d'un convoi de vivres et de munitions de guerre, à la Mekke de presser le pas de la cavalerie fraîchement venue d'Égypte. En attendant la réunion de ces moyens, il commanda une expédition contre les tribus ennemies, franchit à grandes journées d'âpres montagnes, des routes

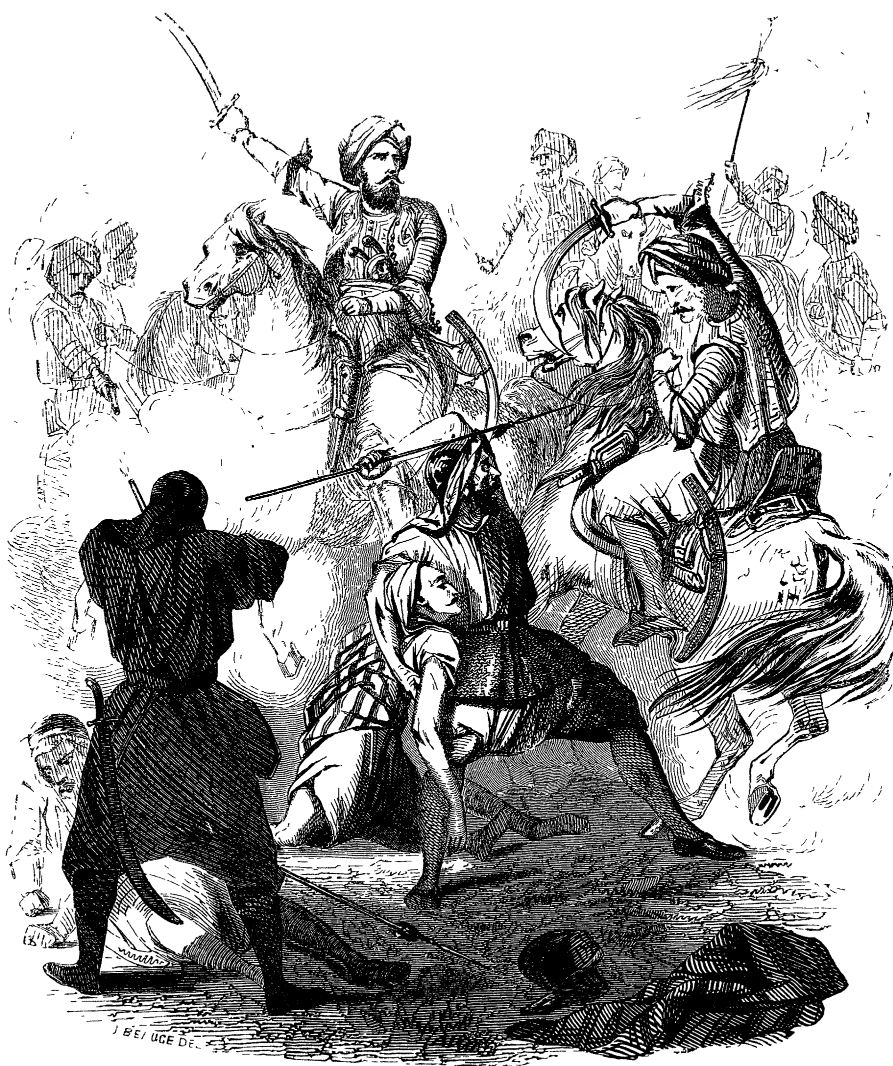
impraticables; puis revint avec une forte quantité de chameaux et de bétail qu'il distribua, comme d'habitude, à ses chefs de troupes. Les coursiers n'avaient plus d'haleine, il fallut tout un mois pour les remettre. Mais les soldats d'Hénâkyeh, ainsi que les douze cents chevaux demandés au Vice-roi, avaient rejoint le camp. Dans les premiers jours de juillet, le fils de Mohammed-Aly quitta êl-Maouieh à la tète de quatre mille fantassins et douze cents cavaliers non compris les Arabes. Les fatigues ayant affaibli sa santé, il s'était abstenu des soins propres à la rétablir. Une indisposition grave survint alors et le força de garder la tente six jours. Il fit prendre les devants à Uzun-Aly, auquel il confia deux mille soldats et trois pièces d'artillerie. Dès qu'il put monter à cheval, il se remit en marche avec le gros de l'armée.

Le trajet fut des plus pénibles : on ne s'acheminait pas sans de nombreuses précautions pour éviter une surprise de l'ennemi ; l'eau était fort rare, celle qu'on découvrait à grande peine semblait irriter encore la soif des hommes et des chevaux. Les chameaux en étaient privés, il leur arriva de rester soixante-douze heures sans boire. Faïsal êl-Daouïeh, suivant sa promesse, rencontra Ibrahim, lui amena des vivres, des moyens de transport, et fit dès ce moment partie du quartier-général, comme sa tribu des forces égyptiennes. La double acquisition était précieuse. Faïsal n'avait cédé aux présens du pacha qu'après tous les chefs d'Arabes campés entre Médine et la province de Kassim. Il pourrait mettre sur pied plus de mille fantassins et deux mille cavaliers, lorsque serait accomplie l'œuvre de persuasion dans toute la contrée où s'étendait son pouvoir. Quant à son influence, elle allait bien au-delà. Parent du chef des Wahabis, il dominait, il entraînait par l'ascendant du nom et de l'énergie quantité de cheikhs au centre du Nedjd. — L'aspect verdoyant de Chenaneh avait paru de loin offrir quelques ressources. On trouva ce village désert. Les Wahabis l'avaient saccagé. Les habitans en état de porter les armes étaient allés soutenir la place d'êl-Rass à douze journées de Médine; les vieillards, les femmes et les enfants avaient fui vers Chakrâ, emmenant tout le bétail. Les troupes épuisées campèrent une

semaine dans l'oasis, puis elles se dirigèrent sur la métropole de la province. Ibrahim se faisant suivre de cinq cents chevaux, poussa une reconnaissance à la suite de laquelle deux hommes furent tués, cinq furent blessés. Le lendemain, il commença le siége et mit son artillerie en position. Pendant six jours toutes les pièces firent feu . par une sorte de fatalité, la plupart des bombes au lieu d'écraser les habitations n'endommageaient pas même le mur d'enceinte; les boulets, par la maladresse des canonniers, éclataient avant d'avoir décrit leur courbe. L'impatient Ibrahim ne voulut pas céder au destin. L'assaut fut ordonné à deux heures de nuit, sans nulle brèche préalable aux fortifications, sans moyen d'escalade. Un coup de canon servit de signal à l'infanterie, les escadrons coururent explorer la campagne et s'opposer à une sortie des assiégés. Uzun-Aly dut attirer, avec ses Dehlys et des Mohgrebins, l'attention de l'ennemi par une fausse attaque. Guidés par le bruit des canons égyptiens, les habitans d'êl-Rass vinrent bientôt couvrir les remparts. Leurs lances, leurs fusils à mèche, leurs deux bouches à feu repoussèrent, durant quatre heures, les assaillans inébranlables. Derrière les murailles, femmes et vieillards excitaient leurs défenseurs, assistaient les blessés ou éclairaient la scène avec des palmes de dattier sèches enduites de résine. L'acharnement et le courage furent égaux des deux parts. Les Égyptiens se résignèrent à suspendre pour un temps des efforts qui leur avaient coûté huit cents hommes hors de combat; les pertes de leurs adversaires n'eurent pas un résultat moins meurtrier. Une troupe de neuf cents soldats, sous la conduite du byn-bâchy Djaour-Aly, renforça Ibrahim qui voulut, dès la pointe du jour, tenter un deuxième assaut. Il avait donné ordre d'abattre une quantité de palmiers assez grande pour établir des redoutes de plusieurs mètres de hauteur, le principal obstacle des premières agressions ayant consisté dans le manque d'éminences convenables pour le pointage des pièces. L'ingénieur malhabile, au lieu de faire emploi des arbres entiers pour l'unique revêtement de buttes en terre, les fit couper en tronçons pareils qu'il étagea ensuite par piles toutes de bois. L'ouvrage ne présentait ainsi aucune solidité. Dès le commencement des décharges, la secousse

produite par le recul renversa l'édifice. La défense des assiégés en devint plus opiniâtre. Ils repoussaient les avant-postes et, faute de savoir enclouer les canons, se ruaient sur les batteries pour les fouler aux pieds. Djaour-Aly, en s'exposant parmi les groupes les plus aventureux, reçut une très-grave blessure. Les Égyptiens préparèrent trois mines ; mais elles furent éventées par la garnison. Ainsi tous les expédiens échouaient l'un après l'autre, et l'attaque de vive force était le seul encore sur lequel on pût reporter une chance suprême. Il fut essayé d'un troisième assaut... toujours en vain.

La situation d'Ibrahim était peu tenable. Trois mille hommes avaient péri devant êl-Rass, les munitions s'épuisaient, la disette menaçait les restes de l'armée. D'où espérer une aide, si loin dans le désert? Le camp d'Abdallah sépare Anézeh de Rouredeh ; Faisal son frère multiplie ses excursions dans le voisinage d'êl-Rass : qui les empêcherait d'accourir au secours de la ville ? Un général moins inébranlable en ses résolutions, moins fort contre toute mauvaise fortune, eût abandonné la partie pour se retirer sur l'Hedjâz : le pacha s'affermit encore dans son vouloir et se maintient plus superbe dans son attitude guerrière. Les élémens eux-mêmes se liguent contre lui. Des orages s'élèvent avec une violence inconnue. D'impétueux coups de vent soulèvent les tourbillons poudreux, arrachent les tentes, ravissent aux hommes, aux animaux, la liberté de la respiration. Les blessés succombent, les valides retombent sans vigueur, le moral affecté des soldats devient une source de maladies nouvelles. Des détachemens de Wahabis parcourent la campagne, enlevant par centaines les chameaux, leurs conducteurs et leurs escortes. Pris dans les convulsions de la nature, Ibrahim se tient droit comme un rocher qui défie la tourmente : environné de tous les périls humains, il rêve de conquêtes. Il monte à cheval, mille cavaliers le suivent. Il s'élance contre les partis ennemis et les disperse. Trois cents Wahabis demeurent gisans sur le champ de bataille. On décapite les blessés, on expose leurs têtes sur des pieux à la vue d'êl-Rass. L'affreux spectacle, qui avait pour but d'agir par la terreur, pousse à la frénésie de la vengeance : les assiégés se précipitent au dehors, une lutte fu-



Ibrahim s'élance contre les partis ennemis et les disperse

rieuse fait un digne et rouge piédestal aux sanglans trophées.

Tout s'accordait pour faciliter au chef des Wahabis la délivrance de son pays. Loin de hasarder un élan qu'un peu d'activité unie à la vigueur pouvait rendre heureux, il s'emprisonnait au cœur de ses États, oubliant les intérêts généraux pour son salut, pour celui de sa capitale, et laissant à la guise de ses lieutenans se débattre ses plus belles frontières. L'aiglon égyptien semblait, de loin comme de près, le fasciner jusqu'à l'impuissance. Abdallah envoya parlementer au quartier-général d'Ibrahim deux de ses conseillers. Le cheikh Mohammed êl-Hanbaly et Abd êl-Azis ebn Mohammed vinrent demander la paix, sous la condition de la levée immédiate du siège. Le fils du Vice-roi répondit à l'ouverture en sommant le gouverneur Mohammed ebn Mezran de lui rendre la ville. — Viens la prendre ! » fut la réplique du moderne Spartiate. Les hostilités recommencèrent. Abdallah poursuivit les négociations : il tenait à les traîner assez en longueur pour laisser le temps à ses frères de se réunir. Ibrahim exigeait qu'il payât les frais de la guerre et la solde arriérée des soldats du Nil, qu'il donnât en outre deux mille chevaux, trois mille dromadaires, des vivres pour six mois et deux de ses enfans en ôtage. C'étaient là des clauses dures ; mais le chef des Wahabis, par l'inaction de sa conduite, par l'humilité de sa démarche, abandonnait bien le droit au pacha de s'exprimer en maître. Saleh ebn Reschyd, l'envoyé wahabi, représenta que l'adversaire du prince égyptien était non point un fellah, un sujet de Mohammed-Aly ; mais le souverain du Nedjd... Rien ne fut arrêté. Las pourtant d'attendre des secours qui n'arrivaient point, las de voir le dégât et la mort pleuvant sur leurs maisons depuis treize mois et dix-sept jours, les habitans d'êl-Rass prirent parti, de concert avec le gouverneur, pour un armistice honorable. Il fut convenu qu'Ibrahim, ayant levé le siége, porterait ses armes où il lui semblerait opportun, excepté à l'intérieur d'êl-Rass ; qu'il ne serait imposé ni vivres ni contributions, ni aucune exigence de guerre à la cité, mais qu'elle s'engageait formellement à recevoir garnison dès que la place d'Anézeh serait tombée au pouvoir du pacha.

Ibrahim n'a pas enseveli moins de trois mille quatre cents

hommes sous les murs qu'il vient d'ébranler. Hardi comme un lion saignant à l'orteil, il se porte en avant de victoire en victoire. Êl-Khabrâ résiste d'abord, puis elle ouvre ses portes; l'armée s'y repose pendant onze jours. Les habitans fournissent l'orge et le blé : Ibrahim paie sur l'heure, mettant ainsi le comble au renom de loyauté qu'il s'est fait parmi les Bédouins. Le chef des Wahabis approuva les conventions d'êl-Rass, et se replia sur Boureideh. Il avait dressé ses tentes dans Anézeh voilà huit heures à peine. lorsque les Égyptiens, auxquels s'était joint un renfort de trois cents cavaliers conduits par Rochuan-Aghâ, se mirent en mesure d'y asseoir leur camp. Les canons furent placés en batterie; la place — commandée par Mohammed ebn Hassan, et gardée surtout par une citadelle régulièrement construite à un quart de lieue du mur d'enceinte, — se rendit, elle et son fort, après six jours d'une canonnade très-vive dont les désastres s'étaient complétés par l'explosion d'un magasin à poudres. Les soldats, craignant pour leur existence, prirent la fuite sans attendre la capitulation que signèrent les chefs. Le vainqueur prouva qu'ils eussent dû se confier en sa clémence : il leur permit d'aller où ils voudraient pourvu qu'ils n'emportassent ni les armes, ni l'artillerie, ni les vivres, ni les bagages. La ville dut, sauf paiement, approvisionner les troupes du pacha. La prise d'Anézeh, à laquelle donnait une grande importance la position centrale du pays entre les deux mers, détermina le chef des Wahabis à se retirer sur Chakrâ et à fortifier Déraieh, Êl-Rass. conformément au traité, reçut garnison égyptienne.

Toute la populeuse province de Kassim, riche par ses moissons, déclara se soumettre au fils de Mohammed-Aly, qui se voyait enfin pleinement ouvert le chemin de la capitale d'Abdallah. Le canton d'êl-Ouechem, une ligne de déserts et quelques cités restaient seuls à franchir. Ibrahim déjà laissait derrière lui la barrière devant laquelle s'était arrêté son frère Tussun. Avant de pénétrer plus profondément dans le Nedjd, il crut sage de se réserver une bonne position en cas d'évènemens imprévus. On répara le fort d'Anézeh, cinq ou six mille dattiers furent abattus pour établir des batteries et un camp retranché.

Le prince expédia des courriers en Égypte pour annoncer à son père ses derniers succès. Il avait résolu d'attendre pour ses opérations ultérieures des renforts et des vivres ; mais le loisir étant toujours son ennemi le plus détesté, il s'achemina vers Boureïdeh qu'il battit en brèche et peupla d'obus. Une des forteresses ayant été prise d'assaut, les deux cents hommes qui la défendaient furent passés au fil de l'épée Les habitans et la garnison se rendirent après trois jours de canonnade. Le gouverneur Hogeilan était le même qui avait si héroïquement soutenu cinq mois de siége contre l'implacable Sadoun ebn Areïar jusque-là invaincu. Hogeilan était ce brave émir qui, repoussant, le sabre et le mousquet à la main, les hommes d'èl-Hassa en 1780, avait escaladé, incendié leurs forts, enlevé leurs maisons de guerre, — ces tentes inviolables où se déposent les armes de l'Arabe; — c'était lui qui, frappant de terreur ses ennemis, les forçait à regagner leurs tribus dans la confusion, sans avoir même pu rendre à leurs morts les derniers honneurs. L'illustre vieillard envoya son fils en ôtage au quartier-général du pacha et obtint pour lui-même la permission de se réfugier à Médine, où peu de temps après s'éteignit une carrière dont l'astre d'Ibrahim avait seul fait pâlir la gloire. Le fils de Mohammed-Aly ordonna de démolir les tours et les fortifications de Boureïdeh ; puis il prit ses mesures pour se procurer des subsistances et accroître ses forces que réduisaient les détachemens laissés à la garde d'èl-Rass et d'Anézeh, en outre de ceux nécessaires à la protection de la nouvelle conquête. Il écrivit au Vice-roi pour lui demander des troupes, et surtout des soldats mohgrebins. Les renforts partirent avec la caravane chargée de vivres et de munitions sous le commandement du kiâya d'Ibrahim-Pacha. Mais à deux journées seulement du Kaire, l'officier quitta son escorte et prit le chemin de la Syrie, emportant une partie des 24,000 bourses qui lui avaient été remises, comme le produit d'une contribution spéciale de 7 piastres par bonnes terres et de 6 par médiocres, acquittée récemment en Égypte pour subvenir au fardeau de la guerre. Des incidens non moins déplorables signalèrent le séjour du prince à Boureïdeh.

Les byn-bàchys étaient dans l'usage de présenter sur leurs états de solde un chiffre d'hommes supérieur à l'effectif réel. Ibrahim, par de fréquentes revues, apprécia lui-même le nombre exact de ses gens. Le contrôle mettait en émoi la friponnerie de certains chefs, les manœuvres s'alliaient peu avec les habitudes paresseuses du soldat musulman. Un soir que le général, fatigué d'avoir tout le jour donné audience aux cheikhs des tribus et des villages, s'amusait à se faire conter des histoires, les flammes envahirent sa tente sans qu'il fût possible d'éteindre l'incendie. En peu de minutes, le palais nomade et toutes ses richesses ne furent plus qu'un monceau de cendres. La malveillance, à quelque temps de là, ourdissait le crime sous une autre forme : en plein midi, pendant que la cavalerie faisait l'exercice à feu, une balle dirigée contre le prince déchira son turban. Le coup de fusil avait été tiré par un Mohgrebin qui s'évada. Cependant arrivèrent les secours attendus de l'Hedjâz : huit cents hommes, deux pièces d'artillerie de siége, des chameaux, des subsistances, des munitions. L'armée compta dès-lors quatre mille Égyptiens et Albanais, cinq cents Mohgrebins commandés par Hassan-Kâchef habile dans la guerre des partisans, des Bédouins amenés des tribus errantes de Monteïr, de Harb, de Benou-Khaled et d'Oteïbeh, dont les chefs se tenaient au quartier-général et dont les soldats servaient d'éclaireurs à la marche ou d'escorte aux convois. L'armée traînait encore après elle douze canons, plusieurs milliers de domestiques et dix mille bêtes de somme aidant à la consommation des vivres. Instruit que le prince des Wahabis élevait des travaux de défense autour de Chakrâ, Ibrahim dépêcha sur ce point sa cavalerie et s'y porta en personne le 18 safar 1233, 28 décembre 1817, après une halte de deux mois à Boureïdeh. En quatre jours, il parvint sous les murs d'êl-Mazneb qui se rendit à ses armes. 200 kilomètres de montagnes calcaires et de stériles solitudes restaient à parcourir. La cavalerie formait l'avant-garde, l'infanterie, l'artillerie, les transports se trouvaient au centre; les Mohgrebins fermaient la marche à une forte distance. On ne cheminait que 6 heures sur 24, et assez paisiblement pour disposer à de plus grandes fatigues. L'œil parfois découvrait au

loin un dattier, une hutte debout: on se disputait à l'avance la branche d'arbre, la goutte d'eau fraîche, on accourait... Les huttes vides, les dattiers sans fruit, les puits comblés! Partout l'image d'un triste délaissement, d'une lamentable destruction. Ainsi l'avait voulu le souverain du Nedjd, en dépeuplant toutes ses tribus fidèles pour les ramasser aux environs de Dorama et de Déraïeh. Un soleil ardent ou plutôt une fournaise aérienne pesait sur les fronts, le pas heurtait sans cesse dans les profondes gerçures du terrain ou se perdait au travers des sables mouvans. Alors et quand il fallait gravir des hauteurs par trop escarpées, les chameaux recevaient double charge, deux soldats les montaient. Ibrahim-Pacha, qui n'ignorait point ce que peut l'exemple du général, marchait à pied en avant de tous.

Il fit dresser ses tentes à 16 kilomètres de Chakrâ, entre les bourgs d'êl-Farah et d'Oucheïker dont il accepta les capitulations. Il apprit en même temps que Hassan-Pacha, gouverneur de la Mekke, avait su contenir dans l'Yémen les Arabes dont les excursions désolaient l'Hedjâz et tuer trois cents hommes au schériff Hémoud-Abu-Musmar sorti, exprès pour l'attaquer, de sa capitale Abu-Arik. Le 5 raby-êl-âouel 1233, 13 janvier 1818, Ibrahim, en tête de huit cents chevaux, vint reconnaître les alentours de Chakrâ et choisir un lieu convenable à l'assiette de son camp. Une escarmouche lui mit quelques hommes hors de combat. Le soir il rentra au quartier-général, avertit les chefs de se tenir prêts et, sans prendre le temps de respirer, se remit en marche dès le lendemain avec ses quatre mille cinq cents fantassins et cavaliers que suivaient six mille chameaux portant les munitions. Le trajet de l'artillerie à travers les sables fut très-pénible. Bientôt installée sur une éminence, elle commença la canonnade que secondaient les feux de mousqueterie au sud et à l'orient de la ville. Dans la nuit du 8 raby-êl-âouel, 16 janvier, la brèche fut praticable aux murs des jardins qui entourent Chakrâ d'une riche ceinture de dattiers. Les Égyptiens procédèrent à l'assaut des maisons situées hors de l'enceinte. Les Wahabis repoussèrent avec vigueur les assaillans; mais effrayés par les ravages des obus et des bombes, ils cédèrent le terrain pour se retirer dans le corps de la place. Ibrahim

eut, à la suite de cet engagement, une centaine de blessés, il perdit quarante-deux hommes et deux prisonniers; mais on déposa devant lui les bannières enlevées sur divers points et les oreilles de cent soixante-huit morts laissés par l'ennemi sur le champ de bataille. Maître de toutes les positions extérieures, le pacha fit investir la ville. Malgré les murmures des soldats et les protestations des chefs, il soumit les travaux d'un siége en règle aux conseils d'un chrétien, de l'officier français Vaissière attaché, comme nous l'avons dit, à son état-major. On éleva quelques redoutes, et les bombes furent lancées au moment où les cavaliers mohgrebins ramenaient, d'une excursion faite sur les tribus ennemies, du bétail, des chameaux, des effets de campement. Le 11 raby êl-âouel, 19 janvier au soir, les habitans et la garnison élurent un parlementaire qui se présenta au quartier-général des Égyptiens. Il y eut pendant deux heures suspension des hostilités. On ne put néanmoins parvenir à s'entendre, et le feu recommença jusqu'au 13 raby-êl-âouel, 21 janvier. Un des chefs militaires fut encore député vers Ibrahim-Pacha qui remit le mouchoir blanc au gouverneur Ahmed-ebn-Yayia, beau-frère d'Abdallah. Les portes s'ouvrirent à midi. Le 14 raby-êl-âouel, 22 janvier, les mille quatre cents guerriers wahabis dûrent, suivant les termes de la convention, déposer les armes et le lendemain matin retourner dans leurs provinces, après s'être engagés à ne plus servir contre l'Égypte. Les cinq pièces d'artillerie que dirigeait un ancien transfuge de Tussun-Pacha, les effets de campement et toutes les munitions furent livrés. Ibrahim donna les lances, les sabres, les fusils et la poudre à ses alliés du Nedjd : il expédia en signe de triomphe une grande quantité d'oreilles à son père, qu'il informa de sa marche prochaine sur Déraïeh. Le blé, l'orge et le riz qu'on trouva dans la ville suffirent pour un mois de vivres. Le général vainqueur les acheta et paya largement. Sa conduite peut être opposée à celle d'Abdallah qui avait fait bâtir les forts et ouvrir les fossés, sans jamais fournir aux travailleurs ni salaire ni même la nourriture. Les assiégés, au bout de six jours de résistance, creusèrent cent soixante-dix tombes : ils eurent deux cent quarante blessés, parmi lesquels

trente-cinq femmes et douze enfans. Leurs adversaires perdirent cent trente hommes. Ce n'était pas acheter trop chèrement la possession d'une aussi forte place. Boulevard avancé de la capitale de l'empire, chef-lieu de la province d'êl-Ouechem, la vaste et populeuse Chakrâ s'assied dans une plaine à 112 kilomètres de Médine, et couvre l'abord occidental où passe la route d'êl-Rass à Déraïeh. Les monts Toueïk l'enveloppent hermétiquement. Elle fait le commerce de bestiaux, de laines, de tapis avec Damas, Bagdad et Bassora. Elle compte plusieurs mosquées. Ses rues, larges, sont presque toutes ornées d'arcades; ses habitans sont joyeux et hospitaliers, ses femmes belles quoique d'un teint olivâtre, son air pur, son climat salubre, ses mœurs douces. Par l'effet de ces dernières causes, il s'y rencontre en assez grand nombre des exemples de longévité. Les Égyptiens virent une femme de 117 ans qui marchait sur ses pieds et ses mains : elle avait conservé tous ses cheveux, sa santé de même que son élocution ne laissaient rien à désirer. Les regards s'arrêtèrent également sur une jeune fille de 12 ans blonde comme la miss la plus dorée : elle était fort probablement originaire de la Perse septentrionale et fille de quelque pélerin dont les soins mercantiles ou les soucis dévôts n'avaient point absorbé tous les désirs terrestres. Ibrahim songea au départ; mais auparavant il institua, sous la direction du médecin Gentili, un hôpital pour les trois cents malades et blessés qu'il laissait en arrière. C'était là une heureuse et remarquable innovation.

A quelque distance de Chakrâ, une pluie violente inondant la vallée contraignit à placer le camp sur un côteau voisin : une partie des vivres fut trempée par l'eau. Dès que le sol eut acquis assez de solidité pour le passage de l'artillerie, les troupes se remirent en marche. Nombre de villages offrirent leur soumission, les autres étaient abandonnés : le chef des Wahabis en avait conduit les habitans vers sa capitale et les troupeaux vers la province d'êl-Hassah, où il s'occupait d'assembler le reste de ses forces Au seuil des longs défilés qui, traversant le Gebel Toueïk dans un espace de 40 kilomètres, débouchent vis-à-vis Déraïeh, se trouve située Doraïna que protégent les murs de ses jardins

et de spacieuses plantations. L'avant-garde égyptienne fut reçue par une fusillade vigoureuse. Les soldats, emportés par la fureur, se précipitèrent dans la ville, dépouillant, outrageant les filles et les femmes, passant les hommes au fil de l'épée. Le sang arrosa les demeures et ruissela par les rues. Ce que le fer avait épargné obtint d'Ibrahim la triste consolation de rester au milieu des ruines de la patrie, auprès du cadavre d'un père, d'un frère, d'un époux. Le gouverneur Saoud ebn Abdallah s'était retiré dans un vaste bâtiment avec ses compagnons les plus fidèles, avec ses armes et ses chevaux les plus précieux. Deux canons furent braqués devant la porte... Ibrahim accourut et ordonna de suspendre l'attaque, toute vengeance à cette heure devant être pleinement satisfaite. Les derniers défenseurs de Dorama eurent leur grâce, à la condition qu'ils n'emporteraient ni armes ni bagages, et qu'ils ne prendraient plus aucune part à la guerre. Les subsistances des troupes égyptiennes s'enrichirent du produit d'un sol abondant qui fournissait aux besoins des caravanes allant de la Perse à la Mekke, et trouvait encore moyen d'alimenter non-seulement sa population, hier encore de sept mille cinq cents âmes ; mais celle de Déraïeh, forte de treize mille non compris les enfans. Des pluies d'orage retardèrent le départ d'Ibrahim qui l'effectua le 14 gemady-êl-âouel, 22 mars. L'armée se composait de cinq mille cinq cents fantassins et cavaliers ; l'artillerie consistait en douze pièces, parmi lesquelles deux mortiers et deux obusiers. Êl-Aïeneh fut le premier lieu de campement, puis êl-Melka très-peu distante de Déraieh. Il avait fallu suivre une partie du chemin au travers de montagnes et de défilés presque infranchissables. Ibrahim dès le lendemain poussa une reconnaissance avec huit cents chevaux et une bouche à feu, jusque sous les retranchemens de la capitale. Une escarmouche tua du monde aux deux partis. Le prince rentra dans son camp. Le 29 gemady-êl-âouel, 6 avril 1818, il posta devant la place, hors de la portée du canon, des ouvrages avancés. Les Wahabis, de leur côté, choisirent les positions les plus avantageuses pour la défense. Sortis au nombre de deux mille sous la conduite de Faisal, frère d'Abdallah, ils construisirent, à portée de fusil, des retranchemens parallèles à ceux des Égyptiens,

qui élevèrent aussitôt des redoutes et prirent des mesures pour déloger l'ennemi des forts ainsi que des collines qu'il occupait.

Déraïeh, principal point d'appui des Wahabis et centre de leur réunion, capitale de la province du Nedjd, chef-lieu du district d'êl-A'red, est située dans la partie orientale de l'Arabie, à 800 kilomètres d'Yambo en ligne droite, au fond de la fertile vallée Hanifeh, entre deux montagnes renfermant plusieurs sources délicieuses. Le torrent êl-Baten est à sec en toute saison, hors la pluvieuse; mais il dépasse une étendue de 320 kilomètres et arrose la plus riche culture de blé, de dattes, de raisins. Les prairies nourrissent de grands troupeaux de bétail qui fournissent le lait, le fromage et la viande. Les autres besoins de la vie humaine et le grain nécessaire à la subsistance des animaux de basse-cour se recueillent dans les terres labourables. Le commerce général est assez florissant; une de ses branches lucratives consiste dans la fabrication des *habah*, cette espèce de longs bonnets noirs que l'on porte dans tout l'Orient. L'assiette de la ville impose. Jusqu'alors elle était estimée inaccessible. Du côté de l'ouest, une gorge étroite du mont êl-Chekke offre seule un accès : encore est-il périlleux à l'agression. Les autres points sont protégés à une très-grande distance par des *noufond*, ou dunes de sables mouvans dans lesquelles on ne trouve que des puits sans eau. Par une remarquable étrangeté, la capitale du Nedjd est formée de cinq petites villes, ayant chacune ses portes et son enceinte bastionnée. Au temps dont nous parlons, un bon fort protégeait les quartiers de Ghassibeh puis de Tourfieh adossés en outre à une colline. Le chef des Wahabis résidait dans Toureïf, dont êl-Sâhl n'est séparé que par le lit du gave. Kossereïn s'étend au milieu des jardins; ses habitans, dès le commencement du siége, se retirèrent chez leurs voisins plus sûrement abrités. Ce vaste assemblage de murs et de maisons embrasse un rayon de 12 kilomètres. Une telle circonférence eût été, à grande peine, complètement investie par vingt-cinq mille hommes, chiffre dont Ibrahim ne possédait pas même le quart. Le premier soin du pacha fut, en conséquence, de grouper ses forces autour d'un même lieu, et tout d'abord de se porter à l'attaque d'un bastion appuyé sur le revers d'une hauteur. Dans la nuit

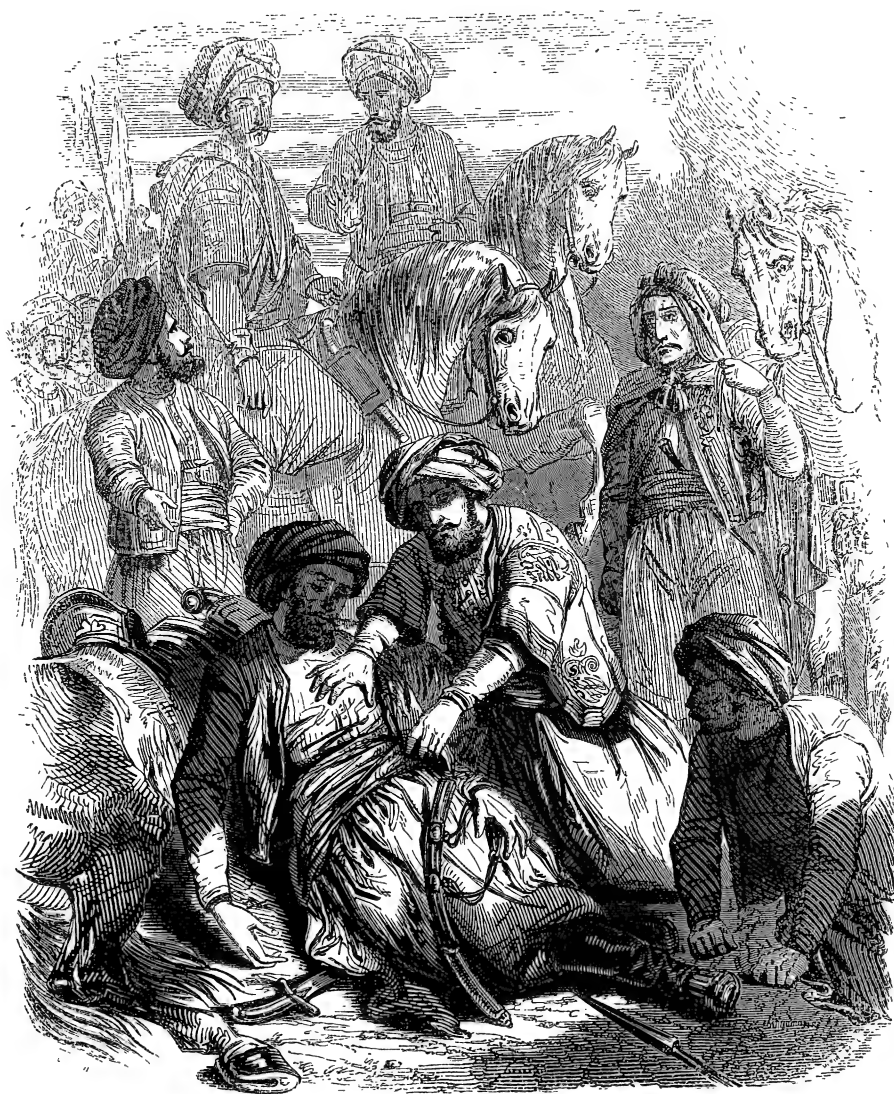
du 12 avril 1818, Ibrahim, à la faveur des ténèbres, éleva deux fortes batteries qui, le 14 dès le matin, firent jouer les deux pièces dont elles étaient pourvues. Plusieurs byn-bâchys reçurent ordre de soutenir l'effort de l'artillerie. Les Dehlys et les Ychagassis gardèrent le défilé du torrent; la cavalerie de Rochuan-Aghâ, secondée par des Arabes égyptiens, prit poste sur la ligne du désert. Battue en brèche, une tour de bastion se détacha. Les défenseurs de l'ouvrage écroulé s'enfuirent, abandonnant leurs blessés, deux canons, des vivres, des munitions de guerre, des effets de campement. Ils furent poursuivis jusque dans les jardins de la ville et perdirent un grand nombre de prisonniers. Ibrahim attendit ensuite une caravane qui devait l'aider à compléter dignement des prémisses d'un si heureux augure.

Le chef des Wahabis ne négligeait rien pour électriser l'ardeur de ses cohortes : il leur prodiguait l'or et les vêtemens. Il assignait lui-même aux cheikhs les positions les plus importantes. Ses créatures, lui faisant écho, répétèrent dans tous les rangs que nulle voix désormais ne pouvait être écoutée hors celle de la vengeance à l'endroit d'un ennemi dont, suivant eux, le plan était de mettre au pillage la ville et les mosquées, de passer les hommes par les armes, d'emmener les femmes en servitude. Le pacha qui, les jours précédens, s'était contenté d'escarmouches d'avant-postes, résolut d'occuper plus sérieusement de courts loisirs. Deux pièces d'artillerie pointées du haut d'un mamelon l'inquiétaient; il en ordonna la prise. Uzun-Aly et Rochuan-Aghâ chargèrent en flanc. Les Wahabis, qui résistaient depuis une demi-heure avec opiniâtreté, cédèrent en se réfugiant vers la place. Le khaznadar d'Ibrahim, Sélim-Aghâ, fut tué dans un choc de cavalerie. Les yeux ouverts par ce brillant coup de main, Faïsal se trouva trop exposé dans ses retranchemens que nulle puissance du dehors n'assistait plus : il se retira lui et ses gens au milieu des jardins, puis s'enferma derrière d'autres travaux. La joie du succès s'accrut encore pour les Égyptiens par l'arrivée de quinze cents chameaux portant du riz, de l'orge, de la farine. Le gouverneur de Bassorah envoyait ces provisions, sous la conduite d'un officier,

au fils de Mohammed-Aly, lequel recevait à la même heure de son père un corps de Mohgrebins et de canonniers avec des roues, des affûts et divers objets constituant un train d'artillerie. Les malades et les blessés guéris à l'hôpital de Chakrâ rejoignirent leurs drapeaux, tout en servant d'escorte à leur sauveur M. Gentili. Des convois expédiés de Médine et d'Anézeh amenèrent cinq mille moutons, du blé, de l'orge, du biscuit, du beurre, de la poudre et des boulets. Le soldat, reprenant sa gaîté, brava la disette et défia la mauvaise fortune. Les Wahabis, ayant fait une sortie sur le camp de Rochuan-Aghâ qui tenait à l'aile gauche, furent vivement refoulés. Dans la crainte d'une attaque, ils s'imaginèrent alors d'élever des murs et de creuser des fossés. On laissa faire les travailleurs ennemis qui, reprenant courage, augmentèrent leurs fortifications. Le sang des Égyptiens, parmi lesquels un grand nombre souffrait gravement, devenait de jour en jour plus précieux : il semblait préférable de le réserver pour un but décisif, et dans ce moment c'était bien assez pour les soldats de se voir contraints, par les taquineries imprévues des assiégés, à demeurer en armes six heures sur vingt-quatre. Si, d'une part, quelques chefs de villages se rendant à Déraïeh, où les appelaient leurs instructions, trouvaient que le plus court chemin était de s'arrêter au quartier-général d'Ibrahim avec leurs troupeaux et leurs vivres; d'une autre part, les secours venus de la province d'êl-Hassa entraient fort paisiblement à Déraïeh par un côté de la ville qu'avaient dû laisser libre les Égyptiens trop peu nombreux. Le pacha voulut remédier à cette difficulté par l'expédient qui lui avait si bien réussi dès le début du siége. Il fit établir par M. Vaissière des redoutes qui battirent en brèche un nouveau bastion donnant sur les jardins et les ouvrages de Ghassibeh. En dépit d'une riposte énergique, les Wahabis furent délogés, le canon d'Ibrahim avait fait trou. Le moment était propice pour hasarder l'assaut, les chefs s'y refusèrent, prétextant auprès du général que leurs subordonnés s'obstinaient à ne point agir; ceux-ci crièrent hautement que leurs chefs, tout au contraire, s'obstinaient à ne les pas guider.

Le prince, voyant cette molle irrévérence, fut saisi d'un

courroux dédaigneux. Il abandonna la droite du camp et s'en alla porter son indignation dans le secret de la tente. Le moderne Achille écrivit au Vice-roi son père, et l'informa de l'affreuse déception qui lui brisait le cœur. Avant de remettre la dépêche aux mains du porteur, son oncle Ahmed-Aghâ, il hésita quelque peu, se demandant si son esprit et sa plume n'avaient point erré sous l'influence d'un mauvais rêve. Non, non ! et l'épuisement de toutes les ressources, en face de toutes les espérances revenues parmi les Wahabis, menaçait d'être au premier jour une réalité non moins formidable ; et ce qui se passa l'après-midi du 16 chaabân, 21 juin, n'était pas plus un cauchemar. Les Égyptiens avaient eu à soutenir dans la matinée une action meurtrière qui mit hors de combat cent soixante hommes, dont plusieurs officiers distingués. Ils venaient de rentrer au camp où ils essayaient de reposer leurs fatigues, lorsqu'un de ces vents du sud trop peu rares dans l'Arabie souffle tout-à-coup par tourbillons, enlève le tison allumé par un soldat pour faire sa cuisine, et le porte au loin sur une grande tente placée entre deux éminences où se trouve le dépôt de l'artillerie. Deux cents barils de poudre, deux cent quatre-vingts caisses de cartouches, d'obus et de bombes éclatent dans les airs, des monceaux d'orge et de blé prennent feu, les détonations multipliées se succèdent pendant plus de dix minutes. Les tentes sont renversées ou réduites en cendres. Des cadavres tout noirs, des fragmens humains retombent épars çà et là. L'épouvante, la consternation s'emparent des survivans. Et voici, au milieu des déserts, à 200 myriamètres de ses magasins, un général de 29 ans, sans vivres pour tenir sur le pied de l'agressive contre un ennemi supérieur en nombre, sans autres munitions que les cartouches conservées dans les gibernes, ainsi que neuf cents gargousses et trois cents bombes ou obus oubliés dans les batteries. Quelle épreuve ! Ibrahim-Pacha se raidit contre l'adversité. Il s'élève par sa présence d'esprit, sa force d'âme, sa résolution, à la hauteur de la plus puissante des catastrophes. Celui que poussent, au lieu d'arrêter, les obstacles et les périls, saura bientôt faire un choix entre l'énergie ou la résignation du désespoir. Uzun-Aly commandait les postes



Ibrahim-Pacha soigne les blessés

avancés : il envoie son adjudant demander au pacha si l'on n'a pu rien dérober aux flammes. « — Tout est perdu, tout, excepté le courage et nos sabres. Avec cela on attaque à l'arme blanche et l'on gagne la victoire. » Ainsi répond le François Ier de l'Orient. L'explosion a fait trembler le sol au loin, Déraïeh en a reçu la secousse. Abdallah détache huit ou dix éclaireurs pour venir apprécier l'origine de la commotion et le parti qu'on pourrait tirer de l'évènement. Les Égyptiens s'approchent de l'escouade et la repoussent. La mêlée s'engage plus chaude que jamais. Les Wahabis retournent sur leurs pas. Leur chef, averti du désastre qui a frappé le camp d'Ibrahim, réunit son conseil, et dès le lendemain jette quinze cents hommes hors des murailles. Le fils de Mohammed-Aly comprend que sa position critique doit enhardir ses adversaires. Il assemble ses troupes, se place au milieu d'elles, ordonne de ménager les munitions, de ne tirer qu'à bout portant, et, sous peine de la vie, défend de céder un pouce de terrain. Au point du jour, les avant-postes égyptiens reconnaissent et chargent l'ennemi. Les cartouches s'épuisent; le feu ne pouvant être de longue durée, les chefs recourent aux ordres du général. Ibrahim se transporte sur un monticule où ont été braquées trois pièces de canon ; il dépêche des officiers sur tous les points pour enjoindre qu'on laisse arriver l'ennemi, que les décharges s'exécutent d'abord modérément à de longs intervalles, et qu'ensuite on foudroie. Les Wahabis au lieu de s'attacher, par des mouvemens tièdes et partiels, à réduire les provisions de leurs adversaires, ont l'imprudence d'aborder. Les batteries se mettent en mesure de les accueillir ; des décharges à mitraille les écrasent pas centaines, le reste s'empresse de regagner la ville.

Abdallah, dégoûté par le mauvais succès de l'agression, jugea plus opportun de rentrer dans la défensive. Ibrahim s'occupa des soins que nécessitait la position de ses blessés et celle des soldats malades par suite du froid des nuits et des chaleurs du jour. La dyssenterie et l'ophtalmie exercèrent leurs ravages. Cette dernière affection vint clore durant plusieurs jours les yeux du prince lui-même, que ses sollicitudes pour le présent et l'avenir de ses troupes empêchaient de prendre aucun repos.

A toutes ces souffrances morales et physiques succédèrent enfin quelques soulagemens. Le soir même de l'explosion, Ibrahim avait expédié, dans le but de faire face à ses pertes, des courriers pour Chakrâ, Boureıdeh, Anézeh, la Mekke, Médine et Yambo. Le vingt-cinquième jour, deux cents Dehlys appartenant à la garnison d'Anézeh lui amenèrent un convoi de deux cents chameaux qu'ils avaient chargés de poudre, de balles et de boulets. Des caravanes parties de Médine apportèrent des munitions et deux bouches à feu escortées de seize cents hommes. Alors le général fut en état de réduire certains villages qui approvisionnaient Déraieh, d'après le rapport de Faısal êl-Daouıeh dont la difficile mission était de contenir en dehors du camp les tribus ennemies. La nuit du 15 août, le pacha prit avec lui deux mille des siens et deux canons. Au début de sa route, il effleura la place, favorisé qu'il était par les ténèbres; mais trahi bientôt par le roulement des pièces ou le hennissement des chevaux, il fut entendu des Wahabis qui firent jouer leur artillerie et lui causèrent des dommages regrettables. Abdallah le lendemain voulut mettre à profit l'absence de son rival redouté. Il ordonna une sortie sur toute la ligne des assiégeans. Le combat, poussé avec un acharnement égal des deux parts, dura plus de quatre heures sous un soleil de plomb. Les Wahabis furent enfin repoussés. On avait vu les femmes, une cruche sur la tête, braver les balles pour leur porter à boire. Le médecin Gentili, allant offrir les secours de son zèle et de sa science à la tente du bynbâchy Ismaıl-Aghâ, eut le pied fracassé par un boulet. Son collègue Todeschini l'amputa. Le jour suivant, Ibrahim revint de son excursion. Entr'autres succès, il était maître de Herka, où il avait laissé un détachement. Dès son arrivée il se rendit, accompagné de M. Vaissière, auprès de son brave docteur auquel il témoigna l'intérêt le plus touchant et fit la solennelle promesse de ne l'oublier jamais. La suite des évènemens a vu le pacha tenir parole. Des renforts nouveaux se joignirent à l'armée : quatre cents hommes d'infanterie étaient conduits par le bynbâchy Pacho, un corps de cavaliers était suivi de troupeaux et de munitions. Le fils du Vice-roi apprit en même temps que son père lui envoyait, sous les ordres de Khalyl-Pacha, gouverneur d'A-

lexandrie, trois mille fantassins et cavaliers. Jaloux de la gloire comme d'une belle et douce favorite dont il ne veut partager les bonnes grâces avec personne, il prend la détermination de forcer et d'anéantir les Wahabis dans leur dernier refuge, avant que les secours d'Égypte puissent être parvenus. Il déclare à ses guerriers qu'il faut emporter la capitale ennemie ou périr sur la brèche.

L'artillerie commence le feu ; l'infanterie, dans ses redoutes avancées, tiraille au travers des créneaux. Faisal, frère d'Abdallah, est renversé d'un coup d'arquebuse, alors qu'il faisait une reconnaissance. Sa cavale retourne au galop vers les troupes amies. La mort du prince est annoncée au général des Wahabis comme un incident heureux : — Réjouis-toi, Abdallah, s'écrie-t-on autour de lui, la jument de ton frère est revenue, ton frère est allé en paradis. » Et Abdallah rend grâces à Dieu. Ainsi Mahomet, lors de sa première campagne, apprenant le trépas de sa fille Radiah, l'épouse d'Othman, — avait redressé vers le ciel une paupière sans larmes et murmuré d'une voix sans émotion : « Que la perte de nos plus proches soit accueillie à titre de bienfait! » Ibrahim-Pacha presse une attaque définitive. Il rassemble ses soldats dans l'obscurité de la nuit et leur ordonne de se porter en avant. Il ne laisse dans les redoutes et les batteries que le nombre nécessaire de défenseurs. Il embusque son sélikdar avec la cavalerie des ychagassis derrière une montagne sur la droite, pour qu'il puisse au besoin se jeter vers le lit du torrent êl-Baten. Uzun-Aly devra observer les mouvemens des adversaires. Les obus et les bombes sillonnent l'espace. Les Wahabs, prévenus de l'assaut par leurs espions, se tiennent prêts sur tous les points. Mais Ibrahim, par une étroite chaussée libre de postes ennemis, a su introduire sans bruit jusque dans les jardins huit cents hommes inaperçus. Les Wahabis, habilement surpris, abandonnent une redoute garnie de trois pièces de canon. Les Égyptiens peuvent alors serrer de près la ville de Ghassibeh, puis cerner le fort où commande Saad fils d'Abdallah. Ce jeune homme, entouré de cent cinquante soldats, d'un matériel considérable en artillerie et en munitions de guerre, mais n'ayant de vivres que pour quarante-huit heures, se rend à dis-

crétion le troisième jour et est fait prisonnier faute d'avoir été secouru. De son côté, la cavalerie des Ychagassis a tué près du torrent et blessé un grand nombre d'ennemis, parmi lesquels des chefs, des parens même d'Abdallah, tels que Mohammed ebn Mokary, son beau-frère, dont un éclat d'obus a emporté le pied droit. Les assiégeans ont perdu peu de monde, mais chaque jour expirent des hommes qui se refusent à l'amputation ou à des incisions de chair pour dilater les plaies. Cependant Ibrahim touche presque de la main les remparts de Déraïeh. Son étoile s'annonce brillante : il se repose trop sur elle, pour ne pas épargner désormais le sang égyptien. Il donne de nouvelles positions à son artillerie augmentée des pièces prises aux Wahabis. Les bombes et les boulets portent la désolation dans les villes de Sâhl et de Ghassibeh qui, fatiguées par les pleurs et les cris des femmes et des enfans, se rendent moyennant cette clause : à savoir que le prince entrera dans leurs murs, seulement après l'occupation de Toureïf. De tels échecs ne permettent plus aux malheureux Wahabis de s'aveugler sur le gouffre béant. L'ancien gouverneur de Dorama, Saoud ebn Abdallah essaie de gagner le dehors. Il est pris ainsi que d'autres fugitifs par un détachement de cavalerie qui garde les passages. Ibrahim lui reproche avec dignité d'avoir failli à son serment de ne jamais porter les armes contre ses vainqueurs. Il le fait mettre à mort. Le reste est épargné.

Abdallah ne compte plus autour de lui qu'une poignée d'hommes et sa garde composée de quatre cents esclaves noirs. La ville de Tourfieh s'est soumise, et celle de Toureif, où il s'agite parmi les convulsions de sa patrie mourante, s'affaisse pierre à pierre sous le canon d'Ibrahim, ainsi que l'avait prédit le souverain du Nil. Abdallah exhorte son peuple à une résistance jugée trop vaine, hélas! et son peuple répond en lui montrant sa capitale tombée presque entière, en le suppliant de ravir à la destruction quelque débris de l'enceinte natale pour y cacher les cendres des martyrs. Les clameurs, les menaces grossissent et montent pareilles aux flots de l'orage hurlant... Le chef des Wahabis baisse le front et obéit à ses sujets... Le drapeau de reddition est arboré. Le 8 dou-l-kadeh, 9 sep-



Abdallah reçu sous la tente d'Ibrahim

tembre, un parlementaire, dès l'approche duquel s'interrompt l'artillerie égyptienne, se présente devant Ibrahim, sollicite au nom du prince qui l'envoie une suspension d'armes et une conférence : l'une et l'autre sont accordées. Quelques heures plus tard, Abdallah, suivi de deux cents gardes, paraît en personne sous la tente ennemie. Assis sur son divan, Ibrahim le reçoit avec une affectueuse expression. L'auguste visiteur veut lui baiser la main, le pacha la retire par modestie et le fait asseoir. La conversation s'engage. Ibrahim demande à son hôte pourquoi il songe encore à se défendre, tandis que ses concitoyens en reconnaissent l'impossibilité, implorant d'une seule voix la capitulation. « — Ainsi le voulait la destinée, maintenant la guerre est finie. — J'ai de la poudre, j'ai des munitions, prends à ton choix dans mes magasins et recommençons la lutte. — Non, Dieu protège tes armes. Ce n'est pas toi qui m'as humilié, c'est lui. » L'accent du prince arabe faiblit en proférant ces derniers mots, des larmes roulent dans ses yeux. Ibrahim lui rappelle que les plus grands hommes ne furent point invulnérables aux coups de la fortune. — Je te demande la paix, l'accordes-tu? — Oui; et les conditions, je t'en fais l'arbitre. Seulement il n'est pas dans ma puissance de te laisser à Déraieh ; je dois, selon les ordres du Vice-roi, te diriger vers l'Égypte. » Abdallah réfléchit un instant et remet au lendemain une réponse définitive. Il se lève et sort après les honneurs de la pipe et du café. Saad son fils prisonnier lui est rendu. Si les deux tiers de la cité sont au pouvoir des Égyptiens, une partie des issues extérieures demeure toujours libre. Le pacha n'est pas éloigné de craindre que le prince déchu ne mette fin à ses jours, ou ne prenne la fuite sur un agile dromadaire et à la faveur de la nuit. Il enjoint à sa cavalerie d'exercer la plus rigoureuse et la plus active surveillance. Dans la juste anxiété qui l'oppresse, lui-même reste debout jusqu'au matin.

Contrairement à tout espoir, le chef loyal des Wahabis reparaît au délai fixé. Ibrahim l'accueille non moins courtoisement que la veille : « Eh bien ! Abdallah, quelles sont tes résolutions? — Garantis-moi la vie sauve, et je pars. — Je ne dispose ni de la volonté du Vice-roi, ni de celle du Sultan ; mais je les crois l'un

et l'autre par trop généreux pour sévir contre un adversaire qui se remet entre leurs mains. — Et moi, j'ai pleine confiance en ta générosité, Ibrahim : je te recommande mes enfans, mes frères, mes compatriotes; je me dois à eux, leur salut avant le mien, j'accomplirai le sacrifice. » Abdallah reçoit le mouchoir blanc, symbole pacifique, et revient à Toureïf compléter ses apprêts pour le fatal voyage. Plus d'une fois, dans les jours qui précèdent son départ, il lui arrive de cheminer vers le quartier-général du pacha : Ibrahim l'invite à sa table et le traite avec distinction. Ainsi le prince de Galles, en septembre 1356, consolait à Poitiers Jean de Valois. Il disait avoir réussi par les hasards de guerre, et payait à son rival un tribut d'éloges légitimes : « Vous avez conquis aujourd'hui le beau nom de prouesse, vous avez passé tous les mieux fesant de votre côté. » Il s'avançait au dehors de sa tente, conviait son prisonnier royal à une table moult haute et abondamment couverte. Durant le repas, il se tenait derrière la chaise de l'illustre convive, au-devant duquel il servait si humblement que lui était possible : « Doux sire, ne veuillez faire simple chère, si Dieu n'a voulu consentir huy votre envie. » Oncques n'osait seoir auprès du roi, pour prière que l'infortuné roi lui sût adresser ; mais répliquait toujours n'être mie encore si suffisant qu'il lui appartînt de siéger en voisinage d'un si vaillant homme. Or le Mohammed-Aly de cet Ibrahim déclarait avoir puisé une moindre satisfaction dans la bravoure et les talens militaires que dans les façons nobles et libérales de son fils victorieux. Pourtant Duguesclin s'exclamait en livrant son épée à cet Ibrahim : « Je l'ai remise au plus valeureux des princes. »

Le 14 dou-l-kadeh, 15 septembre, Abdallah fait ses adieux à sa famille éplorée, à ses amis, à ses défenseurs. Il détourne un dernier regard sur les tristes balcons de son palais. Il s'éloigne à pas lents. Surry son khaznadar, Abd-el-Aziz-ebn-Salman son secrétaire et ses noirs les plus affidés le suivent. Il marche avec ses équipages vers la tente d'Ibrahim, prend congé du pacha, emporte les dépêches à l'adresse de Mohammed-Aly. Sous une escorte de quatre cents hommes conduits par Rochuan-Aghâ, — lequel a ordre de s'opposer par tous les moyens à la

plus faible tentative d'évasion, — il se jette au désert, il traverse en captif ces régions où il commandait en maître. Il franchit dans l'espace de deux mois la fraction occidentale de son ancien empire, le nord de l'Hedjâz et la mer Rouge. Le 18 moharrem 1234, 17 novembre 1818, il arrive dans la métropole du Nil. On le mène à Choubrah, on le présente au Vice-roi dont il baise la main et qui lui fait servir le café. Mohammed-Aly lui demande ce qu'il pense des événemens qui désormais appartiennent à l'histoire. — Je pense, répond Abdallah, qu'avant d'être connu chez les hommes, c'était écrit chez Dieu. — Et que dis-tu d'Ibrahim-Pacha? Quels sont envers lui tes sentimens? Quelle opinion as-tu formée sur son caractère? — Je dis que ton fils Ibrahim a fait son devoir, je dis que nous avons fait le nôtre, je dis que le Seigneur l'a voulu. » Un coffret qu'Abdallah tient dans les doigts frappe les yeux de Mohammed-Aly qui l'interroge sur le contenu. — Ce sont les seuls joyaux qui me restent de ceux enlevés sur le sépulcre du Prophète par Mohammed ebn Saoud mon père. Ils ne m'ont pas quitté dans la longue route que j'ai parcourue. J'en avais promis la restitution, je les porte au Sultan. » Il ouvre la boîte d'ivoire et en tire trois magnifiques manuscrits du Koran aux couvertures ornées de rubis, trois cents perles de la plus belle dimension et une émeraude à laquelle s'attache un cordon en or. — C'est bien; mais un grand nombre d'autres objets ont été ravis au saint tombeau. — Mon père a eu sa part, et rien de plus. Un encan puis la répartition entre les schériffs de la Mekke, entre les aghâs et les cheikhs arabes, disent où et comment le reste a disparu. — Je dois à la vérité de reconnaître que nous avons trouvé de semblables richesses en la possession du schériff Ghâleb. » Les deux interlocuteurs apposent leurs sceaux, et alors le Vice-roi: —Garde ces bijoux, Abdallah, garde-les avec soin, avec religion. Va et remets-les au Grand-Seigneur: puisse leur pieuse origine intercéder pour toi! » L'entrevue terminée, Mohammed-Aly revêt son prisonnier d'une pelisse d'honneur, et le loge à Boulak dans la maison d'Ismâyl-Pacha son fils. Puis il s'embarque sur une kange qui l'attendait, et fait voile pour Damiette. Le 20 moharrem, 19 novembre, Abdallah, n'ayant passé que soixante-douze

heures en Égypte, prend le chemin de Constantinople. Des Tartares sont commis à sa garde. Son khaznadar et son secrétaire l'accompagnent. Le 16 décembre ils traversent le Bosphore. Le pacha du Kaire a demandé leur grâce. Le sombre fanatisme du Divan se montrera implacable. Pendant trois jours le chef d'une brave et belliqueuse nation et ses deux compagnons, admirables modèles de dévoûment, sont promenés par les rues de la capitale ottomane. Sur la place de Sainte-Sophie, au lieu ordinaire des supplices, est apposée une triple sentence :

« Tel a été le sort du cheikh Abdallah ebn Saoud, pris et envoyé par Ibrahim-Pacha fils de Son Altesse le gouverneur actuel de l'Égypte. Les Arabes Surry et Abd êl Aziz ebn Salman ont partagé les crimes et la punition. Il était depuis très long-temps parvenu au comble de l'insolence et de la révolte. Il accablait de tourmens et de mépris, dans la ville de Médine resplendissante de lumière, les *ansar* (qui aide), — enfans des braves qui secoururent Mahomet lors de sa fuite, — les *muhadjirin* (fugitifs), — descendans des fidèles qui suivirent le Prophète, — les *mudjavirin* (voisins), ces personnes pieuses qui, désirant ne pas s'éloigner des lieux saints, ont fixé leur séjour soit à Médine, soit à la Mekke. Il se faisait un odieux mérite de mettre à mort les vrais croyans et les unitaires. Il avait fermé le passage aux pélerins, en séduisant nombre de cheikhs. De même que Masaoud êl-Medheïan, Hassan Kaladjy, êl-Madâify, Tâmy, êl-Mezan, tous décapités naguère entre ces murs, il a mené une conduite hostile aux décrets immuables, il a excité les tribus à la rébellion, il a vécu traître de l'islamisme et de la Sublime-Porte. » Voilà ce que, trois jours durant, on lit sur la poitrine de trois corps exposés sans tête. Les crânes, dit la rumeur publique, viennent d'être pilés dans un mortier. L'héritage des troncs est prononcé en faveur de la populace..... Les vautours n'eussent pas bondi avec cette joie barbare.

Après que Vercingétorix, dans l'espoir de suffire par son propre holocauste aux colères du proconsul, fut sorti d'Alésia équipé de toutes pièces, monté sur son cheval de bataille ; quand il eut franchi l'intervalle des deux camps, tourné en cercle autour du tribunal et que, sautant à terre, il eut jeté silen-

cieusement aux pieds de César son glaive, son javelot, son armure, son casque, — le plus grand des Romains envoya languir six années dans les cachots infects le plus grand des Gaulois ; et il lui fit trancher le cou. O César! ô César ! ta vengeance pèsera éternellement sur ta gloire :

Une goutte de sang suivra partout ton char.

Ibrahim avait donc fourni par ses seules forces la carrière que s'était imposée son ambition. Déjà rien n'était plus à faire lorsque parvinrent à Médine les renforts envoyés par le Vice-roi. Khalyl-Pacha, qui les commandait, éprouvant une certaine confusion à la pensée de retourner en Égypte comme on revient d'une vaine promenade, avait porté sur Abou-Arik, la capitale de la province de Touhameh, ses deux mille hommes de cavalerie et les Arabes conduits par le schériff Rajeh. Il s'était emparé de la place et avait expédié au Kaire le prince Ahmed, successeur et fils du schériff Hemud. Le captif mourut bientôt après de la petite-vérole. A la suite de cet avantage, Khalyl était allé, par faveur du Sultan, prendre possession du pachalik de la Mekke, où peu de mois plus tard il termina une existence honorée.—Nous nous trompions tout-à-l'heure en laissant pressentir que la chute de Déraïeh eût entraîné celle de tout le Nedjd. La province d'êl-Harik maintenait encore son indépendance : elle en dut faire le sacrifice devant les deux pièces de canon du sélikdar qui, au nom d'Ibrahim son maître, s'était après quelque résistance fait ouvrir les portes d'êl-Helouah. Le pacha ne se reposait point oisif sur ses lauriers : il dirigeait de loin les opérations de ses lieutenans. Il entra dans Déraïeh, installa au sein des maisons une partie de ses soldats, le reste sur les places publiques, et les malades, ainsi que les blessés, dans le fort ravi par les armes à Saad fils d'Abdallah. Ibrahim établit son quartier-général à Toureïf, dans les lieux naguère habités par le chef des Wahabis : les spacieux haras et le petit arsenal du souverain arabe furent le lot que le prince égyptien s'appropria, la famille garda ses domaines. Dominateur absolu, arbitre unique du sort des sectaires subjugués, Ibrahim usa franche-

ment et hardiment des autres prérogatives que donne la conquête. Il infligea les peines les plus violentes aux deux cheikhs Ahmed êl-Hanbaly et Saleh ebn Reschid qui, chargés de lui apporter des paroles de paix lors du siége d'êl-Rass, avaient poussé jusqu'à l'impertinence l'âcreté du langage. Plus tard il regretta que la passion l'eût à son tour entraîné trop loin, il répara noblement son excès de rigueur envers l'un d'eux qu'il gratifia d'une pension annuelle et choisit pour instructeur de ses Mamluks. Il avait commencé par imposer aux plus riches habitans de Déraieh une lourde contribution : il suspendit de son autorité les travaux de l'agriculture auxquels s'était repris le peuple comme à une dernière planche de salut public. Il fit détruire les palais d'Abdallah et les mosquées, abattre les remparts et les bastions épargnés par le siége, offrit aux Bédouins ses alliés quatre cents cottes de mailles ainsi que de vieilles armures trouvées dans des souterrains. Le pays, effrayé par l'exemple de sa capitale, envoya de toutes parts des députés à Ibrahim qui exigeait toujours pour première condition une certaine quantité de subsistances. Par malheur, ces vivres étaient encore insuffisans à l'armée. La guerre en outre avait détruit les récoltes, et les Bédouins ennemis avaient intercepté une caravane de cent chameaux portant du riz et des dattes. La moelle des arbres déracinés servait de nourriture aux troupes. La disette s'accrut à un degré extrême, la cavalerie ne trouvait plus de fourrages, les chevaux tombaient morts d'inanition, les hommes se voyaient réduits à vivre de l'herbe trop rare que leurs pieds foulaient. — Du pain! du pain! du pain! Ce cri dans la bouche affamée d'une soldatesque au désespoir est le précurseur infaillible de la révolte.

Les chefs renonçant à calmer les mutins, se rangèrent autour du prince afin de le défendre : il n'avait pas besoin de cette démonstration sympathique pour faire victorieusement face à l'orage. Douze ou quinze cents furieux s'étant réunis sur une place peu distante du quartier-général, Ibrahim ne put se contenir à la vue de l'audacieux rassemblement. Il voulut aussitôt marcher sur les rebelles, en tête de ses gardes. On essaya vainement de l'arracher à une si périlleuse résolution, sa fougue in-

trépide fit bon marché des conseils de la sagesse. Il dégaîna, et suivi de quelques ychagassis, gagna rapidement une grande terrasse conduisant à une mosquée toute voisine du lieu où s'agitait le foyer de l'insurrection. Un corps de cavalerie déboucha au même instant du côté opposé, par le lit du torrent êl-Baten. Cette manœuvre inattendue jeta l'hésitation parmi les séditieux. Ibrahim commanda la fusillade, et ils se dispersèrent fuyant par les rues, pillant les boutiques, arrachant les bijoux aux femmes. Après trois heures de désordre, la tranquillité fut rétablie : une trentaine d'hommes avaient été tués, une cinquantaine blessés. Le soir, deux chefs de l'émeute n'avaient plus leur tête sur leurs épaules, quelques autres prêtaient leurs reins à la bastonnade ou leurs bras aux chaînes du cachot. Les jours suivans parut un convoi de vivres. Une troupe de fantassins partit pour Anézeh. Ibrahim ensuite alla dans la province d'êl-A'red réclamer des approvisionnemens; il ramena presque l'abondance. Toutefois, afin de prévenir le retour de la disette, il se hâta de rassembler des moyens de transport et fit évacuer Déraïeh par sa meilleure artillerie qu'il expédia vers Médine. Lui-même, avec mille hommes d'infanterie et de cavalerie, se rendit à Dorama. En abandonnant pour toujours la capitale du Nedjd, il avait remis ses pouvoirs à son muhurdar Mohammed-Effendy, qui ne manqua pas d'accomplir jusqu'au bout la sentence rendue contre le principal établissement des Wahabis. Le sévère gouverneur ordonna de couper les dattiers aussi bien que tous les arbres debout dans un rayon de 4 kilomètres. La démolition des édifices dut être continuée. Les soldats mirent le feu aux débris, les habitans, — pour n'être pas écrasés, pour échapper aux flammes et au spectacle douloureux d'une végétation anéantie et d'une cité veuve en vingt jours de ses derniers enfans, — allèrent chercher sous d'autres cieux une terre moins désolée. L'anathème ayant eu son cours, Mohammed-Effendy traversa les défilés des monts Toueïk et rejoignit son maître au camp de Chakrâ, où l'on n'attendait plus, pour s'éloigner, que le retour des chameaux partis avec les précédentes caravanes.

Immédiatement après son arrivée à Dorama, le fils du Vice-roi faillit être victime d'un complot. Quatre Mamluks insoumis et

déserteurs avaient mérité récemment la décollation, d'autres la bastonnade ; le plus grand nombre se voyait moissonné par les maladies et les combats. Le reste, impatient de recouvrer sa liberté, forma le dessein de tuer Ibrahim pendant la nuit, de lui voler ses trésors, et de s'enfuir à Bagdad. L'un des conjurés, Aly, devenu dans la suite khaznadar, dénonça le plan criminel. Aussitôt le prince manda Yusuf chef de la conspiration, et donna ordre à ses gens de se retirer. Quand ils furent seuls ensemble, Ibrahim lança au mamluk le regard foudroyant de Marius au soldat esclave qui le venait égorger. Puis faisant succéder à ce premier instinct le sentiment plus calme de la générosité, il interpella son ennemi avec les paroles d'Auguste à Cinna : — Je suis votre général et votre maître à tous. Toi et ta bande vous êtes des ingrats. Je voulais élever votre rang, et vous voulez.... m'assassiner! » Yusuf cherchant à se disculper, osa nier le fait. Le pacha, furieux de ce démenti, se leva portant la main sur une arme. Le mamluk sortit de sa ceinture un pistolet qu'il déchargea; puis il tenta la fuite. La balle avait passé entre le cou et l'épaule droite d'Ibrahim. Le kiâya du prince et plusieurs officiers accoururent, les gardes s'élancèrent à la poursuite de l'assassin. Il s'était saisi d'un fusil dans sa course et portait un sabre, un poignard, une paire de pistolets. Ne pouvant échapper à ses agresseurs, il résolut de vendre chèrement sa vie. Appuyé contre un arbre, il se défendit avec rage. Longtemps les balles sifflèrent sans l'atteindre; une dernière le renversa. Il ne cessait de brandir son sabre, et cependant il cessait de vivre... Une décharge nouvelle eut lieu... La tête fut apportée sanglante aux pieds d'Ibrahim : elle menaçait encore. Le même jour on décapita un des conjurés, qui, par mégarde, avait été son propre délateur. Cinq autres, un peu plus tard, furent également punis de mort. Les mamluks, — nom sous lequel on continue à désigner en Égypte les esclaves formant la garde à cheval des princes, — ne furent plus appelés à l'honneur de servir la tente du pacha : des soldats réguliers les remplacèrent auprès de sa personne.

Les dépêches du Vice-roi enjoignaient à son fils d'abandonner le Nedjd et de se retirer sur les deux villes saintes. Ibrahim,

pour se procurer des vivres, arpenta le désert pendant quelques jours avec mille hommes de cavalerie. Un parti considérable d'Anézés, sous le commandement d'Ebn-Mâklef, s'était retranché derrière le Gebel Chammar, position presque inaccessible. Une résistance vigoureuse répondit à l'attaque. Les Égyptiens allaient plier, lorsque le prince rallie ses hommes par l'exemple et la fermeté, se précipite, malgré tous les obstacles, au milieu des Bédouins et les refoule, dans un choc ardent, à travers les sinuosités de la montagne. Poursuivis sans relâche ils combattent toujours, mais en abandonnant leurs chameaux, leur bétail et leurs tentes. Après cette leçon, les habitans du pays s'empressèrent de fournir les ressources utiles à l'armée d'Ibrahim. Le pacha s'était vu engagé dans une situation des plus délicates. Un échec fût devenu le signal d'un soulèvement des provinces, et les troupes égyptiennes, qui se trouvaient forcément réparties sur divers points, auraient eu à souffrir du grand nombre de leurs adversaires. Aussi le prince avait-il déployé les plus hautes puissances de sa bravoure : tout ce qui l'approchait tomba mort autour de lui, son cheval fut grièvement atteint, et lui-même, en l'absence des hommes de l'art, secourut les soldats blessés. De nouvelles excursions donnèrent des résultats non moins heureux. Ibrahim reçut par Mohammed-Aly les prescriptions du Sultan qui demandait la ruine totale de Déraïeh, le renversement des murailles et des forts, l'incendie des maisons. Le message du Vice-roi enjoignait également à son fils de faire partir pour le Kaire la famille d'Abdallah ainsi que les principaux personnages de la ville, et de repasser ensuite la mer Rouge avec les phalanges victorieuses.

Fahad, Saad, Hassan, Khaled, frères du chef des Wahabis, et quatre cents personnes destinées comme eux à l'exil, furent conduits sous escorte à Yambo où des barques les attendaient pour les transporter à Suez. Saad, Nasr et Mohammed, enfans d'Abdallah, Omar et Abderrahman, leurs oncles, furent, — en même temps qu'une portion de l'artillerie, — dirigés sur Médine, pour être de là menés au Vice-roi qui leur accorda des pensions alimentaires et sut, à force de libéralités, leur adoucir les regrets d'une irréparable déchéance. Le départ des soldats

d'Ibrahim était moins facile à effectuer. Les fugitifs des pays dévastés par la guerre faisaient cause commune avec les Bédouins pour se livrer au brigandage. Le nombre des chameaux était trop restreint, quoiqu'on en eût obtenu mille des régions voisines. Les moyens de transport se pouvaient rassembler d'autant moins aisément que les tribus s'étaient dispersées dans le désert aux environs du golfe Persique. Ce n'est pas tout. Une épidémie causée par les suites du siége et par un commencement de famine, éclata. Plusieurs byn-bâchys en furent frappés; le général n'échappa point à la contagion. Sa convalescence venue, Ibrahim réunit à Déraïeh les cheikhs de Boureïdeh, de Chakrâ, d'êl-Rass et d'Anézeh. Puis il leur signifia, sous peine capitale, de raser dans un très-court délai les murs et les fortifications de leurs villes. Il expédia ensuite un corps d'infanterie accompagnant lés gros équipages et les pièces de canon hors de service, lesquelles furent brisées pour la facilité du voyage. Suivi de quatre cents cavaliers à dromadaires, Ibrahim parcourut les provinces pour vérifier l'exécution de ses impérieux décrets dans toutes les places fortes. Puis il continua sa marche vers Médine où l'avait précédé le reste de ses troupes. Il offrit sans retard ses actions de grâces à l'apôtre de Dieu.

Dans le mois de septembre 1819, le pacha fut informé que M. Sadlier, capitaine au service britannique, désirait s'aboucher avec lui. L'officier n'ayant pu franchir le seuil de la ville sainte en sa qualité de chrétien, avait fait halte à Byr-Aly (Puits d'Aly), dans le voisinage occidental de Médine. Le pacha se rendit en ce lieu. Le gouvernement de l'Inde anglaise, irrité des déprédations commises par les habitans de la côte d'êl-Hassa contre les navigateurs du golfe Persique, n'avait pas plutôt eu connaissance des efforts de l'Égypte dans le Nedjd, qu'il s'était résolu à l'envoi d'une escadre, tant pour protéger leur commerce que pour opérer une diversion en faveur d'Ibrahim. Une frégate, quelques bricks et des bâtimens de transport frétés à Bombay, avaient débarqué trois mille hommes dans la baie d'êl-Katyf où ils souffrirent beaucoup de la dyssenterie produite par la mauvaise qualité des eaux, — vis-à-vis des îles Bahraïn qui font une pêche si abondante des plus belles perles du

monde. — Le commandant de ces troupes, en mettant le pied sur le sol arabique, avait appris, non sans une grande surprise, que déjà c'en était fait de Déraïeh, des Wahabis. Néanmoins il voulut, comme nous l'avons dit, dépêcher un de ses officiers vers Ibrahim pour lui communiquer les projets sympathiques de la flotte anglaise. Le prince remercia une coopération désormais inutile. M. Sadlier lui exposa de nouveaux plans dont le but tendait à un retour dans le Nedjd et à l'occupation des postes évacués. Le général égyptien envoya un courrier prendre les ordres du Vice-roi. Le capitaine anglais offrit de précieux dons à Ibrahim en reconnaissance des vivres, des rafraîchissemens, des mille témoignages de courtoisie qu'il avait reçus du prince. Ibrahim porta lui-même à M. Sadlier la réponse négative de Mohammed-Aly, et le pria d'accepter deux magnifiques chevaux. L'officier s'excusa d'un refus par l'absence d'une autorisation spéciale de son gouvernement. Embarqué pour Moka, il revint auprès du chef de l'escadre qui appareilla pour Bombay.

A l'époque du pélerinage, Ibrahim salua de ses adieux le sépulcre de Mahomet pour s'aller incliner devant le berceau du Prophète. Les deux caravanes d'Égypte et de Syrie pénétraient en même temps que le pacha dans la ville de la Mekke pour y célébrer le kourbâm baïram. Le fils du Vice-roi prit rang au nombre des pélerins, et ne vaqua pas avec le moins de ferveur aux religieux exercices consacrés par la tradition. Il gravit le mont Arapha, et sur la cîme sainte il sacrifia les trois mille moutons qu'il avait fait vœu d'égorger si le Prophète lui accordait la victoire. Ibrahim, à son retour dans la ville, répandit d'abondantes aumônes. — Général et soldats avaient trop bien mérité de la chère Égypte pour ne pas sentir l'impatience de leur âme soupirer après les douces brises du Nil. On s'éloigna de l'Hedjâz, puis l'on se concentra sur Yambo. Des garnisons ayant été laissées dans ce port, à Médine, à la Mekke, à Geddah et à Konfodah, l'infanterie, l'artillerie, les bagages furent embarqués pour Kosreïr. La cavalerie s'avança par le désert : elle emmenait deux cents des plus belles jumens du Nedjd confiées aux soins de l'écuyer d'Ibrahim. Le pacha mit à la voile, son

sélikdar l'accompagnait. Le cœur battait fort au premier-né de Mohammed-Aly, quand du regard il caressa enfin les plages égyptiennes. Il expédia un courrier à son père qu'il informait avec bonheur de son retour. Des kanges l'attendaient à Kéneh, il descendit le fleuve, et, le 21 safar 1235, 9 décembre 1819, il se précipitait à Giseh dans les bras de sa royale famille, après trois ans d'une longue mais glorieuse absence.

Héroïque fut en effet, dans toutes ses péripéties, la lutte engagée par le prince égyptien contre le prince arabe. L'un et l'autre avaient mis en campagne des forces imposantes : néanmoins le fils de Saoud se maintenait supérieur par le nombre. Le fils de Mohammed-Aly égalisa les chances par la supériorité des vertus militaires. Lui aussi, Abdallah était brave sous l'armure ; mais il manquait de portée dans ses jugemens stratégiques et de vigueur dans la délibération. Deux vices funestes à un souverain lui furent également préjudiciables. Autant Saoud avait reculé devant les impôts onéreux, autant son héritier se montra prodigue de mesures vexatoires, avare de récompenses. Or, en Égypte, on dit avec raison : *Habyb maloh, habyb maloh, — Ami de sa richesse n'a pas d'ami.* — Lorsque le père d'Ibrahim prit la place de Khurschyd-Pacha qui refusait de payer les troupes, il s'écria, suivant ce que rapporte le cheikh Mohammed ebn Omar êl-Tunsy dans son *Voyage au Darfour :* « On t'a renversé quand tu as répondu : Je ne les paierai pas. Un chef doit être un homme à la main généreuse. Ignores-tu que ce *je ne veux pas* est un mot qui peut tout bouleverser? » Par suite, les belles actions firent-elles défaut à l'armée du Nedjd? Bien loin de là. Vaillante non moins que docile, sobre et infatigable, elle ne demandait qu'un général capable de la guider sur tous les points où gronderait la menace, un général dont elle n'eût pas à craindre d'être laissée en chemin, si nuageuse que pût devenir la situation. La hardiesse des premiers mouvemens de son adversaire étonna le souverain des Wahabis que la virilité des dispositions subséquentes fit bientôt désespérer de l'avenir. Il aurait dû se poster en avant de ses États et s'y faire tuer plutôt que de permettre à un groupe d'ennemis cette brusque invasion, que la nature seule prenait soin de

combattre par une enveloppe de solitudes presque impénétrables. Du moins, après la faute commise, il fallait vivement s'occuper d'interdire l'arrivage des convois et de couper les communications par le moyen d'une cavalerie spéciale jetée à l'arrière des envahisseurs. Toutes ces occasions perdues, la partie se pouvait relever encore sur les murailles d'èl-Rass ou devant les remparts de Déraïeh. Les Égyptiens, lorsque sauta leur entrepôt de munitions, se virent sans cartouches, sans poudre, à la veille de n'avoir plus une seule amorce disponible : c'était l'heure d'en finir noblement, l'heure de frapper, mais de frapper avec persévérance, à grands coups et de toutes ses forces.

Les instructions profondément politiques du Vice-roi et la façon mâle dont elles furent obéies font honneur au mandant et au mandataire Sur les derniers temps de son règne, la trempe de Saoud avait faibli. Ce chef, livré à ses courtisans, s'égara dans une voie d'injustes caprices qui firent germer la haine, l'envie, les dissentimens, parmi les sectaires et dans sa propre famille. Son successeur, peu versé dans l'art de conduire les intérêts des tribus soumises à son commandement, s'aliéna celles du nord dont les audacieux cavaliers auraient pu lui venir si précieusement en aide : celles du midi, les plus exposées à l'agression du dehors, se divisèrent entr'elles. Ce manque d'harmonie jusque dans la maison souveraine, l'amour-propre ou les rancunes des cheikhs visant à un simulacre d'indépendance, l'appât du salaire, du gain et du pillage, perpétuel aiguillon des Bédouins subalternes : aucun de ces ressorts ne demeura impuissant aux mains habiles qui dirigeaient le sort de l'Égypte et prétendaient fixer les destins de l'Arabie. La tactique préparatoire de la tente à la tente ayant été remplacée par la tactique solennelle du champ de bataille, l'impétuosité sans frein des Wahabis enfans du désert fléchit sous la valeur indomptable et plus raisonnée des enfans du Nil. A l'ombre de leurs murs, les citadins se jugèrent invulnérables. Hélas! les foudres qui emportaient par centaines ces malheureux marquèrent d'un éclatant démenti les bravades fanfaronnes. L'assiégé criait : « Ils tirent contre des pierres! » L'assiégeant ne tardait pas à répondre par le pro-

verbe oriental : « Ville bloquée, ville prise. » Mais avant d'arriver en face d'une résidence humaine, savez-vous bien ce qu'avait dû traverser l'agresseur? Des océans de sable où pointent çà et là, pour brisans, de stériles et chauves montagnes. Partout la nudité, l'aridité, la monotonie. Pas un arbre dans l'immense étendue, ni un brin de gazon pour reposer les yeux. Le soleil sans rayons gît suspendu au milieu d'une chaude vapeur. Son ardeur dévorante s'accroît encore par la réverbération des vastes plaines sans abri. Le vent paraît sortir d'un four, il semble qu'on navigue à l'entrée de l'Averne. Cet enfer, pas plus que l'Enfer de Dante, ne laisse l'espérance lointaine du repos. Le regard se déploie avec une effrayante liberté : il aboutit..... à une prison de feu! Devant, derrière, alentour, un ciel en flammes, une terre brûlante, des roches calcinées. N'attendez pas ici, pour rafraîchir le sol, les pluies périodiquement bienfaisantes de l'Inde. C'est un climat où deux espèces d'êtres vivans peuvent seuls subsister : le vautour et l'Arabe. Encore l'oiseau de proie ne ferait-il qu'effleurer la région maudite, s'il n'était appelé par l'instinct au banquet sanglant que le Bédouin lui prépare. Voilà, tel qu'il se reproduisait au souvenir de ses témoins, le tableau vrai de ces gigantesques tristesses que la vénérable antiquité a bien voulu, dans son aveugle indulgence, embellir du nom d'Arabie heureuse! Plus avant de par les contrées où nous venons de faire un pas, il s'agite une variété de population assez nombreuse pour qu'on ne lui refuse pas un certificat d'existence, quels que soient d'ailleurs ses droits de bourgeoisie. Ce fléau, l'un des moins anathématisés par la troupe expéditionnaire qui l'avait eu à subir déjà tout le long du Nil, fut pourtant autrefois une des dix plaies qui affligèrent le peuple de Pharaon. Nous voulons parler des sauterelles. Bien que la Haute-Égypte en voye chaque année partir des myriades pour le Sennâr et les plages de Nubie, le Nedjd est par-dessus tout l'oasis de l'insecte malfaisant. Porté là de préférence par ses fantaisies de villégiature, l'animalcule s'était permis, ces dernières saisons, d'enlever lambeau par lambeau toutes les pauvres robes vertes qu'essayait le timide palmier cherchant à réjouir le hargneux paysage.—En 1813, les

Égyptiens avaient fait précéder leurs colonnes par un corps de pionniers ayant mission de creuser une quantité de puits suffisante à la soif des soldats. Près de Tarapana et en plusieurs autres lieux, les Wahabis lancèrent leur cavalerie sur ce détachement que ses frères d'armes, suivant à une certaine distance, ne pouvaient secourir assez tôt. La manœuvre homicide ayant fini par être déjouée, le génie fatal de Saoud y suppléa par un expédient plus efficace encore et moins aventureux. Il fit boucher de pierres tous les puits entre Déraïeh, la Mekke et Médine, ceux qu'autrefois on attribuait à une race de géans et ceux récemment improvisés par les Wahabis, habiles à déterminer la profondeur d'une source par le seul aspect du terrain et des plantes qu'il nourrit. On le voit, les procédés de l'ennemi n'étaient pas d'assez bon goût pour qu'il lui fût taillé des croupières à l'eau de rose. Aussi l'ignorance des causes locales accuse-t-elle seule Ibrahim-Pacha d'avoir travesti en cruautés les exigences de la guerre, d'avoir intempestivement peuplé le désert de cadavres, et de n'avoir pas trouvé d'autre façon de tuer la révolte que de la noyer dans le sang. Il ne possédait qu'un petit noyau de troupes, il avait à soumettre un espace de pays incommensurable. S'appauvrir en faveur de tous les postes importans, c'était se ruiner d'hommes : or, la difficulté d'y établir garnison le contraignit à détruire quelques places fortes. En dehors de cette rigoureuse prévoyance, il se fermait la retraite et compromettait le succès de la campagne. Les phases difficiles au travers desquelles nous l'avons suivi pouvaient-elles être dominées par un caractère incertain et flexible? Au-devant des situations critiques se devait dresser une fermeté d'autant plus inexorable, qu'il fallait d'une main comprimer le fanatisme des tribus, et de l'autre assouplir l'indiscipline d'une armée dans laquelle s'entreheurtaient les élémens les plus disparates.

Étudiez aussi bien la trempe sauvage de l'adversaire national. En prenant pour devise le triomphe de sa foi ou le trépas, Wahab avait admis tous les moyens de massacrer l'agresseur, titre qu'il appliquait à toute créature humaine s'abstenant du schisme. Le Wahabi regardait comme prescrite

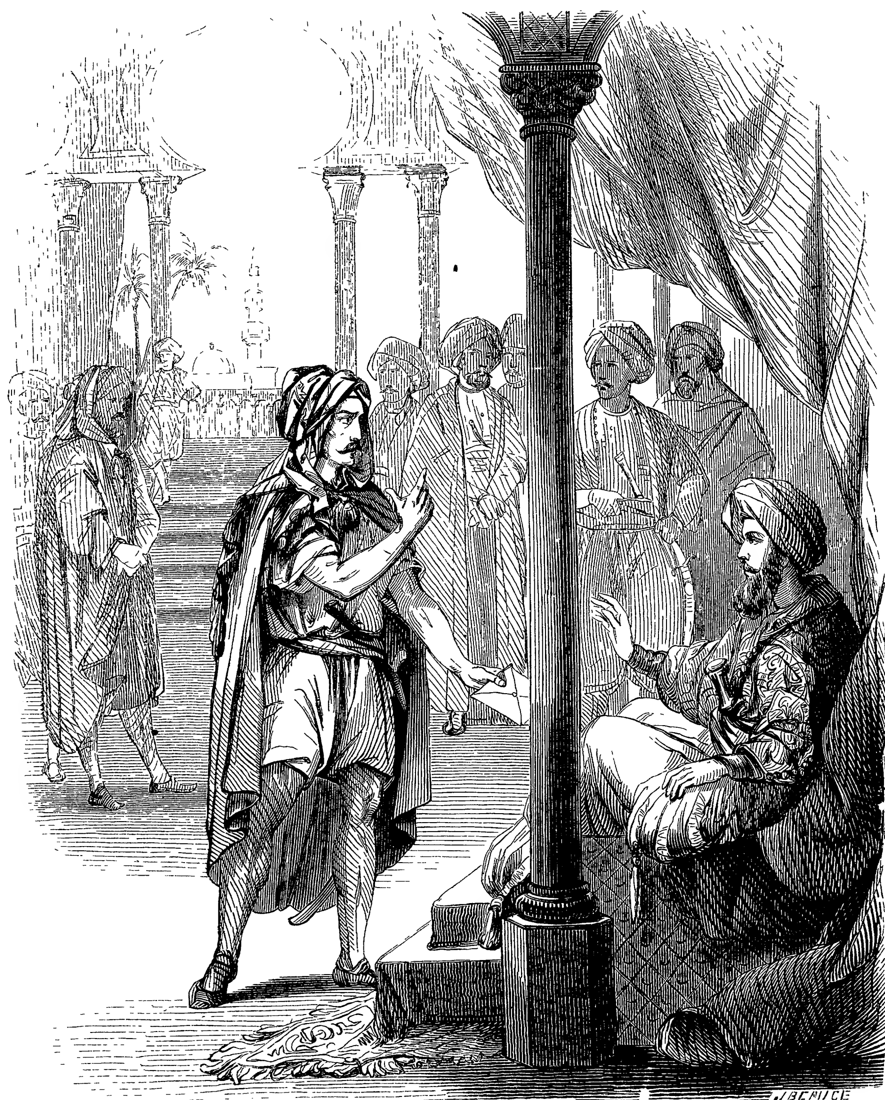
par un ordre divin que Mahomet avait consigné dans son livre, la lutte contre les mécréans jusqu'à leur conversion religieuse et jusqu'au paiement de l'impôt. En certaines tribus, il ne pouvait arrêter devant un fakyr les conditions des fiançailles, et n'eût osé d'ailleurs envoyé requérir le consentement d'une jeune fille, qu'après avoir rougi sa lance dans la mêlée. Ailleurs il devait, comme Tacite le rapporte des anciens Cattes, laisser croître ses cheveux sur le sommet du front, tant qu'il ne s'était pas signalé au carnage. « Dieu nous a investis de son sabre pour soutenir son unité contre les idolâtres. Pleins de confiance dans le Tout-Puissant et dans ces paroles sacrées *Allah akbar! Dieu est grand!* lesquelles saisissent de terreur nos ennemis au jour de la bataille, nous irons en avant et l'univers tombera sous notre volonté. » Ainsi disait-il avec emphase ; et quand vous lui parliez de résistance impossible : — « Si fort que tu sois, le Seigneur est ton maître ; en lui réside notre espoir. Nous défendons notre croyance et le culte du Dieu unique. Mieux vaut succomber pour la religion véritable que de vivre hors de son sein. » Et si vous approchiez ensuite l'homme de fer étendu sur le champ du combat, les sourds gémissemens de la douleur faisaient place au langage de la pieuse résignation : « Allah il Allah! Dieu est Dieu! » Et le murmure de l'agonie était couvert bientôt par la clameur d'une épouse, d'une sœur, d'une mère se traînant tout autour de la sinistre blessure. Le guerrier aux mâles proportions coudoyait dans la mort l'imberbe et le vieillard à barbe blanche. Le mourant fronçait un épais et sombre sourcil, puis il refermait la paupière afin de ne pas voir son vainqueur. Et s'il la relevait une dernière fois, c'était pour maudire, c'était pour frapper encore de ce triste et fier et intrépide regard, suivant la magnifique parole de Bossuet. Un prêtre des Wahabis, un molla interrogé pourquoi, dans le sac d'une ville prise d'assaut, la vie des ottomans, des chrétiens et des juifs n'était pas épargnée, cita pour exemple celui-ci : « Lorsque tu veux moudre un tas de froment auquel sont mêlés quelques pois, ne jettes-tu pas le tout ensemble sous la meule plutôt que de prendre la peine d'enlever les pois un à un? » Une assertion confirmera le naïf et cynique aveu du barbare. Durant les quatre

années de guerre entre le Nedjd et l'Égypte, il n'est pas cité un seul cas dans lequel un seul indigène ait fait quartier à un seul ennemi. S'étonnera-t-on maintenant si le meurtre et l'incendie ont châtié qui fulminait l'extermination par le fer et le feu? Les guerres dogmatiques s'éteignent tard; les attaqués s'intitulent toujours des persécutés, les victimes des martyrs : noms trop beaux pour ne pas séduire les prosélytes. Le wahabisme essaya encore de secouer ses cendres, surtout dans les années 1824, 1825, 1827, 1828, 1842; mais chaque fois que le sectaire s'est levé, il a entendu un tressaillement d'ailes, un bruit de becs; il a vu le milan vorace disséquant au soleil les squelettes séchés, les ossemens blanchis; il a senti rouler et frémir sous ses pieds les débris de ses frères jadis terrassés par Mohammed-Aly, par les fils du Vice-roi; et il est retombé de lui-même.

Venons aux résultats de 1819. Ibrahim-Pacha, en brisant les dominateurs des trois Arabies, rétablit le cours trop longtemps interrompu des caravanes, délivra de légitimes et palpitantes inquiétudes la Turquie et la Perse, arracha l'islamisme au danger d'une subversion totale. Ces conquêtes audacieuses dont l'Asie et l'Europe s'étaient émerveillées, il les reprit toutes pour les ajouter aux possessions ottomanes. Il déposa les clés du Nedjd, de la mer Rouge et du grand schériffat de la Mekke sur un trône qui, dressé d'hier, concentrait déjà l'attention du monde politique et attestait au dehors sa puissance comme il se faisait respecter au dedans. Les deux pachas d'Égypte qu'entourèrent l'estime et la reconnaissance des vrais fidèles, furent élevés au-dessus de tous les pachas de l'empire musulman. Au génie organisateur du père, les peuples dès-lors unirent dans leur pensée le prestige militaire du fils.

Les Arabes comparèrent les exploits d'Ibrahim aux prouesses les plus fabuleuses de leurs guerriers : ils lui donnèrent le pas sur le héros moderne dont ils chantent les louanges, sur Gedua ebn Gheïan êl-Schamsy qui se vantait de n'avoir jamais reculé, mais d'avoir fendu en un seul jour trente poitrines ennemies. Si Antar n'eût point été esclave, ils eussent comparé Ibrahim à ce vaillant qui, du haut de sa cavale Ghabara, fit dans une seule bataille rebondir huit cents têtes sur le sable.

Père, souverain militant, visir d'un Sultan ombrageux, Mohammed-Aly-Pacha, qui depuis plusieurs mois ne recevait plus de nouvelles d'Arabie, était, en octobre 1818, triplement et mortellement inquiet. Une ophtalmie se déclara sous l'influence des angoisses morales. Il fut prescrit aux cheikhs par le royal souffreteux de prier le ciel pour le succès des armes d'Ibrahim-Pacha et de lire tous les jours à cet effet, dans la mosquée d'êl-A'shar, le Bokhary, un des six écrivains qui ont recueilli les maximes du Prophète... Aux plus déchirantes anxiétés succéda la joie la plus vive. Osman-Aghâ, commandant d'Yambo, et Mohammed-Effendy, secrétaire d'Ibrahim, annoncèrent au Vice-roi la prise de Déraïeh. Le 18 octobre, le canon de la citadelle transmit aux habitans du Kaire le bienheureux message qui fut accueilli par sept jours de fêtes. Quelque temps après, le Vice-roi était reçu en grande pompe dans Alexandrie où les Francs, pour faire honneur en la personne du père aux exploits du fils, décorèrent leurs quartiers avec un goût sans pareil, avec une exquise élégance de tentures et d'illuminations. Les cœurs satisfaits sont disposés à la clémence : Mohammed-Aly, en échange des complimens de Seid-Omar-Makran banni à Tântha, permit à ce cheikh le saint pélerinage et poussa la générosité jusqu'à le rappeler d'exil. Ainsi devait-il un peu plus tard offrir courageusement asile sur la terre hospitalière d'Égypte à Mohammed-Bey-Abu-Nabbut, gouverneur de Jaffa, expulsé par le Divan; illustre réfugié en faveur duquel il fit plus encore, puisqu'après lui avoir sur sa propre cassette accordé une pension mensuelle de 36 bourses (4,500 francs), il le remit dans les bonnes grâces du grand-visir et lui obtint, avec sa réintégration au sein da la patrie, une charge nouvelle dans l'État ottoman. Alors que Mohammed-Aly séjournait dans la cité bâtie par Alexandre, une charmante surprise vint ajouter à ses douces émotions. Parut devant lui un visiteur couvert du caleçon de toile, de la tunique blanche, du caftan de drap et l'abbayeh; chaussé de sandales à liens de cuir s'attachant sur le pied, coiffé du dosmal, châle des fabriques de Mascate en forme de turban qui retombe sur la poitrine; et par dessous d'un mouchoir de coton rayé mi-vert mi-rouge laissant pleu-



M. Vaissière annonce à Méhemet-Ali la victoire d'Ibrahim

voir à pleines épaules ses belles franges triangulaires. Cet habillement étrange fut un objet d'agréable curiosité pour le Vice-roi. Qui avait revêtu le costume des Wahabis? Un de leurs vainqueurs, un Français, un aide-de-camp d'Ibrahim-Pacha, M. Vaissière, précédait l'arrivée prochaine des prisonniers faits dans la campagne : il apportait, avec des lettres de recommandation, les dépêches de son général qui, en lui remettant l'habit sous lequel il lui recommandait de se présenter, l'avait chargé de redire au dominateur du Nil combien l'armée d'Égypte avait droit d'être fière. Mohammed-Aly, pour reconnaître les services de notre compatriote, lui envoya, selon le vœu d'Ibrahim, une valeur en blé, riz et coton, égale à 50,000 talaris; puis, comme témoignage de son estime particulière, deux uniformes d'Osmanlis avec deux superbes châles de cachemire, l'un pour turban et l'autre pour ceinture. Le Vice-roi rentra au Kaire le 25 mars 1819, accompagné du cawegy de la Porte, lequel, au nom du Grand-Seigneur et en souvenir des victoires arabiques, lui offrit une montre, deux poignards, deux aigrettes garnies de diamans, deux riches pelisses dont l'une destinée à Ibrahim. Abbas-Bey, petit-fils de Mohammed-Aly, et Ahmed-Aghâ, fils de Tâher-Pacha, étaient nommés pachas à deux queues. Sa Hautesse enfin autorisait à conférer des grades de capigy Son Altesse le gouverneur de l'Égypte, qui en disposa immédiatement au profit de Hassan-Aghâ Ezargainguely, de Schériff-Bey, ministre des finances, de Khalyl-Aghâ et d'Aly-Bey. Les quatre investitures ne pouvaient couronner un plus digne choix.

Le 23 safar 1233, 11 décembre 1819, le jeune conquérant de l'Arabie est reçu à Choubrah par les grands de la cour, les chefs de l'armée en tête de leurs troupes, les aghâs et les notables. Il s'avance entouré des premiers personnages de l'Égypte, précédé par les trois queues attribut de sa dignité, ainsi que par douze chevaux couverts de harnais somptueux, de housses traînantes brodées d'or, d'écussons parsemés de pierreries, et dont les rênes sont tenues aux mains d'esclaves en habits de luxe. Le vainqueur des Wahabis entre dans la ville du Kaire par *Bad el Fotouh*, *la porte de la Victoire*, et gravissant les

plus hautes cimes du Mokattam, arrive par les deux rampes taillées dans le roc à la citadelle bâtie par Saladin. Les boutiques, les terrasses, les balcons, les fenêtres sont tendus et pavoisés. Une immense population roule ses flots joyeux sur le passage du guerrier. Aux applaudissemens et aux acclamations répondent les salves de l'artillerie et de la mousqueterie. Un seul homme peut-être, un seul dans toute la capitale égyptienne, semble faire défaut à la cérémonie; un seul homme est vainement cherché par tous les yeux, par tous les cœurs..... Et cet homme s'appelle Mohammed-Aly, père d'Ibrahim-Pacha! De quelque énergie qu'il soit doué, le Vice-roi ne s'est pas senti assez fort pour étouffer tant d'épanouissemens sous la froide et solennelle attitude qu'exige le rang suprême. Un sentiment de profonde et touchante convenance l'a entraîné bien plus encore. Il n'a pas voulu par sa présence attirer la plus petite part des ovations qui, aujourd'hui, appartiennent tout entières à son Ibrahim. Par cette heure de bénédiction, le souverain du Nil, penché aux galeries de la mosquée du Sultan El-Ghury, assiste simple spectateur au défilé du brillant cortége. Et il lève les mains vers Dieu en actions de grâces, et il les croise sur sa poitrine pour qu'elle n'éclate pas; et quand son fils vient à passer, oh! il n'y a plus de Vice-roi, il n'y a plus de souverain, il y a un père, un père dont le bonheur déborde..... Mohammed-Aly répand des larmes! Le lendemain, Ibrahim accueille les félicitations et les cadeaux des grands qui déposent à ses pieds des cachemires, des ouvrages d'or et d'argent, des pierreries, des perles, des rubis, des émeraudes et autres objets précieux. La valeur totale de l'offrande est portée au-delà de 6,000 bourses, ou 750,000 francs. Les fêtes se prolongent l'espace de sept jours. Sept nuits durant, les places et les rues s'ébattent splendidement illuminées. La bruyante population visite les bazars, les avenues du village de Boulak,— cet entrepôt du Kaire, ce port où débarquent les bateaux venant de la Basse-Égypte;— des nacelles ornées de peintures, de festons, de guirlandes, envahissent le roi des fleuves dont les rives animées tressaillent au bruit de l'artillerie et des pièces d'artifice.

L'écho des solennités franchit l'horizon littoral pour se ré-

péter au-delà du Bosphore. Le commissaire envoyé par le gouverneur de l'Égypte pénètre dans la capitale de Constantin, au travers des multitudes qui bordent le faubourg de l'antique Bysance, et reçoit des mains du kaïmakam la pelisse de martre zibeline. Le Sultan, ses ministres, le capitan-pacha, le seïmen-bâchy, le capigy-bâchy, le ridjal, puis le kislar-agâcy, le kapu-agâcy, et tous les ulémas, tous les généraux, tous les officiers militaires et civils, tous les grands employés de la cour, tous les grands employés de l'État, les eunuques noirs et les ennuques blancs du sérail, s'acheminent pompeusement vers la mosquée d'Eiub. Le mufty rend hommage à l'Éternel qui a daigné punir les profanateurs du temple d'Abraham et remettre sous l'autorité du khalife les cités chéries du Prophète. Le Grand-Seigneur retourne en son palais et monte au siége impérial dressé dans la salle du trône. Les dignitaires accourent complimenter Sa Hautesse. Là aussi les fêtes se continuent sept jours. Le matin, à midi et le soir, les batteries du sérail, de la flotte et de la ville font chorus. Monarque et sujets se lèvent avec chaque soleil pour aller dans les kanges ou à cheval se divertir, faire *binich*, en quelque site agréable. Pendant que de l'une à l'autre zône de l'empire ottoman, le nom d'Ibrahim-Pacha retentit admiré, Dieu envoie au prince une poignante épreuve, afin ne prévenir en lui les exaltations orgueilleuses et de lui enseigner que les têtes les plus altières se courbent encore sous une verge plus puissante; car les hauts seigneurs ne sont-ils pas les premiers vassaux de la mort?

Ibrahim a vu naître un fruit de ses amours avec une esclave persane achetée à Médine Quarante jours après la reddition de Déraieh, le nourrisson et la mère, portés par un chameau dans une litière couverte et accompagnés de quatre cents hommes de cavalerie, sont venus en Arabie donner à l'heureux généralissime, dans un double baiser, la récompense de ses travaux. Le carrosse du pacha, auquel sont attelées quatre mules, a fait la même route, et Ibrahim prend plaisir à étaler dans le riche équipage son trésor enfantin : il se penche pour mieux entendre le peuple conquis saluer humblement le jeune maître. Lors de son dernier passage par Médine, le pacha, qui n'entourait pas

d'une tiède affection la mère de son Osmân-Bey, la perd à la suite d'un second enfantement, elle et le nouveau-né. Il remet aux soins de son kiâya le rejeton survivant, pour le conduire à Suez. Le petit prince ne s'est pas plutôt endormi sous l'atmosphère égyptienne, que, frappé sur les genoux d'une négresse par une femme blanche qui voulait atteindre la femme de couleur, il éprouve des convulsions..... Deux jours plus tard, il n'est déjà plus ! Osmân-Bey avait quatre fois seulement vu le nénufar, que célèbre Hérodote, dérouler sur l'onde son manteau de feuilles brodé soit d'argent soit d'azur. Quatre fois seulement les doux yeux noirs d'Osmân-Bey avaient vu reverdir le panache de l'odorant mokhayet ou sébestenier, quatre fois la figue dorée se suspendre au tronc de l'onduleux gimmeyz ou sycomore, quatre fois sur la branche du nebkah ou lotus, croître la pomme savoureuse qui charma les compagnons d'Ulysse. Le cœur paternel d'Ibrahim saignait à flots, dans l'heure même où ce Charles Martel de l'islamisme versait le baume des joies compensatrices au cœur paternel de Mohammed-Aly.

Sur les degrés inférieurs de l'État se reflétait la double impression. Plus d'un père évita la présence de ses amis, se réfugia lui aussi dans le secret des temples, y pleura lui aussi mais d'amertume et en s'exclamant : « O mon lion! ô mon dromadaire! ô l'appui de la maison! ô mon chéri! ô mon unique! ô mon malheur! » Car il ne revoyait pas son pauvre fils enseveli sous le sable du Nedjd, et il s'était vu aborder ainsi par un arrivant : « Que Dieu te dédommage par quelque félicité! » Mais comme ils furent les bienvenus ces Benjamin qui s'en retournaient de la moisson des palmes! Ils avaient souffert : s'en souvenaient-ils puisqu'ils avaient vaincu? Ils étaient beaux avec leurs bas rouges et poudreux, leurs vestes aux broderies effacées, leurs chemises aux larges manches retroussées d'où s'échappaient des bras nerveux, noircis et velus! Ils étaient beaux avec leurs petits bonnets ou leurs turbans tout déchirés par des coups de lances. Ils étaient beaux avec leurs pistolets luisans, leurs prunelles d'aigles et leurs moustaches brûlées par le grand astre! Ils arrivèrent au même mois, — celui de *safar*, le deuxième de l'année, — vers le même jour qu'arriva

la caravane de la Mekke. N'allez pas croire que les pélerins, au terme du pieux voyage, aient été les seuls accueillis par une joie empreinte de respect, les seuls sur lesquels désormais semblera planer un souffle d'en haut, les seuls dont l'intercession sera regardée comme ayant crédit auprès de Dieu! Voyez plutôt ces braves qui, pour faire plier le front au féroce Wahabi, ont passé par tant de rudes labeurs, tant d'extrêmes privations. Leur marche sinueuse et terrifiante n'a pas dévoré un espace moindre de 150 myriamètres. Indolens aujourd'hui et farouches comme la panthère ou le fahd, — cet énorme et redoutable chat-tigre des montagnes du Nedjd, — ils circulent doucement au travers des basars, ils dorment de lassitude, accroupis sur les bancs des cafés. Quelques vieilles femmes cheminant frôlent de leur milayeh, — de leur immense voile en tissu de fil, à carreaux bleuâtres, — les libérateurs des lieux saints. Elles espèrent, par ce contact vénéré à l'égal de celui du *santon*, obtenir une convalescence ou toute autre faveur miraculeuse. Ah! sans doute cela s'appelle de la superstition; mais lorsqu'après avoir couru loin sur l'Arabe, nos héroïques soldats, à nous, rentrent dans l'Afrique française ou dans la mère-patrie, le visage suant, la poitrine saignante, la chaussure en lambeaux, l'uniforme troué de balles et l'étendard en guenilles, le premier mouvement de leurs frères n'est-il pas d'élever aux sublimes vagabonds un autel de lauriers!

IX.

AFRIQUE SUPÉRIEURE.

1819—1823.

Séduit par sa propre fortune, le maître de la péninsule arabique voulut ouvrir de nouveaux espaces à ses plans d'intelligente domination. Las de faucher, le possesseur des vallées du Nil s'occupa d'étendre sa récolte. Il remit au commandant de la province de Bahyreh, Hassan-Bey-Chamachergy, les soins d'une expédition scientifique et militaire ayant pour objet la conquête de l'oasis de Syouah et la recherche des ruines du temple jadis consacré au souverain des dieux. Soutenus d'une couple de mille hommes et de quelques pièces d'artillerie, trois Européens, MM. Drovetti consul-général de France, Linant élève de marine, Ricci médecin et dessinateur florentin, aidèrent largement au double but qu'on accomplit de la façon la plus heureuse. Ils dessinèrent les plans et les aspects les plus curieux de la contrée. Le départ s'effectua de Terrâneh, quatorze jours après on parvint à Zeytoun. Les Européens s'y arrêtèrent pour observer les monumens antiques, Hassan-Bey poussa deux lieues plus loin et il atteignit Syouah. La population avait déjà inondé les alentours et forcé à prendre place dans ses rangs une caravane de cent Arabes, venus des environs de Benghazy pour affaires de commerce : masquée derrière ses retranchemens, les murs de ses jardins et ses épais dattiers, elle combattit avec une bravoure des plus énergiques. Ses mille fusils ne se turent pas une seule minute durant l'espace de trois heures. L'emploi de l'artillerie devint nécessaire, un boulet tua une femme et ses enfans, la frayeur alors s'empara des assiégés qui renon-

cèrent à la lutte. Ils avaient perdu quarante hommes, Hassan-Bey quinze. Le chef égyptien frappa aussitôt une contribution de 10,000 talaris pour indemnité de guerre, et parla de leur imposer en outre une redevance exorbitante de 2,000 charges de dattes par an. Le chevalier Drovetti obtint du bey en faveur de ces malheureux une forte réduction dont il se rendit garant à l'endroit du pacha. Les voyageurs voulurent entrer dans la ville; mais les habitans s'y refusèrent, peu jaloux de laisser décrire les sources et les routes qui pouvaient un jour mener à la ruine d'une indépendance protégée par des mers de sable. Hassan-Bey menaça d'une seconde attaque, et il fut obéi. Les chrétiens se livrèrent sans autre obstacle à leurs savantes investigations. Ils firent également visite au lac mystérieux de l'île Arachyeh où ils espéraient trouver le temple de Jupiter Ammon, et sur lequel pointaient seuls des îlots, des blocs de notron, des roches nues. La vieille maison sainte qu'ils cherchaient leur parut être, à la suite de nouvelles études, le temple d'Omm-Beydah, vaste débris placé dans Syouâh même. Le 1er juin, le Vice-roi revint d'Alexandrie au Kaire. Peu de semaines plus tard, il repartait pour la première de ces deux cités, où le shah de Perse lui envoya des oiseaux rares, des cachemires d'un fin tissu, des chevaux de race arabe. Durant cette seconde absence, les rênes du gouvernement furent conduites par Ibrahim-Pacha qui fit célébrer par huit jours de fêtes la circoncision de son neveu Abbas-Pacha. Quatre cents enfans de familles pauvres, auxquels furent distribués un lit, un habillement et 25 piastres, escortèrent le jeune prince qu'on promena par toute la ville, et subirent ensuite la même opération. Abbas reçut, dans le palais d'Ibrahim, en présence du khâdy, des cheikhs et des grands officiers de la cour, cette espèce de baptême musulman. Pourquoi son père, Tussun-Pacha, ne présidait-il pas aux cérémonies? C'est que, depuis trois ans déjà, le fils cadet de Mohammed-Aly était mort dans le délire et les convulsions. Il commandait les troupes campées sur la branche de Rosette, et dans son quartier-général de Bérembal se délassait des fatigues, des privations de l'Hedjâz, entouré de musiciens, de danseurs et de ravissantes esclaves. Son corps s'enfla et devint livide : ces symptômes

firent d'abord croire à la peste; mais la cause véritable du décès fut la volupté, une dernière nuit d'amour passée en la compagnie d'une trop belle Géorgienne. Lorsque le souverain du Nil fut averti par les pleurs et les paroles entrecoupées de son kiâya-bey à genoux, que Tussun avait cessé de vivre, il se précipita le visage contre terre. On le releva, et tour-à-tour la prière ou la menace aux lèvres, il redemanda celui qu'il ne devait plus revoir! Comme le silence lui répondait seul, alors le vieillard pleura, il pleura longtemps! Depuis Boulâk jusqu'à l'Imam-Chafay (temple des sépultures augustes), il voulut avec le khâdy, les cheikhs, les grands et les chefs de troupes, suivre à pied les restes chéris. Le lendemain il distribua d'abondantes aumônes. — Saigner ainsi dans ses entrailles, c'est éprouver au fond de soi tous les brisemens d'une douleur paternelle. Jacob se couvrant de cendres et adjurant Dieu de le laisser rejoindre au cercueil son trésor, Jacob ne sut pas gémir avec plus d'angoisse et de sentiment profond sur le fils de la maison des larmes. Chez Tussun, les libéralités du jour n'avaient jamais tari la source des libéralités du lendemain. Il disait: « Le fils d'un monarque bienfaisant pour son pays, comme les brises qui amènent la nue fécondante, doit rival de la pluie verser l'abondance. » On disait de lui, comme de Yaya, fils de Khaled et visir de Reschyd : « Qu'un avare touche seulement la paume de sa main, son avarice dès-lors se convertira en générosité sans bornes. » Il repose abrité sous un dôme de forme antique, et non loin de Bâb êl-Zoueyleh; un sibyl ou réservoir d'eau lui a été consacré : puisse jusqu'à la fin Dieu le couver de son regard humide!

Les douces jouissances de la paternité en consolèrent les amertumes. Ibrahim, sur qui le royal patriarche reporta désormais sa foi et ses plus précieuses complaisances, Ibrahim que son père chargea deux fois, en 1812, de la levée des impôts dans les villages du Saïd, avait su concilier dans une équitable mesure et les exigences de son mandat et les intérêts qu'il était venu arbitrer. Gouverneur de la Haute-Égypte en 1813, 1814 et 1815, gouverneur provisoire de l'Égypte en 1820, il s'était constamment appliqué à contenir dans leurs orgies de puis-

sance les despotiques cheikhs de cantons : aussi les malheureux fellahs, dont il avait défendu les droits, lui faisaient-ils partager les vives prédilections qu'ils témoignaient à Mohammed-Aly pour les avoir affranchis des beys et des kâchefs.

Les débris des Mamluks chassés d'Ibrim s'agitaient encore dans le Dongolah dont ils avaient tué ou réduit les souverains. Orgueilleux d'un nouvel et sanglant simulacre d'autorité, ils se préparaient à redescendre en Égypte. Mohammed-Aly résolut de les aller chercher une dernière fois. Il se proposait, dans cette entreprise militaire, d'autres avantages encore : la possession de la Nubie, l'exploitation des mines d'or et de diamans que la croyance populaire attribuait à la province de Dongolah, aux royaumes de Sennâr, de Kordofan et de Dârfour; l'occasion d'éloigner une soldatesque dont l'indiscipline pesait à l'Égypte et à son gouvernement; la faculté de recruter un surcroît de population ou d'armée patiente, frugale et robuste parmi les Noirs. La Haute et la Basse-Nubie furent marquées dès-lors sur la carte comme faisant partie du pachalik égyptien, le Sennâr comme devant recevoir dans un avenir immédiat la même destination. Les indigènes qu'on allait combattre étaient d'intrépides soldats habiles en équitation, des hommes à peu près nus et sans armes à feu, mais qui savaient manier en maîtres le sabre à deux tranchans en lames d'Allemagne dont le fourreau est en cuir, la poignée de bois, et la lance montée sur une hampe à dents. Le defterdâr Mohammed-Bey dut pousser une reconnaissance avec cinq cents cavaliers jusqu'aux frontières du Dongolah. Les Mamluks voisins se retirèrent à Chendy. Vingt-cinq d'entre eux, les plus effrayés, vinrent au Kaire, vêtus de chemises blanches, implorer la clémence de Mohammed-Aly. Le Vice-roi promit de les gracier tous, excepté Mohammed-Bey Manfukh et Abderrahman-Bey, leurs principaux chefs depuis le doyen octogénaire Ibrahim-Bey, mort en 1816 quelques semaines après Setty Néfysseh, la veuve de son ancien compétiteur Murad. En même temps qu'on rassemblait à Esneh des chameaux pour les transports du désert, trois mille bateaux étaient, au mois de juin 1820, réunis dans le port du Vieux Kaire pour y recevoir trois mille quatre cents hommes

d'infanterie, dix pièces de canon et un mortier, les munitions et les effets de campement. La flottille mit à la voile. Deux mille cavaliers, parmi lesquels cinq cents Bédouins Ababdeh sous les ordres d'Abdyn-Kâchef, remontèrent les bords du Nil jusqu'à Syenne, lieu désigné pour le rendez-vous général. Deux jours après, partit, avec trois ulémas chargés des fonctions diplomatiques, gratifiés à l'avance de 15 bourses et d'un habillement, le plus jeune fils du Vice-roi, Ismâyl-Pacha : ce prince commandait l'expédition. Il franchit la première et la seconde cataracte, puis Dongolah, sans éprouver de résistance. A deux journées de la capitale nubienne, il rencontra la nombreuse et guerrière tribu des Châykyés qui, terreur et fléau du pays, tyrannisait les habitans et dépouillait les caravanes. Uniquement escorté de son avant-garde, le pacha ne craignit point de se jeter au loin dans ce périlleux territoire. Un groupe assez fort ayant prétendu lui barrer le chemin, le prince lui passa sur le ventre : six têtes de cheikhs et cinq cents oreilles d'Arabes portèrent à Mohammed-Aly un gage sanglant des exploits de son fils. Après une marche de huit jours, pendant laquelle se repliait sans cesse un adversaire prudent et désireux de concentrer ses forces, on se reposa au bord du Nil dans les champs de dourah et de maïs qui environnent le bourg de Korty. Des parlementaires furent envoyés vers les Nubiens pour les sommer de remettre leurs armes et leurs chevaux, de s'en tenir à la culture des terres et au paiement d'une modique redevance. Les Chaykyés tombèrent d'accord sur la question du tribut; mais plutôt que de se dessaisir de leurs chevaux et de leurs armes, ils se déclarèrent prêts à tenter les chances les plus extrêmes de la bataille. Le jeune prince, impatient de lutte et de gloire, ne pouvait s'accommoder d'une telle restriction. Il détacha cent éclaireurs arabes qui, bientôt surpris et cernés, laissèrent, en dépit d'une résistance toute fiévreuse, quatre-vingt-quinze des leurs et vingt chevaux. Ismâyl n'avait autour de lui que huit cents hommes de cavalerie sans aucune bouche à feu : il n'en mit pas moins aussitôt sa petite troupe en mouvement. On s'avança dans une vaste plaine dont l'horizon s'étendait à la distance de 4 milles : on s'assura d'une bonne

position entre les terrains cultivés et les sables du désert. L'ennemi ne parut pas de la journée, on passa la nuit en veilles pour l'attendre.

Le lendemain 27 moharrem 1236, 4 novembre 1820, sur les trois heures de l'après-midi, se montrèrent une quarantaine de Chaykyés, lesquels s'efforçaient d'attirer les Égyptiens. Ismâyl n'était pas d'humeur à se faire prier. Il parcourut les rangs et, plein d'une pétillante ardeur, exhorta les courages. C'était la première fois que le prince faisait la guerre : plusieurs vieux soldats parmi les kâchefs se crurent en droit de lui adresser quelques observations. Ismâyl, d'une voix altière, leur demanda qui d'eux ou de lui commandait ici. Tous alors ayant protesté de leur soumission respectueuse : — « En ce cas, repartit le fils de Mohammed-Aly, je suis content, et la victoire nous appartient. » Il prescrivit les dispositions à suivre, et bientôt le nuage qu'on avait vu grandir en avançant par l'est rejeta de son sein des races d'hommes, de chevaux, de dromadaires. Fantassins et cavaliers portaient le sabre et la lance; les chefs seuls, couverts de cottes de mailles et de longs boucliers en peau de crocodile ou d'hippopotame, avaient dans les mains des fusils à mèche. L'infanterie se rangea sur une ligne et la cavalerie derrière. Assise sur un chameau couvert du plus riche harnais, une jeune fille de la tribu donna le signal de l'action par un de ces roucoulemens, disons mieux, un de ces gloussemens en octave, si familiers à l'Arabe. Des cris aigus et mille fois répétés se joignirent au fracas des cymbales; puis l'infanterie montée sur des dromadaires courut sur l'aile droite des Égyptiens, tandis que la cavalerie se portait vers la gauche. L'engagement fut des plus opiniâtres; la victoire demeurait incertaine. Abdyn-Kâchef, placé à la tête d'une réserve de deux cents Bédouins, chargea trois fois avec une impétuosité peu commune, et il put rompre enfin la cavalerie des Chaykyés. Le pacha s'unit de sa personne à cet effort d'une habileté intrépide : tous les deux s'exposèrent en avant de leurs gens dans les chocs les plus vifs, le byn-bâchy Omar-Aghâ les soutint à son tour, et l'ennemi fut culbuté après trois heures de combat. Toutefois la cavalerie des Chaykyés, forte de mille hommes, n'en perdit

que cinquante ; une fuite rapide favorisée par l'approche de la nuit déroba le reste au fer du vainqueur. L'infanterie, en revanche, porta le poids de l'irritation égyptienne. Elle se composait d'un ramas de misérables cultivateurs dont les guerriers leurs compatriotes s'étaient servis comme d'un rempart. Ces pauvres êtres, sans armes pour la plupart et fanatisés par un prétendu saint qui leur enseignait que les balles ne tuaient pas les vrais croyans, s'étaient précipités sous le feu avec une confiance aveugle. Tous avaient eu soin de se munir de cordes, persuadés que leurs adversaires s'empresseraient de tendre les deux mains. Quelques-uns même, dans l'intime conviction qu'ils s'étaient rendus invisibles par leurs sortiléges et leurs talismans, pénètrèrent après le combat jusqu'à la tente d'Ismâyl. Reconnus et arrêtés au moment où ils en allaient franchir le seuil, — car à leur assurance on les avait pris d'abord pour des gellâbys amis du pacha, — ils furent interrogés sur leurs vrais desseins. Ils répondirent franchement qu'ils avaient eu pour espoir de saisir le prince, de le garotter et de l'enlever du milieu des siens pour le conduire en cette situation à son frère Ibrahim, le fameux vainqueur des Wahabis. Crédules au-delà de toute mesure, ces insensés ne s'expliquèrent pas comment si près du but la protection de leurs amulettes leur avait pu faillir. On en vit d'autres, atteints de plusieurs balles et brisés par les douleurs suprêmes, rire de la mort qu'ils disaient impuissante contre leurs blessures les plus meurtrières. Il est vrai qu'un grand nombre devaient l'égarement de leur raison à une seconde influence. Combien s'élançaient au plus fort de la mêlée, tenant en mains un vase rempli de bulbul, — bière énivrante, — et s'exaltant de cette joie folle qui anime une orgie ! Ils jetaient des poignées de sable à la tête des Égyptiens, ou bien ils leur adressaient comme à des frères en religion le *Salâm-aleykom* (salut sur vous). La raillerie fut chèrement payée par ces malheureux : ils étaient venus sur le champ de bataille au nombre de deux mille cinq cents, huit cents y demeurèrent. Le pacha n'eut que trente morts et quarante blessés. Le soir même il transporta son camp sur les bords du fleuve. Quelle que fût son ardeur à contenir des excès devenus une sorte de complément

aux triomphes orientaux d'alors, la soif du viol et du meurtre, la fureur du pillage et de l'incendie eurent lieu de se satisfaire. Korty, le principal village des Chaykyés, fut la proie des flammes ; toutes les oreilles qui se trouvèrent à portée d'un yatagan subirent l'amputation. Ismâyl en expédia dans un sac sept cent vingt à son père, comme témoignage du succès conquis. Ce genre de mutilation fut aussi pratiqué sur des femmes : Ismâyl réprimanda vertement les opérateurs, et défendit tout acte de violence à l'égard d'un sexe trop faible pour se bien défendre. Six cents captives que l'esclavage attendait furent, par son ordre, amenées en sa présence ; les unes se lamentant, les autres se résignant, toutes se répétant : « On nous traîne au supplice, la main de Dieu frappe les compagnes des Chaykyés ; ce qui est écrit dans les destins s'accomplira. » Quelles furent la surprise et l'émotion de ces infortunées, lorsque, au lieu d'un trépas cruel ou de traitemens ignominieux, elles reçurent avis que le pacha, pour les soustraire aux insultes, les faisait transporter dans l'île de Chatrab avec toutes choses nécessaires à leur existence ! Des Nubiens de Dongolah, que les Chaykyés avaient par force introduits dans leurs rangs, furent de même relâchés et renvoyés au toit de la famille. Le 28 moharrem, 5 novembre, vingt prisonniers recueillis non loin du camp parurent devant Ismâyl, qui leur demanda en quel nombre ils l'avaient attaqué la veille ; ceux-ci ne manquèrent pas d'exagérer. — Nous étions, dirent-ils, cinq mille sans compter Dieu. — Eh bien ! ajouta le prince, retournez à vos chefs, informez-les de ce que j'ai su faire avec peu de soldats contre beaucoup ; eussiez-vous décuplé le chiffre de combattans que votre sort n'eût pas été plus heureux. Reportez à vos chefs qu'ils méconnaissent la mesure de mes forces : ils n'ont pas vu le quart de mon armée ; j'ai douze pièces d'artillerie qui vous extermineront tous. Quand mes troupes s'acharnent au carnage, il n'est plus en ma puissance de les arrêter : vos demeures brûleront ; vos femmes et vos enfans tomberont sous le glaive. Conseillez à vos chefs de se soumettre, ils m'auront épargné le regret de répandre des flots de sang. A chacun de vous mon trésorier donnera deux séquins ; allez, vous êtes libres. » L'allocation fut en effet remise aux pri-

sonniers, qu'une escorte mena hors du camp et laissa partir sains et saufs.

Les beaux traits d'humanité que nous avons reproduits honorèrent Ismâyl-Pacha; mais ils ne persuadaient pas plus aux vaincus l'esprit d'obéissance, que n'y réussissaient les exhortations ou les menaces des ulémas nouveaux plénipotentiaires. Les Chaykyés franchirent 12 kilomètres plus loin le fleuve à la nage ou à cheval ou sur des pièces de bois; s'étant ralliés ils prirent position auprès du mont Dager que domine un château fort. Ismâyl, que deux cents cavaliers et trois cents fantassins venaient de rejoindre avec deux canons, traversa le Nil à son tour en tête de quatre cents chevaux. Les Chaykyés, dont toutes les forces étaient réunies, assaillirent les Égyptiens de pierres lancées au moyen de la fronde; puis coururent sur eux la lance en avant. Le pacha soutint le choc et donna au gros de sa troupe le temps d'effectuer le passage : ensuite il ébranla ses fantassins, leur recommandant de masquer les deux pièces d'artillerie. Une manœuvre subite, simultanée, rompit leur première ligne, et alors la mitraille éclata creusant de larges vides; une double décharge à demi-portée suffit pour la dispersion des Chaykyés. Quatre-vingts d'entre eux se précipitèrent pêle-mêle dans le château et voulurent opposer quelque résistance. Un boulet tombé au milieu de l'enceinte brisa ce reste d'énergie, la forteresse ouvrit ses portes. Le champ de bataille lui-même était presque entièrement dépeuplé de Nubiens. Les femmes n'encourageaient plus de leurs cris les époux, elles s'attachaient aux derniers combattans, et, saisies d'une sorte de panique, s'efforçaient de les entraîner après elles. La cavalerie cette fois encore trouve son salut dans une fuite nocturne. Les populations voisines subissent les calamités prédites par Ismâyl-Pacha aux vingt captifs de la journée de Korty. Le bourg de Dager s'abîme dans les flammes qui dévorent mille Arabes des deux sexes et de tout âge. Une enfant conduite en servitude est disputée par sa mère au ravisseur : celui-ci contraint à l'abandon de sa proie la poignarde sur le sein maternel. Une femme qui refusait d'assouvir la passion d'un ennemi est à l'instant frappée du couteau. Les Bédouins arrêtent une jeune fille de 16 ans, belle de visage,

élégante de formes, et portant pour costume la ceinture à franges de lanières ornée du coquillage univalve, symbole de virginité; pour chaussure de longues sandales indiquant par leur travail précieux une haute condition. Les charmes de la douce créature ont séduit moins encore ses nouveaux maîtres que l'appât d'un salaire : elle est menée à Ismâyl-Pacha qui ne peut retenir en la voyant un geste d'émotion. Il la questionne sur sa naissance. — On m'appelle Zafié, mon père est prince. — Quel est son nom? — Le mélek (ou chef de province nubienne) Ziber. — Et elle fond en larmes. Touché de sa candeur, de sa tendresse filiale, Ismâyl-Pacha la revêt d'une riche tunique, lui donne un collier de sequins d'or et une foule d'autres bijoux. L'inconsolable enfant redemande son père et sa simple parure. Le général égyptien calme les inquiétudes et rassure le pudique effroi de sa prisonnière, la fait asseoir sur un chameau et reconduire entre une escorte d'officiers au mélek son père. Ce dernier, qui avait appris l'enlèvement de sa fille, revenait avec plusieurs des siens pour la délivrer ou périr. Il s'avançait en toute hâte, lorsque Zafié la chérie se jette sur sa poitrine haletante. Il croit d'abord à un rêve ; il regarde longtemps cet ange, comme s'il craignait que Dieu et le Prophète ne lui eussent vraiment pas envoyé le sien. Tout-à-coup ses yeux roulent une fièvre inquiète, un éclair farouche se dessine sous l'ombre d'un sourcil plissé. Le prince nubien parcourait du regard le somptueux ajustement de la captive. Après un long et douloureux silence, il dit presque d'une voix tremblante : « La vierge du mélek Ziber est-elle toujours digne de vivre parmi ses compagnes? — O mon père ! s'écrie Zafié, ta fille est pure et le fils de Mohammed-Aly-Pacha est un noble adolescent ! » Ziber, transporté d'admiration et de reconnaissance pour les procédés généreux de son ennemi, détermine tous ses hommes à suivre son exemple, et s'en va, mettant bas les armes, embrasser les genoux du Scipion égyptien. Le mélek Omar imita Ziber, il présenta sa soumission. Le mélek Chauych, commandant suprême de la tribu, dépêcha son fils vers Ismâyl pour lui offrir de beaux coursiers et solliciter une trève de quelques jours. Ce jeune homme âgé de 18 ans avait été blessé en combattant auprès de son père : il fut reçu avec

bienveillance par le prince qui lui donna sa parole de n'entamer aucun mouvement hostile contre les Chaykyés, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se défendre. Le pacha fit remettre aux méleks soumis de leur gré des vêtemens d'honneur, puis il les maintint dans leurs fonctions. Les méleks récalcitrans furent destitués, ruinés, assimilés aux plus obscurs de leurs anciens sujets. Le bon ordre se rétablit, les familles rentrèrent avec les troupeaux et reprirent tranquillement leurs allures laborieuses à l'abri de la protection égyptienne. Les pays limitrophes regardèrent le fils du Vice-roi comme un libérateur, pour avoir su abolir la puissance tyrannique des Chaykyés. Les provinces conquises furent, à l'instar de l'Égypte, partagées en gouvernemens et districts régis par des moudyrs et des kâchefs. Ces hauts administrateurs choisis dans l'armée ne purent être à l'avenir que des Égyptiens ou des Turcs. Les Chaykyés victimes du dernier combat restèrent une semaine sur le lieu où ils étaient tombés. Ismâyl-Pacha eut besoin de remuer l'indifférence de leurs compatriotes pour les décider à ensevelir le rebut des vautours. Non loin des décombres de Dager, plusieurs tertres de pierres accumulées qui désignaient autrefois les limites de la province marquent aujourd'hui le champ de bataille.

A deux journées de cet endroit mémorable, Ismâyl séjourna un mois pour remplacer les chameaux perdus, attendre la flottille ainsi que les autres corps de troupes et réduire le petit nombre de villages qui ne s'étaient pas rendus à discrétion. Il traversa encore le Nil, et, suivi de ses deux mille cavaliers, il marcha sur le Sennâr, en passant par le sud-est du désert de Bayouda pour éviter un long circuit du fleuve. Les affûts, les dix pièces de canon et le mortier composant l'artillerie, furent transportés chacun à double dos de chameau. L'infanterie côtoya la rive droite par détachemens. La cavalerie elle-même se divisa dès l'ouâdy èl-Argoul pour que le concours d'une trop grande quantité d'hommes ne fît point manquer l'eau des puits. Le trajet fut pénible. On se trouva quelque temps égaré, grâce aux guides arabes qui, pour s'apprendre à cheminer en meilleure voie, reçurent trois ou quatre cents coups de bâton sur la plante des pieds. Exténués de fatigue, les animaux tom-

baient sous la charge. Les soldats descendaient la nuit de leurs montures pour n'être pas vaincus et renversés par le sommeil. On fut instruit par un courrier, le 1er mars 1821, que deux ou trois mille adversaires campaient à une distance de quinze lieues en avant. Un second courrier vint, au bout de quarante-huit heures, démentir cette nouvelle qui avait été une ruse d'Ismâyl pour encourager par l'espoir d'une action prochaine ses troupes quelque peu abattues. Le pacha, désireux d'imposer aux habitans de Berber chez lesquels il arrivait, rangea ses guerriers en bataille. La bigarrure des costumes et des harnachemens, l'effet bizarre des soldats munis d'armes diverses, chargés de leur petit violon, de leur sac à tabac, de leur longue pipe; l'agilité brillante des chefs revêtus d'or, les caracoles de leurs chevaux, les miroitemens de leurs sabres au soleil, tous ces reflets d'une magnificence vraiment pittoresque séduisirent les populations de Berber. Le mélek Nâser-A'dyn, les cheikhs, les fakyrs et les principales autorités vinrent à la rencontre d'Ismâyl-Pacha, le félicitèrent de ses récens triomphes et promirent obéissance au destructeur des Chaykyés. Les Égyptiens se reposèrent quatre jours dans cette grande ville dont les ressources abondantes en fourrages, en bestiaux, en dattes, maïs et blé, furent un dédommagement des privations souffertes. Le 12 mars 1821, un fils de Nemr, prince de Chendy, apporta l'hommage de son père. Ismâyl dépêcha Divan-Effendy vers ce mélek pour l'engager à se présenter lui-même. Nemr arriva au camp le 22 mars, dans une espèce de palanquin porté par deux chameaux. Devant lui marchaient deux hommes avec des lances, puis deux autres avec de longues cannes à grosses pommes d'argent. Des sabres pour la plupart de ce précieux métal, des lances, des boucliers, servaient d'armes aux cinquante soldats composant sa garde. Simple mais élégant par l'habit, le mélek au regard dur, à l'humeur sombre, était couvert de deux larges chemises ou robes très-fines : celle de dessous était blanche, et celle de dessus en étoffe de l'Inde, chinée. Il avait des sandales de cuir et le bonnet distinctif des méleks, en indienne piquée. Il portait au cou des colliers de derviche et des sachets en cuir renfermant des papiers mystérieux sur lesquels se trouvaient

écrits certains versets du Koran. Une façon de manteau royal flottait à son épaule. Cet homme de six pieds mais dont l'orgueil et l'audace avaient toujours été mesurés au niveau des montagnes les plus altières, se prosterna humblement plusieurs fois, et, suivant l'invitation qui lui en était faite, s'assit à terre sur un tapis devant Ismâyl, baisa des deux côtés la main du prince, et la plaça ensuite sur sa tête comme signe de soumission. Le pacha lui fit entendre que sa visite aurait dû être un peu moins tardive. Le mélek répondit : « Je suis le serviteur d'Allah et du Sultan, de Mohammed-Aly-Pacha et d'Ismâyl-Pacha. » Dix minutes écoulées, Nemr sortit pour se rendre chez le khaznadar du prince égyptien, il y reçut la pipe et le café. Deux superbes chevaux abyssiniens ayant été offerts de sa part au fils du Vice-roi, Ismâyl, à son tour, lui envoya un beau coursier dont scintillait le splendide harnachement, un frais costume, une tente verte, et chaque jour des plats de sa table. Quand le mélek eut pris congé du pacha et qu'il revint dans Chendy, son peuple accourut poussant de joyeuses et stridentes acclamations. Les femmes allaient à pied; montés sur des chevaux, des dromadaires ou des ânes, les hommes agitaient leurs sabres et leurs kourtbatches, — fouets. — Divan-Effendy, venu dans la capitale de Nemr pour acheter au nom du pacha un certain nombre de chameaux, salua ainsi que sa suite le mélek par des décharges de mousqueterie. Nemr dans son palais fit un gracieux accueil aux étrangers. Après la réception, Chauych, — le commandant universel des Chaykyés, — qui, dans sa fuite, avait trouvé refuge près du mélek son collègue, manda au dignitaire égyptien qu'il désirait le voir pour se rendre à lui. Cet officier alla vers le chef arabe ; mais ses gens en armes l'escortaient, et Chauych manifesta quelque sentiment de crainte. Divan - Effendy, pour ne négliger aucun moyen d'acquérir au pacha l'ancien arbitre des Chaykyés, consentit à se présenter seul et fourreau vide. Cinquante Arabes l'entourèrent : il soupçonna une trahison. Mais Chauych s'approchant lui saisit la main et jura éternelle amitié ; seulement il exigea de Divan-Effendy la promesse qu'Ismâyl-Pacha lui laisserait vie sauve. Tous les trois tinrent parole.

Pendant que les Égyptiens résidaient encore à Berber, les Arabes Kabâbyehs, Hassânyehs, Bichârynns, n'avaient point oublié de se soumettre; mais ils se souvenaient peu du tribut en chameaux qu'ils s'étaient engagés à fournir. Ismâyl chargea ses Bédouins de leur rafraîchir la mémoire, en leur prenant bêtes de somme, tentes et troupeaux. Le vœu du prince fut accompli : le retard de sa créance lui rapporta ainsi de copieux intérêts.

L'armée quitta Berber et suivit les bords du Nil. Six jours après, le 9 mai 1821, elle campa une lieue au-dessus de Chendy, ville peuplée de quinze mille âmes, sous la dépendance du Sennâr. Quatre soldats traînards ayant été assassinés dans un bourg voisin, toutes les troupes demandèrent à venger leurs camarades. Le prince confia le soin des représailles à quatre cents hommes de sa cavalerie. En moins de deux heures le village fut détruit de fond en comble, quatre-vingts de ses habitans furent massacrés. Les Mohgrebins, ivres de rage, enveloppaient déjà tout le pays dans leurs plans d'exécution militaire : le mélek Nemr vint prier le pacha de ne point permettre qu'un acte de justice dégénérât en une flagrante iniquité. Ismâyl envoya son sélikdar, qui ne réussit pas à contenir ces furieux ; un second détachement fut mis en route et ramena le premier non sans grande peine. Le prince fit restituer le fruit des déprédations commises en lieu inoffensif. Le 15 mai, arriva au camp un homme de grande taille et de physionomie expressive; il était suivi de deux cents Chaykyés. C'était leur ancien maître, Chauych qui dernièrement avait offert sa soumission à Divan-Effendy. Le chef dompté se prosterna devant son jeune vainqueur et lui baisa les mains; puis il témoigna le désir de n'être point ravi à cette noble carrière de guerrier, qu'il semblait chérir plus encore depuis qu'elle l'avait trahi dans ses ambitions. Le fils de Mohammed-Aly écouta le vœu du suppliant; il lui donna des armes, des vêtemens, le titre de bulbâchy, et replaça aussitôt sous ses ordres cent quarante de ses Chaykyés, qui déclarèrent appartenir dès-lors au service égyptien. Le même jour, à 3 heures, un coup de canon avertit de charger les bêtes de somme; un autre coup, à 6 heures du soir,

indiqua le signal du départ. Les Arabes et les chameaux s'appelèrent entre eux. Le vacarme des petits tambours ouvrit la marche. Le 21 mai, les habitans de l'ouâdy Bichâr poussèrent des clameurs désolées. Des Mohgrebins qui s'étaient jetés à l'écart enlevaient à ces pauvres gens leurs moutons et leurs poules. Ismâyl punit de la bastonnade les maraudeurs et rendit aux propriétaires les bestiaux volés. Les troupes avaient reçu des distributions nouvelles de cartouches pour le cas où résisterait la province d'Halfây, sur laquelle on se portait en ce moment. Elles n'eurent pas à en faire usage : le mélek Lod-A'guyb se rangea sous les lois de Mohammed-Aly, et le fils du Vice-roi ordonna les peines les plus rigoureuses contre toute atteinte à la sûreté des populations. Dans la nuit du 24 mai, les Égyptiens dressèrent leurs tentes en face d'Halfây. Deux kahuâs furent immédiatement dépêchés par Ismâyl vers le mélek pour réclamer le tribut en chameaux et en dourah. Le 26 dès l'aurore, Lod-A'Guyb accompagna lui-même jusqu'au fleuve les objets de redevance. Accroupi sur le sable du rivage, où quatre de ses gardes soutenaient un drap pour le garantir du soleil levant, il attendit une barque promise par le pacha, et, lorsqu'elle fut venue, descendit sur le flot. Ce chef de haute stature, à la démarche fière, au visage agréable, parut chaussé de sandales en cuir, telles qu'en portaient les anciens Égyptiens : ses cheveux, comme les leurs, étaient tressés, puis oints légèrement. Deux chemises fines en toile de coton, l'une blanche, l'autre bleue, lui couvraient le corps. A l'extrémité supérieure de son bras s'attachaient deux petits sachets de peau contenant des amulettes. De grosses bagues d'argent ornaient ses doigts, son sabre garni de ce métal brillait aux mains d'un homme de sa suite. Le mélek ne se lassa point de remercier et de complimenter Ismâyl à propos de sa kange, le premier bateau qu'il eût, disait-il, vu glisser avec des ailes blanches. Le fils du Vice-roi apprit les dissensions intestines qui déchiraient le Sennâr, et, pour mettre de son côté cette favorable occurrence, il ébranla ses troupes le 27 mai 1821, à 3 heures un quart. Le 28 au matin, on traversa le fleuve Blanc. Durant trois jours, la surface liquide fut couverte de trois mille chameaux ou chevaux que le bâton

faisait avancer, et de cinq mille cinq cents Égyptiens ou Arabes qui se jetaient à la nage, les uns soutenus par des outres remplies d'air, les autres montés sur des pièces de bois. L'espoir du combat et du butin aiguillonnait les corps et les âmes. Par malheur ce zèle empressé coûta plus d'une existence : trente hommes et cent cinquante animaux se noyèrent.

Le royaume du Sennâr, avons-nous dit, s'agitait dans les révolutions. Depuis plusieurs années, une foule de partis rivaux se disputaient le pouvoir et répandaient le sang à larges ondes. Les plus adroits et les plus opiniâtres des nombreux compétiteurs, Mohammed-Adlân et Hassan-Régeb, deux frères, parvinrent à s'emparer des revenus de l'État et à retenir dans un cachot le souverain légitime. A la fin de régeb 1236, avril 1821, le bruit des victoires d'Ismâyl et la nouvelle de son approche jetèrent la consternation entre les deux usurpateurs. Jusque-là divisés, ils se réunirent dans une alliance provisoire contre l'ennemi commun, sauf après le péril à refaire deux camps d'un seul. Trois pièces de canon furent disposées auprès de la capitale, et les autres cachées dans le fleuve Bleu. Cette artillerie provenait des Mamluks auxquels on l'avait achetée voilà deux lustres. Pour le rendez-vous général des huit mille combattans levés à la hâte, on choisit le village de Mounâ résidence d'Adlân. Celui-ci, dans les derniers jours de mai, se livrait au sommeil, quand il fut traîtreusement assassiné par Abdallah-Niknitt et Idris-Uâd-A'Kuindy, écuyers de Régeb. Les soldats de la victime firent éclater l'horreur que leur inspirait ce meurtre lâche. Ils en vinrent aux mains avec les satellites de Régeb qui remporta l'avantage, mais perdit un assez grand nombre de ses gens pour s'enfuir éperdu vers les montagnes des frontières abyssiniennes, dès qu'il apprit le passage du fleuve Blanc par Ismâyl-Pacha. Le monarque de nom, l'irrésolu Bâdy fils de Tabl, se retrouvait forcément et pleinement assis dans ses droits. Le premier acte de cette molle autorité fut une visite au pacha, dans le but de reconnaître la domination de l'Empire Ottoman. Bâdy s'achemina au-devant du prince jusque dans la vallée de Modyen. Il montait un beau cheval; trois cents personnes l'escortaient montées sur des chameaux et des

dromadaires. Il était de taille moyenne et de robustes proportions. Il avait 40 ans, une figure pleine et avenante, les cheveux crépus, le teint cuivré, une tunique en forme de chemise d'une étoffe de soie dorée qui descendait sur ses jambes nues. Son tâkyeh ou coiffure princière consistait en un bonnet de laine que surmontaient deux cornes, il portait suspendu au cou un sabre long et large à poignée d'argent. Il emmenait quatre superbes coursiers abyssiniens qu'il offrit au pacha. Le fils du Vice-roi lui ayant fait servir le café, lui donna deux chevaux richement harnachés, une belle pelisse d'honneur, un costume égyptien, deux châles de cachemire, un sabre, une paire de pistolets. Les deux princes partirent pour Sennâr. Ismâyl, un quart-d'heure avant son entrée, rangea ses troupes en bataille; les soldats de Bâdy marchaient derrière, la lance renversée. La mousqueterie par ses fréquentes décharges en approchant des murs, l'artillerie par douze coups de canon en arrivant, le soir un grand nombre de fusées ainsi que de bombes, signalèrent aux Sennâriens la puissance du pacha. Le fils de Mohammed-Aly proclama cheikh de la contrée le roi. Celui qui, durant tout son règne, avait dû cultiver de sa main auguste un morceau de terre, avec le surnom d'*homme des champs* pour sa récompense, et qui trouvait dans ses chefs de villages autant de collecteurs, autant de fermiers, car les domaines et les dîmes appartenaient au monarque ; celui qui, dans les jours de sa gloire, avait pu mettre sous les armes trente mille combattans, n'eut dès cette heure, pour autres attributions, que de recouvrer au profit de l'Égypte un impôt humiliant comme faisaient déjà les méleks de Berber, de Chendy et d'êl-Halfây; pour autre avenir que de s'asseoir au fond de sa demeure circulaire, de respirer là quelque brise fraîche, assis ou sur la natte de paille ou sur le tabouret modeste, rêvant du palais des ancêtres, fumant la pipe façonnée d'un simple tuyau de bois, s'extasiant à propos d'un mouchoir rouge ou d'une fiole d'allumettes phosphoriques laissée par la munificence de quelque voyageur anglais !

Maître de la capitale sennârienne, Ismâyl établit chez les habitans un noyau de son armée : il cantonna le reste dans les bourgs voisins et fit enjoindre à sa flottille de reprendre le che-

min du Kaire. Les fêtes du Ramadân venues, le cheikh Bâdy obtint le consentement du pacha pour les célébrer avec pompe, et l'ex-roi crut voir rejaillir dans ces brillantes cérémonies comme un dernier rayon de sa splendeur éteinte. Le 3 juin, troisième jour de la solennité, il parcourt la ville, revêtu de l'aube et d'une tunique en riche étoffe de l'Inde comme son bonnet rond et piqué, dont les deux pointes latérales se relèvent au-dessus des tempes; ses longues sandales sont de cuir, semblables à celles des anciens, son sabre est orné d'or et d'argent ainsi que les harnais de son coursier qui s'enorgueillit d'un panache en plumes d'autruche. Près de Bâdy, un esclave tient la grande ombrelle bariolée, rappelant la couverture d'un pavillon chinois; un autre esclave le tabouret garni d'argent qui sert de marche-pied au cheikh pour monter à cheval; devant Bâdy, deux ministres et six écuyers manient d'impétueux chevaux abyssiniens dont les harnais, comme les sabres des cavaliers, resplendissent d'argent. Autour du cheikh, le peuple exprime son allégresse par des cris et des roulemens de voix. Derrière Bâdy, suivent cent gardes portant la haste, le sabre, le bouclier; puis les troupes qui, par hommage pour la domination étrangère, tournent en bas le fer de la lance jetée sur l'épaule. Parvenu à la maison du prince égyptien, le cortège fait halte pour réjouir Ismâyl d'un combat simulé. Aussitôt les cent gardes se séparent en deux groupes, échangent le salut militaire, et marchent l'un sur l'autre le jarret ployé. Ils s'avancent encore, agitant leurs piques dans la position horizontale et sautant sur chaque pied à son tour. Bientôt ils s'accroupissent et s'enveloppent de leurs amples boucliers; ils font un pas, bondissent de droite et de gauche comme pour se soustraire aux atteintes de l'ennemi; par des cris aigus ils s'avertissent réciproquement d'éviter le coup, les hastes volent et se croisent. La lutte s'engage au sabre : les champions élèvent cette arme au-dessus de leurs têtes, la balancent quelques minutes, sautillent sur les deux pieds alternativement, se précipitent sur la ligne adverse et se retirent après un choc animé.

Le fils de Mohammed-Aly ne se contentait point au prix de

collisions factices. Il plaça quatre cents cavaliers avec deux bouches à feu sous les ordres de Haggy-Hammed que le sélikdar accompagnait, et qui eut mission de réduire les Nègres du pays. Ce chef se dirigea le 18 juin vers le Bouroun, province du sud-ouest : il enleva plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfans. Ismâyl ayant observé que les captifs étaient presque tous des vieillards ou des mères avec leurs enfans, prescrivit leur mise en liberté. Lorsqu'on délia les cordes qui les garottaient, ces malheureux pleurèrent de joie ; avant de retourner dans leurs forêts, ils comblèrent le pacha des plus ferventes bénédictions. Le 23 juin, fut saisi un rebelle qui avait trempé dans le monstrueux crime de Régeb : on le décapita. Le fratricide recrutait des troupes et menaçait de rentrer dans Sennâr : Ismâyl saisit avec empressement cette occasion de tenir sa promesse aux fils d'Adlân qui étaient venus l'implorer contre l'assassin de leur père. Il dépêcha son divan-effendy à la tête de quatre cents Arabes. Les deux orphelins, Régeb et Idris, prirent part aux opérations, de même que le mélek Chauich. Hassan-Régeb et ses trois cents hommes s'étaient retirés sur le plateau d'une montagne, vers le nord-est du Sennâr et aux confins septentrionaux de l'Abyssinie. Cinquante Bédouins, les premiers arrivés, quittèrent leurs montures et gravirent à pied une pente rapide. Les fugitifs se voyant surpris décidèrent de vendre chèrement leur dernier refuge. Ils firent d'abord rouler sur les agresseurs des troncs d'arbres et des blocs de pierre; mais la troupe de l'effendy étant néanmoins parvenue à la plate-forme, ils essuyèrent de près une vive décharge ; puis, s'étant ralliés, assaillirent à leur tour. Une seconde fusillade les mit en déroute. Vingt des leurs furent tués. Le détachement d'Ismâyl ne perdit que trois soldats : il ravit à ses adversaires chevaux, chameaux et armures ; il ramena, parmi les prisonniers, Hassan-Régeb et les deux scélérats qui, par son instigation, lui avaient égorgé son frère. Le prince livra les coupables aux fils de la victime, qui, sauf une détention de quelques mois, gracièrent leur oncle Régeb, et s'en remirent du sort des complices à l'équitable rigueur d'Ismâyl. Ceux-ci que n'avait point transportés le dévergondage d'un envieux pouvoir, mais

qu'avait seule fascinés l'ignoble passion d'un peu d'or, reçurent le complément de leur salaire, le 3 juillet 1821, sur la place du marché de Sennâr. L'un et l'autre, à la vue des apprêts funèbres, demandèrent un sabre pour se trancher la tête. Uâd-A'kuindy ayant laissé entendre un faible gémissement, Niknitt, habile à manier les armes, l'interpella d'une voix énergique : « Es-tu donc une femme ou un homme? » Et le compagnon de supplice reprit son attitude calme. Les deux patiens s'étendirent eux-mêmes sur le visage, passant leur cou entre les pieux fichés dans le sol. A grands coups de masse, les bourreaux enfoncèrent par le rectum jusqu'au menton le pal aigu qui, redressé, fut mis debout comme on fait d'un mât. Niknitt, en cette position, donna signe d'existence : il leva la main vers son front, il remua les lèvres sans rien articuler. Uâd-A'kuindy, exécuté le second, cessa le premier de vivre. Pas un cri douloureux ne partit de ces deux poitrines brisées; les corps nus demeurèrent 48 heures sous les regards du public.

Divan-Effendy s'était trop bien acquitté de sa première expédition pour qu'une seconde ne la suivît pas de près. Le 22 août il se dirigea, en tête de trois cents hommes, vers le nord-est, dans la province d'êl-Aïzeh. A une courte distance du fleuve Blanc, il rencontra les Arabes Djamélyehs qui perdirent leur chef, trois cents chameaux, un nombre considérable de bœufs et de moutons. Le 30 août, un chef de rebelles, Tumsa cousin et ennemi du mélek de Berber, fut amené en présence du pacha. Il avait excité à la défection les peuplades soumises, il s'était déjà fait une espèce de parti sur les rives de l'Atbarah : il fut condamné à la pendaison. Les exécuteurs le voulurent enchaîner pour le conduire au lieu où se dressait la potence : il pria qu'on s'abstînt de cette précaution vaine : « Si je vais à la mort, dit-il, n'est-ce donc pas que mon heure est arrivée? » Il s'avança ferme et résolu; puis ayant recommandé son âme, il la laissa partir comme un vrai stoïcien.

Le travail de dépopulation organisé par Ismâyl au profit des basars et des camps égyptiens, parut rejaillir sur les forces elles-mêmes des conquérans. Les fièvres tierces et malignes, les dyssenteries, les biles noires jetèrent en moins d'un mois six

cents hommes à la tombe et deux mille sur le lit de souffrance. L'armée ne se composait que de trois mille soldats : restait donc le chiffre de quatre cents valides. Ni médicamens, ni médecins, car ce titre ne pouvait s'appliquer aux charlatans grecs ou italiens qui l'usurpaient assez volontiers. Six d'entre eux avaient d'ailleurs été les premières victimes de leur impuissance. La création d'un hôpital comportait certaines mesures d'ordre et de police trop en désharmonie avec le caractère des troupes, elle ne put s'accomplir. Les chevaux, les chameaux périssaient de toutes parts, et dans la ville et dans les environs; ces nombreux cadavres infectaient les rues, et, faute d'être enlevés sans retard, multipliaient par les résultats du mal ses propres élémens. Pour comble de tristesses, la disette se faisait sentir; et ces malheureux soldats qui, dénués de vêtemens, avaient dormi sur une terre humide, se réveillaient sous un ciel pluvieux pour s'arracher un grain de dourah malfaisant. Nombre d'entre eux s'étaient improvisés tailleurs, tisserands, cordonniers ou vendeurs de fruits; mais déjà les cliens leur faisaient expier ces insuffisantes ressources par une équivoque ironie, par une bravade jetée à demi-mot. Des bruits sinistres se répandaient au sujet des garnisons laissées en arrière, et nul message ne faisait parler l'horizon de l'Égypte. Le 19 septembre pourtant, apparut un courrier porteur de dépêches..... Ibrahim-Pacha s'était mis en chemin pour rejoindre son frère. A cette heure, il dépassait le Dongolah; le 22 octobre dans la nuit, il arrivait avec trente de ses Mamluks.

Ismâyl-Pacha, qui n'attendait son aîné que la semaine suivante, le salua de vingt-et-un coups de canon le lendemain au jour. Les troupes reprirent courage. Elles avaient toujours compté sur des envois de grains par les barques de Chendy : hélas! Chendy n'était pas moins pauvre que Sennâr. Mais dès ce moment la présence aimée du vainqueur des Wahabis ne permettait plus le doute à nul espoir, le murmure à nulle détresse. Ibrahim, du reste, sut dignement reconnaître les naïves effusions qu'il avait inspirées. Il donna des habits, il paya un arriéré de solde et fit distribuer aussitôt, sur ses provisions personnelles, du blé, du riz et tous les moyens possibles de soula-

gement. Il ordonna de transporter les malades à quelques lieues de Sennâr. Cet éloignement d'une atmosphère impure et les secours d'une science nouvelle, plus éclairée, garantirent les santés compromises. Les principaux chefs étaient partis du Kaire avec une vingtaine de serviteurs chacun : la mort ne leur en épargna que trois ou quatre au plus. Ibrahim se vit bientôt contraint de se suffire à lui-même, comme tous. Scot, son premier médecin, lui fut enlevé par une fièvre inflammatoire; son pharmacien rejoignit dans la mort le khaznadar d'Ismâyl-Pacha et le colonel des Albanais. Le fils aîné de Mohammed-Aly fut atteint de la contagion destructrice, et sa vie courut les plus grands périls. M. Ricci avait fait le voyage de Sennâr dans le but exclusif de reproduire des sculptures anciennes : un médecin étant devenu, par l'effet des circonstances, autrement précieux qu'un dessinateur, le Florentin, versé dans les deux arts, jugea plus opportunes ses lumières en thérapeutique : il recueillit les fonctions et copia les soins dévoués du Génois Scot. Bien lui en prit; car, malgré l'absence du quinine mais Dieu aidant, il sauva Ibrahim. Le prince, dans sa convalescence, le gratifia de 10,000 talaris.—Les barques chargées en Égypte de vivres et de bagages pour les troupes d'Ibrahim et d'Ismâyl n'avaient pu franchir jusqu'alors les cataractes des Chaykyés. Vingt-six arrivèrent du 24 au 27 octobre, leurs cargaisons ayant été, durant l'espace impraticable du fleuve, transportées sur la plage à dos de chameaux. Les autres avaient péri dans les rochers; de ce nombre fut une belle djerme appartenant à Ibrahim-Pacha, et qui renfermait d'importantes valeurs : le reïs, englouti comme presque tout l'équipage, excita les plus vifs regrets du prince. S'étant vu rejoindre, le 1er novembre, par son sélikdar et deux cents hommes de sa garde qui furent ajoutés au camp de leur maître sur la rive du fleuve, une lieue par-delà Sennâr, le fils aîné de Mohammed-Aly s'occupa dès-lors de poursuivre avec son plus jeune frère les opérations de la campagne. Le plan ultérieur était celui-ci : l'armée se divisait en deux corps, dont l'un, sous les ordres d'Ismâyl, remontait le fleuve Bleu, — qui tire son nom de sa limpidité, — jusqu'à la hauteur de Fâzoql ; Ibrahim conduisait l'autre vers le sud-ouest et

atteignait la province de Dinka sur le fleuve Blanc, — qui roule ses eaux dans un lit argileux. — Ismâyl rentrait ensuite par les montagnes de l'ouest pour visiter les mines d'or de Qamâmyl. Sur cette route des pluies abondantes remplissent une grande quantité de puits et de citernes naturelles. Ibrahim devait se réunir à Ismâyl, et les deux frères, suivant une ligne parallèle au cours du double fleuve, redescendre dans les régions septentrionales. De-là au Sennâr on ramassait le plus d'esclaves possible, une récolte de quarante mille têtes ne semblait à Ibrahim nullement exagérée. Ce prince laissait Ismâyl et les troupes se reposer au sein de la capitale, tandis que lui, sur des barques bien armées, sur des canots assez frêles pour être aisément transportés dans le cas où les cataractes entraveraient la navigation, explorait le fleuve Blanc et ses principales branches pour ne s'arrêter qu'aux sources. Une communication existait-elle avec le Niger, la flottille s'engageait dans ces eaux nouvelles; autrement, elle rétrogradait. La dernière hypothèse admise, Ibrahim allait puiser des renforts dans le Kourdofân, se dirigeait sur le Darfour, sur Bournou, et revenait en Égypte par Tripoli. Cette brillante et féconde association de conquêtes et de découvertes avait été conçue, on le voit de reste, par un esprit qui fait bon marché des obstacles. Au-dessus de ce large plan se dresse, comme sur un piédestal de bronze, un génie colossal de vigueur altière. Mais les immenses rêves de fortune s'arrêtent court et vite dans le cirque de la réalité : les destins semblent jalouser un tel déploiement de l'humaine vertu.

La mise en œuvre commença. Le 28 safâr 1236, 5 décembre 1821, Ibrahim, s'adjoignant pour guides plusieurs cheikhs et méleks indigènes, entr'autres l'ancien roi Bâdy, emmena dans la direction du fleuve Blanc douze cents soldats. Quinze cents remontèrent le fleuve Bleu avec Ismâyl qui s'était pareillement adjoint divers cheikhs et méleks, parmi lesquels Chauich autrefois souverain des Chaykyés. Restait à Sennâr une garnison de quinze cents Égyptiens, dont la moitié encore malade. Ismâyl fit halte, le cinquième soir, au village d'Adledeybah. Instruit que son frère le dépassait de quelques heures seule-

ment, il lui alla rendre visite, après avoir défendu à ses gens d'enlever les tentes avant la fin de la nuit, pour éviter la rencontre des deux corps. Le 11, à une heure et demie, la division commandée par Ismâyl traversait, au-delà du village de Loni, un terrain inégal planté d'arbres en partie morts et fourré de broussailles, d'herbes sèches, lorsqu'un vaste incendie porta dans les rangs une vive épouvante et des tourbillons de feu poussés par une bise du nord-ouest. Le gouffre brûlant s'agrandit : il dévora en quelques minutes 2 kilomètres d'étendue. On n'entendait que des cris confus, les soldats se dispersaient au loin et en désordre, les chameaux effarouchés n'écoutaient plus la voix de leurs conducteurs, ils s'élançaient au galop, rejetaient les charges et couraient se perdre dans l'embrasement. Telles furent, grâce à Dieu, les seules victimes d'un désastre sous lequel on crut d'abord reconnaître une vengeance du pays, et dont la cause était une légère flamme que d'étourdis traîneurs avaient promenée le long des arbrisseaux en allumant leurs pipes. Deux jours après, à midi et demi, l'incident se renouvela comme on s'enfonçait dans un bois, mais sans de plus graves conséquences. Les troupes des pachas prirent vers l'ouest deux routes parallèles. Ibrahim ayant voulu se donner le plaisir d'une chasse à l'éléphant, ses Mamluks rencontrèrent une couple de ces animaux paisibles, et, les entourant de très-près pour que la balle pût transpercer la peau, ils tirèrent tous à la fois. Les éléphans atteints, mais plus effrayés encore, bondirent de fureur et blessèrent cinq de leurs assaillans, — deux n'en revinrent pas ; — deux autres esclaves saisis par les trompes furent lancés par-dessus les nebkas et les acacias qui tombèrent à leur tour sous la rage monstrueuse.

Le 19 décembre, Ismâyl avait pris position entre deux rochers devant le village d'êl-Kerebyn, à l'extrémité nord d'un groupe de montagnes où abondent les tamariniers, les heglys, les baobabs, les doums, les hyènes, les petits lions, les pintades, les singes verts et les chats musqués. On se trouva toujours dans le Sennâr, mais on avoisinait le Fâzoql. Des envoyés du roi apportèrent ses offres de soumission, il ne restait donc plus à combattre que les Kaffères idolâtres. Ismâyl dépêcha vers les

Arabes Qenânehs le mélek Chauich pour les sommer de se rendre et de fournir un tribut en dourah puis en bestiaux. Les Nègres répondirent qu'ignorant le superflu, ils ne prétendaient pas se dessaisir du nécessaire au profit des étrangers. Trois cents hommes les attaquèrent et leur firent cent soixante-dix prisonniers qui furent conduits sous les tentes d'Ismâyl avec des fourches de bois au cou. Le prince renvoya les vieilles femmes et garda les jeunes. Un grand massacre avait été fait des bestiaux du pays et surtout des porcs, animal en horreur aux Musulmans. Le 22 décembre, Ismâyl, en approchant de Kilgou, poussa l'avant-garde sur ce village qui domine un côteau. Elle escalada précipitamment les rocs et surprit les Nègres; mais ceux-ci n'en défendirent pas moins comme des braves leur indépendance. Le gros des troupes égyptiennes vint camper au pied de la montagne. Il était une heure de l'après-midi : Haggy-Hammed et Omar-Kâchef-abâchy gravirent l'un par le flanc méridional et l'autre par le côté du nord. Les quelques centaines d'hommes qu'ils avaient sous leurs ordres se développaient en avançant pour cerner l'ennemi le plus possible Mais les difficultés du terrain rompirent bientôt l'ordre de marche. Alors les soldats, qui ne pouvaient tenir l'équilibre sur les pierres nues, ôtèrent leurs sandales, et, les ayant mises dans leur ceinture, parvinrent excédés, aigris de lassitude, jusqu'aux premières habitations, où ils tuèrent les femmes qui refusèrent de les suivre. Les Nègres, du sommet de la colline, faisaient rouler des pièces de bois et des quartiers de roche. S'étant aperçus que leurs agresseurs s'engageaient dans certains passages impraticables, ils accoururent d'un pas agile comme le vol de l'oiseau, et se blottirent derrière les arbres ou les masses de granit d'où ils guettèrent la proie. Ismâyl, qui avait promis par esclave une piastre d'Espagne, s'agitait impatient d'un résultat décisif. Rien de pareil ne lui étant annoncé, il se mit en devoir de gravir lui-même les hauteurs avec sept de ses Mamluks et une poignée d'Albanais. Son audace faillit lui coûter la vie. Des Nègres, soudainement sortis d'une retraite invisible, jetèrent leurs lances : un des Mamluks fut immolé. Le pacha et son escorte firent aussitôt le coup de feu et renversèrent quelques

Nègres. Ceux qui tout-à-l'heure s'étaient dépourvus de leurs armes pour frapper, s'enfuirent et après eux le reste de la bande. Un quart environ s'échappa. Le prince eut quarante hommes blessés et douze tués : il regretta particulièrement son khaznadar et le nouveau colonel des Albanais. Les Nègres perdirent cent quatre-vingts morts, et cent soixante-quinze prisonniers qu'on dirigea vers le Sennâr. Pas un ne se plaignit, n'exhala un soupir, ne rompit le silence morne et résigné du fataliste. Ils avaient les cheveux crépus, les lèvres grosses, les pommettes des joues saillantes, le nez peu épaté, des physionomies quelquefois passables. Une petite peau de chèvre qui se nouait par les pattes avait quelque intention de cacher la nudité des hommes. Les femmes portaient à la ceinture un morceau de toile de coton s'arrêtant vers le haut des cuisses; à leurs bras, à leur cou, des ornemens de verroteries, à la lèvre inférieure des pendeloques en étain, aux oreilles ou aux narines une cheville de bois fichée dans un trou. Le lendemain 23 décembre, des troupes sillonnèrent deux montagnes voisines : les cabanes étaient vides. On rapporta au camp le cadavre du colonel albanais et des autres victimes du combat dont nous venons d'être témoins : on les avait criblés de coups, on leur avait ravi les attributs de la virilité. Avant de pénétrer dans le Fâzoql, Ismâyl voulut se diriger encore sur plusieurs collines dans l'ouest; il partit le 25 vers 5 heures du matin. A 11 heures il campa dans un vallon, près du lit d'un torrent, sur un sol rocailleux où croissent des plantes herbacées. Les Nègres avaient pris la fuite, on incendia leurs toits circulaires de chaume. Le prince, ayant composé un détachement d'infanterie, fit placer deux petits canons sur des chameaux et tenta une course au mont Gassy. C'est avec une peine infinie qu'il fallut se frayer un passage parmi les acacias et les nebkas dont les branches épineuses mettaient les vêtemens en lambeaux. On ne pouvait défiler qu'un à un dans ces étroits et raboteux sentiers où chaque pas effleurait des abîmes. Derrière Ismâyl suivait un Mamluk tenant l'arguillet de son maître. Un quartier de roche énorme roulant à l'improviste entraîna l'esclave dans le précipice. Le coup était destiné au pacha que la richesse de son costume avait fait re-

marquer. Il ordonna de mettre pied à terre, pour qu'on se trouvât plus en mesure d'éviter les pierres que précipitaient les Nègres jusque-là masqués par le feuillage. Un cheval fut presque aussitôt emporté à son tour par cette chute de corps graves. Arrivé sur un côteau en face, le prince braqua une pièce d'artillerie, et quelques décharges suffirent pour balayer les sommets envahis par les Nègres. Le 26 à 1 heure, les Égyptiens franchirent une vallée fertile en arbustes papyrifères, et qui possédait un baobab dont le tronc dessinait une circonférence de 20 mètres. Les tentes furent assises dans une plaine au sud. Le soir, descendirent de la hauteur la plus proche des adversaires en très-grand nombre : l'épaisseur du feuillage, l'obscurité de la nuit et de leur peau couvrait leur marche silencieuse. Ces fous, qu'une demi-portée de fusil séparait tout au plus de leur but, ne poussèrent-ils pas en même temps que leurs lances les clameurs accoutumées? Le signal d'alerte ne fut point perdu pour les Égyptiens qui, au moyen de leur mousqueterie et de huit coups de canon, firent place nette. Plusieurs s'étaient blessés entre eux dans la précipitation de la défense. Le prince avait trop compté sur l'attention vigilante de ses hommes qui devaient, un sur cinq, se tenir éveillés. Il admettait pour principe qu'un bon soldat est toujours prêt à se battre, et jugeait inutile, par suite, la garde extérieure d'un camp : il modifia son opinion et fit disposer autour des tentes plusieurs postes dont les sentinelles s'avertissaient entre elles, de 10 minutes en 10 minutes, par un cri convenu. La prudence est la sœur du vrai courage.

Cependant chaque forêt, chaque montagne, étaient devenues, par bonheur pour l'ennemi, autant de remparts inexpugnables. Le prince n'hésita pas trop à quitter ces régions sauvages et doublement stériles, pour reprendre la route du Fâzoql : toutefois, le 28, il essaya encore, sur le mont Baguis, d'une petite chasse aux Nègres. La proie atteignit le chiffre de cinquante esclaves ramenés les bras derrière le dos. Le 29 on s'achemina dans l'est vers le fleuve ; on aspirait d'ailleurs à se repaître d'une eau moins stagnante et moins corrompue. Un ravin de 15 mètres de largeur et 6 de profondeur interrompit quelques momens le passage : l'élévation de ses bords ayant rendu nécessaire l'ou-

verture d'une tranchée, on y lança les chameaux qui succombaient sous le poids de leurs charges ; mais l'artillerie ne pouvait avancer dans cette voie incommode, et les soldats s'empressaient peu de porter aide, accablés par une soif que désespérait encore la vue d'un torrent à sec. La bouche sur les sables arides qui en tapissaient le fond argileux, ils pompaient la fraîcheur, sinon l'humidité : nul autre souci, nulle autre encombre ne parvenait à les émouvoir. Ismâyl accourut, descendit jusqu'au fond du chemin creux, saisit lui-même les rênes des chameaux qui traînaient les canons, et ranima le bon vouloir, tant par la force de l'exemple que par la promesse d'un Nil peu éloigné. L'artillerie passa. Quelques hommes avaient eu l'idée de pratiquer un trou dans le lit du torrent : l'eau filtra et l'armée toute entière, s'étant prise à fouir le mystérieux réservoir, calma enfin les angoisses de la soif. Nul tableau n'exprimerait les transports de joie qui saluèrent la bienheureuse découverte. En partant de Sennâr, la distribution des outres n'avait point été oubliée; mais grand nombre des bêtes de somme ayant péri sous le faix, les soldats, auxquels pesaient suffisamment leurs armes par ces marches longues et rapides, n'avaient pu se charger du précieux vase en peau. On eut beaucoup de peine encore à se faire jour dans un épais fourré de nebkas et d'herbes gigantesques déchirant les habits, les pieds, les mains et les visages; puis l'on se trouva tout-à-coup sur la rive orientale du fleuve. Cinq lieues avant le village de Fâzoql, qui donne son nom à la province, le pacha fut reçu par le mélek Hassan. Ce prince africain jeune et beau, de la race foungy, portait des sandales terminées par une pointe courbe de même que nos patins, et complétement semblables à celles peintes dans les sépultures des rois de Thèbes. Des sachets de cuir, enfermant des versets du livre saint, paraient son cou. La garniture et la poignée de son sabre étaient d'argent, aussi bien que les grosses bagues passées à ses doigts. Dès qu'ils aperçurent le pacha, le mélek et ses ministres qui l'escortaient quittèrent leurs fringantes montures, et, s'avançant à pied, vinrent se prosterner en face d'Ismâyl. Hassan lui présenta deux beaux coursiers abyssiniens, et les cent hommes de sa garde, poussant le cri d'usage, se rangèrent sur une

ligne, genou au sol et le fer de la lance tourné en bas. Le général égyptien, en reconnaissance de cet accueil, détourna des villages son itinéraire, pour qu'ils n'eussent à subir aucune vexation. Les tentes ne furent dressées que dans les environs d'Yara, 4 heures au-delà de Fâzoql. Tous les jours suivans, le mélek et les cheikhs du pays conférèrent du tribut avec Ismâyl, qui les taxa définitivement à raison de mille oukyas (37 kilogrammes) d'or et deux mille esclaves mâles par cent montagnes. Le quart de la redevance fut payé sur-le-champ. Le 12 janvier 1822, on se remit en route par le sud : on laissa deux canons, des tentes et des bagages, la rareté des chameaux ne permettant point de s'en charger; on retira de leurs affûts les autres pièces d'artillerie, et l'on plaça le tout sur des bêtes de somme. Cet expédient présageait des chemins difficiles; mais le plus vif sujet d'amertume pour les soldats était d'avoir à quitter encore le Nil. Ce regret n'avait de compensation que dans l'espoir toujours entretenu de mettre la main sur des mines d'or. Un torrent considérable et à sec nommé Baba, le quatrième qui fût venu entraver la marche, n'exigea pas moins de 6 heures pour être complétement franchi. Les chameaux ne pouvaient tenir pied ni en descendant ni en remontant sur les parois rocheuses et ardues de cette espèce de gouffre haut de 10 mètres, large de 80 pas. Les cordes manquaient pour aider au trajet périlleux. Les pauvres bêtes se culbutaient réciproquement, leurs guides étaient broyés; la crainte de rester entre les mains des Nègres qui occupaient le voisinage et avaient saisi déjà quelques traîneurs, ajoutait à la confusion. Une grande quantité d'hommes et d'animaux y perdirent la vie. Le lendemain l'armée longeait une chaîne de monticules à l'est, lorsqu'elle trouva le corps, disons mieux, les lambeaux d'un Arabe originaire du Fayoum, qui était sorti du camp pour recueillir des grains de dourah et qui avait été massacré, puis exposé en cet état sur le passage de ses camarades. Les Nègres, fiers de leur nombre et de leurs positions inaccessibles, avaient fait dire au pacha, lors du séjour à Fâzoql, que s'il osait profaner leurs cîmes, ils lui casseraient les jambes. Ils commencèrent à changer de ton, sitôt qu'Ismâyl parut devant la puissante éminence d'Aqarô : ils lui

envoyèrent demander grâce ; mais le prince, pour réponse, leur dépêcha son kroussismé, Haggy-Hammed et Omâr-Kâchef, qui les traquèrent dans leurs retraites de granit, détruisirent les huttes et s'emparèrent d'une centaine de prisonniers que les soldats menaient à l'effendy chargé des comptes, afin de recevoir la récompense promise : une gourde d'Espagne par tête. La plupart de ces esclaves étaient de jeunes femmes, portant au cou suspendue par un petit cordon de cuir la dépouille d'un coléoptère à élytres durs et coriaces, qu'elles appelaient dans leur idiôme un *konkoneh*. Beaucoup d'entre elles avaient la figure rougie au moyen de terre d'ocre incorporée dans la graisse dont elles se frottent le corps. Leurs cheveux en nattes s'échappaient d'un réseau d'où pendaient aussi plusieurs cordelettes qui, agitées au moindre mouvement, faisaient l'office d'une moustiquaire mobile. Le pacha préparait une deuxième tentative sur la partie orientale du mont Aqarô où les Nègres étaient revenus ; mais deux des leurs provoquèrent des négociations. Le fils de Mohammed-Aly leur parla de la sorte : « Je veux quelques esclaves, rien de plus ; donnez-les et je vous épargne. Vos bourgades, vos récoltes, vos femmes, vos enfans, tout cela tombe chaque jour plus misérable en mon pouvoir. Les terribles calamités auxquelles vous expose votre résistance m'affectent péniblement. Si donc votre proposition n'est pas un leurre, un acte insigne de mauvaise foi, venez tous demain au soleil levant me faire hommage, et moi je vous ferai grâce à tous. » Aucun ne se présenta : Ismâyl, huit cents des siens et une pièce de canon les allèrent chercher. Le village d'Aqarô était désert, les cinq cents cabanes qu'il enfermait devinrent un seul monceau de cendres.

Ainsi fut inquiétée la province ou dâr du Fâzoql. Toutes perspectives belliqueuses étaient dépassées, mais les vœux d'opulence n'étaient pas atteints ; on ne découvrait pas une seule mine, et les torrens ne produisaient qu'une très-mince quantité d'or. Certains cheikhs avaient annoncé la province de Qâmamyl comme plus féconde en sables aurifères : là aussi chaque opération de lavage ne sut fournir que d'imperceptibles molécules, et bien souvent les jattes se vidèrent sans que le

moindre atôme du métal désiré tombât de la sébile. Une dernière et solennelle expérience fut tentée. Parmi les cinquante captifs ramenés d'une excursion nouvelle par Haggy-Hamed, se trouvait un chef de tribu couvert d'une chemise ou tunique, seule marque de la dignité. Le pacha, usant de politique, le traita bien : il le revêtit d'un guibeh ou dolman de serge rouge qui, tranchant sur cette peau noire, excitait les rires des prisonnières. Après un tel honneur, le cheikh eût été mal venu à faire en rien le récalcitrant. Le prince le questionna sur la région où, de préférence, les indigènes recueillaient l'or ; et il l'avertit, poûr sa gouverne, que dans le cas d'imposture il lui couperait sans rémission la tête. Le chef nègre indiqua plusieurs endroits répûtés pour les plus favorables, toutes recherches y furent infructueuses : il conduisit enfin les mandataires du pacha aux bords d'une ravine, y descendit après avoir eu soin de quitter son beau dolman rouge, et remonta du milieu des petites excavations qui remplissaient la surface tarie. Dans les deux poignées d'argile verdâtre qu'il rapportait, on entrevit de rares et très-menues paillettes d'or. Les Nègres, par les saisons de pluies et à la suite de fouilles, de travaux opiniâtres, n'obtenaient pas de pépites plus copieuses. Inutile donc de pénétrer plus loin dans un pays dont les habitans ne laissaient de repos ni le jour ni la nuit à leurs visiteurs armés, comme s'ils eussent pris pour tactique d'épuiser en escarmouches successives les forces et les approvisionnemens de leurs adversaires. Sans doute ces gens n'ignoraient point que, voilà trois semaines, un convoi de poudre et de munitions diverses expédié de Sennâr, attendu impatiemment, avait été pris autour de Fâzoql et les vingt-cinq hommes de l'escorte massacrés. Le prince touchait d'ailleurs aux limites septentrionales de l'Abyssinie. Les fatigues et la lance des Nègres avaient trop réduit son armée pour qu'il essayât de se heurter à une nation forte d'un système politique et militaire assis depuis des siècles. Les méleks de Dourâr et du Fâzoql disaient des Abyssiniens, — qu'ils ne désignaient pas sous l'étrange nom d'Abyssins, à l'instar de MM. nos géographes : — « Vous voyez les arbres qui partout écrasent notre sol, eh bien ! ils se dressent moins nombreux que ces hommes

et leurs fusils à mèche et leurs surprises nocturnes. » Cette façon de statistique n'aurait pu que stimuler encore les témérités du jeune conquérant; mais l'orage grondait du côté de Sennâr. Une fermentation des plus vives s'étendait sur tous les points du royaume; les factieux arrêtaient sur les routes les courriers d'Ismâyl et répandaient ensuite les plus sinistres nouvelles au sujet de l'armée du pacha. Le bruit de sa complète destruction exaltait les ressentimens et les hardiesses lâches : les kaïmakams et les garnisons de plusieurs bourgades venaient d'être massacrés, les exterminateurs menaçaient même les troupes de la capitale, ravies une première fois au délire de la vengeance par l'arrivée d'Ibrahim. L'insurrection générale gagnait déjà les provinces d'Halfây et de Chendy. La Providence avait donc placé une barrière qui ne permettait plus à Ismâyl ni d'aller en avant ni de prolonger son absence. Les Chaykyés de sa suite représentèrent un des leurs sous forme de mannequin ; puis ayant placé l'image burlesque sur un chameau, ils lui firent les honneurs de la sépulture, comme il est d'usage parmi eux au terme des grandes expéditions. Le prince rentra dans Sennâr, traînant après lui quelques nouvelles centaines de Nègres ramassés en route. Il ne retrouva plus son frère : Ibrahim n'avait pu se porter au-delà d'êl-Qerebyn. Arrêté par un flux de sang, il voulut d'abord, en dépit de la douleur, poursuivre par le sud-ouest; mais les effrayans progrès du mal, accrus encore par les pernicieuses influences d'une chaleur de 40 à 45 degrés, donnèrent une telle inquiétude aux médecins du pacha, qu'ils prescrivirent bientôt comme seul moyen de guérison le retour en Égypte. Le souffrant dut, en cette situation extrême, céder aux conseils d'une sagesse prévoyante; il laissa le commandement de son corps d'armée à son sélikdar et à Tussun-Bey, lesquels, après quatorze jours de marche depuis le fleuve Bleu, arrivèrent au fleuve Blanc, et revinrent dans le Sennâr maîtres de huit cents Nègres. Ils n'avaient point dépassé le Dinka, cette province dont les guerriers placent, lors du combat, leur famille au milieu d'eux, et dont la frileuse population, qui pourtant se rase la tête, dort l'hiver au fond des cendres chaudes; cette curieuse contrée où le mélek porte pour coiffure

un turban blanc avec panache en forme d'autruche, et où l'enfant riche qui n'a pas atteint cet âge de puberté dans lequel on lui arrache, comme inutiles et déparant la figure, les quatre dents incisives inférieures, porte une clochette suspendue au bas des reins, comme le vieillard en porte une fixée au bras; où la femme ceint une peau en forme de jupon court, où l'homme va nu et fumant son roseau long de quatre pieds, épouse autant de compagnes qu'il peut donner de bœufs, se barbouille complètement de graisse et de suif ainsi que sa fiancée le jour des noces, passe avec elle ses plus belles heures à l'épiler, à en être épilé, répudie la femme qui lui donne moins de deux négrillons à la fois, traîne par les pieds vers un grand trou et enterre l'amant de celle-ci, pourvu que le séducteur ne soit pas le fils même du Nègre; car les droits conjugaux du père devenu vieux se transmettent aux enfans mâles.

Ismâyl - Pacha n'avait plus que faire à six cents lieues d'Alexandrie: retenu par la seule crainte de déplaire au Vice-roi, attaché à la discipline comme le dernier soldat, pieux à l'obéissance filiale comme le plus jeune de la maison, il sollicita respectueusement son rappel. La demande se fondait sur l'inutilité de nouvelles recherches, puis sur le mauvais état de la santé du prince que minaient les fièvres et la température malsaine d'un humide climat. Un courrier s'embarqua le 18 février 1822 : il emportait deux quintaux de sables aurifères de Qamâmyl et un mémoire contenant les nombreuses mais décevantes épreuves du lavage. — « Mon père, avait dit le prince, est toujours quelque peu disposé à taxer d'hyperboliques les rapports de ses serviteurs. » La prévision d'Ismâyl se réalisa. Le message n'obtint pas dès l'abord tout assentiment de Mohammed-Aly-Pacha qui s'était exagéré à lui-même des ressources lointaines, et qui n'aime pas, comme les forts mathématiciens, à revenir sur un premier calcul. — « Mon fils est dans la vigueur de l'âge, c'est un devoir pour lui de lutter contre les périls de la guerre et l'inclémence des saisons. » Néanmoins les amis du jeune prince ayant insisté auprès du Vice-roi et persuadé le cœur du père, l'autorisation fut transmise: vers la fin de moharrem 1228, octobre 1822,

Ismâyl, escorté de quelques centaines d'hommes, s'éloigna de Sennâr. Les habitans de Kendy l'accueillirent dans leur ville par des fêtes auxquelles tous prirent une joyeuse part ; mais ils s'empressaient beaucoup moins de solder l'impôt de guerre qu'ils avaient souscrit : deux mille esclaves et 20,000 piastres d'Espagne (110,000 francs). Ismâyl en exigea le versement dans l'espace de cinq jours. Mélek Nemr lui vint adresser des représentations et réclamer un plus long délai : le pacha, qui avait sujet d'attribuer le retard déjà subi à la négligence et aux intrigues de ce chef, n'hésita pas à lui en témoigner sa mauvaise humeur. Le mélek démasqué paya d'effronterie : un mouvement d'indignation fit porter alors la pipe du prince à la joue de Nemr, Nemr se retira dévorant sa rage et roulant de sanglantes pensées. Le mélek Mussaât, qui avait tenu jusque-là contre les propositions de révolte de son collègue, lui prêta aide en ses trames homicides. Tous les deux travaillèrent secrètement la population, et Nemr accourut chaque jour baiser la main qu'il eût voulu couper. Le tigre léchait sa proie pour savoir où la mordre : *tigre* est bien dit, car tel était le véritable sens de *Nemr*, surnom du mélek de Chendy moins connu sous le nom originaire de Naïr ; sa brutale valeur l'avait fait comparer à la bête fauve, et ses instincts féroces achevaient de justifier le parallèle. Sur l'invitation de cet ennemi sauvage, le confiant Ismâyl quitta sans difficulté sa barque pour aller, en compagnie de vingt personnes, prendre habitation dans la ville où, suivant les paroles du futur bourreau, tout était prêt pour une digne réception. Un palais de chaume n'ayant qu'une issue avait été, en effet, construit avec cette hâtive ardeur que seul entraîne l'esprit de la vengeance. Tout alentour s'étaient entassés le jonc sec, la paille, la tige de dourah, sous prétexte de fourrage cueilli pour les chevaux du maître. L'heure du départ étant près de sonner, le pacha résolut de célébrer avec les chefs du camp le bonheur de revoir bientôt famille et patrie. Déjà un gai festin entendait les convives exalter les merveilles de la fertile Égypte et les plaisirs de sa capitale. Une foule silencieuse d'hommes et de femmes enveloppe la bruyante demeure ; Nemr saisit un brandon et met le feu à vingt endroits. Presqu'aussi impu-

tiente, sa bande accumule toutes les matières capables de nourrir un long embrâsement. La flamme pétille, monte et gagne le toit : la salle de banquet n'est plus qu'un immense bûcher. Apparaissent dans les tourbillons de feu le pacha et ses compagnons, pistolet au poing : un mur de sabres, une pluie de javelots les rejette au fond de la fournaise croulante; ils tombent étouffés ou brûlés. Dehors la populace hurle, Nemr rugit et pousse un éclat de rire satanique. Pour acteurs les démons et à leur tête ce génie de l'horrible, pour décors l'incendie sans pitié comme eux tous : n'est-ce pas une scène de l'enfer?

Sur les autres points de la ville, un égorgement simultané renverse les gens du pacha que les vases de bulbul ont engourdis. Mélek Mussaât, de l'autre côté du Nil, se charge des Égyptiens qu'enferme le bourg de Métamma. Quelques-uns pourtant cherchent asile dans la maison du fakyr Reya, et seuls échappent à l'atroce boucherie. Le Grec, médecin d'Ismâyl, est découvert dans une cabane : il s'est rendu odieux par ses cruautés, on ne le tue pas sur-le-champ, mais bientôt il enviera le sort de son maître. Nemr lui fait casser toutes les dents, les femmes se les attachent au cou dans des sachets de cuir, persuadées que ces amulettes les préserveront des maladies ; on lui inflige le supplice auquel il a fait lui-même condamner de si nombreuses victimes : il est empalé. Un serviteur d'Ismâyl avait pu rejoindre le camp et informer les troupes qui, le lendemain, retrouvèrent leur infortuné général sous les débris du perfide palais de chaume, les jambes et la moitié du corps réduites en charbon, la poitrine percée de coups de lance. Les précieux restes furent transportés et ensevelis au Kaire. La douleur paternelle eut son cours, l'expiation devait avoir le sien. Mohammed-Aly donna ordre au defterdâr Mohammed-Bey de punir les meurtriers de son malheureux fils. Avant de redire comment ce gendre du Vice-roi s'acquitta de sa mission, il convient d'en raconter une autre qu'il remplissait alors et dont l'objet n'était rien moins que la conquête du Kourdofân. Six mois après Ismâyl-Pacha, le defterdâr avait quitté l'Égypte, commandant en second quatre mille soldats dont huit cents

Bédouins et Mohgrebins. La direction supérieure des troupes était remise à Ibrahim, qui, devant Dongolah, dut se séparer de son beau-frère pour rejoindre son frère et pour combiner l'occupation du Dârfour, qui entrait dans son mandat personnel. Mohammed-Bey demeurait chef d'un corps de trois mille cinq cents hommes soutenus par un train d'artillerie qui montait à dix pièces de 4. Il laissa derrière lui le Nil à la hauteur d'Édab, quelques lieues au-dessus de la métropole nubienne, et prit dans le sud sa route par le désert où, durant une semaine, il manqua d'eau. Arrivé au bourg de Bara, il put au moins satisfaire une autre soif qui brûlait ses troupes : la soif de l'action. L'ennemi se tenait là, prétendant couvrir la capitale du pays, Lebéyed, à six lieues en arrière. Sa cavalerie était vêtue d'armures de fer semblables à celles des anciens Sarrasins. Un casque pointu sans visière et garni d'un réseau de fer tombant sur le cou, une tunique en mailles de fer : voici pour les armes défensives. Une lance, plusieurs javelots à fer crénelé, une large épée à deux lames que maniait une adresse prodigieuse : voilà pour les armes offensives. Des cuirasses de laine piquée bardaient les chevaux dont la tête était garantie par un frontail ou chanfrein en cuivre avec des bandelettes de fer cannelé. L'infanterie presque nue portait un bouclier de rhinocéros en forme de losange : placée à l'arrière, elle attendait l'ennemi un genou au sol, un javelot dans la main droite. Une épaisse chevelure garnissait la nuque de façon à parer un coup de tranchant. La lutte fut vive et intrépide. La cavalerie du Kourdofân chargeait, chargeait toujours malgré l'artillerie égyptienne. Elle s'empara même d'une pièce de canon, égorgea les canonniers ; mais au lieu de s'en servir à son tour contre l'ennemi que saisissait l'impétuosité de ces mouvemens téméraires, elle frappa longtemps la masse de bronze, espérant la briser à coups de sabre. Les sauvages, dans leur ignorance naïve des armes à feu, promenaient le doigt sur leurs plaies, sans concevoir qu'ils pussent être touchés par une foudre invisible au premier regard. Ce mystère les consterna. Pourtant la victoire flottait indécise encore, un coup de pistolet la décida. Le cheikh de la tribu Géméât ayant tué Sâlem chef des troupes du Kourdofân, celles-ci prirent la fuite, comptant

une perte de deux mille hommes, tandis que les Égyptiens n'avaient pas à regretter plus de trois cents morts. Les Bédouins auxiliaires s'étaient conduits avec bravoure, trois de leurs femmes périrent dans le choc. Mohammed-Bey, quoique malade, avait constamment donné l'exemple, en tête de ses cavaliers. Maître du champ de bataille et du pays, il entra vainqueur à Lebéyed. Une partie de la population s'était retirée dans les montagnes inexpugnables du sud, l'autre dans le Dârfour. Le bey ne fit plus désormais qu'une guerre de partisans. La rentrée des impôts en était le but; des caravanes d'esclaves, des charges de toiles, de gomme et d'or en furent le résultat. — La nouvelle du meurtre d'Ismâyl parvint au defterdâr sur ces entrefaites. Il laissa dans les mains de Halym-Bey le commandement de la province conquise, et, selon le vœu courroucé du Vice-roi, il se dirigea en toute hâte vers le Sennâr, promettant aux mânes de son beau-frère un sacrifice de vingt mille têtes. Dix mille dépassèrent le chiffre de l'immense hécatombe. Le principal coupable ayant réuni des hordes d'insurgés, essaya d'une lutte en rase campagne : la multitude fut taillée en pièces, et Nemr s'échappa vers le Dârfour. Mohammed-Bey, vainqueur, ne changea rien aux lignes d'opérations ni au système administratif d'Ismâyl. Terreur du peuple et de sa propre armée, il garda le gouvernement du Kourdofân et les deux Nubies jusqu'en octobre 1824. Ses troupes, — cinq mille huit cent trente combattans, — furent alors relevées par un des nouveaux régimens de création régulière. Durant tout cet espace, il avait promené la désolation et la mort depuis le Kourdofân jusqu'au Sennâr et de Sennâr à Chendy. L'amân ou amnistie ne fut enfin prononcé que faute de victimes. Les émigrés rentrèrent, la paix reparut à la surface. Le gendre du Vice-roi s'en allait un jour rendre visite au fakyr Reya pour le remercier du refuge qu'avaient trouvé dans sa maison les Égyptiens lors des massacres de Métamma : sur le seuil du saint personnage, il fut traîtreusement et par derrière frappé d'une javeline. L'œuvre de rigueur recommença. Enfans, vieillards, tout ce qui échut au pouvoir de la garnison passa par le fil du sabre. Les femmes furent traînées au Kaire : le douloureux stigmate de l'esclavage marquait leur bras. Les filles des mé-

leks elles-mêmes, si hautaines et si belles, sentirent, dit-on, le fer chaud les mordre. Averti trop tard pour la pleine clémence, le gouverneur de l'Égypte rendit le triste convoi au ciel natal et distribua des bourses aux familles le plus amèrement éprouvées. Mais rien ne vaut pour qui a perdu le trésor de la calme indépendance.

Le gendre du Vice-roi était vengé, puis le fils de Mahommed-Aly : ce fut justice. Le jeune prince avait mérité un destin plus doux. Brave et gracieux dans ses allures, il s'était brillamment préparé aux gloires d'un bel avenir. L'expédition à travers laquelle nous avons suivi sa marche ne fut point sans éclat. Dans cette heure matinale de la vie, où d'ordinaire les fils de rois préfèrent encore le rêve éloquent du plaisir au tambour du départ qui réveille en sursaut, Ismâyl-Pacha courait affronter la bataille, la ronce déchirante, l'embrasement des forêts, le contact des abîmes et des épidémies, la faim, la soif, et toutes les natures de bêtes féroces. Le courage et la persévérance ne durent pas faillir à celui qui put, s'appuyant sur quatre mille soldats privés de tout, même de nourriture, sillonner par tous les sens un amas de peuplades barbares, sauvages, belliqueuses ; envahir dans l'espace de quelques mois 450 lieues d'un tel pays, conquérir douze provinces, un royaume ; et le premier dresser un étendard oriental sur des hauteurs que ne surent pas atteindre les Perses ni les Romains.

Plusieurs Européens prirent une part aux travaux de cette guerre. Tous eurent à se louer des accortes façons du pacha. M. Frediani, voyageur et poëte italien, fut privé de la raison par une fièvre chaude. Le pacha mit aussitôt à la disposition de cet infortuné tous les secours en sa puissance : il lui envoya son médecin, des plats de sa table, des officiers, des kâhuas pour le servir chez lui, de l'argent à discrétion et ses propres vêtemens de rechange qu'il ne possédait pourtant guère nombreux. Comme le caractère ambitieux et impressionnable du malade lui était connu, le prince le comblait d'honneurs, le venait visiter à chaque instant, lui prodiguait de ces bonnes paroles qui relèvent, de ces tendres et ingénieuses consolations qui guérissent. Un savant naturaliste, et le plus érudit géogra-

phe qui ait visité le double Nil, M. Frédéric Cailliaud, de Nantes, envoyé par notre gouvernement, appelait Ibrahim-Pacha et Ismâyl-Pacha ses jeunes protecteurs. En Égypte, il avait offert au fils aîné de Mohammed-Aly un méridien à canon qui amusait beaucoup le prince en avertissant de l'heure de la prière toutes les personnes du palais. Dans la ville de Sennâr, le second fils du Vice-roi exerçait lui-même ses artilleurs dont il chargeait avec une rare célérité les bouches à feu. Il mandait près de lui d'une manière affable M. Cailliaud et lui disait : « Il faut que vous appreniez comme moi à servir une pièce : nous nous tiendrons près l'un de l'autre lors de la prochaine campagne ; si notre bonne ou mauvaise étoile veut que nous restions les derniers, nous saurons aû moins nous défendre. » Lorsque le général et l'explorateur se séparèrent, des témoignages d'affection furent échangés. Le Breton fit alors ce que chacun de nous eût fait : il se tourna par la pensée vers une terre chérie, et il grava profondément sur le roc un nom doux au cœur, six lettres : FRANCE.

X.

MORÉE.

1823—1829.

Les Égyptiens du XIXe siècle ont fait dans l'Afrique supérieure ce que les Espagnols du XVe avaient fait dans le continent américain : une lointaine et vierge nature est devenue leur tributaire. Ils régnaient sur la moitié du Nil, et de ce jour le fleuve n'arrose pas une terre qui ne les reconnaisse pour suzerains. La Basse et la Haute-Nubie courbent le front, elles qui, depuis Cambyse, n'avaient point vu d'armée de race caucasique. La vieille Éthiopie s'agenouille et pleure sa liberté dans les temples géans que lui éleva Sésostris. Mohammed-Aly reconstitue le vaste empire des Pharaons ; par le cimeterre il amasse des royaumes ; par son génie actif, pénétrant et réformateur, il change la face de ses États. Il sait lire maintenant : il a eu pour maîtresse d'école une femme lettrée de son harem ; ses relations avec l'Europe ont élargi le cercle de ses idées intellectuelles et administratives, il s'est dépouillé des préventions musulmanes pour acquérir des vues exactes en matière de haute et digne politique ; il a su naturaliser au milieu des siens toute une civilisation : l'exécuteur testamentaire de Napoléon a mis en œuvre les principes légués au monde oriental par le maître de l'Occident. Une des entreprises les plus capables de féconder les deux grandes sources de bien-être public, la culture et le commerce, est celle qui centuplera les munificences du père des fleuves, suivant le nom que donna l'antiquité ; or, la plupart des canaux qui distribuent ses ondes sont ou comblés ou détruits. Le Haroun-êl-Reschid égyptien les répare et en creuse de nouveaux ; il crée des correspondances

télégraphiques, des raffineries de sucre et de salpêtre, des ateliers, des magasins, des chantiers et des manufactures. Par ses ordres quinze cents jardiniers, presque tous Français, portent dans les provinces les bonnes méthodes agricoles, multiplient les produits indigènes, font surgir de riches plantations d'oliviers et de mûriers. Un Français, M. Jumel, importe le coton à longue soie; un Français, M. Linant, ingénieur, reçoit la haute main dans les travaux d'utilité publique; un Français, M. Clot, depuis Clot-Bey, fonde une école de médecine et de chirurgie, puis des hôpitaux et des ambulances que desserviront des docteurs français, en tête desquels MM. Dussap et Labat; un Français, M. Hamont, dirigera l'école vétérinaire; une Française, Mlle Gauth, l'école d'accouchement. L'élite de la jeunesse arabe et osmanli est envoyée dans la capitale de la France pour s'instruire au progrès et former, sous les auspices du savant M. Jomard, le premier noyau de cette intéressante *Mission égyptienne* qui devient chaque jour si précieuse à l'avenir de la patrie, en lui reportant la moisson de lumières qu'elle recueille parmi nous.

L'organisation militaire, élément principal de puissance pour le Vice-roi, fut celle qui rencontra le plus de difficultés; elle fut conduite par les généraux Livron et Boyer, par le colonel Gaudin et, premier de tous, l'officier impérial Sèves aujourd'hui Soliman-Pacha, disons mieux, Suleymân-Pacha. Fils d'un meûnier, Octave-Joseph-Anthelme Sèves était né à Lyon, le 1er avril 1787. Son aïeul, homme d'une vigueur peu ordinaire, avait été surnommé le Turc : ne dirait-on pas une prédestination? Son père est mort en 1832, le jour même où le fils contribuait en Syrie à la victoire de Koniah. Doué d'un instinct éminemment belliqueux, le jeune Sèves partit pour Toulon en 1804, et il entra dans la marine en qualité d'aspirant. Après cinq années de grade, il passa comme sous-officier au 2e régiment d'artillerie maritime. Deux ans plus tard, frappé de l'éclat des armes françaises sur terre, il quitta le pavillon pour le drapeau. Il avait navigué sur la Méditerranée, l'Océan l'avait transporté jusqu'aux Antilles, et, de retour sur les côtes d'Europe, il s'était fait blesser au bras droit par une

hache d'abordage lors du combat de Trafalgar. Inquiet des suites d'un duel dans lequel il avait eu le malheur de tuer son adversaire, Sèves alla en Italie demander du service comme simple soldat au 6e régiment de hussards, commandé par le colonel Pajol. Alors les troupes à cheval avaient ordre de s'exercer aux manœuvres de l'infanterie. Le sous-officier d'artillerie les avait apprises : il fut nommé instructeur et brigadier. Il se distingua sur le Rhin en 1809 ; dans le même jour il eut un cheval tué sous lui, reçut un coup de feu et trois coups de sabre. Ramassé en cet état par l'ennemi, Sèves rentra de captivité en 1811, et on le fit maréchal-des-logis. Un nouveau grade lui fut décerné en Russie, et, pendant l'héroïque retraite de Moscou, il remplit les fonctions d'officier d'ordonnance auprès du maréchal Ney : à la Bérésina, il eut un cheval tué sous lui, à Posen il fut blessé d'un coup de lance et nommé sous-lieutenant. Officier d'ordonnance du général Piré en 1814, il enleva un poste de cosaques dans les environs de La Ferté-sur-Aube, à 3 lieues des avant-postes français. Lieutenant, il eut encore un cheval tué sous lui, dans la journée de Brienne. Napoléon le distinguait, quand l'empire mourut. Attaché à l'état-major du maréchal Grouchy, Sèves fit la campagne des Cent-Jours. Trop franc pour dissimuler après Waterloo ses sympathies et ses regrets, il ne put être admis dans la garde royale. Ne sachant plus à qui se vouer depuis que le maître aimé avait disparu, il accepta le bail d'une ferme dans la plaine de Grenelle. Le cœur du soldat reprenant le dessus, et toute perspective militaire lui étant fermée sous le ciel français, il s'en alla chercher fortune en Perse où l'on disciplinait des troupes à l'européenne. L'Égypte se trouvait sur son itinéraire : il fut présenté au pacha, lui plut et accepta ses offres avec reconnaissance. — « Réussis, lui dit le Vice-roi, et quelle que soit ton ambition, ma générosité la dépassera. » Sèves est prince musulman. Par suite des préjugés orientaux qui aveuglaient encore les esprits, il eut à vaincre des résistances d'autant plus formidables que déjà, pour une première tentative, le Vice-roi s'était vu, plusieurs jours durant, assiégé dans son château par une insurrection. L'officier français dépensa une somme prodigieuse

d'adresse, de persévérance et de sang-froid. Des soulèvemens, des complots menacèrent sa vie; son courage les paralysa. Un jour, il commandait l'exercice : une balle effleure sa tête, il ne s'émeut pas un seul instant : « Vous êtes des maladroits, dit-il. Apprêtez vos armes : feu ! » Une autre décharge s'exécute, mais Sèves n'entend plus siffler de balle. Dès-lors les mécontens se résignèrent, il compléta leur instruction en trois années. Le vainqueur du Nedjd, ainsi qu'autrefois le czar Pierre, donna le premier exemple de docilité en venant se placer à la queue d'un peloton. Les troupes du *nizam-gedyd*, — nouvelle ordonnance, — eurent bientôt l'occasion d'appliquer les enseignemens reçus. La Grèce était sur pied, la sainte cause de la liberté triomphait déjà. Ce Khurschyd-Pacha, que nous avons vu disputer l'Égypte à Mohammed-Aly, s'était laissé battre avec cinquante mille Osmanlis par quelques groupes de rayas, et lui-même, honteux de survivre à sa défaite, s'était donné la mort. Les ravins de la Thessalie et du Péloponèse avaient enseveli quatre armées turques, trois flottes couvraient l'Archipel de leurs débris, le chemin de Stamboul était désormais frayé aux giaours. Le sultan appela son plus puissant visir à son secours; le 14 gemâdy-êl-âouel 1239, 16 janvier 1824, il envoya au Vice-roi un firman qui le comblait d'éloges, le nommait l'exterminateur des rebelles, et lui prescrivait d'aller soumettre la Morée dont il lui conférait le pachalik. Deux jours après, Mohammed-Aly communiqua au grand-divan du Kaire la faveur et l'injonction qui lui avaient été notifiées. L'Arménien Yusuf Boghos, un de ses ministres, s'écria : « Que le Très-Haut dépose toutes les couronnes de la terre sur ton front ! tu en es digne, tu es le Bonaparte de l'Afrique ! »

Le 10 juillet 1824, une escadre forte de soixante-trois vaisseaux et de cent transports de toute nation (excepté du pavillon français), mit à la voile du port d'Alexandrie. Elle portait les 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ régimens d'infanterie régulière organisée à l'européenne, quatre compagnies de sapeurs, sept cents chevaux sous les ordres de Hassan-Bey, une artillerie de siége et de campagne. Ismâyl-Aghâ Gebelakdar, grand-amiral, commandait la flotte; Ibrahim-Pacha l'expédition. Les nolissemens négociés



Pendant l'exercice une balle est dirigée contre Sèves « Vous êtes des maladroits, dit-il aux Mamelucks, *Apprêtez armes! Feu*

avec des armateurs présentaient à ceux-ci des bénéfices considérables, mais des risques tels de perdre toute protection auprès de leurs gouvernemens respectifs, que les contrats durent indiquer les dix-sept mille soldats comme de simples passagers, comme des particuliers voyageant pour affaires. Ibrahim se dirigea sur Rhodes pour y faire sa jonction avec le capitan-pacha, et présider à l'invasion de la Morée par l'éclat d'une victoire navale. Ce plan souriait au courage fougueux d'Ibrahim et offrait des chances de succès d'autant plus heureuses, que les frégates et navires de la marine ottomane devaient, selon toutes probabilités, avoir raison de bricks bon voiliers, mais dont les plus gros n'avaient qu'un armement de trente canons d'un médiocre calibre, seule ressource maritime des Hellènes.

Le 15 août, dans le canal de Samos, l'amiral grec Miaulis incendia au grand-amiral turc une corvette de 24 canons, deux frégates, l'une de 32, l'autre de 54, et captura une vingtaine de transports. Le capitan-pacha s'étant, à la suite de sa défaite, réfugié dans le golfe d'Halicarnasse, y fut rallié le 26 août par la flotte égyptienne qui faisait admirer l'élégance de ses bâtimens, sa manœuvre et sa marche. Beaucoup de ces navires étaient neufs, le reste avait été remis dans le meilleur état. Les goëlettes étaient toutes munies de vingt-quatre avirons qui suffisent pour courir en calme deux milles à l'heure. Jamais, depuis la guerre, des forces aussi imposantes n'avaient été mises en mouvement. L'audacieux Miaulis ne s'appuyait que sur environ cinquante voiles : il ne craignit pourtant pas d'attaquer ; le 5 septembre il jeta cinq brûlots en avant. La vue des machines incendiaires effraya les Turcs dont plusieurs vaisseaux, perdant toute contenance, allèrent échouer à la côte. Kanaris engagea le beaupré de son brûlot dans les sabords de la frégate qui portait pavillon amiral, et la détruisit par les flammes. D'autres bâtimens eurent le même sort ; la flotte de Constantinople prit la fuite vers le détroit des Dardanelles, et laissa au milieu du feu Ibrahim soutenant presque seul tout l'effort des Hellènes. Le prince, contraint d'abandonner le champ de bataille, se dirigea vers l'île de Candie en face de laquelle Miaulis, qui ne cessait de le harceler, lui enleva sa plus belle frégate et cinq transports chargés

de deux mille soldats Ibrahim, ayant rallié ses navires dans la rade de Boutros (golfe de Cô), revint à Rhodes où il s'approvisionna, et reprit la mer jusqu'à l'île de Candie. Sèves, alors musulman et colonel sous le nom de Suleymân-Bey, accompagnait le fils du Vice-roi. Il fut désigné pour aller occuper le commandement de Rhodes; puis quelques jours plus tard de nouveaux ordres l'ayant rappelé auprès d'Ibrahim, tous deux voguèrent dans les eaux de la Morée. L'amiral Miaulis voulut une seconde fois empêcher le débarquement des troupes égyptiennes; mais ses marins lui déclarèrent qu'ils ne se battraient pas sans avoir préalablement reçu l'arriéré de leur solde. Il fallut retourner à Napoli de Romania pour trouver moyen de satisfaire aux exigences des matelots. Pendant cette perte d'un temps précieux, Ibrahim passa, et le 5 régeb 1240, 26 février 1825, il jeta l'ancre dans le port de Modôn. Cette place forte, de même que celle de Korôn, était restée aux mains des Turcs : difficile à bloquer, elle avait été fréquemment pourvue de vivres. L'amiral Ismâyl-Gebelakdar, tombé malade à Rhodes, mourut sur mer en route pour Alexandrie. C'était un vieillard instruit sur toutes choses étrangères à son métier. Il connaissait plusieurs langues du nord, mieux eût valu un peu moins d'ignorance en fait d'art maritime : la navigation égyptienne que nous avons décrite aurait eu à subir de moins tristes désastres.

Le lendemain de son arrivée devant Modôn, Ibrahim-Pacha remit à ses lieutenans le soin d'organiser les campemens et les magasins; puis, se faisant suivre de quelques fantassins et cavaliers, alla reconnaître en personne les approches de Navarin. Le même jour, il ramena au camp les nombreux troupeaux dont il s'était emparé dans son excursion. Le 11 regeb, 2 mars, il sortit à la tête d'un corps d'élite pour secourir la ville de Korôn pressée par les Péloponésiens. Le fer et le feu à la main, il brisa toutes les résistances qui prétendirent entraver sa marche. Le troisième jour, il se mit en communication avec la forteresse et chassa les assiégeans. Les Égyptiens bivouaquèrent une semaine environ sous les remparts, d'où ils repoussèrent avec vigueur et succès toutes les tentatives nouvelles des partisans grecs. Ibrahim augmenta la garnison de la place déblo-

quée, ravitailla Korôn avec les vivres et les bestiaux recueillis dans ses courses, puis il regagna son quartier-général. Après une halte de six heures, il se rejeta dans l'intérieur de la Morée pour tâter l'ennemi sur tous les points. Ces diverses reconnaissances durèrent jusqu'au 2 chaabân, 22 mars. Le jour suivant il envoya les 3e et 4e regimens, avec l'équipage de siége, sous les ordres de Khurschyd-Bey ainsi que de Hussey-Bey, investir Navarin que le pacha ne voulait pas laisser derrière lui entre les mains des adversaires, au moment de commencer ses opérations dans l'intérieur du pays. Les Grecs accoururent pour secourir la place; mais deux bataillons, commandés par Osmân-Aghâ et Yusuf-Aghâ, les attaquèrent sans leur donner le temps de se reconnaître, et les défirent à la première décharge. Les chefs ennemis purent se sauver, non sans peine, avec une portion de leurs gens; le reste fut pris ou tué. La garnison, pour seconder le mouvement, avait fait une sortie sur les troupes retranchées; mais, témoin du sort éprouvé par le corps de diversion, elle rentra dans la ville après une perte considérable. On poursuivit les assiégés, la baïonnette aux reins, jusque sur le pont-levis.

Le 5 chaabân, 25 mars, Ibrahim quitta Modôn avec le reste de son armée : il campa le soir devant les remparts que défendait le capitaine grec Nikolaos. Toutes les troupes réunies dans la Morée eurent ordre de se porter au secours de Navarin. Ibrahim, à la tête de trois bataillons qui avaient pour chefs immédiats Mustapha-Aghâ, Osmân-Aghâ et Ukil-Suleymân-Aghâ, se mit en mesure de repousser les nouveaux arrivans qui s'établissaient dans les villages défendus par des tours et des fossés. Le capitaine Yagni venait d'amener un corps de trois mille cinq cents hommes ; le prince égyptien marcha contre les Grecs, les rompit et les dispersa d'un même élan : Yagni fut au nombre des prisonniers. Ibrahim ensuite pressa vivement le siége. La garnison tenta de fréquentes sorties que dirigeait Nikolaos et que soutenaient les Grecs du dehors ; mais toutes les entreprises de ce genre furent sans résultat, l'une d'elles coûta la liberté à Nikolaos. Les Égyptiens se laissaient entraîner par l'ardeur de la poursuite jusqu'au pied des murailles : un soldat arabe qui

s'était jeté sur la trace d'un Grec, atteignit en même temps que lui la porte demi-close et, au moment où le fuyard la franchissait, le saisit par sa fustanelle, puis le tirant dehors lui abattit la tête.

Le 1er ramadân, 19 avril, Ibrahim-Pacha fut informé que plus de neuf mille Grecs s'étaient rassemblés dans trois villages et sur quelques montagnes à 12 kilomètres du camp; il prit aussitôt trois mille fantassins, quatre cents chevaux, et se porta sur deux montagnes à la tête de sa cavalerie, pendant que les commandans Omar-Aghâ et Tchudjuk-Osmân attaquaient l'un et l'autre ces positions par deux points opposés. Le reste du détachement fondit sur les trois villages. Les Grecs, surpris et chargés partout à la fois, se virent partout culbutés, partout mis en déroute. Parmi les captifs se trouvèrent le commandant de la Morée Vasili-Hakaramoviti, Nikolaos pour la seconde fois, puis le capitaine roméliote Svango; les capitaines grecs Xidis et Raphael restèrent sur le champ de bataille. Kosta Botzaris, frère de Marco Botzaris, renversé de cheval et blessé, allait tomber aux mains de l'ennemi, lorsque ses Souliotes le soulevant dans leurs bras l'emportèrent loin du péril. Ibrahim rasa les retranchemens et rentra sous la tente, le 19 ramadân, 7 mai 1825. Pour faciliter la prise du Nouveau-Navarin, le fils de Mohammed-Aly résolut de commencer par celle du Vieux-Navarin. Il dépêcha par la terre ferme sa cavalerie, vers le lac un bataillon du 4e régiment avec le colonel Husseyn-Bey, vers le port un bataillon du 3e régiment. Ces troupes eurent mission de presser avec vivacité la place. Les Grecs du Nouveau-Navarin voyant que le Vieux-Navarin se disposait à plier, lui envoyèrent des soldats choisis dans les équipages de leur marine. Ce renfort passa sur un îlot ou plutôt sur un rocher assis à l'entrée intérieure de la rade et connu sous le nom d'île de Sphaktéria. Plusieurs batteries y furent placées pour inquiéter les travaux des assiégeans. Ibrahim, que gênait leur feu, expédia l'ordre au colonel Suleymân-Bey (Sèves) de s'embarquer à Modôn avec deux bataillons de son régiment, — le 6e d'infanterie, — et d'aller par mer s'emparer de l'îlot importun. L'amiral grec Tsamados, commandant la flottille venue de Napoli, groupa autour de sa personne deux

cents marins, et descendit dans Sphaktéria où s'étaient portés avant lui Mavrokordatos, Stavros, Sahinis, Anagnostaras, Tsokris et quatre cents de leurs gens. Suleymân-Bey, à 11 heures du matin, débarqua de vive force, malgré les terribles décharges de l'ennemi. Il marcha sur les redoutes et les batteries qui furent enlevées. Les Grecs périrent sous la baïonnette ou, s'étant jetés dans les flots, se sauvèrent à bord de huit navires de leur nation qui tenaient la rade, et qui, voyant la destruction de leurs équipages, coupèrent les câbles pour s'enfuir à la faveur de la nuit. Six de ces bâtimens passèrent sans obstacle; mais les deux autres tombèrent au pouvoir de l'escadre ottomane qui retournait à Modôn. L'intrépide Tsamados, capitaine hydriote auquel son fils n'avait pu persuader de chercher un refuge sur son brick, essaya de lutter encore et bientôt après reçut le coup fatal. Tsokris et le jeune comte piémontais Santa-Rosa également distingué comme écrivain et comme personnage politique, trouvèrent la mort dans cette glorieuse journée. Stavros et Sahinis, retirés sous les voûtes d'une chapelle qui servait de dépôt aux munitions, la firent sauter plutôt que de se rendre. Anagnostaras fut découvert au fond d'une grotte et massacré. L'affaire avait été constamment chaude et brillante : elle valut à Suleymân-Bey (colonel Sèves) une riche moisson d'honneurs et un coup de sabre dans la cuisse.

Miaulis apprit le 23 ramadân, 11 mai, la fin de Tsamodos; il résolut de la venger et il fit voile pour Navarin. Averti le soir du 12 mai, à quelques milles seulement de cette place, que la moitié de l'escadre égyptienne était mouillée en vue de Modôn, il vira de bord et se dirigea sur elle. Dès que l'armée navale des Égyptiens parut à l'horizon empourpré par les dernières lueurs du soleil,—présage d'embrasement,— six brûlots grecs s'approchèrent et répartirent la flamme homicide sur une frégate, deux corvettes, une bagarre et deux bricks. Le vent porta les navires incendiés vers le gros de l'escadre; un vaisseau, une frégate et treize bricks prirent feu et sautèrent l'un après l'autre. Les débris enflammés répandirent l'incendie par la ville de Modôn, les magasins à poudre éclatèrent, une partie des fortifications croula sur la rive.

Cet avantage ne put sauver Navarin : le même jour trois mille Grecs arrivant du dehors vers minuit se jetaient inopinément sur les lignes égyptiennes qui avaient eu le temps de se former, de prendre à leur tour l'offensive et de tailler en pièces tout ce qui ne fuyait pas dans les ténèbres. Les assiégés, profitant de l'occasion pour sortir des remparts, marchaient sur les avant-postes de Hassan-Effendy et de Husseyn-Bey qui gardaient le lac ; mais une vive fusillade les ayant accueillis, les uns, la tête perdue, s'étaient précipités dans le lac, les autres avaient regagné en désordre la forteresse. La cavalerie égyptienne poursuivit les fuyards, tua bon nombre d'entre eux, et, dans la nuit comme le lendemain au jour, ramassa quantité de Grecs blottis aux environs du champ de bataille. Parmi les prisonniers figurèrent le capitaine Hadji-Christo, Georges Mavromicalis fils de Petro-Bey, le fils de Papoglio, commandant le défilé de Tripolia, deux prêtres d'un rang supérieur et l'archevêque de Modôn. Ce prélat fanatique avait été l'instigateur des traîtres qui massacrèrent les Turcs de Navarin après la capitulation de 1821 : il avait fait conduire à l'île de Sphakteria pour y mourir de faim les vieillards et les malades, les femmes et les enfans tombés aux mains des Grecs. Cet indigne ministre méritait la mort : Ibrahim se contenta de le mépriser et de le retenir en captivité. Le 25 ramadân, 13 mai, les assiégés du Vieux-Navarin, et le 28 ramadân, 16 mai, ceux du Nouveau-Navarin, réduits au désespoir, envoyèrent un des notables supplier Ibrahim-Pacha de leur accorder le pardon. Le prince leur donna la vie, moyennant les clauses qui suivent : 1° La garnison remettra la place avec toute l'artillerie, armes et munitions, au commandant égyptien désigné pour cet effet, le jour où des bâtimens européens seront prêts à recevoir les troupes grecques. 2° Elle emportera ses bagages et déposera les armes. 3° Elle sera embarquée sur des navires marchands autrichiens et anglais, puis transportée à Kalamata. 4° MM. les capitaines de l'*Amaranthe* et de la goëlette autrichienne actuellement dans le port seront priés de vouloir bien consentir à escorter la garnison grecque jusque dans Kalamata, pour la protéger de toute insulte. 5° Dès ce moment toute hostilité cessera de part et d'autre.

La reddition de Navarin fut le premier exemple d'une ville prise par les Musulmans sur les Grecs depuis la révolution. Les esprits consternés se découragèrent, le bruit courut qu'une armée de huit mille Asiatiques marchait sur la Béotie, et qu'une seconde forte de trente mille Albanais venait de mettre le siége devant Missolonghi. Tous les Roméliotes abandonnèrent aussitôt la péninsule pour aller défendre leurs provinces. Les Péloponésiens, travaillés par les intrigues des factieux Londos et Zaïmis qui étaient rentrés de leur exil volontaire pendant les crises récentes et qui s'agitaient depuis contre la cause du gouvernement, refusèrent de combattre Ibrahim-Pacha, tant qu'on ne leur aurait pas rendu pour chef Théodoros Kolokotronis. Le sénat dut sacrifier ses ressentimens personnels au salut de la nation ; le vieux Klephte sortit d'un couvent de l'île d'Hydra où il se trouvait détenu. Libre, il parut devant le président Lazaros Koundouriotis et lui dit ces paroles : « J'ai fait du mal à ma patrie : les grands du Péloponèse m'avaient trompé. J'étais un arbre sauvage planté sur un chemin public : nombre de passans, la plupart des larrons, se reposaient dans les heures d'orage sous mon ombre : ils suspendaient à mes rameaux leurs sacs remplis de vols et d'iniquités. Mais je saurai désormais réparer mes fautes, la Grèce entendra parler de moi. » Le retour de Kolokotronis ne produisit qu'une ardeur éphémère. Les Péloponésiens, que dispersait maintenant le premier son des trompettes égyptiennes, semblaient avoir remplacé par la peur le zèle généreux qui les animait naguère. Quelques-unes de leurs bandes se réunirent pourtant sur les montagnes de la Kondorognie à 12 heures de Modôn : Ibrahim s'avança contre elles, et le même jour 15 chaoual, 2 juin, il entrait dans le bourg de Skarmama. Sans attendre que son armée l'eût rejoint, il se porta en avant suivi d'une troupe de cavaliers que Husseïn-Bey, Mohammed-Aly-Aghâ et Rochuan-Aghâ, commandaient sous ses ordres. L'ennemi s'était déjà retranché sur les collines : le pacha, impatient, escalada une des cîmes orientales en tête de l'escadron de Mohammed-Aly-Aghâ; il enjoignit aux deux autres escadrons d'agir simultanément par le côté du nord. L'infanterie arriva : sept bataillons se réunirent à Ibrahim,

cinq à Rochuan-Aghâ et Husseïn-Bey. Les Grecs, pressés de toutes parts et sur toutes les éminences qu'ils occupaient, se retirèrent sur la moins accessible et la plus fortifiée, celle de Magnachi. Les Égyptiens la gravirent d'un saut à travers le feu de la fusillade et les mille difficultés du terrain. Parvenus au sommet, ils cernèrent les retranchemens, tout ce qui résista fut tué : ainsi le fameux pirate Chegpalos, le capitaine Athanasios Mikali, neuf autres capitaines et cinq cents guerriers de moindre condition. Un Arabe du nom d'Abdallah rompit sa baïonnette après avoir percé à lui seul six adversaires : il se colletait avec le septième pour le terrasser ; mais les deux champions tombèrent ensemble et roulèrent sans lâcher prise jusqu'au pied de la montagne. L'Égyptien alors trancha le cou à son antagoniste. Le généralissime le nomma sergent sur le champ de bataille, et sut rendre un juste hommage à la bravoure malheureuse du vaincu.

Le lendemain Ibrahim, escorté de sa cavalerie, s'en alla reconnaître les passages difficiles de la Kondorognie, les villages d'Arkadia et d'Andronsia. Il revint sur les bords du Pamisus, au château de Nisia : il avait ramassé quelques centaines de captifs et dix mille têtes de bétail. Dans le même temps Aly-Aghâ, Rochuan-Aghâ et Husseïn-Bey, de la plaine de Lukas où ils avaient su culbuter des groupes ennemis, ramenaient cinquante-six prisonniers, quatre-vingts chevaux et quatre cents bœufs. Le 22 chaoual, 9 juin, dès l'aube, le fils de Mohammed-Aly se présenta devant la position importante occupée depuis la veille, au bourg de Maniatis, par le prêtre Fléchias et quinze cents hommes. Après six heures d'une lutte passionnée, cinq cents Spartiates effectuèrent leur retraite par les vallons de l'Eurotas. Le reste de l'armée grecque se dispersa en tous sens. Trois cents Arkadiens fidèles à leur devoir se rangèrent autour de Papa-Fléchias et se battirent comme des lions jusqu'à la nuit. Leur chef résista longtemps seul à plusieurs Égyptiens qui l'enveloppaient. Ibrahim ne put faire moins que d'admirer un si beau courage : « Papa, cria-t-il à Fléchias, rends-toi, mets bas les armes, et je t'accorde la vie. — Je ne veux point de grâce, répondit le saint ministre ; j'ai soulevé la Grèce, je dois mourir

pour la défendre. » Il succomba lui et ses dignes compagnons.

Informé le 25 chaoual, 12 juin, que le prince de Magna Pietro-Bey, uni à six autres capitaines, avait rassemblé quatre ou cinq mille Grecs dans la ville de Kalamata dont il réparait les murailles, Ibrahim se porta de ce côté avec trois régimens d'infanterie et un corps de cavalerie. Les Péloponésiens lâchèrent pied dès la première approche des troupes égyptiennes. Un détachement poursuivit les fuyards et en tua cinq cent trente-deux. Piétro-Bey conserva son poste jusqu'à la dernière extrémité : l'héroïque vieillard pleurait de se voir contraint à en faire l'abandon. Ibrahim poussa droit vers Kitrie, résidence de ce chef : il y répandit la désolation, comme une heure plus tôt à Kalamata, comme une heure plus tard dans Janigni, Armoros, Mandinos, Aja, et à peu près tous les villages, tous les châteaux du district. Deux mille Grecs s'étant réfugiés dans le monastère de Vlamidia sur une colline, le général égyptien alla, le 26 chaoual, 13 juin, détruire le couvent dont la garnison fut passée par les armes. Ibrahim, le 1er dou-l-kadeh, 18 juin, quitta cette partie de la Morée si riche de victoires égyptiennes, pour se diriger dans l'intérieur des terres sur Tripolitsa, capitale de toute la péninsule. Une colonne prit sa route par l'Arkadie, et l'autre par Léondari. Les villages de Kalavia et de Polacchi furent saccagés. Le fils du Vice-roi, que Suleymân-Bey, Husseïn-Bey, Rochuan-Aghâ escortaient dans sa marche et ses ascensions, gravit les montagnes pour opérer des reconnaissances. Kolokotronis et Petracco s'étaient postés sur le faîte du Turchikhora pour s'opposer au cours du torrent égyptien. Ibrahim connaissait leur intention : il s'élança vers eux, les mit en déroute, ruina leurs retranchemens, et fit mordre la poussière à cinq cents Hellènes ainsi qu'au général Pétracco. Le pacha fut rejoint le soir par le gros de ses troupes.

Le 2 dou-l-kadeh, 19 juin, Ibrahim se préparait à descendre dans la plaine de Léondari : informé que ses adversaires dressaient une embuscade sur la route, il les envoya refouler préalablement. Kolokotronis avait pris position en arrière ; mais ses soldats, n'osant pas attendre le vainqueur, s'enfoncèrent dans les montagnes. Le passage fut libre désormais, et le généralis-

sime des Égyptiens entra, le 6 dou-l-kadeh, 23 juin, dans Tripolitsa que les habitans s'étaient empressés d'abandonner après l'avoir livrée aux flammes. Kolokotronis, Gennéos fils de ce capitaine, et le général Koliopoulos, prévoyant que l'absence de vivres ferait déserter leurs soldats, avaient écrit à la junte qu'ils la priaient d'abattre les murailles de Tripolitsa trop faible pour soutenir une attaque régulière. « Elles nous sont inutiles, disait la dépêche; mais elles seront d'un immense avantage à l'ennemi qui les pourra défendre et qui s'établira par ce moyen au centre du Péloponèse. Démolissez donc ces fortifications dangereuses; que les femmes, les enfans, les vieillards se retirent sur les hauteurs de Karitène, et qu'il ne reste que les hommes en état de porter les armes. » La junte répondit à ce conseil plein de sagesse, que, « loin de détruire les remparts, il faudrait au contraire en élever de nouveaux : » proposition dépourvue de toute logique, et dont la suite des événemens ne prouva que trop l'absurdité.

Ibrahim ne s'endormait point sur ses rapides triomphes. Malgré les fatigues extrêmes de ses marches récentes, il voulut tenter un coup de main sur Napoli de Romania. Laissant une forte réserve dans la capitale de la Morée, il partit le 8 dou-l-kadeh, 25 juin, à la tête de six cents cavaliers et d'un régiment d'infanterie qu'appuyaient deux pièces de canon et un obusier. Le troisième jour, il déboucha dans la plaine d'Argos dont il brûla les oliviers. Après quoi il fondit sur le poste des moulins de Napoli gardé par Ypsilanti et trois cents palikares ou irréguliers. Une fusillade assez vive s'échangea; puis Ibrahim feignit un mouvement rétrograde pour attirer l'ennemi sur la route de Tripolitsa, où il lui sut ravir toutes ses positions et lui tuer quatre cent cinquante hommes. Il passa ensuite librement avec le butin et les captifs. On eut à souffrir de la soif, plusieurs soldats moururent de cette affreuse privation : le 13 dou-l-kadeh, 30 juin, Ibrahim, de retour dans la capitale de la Morée, s'occupa d'y établir ses quartiers d'hiver. Il fit couper, battre et transporter au dedans des magasins, sur les propres chevaux de l'ennemi, les grains que la population n'avait pas eu le temps de recueillir. Pour que ses travailleurs ne fussent point troublés

dans leur tâche, le prince lança des détachemens en tous sens, et se tint presque toujours lui-même aux postes avancés. Le 20 dou-l-kadeh, 7 juillet, il s'éloigna de quelques lieues avec Suleymân-Bey (Sèves), colonel du 6e régiment, et avec la cavalerie de Husseïn-Bey, pour se procurer des moulins où l'on pût moudre les récoltes. A une heure de Tripolitsa, huit mille Grecs s'étaient réunis dans les montagnes. Dès qu'ils aperçurent les Égyptiens, ils se retranchèrent, divisés en quatre corps, sur quatre collines. Ibrahim forma ses troupes en colonne. L'ennemi fut chargé à la baïonnette et ses retranchemens emportés : il perdit trois cent quatre-vingt-sept soldats, et les Égyptiens quatre ! Un renfort débouchait par le bourg de Valla pour secourir les Grecs : un détachement d'infanterie et trente cavaliers l'eurent bientôt mis en déroute. Ibrahim, ce jour-là, ne put remplir le premier dessein qu'il s'était proposé : il repartit le lendemain pour les mêmes lieux avec les mêmes forces. Après quelques jours employés à la réparation des moulins qui, pour la plupart, avaient été détruits par les Grecs, il commit à leur garde le 5e régiment et revint à Tripolitsa. Cent cinquante fantassins de Sélim-Bey tenaient les avant-postes sous les ordres de Tchudjuk-Osmân-Aghâ, commandant le 1er bataillon, lorsqu'on vit, le 28 dou-l-kadeh, 15 juillet, s'avancer à pas de course un corps de cavalerie régulière. Le commandant fit choix d'une meilleure position, forma sa troupe, et, sortant avec honneur d'une lutte disproportionnée, se retira en bon ordre vers les moulins. Pour mettre fin à ces attaques partielles, Ibrahim dépêcha un escadron avec des bataillons albanais fraîchement venus de Candie. Les Grecs se cachèrent dans les montagnes ; mais cette colonne mobile avait résolu de ne pas rentrer sans avoir fait usage de ses armes : elle rechercha toujours l'ennemi, brûlant toutes les habitations humaines qui se trouvaient sur son passage. Elle n'effectua son retour qu'après la mort de cinq cent treize Grecs et la prise de trois cent quatre-vingt-quinze captifs, de sept cents chevaux et de sept mille six cent quatre-vingt-dix moutons. Ibrahim alla en personne visiter les gorges de Kritène et de Sinan-Orasie. Cette expédition, terminée le 27 juillet, rapporta des approvisionnemens pour huit mois. Kolokotronis et Piétro-

Bey se bornèrent dès-lors à couvrir Napoli de Romania et Malvoisie, les Égyptiens se reposèrent dans leurs quartiers. Argos n'existait plus. Corinthe gisait presque abandonnée; l'isthme, dépouillé de ses fortifications, n'aurait pu arrêter un corps de mille hommes qui eût voulu passer au continent.

L'île de Candie étant privée de défenseurs, les Grecs essayèrent une descente. Un équipage des leurs, vêtu à la turque, s'était présenté au fort de Carabousa : il fut introduit sans nul soupçon dans ce poste inaccessible, égorgea la garnison, et en fit un repaire de pirates, d'où les mystics et les bombardes s'élançaient pour surprendre les navires européens dans le canal de Candie. Les partisans de l'intérieur reprirent courage et menacèrent la Canée. Mais le Vice-roi d'Égypte envoya le reste de ses Albanais avec la cavalerie de Hassan-Pacha, et l'île fut ramenée à la condition de l'obéissance. Un mois auparavant, le dimanche 17 juin, avait eu lieu l'entreprise la plus téméraire que les Grecs eussent tentée depuis le commencement de l'insurrection. L'amiral Emmanuel Tombazis parut devant Alexandrie où il venait incendier la flotte égyptienne. Il comptait autour de lui-vingt-trois voiles dont une frégate, *la Hellas*. Il avait arboré le pavillon autrichien. Kanaris, Vokos et Voutis montaient les brûlots. Tous les trois, profitant de la nuit, coururent sur le brick égyptien *le Tigrane* qui gardait le Port-Vieux, et qui, accroché par le troisième de ces terribles navires, s'enflamma. L'équipage fut sauvé par les secours qui arrivèrent du port. Le Vice-roi se jeta dans son yacht et donna partout ses ordres. Tandis qu'un bataillon prenait poste à la pointe des Figuiers, ce cap et le phare, le fort Cafarelli et le fort du Marabout étaient mis en état de défense, des bâtimens sans voiles ni eau ni poudre se trouvaient, dans l'espace d'une seule nuit, armés, équipés, approvisionnés. La présence de Mohammed-Aly imprimait aux dispositions un élan incroyable d'activité. Quatre corvettes et trois bricks appareillèrent dès le 18 avant le jour, malgré une bise hostile qui soufflait du nord. Mais l'ennemi avait gagné le large pour fuir le combat : il était à 2 lieues en mer, au vent. Le 18 au soir, l'escadre entière tenait la rade et n'attendait plus qu'une brise favorable pour sortir

des bas-fonds. Le Vice-roi transmit, le 19 de grand matin, ses instructions dernières. L'amiral Moharrem-Bey, son gendre, eut charge de poursuivre les Grecs à pleines voiles du côté de Rhodes, et d'engager une action; mais il sillonna onze jours la mer sans avoir pu rencontrer les fuyards qui, pour tout résultat de leur tentative mal conduite, mal soutenue, avaient brûlé un mauvais brick égyptien et perdirent trois de leurs plus précieux bâtimens.

Le fils de Mohammed-Aly possédait les places de Modôn, de Korôn, de Navarin, de Tripolitsa et de Patras : il n'était pas maître encore du pays intérieur. Les Grecs se retiraient toujours quand approchaient les détachemens du prince; mais, à force d'inquiéter ses camps et ses convois, ils tenaient son armée en échec. Ibrahim sentit que, pour triompher de cette résistance multiple, c'était non pas à la guerre de partisans, mais bien à la guerre des masses qu'il fallait aviser. Il demanda en conséquence de nouveaux renforts, il reçut avec un matériel d'artillerie, avec des provisions de siége et de campagne, huit mille fantassins qui formaient les 7e et 8e régimens, l'un commandé par Hassan-Bey, l'autre par Husseïn-Bey. A la même époque, une lettre lui arrivait signée Mohammed-Reschyd-Pacha, séraskier ou commandant en chef des forces ottomanes. Elle était ainsi conçue : « Tu as anéanti la race abjecte des Moréotes, viens exterminer avec moi ces pêcheurs de Missolonghi : au moyen de leurs sortiléges, ils sont tous devenus des *cheytâns* (diables). J'avais élevé en face d'eux une montagne qui dépassait leurs murailles, ils l'ont détruite par la magie d'un certain Kokinis à leur solde. Un maudit Konstantinos, envoyé de Napoli de Romania, m'a renversé toutes mes fortifications, et chaque jour les infidèles s'occupent de réparer leurs boulevards qui tombent en ruines ; ils osent m'insulter du haut des tours. Me laisseras-tu servir de jouet à ces mécréans? La possession de la Grèce entière est dans les murs de Missolonghi. Viens. »

Missolonghi n'était pas en effet une position de médiocre importance. Le sort du chef-lieu de la Grèce occidentale avait toujours eu et devait avoir plus que jamais une influence déci-

sive sur le reste de la presqu'île. Ce port de la Livadie, jeté à l'ouverture septentrionale du golfe de Lépante, procurait aux Souliotes les ressources de guerre les plus immédiates, et facilitait par les îles Ioniennes des relations directes avec les comités philhelléniques d'Europe. La place était protégée du côté de la mer par des bas-fonds vaseux navigables seulement au moyen de radeaux ou de bateaux plats; du côté de la terre, par un sol bas et marécageux dans un rayon de 2 kilomètres et par des fortifications régulières que flanquaient, sur un développement de dix-huit cents mètres, quatre-vingts bouches à feu. Les batteries construites sur le seul front abordable portaient les noms illustres de Guillaume Tell, Francklin, Kosciuszko, Montalembert, le prince d'Orange, Byron, Skander-Bey, Rhigas, Marco Botsaris, Kyriakoulis, Normann. Un fossé peu profond, mais bourbeux et large de dix mètres, enveloppait des escarpes hautes de deux à quatre mètres, avec des parapets d'un mètre d'épaisseur; deux autres fossés plus petits se trouvaient en arrière du premier. Quant à l'avenue maritime, les navires de toutes dimensions étaient contraints de s'arrêter à deux lieues de distance, près de l'îlot fortifié de Vassiladi communiquant avec la ville par un canal étroit creusé dans les lagunes. Quatre mille Roméliotes formaient la garnison de Missolonghi : ses chefs militaires étaient Noti Botsaris frère de Marco, Stournaris, Macris, Tsongas et Liocatos. Une junte locale, chargée de toutes les affaires politiques de l'Etolie, comptait pour membres Jean-Papa-Diamantopoulos, Georges Kanaris et Démétrius Tchémélis. Un journal rédigé sous le titre de *Chroniques Helléniques* par le médecin suisse Meyer attisait encore dans les esprits la chaude et sainte passion de la liberté, Mohammed-Reschyd-Pacha, — surnommé Kutayechy du nom de sa patrie Kutayeh, ville Anatolienne, — avait reçu mission de prendre Missolonghi. Une fois déjà, le 13 janvier 1824, il s'était vu forcé de lever, à sa honte et à celle de l'amiral Omar-Vriones, compagnon de ses travaux, le plus simple de tous les blocus. Le printemps de cette année venait d'être témoin de ses nouveaux efforts, qui ne se signalaient pas beaucoup plus heureux. Il avait sommé les

Missolonghiotes de se rendre : ceux-ci avaient répondu que les clés de la place étaient suspendues à leurs canons. Trois mots seulement accueillirent les secondes menaces : — « Guerre et mort ! » On se battit à grand fracas d'artillerie, à coups de fusil et de sabre, avec des pierres, avec des bombes, des grenades aux mains; les remparts, les terres d'alentour se couvrirent de cadavres, et voici que l'étendard musulman ne se dressait pas encore sans être aussitôt renversé. Le sultan se lassa de l'indécision : il envoya un capigy-bâchy porter à Reschyd-Pacha cette missive d'un laconisme tout hellénique : « Missolonghi ou ta tête ! » Il n'y avait plus à balancer; un conseil de guerre tenu par les soins de Reschyd, le 15 décembre 1825, se prononça pour un dernier assaut. Mais au moment où les Turcs allaient exécuter la sentence, les Grecs firent éclater des mines. L'explosion fendit le sol et lança dans les airs, au milieu d'un épais tourbillon, des débris humains qui tombèrent sur la grande colonne dirigée par Reschyd en personne. Le pacha, frappé de stupeur, suspendit l'attaque et se retira dans sa tente; puis il pressa l'achèvement d'un tertre plus élevé que le bastion de Botsaris. Chaque soldat portant un sac de terre s'avança hors des parallèles, jusqu'au pied des remparts : la butte construite au bout de plusieurs jours, malgré les efforts des assiégés, fut garnie de canons, et put dominer quatre des batteries de la ville, plonger dans l'intérieur des boulevards ainsi que des chemins couverts. Mais l'ingénieur Kokkinis, aidé du capitaine Georges Valtinos, bouleversa, par l'effet d'une mine pratiquée en deux nuits, la formidable montagne que citait avec tant de componction l'épître de Reschyd à Ibrahim. Deux mille Mahométans furent ensevelis sous les décombres. Les Grecs, profitant de la confusion, opérèrent une sortie générale qui leur valut bon nombre de drapeaux et un grand carnage de l'ennemi refoulé au-delà de 300 toises. De nouveaux ouvrages furent encore abattus par les Missolonghiotes qui, de leur côté, réparèrent les brèches et les démolitions faites à leur préjudice. Découragés par leur mauvaise fortune et par les ravages d'une épidémie qu'avait produite l'odeur des cadavres; bloqués eux-mêmes par Karaïskakis, — lequel enlevait aux

Turcs leurs convois de vivres et coupait les communications avec Salone et Arta, — les assiégeans parlaient de lever leurs tentes. C'est dans de telles circonstances que le commandant suprême de la Turquie européenne recourut au fils du Vice-roi. Le prince avait déjà reçu du Grand-Seigneur une lettre autographe qui le nommait visir de la Morée, une autre qui lui enjoignait de marcher sur Missolonghi, dans le cas où il y serait appelé par Reschyd-Pacha. Il laissa de faibles garnisons à Navarin, à Modôn, à Korôn, à Patras, et sous le commandement de Suleymân-Bey deux mille hommes dans Tripolitsa. Il franchit le golfe de Lépante et débarqua au port de Krionéris, fin de décembre 1825, avec dix-huit bataillons formant dix mille soldats et cinq cents chevaux. Des renforts asiatiques étaient parvenus également à Reschyd, qui possédait autour de lui quinze mille réguliers ; les flottes combinées d'Égypte et de Constantinople qui secondaient le mouvement et transportaient à Patras le matériel, rencontrèrent Miaulis devant l'île de Vassiladi. L'amiral grec détacha douze bricks sous la conduite de Kriésis, que durent accompagner les brûlots de Kanaris et de Pépinos. Une corvette égyptienne accrochée par les navires incendiaires périt avec tout son équipage, et Miaulis put introduire dans la ville des munitions pour deux mois. Ibrahim-Pacha et Reschyd-Pacha séparèrent leurs camps l'un de l'autre : une mésintelligence marquée divisa bientôt les deux chefs. Mais le sultan, instruit des dissensions de ses généraux, leur envoya ses ministres Nesib-Effendy et Husny-Bey pour les réconcilier et leur apporter de sa part les plus riches présens. Le fils de Mohammed-Aly proposa aux assiégés de se rendre : sur leur réponse négative, un terrible bombardement se prit à les foudroyer nuit et jour. Les édifices croulaient en ruines ; mais si les femmes et les enfans essayaient de s'abriter sous des huttes, les hommes ne délaissaient pas leurs remparts : « Nous avons, disaient-ils, du pain et des cartouches ; nous saurons tenir tête au pacha égyptien lui-même. »

Le 28 février au soir, cinq mille Arabes s'élancent vers les murailles : les Grecs sortent le sabre au poing, repoussent les bataillons ennemis, attirent par un semblant de retraite la ca-

valerie sur un terrain miné où l'explosion renverse bon nombre d'Africains. Ibrahim a perdu cinq cents de ses soldats, une seconde action lui en coûte près de trois cents : il renonce dès-lors à un système pernicieux d'attaque et se met à parcourir la campagne, à sonder les terrains en société de l'Italien Roméi, son chef de génie militaire.

Persuadé que le plus sûr moyen de réduire Missolonghi serait la famine, il se décide ensuite à fermer les avenues, tant du côté de mer que du côté de terre. Anatolikos, Vassilidi, Dolmas et Klissova établissaient un lien de communication avec la mer et facilitaient les ravitaillemens. Tous les généraux turcs ayant présidé aux divers siéges entrepris contre la ville avaient négligé l'occupation préalable de ces quatre postes maritimes. Le fils du Vice-roi s'abstint d'autant plus de la même faute, que le comité philhellénique de Genève n'épargnait aucun expédient pour amener des vivres à la place. Ibrahim fit construire cent cinquante bateaux plats dont les parois étaient garnies de liége et de coton : deux bataillons des 7e et 8e régimens les montèrent, et, soutenus par l'artillerie de la flotte, s'avancèrent dans une espèce de golfe jusqu'à portée de pistolet d'Anatolikos qui, par sa position sur un roc isolé, couvrait les approches terrestres de Missolonghi et, par ses feux de revers, inquiétait les travaux. On eut lieu de croire que la population composée de trois mille âmes et les trois cents pallikares envoyés à son secours opposeraient une résistance vigoureuse; mais les Égyptiens, s'étant jetés dans les flots, atteignirent les murailles le 10 mars 1826 à 5 heures du soir, et les escaladèrent avec des échelles si précipitamment, si hardiment, que l'ennemi ne songea presque pas à se défendre. Le capitaine grec Liakatos fut tué, les assaillans n'éprouvèrent que des pertes insignifiantes. La garnison devait subir les lois de la guerre et être passée au fil de l'épée. Elle demanda grâce et l'obtint avec la permission de se retirer dans Arta. Ibrahim ne lui infligea d'autre peine que le désarmement. Un sort exactement pareil échut à Dolmas. Vassiladi, langue de terre dans les lagunes, fermait l'entrée du golfe. Le château, commandé par Anastase Papa-Luka, protégeait Missolonghi comme un ouvrage de fortification extérieure :

une bombe tombée dans son magasin à poudre y mit le feu et renversa par l'explosion une partie des remparts. Les Grecs, saisis d'épouvante, s'empressèrent de capituler le 14 mars 1826. Les Turco-Égyptiens furent moins heureux le 5 avril devant l'îlot de Klissova ou Monasteri. Soixante-quinze soldats s'étaient retranchés dans l'église qu'ils avaient garnie de cinq pièces de canon. Le capitaine souliote Kitsos-Tzavellas, qui surveillait le rivage, se précipita dans un bateau pour les aller rejoindre avec ses pallikares. La mer environnante, qui est très-basse, interdisait l'abordage aux chaloupes et aux prames. Les agresseurs traversèrent péniblement cet espace, ayant l'eau jusqu'à la ceinture. Tzavellas reconnaît Reschyd-Pacha qui s'avance par les bas-fonds : il court à lui, et d'une main lui arrache le poignard orné de diamans qu'il portait dans la ceinture, de l'autre lui tire un coup de pistolet. Reschyd, pour l'esquiver, se jette en bas de son cheval ; tandis qu'on le relève, il est frappé à la hanche d'un coup de fusil, et se retire entraînant sa troupe. Ibrahim-Pacha commande l'assaut ; mais chaque effort est paralysé par la mousqueterie grecque. Le prince, toutefois, ne consent à s'éloigner qu'après une lutte de treize heures et une perte d'hommes regrettable. Parmi les morts il compte son meilleur officier, Hussein-Bey, son propre beau-frère, atteint d'une balle au front. En récompense de son brillant succès, Kitsos-Tzavellas, de retour à Missolonghi, ne demande qu'un morceau de pain : il n'en reste plus dans la ville. Miaulis, avec seize bricks de guerre, les seuls qu'il ait pu équiper, manœuvre autour de l'escadre turco-égyptienne, cherchant un canal pour introduire des barques de provisions ; mais il trouve dans tous les sens le lac envahi par des bateaux plats, tous les îlots hérissés de batteries : trois jours durant, il combat, mais en vain, pour forcer le passage. Épuisé, il retourne à Hydra, et, dans la prévision certaine de la catastrophe qui menace Missolonghi, l'amiral prend des habits de deuil : il ne les quittera plus. L'effort de Miaulis avait été par trop tardif, et d'ailleurs il fallait de préférence agir par la terre ferme, il fallait soulever l'Attique et la Livadie : encore Ibrahim avait-il prévu cette ressource de tactique, et groupé autour de lui des

forces assez respectables pour qu'il en pût détacher une fraction imposante sans être contraint au débloquement.

C'en est fait de l'héroïque cité. L'horrible faim la ronge, alors que les vivres abondent au camp de ses ennemis. Les habitans ont dévoré la chair de leurs chevaux, ils se jettent sur les herbes salées qui bordent la plage. Les défaillans expirent par les rues, les soldats tombent exténués, évanouis à leurs postes. Ibrahim s'émeut d'une si noble détresse : il promet la vie à la place affamée, qui devra simplement en échange livrer armes et bagages. La proposition n'est pas acceptée. Un colonel français attiré en Grèce par l'espoir d'affranchir un peuple malheureux, Fabvier, qui se trouvait alors dans la ville d'Athènes et qui avait déjà réussi à discipliner un corps d'infanterie régulière, offre d'aller se joindre à Karaïskakis pour obtenir la levée du siége. — Missolonghi, lui est-il répondu, penche vers une ruine que nulle puissance mortelle ne saurait conjurer. — Les chefs militaires et civils se rassemblent et prennent la résolution de tenter une sortie générale combinée avec une attaque nocturne de Karaïskakis. Ils écrivent au capitaine que ce mouvement aura lieu le 22 avril, et l'engagent à les prévenir de son arrivée sur les derrières des Turco-Égyptiens par une forte décharge de mousqueterie. Néanmoins, avant de rien décider en dernier ressort dans ces heures suprêmes, l'évêque et les femmes sont consultés. — Mon avis, réplique le digne pasteur? Deux mots suffiront à le formuler : mon avis est de mourir les armes à la main. Toutes les femmes étant réunies : — Que préférez-vous, leur dit-on, la mort ou l'esclavage? — La mort! la mort! s'écrient-elles d'une voix unanime. Le peuple entier se presse autour du prélat pour recevoir les sacremens pieux. — Mes frères, mes enfans, ajoute le vénérable Joseph, écoutez-moi bien : votre communion est le sang de vos ennemis. » Chacun fait ses adieux aux blessés, aux malades, et l'évêque les console de sa bénédiction : il leur jure de rester et de mourir avec eux. Le recensement universel s'opère : la place renferme trois mille défenseurs; les non valides, les enfans, les vieillards et les femmes sont au nombre de six mille; mais celles-ci veulent partager les périls de leurs pères, de leurs frères, de leurs

époux, elles revêtent des équipemens et des cœurs d'hommes. Tout est disposé, le soleil se couche. Une heure plus tard, sur les cîmes du mont Aracynthe qui entoure la plaine de Missolonghi, se fait entendre une vive fusillade. — C'est le signal convenu ! c'est Karaïskakis ! marchons ! » se répètent les assiégés avec un sentiment d'espérance et de joie. Ce n'était point, hélas! le général grec : retenu dans son lit par un mal assez grave, il n'avait pu faire aucun mouvement pour favoriser ses compatriotes. Mais Ibrahim, informé par un transfuge des projets conçus, venait d'établir sur la montagne voisine un corps destiné à fermer en même temps le chemin devant la division de secours et devant les troupes de Missolonghi : les Égyptiens avaient exécuté les décharges qui précipitèrent l'évacuation de la ville. Huit heures sonnent, les Souliotes se montrent au-delà des remparts, se couchent à terre en dehors des glacis, et attendent muets le choc du général Karaïskakis avec les Turco-Égyptiens. Une heure s'écoule dans le silence et l'anxiété; puis cette avant-garde se lève en masse et crie : « Frères, en avant! mort aux barbares ! » Elle passe et ne perd que onze hommes: le commandant de la garnison, Stournaris, est de ce nombre. La deuxième colonne se fait également jour le sabre à la main : trente Grecs tombent pour toujours. La troisième, qui renfermait la population non combattante, se préparait à sortir ; soudain ces paroles retentissent : « En arrière, dans les batteries ! » Elle rentre à la hâte et confusément : les Égyptiens se mêlent au désordre et pénètrent dans la ville, par le redan Franklin, sur les pas de la multitude effrayée. Le combat recommence du haut des fenêtres et derrière les murailles : il dure quatre heures encore. Kristos Kapsalis rassemble une grande quantité de soldats et de femmes, d'enfans et de vieillards infirmes : il se retire avec eux dans un vaste édifice contenant les munitions de guerre. Décidé d'arracher à la honte de la servitude ceux qui l'entourent et lui-même, il guette dans une calme et sublime résignation l'instant où les adversaires se seront approchés en grande foule. Bientôt il s'écrie : « Prenez pitié de nous, Seigneur! » Et il communique le feu aux poudres. La terre s'ouvre, la maison disparaît, et aussi deux mille Égyptiens. Quantité de mines

et de souterrains éclatent de même et jettent dans les airs des lambeaux de cadavres. L'évêque de Rogon, Joseph, exhorte quatorze cents de ses concitoyens réunis au sommet d'une tour qui va sauter : il meurt en récitant les prières de l'agonie. Un capitaine se réfugie dans l'église de Saint-Spiridion, un autre dans le moulin : ils s'y défendent trois jours. Puis, le second de ces deux chefs se tue. Bientôt Missolonghi, la plus florissante des filles de la Grèce moderne, fut un monceau de décombres fumans : ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable amas de cabanes servant d'abri à quelques pêcheurs mélancoliques. Les rues, — ou plutôt les mares caillouteuses que parsèment de loin en loin, comme échantillons de pavés, des fragmens de vieilles pierres,— baignent leur double flanc d'une eau stagnante et corrompue. Des souvenirs d'autrefois, un seul est debout : la chambre mortuaire du poète qui, s'il eût vécu peu d'années encore, eût accordé à Missolonghi, dans son *Don Juan*, l'immortalité de la gloire, comme Ibrahim lui infligea l'immortalité du malheur.

Le 24 avril 1826, douze cents créatures vivantes se traînaient seules dans cet immense tombeau. Elles furent vouées à l'esclavage. Ceux des Hellènes qui avaient eu le bonheur de franchir les camps et les retranchemens ennemis, parvinrent au monastère de Saint-Siméon que domine l'Aracynthe. Ils croyaient trouver là des amis, les soldats de Karaïskakis, et se brisèrent contre les Albanais qu'Ibrahim avait postés sur ce point. Un feu bien nourri les décima jusqu'au moment où Démétrius, un des lieutenans de Karaïskakis, accourut et aida leur retraite. Ils n'étaient plus que deux mille quatre cents. Après deux jours d'une course haletante par les montagnes, par les abîmes, ils atteignirent le bourg chétif de Dervékista : nul soulagement ne s'offrit à leur détresse, et il fallut poursuivre jusqu'à Salone cette marche lamentable. Six cents guerriers restèrent sur la route, morts de fatigue, de douleur et de faim. Les autres établirent le terme du triste pélerinage dans les contrées orientales de l'Étolie, où ils reçurent de Costa Botsaris un accueil fraternel qui devint presque de la consolation. Ces débris illustres écrivirent le 7 mai à la junte centrale : « Gouverneurs de la Grèce,

ne perdez pas courage, ne perdez pas espoir en nous. La patrie nous devra encore d'honorables et utiles services : nous saurons venger encore les tombes renversées de Marco Botsaris et du généreux Anglais qui nous consacra ses chants poétiques, sa fortune, son existence. Missolonghi ne subsiste plus que dans ses ruines; mais sa pensée nous accompagne en tous lieux, le sang que roulent nos artères est toujours aussi chaud. Nous sommes ces mêmes citoyens qui ont défendu les droits sacrés de la patrie et de la liberté sur les monts escarpés de Souli et dans les murs croulans de Missolonghi. » La chute de cette dernière place mit fin à tous les mouvemens insurrectionnels qui s'étaient manifestés si souvent parmi les Grecs de l'Étolie, de la Grèce orientale, de l'Akarnanie et de l'Épire : elle sema la consternation dans toutes les villes helléniques, nombre de corps armés se dispersèrent; dès le 24 avril, un congrès tenu à Epidaure abjurait toute noble pensée d'indépendance, et décidait que l'ambassadeur d'Angleterre en Turquie serait supplié d'être le médiateur des Grecs auprès de la Sublime-Porte vis-à-vis de laquelle ils s'engageraient au paiement d'un tribut. Mais Hypsilanti ne pouvait consentir au sacrifice des fiertés nationales, sans faire entendre sa voix patriotique : « La catastrophe de Missolonghi vous a effrayés, disait-il : ne vous reposez pas moins qu'au début de la guerre sur les dispositions énergiques du peuple. Notre poitrine à tous est un second Missolonghi. Pour si peu que le manque de ressources vous embarrasse, faites appel à la générosité de la nation : jamais un Grec ne fut sourd quand parla son pays. » Telle était la noble confiance non moins chaleureusement exprimée par Génadius l'écrivain sur la place publique de Napoli, ville désignée par de fausses rumeurs comme à la veille de subir une incursion nouvelle des Égyptiens : « Hellènes, l'ennemi nous menace encore : oublions nos querelles intestines, hâtons-nous de former nos bataillons d'infanterie et de créer une cavalerie dont l'assistance nous importera si grandement pour nous déployer au sein des vallées, pour combattre dans les plaines d'Argos et de la Messénie. Offrons tout notre avoir à la crise hellénique. Je ne suis qu'un pauvre professeur ; mais j'apporte le peu que je possède,

une somme de 200 francs enfermée dans ce sac. Les riches donneront davantage. » Séduits par l'éloquence du discours et de l'action, des hommes de tous les rangs accoururent déposer au pied de l'orateur l'obole du salut commun. Les capitaines, les officiers, les soldats se dépouillèrent de leurs armes couvertes d'argent et en revêtirent de plus modestes pour le service de la Grèce. — « Hellènes, mes chers concitoyens, reprit Génadius ému, j'admire votre patriotisme, votre désintéressement si pur; mais où prendrons-nous les chevaux dont nous avons besoin? — Dans les écuries des primats du Péloponèse, » répondirent plusieurs voix. — Et s'ils les refusent, que devrons-nous faire? — Les enlever. — Amis, sauvons la Grèce; mais je vous en conjure, gardez-vous de tremper vos mains dans le sang de vos frères. » Cinquante coursiers arabes furent amenés sur la place publique, Mavrokordatos envoya le sien. Des bataillons supplémentaires s'établirent sans retard, les Korfiotes et les Céphaloniotes de Napoli s'érigèrent en un corps spécial sous la direction de Kokomorpho-Paulos. Pétas de Salonique institua une phalange macédonienne. Karaïskakis fut nommé par le gouvernement général en chef de la Romélie.

La marche peu offensive des adversaires n'exigeait pas un tel effort de prévoyance. Le dernier siége avait coûté vingt mille hommes aux Turcs, six mille aux Égyptiens. Ibrahim-Pacha, reparti pour la Morée, ne témoigna d'allure hostile que pour s'introduire de bon gré ou de force dans le district du Magne; mais le territoire lui étant disputé d'une assez vive manière dans les vallons de l'Eurotas, puis sur la plage d'Amyros où il avait débarqué deux régimens d'infanterie, il ne crut pas devoir compromettre pour une opération d'aussi mince valeur ses troupes affaiblies. Ayant été lui-même sur le point d'être fait prisonnier, il se rejeta dans l'intérieur du Péloponèse, au sein de Tripolitsa. Quelque temps après, en novembre 1826, il revint à Modôn où il établit des hôpitaux et un conseil de santé. Il partagea son armée en deux corps pour prendre ses quartiers d'hiver : les 5e, 7e et 8e régimens occupèrent la place de Modôn, les 3e, 4e et 6e celle de Korôn. Les soldats eurent à souffrir de la disette vers la fin de cette année.

Les magasins étaient presque vides, on remplaçait la ration de beurre par de mauvaise huile; au lieu de pain on donnait du blé, mais les moulins avaient été détruits. La flotte égyptienne, que l'on savait avoir quitté les eaux de Patras en compagnie de l'escadre turque, était attendue avec une vive impatience. Ibrahim, dans le mois de décembre, se remit en route pour Tripolitsa. Parvenu au bourg de Nizia, il y laissa le gros de sa troupe, atteignit Eneina lui et son groupe de cavaliers, surprit des bandes grecques disséminées en plusieurs villages, ramena quelques centaines de captifs et, ce qui n'était pas moins précieux, onze mille bœufs ou moutons. Il poursuivit de là sa route vers la capitale qu'il s'empressa de ravitailler, et dont il changea la garnison. Informé au commencement de 1827 que les Grecs menaçaient Patras, le pacha prit avec lui trois bataillons de chaque régiment et côtoya la rive occidentale de la Morée. Toutes les montagnes sur lesquelles s'était aiguisé le sabre de l'insurrection gardèrent la trace des colères égyptiennes. Ibrahim ensuite se porta vers Tchifout-Kalesi (forteresse des Juifs) : la rébellion s'y montrait au grand jour, tout ce qui portait les armes succomba, l'âge et le sexe furent seuls respectés. Trois cents Grecs profitèrent de l'éloignement d'Ibrahim pour tenter un coup de main sur Korôn; mais grâce aux vigilantes et rapides mesures de la garnison, ils ne recueillirent que la honte d'un échec.

En même temps que l'assemblée d'Epidaure avait dévolu la présidence de la Grèce au comte Jean Capo d'Istria, né à Korfou et ministre des affaires étrangères du gouvernement russe lors du congrès de Vienne, elle avait nommé pour commander en chef les forces navales et les troupes de terre lord Cochrane et le général Church. L'excellence, la supériorité incontestable du mérite pouvait seule faire pardonner un choix étranger, si peu galant au surplus pour l'amiral Miaulis et les capitaines Karaïskakis ou Kolokotronis; mais les officiers grecs n'étaient pas rares qui eussent mieux su conduire une action que les deux officiers anglais. Cochrane, assurément, n'était dépourvu ni de bravoure ni d'intelligence : il avait tenu dans l'Amérique du Sud et au service de la nouvelle république du Chili les fonctions qui venaient de lui être conférées en Grèce; mais on

ne racontait point que nulle escadre eût fait merveille sous ses ordres. Church semblait avoir épuisé auprès du roi de Sicile, son protecteur et maître adoptif, la source des dévoûmens ; car on ne le voyait pas dans les lignes helléniques, et il vivait en paisible bourgeois au fond d'une goëlette armée : les soldats moqueurs lui appliquaient déjà le surnom de général *Goëlette*. Les deux pourfendeurs britanniques ne furent pas des plus heureux dans le premier acte important de leur collaboration. Le 6 juin 1827, ils se réunirent pour une attaque générale contre les Turcs, et laissèrent successivement sabrer les Souliotes, les tactikos, les Crétois, les Péloponésiens, les Roméliotes. Loin d'écouter la voix de Toussas-Botsaris qui, pour ainsi dire vêtu de sang, criait aux fuyards : « Mais où donc allez-vous? on égorge nos frères ! » ils ne furent pas les derniers à courir vers le rivage pour rejoindre leurs canots. Ils avaient fait assaut d'impéritie, comme Reschyd-Pacha, ivre d'une bonne fortune qui ne lui était pas familière, fit preuve de barbarie par l'exécution immédiate des principaux chefs entre les captifs, et des Philhellènes même venus d'autres lieux pour défendre la liberté grecque.

Les Grecs avaient essuyé une première déception au sujet des deux chefs anglais dont la flottille, à son entrée en mer, s'était fait annoncer comme une véritable flotte. La déroute que nous leur avons vu subir devant le port de Munychie rabaissa étrangement l'opinion et l'espérance fondées sur les auxiliaires de Londres. A la suite de ce revers, Athènes retomba entre les mains des Turcs, et lord Cochrane s'en alla cacher sa honte dans le golfe de Patras. Il montait *la Hellas*, frégate construite pour les Hellènes par les Américains. Un bâtiment à vapeur l'accompagnait. Il se trouvait en vue des côtes de Morée, lorsqu'Ibrahim, instruit de son approche, manda les capitaines de deux corvettes, l'une de Constantinople et l'autre de Tunis, qui se trouvaient au port : « Si vous êtes des lâches, leur dit-il, restez en rade, mon artillerie vous protégera. Si vous êtes des braves, rencontrez cette frégate et abordez-la. Mais alors souvenez-vous bien que j'ai l'œil sur vous, et que si vous reculez d'une brasse, je vous fais fusiller. » Les deux corvettes appareillèrent.

Le lord peureux lâcha quelques bordées, puis vira de bord à toutes voiles. Lorsqu'il eut armé dans Napoli vingt bricks, il se porta vers Alexandrie où il avait résolu de détruire l'escadre que préparait le Vice-roi. Arrivé près des rivages de l'Égypte, il arbora le pavillon autrichien. Mais un bâtiment de guerre qui, depuis une semblable tentative par les Grecs, se tenait en observation permanente, reconnut le stratagême et communiqua le signal d'alerte par une décharge de canon : ce navire n'ayant pu rentrer dans le port, s'échoua sur la côte et fut consumé par les brûlots ennemis. Loin de prendre frayeur, le père d'Ibrahim-Pacha mit au large vingt-quatre vaisseaux: Cochrane crut devoir décliner le combat et se diriger vers l'île de Rhodes, mais il fut poursuivi jusque-là. Les navires de Mohammed-Aly opérèrent leur jonction dans ces parages avec les deux frégates égyptiennes qui, peu de jours auparavant, avaient donné la chasse au malheureux lord. Les bricks de celui-ci, rentrés dans les eaux d'Hydra, de Spezzia et de Poros, y demeurèrent désormais inactifs. Les marins des principales îles de l'Archipel, n'étant plus employés pour la défense du pays, s'enrôlèrent parmi les équipages des pirates qui opprimaient le commerce de l'Europe et du Levant. Les trois grandes puissances, française, britannique et russe, intervinrent pour mettre un terme à ces vexations sanglantes et aux malheurs de la Grèce. Le traité de Londres, conclu le 6 juillet 1827, fut signifié à Ibrahim-Pacha qui répondit : « Je ne saurais prendre aucune détermination sans une dépêche et un firman de S. A. le Vice-roi et de S. H. le Sultan, mes deux maîtres. Je leur expédie un courrier dès aujourd'hui, et j'attends leur volonté pour agir. Nulle menace, nul péril ne m'imposeraient une autre conduite. » Le Divan refusa d'admettre toute médiation étrangère dans ses rapports avec les peuples rebelles de la Grèce : il répondit à Ibrahim par l'injonction positive de recommencer aussitôt les hostilités. Le Vice-roi, apprenant les desseins de la Porte, dit à l'un de ses officiers de marine connu de nous : « Eh bien donc, mon fils se battra tant qu'une planche lui restera sous les pieds : je le connais. »

Au mois d'août, les escadres réunies d'Égypte et de Constan-

tinople entrèrent dans les ports de la Morée : quatre-vingt-douze navires et quatre mille fantassins étaient envoyés par Mohammed-Aly. L'infanterie se composait du 10e régiment sous les ordres d'Ahmed-Bey ; les voiles de guerre formaient ce chiffre : deux vaisseaux de ligne de 84 canons, douze grosses frégates dont quelques-unes portaient soixante-cinq bouches à feu, trente-sept corvettes, goëlettes ou brûlots, quarante-et-un transports. Des officiers européens dirigeaient les manœuvres. Ces renforts, auxquels était ajoutée une somme considérable pour satisfaire aux arriérés de solde et les tenir au courant, — partirent d'Alexandrie, relâchèrent à l'île de Candie, et, dans les derniers jours d'août, atteignirent Navarin. Le 21 septembre 1827, au matin, l'escadre française, commandée par l'amiral de Rigny, rallia devant ce port l'escadre anglaise aux ordres de Codrington. Le 18 octobre, se présenta la flotte russe. Les navires turco-égyptiens, appuyés par des batteries de côte, se tenaient à l'ancre autour de la baie sur une ligne en croissant. Le 20 octobre, les alliés s'avancèrent sur deux lignes : celle de tribord était composée des Anglais et des Français, les Russes formaient la seconde parallèle.

A deux heures, les Anglais franchirent la barre et vinrent mouiller tranquillement par le travers des Turcs. A deux heures vingt-cinq minutes, les Français prirent hardiment position au milieu des Égyptiens, les Russes bientôt s'embossèrent à portée des vaisseaux ennemis qui se trouvaient sous le vent. Les trois divisions ne furent point inquiétées dans leur marche, et pendant une demi-heure elles manœuvrèrent silencieuses comme elles eussent fait en société d'amis. Aucun équipage, soit européen, soit oriental, ne voulait prendre l'initiative des hostilités ; mais tous n'en étaient pas moins préparés à l'action. Un canot britannique s'étant approché d'un brûlot turc pour lui enjoindre de s'éloigner, l'aspirant qui transmettait la sommation ne fut pas écouté : alors il chercha l'abordage et se sentit atteint d'une balle. Aussitôt la frégate anglaise de laquelle s'était détaché le canot assailli, exécuta pour le venger une vive fusillade. Un coup de canon parti d'un vaisseau turc frappa *la Syrène* portant pavillon de l'amiral de Rigny : la frégate française riposta par le feu de toute sa bordée.

Moharrem-Bey commandait les bâtimens égyptiens : il avait d'abord exprimé l'intention de ne point participer au combat; mais, entraîné par l'exemple, il ouvrit à son tour la canonnade. L'ardeur et l'intrépidité furent égales de part et d'autre : l'instruction et l'expérience européennes triomphèrent après quatre heures de lutte. La frégate française *l'Armide* soutint sans désemparer le choc de cinq frégates ennemies, et le *Scipion* engagé par un brûlot sut quatre fois se rendre maître des flammes sans interrompre un seul instant le service du sabord. Quand les épais nuages de la fumée commencèrent à s'éclaircir, on distingua le pavillon du Vice-roi d'Égypte, il fut respecté par toutes les voiles qui passèrent. Les flottes égyptienne et turque disparurent incendiées, échouées, coulées bas. Les débris du gréement couvrirent la surface de la baie, les carcasses glissèrent au plus profond des abîmes. Les Français eurent quarante-trois soldats tués et cent quarante-et-un blessés, les Anglais quarante-trois soldats tués et cent quarante-et-un blessés, la perte des Russes fut moins grande ; celle des Musulmans s'éleva en hommes à six mille tués , en bâtimens à trois vaisseaux de ligne, dix-neuf frégates, vingt-six corvettes, douze bricks de guerre et cinq brûlots. Pas un de ces navires ne tomba au pouvoir des chrétiens, tous ceux qui ne sombrèrent pas sous le canon de l'ennemi furent brûlés par leurs propres équipages ou sautèrent banderoles déployées. Sur l'invitation de M. de Rigny, les officiers français qui se trouvaient à bord des vaisseaux égyptiens avaient passé, dès le commencement de l'affaire, sur un navire autrichien qui gagna le large.

La victoire de Navarin fut pour nous un succès impolitique. Elle mettait la Turquie à la discrétion des Russes en lui ravissant un de ses principaux moyens de défense dans la mer Noire, dans les mers de l'Archipel et de la Syrie. La Grande-Bretagne elle-même déplora ce qu'elle appelait un événement fâcheux : un de nos hommes d'État qualifiait cette colère des trois escadres européennes un acte de démence nationale de la France et de l'Angleterre au profit de Saint-Pétersbourg. Nous combattîmes dans cette occurrence nos alliés naturels : aussi le Vice-roi, quelque résignation qu'il témoignât en apprenant le désastre de

Navarin, ne put-il s'empêcher de dire : « Je ne comprends pas que les canons français aient tiré contre leurs vaisseaux. » Il sera vrai d'ajouter que si l'Europe voulut donner une leçon à l'Empire, la leçon fut un peu trop sévère. Les trois amiraux français, anglais et russe, reconnurent du reste les premiers cet abus de la force et de la prépondérance : Ibrahim - Pacha leur ayant adressé des plaintes amères, ils lui répondirent qu'une simple méprise avait causé la bataille, mais que la guerre n'existait plus et que les Européens continueraient à être bons amis des Turco-Égyptiens. Absent lors de la funeste bataille, le fils de Mohammed-Aly parcourait et subjuguait l'intérieur de la Morée ; on devait craindre qu'il n'exerçât de sanglantes représailles contre les Hellènes ses prisonniers, ou contre les Francs qui viendraient en ses mains dans les différentes places fortes de la péninsule : Ibrahim fit proclamer contre qui toucherait à l'un d'eux la peine capitale. Quelque vingt - quatre heures plus tard, il arrivait à Navarin où il s'occupait, avec la sollicitude la plus active, de sauver et de radouber les restes de son escadre. Le 1er gemâdy - êl-tâny, 20 décembre, un vaisseau de ligne, six frégates, dix corvettes et trente - cinq transports mettaient à la voile pour l'Égypte où ils emmenaient cinq mille soldats tant malades que blessés, et six mille Grecs recueillis dans les dernières excursions. Dans les premiers jours de chaabân 1243, derniers jours de février 1828, Ibrahim concentra ses régimens sur la pointe méridionale qu'embrassent Modôn, Korôn et Navarin. Les ayant distribués en plusieurs camps, il les couvrit par des redoutes construites sur les hauteurs, et se ménagea ainsi les communications. Suleymân-Bey (Sèves), qui gardait Tripolitsa, détruisit les fortifications de cette ville, et alla rejoindre avec ses troupes le Généralissime. Bloqué dans un espace de quelques lieues carrées, ici par la marine des cours médiatrices, et là par les populations helléniques du continent, Ibrahim, sans espoir de secours du côté de la métropole d'ailleurs privée de vaisseaux, ne recevait plus de vivres que par hasard. Il avait ensemencé quelques terres, il cherchait à se créer des ressources dans le pays même. Cette mesure était sage : la récolte venue, il aurait pu longtemps en-

core se maintenir au milieu de ses positions; mais le moyen d'attendre que la saison prochaine eût porté ses fruits? Menacé de mourir de faim, le pacha témoignait d'une persévérance, d'une fermeté incroyables dans un pareil excès de détresse. Ses soldats, réduits au dénûment le plus absolu, faisaient preuve de la plus constante et digne obéissance. Toutefois, nulle autre perspective que le retour en Égypte ne se présentait au fils de Mohammed-Aly. Le Généralissime ne pouvant accomplir une résolution que ne lui eût dictée son père ou le sultan Mahmoud, attendit et reçut les ordres péremptoires du Vice-roi qui venait de signer dans Alexandrie, le 24 moharrem 1244, 6 août 1828, la convention suivante avec les trois puissances représentées par l'amiral Codrington : « 1° Le pacha d'Égypte s'engage à rendre toutes les personnes faites esclaves par ses troupes après la bataille de Navarin, et envoyées dans ses États. Il promet d'employer toute son influence d'accord avec les consuls des nations alliées, pour obtenir des habitans la délivrance des esclaves grecs vendus avant ce combat maritime. 2° L'amiral Codrington s'oblige à faire restituer tous les captifs égyptiens et deux corvettes prises dans les eaux de Modôn. 3° Les troupes égyptiennes sortiront de la Morée le plus tôt possible et le pacha d'Égypte enverra des bâtimens à Navarin pour les ramener dans Alexandrie. 4° et 5° Les navires de transport, en allant et en venant, seront escortés par des vaisseaux de guerre français et anglais. 6° Aucun sujet grec, n'importe sa condition ou son sexe, ne sera contraint de quitter l'Égypte pour retourner en Grèce, à moins qu'il n'en manifeste le désir. 7° Ibrahim-Pacha pourra laisser en Morée douze cents hommes choisis dans les réserves égyptiennes pour composer, avec les troupes albanaises qui s'y trouvent déjà, les garnisons de Modôn, de Navarin, de Korôn, de Patras et de Castel-Tornèze. Les Égyptiens évacueront tous les autres points de la Grèce. »

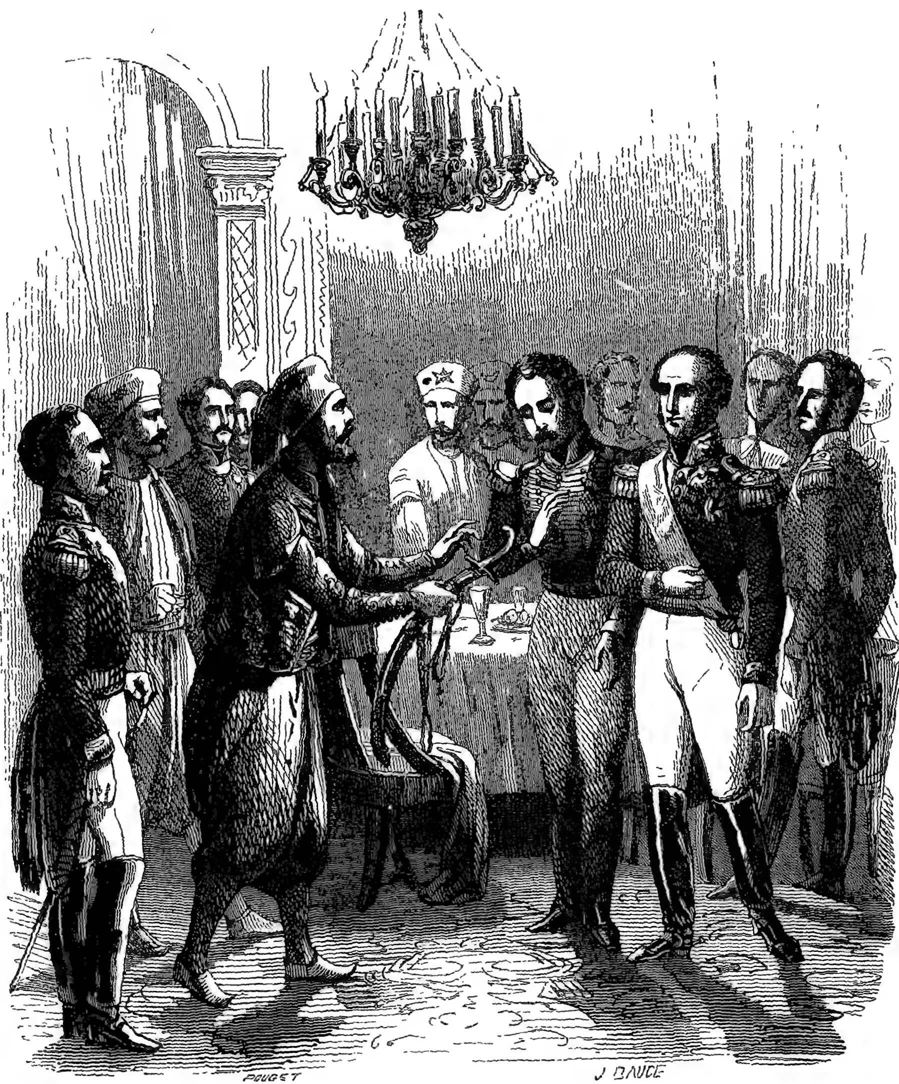
La France avait déjà mis en route une expédition ayant pour but de libérer entièrement la péninsule d'où Ibrahim-Pacha refusait toujours de s'éloigner, tant que des injonctions spéciales ne lui seraient point parvenues d'Alexandrie ou de

Constantinople. Partis de Toulon, le 17 août 1828, quatorze mille hommes et quinze cents chevaux débarquèrent le 29 au soir et le 30 au matin sur la plage de Pétalidi. Le lieutenant-général marquis Maison commandait en chef. Les généraux Tiburce Sébastiani, Schneider et Higonnet commandaient les trois brigades; le maréchal-de-camp Durrieu était chef de l'état-major général, le colonel Trezel sous-chef. Le colonel vicomte de La Hitte dirigeait l'artillerie, le lieutenant-colonel Audon le génie, et l'intendant militaire Volland l'administration. Aussitôt que les Grecs de la côte reconnurent le drapeau français, ils se précipitèrent à deux genoux pour le saluer et pour remercier Dieu ; une heure après le débarquement, ils encombraient le rivage de figues, de melons, de raisins, offerts à leurs libérateurs.

Le généralissime français entama les pourparlers : le généralissime égyptien ne pouvait se dispenser de suivre la lettre expresse des arrangemens consentis par son père. Après quelques entrevues dans lesquelles Ibrahim déploya une vive énergie et une connaissance plus intime de la politique européenne qu'on ne la supposait en lui, le premier abandon des places fortes fut arrêté pour le 9 septembre : il eut lieu en effet, et, le 16 de ce mois, trois mille cinq cents Égyptiens, munis d'armes et de bagages, montés sur un vaisseau de ligne et sur vingt-sept transports, mirent à la voile sous l'escorte protectrice de la frégate française *la Sirène* et de deux bâtimens de guerre anglais. Les commissaires des trois puissances, accompagnés de personnages du pays, présidèrent à cette opération. Toutes les captives grecques voulurent suivre leurs nouveaux maîtres, tant les douceurs du harem leur souriaient en comparaison de l'existence pénible qu'elles traînaient dans la patrie. On ne s'opposa qu'au départ des enfans qui n'avaient pas atteint leur 14e année, les autres eurent le choix.

Ibrahim-Pacha fut dès-lors comblé de politesses et d'égards par les chefs de notre armée, avec lesquels il ne fut en retour ni de franchise ouverte, ni de bonne grâce. Le général Maison, sachant le prince désireux d'assister à nos manœuvres, ordonna une grande revue. Le 1er octobre 1828, à 9 heures du matin,

Ibrahim aborda dans un canot, suivi de son seul drogman. La plage de Navarin sur laquelle il posa le pied se trouvait séparée du lieu de la fête militaire par un espace qu'inondait la population curieuse. Le général égyptien traversa la foule des Grecs sans escorte et sans crainte, puis il parut à pied au milieu des bataillons français. Le général Maison lui fit donner un cheval ainsi qu'à M. Abro, secrétaire et drogman du pacha. Ibrahim était vêtu avec une riche simplicité. Un gland de soie bleue descendait de sa calotte rouge. Une veste amarante et chargée de belles broderies de soie pressait fortement sa vaste poitrine. Une ceinture de soie étreignait son large pantalon de même couleur que la veste. Un élégant fourreau enfermait son beau sabre courbe. L'interprète, Arménien d'origine, qui avait longtemps habité Paris, coiffait une espèce de turban, et se drapait dans un vaste manteau bleu de ciel recouvrant une robe orientale que soutenait aussi une ceinture de soie. Le fils de Mohammed-Aly s'exalta sur la bonne tenue des fantassins et la précision des mouvemens. Il dit aux colonels qu'avec de pareilles troupes lui, général de cavalerie, deviendrait volontiers général d'infanterie. Son enthousiasme éclata plus grand encore, lorsque le 3e chasseurs à cheval se fut développé sur le terrain. Ibrahim s'approcha du colonel, M. de Faudoas, et, après lui avoir fait l'éloge de son régiment, il lui exprima le désir d'avoir un modèle de l'uniforme. Le costume complet ne tarda pas à lui être présenté de la part du colonel. Ibrahim dînait le lendemain au quartier-général français : il détacha son sabre et pria Maison de l'offrir à M. de Faudoas. Passant ensuite au corps du général en chef ce véritable et magnifique damas de Perse : « Mon général, dit-il, portez-le un instant : il en aura plus de valeur aux yeux du colonel. » Certes, l'inspiration n'était pas trop malheureuse pour un homme que la veille on traitait de barbare. Le cadeau fut estimé dix mille francs. Dans ce repas, comme dans tous ceux qui eurent pour convive le prince égyptien, Ibrahim fit preuve d'une finesse et d'une sagacité qui étonnèrent l'assistance. Un des généraux présens à ces réunions si pleines d'intérêt nous a raconté que, plus d'une fois, l'épigramme orientale embarrassa l'à propos



« Mon général, portez-le un instant, il en aura plus de valeur aux yeux du colonel »

européen. Dans le déjeûner qui succéda aux fatigues de la revue, Ibrahim, après avoir provoqué un toast en l'honneur de la France, demanda aux officiers de l'état-major comment il arrivait que, cinq années auparavant, ils fussent allés en Espagne faire des esclaves, et qu'ils vinssent aujourd'hui en Grèce faire des hommes libres.

Le 24 raby-êl-âouel 1244, 4 octobre 1828, les Égyptiens achevèrent leur embarquement sous la conduite du pacha. Les troupes françaises, qui souffraient de pluies incessantes et d'un froid rigoureux, ne pouvaient plus longtemps rester au bivouac : elles furent employées à la réduction des places que les Turcs occupaient encore. Le 6 octobre, le général Higonnet entra dans Navarin par une brèche rapidement ouverte, et le général Maison dans Modôn par deux portes brisées à coups de hache. Le général Tiburce Sébastiani s'empara de Korôn le 8 octobre, le général Schneider se rendit maître de Patras le 14. Les douze cents derniers Égyptiens trouvés dans les forteresses furent transportés vers Alexandrie, et les Turcs à Smyrne. La délivrance des Grecs était désormais complète : l'armée française s'éloigna, laissant toutefois, sous les ordres de Schneider, un corps d'observation destiné à garantir le pays de toute invasion étrangère, et à protéger le gouvernement du Péloponèse en cas de troubles intérieurs. Jules Marnier demeurait comme chef d'état-major. Ibrahim-Pacha était arrivé en Égypte depuis le 30 raby-êl-âouel 1244, 10 octobre 1828. Mohammed-Aly éprouva une joie indéfinissable à revoir son fils qui, en réception solennelle, accourut baiser les franges du divan royal.

On a longtemps imputé pour crime au Vice-roi d'avoir combattu un peuple généreux, une cause digne d'être respectée sinon d'être admirée, celle de l'indépendance. Pouvait-il donc se dérober aux prescriptions de la Porte-Ottomane? Ainsi qu'on l'a prétendu encore, a-t-il par suite manqué de clémence et de miséricorde? Les autres pachas musulmans saisirent l'occasion de satisfaire contre les chrétiens la vieille haine religieuse. D'exorbitantes contributions pesèrent en Syrie sur les disciples du Christ, le gouverneur d'Acre ordonna de détruire l'église du Mont-Carmel, celui de Chypre jeta dans les prisons ou au sup-

plice tout individu professant le culte grec ; Smyrne, les îles de l'Archipel, Constantinople même, frappèrent de nombreuses victimes. Le souverain de l'Égypte continua d'étendre sur les Hellènes sa tutélaire bienveillance. Chacun d'eux fut maintenu dans son emploi, et le commerce ne subit pas la plus légère atteinte. Que de familles, jetées par les événemens hors du Péloponèse, trouvèrent sur les rives du Nil un asile hospitalier où l'industrie s'exerçait pure de contrainte, où la liberté personnelle s'étonnait de voyager sans passeport dans tout l'intérieur d'un pays, et de pouvoir, sous prétexte de chasse, manier un fusil toute l'année ! Des négocians grecs, — nous citerons Toutsitsa, — furent les bien venus près de la cour égyptienne. Plusieurs réfugiés se virent admettre aux fonctions publiques, beaucoup reçurent dans les hôpitaux la solde d'infirmiers, de secrétaires, de médecins. Une preuve incontestable de bon accueil ne se trouva-t-elle pas, du reste, dans le peu d'empressement que les prisonniers témoignèrent à retourner sous le ciel natal après la conclusion de la paix? Lorsque l'Europe intervint armée en 1827, le consul britannique se retira du Kaire, déclarant à ses compatriotes que, pour eux et pour lui, une prolongation de séjour n'était pas sans péril : Mohammed-Aly blâma de sa voix la plus haute ces gratuites préventions, il renouvela aux consuls de France et des autres pays l'assurance formelle que les Francs seraient à l'avenir, comme par le passé, en dépit de toutes conjonctures, l'objet de sa protection immédiate. Il donna sa parole d'honneur que rien ne troublerait leur tranquillité. Lorsque rentrèrent les soldats égyptiens mutilés ou brûlés par l'artillerie chrétienne, un mouvement se manifesta dans la ville d'Alexandrie. Les Albanais murmurèrent des cris de vengeance, et, dans son délire, la population éplorée, irritée, réclama vifs ou morts les êtres qui lui étaient chers. Le Vice-roi fit accueillir les survivans de la catastrophe sous des tentes dressées au bord de la mer, pour que la vue de ces malheureux ne promenât point dans les contrées centrales une dangereuse émotion. Il renvoya les parens au logis, les plus mutins furent chassés de vive force : il consigna les Arnautes et les canonniers ; il répartit dans le quartier franc des postes doubles

d'infanterie régulière. Toutes ces mesures prévinrent un malheur d'autant plus redoutable que le soir de ce même jour, 28 octobre 1827, avait été signalé par une éclipse de lune, présage sinistre que des têtes déjà fiévreuses ne pouvaient manquer d'interpréter au profit du fanatisme. — La Grèce une fois dans ses mains, le Vice-roi la rattachait à son plan de régénération orientale : ce vœu de Mohammed - Aly ne fut point compris alors. Les organes de la presse, mûs par l'exagération de leurs sentimens sympathiques pour les douleurs de l'Hellénie, entraînés par de faux rapports et par l'ignorance des faits lointains, représentèrent deux sauvages, deux tigres déchirant l'héritage des Léonidas, des Périclès et des Lycurgue. Sur la face des monstres furent appliqués les noms de Mohammed-Aly et d'Ibrahim-Pacha. Mais, aujourd'hui que l'heure des passions n'est plus, nous savons ce qu'il fallait croire des folles apostrophes. Le Vice-roi avait enjoint, pour instructions premières à son fils, de traiter avec ménagement la Grèce égarée, disait-il, par la politique russe. Fidèle au mandat, le général égyptien ne répandit pas une goutte de sang hors du champ de bataille. Les immenses ravages attribués à Ibrahim furent pour la plupart l'œuvre des Péloponésiens détruisant, par droit de réciprocité, les innombrables possessions des Turcs. Le prince fit passer en Égypte des esclaves remis plus tard aux consuls des puissances européennes : tout autre moyen lui échappait de les préserver contre les violences des troupes.

La campagne du Péloponèse ne fut pas médiocrement féconde pour Ibrahim-Pacha en traits de vigueur, de hardiesse et d'humanité. Dans les eaux de Samos, il échangea des coups de fusil avec un bateau grec. L'embarcation le visait de manière à ne pas laisser le moindre doute qu'il eût été reconnu : assis sur le banc de quart, il ne sourcillait pas, mais il regardait en riant les balles qui venaient mourir à ses pieds. — Une de ses marches par les montagnes de Maïna le plaça tout-à-coup en présence de son plus infatigable adversaire, Kolokotronis. Il défendit aux Égyptiens de faire feu, et cria : « Rends-toi, capitaine. » Le Grec n'était séparé d'Ibrahim que par un précipice : il déchargea son fusil dont la balle frappa un homme de la suite du

prince. — Lors du siége de Missolonghi, un vaisseau de guerre portant pavillon britannique demanda la faculté d'envoyer un canot dans la place pour recueillir les Anglais confondus parmi les rangs des Grecs. « Derrière ces murs, répondit Ibrahim, je ne connais que des ennemis : l'embarcation ne passera pas. » Toutefois une chaloupe française obtint cette latitude : les braves Européens qu'elle voulut ramener préférèrent secourir jusqu'au dernier moment leurs compagnons de blocus. — Deux officiers grecs et un prêtre sortirent de la ville munis de leurs armes et se présentèrent à la tranchée, implorant d'Ibrahim la liberté de passage; car ils prévoyaient un malheur inévitable. « Retournez à votre poste avec vos armes, leur dit le pacha, je ne puis accorder votre prière; allez dire à vos concitoyens que j'estime des gens qui se défendent comme eux, et que, le jour où je donnerai l'assaut de vos remparts, mes troupes s'abstiendront de tirer un seul coup de fusil. Je couronnerai vos murailles, la baïonnette en l'air. » — Suleymân-Bey (Sèves) invita un jour M. Leblanc, capitaine de frégate commandant le brick *le Cuirassier*, à être témoin d'une inspection des prisonniers grecs. « Ce que vous allez voir, ajouta-t-il, se reproduit, par ordre de S. A. le fils du Vice-roi, à chaque nouvelle capture d'hommes. Concluez de là si les diatribes des journaux portent juste. » Quelques instans après, tous les captifs indistinctement étaient pourvus d'une couverture, d'un tapis de laine, d'une chemise de toile et d'un caleçon, à l'instar des soldats égyptiens. — Un de ces Grecs, habile à s'emparer des bœufs, avait été pris comme voleur de bestiaux. Il fit résistance et fut blessé. Ibrahim ne souffrit pas que l'interrogatoire eût lieu avant l'opération du pansement : il délégua aussitôt à cet effet son propre chirurgien. — Les Égyptiens ayant emporté le château Tornèse, trois mille habitans de la province de Goptuni, que désolait une affreuse misère, offrirent leur soumission. Le pacha les reçut avec bienveillance, et leur prodigua les premiers soulagemens. Comme ils craignaient d'être maltraités par leurs compatriotes après le départ des Turco-Égyptiens, le vainqueur les dirigea sur Modôn où ils furent si bien installés et nourris, que la disette ayant rogné la ration des

troupes, celle des captifs demeura intacte, et le soin des malades ne fut pas continué moins fervent. — Dans une excursion vers Patras, Ibrahim franchit l'Alphée, puis campa au milieu d'une large plaine de l'antique Élide. La pipe et le silence aux lèvres, il faisait son *kef*, le *dolce far niente*, la sieste éveillée des Orientaux. Voilà que des cris de désespoir arrachent le prince aux délices de son immobile béatitude. La voix approche, puis une femme à qui les sanglots finissent par couper la parole : suffoquée d'angoisses, la grecque tombe aux genoux du prince qui la relève. Cette femme avait perdu l'appui, la consolation de sa vieillesse, un fils tendrement aimé qu'elle savait depuis quelques heures en la possession d'un chef égyptien. Ibrahim demande à la suppliante si elle pourra payer le prix du rachat. Un torrent de larmes lui répond. Le prince, ayant fait compter la somme nécessaire, mande l'officier qui à son tour envoie quérir le jeune Hellène. Déjà la mère frémissait de bonheur; mais quelle est sa stupéfaction ! l'enfant la renie et court vers son maître. Ibrahim indigné voulait le chasser du camp : il fut retenu par un mouvement de commisération pour la pauvre femme. Il lui laissa la rançon du fils dénaturé, engageant la mère à le bannir de son cœur.

XI.

SYRIE.

1829 — 1841.

La guerre de Morée devint un enseignement utile pour Mohammed-Aly et pour Ibrahim-Pacha, en raison des phases pour eux inconnues qu'elle eut à développer et à résoudre. Elle acheva de convaincre la cour égyptienne de la supériorité d'une tactique savante et précise. Une cavalerie régulière fut bientôt créée sur les bords du Nil : elle comprit des régimens de chasseurs, de lanciers, de cuirassiers et de dragons. En avril 1829, un ingénieur français, M. de Cerisy (plus tard Cerizy-Bey), improvisa une marine qui, substituée aux pertes de Navarin, vit instruire ses équipages par un autre Français M. Besson (depuis Besson-Bey). L'organisation industrielle et sociale se poursuivit plus activement que jamais. Les fabriques s'enrichirent de machines à vapeur venues d'Angleterre. Il fallait par tous les moyens réparer l'épuisement des ressources englouties dans la dernière expédition : mainte réforme, ayant pour objet principal une réduction du budget, modifia les diverses branches administratives. L'Égypte se trouva dès-lors divisée en départemens, arrondissemens et cantons. Le pays qui avait le plus prêté au royal réformateur lui demanda vers la fin de 1829, — par l'organe de M. le baron Taylor, homme de goût et d'esprit, — l'un des deux monolythes qui décoraient l'entrée du palais de Luqsor, bâti par Rhamsès-le-Grand au dieu Ammon-Ba le plus puissant du nome thébain. Le Vice-roi ne se fit point prier : un bâtiment construit exprès à Toulon leva l'ancre au printemps de 1831, et porta dans la Haute-Égypte cent quarante serviteurs zélés de notre France qui affrontèrent de cœur joyeux les fatigues, les obstacles de la

science, les périls, la Méditerranée, le désert, les flèches du soleil. Le majestueux monument, dressé au milieu de nous en un jour solennel, appuya sur le granit l'amitié franco-égyptienne. En même temps que s'était négocié le don du précieux obélisque, le Vice-roi avait reçu du roi Charles X un gage de considération également flatteur : l'offre de s'unir avec nous pour la conquête d'Alger. Une légère difficulté relative aux moyens d'exécution rompit les ouvertures, et nous nous chargeâmes seuls de l'entreprise, malgré les menaces de la Grande-Bretagne.

L'activité belliqueuse des peuples du Nil trouva aussi son aliment. Une insurrection nouvelle ayant été réprimée en Arabie par les généraux égyptiens, un envoyé du Sultan apporta au Vice-roi les félicitations de Sa Hautesse, et à Ibrahim le titre de prince de la Mekke, dignité assise au premier rang parmi l'ordre hiérarchique des pachas de l'Empire. Cet honneur suprême avait pour but d'éveiller dans l'esprit du titulaire des ambitions coupables, et de faire naître le désordre dans la famille souveraine d'Égypte. La conduite sagement et filialement respectueuse de l'aîné du Vice-roi déjoua le machiavélisme. En retour, le Sultan se montrait peu magnifique à l'égard du père d'Ibrahim. Deux fois, après deux campagnes, celles des Wahabis et de la Morée, il lui avait promis le pachalik de Syrie à titre d'indemnité pour les services rendus. Au lieu de ce gouvernement, il lui abandonna l'île de Candie, — possession onéreuse et non profitable; car les revenus étaient moindres de 4 millions de piastres, les dépenses allaient au-delà de 11 millions. Le Vice-roi n'attendit plus qu'une circonstance opportune pour étendre la main sur la riche province, objet de la parole faussée par le Divan. Le gouverneur d'Acre lui fournit matière à griefs personnels et légitime prétexte d'invasion. Abdallah-Pacha, célèbre dans l'art de frapper des avanies, s'était imaginé, au mois de chaabân 1237, mai 1822, d'accroître sa puissance en y ajoutant Damas. Les pachas voisins armèrent pour contenir les rêves du jeune dominateur : à mi-route de la place convoitée, il lui fallut rentrer dans sa modeste capitale et y soutenir lui-même deux siéges successifs. Les artilleurs ennemis ne parvenaient pas à placer

un boulet entre deux pierres de ses murailles, et il narguait leurs coups de canon par de simples coups de fusil ou par quelques fusées volantes ; mais s'il pouvait prolonger la résistance, il avait à craindre le blocus d'une escadre ottomane qui l'eût privé de ses communications maritimes, de ses moyens d'approvisionnemens. Il désirait rentrer en grâce auprès de la Porte-Ottomane dont la colère n'était pas tiède : le Vice-roi lui obtint son pardon moyennant une amende forte de 60,000 bourses, qu'avança en partie le généreux médiateur. L'obligé ne s'inquiéta point de rembourser la dette : poussant l'ingratitude aux extrêmes limites, il favorisa par le désert de Suez la contrebande égyptienne et débaucha six mille cultivateurs du Saïd. Le Vice-roi ayant réclamé cette nombreuse colonie d'émigrans, Abdallah répondit qu'ils étaient les sujets de la Porte, et qu'à ce titre leur place était aussi bien en Syrie qu'en Égypte. Le bienfaiteur blessé manda qu'il irait reprendre les six mille fellahs *avec un homme de plus*. Mahmoud restant sourd de son côté aux réclamations de Mohammed-Aly, le Vice-roi déclara qu'il se ferait double et bonne justice. Les soldats, les chameaux, les munitions, l'escadre étaient déjà prêts au départ, lorsqu'il fallut le différer devant une fougueuse irruption de choléra. Le fléau sévit durant l'espace de 34 jours, fin d'août et commencement de septembre 1831 : il emporta cent cinquante mille âmes. Les Européens eurent à regretter vingt-huit d'entre eux. Sur quatre-vingts géorgiennes et négresses qu'enfermait le harem du Vice-roi, trente furent atteintes de mort.

Lorsque l'envahisseur indien eut accompli sa terrible tâche, les envahisseurs égyptiens, — six régimens d'infanterie, quatre de cavalerie, quarante pièces de campagne et un plus grand nombre de pièces de siége, — franchirent la frontière syrienne. Le général en chef, Ibrahim-Pacha, fit voile d'Alexandrie avec son état-major, dont les principaux personnages étaient : Abbas-Pacha, petit-fils du Vice-roi, Ibrahim-Pacha neveu du Vice-roi, Suleymân-Bey (Sèves), Sélym-Bey, Ahmed-Bey-Méneklÿ.

Le Généralissime suit l'itinéraire adopté voilà trente-deux ans par Bonaparte. Il enlève, au pas de course, Ghazah, Jaffa, Kaïffa, Jérusalem, Naplouse ; et le 21 gemâdy-êl-tâny, 27 novembre

1831, il assied ses tentes devant les remparts où s'arrêta la fortune de notre Premier Consul. Une flotte composée de cinq vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, arrive d'Égypte, seconde les opérations des assiégeans et intercepte les secours destinés à la place. Le 26 dou-l-hageh 1247, 27 mai 1832, après six mois d'effort et de vigoureuse résistance, après une pluie de cinquante mille bombes et obus, de cent quatre-vingt mille boulets, l'imprenable Saint-Jean-d'Acre est prise. L'ombre napoléonienne a pu se consoler par le souvenir des trop faibles moyens d'attaque dont nous avions disposé trente-quatre ans plus tôt, et par la vue des Français qui, dans cette nouvelle armée, ont défendu les bannières du Vice-roi comme ils eussent fait du drapeau tricolore. L'Orient s'étonne; Ibrahim, dans son enthousiasme, s'écrie : « J'irai aussi loin que s'étend l'idiôme arabe. » Le pacha d'Acre est envoyé captif à Mohammed-Aly qui lui fait un accueil non pas de vainqueur à vaincu, de monarque à simple particulier; mais de visir à visir. Les poètes consacrent la chute mémorable d'Abdallah par un chronogramme commençant ainsi : « Lorsque le seigneur d'Acre s'est fait rebelle, mon Dieu l'a percé de sa flèche. » Le chef de l'islamisme prélude par les foudres dévots : Mahmoud lance contre Mohammed-Aly et Ibrahim-Pacha le firman d'excommunication, le *fetwah* qui signale comme *une impérieuse nécessité la destruction de leurs personnes*. Heureusement de pareilles armes sont usées au Sérail de même qu'au Vatican, la sauvagerie s'en va, la raison marche, les *Kléber* de 1832 ne trouveront pas leur Suleymân-êl-Haléby. Homme de quelque sens, Mahmoud a peut-être senti combien peu l'anathème est éloquent dès qu'il appartient au canon de parler. Il jette dans l'Asie-Mineure soixante mille soldats, il écrit de sa main le plan de leurs opérations, il revêt leur généralissime du *haruani* (manteau court à collet brodé), il le gratifie d'un sabre garni de brillans, de deux chevaux arabes magnifiquement caparaçonnés, puis du titre de feld-maréchal. Or, quel est cet heureux sauveur et favori du trône? Le célèbre exterminateur des Janissaires, Husseïn qui fut portefaix, espion, chef de forteresse, émeutier, assommeur, bourreau, pacha et pacha des pachas;

une bonne lame d'ailleurs, mais aujourd'hui dans le fourreau, disaient les gens de guerre. Son affranchi le jeune Mohammed-Pacha, général de division, commandait l'avant-garde. Or il venait de se laisser porter, au bruit des salves d'artillerie, sous une tente près du fleuve qui baigne Homs, l'ancienne Emèse. Perdu dans les immenses coussins, il écoutait force complimens et caressait des lèvres l'oiseux narguileh, quand un officier de cavalerie troubla cette extase par la nouvelle que les Égyptiens, maîtres de toute la côte, du mont Liban et de Damas la sainte, n'étaient plus qu'à deux heures de marche. Il n'y a qu'un instant Mohammed-Pacha, pour enflammer ses troupes, leur répétait ces quatre paroles : *Nous allons en Égypte!* Nombre de ses auditeurs étaient en effet près de s'y rendre, mais garrottés. L'Égypte arriva la première; ses dignes représentans se battirent avec une bravoure qui tenait du vertige, et qui ne les empêcha pas d'exécuter avec la plus précise intelligence les savantes combinaisons d'Ibrahim. Jamais encore les Orientaux n'avaient lutté entre eux d'après la tactique européenne. La déroute des Turcs supérieurs en nombre ne s'arrêta que dans les déserts. Ils ne parvinrent à se rallier en bon ordre qu'aux portes même de la Syrie et de l'Anatolie, sur les flancs de la montagne qui domine Alexandrette. Ibrahim les débusqua et les précipita de cette hauteur dans les plaines marécageuses de l'Oronte. Il avait à son aise pris Alep sur sa route; après qu'il eut forcé le passage du Beylan, Antioche l'envoya féliciter, la garnison de Latakia se rendit, toutes les tribus jusqu'à l'Euphrate reconnurent un vainqueur, le district d'Adana ne tarda pas à suivre cet exemple. Ibrahim-Pacha restait maître du champ de bataille, et ce champ de bataille était la Syrie. Les Turcs éperdus fuyaient par le Taurus, avec le sabre d'Abbas-Pacha dans les reins : ceux qu'épargnèrent les maladies furent immolés par les Kurdes et les paysans anatoliens. Husseïn s'égara quelques jours : ce feld-maréchal, auquel un firman prématuré avait dévolu le triple pachalik de l'Égypte, de l'Abyssinie et de la Crète, reparut aveugle par suite d'ophtalmie, et cachant derrière les murs de Bursah,— petite ville bithynienne, —les douleurs de l'humiliation. Un successeur lui fut choisi : on jugea seul capable de se

mesurer avec Ibrahim-Pacha, son ancien associé dans la guerre du Péloponèse : Reschyd-Pacha, séraskier de Romélie, qui avait su écarter d'Andrinople Mustapha le pacha rebelle de Skodra. L'existence des camps et les vues politiques lui semblaient assez familières; mais c'était encore un capitaine de bande, rien de plus. Le Sultan connaissait l'influence de ce dignitaire sur toute la Turquie d'Europe : il lui donna ordre de lever autant d'Albanais et de Bosniens qu'il lui serait possible, puis de venir à Constantinople avec les six régimens d'infanterie et de cavalerie qui gardaient les provinces de sa juridiction. Comme d'habitude, une lettre autographe du Grand-Seigneur le nomma grand-visir, comme d'habitude un hatty-schériff lui accorda les gouvernemens de l'Égypte, de Geddah, de Candie, de Saïd, Alep, Nikka et Jérusalem : comme d'habitude le nouveau général en chef.... Mais n'anticipons pas sur les événemens. Des cadeaux et des fêtes ayant été donnés aux chefs, Sa Hautesse, pour prendre congé des troupes, se transporta en personne, le jour du départ, dans le camp du générallissime près de Scutari : « Sauve l'empire, dit Mahmoud à Reschyd, ma reconnaissance pour toi et tes soldats n'aura point de bornes. »

Cependant Ibrahim a retrempé ses forces par les populations syriennes, par de vastes approvisionnemens, par deux mois de repos. Il a reçu du Vice-roi l'autorisation de pénétrer dans l'Asie-Mineure, il a chassé de Tchifté-Khân et d'Ulû-Kishlak les quelques débris d'adversaires qui lui barraient la route ; à Erekly, — l'ancienne Archélaïs en Cappadoce, — il leur a tué quatre cents hommes et cinq cents chevaux : il trône sur le versant septentrional du Taurus, au centre même de la puissance ottomane. Après deux engagemens d'avant-garde à l'honneur des Égyptiens, les deux armées se rencontrèrent non loin de Koniah. Les Turcs étaient trois fois plus nombreux. Grâce aux manœuvres vicieuses de leur chef et à l'intrépide génie d'Ibrahim-Pacha, de Suleymân-Bey (Sèves), ils furent taillés en pièces : ils laissèrent sur place quatre-vingt-douze canons, trois mille morts, dix mille prisonniers. Le grand-visir, emporté par sa fougue, tomba au pouvoir des Arabes auxiliaires. Conduit près d'Ibrahim-Pacha, il en reçut

un accueil tout chevaleresque. Sa première pensée ayant été de ne pas survivre à une défaite, il avait remis la veille les sceaux de la Sublime-Porte et le commandement des troupes entre les mains de son kiâya-bey. Lorsqu'il s'était dévoué à sa grande mission, plusieurs des soldats qui l'avaient servi en Europe étaient accourus l'œil humide et le cœur gros, pour lui faire entendre ces paroles : « Reschyd, nous pleurons, parce que tu arrives trop tard ; c'est fini de nous. — Courage, leur avait-il répondu, tant qu'il y a du sang dans les veines, tout n'est pas désespéré. » Or maintenant un vieux mollah, un vieux prêtre de Koniah s'exprimait de la sorte : « Lorsque les plantes révélèrent à Lockman leurs propriétés médicinales, pas une d'elles ne lui dit : « J'ai la vertu de guérir un cadavre. » Reschyd-Mohammed était un Lockman; mais notre empire est un cadavre. »

En moins de six heures, toute une armée venait d'être anéantie, et en moins de six mois deux expéditions formidables. Il y avait déjà complète débandade, et l'on n'eût pas trouvé dans la péninsule asiatique dix soldats turcs ensemble. Des bords de la mer Blanche, des bords de la mer Noire, d'humbles députations apportèrent à Ibrahim-Pacha les hommages sympathiques des peuples, et à la bonne discipline de ses troupes le tribut d'une admirative reconnaissance. Depuis les portes des Indes jusqu'au Bosphore, on n'attendait pour s'incliner qu'un signe du vainqueur égyptien. Le fils de Mohammed-Aly séjourna un mois à Kutayeh : des provisions lui étaient chaque matin offertes en abondance, il les payait très-largement, il accordait même des indemnités aux personnes qui logeaient des soldats, il étendait une protection active sur les chrétiens du pays. Le 29 chaabân, 20 janvier, il était en marche pour Kutayeh. Il occupa sans coup férir cette ville que cinq journées, que cinquante lieues seulement, séparent de la capitale musulmane. Il prit encore position à Magnesia, au débouché des plaines de Lydie : Bursah, Smyrne, Constantinople tremblèrent. Mais l'Europe intervint précédée par l'empereur Nicolas, le vice-roi Mohammed-Aly témoigna d'une sage modération, et le sultan Mahmoud conserva son trône. Un hatty-schériff, daté du 16 dou-l-hageh 1248, 2 mai 1833, confirma

les pachaliks de Crète et d'Égypte à Mohammed-Aly; à son fils Ibrahim le gouvernement de Geddah et le titre de cheikh êl-harâm (chef du temple) de la Mekke. Le même acte concéda enfin au Vice-roi la Syrie avec le district d'Adana dont Ibrahim eut la ferme générale. Sur des bases pareilles fut établie, le 24 dou-l-hageh 1248, 14 mai 1833, *la paix de Kutayeh*, qui prend son nom du lieu où fit halte Ibrahim-Pacha. L'armée repassa le Taurus et, pour peu qu'on désire avoir, sur les opérations qu'elle venait de consommer, le jugement d'un maréchal de France, quinze lignes suffiront à le reproduire : « Cette campagne de 1832 fait grand honneur à Ibrahim. Je pense que tous les militaires éclairés reconnaîtront avec moi qu'elle ne peut être l'objet d'aucune critique fondée; qu'elle fut conduite avec une sage méthode, avec beaucoup de prudence, et une grande énergie quand les circonstances la rendirent nécessaire; que, si l'on peut reprocher à Ibrahim d'avoir, dans les trois batailles qu'il a livrées, disposé, dès le commencement du combat, de ses secondes lignes et de ses réserves, l'excuse s'en trouve dans la connaissance qu'il avait de la mauvaise qualité des troupes qu'il avait devant lui. Nul doute qu'Ibrahim-Pacha ne soit né avec l'instinct et le génie de la guerre; mais il doit se féliciter aussi d'avoir été bien secondé et d'avoir auprès de lui, pour chef d'état-major, un homme d'une haute capacité, qui entend merveilleusement le mouvement des troupes : je parle de Suleymân-Pacha, qui n'était alors que Suleymân-Bey (Sèves). » Si nous étions curieux d'apprécier ensuite la vigueur avec laquelle s'étaient débattues certaines questions incisives sur un autre terrain, il faudrait lire ces deux fragmens écrits, ne dirait-on pas avec le sabre, par un souverain que la politique étrangère sommait de résigner le prix de ses plus riches victoires :

« *A MM. les consuls généraux de France et d'Angleterre en Égypte*.... Comme je suis puissant parmi ma nation, le code saint et les fetwas juridiques, envoyés à mon adresse par tous les ulémas de l'Arabie et de l'Anatolie, me font un devoir imprescriptible de rendre forts par tous les moyens mon gouvernement et mon peuple. Or, ces moyens ne sont autres que l'obtention des pays demandés par moi : je réclamerai donc jusqu'à ce que j'aie

reçu. Lorsqu'on a si longtemps et si ardemment travaillé que je l'ai fait, on veut du moins laisser après soi quelque renom dans ce monde. Puisque ma nation est venue à moi avec tant de confiance, je n'irai point encourir le reproche de l'avoir abandonnée en échange de mon repos, je serai heureux de mourir non sans gloire en me dévouant pour elle. Animé de ces sentimens, je prie l'Angleterre et la France de prendre, à mon égard, une décision conforme à la justice, à l'équité, à leur propre intérêt. »—« *A M. le vice-amiral baron Roussin, ambassadeur près la Sublime-Porte.* Monsieur l'ambassadeur, dans votre dépêche en date du 22 février, vous m'objectez que je n'ai pas le droit de réclamer d'autres territoires que ceux de Saint-Jean-d'Acre, de Jérusalem, de Naplouse, de Tripoli en Syrie, et que par suite je dois retirer immédiatement mon armée. Vous me déclarez que dans le cas de refus, je puis m'attendre aux plus sérieuses conséquences : votre aide-de-camp, par suite des instructions que vous lui avez remises, a verbalement ajouté que, si je persistais dans mes prétentions, une flotte combinée, anglaise et française, paraîtrait devant les côtes égyptiennes. Mais vous, monsieur l'ambassadeur, quel droit avez-vous donc de me dépouiller ainsi? J'ai pour moi toute ma nation; il ne tiendrait qu'à moi de soulever la Romélie et l'Anatolie. Avec l'assistance du peuple ottoman je puis, si je le veux, renouveler un état de choses. Dominateur de tant de provinces, victorieux sur tous les points, je me suis contenté de la Syrie dont mes armes et l'opinion publique m'établissaient le maître : j'ai retardé la marche de mes troupes, uniquement afin d'épargner à la Turquie une vaine effusion de sang, et pour me donner le temps de connaître les vœux des puissances européennes. En récompense de ma débonnaireté ainsi que des sacrifices faits par ma nation, dont le généreux appui m'a mis en état de remporter des triomphes mémorables, on me demande maintenant d'abandonner les pays que j'occupe, et de retirer mon armée dans une petite province que vous appelez pachalik ! N'est-ce pas prononcer contre moi une sentence de mort politique? J'ose pourtant espérer que la France et l'Angleterre ne refuseront pas de me rendre justice et de reconnaître mes droits ; leur honneur y

est intéressé. Mais si mon attente est déçue, j'obéirai aux seuls décrets de Dieu, je mettrai la mort devant l'ignominie, je me dévouerai avec joie à la cause de ma nation, heureux de la servir jusque dans la tombe. C'est là ma résolution bien arrêtée, et l'histoire offre plus d'un exemple d'un pareil dévoûment. Alexandrie, 8 mars 1833. *Signé* Mohammed-Aly, pacha d'Égypte. »

La convention de Kutayeh ne pouvait guère être qu'un armistice. Le pacha y avait trop gagné pour ne pas aspirer à mieux encore ; le sultan avait trop perdu pour ne pas tenter un recouvrement. Ce qui faisait à Mahmoud l'humeur âcre, c'était moins encore l'étendue matérielle que le fait et la nature de la dépossession. Implacable en ses haines, l'héritier des Osmân, qui s'était laissé honteusement ravir cette altière et vierge Syrie berceau de ses aieux, épia l'heure des vengeances. Large et hardi en ses desseins, le soldat de la Macédoine sentit sa main assez forte pour bien porter un sceptre libre : il regarda autour de lui et vit un entourage assez digne pour que ses nombreux pachaliks ne sortissent plus de sa famille. L'indépendance et l'hérédité, l'une et l'autre, et du moins l'une ou l'autre, furent les deux nobles ambitions qui désormais partagèrent sa pensée. Il les cacha si peu que sans plus s'étonner et pour en conférer, le Grand-Seigneur lui dépêcha un agent confidentiel. Sarim-Effendy, le négociateur, après maintes propositions vagues, finit par exhorter le Vice-roi à venir lui-même traiter cette affaire dans le palais impérial de Constantinople. L'interlocuteur remercia de l'offre : son plus vif désir eût été assurément d'être admis à baiser le bord du manteau de Sa Hautesse; « mais les devoirs d'un pacha d'Égypte, de Syrie, de Candie et d'Arabie, l'emprisonnaient au cœur de ses gouvernemens. » Tels n'étaient pas les seuls piéges ourdis; la Sublime-Porte renouvelait son tarif des douanes, et elle sanctionnait dans toutes les parties de l'empire l'abolissement des monopoles : elle comptait sur un éclat terrible, sur une banqueroute du Vice-roi. D'incessantes rébellions tourmentaient les montagnes syriennes et débordaient parfois jusque sur le littoral. Hier c'était au sujet d'une levée d'impôts, au-

jourd'hui à propos d'une levée d'hommes, demain ce devait être en raison du désarmement. Ibrahim était là, il gouvernait et sévissait au nom de Mohammed-Aly; mais le vent qui soufflait les orages arrivait de plus loin, il descendait du Bosphore. Une de ces insurrections fomentées par les émissaires de la Porte dans la province montueuse du Haouran, à l'est du Liban, ne coûta pas moins de dix mille soldats au Vice-roi. Le Divan se résolut enfin à prendre pour son propre compte une attitude guerroyante, et à ne plus se contenter d'aiguiser les armes de ses voisins. Dès le printemps de 1834, le Sultan avait rassemblé des troupes à Sivas, sur le haut plateau de l'Asie-Mineure : Ibrahim les fit tenir en observation par des détachemens cantonnés dans le district de Raka, sur l'Euphrate. Mahmoud envoya renforts sur renforts, accrut les travaux défensifs des Dardanelles, mit sur pied d'un seul coup soixante mille hommes de son empire sans distinction de culte ni d'origine. Et que faisait à cette heure le Vice-roi? Il se promenait dans le Sennâr, il visitait les mines aurifères entre les dixième et onzième degrés de latitude, il s'était jeté à 600 lieues de sa capitale, tandis que la Sublime-Porte convoquait le ban et l'arrière-ban. C'était franchir les colonnes d'Hercule dans la sphère du dédain.

Ibrahim, à la vérité, se tenait en sentinelle. Concentrant sur Alep la plus grande partie de ses forces, il établissait le reste dans Aïntab, dans les défilés de Kulek - Boghâz entre la Karamanie et la Syrie, puis dans Hama. Il réparait les murs d'Acre, il postait à Homs le chef des Druses et des Maronites, l'émir Beschir, avec les montagnards du Liban ; il recevait par des chameaux ses munitions d'Alexandrie. Le chef de l'armée turque, après avoir fait semblant d'infliger une correction aux beys rebelles du Kourdistan, avait pris poste à Malathia, près de l'Euphrate, en avril 1838. Le manque de provisions et les ravages des fièvres typhoïdes l'ayant contraint de se disséminer sur une surface de 80 lieues carrées, il cantonna autour de Diarbékir, d'Orfa, de Sévarek et de Malathia, cent cinquante mille gens de guerre. Quel était ce généralissime ? Hafiz-Pacha, qui succédait à Reschyd-Pacha mort d'une fièvre cérébrale ; Hafiz, qui déjà s'intitulait le vengeur de son devancier. Il



Bataille de Nézib

commença les mesures offensives en arrêtant les caravanes et en dépassant la frontière. Le 17 mai 1839, il traversa l'Euphrate. Le 22 mai, il campa devant le village de Nézib, et, par le moyen de ses espions, il fit appel aux agitateurs du territoire syrien.

Le 24 mai, les eaux du Sadjour ayant été franchies, l'armée ottomane s'empara des villages de la province d'Aïntab. Le blâme de la rupture appartenait dès-lors aux Osmanlis : quoique impatient de combat, Ibrahim ne voulut néanmoins prendre sa part des hostilités qu'après avoir instruit de la situation le Vice-roi son père. Mohammed-Aly communiqua les dépêches du général aux consuls des quatre grandes puissances, qui firent inviter Ibrahim à réclamer de Hafiz-Pacha des explications préalables, pour mettre nettement le bon droit du côté de l'Égypte. Le fils du Vice-roi manda en conséquence à son déloyal adversaire, le 27 raby-êl-aouêl 1255, 8 juin 1839, une lettre dont voici la fin : « Si Ton Excellence a l'ordre de commencer la guerre, pourquoi ces menées, ces intrigues? Viens, mais viens ouvertement sur le champ de bataille. Ton Excellence n'aura sans doute pas oublié qu'elle s'attaque à des hommes sans peur : de telles intrigues ne seront donc point souffertes longtemps. » Le séraskier ne nia point avoir reçu le *trésor* de cette épître toute militaire, et en avoir *saisi le précieux contenu*; mais la réponse en beau style fut loin d'être cathégorique, un proverbe italien déclare que les phrases sincères ne sont pas élégantes et les phrases élégantes ne sont pas sincères. Mohammed-Aly, dont un fetwa impérial venait encore de prononcer l'extermination comme celle de toute sa famille, enjoignit à son fils de marcher sur l'ennemi et de l'écraser. Sauf quelques escarmouches hardiment et heureusement repoussées par Ibrahim-Pacha et son major-général Suleymân (Sèves) pacha depuis les fêtes du Baïram de 1833, les deux armées se heurtèrent près de Nézib le 24 juin 1839; celle des Égyptiens brisa l'autre, malgré la prodigieuse résistance de la garde impériale qui, sommée de se rendre, répéta le cri de Waterloo : «Khassé sultanem trematenda darrhi tuffenguini iéré koïmas, La garde du sultan ne met jamais bas les armes que devant la mort. » Dans sa première

exaltation, le fils de Mohammed-Aly serra sur sa poitrine bondissante Suleymân-Pacha (Sèves) son compagnon de gloire, et à ce propos il écrivit : « Nous étions deux soldats se félicitant du triomphe. » Le major-général avait dit la veille : « Seigneurs officiers, je vous donne rendez-vous pour demain à midi dans la tente de Hafiz-Pacha : nous y prendrons le café ensemble. » Et cette parole se vérifia. « Nous irons cette fois à Constantinople ou ils viendront au Kaire. » On partait pour Constantinople. Mais le Vice-roi fut encore généreux. Par l'entremise du capitaine Caillé, aide-de-camp du maréchal Soult notre président du conseil des ministres qui demanda au nom de la France la cessation des hostilités, Mohammed-Aly-Pacha transmit à son fils l'ordre de ne point pénétrer dans l'Asie-Mineure; et devant Aïntab comme autrefois devant Kutayeh, le généralissime fit halte au sein de la victoire. Phtysique et usé par toutes les ivresses, Mahmoud, effréné dans toutes ses passions, beau de visage et de son amour des réformes, le sultan Mahmoud habile tireur de l'arc se laissa mourir avant l'âge, mais du moins à temps pour ignorer le désastre de Nézib et la trahison de sa flotte qui passa au Vice-roi Hafiz-Pacha, battu par Ibrahim, fut traduit en jugement à son retour dans Constantinople, sous la prévention d'avoir attaqué sans qu'il en eût reçu le mandat officiel; mais le séraskier produisit un autographe de son maître défunt. Le Sultan avait trompé jusqu'au bout, — par une correspondance mystérieuse combinée avec ses protestations pour le maintien de la paix, — et les ambassadeurs européens et les ministres mêmes de l'Empire.

Pendant que Mohammed - Aly créait la garde nationale de l'Égypte et soumettait à l'instruction militaire tous les ouvriers de ses innombrables fabriques, survint le traité malencontreux du 15 juillet 1840, qui rendait la Syrie entière à la Sublime-Porte. Quatre puissances occidentales s'étaient sournoisement, il faut bien le dire, entendues dans un coin de Londres pour dépouiller de ses conquêtes le souverain du Nil et le replacer aux pieds d'un trône qu'il avait fait mouvoir comme un frêle jouet. La France n'assistait pas à ce congrès, dont le seul pressentiment logique fut que la maîtresse des nations ne

se prèterait point aux caprices du *coup de tète* diplomatique. Mohammed-Aly se redressa de toute la hauteur de ses droits méconnus, et son alliée fidèle, mettant la main sur le pommeau du glaive, menaça de dégaîner contre quiconque toucherait à l'Égypte même. L'Angleterre et l'Autriche étreignirent de leurs voiles et de leurs canons le littoral syrien. Beyrouth, Latakia, Tortose, Tripoli, Saïda, Tyr, Saint-Jean-d'Acre, tombèrent bombardées. La formidable coalition envoya dans les eaux d'Alexandrie le commodore Napier à titre de négociateur. Mohammed-Aly accepta les ouvertures et une convention qui lui assurait dans son pachalik de l'Egypte le droit d'hérédité inconnu à tous les autres pachaliks de l'Empire. Le hatty-schériff du 12 janvier 1841 consacra ce privilége du 27 novembre 1840 ; mais avec certaines restrictions que ne purent admettre ni le Vice-roi, ni la France, ni les cabinets signataires. Un nouvel acte d'investiture, du 1er juin 1841, confirma le Vice-roi dans la possession de l'Egypte transmissible à sa descendance masculine, et aussi dans le gouvernement de la Nubie. Mohammed-Aly n'exigeait rien de plus : la France déclara se tenir pour satisfaite, et, pour en donner témoignage, elle rentra dans le concert européen par le traité du 13 juillet 1841 qui, sans se rattacher directement à la question égyptienne, — puisqu'il touchait aux prétentions de la Turquie sur les Dardanelles, — n'en impliquait pas moins une harmonie de sentimens sur la situation orientale. Comme gage d'une franche réconciliation, la Porte-Ottomane éleva bientôt son rival Mohammed - Aly au rang de sadrazam ou grand-visir honoraire.

Ibrahim ramena son armée dans la patrie. C'est l'heure pour nous de reproduire les bulletins de cette guerre qui, suivant les paroles du poète, frappa les Arabes d'un éblouissement de surprise et de peur.



BULLETINS.

—

Le 8 de la lune de dou-l-kadeh 1247 (8 avril 1832).

Le général en chef. S. A. Ibrahim-Pacha, était occupé, comme chacun sait, du siége de Saint-Jean-d'Acre, sans avoir d'autres vues que celles de la mission qui lui est confiée. Osmân-Pacha qui, arrivé dans les murs d'Alep et de Latakia, excitait des troubles au sein du pays, s'était rendu avec plusieurs milliers d'hommes à Mineh, une heure et demie en avant de Tripoli, dans l'intention d'attaquer cette ville. Il tenta deux attaques; mais les troupes de la place et les Druses qui s'y trouvaient renfermés étant sortis, le repoussèrent et mirent ses soldats en déroute. A la vue de ce qui se passait, le colonel Edris-Bey, chargé de la défense du port et guidé par un zèle aveugle, s'ébranla suivi d'un bataillon de cinq à six cents hommes sans en avoir reçu l'autorisation. Tout le corps d'Osmân-Pacha, cavalerie et infanterie, ayant donné, le colonel prit la fuite, causant ainsi par son imprudence la perte du bataillon. Encouragé par ce succès, Osmân-Pacha se mit en devoir, quatre ou cinq jours après, d'assaillir le nouveau Tripoli. Les mêmes braves qui avaient récemment protégé cette place firent une sortie vigoureuse, tombèrent sur l'ennemi avec impétuosité, tuèrent la plupart des chefs et contraignirent Osmân à se retirer dans son camp. Le Généralissime, indigné de la conduite hostile de ce pacha et désireux d'arrêter le mal, se mit en marche avec un nombre suffisant de troupes régulières de son armée campée sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, et avec un corps de cavaliers bédouins réunis sous son commandement. La nouvelle de son arrivée à Batroun, — six heures en deçà de Tripoli, — s'étant aussitôt répandue, Osmân-Pacha, convaincu de l'impossibilité de pouvoir tenir contre la valeur

et les talens militaires du Général en chef, prit la fuite pendant la nuit, abandonnant tout, les tentes, l'artillerie, les vivres, les blessés. — Les soldats se dispersèrent, chacun par la route qui lui plaisait; quant à Osmân-Pacha, on ignore quelle direction il a prise. Ces nouvelles sont de la plus incontestable vérité. Toutes celles qu'on recevra dorénavant seront publiées à mesure qu'elles arriveront.

Le 14 de la lune de dou-l-kadeh 1247 (14 avril 1832).

La fuite d'Osmân-Pacha devant Tripoli et l'intention du général en chef, S. A. Ibrahim-Pacha, de se diriger sur Homs puis sur Hamah, ayant été annoncées dans les feuilles précédentes, on apprend, à la date du 14 dou-l-kadeh, les faits qui suivent. La reddition de la place de Saint-Jean-d'Acre était notre objet principal : il a fallu détruire les causes qui auraient pu en prolonger le siége ; ainsi, en chassant Osmân-Pacha du voisinage de Tripoli et en le forçant à se retirer sur Homs, le Général en chef a obtenu les moyens d'atteindre son but, et d'épargner par là aux assiégés leur destruction complète qu'une plus longue durée du blocus aurait rendue inévitable. Comme la pensée d'allumer la guerre civile, ou de causer les moindres troubles parmi les Musulmans, était odieuse à ses yeux et contraire aux sentimens religieux qui l'animent, le Général en chef renonça au projet de continuer sa marche jusqu'à la place de Hamah et au-delà. Il conçut alors le projet de retourner sur ses pas, et, sortant de Homs avec les corps de sa suite, il se rendit à Khân-Kosseïr. Le lendemain il partit pour la plaine de Zeraa, dans l'intention de s'y arrêter l'espace d'un jour; mais, ses mesures ayant été différemment interprétées, l'ennemi fit courir le bruit que le Général en chef avait pris la fuite : nouvelle absurde et assurément bien opposée à l'opinion si justement établie du courage de Son Altesse et de celui des troupes sous ses ordres. Le pacha de Kaisarieh (Césarée), celui de Maden et le fugitif Osmân-Pacha, se portèrent sur Homs, dirigeant vers la plaine de Zeraa, en tête de toutes leurs troupes, Kasi-

Keran et Nimet-Aghâ, les deux chefs les plus habiles et les plus entreprenans. Dès que S. A. Ibrahim-Pacha s'aperçut que l'intention de l'ennemi était de lui livrer combat, il disposa en ordre de bataille son corps composé de deux régimens d'infanterie et d'un de cavalerie, puis de quelques Bédouins à cheval. Un de ces régimens, celui de la garde, fut placé devant l'aile droite des adversaires et l'autre devant la gauche : la cavalerie se trouva ainsi partagée en deux. Les chefs reçurent les instructions nécessaires sur les mouvemens qu'ils avaient à exécuter, ainsi que l'ordre de marcher au signal de six coups de canon tirés du point où se trouvait le Généralissime. Le signal est donné, nos braves chargent si impétueusement l'ennemi que, ne pouvant résister au choc, il fuit avec précipitation, poursuivi pendant deux heures l'épée dans les reins. On lui tue trois cents hommes et on lui enlève trois cents chevaux : il a subi le sort que présageaient la discipline et la bravoure de nos soldats. Le Général en chef n'a eu qu'un seul homme tué, puis un Bédouin blessé.

Le 9 de la lune de moharrem 1248 (7 juin 1832).

Un corps de l'armée expéditionnaire de Syrie était chargé, depuis six mois, des opérations du siége de Saint-Jean-d'Acre. Le général en chef, S. A. Ibrahim-Pacha, résolut d'y mettre un terme en donnant l'assaut à la place. Le 26 dou-l-hageh (26 mai), il fit appeler auprès de lui les officiers généraux, les colonels et les chefs de bataillons du corps de siége. Il leur prescrivit les dispositions suivantes. Le général de brigade Ahmed-Bey eut ordre de se jeter, avec le premier bataillon du 2e régiment d'infanterie et accompagné du colonel de ce régiment, sur la brèche de la tour dite Kapu-Burdju. Le second bataillon, commandé par le lieutenant-colonel, devait se porter sur la deuxième brèche ouverte vis-à-vis de Nebi-Salyh ; et le troisième bataillon, commandé par Omâr-Bey, sur la dernière brèche dite de Zavieh. Le quatrième bataillon de ce régiment dut se tenir sous la première brèche, pour porter du renfort en cas de besoin.

Un bataillon du 10e régiment, qui avait à sa tête le colonel, reçut ordre de se tenir, pour le même sujet, dans la tranchée sous la troisième brèche. Un autre bataillon fut destiné à transporter des échelles, vers une heure après minuit, dans la tranchée qui se trouvait du côté de la tour nommée Kerim-Burdju; puis à y attendre le moment de l'attaque. Le Général en chef donna en outre, à chaque officier, des instructions particulières. Durant la nuit du 26 au 27, les batteries firent feu sur la place. Le 27 au matin, peu de minutes après le lever du soleil, le Généralissime commanda l'assaut. Les troupes dirigées sur la brèche de Zavieh s'emparèrent aussitôt d'un retranchement et s'y établirent; celles qui devaient déboucher par la brèche de Kapu-Burdju, ayant éprouvé quelque résistance de la part des assiégés, montraient de l'hésitation et paraissaient lâcher pied. Le Général en chef s'en aperçut, mit le sabre à la main, et, menaçant de frapper ceux des soldats qui faisaient mine de reculer, il les poussa en avant et leur fit prendre poste sur la brèche; le renfort accourut, et, tandis qu'une partie des hommes repoussait l'ennemi par la fusillade, une autre élevait un ouvrage de défense. La brèche ouverte vis-à-vis de Nebi-Salyh fut enlevée par nos soldats qui s'y installèrent et prirent les canons ainsi que les mortiers des bastions. Tandis qu'on se battait sur les brèches avec les assiégés qui étaient au nombre de deux mille environ, ceux-ci se jetèrent trois fois, dans l'intervalle d'une heure et demie, sur le retranchement construit à celle de Kapu-Burdju ; mais ils furent toujours repoussés. Ils le furent encore sur la brèche de Zavieh. La fusillade et la canonnade continuèrent des deux côtés. A 4 heures de l'après-midi, le bataillon du 10e régiment, qui se trouvait sur la brèche de Zavieh, s'étant élancé hors de son retranchement, fit sur la garnison une charge si vigoureuse, que celle-ci demanda grâce : alors le feu cessa. Aussitôt une députation se composant de quelques chefs canonniers, des muphtys et de l'imâm d'Abdallah-Pacha, sortit du lieu où les assiégés avaient cherché refuge et alla se jeter aux pieds du Général en chef pour implorer sa clémence. Le Généralissime leur fit grâce, garantit leurs personnes, leurs biens, et leur laissa même leurs

armes ; en ce qui regarde Abdallah-Pacha, il ne lui accorda que la vie. Il lui envoya, peu après le coucher du soleil, le général de brigade Sélim-Bey. A minuit, Abdallah-Pacha, accompagné de son kiâya, se rendit auprès du Général en chef qui le reçut avec les honneurs dus à un visir et avec beaucoup d'affabilité. Vers minuit et demi, tous deux montèrent à cheval; suivis du kiâya, ils se rendirent au palais hors de la place, et y passèrent la nuit. Celles de nos troupes qui étaient dans la ville se livrèrent à quelques désordres inévitables après un assaut; quelques objets furent pillés, mais le lendemain on les rendit à leurs propriétaires.

Abdallah-Pacha, ayant manifesté le désir de venir en Égypte, a été envoyé à Kaïffa, sous l'escorte du général de brigade Sélim-Bey. Le 29 dou-l-hageh (29 mai), il s'est embarqué sur la goëlette *Chabbaz-Djihad*, qui est entrée le 3 moharrem (2 juin) dans le port d'Alexandrie. Dès que S. A. le Vice-roi a été instruite de son arrivée, elle lui a envoyé son propre canot par son kâvegy-bâchy. Abdallah - Pacha s'y est embarqué avec son kiâya et trois ou quatre personnes de sa suite ; puis il s'est rendu immédiatement auprès de Son Altesse qui a daigné lui faire une réception conforme à son rang, et lui pardonner toutes ses fautes. Par égard pour sa personne, il a été exempté de la quarantaine. Il est logé près du palais de Son Altesse, dans celui consacré aux étrangers.

BLESSÉS.		MORTS.	
1	colonel.	1	colonel.
1	lieutenant-colonel.		
2	chefs de bataillon.	2	chefs de bataillon.
2	adjudans-majors.	2	adjudans-majors.
8	capitaines.	3	capitaines.
47	officiers.	15	officiers.
1368	soldats.	489	soldats.
1429		512	

Extrait du rapport du général en chef, S. A. Ibrahim-Pacha, sur l'assaut et la prise de Saint-Jean-d'Acre.

Je disposai ainsi qu'il suit les troupes destinées à l'assaut : le premier bataillon du 2e régiment, — commandé par le chef de bataillon Muktar-Aghâ, sous les ordres du général de brigade Ahmed-Bey, — en face de la brèche faite du côté de la porte d'Acre. Le deuxième bataillon, — ayant à sa tête le colonel Ismâyl-Bey, tué plus tard dans l'action, — devant la brèche Kapu-Burdju. Le troisième bataillon, sous les ordres du général de brigade Osmân-Bey, devait attaquer la brèche de Zavieh. Le premier bataillon du 10e régiment eut ordre de se tenir prêt à escalader la tour dite Kérim-Burdju. Le 27 mai, à quatre heures un quart du matin, une décharge simultanée de trois mortiers donna le signal de l'assaut. Je me portai alors vers la batterie placée derrière le détachement qui marchait sur Zavieh. J'avais chargé Ibrahim-Pacha *neveu* de présider à l'attaque des brèches du côté de la porte. Les deuxièmes bataillons des 5e et 10e régimens se placèrent en réserve de mon côté. Le quatrième bataillon du 2e régiment servit de réserve au corps commandé par Ibrahim-Pacha *neveu ;* cette différence dans la répartition des réserves provenant de ce que du côté de la tour de Khâzneh, où se trouvait Abdallah-Pacha, on devait s'attendre à plus de résistance. J'avais eu l'intention d'essayer un assaut du côté du khân, situé près de la mer; mais des transfuges de la place, venus à mon camp les deux nuits précédentes, nous ayant appris qu'on avait pratiqué quatre mines sous ce khân, j'abandonnai le projet. L'escalade par la tour Kérim-Burdju semblait d'un succès fort douteux; cependant les échelles furent dressées sous une grêle de boulets et de mitraille. On perdit du monde sans réussir. Le commandant du bataillon chargé de cette escalade se distingua par une rare intrépidité. A Zavieh, nos troupes ne firent feu que lorsqu'elles eurent pris position sur la brèche. Du côté de la porte, à peine les soldats furent-ils descendus dans le fossé, qu'ils commencèrent la fusillade et montèrent au sommet de la brèche. Ils furent aussitôt

suivis par les premier et deuxième bataillons du 5e régiment. A Zavieh, nos troupes s'étaient avancées jusqu'à la porte qui se trouve près de la tour de Khazneh : mais Abdallah-Pacha, sortant de la tour avec toute sa suite, les repoussa, le sabre à la main, au-delà du fossé ; puis les boulets ennemis se prenant à les frapper, elles reculèrent jusqu'à la batterie placée à quarante pas de là. Aussitôt, accompagné du colonel du 5e de cavalerie et de mes kahuas, je m'efforçai, le sabre à la main, de les ramener au combat ; mais, tandis que je les poussais devant moi, elles se débandaient à droite et à gauche, puis se retiraient de nouveau. J'ordonnai alors à l'un des tchaouches qui se trouvaient auprès de ma personne de prendre le drapeau des mains du porte-enseigne et de marcher sur les adversaires. Il revint en disant qu'on avait refusé de le lui remettre. Un second tchaouche éprouva le même refus ; mais, cette fois, le porte-étendard se jeta en avant : nos soldats revinrent à la charge avec une telle ardeur, que dans un instant ils arrivèrent au pied du parapet derrière lequel était l'ennemi qui les reçut à coups de pierres. Ils franchirent ensuite le parapet et revinrent au point où ils étaient parvenus la première fois. Les assiégés plantèrent alors leur drapeau devant la petite tour située entre les tours de Khazneh puis de Zavieh. Là ils se réunirent, chargèrent de nouveau les nôtres et les repoussèrent jusqu'à Zavieh. Une partie de ceux-ci se précipitant dans le fossé, reculèrent jusqu'à l'autre bord. Le reste se maintint sur la brèche et continua la fusillade. Alors les officiers, dont aucun n'avait pris part à cette seconde agression, défendirent la brèche le sabre à la main, et, les fuyards étant revenus, on repoussa de nouveau l'ennemi. Enfin les assiégés se rallièrent pour la troisième fois, dispersèrent les nôtres en nous abattant une trentaine d'hommes dans le fossé, puis furent de nouveau refoulés par une charge de nos soldats qui arrivèrent à une faible distance de la petite tour. J'envoyai aussitôt à Omâr-Bey l'ordre d'élever un retranchement et de le défendre ; ce qui fut accompli. Ahmed-Bey, colonel du 5e de cavalerie, suivi de nos tchaouches, était monté sur la brèche et encourageait les soldats qui soutinrent

vivement la fusillade. Ensuite le feu cessa des deux côtés jusqu'à cinq heures et demie du soir. Dans cet intervalle, je fis appeler le mineur en chef auquel je donnai ordre d'aller reconnaître un endroit que j'avais aperçu près de la porte, et que je supposais pouvoir être escaladé. Il revint quelques minutes après et me répondit affirmativement. Je prescrivis au premier chef de bataillon du 10e régiment d'exécuter cette opération avec son corps. Il s'empressa d'obéir, et, quoiqu'il eût bientôt trente morts et soixante blessés, je lui enjoignis de continuer l'escalade. Il réussit avec beaucoup d'adresse, après avoir déployé un grand courage. Il s'empara ensuite du khân où il prit position. J'avais réuni cent cavaliers du 5e régiment pour conduire sur des chevaux les malheureux qui avaient fait chûte dans le fossé. Une douzaine de ces cavaliers, dans le désir de se distinguer, s'élancèrent à toute bride, le sabre au poing, sur le rempart; et, suivant le rapport d'Ahmed-Bey, une partie d'entre eux rejoignit le bataillon du 10e régiment: l'autre se jeta dans la ville. Sur ces entrefaites, se présenta une députation qui implorait la clémence du vainqueur. Voilà tout ce qui s'est passé là où je commandais en personne. Ci-après le rapport d'Ibrahim-Pacha *neveu*, sur ce qui a eu lieu aux brèches de Kapu-Burdju où il commandait.

Rapport de S. A. Ibrahim-Pacha neveu.

Dimanche, un peu avant le lever du soleil, le deuxième bataillon du 2e régiment, qui avait à sa tête le colonel Ismâyl-Bey, monta par la tour attaquée dans l'assaut précédent. Le premier bataillon, que dirigeait Ahmed-Bey, monta sur le rempart à droite de la tour de Kapu-Burdju. Les deux corps, après avoir planté leurs drapeaux sur cet édifice, furent serrés si étroitement, qu'ils reculèrent jusqu'à moitié de la hauteur de la brèche. Je faisais avancer le quatrième bataillon, lorsque jouèrent trois mines préparées par l'ennemi sous la tour. Nos soldats, qui avaient déjà regagné le terrain

perdu, furent une seconde fois repoussés; mais il paraît que S. A. le Général en chef attaquait vigoureusement l'ennemi du côté de Zavieh, car ceux que nous avions à combattre se portèrent en grande partie sur ce point. Les officiers, profitant de la circonstance, encouragèrent les soldats qui, s'élançant avec impétuosité, se rendirent maîtres de la tour, puis se dirigèrent sur la droite. Les sapeurs arrivaient avec des fascines et des gabions pour former un retranchement. Un canon avait été pris dans la tour : nos canonniers s'en servirent et le pointèrent sur l'intérieur de la place. Une heure après que le retranchement eut été terminé, l'ennemi chargea trois fois, mais en vain. C'est là que fut tué le colonel Ismâyl-Bey. Vers cinq heures du soir, le premier bataillon du 10e régiment, que S. A. le Général en chef avait fait monter à l'assaut entre la tour de Kapu-Burdju et la tour des Anglais, s'empara d'un khân. Les assiégés demandèrent merci et le feu s'arrêta, le 1er de la lune de moharrem 1248 (30 mai 1832).

Le 25 de la lune de moharrem 1248 (23 juin 1832).

Le 10 moharrem (8 juin), notre armée partit du camp de Saint-Jean-d'Acre, dans la direction de Damas. Elle arriva, le 14, à Khanatir, qu'elle abandonna le lendemain pour se rendre au village d'Awadié, distant d'une heure et demie de Damas, où elle passa la nuit. Vers trois heures du matin, on reconnut l'ennemi qui s'avançait. Huit cents cavaliers se présentèrent sur la gauche du bourg, dont la droite fut menacée par une infanterie se composant de levées faites dans la population de la ville. S. A. Ibrahim-Pacha, ayant reconnu le mouvement de ses adversaires, se porta sur leur aile gauche à la tête de sa cavalerie, et suivi du quatrième bataillon du 8e régiment d'infanterie sous les ordres du général de brigade Ahmed-Bey. En même temps le corps de cavalerie de Khodja-Ahmed-Aghâ et les Bédouins à cheval chargèrent l'aile droite. La cavalerie opposée, incapable de soutenir ce choc impétueux,

quitte le champ de bataille : son exemple ne tarde pas à être imité par l'infanterie, que le premier feu d'un bataillon disperse entièrement. Le gouverneur de Damas, Aly-Pacha, convaincu de l'inutilité d'une plus longue résistance, s'éloigne de la ville avec les principales autorités. Il emmène le tchorbagy, le chamadân-aghassi, le kiler-éminy, qui se trouvaient au camp de Merdza; le muphty Nakib-Effendy, le yerli-agasi, Reschyd Aghâ, le tergi-man-aghâ, Kasi-Effendy; et tous prennent la fuite par Salanieh, avec environ quinze cents cavaliers et cinq cents hommes de recrues. Les habitans de Damas, fatigués des vexations que faisaient subir leurs pachas, présentèrent leur hommage, priant le Général en chef de prendre possession de leur ville, et réclamant de sa générosité un pardon qu'il leur accorda. Le lendemain, dès l'aube, l'émir Beschir, à la tête de cinq mille hommes de cavalerie et d'infanterie, se rendit au quartier-général, et, après avoir reçu les ordres du Général en chef, il continua sa marche vers la place, pendant que S. A. Ibrahim-Pacha s'avançait du côté opposé. S. A. ne tarda pas à voir arriver quelques-uns des notables avec l'ex-topgy-bâchi Mustapha-Aghâ, qui venaient témoigner de leur obéissance.

Avant de faire son entrée dans la ville, S. A. Ibrahim-Pacha se rendit au milieu d'une plaine appelée Goch-Meïdan, où il fit camper les régimens de cavalerie et la division de l'émir Beschir.

Ibrahim-Pacha *neveu* jeta dans la place les 8[e] régimens de cavalerie et d'artillerie qui prirent leurs quartiers, ainsi que le 2[e] régiment d'infanterie et un bataillon du 5[e] qui furent logés dans la citadelle.

Le 9 de la lune de safar 1248 (7 juillet 1832).

A la pointe du jour, notre armée, qui se composait de deux régimens d'infanterie, quatre de cavalerie et un corps de cavaliers bédouins, partit de Kosseïr et alla passer la nuit sur la rive orientale du lac Tatli-Gucul, à 2 heures et demie de Homs. Le lendemain de bonne heure, elle était près de se mettre en marche, lorsque l'ex-itchtchokadar Ibrahim-Aghâ,

commandant un corps de deux mille Bédouins qui avait campé en avant, distingua toutes les forces de l'ennemi rassemblées devant Homs. Dirigées en chef par Mahommed-Pacha gouverneur d'Alep qui avaït huit autres pachas sous ses ordres, elles pouvaient s'élever à vingt-cinq mille hommes; Ibrahim-Aghâ informa sur-le-champ de ce qu'il avait vu S. A. Ibrahim-Pacha qui, après l'avoir vérifié par lui-même, prescrivit les dispositions suivantes. Les 2e et 4e régimens de cavalerie furent placés l'un derrière l'autre à l'aile droite ; le régiment d'infanterie de la garde, six pièces de canon et le 11e régiment d'infanterie, au centre; le 3e et le 7e de cavalerie ainsi que la cavalerie bédouine, à l'aile gauche. L'ennemi se présenta sur trois colonnes. Une partie de nos cavaliers bédouins se dirigèrent sur lui en tirailleurs par détachemens de quarante à cinquante hommes. Dès que les premiers coups de canon eurent été tirés, l'ennemi rétrograda jusqu'à une lieue de distance. Du côté des adversaires, quatre régimens d'infanterie et trois de cavalerie avaient été disposés de façon que, dans les intervalles qui les séparaient, se trouvaient placées deux pièces d'artillerie. Notre régiment de la garde engagea une canonnade qui dura une demi-heure environ; les régimens ennemis qui s'étaient avancés furent repoussés par de vives décharges de boulets et de mitraille. Un d'eux pourtant continuait encore la fusillade. Alors le 1er et le 2e bataillons de la garde, aux ordres de Khurschyd-Bey, s'étant formés sur deux colonnes, ainsi que le 3e et le 4e bataillons conduits par Sélim-Bey, ils chargèrent si vigoureusement l'ennemi que le plus grand désordre brisa ses lignes. Le 2e et le 4e régimens de cavalerie achevèrent de le mettre en pleine déroute. Il avait présens au combat environ sept mille hommes de troupes réglées, parmi lesquels nous lui en avons tué deux mille. Nous avons fait deux mille cinq cents prisonniers dont beaucoup sont blessés. Leurs pachas, comme dans d'autres occasions, ont fui. Nous savons que dans la nuit ils sont partis d'Homs en toute hâte, se dirigeant vers Hama comme le reste de leurs troupes. Le lendemain matin nous nous sommes emparés des tentes, munitions et vivres de l'ennemi, qu'il avait abandonnés ainsi

que vingt pièces de canon et un mortier. Malheureusement sa dispersion n'a pas eu lieu avant le crépuscule ; sans cette circonstance, nos braves soldats ne laissaient pas échapper un seul homme de ces prétendues troupes régulières. Le départ précipité du seraskier Mohammed-Pacha ne lui avait pas laissé le temps de réunir et d'emporter avec lui ses papiers. On a trouvé dans sa tente beaucoup de lettres et de pièces confidentielles. Elles ont été remises au Général en chef qui les a envoyées à S. A. le Vice-roi.

Voici les noms et qualités des pachas qui avaient un commandement dans l'armée vaincue à Homs : Mohammed-Pacha, gouverneur d'Alep et seraskier ; — Osmân-Pacha, gouverneur de Maadân ; — Osmân-Pacha, gouverneur de Kaisarieh ; — Aly-Pacha, ex-gouverneur de Damas ; — Osmân-Pacha, ex-gouverneur de Tripoli ; — Mohammed-Pacha, candiote ; — Negib-Pacha ; — Mohammed-Pacha ; — Dilaver-Pacha. Ces neuf généraux sont tous pachas à trois queues. Il y avait d'autres pachas à deux queues.

Extrait du rapport de S. A. le général en chef Ibrahim-Pacha.

Jamais je n'ai vu déroute pareille à celle dont le corps ennemi que nous avons écrasé vient de nous rendre témoins. Je n'hésite pas à dire que deux ou trois cent mille hommes de pareilles troupes ne me donneraient pas d'inquiétude. Nous battrons ces gens-là, s'il plaît à Dieu, partout où nous les trouverons. Les prisonniers ont été conduits à Saint-Jean-d'Acre. Le Divan-Effendy a l'ordre d'admettre au dépôt tous ceux qui veulent s'y faire inscrire, et d'envoyer soit dans leur pays soit en Égypte ceux qui désirent y aller. Nous avons eu 102 hommes tués et 162 blessés. Nous avons perdu cent soixante-douze chevaux.

Le 12 de la lune de safar 1248 (16 juillet 1832).

Le 11 de la lune de safar (9 juillet), à 4 heures du matin, l'armée sortit de Homs. Elle se porta d'abord au village de Rastan, situé près de l'Oronte, où elle fit halte jusqu'au soir; elle alla passer la nuit sur la rive opposée. De douze canons que les pachas nos adversaires avaient pu sauver dans la défaite, nous en trouvâmes six sur notre route. L'ennemi fut frappé d'une telle epouvante à la journée de Homs, qu'il continua sa fuite sans même oser entrer dans Hamah. La tribu des Arabes Anézés, profitant de la dispersion, tomba sur les fuyards dont elle tua et dépouilla une grande partie. Le 12 safar (10 juillet), à deux heures du matin, le général en chef S. A. Ibrahim-Pacha s'éloigna du camp à la tête des régimens de cavalerie; après deux heures de marche, il prit possession de Hamah. Les régimens d'infanterie arrivèrent deux heures plus tard. — Nous nous sommes emparés, près de Hamah, de cinq pièces de canon qui restaient encore à l'ennemi, ainsi que des tentes et munitions appartenant au corps des troupes réglées. Les pachas fuyards, après avoir perdu toute leur artillerie, se sont enfin arrêtés et réunis dans le château de Médik. Quant au feld-maréchal Husseïn-Pacha, nous avons appris qu'il était parvenu à Antioche. L'ordre a été expédié au Divan-Effendy de faire partir immédiatement de Saint-Jean-d'Acre, pour le service des pièces enlevées à l'ennemi, le lieutenant-colonel de l'artillerie, avec trois cents canonniers et des ouvriers en fer et en bois, ainsi que tous les chevaux de trait qui se trouvent dans cette place. Aujourd'hui notre armée se dirigera sur Alep.

État reconnu et vérifié des troupes régulières défaites par notre armée dans la bataille de Homs.

Le 4e	régiment d'infanterie,	composé de	2,100 hommes
7e	id.	id.	1,884 id.
11e	id.	id.	2,587 id.
15e	id.	id.	2,100 id.
		A reporter	8,671 hommes

Report :	8,671	hommes.
Le régiment de cavalerie commandé par Ismed-Bey.	500	id.
Le régiment de cavalerie commandé par Mohammed-Aly-Bey.	500	id.
Le corps de Kritly-Uglû-Mohammed. . .	800	id.
Total :	10,471	hommes.

Quinze cents de ces réguliers ont pu se soustraire aux coups de nos braves. Tout le reste a été massacré ou pris, tant par nous, dans l'action, que dans la fuite par les Arabes Anézés.

Le 18 de la lune de safar 1248 (16 juillet 1832).

Le 14 safar (12 juillet), notre armée partit de Mahruky pour se rendre à Marra, distant de neuf lieues. N'ayant pas trouvé sur sa route une quantité d'eau suffisante, elle fit halte auprès d'une source, à deux lieues de Marra. Le général en chef S. A. Ibrahim-Pacha voulut assister à la distribution de l'eau. Vers une heure après-midi, l'armée dressa le camp dans les jardins de Marra, où elle passa la nuit. Là nous reçûmes la nouvelle que le feld-maréchal Husseïn-Pacha, la veille de la journée de Homs, avait quitté Antioche pour se rendre au pont de Chogr ; et que le lendemain de son arrivée, ayant appris par les pachas fuyards le fatal résultat de cette bataille, il avait battu en retraite dans la direction d'Alep. Le 15 safar (13 juillet), à quatre heures de l'après-midi, l'armée se remit en marche pour Tel-es-Sultan, à huit heures de Marra. La rareté de l'eau, qui ne se trouve qu'à de grands intervalles, et la chaleur excessive du jour, déterminèrent le Général en chef à réserver la nuit pour les marches. Nous fûmes informés à Marra qu'Ingé - Baïraktar - Uglû - Mohammed - Pacha s'étant rendu, avec les deux mille cavaliers qui lui restaient encore, auprès de Husseïn-Pacha, celui-ci, irrité de sa conduite, l'avait fait dépouiller, avec tous les siens, par ses soldats. Ce malheureux s'est enfui avec une personne de sa suite, et on ignore où il s'est réfugié. Nous apprîmes également que l'armée ennemie n'avait plus de troupes irrégulières. Une partie avait été tuée dans les dernières ba-

tailles; le reste s'était débandé, malgré les punitions infligées par Husseïn à plusieurs soldats qu'il avait pu saisir, afin de ramener les autres au devoir. On nous dit, en outre, que Husseïn-Pacha n'avait sous ses ordres que deux régimens de Bostangis, et celui formé par Khosrew ou Kusruf-Pacha. Il projetait, avec ces forces, de se replier sur Alep, dont les habitans n'avaient pas voulu le recevoir. Le 17 safar (15 juillet), peu après minuit, l'armée partit de Tel-es-Sultan et alla camper sur les bords de la rivière qui coule près du village de Zeytoun. A une heure de l'après-midi, nos cavaliers bédouins amenèrent au Général en chef quelques soldats réguliers ennemis. Son Altesse fut instruite par ces prisonniers que, la veille, le feld-maréchal Husseïn-Pacha était arrivé devant Alep, accompagné de l'ex-gouverneur de cette ville et des pachas fuyards; qu'il avait fait demander au mehkémeh (tribunal de justice) des secours en approvisionnemens et en troupes; mais que la population ayant fait répondre qu'elle ne pouvait lui prêter aucune assistance, alors, perdant tout espoir de s'opposer à notre marche, il avait pris la fuite vers dix heures du matin de ce même jour, abandonnant ses tentes, ses vivres, ses munitions de guerre et seize pièces d'artillerie. Tous ces objets sont tombés en nos mains. On dit que le feld-maréchal a pris la route d'Aïntab. Plusieurs de nos cavaliers bédouins qui avaient poussé jusque dans les murs d'Alep confirmèrent, à leur retour, la fuite de l'ennemi. Le Général en chef partit aussitôt, avec ses aides-de-camp, pour Alep, et donna ordre à Abbas-Pacha de le suivre avec les régimens de cavalerie et six canons. A 4 heures et demie du soir, il entra dans cette ville. Quelques notables, ayant eu connaissance de la prochaine arrivée de S. A., allèrent immédiatement à sa rencontre, et eurent l'honneur de lui présenter leurs hommages. Le khâdy et le muphty, accompagnés des autres chefs de la ville, s'empressèrent de lui offrir leur soumission et leurs vœux pour les longs jours de S. A. Le 18 safar (16 juillet), le Général en chef nomma Ibrahim-Aghâ-Siah-Zadé, gouverneur d'Alep. — Vers neuf heures du matin de ce même jour, arriva Ibrahim-Pacha *neveu* avec les régimens d'infanterie, celui d'artillerie, et tout le matériel de l'armée.

Aujourd'hui ont été amenés environ cinq cents prisonniers de troupes régulières.. Ces malheureux, réduits à un état pitoyable, ont reçu tous les secours que l'humanité prescrit.

Le 7 de la lune de raby-êl-âouel 1248 (1er août 1832).

Le 2 raby-êl-âouel (29 juillet), deux heures après minuit, notre armée quittait le pont de Murad-Pacha. Deux heures avant midi, elle arriva cinq lieues plus loin au défilé de Beylan-Bogasi. La nouvelle nous parvint que le feld-maréchal Husseïn-Pacha, Mohammed-Pacha, ex-gouverneur d'Alep, et plusieurs autres personnages, avaient campé au-delà du défilé avec le reste de leurs troupes régulières et irrégulières; que l'on avait placé des pièces de canon sur les hauteurs et construit quelques batteries sur les lieux les plus élevés. Ayant vérifié par des reconnaissances la justesse de ces informations, le général en chef S. A. Ibrahim-Pacha enjoignit au général de brigade Hassan-Bey d'avancer avec le 13e régiment d'infanterie, le 5e de cavalerie et quatre pièces de canon, par le chemin de droite. Il prenait lui-même la route de gauche avec les 18e et 8e régimens de ligne, celui de la garde et douze pièces d'artillerie. Les autres régimens de cavalerie furent postés sur différens points autour des gorges. L'ennemi, voyant nos deux colonnes marcher sur lui, commença par faire jouer ses canons qui, des sommités du passage, dominaient les deux routes; mais nos pièces ripostant par un feu énergique, les batteries des adversaires furent démontées une heure après, si l'on en excepte une seule bouche à feu qui continua ses décharges. Pendant que l'aile gauche de nos adversaires était foudroyée par notre artillerie, le 8e régiment d'infanterie et celui de la garde eurent ordre d'aller en avant. Ces braves atteignirent d'un bond les collines à la gauche de l'ennemi, qu'ils attaquèrent avec une vigueur prodigieuse. Ce dernier dut céder à leur impétuosité; laissant là équipages et munitions, il prit la fuite, au coucher du soleil, dans la direction d'Adana. Notre armée passa la nuit sur le champ de

bataille. Le 3 râby-êl-âouel (30 juillet), dès la pointe du jour, tous nos régimens de cavalerie furent dépêchés à la poursuite des adversaires, et le reste de l'armée alla camper à Beylan. Arif-Bey, colonel du 10e régiment ennemi, passa dans nos rangs. Il fut nommé par notre Général en chef colonel du 20e régiment d'infanterie. D'après le témoignage d'Arif-Bey, son régiment, au départ de Koniah, etait composé de trois mille deux cent soixante-huit hommes qui, par la désertion, les maladies et la mort, se trouvaient réduits, dans la journée d'hier, à mille huit cent quatre-vingt-huit. Avant la fuite d'Alich-Pacha de Latakia, soixante cavaliers et six cents fantassins de son corps sont venus dans Alexandrette se livrer à la merci de notre Général en chef, qui les a laissés libres ou de retourner chez eux, ou de se rendre en Égypte, ou de rester dans ce pays. Il a ordonné qu'on leur fournît ce qui serait nécessaire pour le voyage. Ces fuyards rapportaient qu'Alich-Pacha, ayant fait embarquer pour Chypre son harem qui le devait rejoindre dans les murs d'Alexandrette, avait lui-même nolisé un navire européen pour s'y rendre auprès de S. A. Ibrahim-Pacha, — emmenant à sa suite six pièces de canon. Les régimens de cavalerie envoyés sur la trace des pachas fuyards les ont harcelés jusqu'aux portes d'Adana, d'où ils sont revenus avec dix-neuf cents prisonniers. Le 5 raby-êl-âouel (1er août), les notables de la ville d'Antioche ont fait leur soumission à notre Général, et Khalyl-Bey, frère de Mustapha-Pacha, a été choisi pour gouverneur du district de Beylan. Le pacha d'Alep a passé au galop par Aïntab. Son artillerie est tombée en notre pouvoir. Nous avons su que ce pacha se trouve à Malathia, entouré d'un très petit nombre d'hommes. L'ennemi a perdu, dans le défilé de Beylan, trente-neuf bouches à feu dont nous nous sommes emparés. Le 6 raby-êl-âouel (2 août), Eïub-Bey-Iskian-Bâchy, de la tribu de Millou, district d'Orfa, vient d'écrire des lettres de soumission et de félicitations à S. A. Ibrahim-Pacha, qui a daigné le confirmer dans sa place d'iskian-bâchy. En résumé, nous nous sommes rendus maîtres dans les divers combats que nous avons livrés à l'ennemi, de quatre-vingts canons et d'un mortier, ainsi que d'une quantité considérable de munitions de toute es-

pèce. Le nombre de ses soldats tués ou captifs dépasse treize mille, la quantité des fuyards doit être immense; car, selon Arif-Bey, l'armée ennemie comptait, sous Homs, trente-six mille hommes de troupes réglées, dont à peine cinq mille restèrent auprès de Husseïn-Pacha. Nous avons, dans l'affaire de Beylan, perdu vingt des nôtres blessés ou morts.

Lettre écrite à S. A. Ibrahim-Pacha, par Seid-Mohammed-Effendy, muphty de Beylan; par Ahmed-Effendy, et El-Hadj-Ismâyl-Aghâ, frère de Mohammed-Pacha-Beylanly.

Nous déposons nos hommages aux pieds de Son Altesse. L'épanouissement que sa présence fait naître dans nos cœurs est si général et si vif, que nous oublions presque les maux endurés par notre ville pendant le séjour des troupes ennemies. Ces frénétiques n'ont rien respecté : nos maisons, nos champs, nos biens, tout a été la proie du pillage. Nous nous sommes réfugiés dans les montagnes pour mettre nos personnes en sûreté : c'est de là que nous adressons des vœux au ciel pour la prospérité des armes de Son Altesse et le succès d'une entreprise dont le but est la délivrance de notre malheureuse patrie. Que Son Altesse nous permette de venir nous-mêmes lui renouveler l'expression de cet amour et de cette gratitude que depuis si longtemps elle a su nous inspirer.

Lettre de Khalyl-Bey, gouverneur de Beylan, et de Mustapha-Pacha son frère.

Altesse! Il y a vingt ans que nous désirions entrer au service de S. A. le Vice-roi d'Egypte, et nous ne cessions de faire des vœux pour le bonheur, pour la gloire de cette auguste famille. Notre joie s'est manifestée dans toute sa plénitude, lorsque nous avons su l'arrivée de Son Altesse chez nos malheureuses régions, délivrées de leurs cruels oppresseurs. Le ciel pourra seul récompenser un tel acte de magnanimité.

Nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous, dans l'exé-

cution des ordres qui nous ont été transmis par Son Altesse; et si nous n'avons pu lui offrir plus tôt en personne les hommages qui lui sont dus, c'est qu'arrêtés et gardés à vue par nos tyrans, nous avons été contraints de retarder jusqu'à ce jour une heure si impatiemment attendue.

— Le même jour, tous ces personnages, accompagnés de Mohammed-Bey, de son frère Mustapha-Bey fils de Kurd-Bey', de Hadj-Ahmed-Bey, de son frère Hadj-Bey, d'Ismâyl-Bey fils d'Abderrahman-Pacha, ont eu également l'honneur d'être reçus par S. A. le Général en chef, qui leur a fait l'accueil le plus gracieux.

Rapport du général de brigade Hidjazy-Sélim-Bey, ainsi que de l'ex-tchokadar Ibrahim-Aghâ, expédiés par le Général en chef à Ulû-Kishlak.

Le 22 de la lune de gemâdy-êl-âouel 1248 (16 octobre 1832).

Au point du jour, nous partîmes de Buzatny, précédés par la cavalerie des Dehlys, et suivis par celle d'Ahmed-Bey-Melmengy-Zadé. En dernière ligne venaient les cavaliers bédouins. Le défilé par où nous devions passer est très étroit. Nous fîmes une petite halte à Takhta-Kupru. Dans cet intervalle cinq ou six hommes envoyés à la découverte, nous ayant aperçus, coururent en donner avis. L'ennemi avait fortifié de toutes parts Tchifté-Khân. Après avoir laissé à Takhta-Kupru et sur d'autres points exposés des troupes suffisantes, nous marchâmes dans l'ordre ci-dessus indiqué vers l'ennemi qui se trouvait dans les gorges. Plus de mille cavaliers descendirent dans le vallon et se postèrent devant nous; cinq cents autres cavaliers se rangèrent en bataille avec l'infanterie au-dessus de Tchifté-Khân. Un autre corps prit poste le long de la montagne située vis-à-vis. Nous observâmes pendant une demi-heure les mouvemens des adversaires; puis nous nous mîmes, de notre côté, en mesure de leur répondre. L'affaire s'engagea par une fusillade, pendant laquelle les chefs ennemis, Sadik-Pacha et Melmengy-Uglû-Habid-Bey, parcouraient le sabre à la main, pour maintenir l'ordre, les lignes de soldats réparties autour

des retranchemens. Dix minutes après, l'ex-tchokadar Ibrahim-Aghâ, en tête de ses fantassins qui étaient sur la gauche de notre corps d'infanterie, marcha, suivi d'un détachement de cavaliers, sur les ouvrages des adversaires, et Sélim-Bey s'avança du centre avec les cavaliers bédouins sur la tente d'Alich-Pacha. Nos Delhys allèrent aussitôt rejoindre Ibrahim-Aghâ. Un choc des plus vigoureux chassa l'ennemi de ses retranchemens. Sadik-Pacha et Habid-Bey furent les premiers à prendre la fuite. Leur perte, dans cette action, s'élève à cinq cents hommes tués et trois cents prisonniers. Sadık-Pacha fut poursuivi depuis Tchifté-Khân jusqu'à une distance de douze lieues. D'autres fuyards apportèrent aux pachas qui se trouvaient à Ulû-Kishlak la nouvelle de la défaite. Ceux-là, ayant sous leurs ordres plus de mille chevaux, se mirent en devoir de nous assaillir; nos Bédouins, soutenus par d'autres cavaliers, ripostèrent. Sur ces entrefaites, Sélim-Bey et Ibrahim-Aghâ arrivaient avec soixante-dix ou quatre-vingts hommes; tous chargeant à la fois dispersèrent l'ennemi. Nos soldats, lui ayant donné la chasse pendant une heure et plus, retournèrent à Ulû-Kishlak, alors que le soleil se couchait. Conformément aux ordres du Général en chef, après un jour de repos à Ulû-Kishlak nous nous sommes dirigés sur Erekly (Héraclée). Chemin faisant, Sélim-Bey a reçu des lettres d'hommage de la part du muphty, des notables et de la population.

OBSERVATIONS.

Le Général en chef avait résolu de s'arrêter dans les murs d'Alep et d'y attendre la décision de la Sublime-Porte pour mettre fin à l'état de choses. L'ennemi était loin d'en agir de même; tantôt il se portait au défilé de Kulek, tantôt il se rassemblait auprès d'Aïntab et d'Ulû-Kishlak, répandant partout de fausses rumeurs. Les habitans de ces deux pays, las des vexations auxquelles ils étaient continuellement en butte, sollicitaient instamment l'assistance du Général en chef. Leurs suppliques étaient signées par les membres des corps religieux, par les magistrats et les notables de chaque ville. Adana surtout l'ap-

pelait à grands cris, et dans la crainte qu'il ne pût se rendre personnellement aux vœux de la population, le suppliait d'envoyer au moins S. A. Abbas-Pacha. Pressé par tant de prières et informé de tout ce qui se passait autour de lui, le Généralissime se vit contraint de marcher en avant jusque dans Adana. L'ennemi, persévérant dans ses mauvais desseins, faisait construire des travaux pour défendre le passage de Kulek; il groupait ses forces à Ulû-Kishlak. Le Général en chef expédia un détachement qui s'empara du défilé : pour ne laisser aucun prétexte à la prolongation de la guerre. il en commit la garde à quelques soldats des tribus d'Adana. Cependant l'ennemi nous donnait de l'inquiétude : il avait fortifié Tchifté-Khân et se disposait à fortifier aussi Ulû Kishlak, son intention étant d'organiser une armée nouvelle. Un des chefs de la province d'Itchil, Ahmed bey de Mossud, avait été assassiné dans sa maison par les troupes ennemies; partout où elles se trouvaient, le désespoir était au comble. Des suppliques furent adressées en diverses occasions à S. A. le Général en chef, par les habitans de cette région, qui le suppliaient de les délivrer de leurs oppresseurs. Le rétablissement du bon ordre dans ce malheureux pays et la destruction des plans de nos adversaires, telles ont été les causes de l'expédition d'Ulû-Kishlak.

Le 29 de la lune de régeb 1248 (21 décembre 1832).

Nous sommes entrés triomphalement dans la ville de Koniah le 24 regeb, 17 décembre. Instruit, dès le lendemain, qu'un détachement posté à Sileh, une heure et demie au-delà de Koniah, venait d'engager un choc avec l'ennemi, le Généralissime accourut vers ce village, à la tête des 3e et 4e régimens de sa cavalerie ainsi que du 12e d'infanterie. Un brouillard très-épais n'a pas permis d'abord de rencontrer les Turcs : ce n'est qu'après une heure de marche dans les montagnes que l'on s'est trouvé en présence. A peine ces nouvelles troupes avaient-elles pris rang de bataille, que les adversaires, se sentant incapables de soutenir la lutte, disparurent après avoir

laissé leurs six pièces d'artillerie, indépendamment de huit étendards et d'un grand nombre de morts. Deux mille Albanais ont été faits captifs, le reste s'est dispersé. L'approche de la nuit s'est opposée à une longue poursuite. Le Généralissime est revenu à Sileh satisfait de sa victoire. D'après le rapport des prisonniers, le corps ennemi était composé de quatorze mille Albanais, Ghekas et Toskas, ayant pour chefs principaux Ouafy-Pacha, sélikdar du grand-visir, et l'Ayan transfuge de Koniah. Les six canons avec tout leur train ont été envoyés à Sileh, les captifs albanais ont obtenu la faveur d'une incorporation parmi nos irréguliers. — Le 27 regeb, 19 décembre, de bonne heure, le Généralissime, apprenant que le grand-visir allait se mettre en route pour Dokouslou-Khân, s'est fait suivre des 1er, 2e et 4e régimens de cavalerie, du régiment de la garde et de dix-huit bouches à feu; puis il s'est acheminé dans la même direction. La cavalerie n'a pas attendu même une seconde décharge de canonnade, et cent cinquante hommes, qui gardaient le château avec le sélikdar de Kéritli-Uglû-Mohammed-Pacha, ont demandé vie sauve, et l'ont obtenue. Les provisions de tout genre qu'ils avaient amassées pour cette marche sont tombées en notre pouvoir. Ahmed-Pacha, conseiller du sultan, se trouvait parmi les défenseurs de la place: il s'est échappé, soit qu'on ne l'ait pas reconnu, soit que la neige dont la campagne était couverte ait empêché de le suivre. — Le 29 regeb, 21 décembre, le grand-visir, réunissant toutes ses forces, est venu assaillir le camp. Après une heure et demie d'un combat meurtrier, il a été vaincu, pris vivant, mené à Koniah sous l'escorte du lieutenant-colonel du 4e de cavalerie, et logé dans le palais du Généralissime Ce personnage a reçu tous les honneurs que méritait son rang. De son propre aveu, il possédait ce jour là au champ de bataille sept régimens d'infanterie et six de cavalerie. Le Généralissime n'avait, lui, sous ses ordres qu'une portion de son ancienne armée, cinq régimens d'infanterie et six de cavalerie; les recrues d'Égypte n'étant pas arrivées encore à leur destination. Nous avons eu cinq cent trente blessés, deux cent soixante-deux tués. Un régiment complet de troupes régulières a été fait prisonnier par

nous. Sept mille Albanais et Bosniaques avaient déserté leur étendard pour celui du Généralissime : ils ont été adjoints aux bandes irrégulières sous le commandement de Mohammed-Bey qui a dû partir pour Kaisarieh. Le chiffre des morts du côté de l'ennemi ne nous est point parvenu : il ne peut manquer d'être considérable.

RÉSUMÉ DES RAPPORTS D'IBRAHIM-PACHA

SUR LA BATAILLE DE NÉZIB.

Les deux grands corps d'armée se trouvaient assez près l'un de l'autre dans le district d'Aïntab, le 20 mai. Les troupes turques occupaient toujours la ville d'Aïntab, sous le commandement de Suleymân, pacha de Marach; les agens de Hafiz-Pacha continuaient de pousser à la révolte les populations; des détachemens de son armée commettaient sans cesse des actes flagrans d'hostilité. C'était déjà la guerre. Ibrahim-Pacha, d'après les instructions paternelles, conformes à l'opinion émise par MM. les consuls-généraux des quatre grandes puissances que le Vice-roi avait cru devoir consulter, décida de repousser la force par la force. Il avait déjà coûté à son caractère de rester aussi longtemps passif devant l'agression insolente d'un ennemi qu'il avait appris à ne pas craindre.

Le Généralissime quitta, le 22 juin, avec un détachement de sa cavalerie, quelques batteries volantes et quatre bataillons d'infanterie, le quartier-général de Tusell, pour assaillir un camp d'ennemis situé près de Misao, sur l'Euphrate. A peine arrivée, la cavalerie chargea les adversaires et les mit en fuite. Ibrahim-Pacha s'empara de quatorze pièces d'artillerie et d'une caisse de 50,000 piastres; il fit huit cents prisonniers. Il rencontra, entre Misao et Nesbi, une division d'Ottomans qu'il força de se replier sur le corps d'armée de Hafiz-Pacha qui avait son quartier-général près de Nesbi. Le Généralissime, ayant ainsi assuré sa retraite, pouvait engager une action décisive. Le 24 au matin, son armée se trouvait en ordre de combat vis-à-vis de l'armée turque, dans les environs du bourg de Nézib, sur le territoire syrien, à quelques lieues de l'Euphrate. Ibrahim-Pacha dirigeait tous les mouvemens. Les troupes comprenaient trente mille réguliers environ et quatorze mille irréguliers. L'ennemi comptait près de quatre-vingt-dix mille hommes avec les irréguliers. Les Turcs ayant commis la faute énorme de n'envoyer que de la cavalerie dans le premier choc, elle se prit à charger,

mais les coups de fusils la dispersèrent; elle se replia sur l'infanterie, et porta le désordre dans ses rangs. Une manœuvre de la cavalerie égyptienne, quelques grenades, et un mouvement de l'aile droite complétèrent si bien la déroute, que la première ligne de l'infanterie ottomane mit bas les armes et prit la fuite dans toutes les directions. Alors une terreur panique s'empara du reste de l'armée. Le cri de : « Sauve qui peut! » retentit dans les rangs, les Turcs abandonnèrent leur matériel : pièces d'artillerie, fusils, tentes, caissons, approvisionnemens, tout enfin.

A neuf heures, Ibrahim-Pacha était maître du camp ottoman. Il trouva dans la tente de Hafiz-Pacha le firman du Grand-Seigneur qui accordait à ce chef la dignité de pacha d'Égypte. La cavalerie d'Ibrahim a poursuivi les fuyards et ramené captifs des bataillons entiers ; beaucoup d'officiers et sept pachas se sont rendus. On croit que Hafiz-Pacha lui-même n'échappera pas à la cavalerie égyptienne. Quinze mille hommes, — entr'autres Suleymân, pacha de Marach, et toute sa troupe, — ont été faits prisonniers sur le champ de bataille. Ibrahim-Pacha leur a offert d'entrer dans son armée ou de retourner dans leur pays ; cinq mille ont accepté la première proposition, et Ibrahim-Pacha les a envoyés à Alexandrie. Une partie de l'armée turque a pris la direction de l'Euphrate; et comme Hafiz-Pacha, par imprévoyance, n'avait pas établi de ponts, douze mille soldats se sont noyés en essayant de se sauver à la nage Le plus grand nombre s'est jeté dans les montagnes au nord d'Aïntab, où ils succomberont, sans le moindre doute, sous le feu des Bédouins, des Kurdes et des Turcomans.

L'armée égyptienne s'est portée en avant sur trois points : Marach, Malathia et Diarbékir.

ESPRIT DES RAPPORTS D'IBRAHIM-PACHA.

28, 29 ET 30 MAI 1839.

Dans le district d'Urn (Orrur), province d'Aïntab, les troupes de Hafiz-Pacha ont occupé quatorze villages; le pacha ensuite

a distribué aux habitans des armes et des munitions, il a convoqué les anciens et leur a distribué des kaftans d'honneur. Trois cavaliers arabes ont été pris et conduits devant Hafiz-Pacha, auquel on a demandé la récompense promise. Hafiz a donné l'ordre à ses troupes de tirer sur les soldats égyptiens partout où elles les rencontreraient, et de les faire prisonniers. Dans le Nerbi, plusieurs décharges d'artillerie ont salué la venue de Hafiz-Pacha. Le bruit a été répandu qu'Ibrahim-Pacha ne pouvait pas avancer et qu'il se retirerait au Kaire ; que le pacha de Musch avait passé avec la moitié de ses troupes à l'armée ottomane; qu'un général turc arrivait avec onze régimens, et qu'aussitôt la jonction Hafiz-Pacha marcherait avec cent quarante bouches à feu sur Aïntab. On a intimidé les peuplades, en propageant la nouvelle que Hafiz-Pacha ferait tomber sous le sabre les hommes, les enfans et les femmes de quiconque ne se soumettrait pas à l'instant. Un corps de cavalerie ottomane s'est établi dans Urn. Le chef du lieu a été appelé devant Hafiz-Pacha, qui lui a remis une montre d'or. Rentré dans son village, le chef a rassemblé les anciens et les a engagés à la résistance contre les troupes égyptiennes. Il a réuni et armé les hommes de cinq autres localités, après avoir reçu de Hafiz-Pacha les munitions nécessaires.

RAPPORT D'IBRAHIM-PACHA

SUR LES AFFAIRES DU 1er AU 8 JUIN 1839.

Quartier-général de Tusell, près d'Aintab, le 27 gemâdy-êl-tâny (8 juin).

Avant-hier j'ai appris que le général turc Suleymân-Pacha, venant de Marach, s'était emparé de la ville d'Aintab avec six cents hommes de cavalerie. — Un de nos bataillons occupe toujours la citadelle. — J'ai envoyé six cents hommes de cavalerie irrégulière ; la cavalerie ottomane s'est portée au-devant d'eux. Après un combat de quelques heures, l'ennemi s'est replié dans la ville et ma cavalerie à Tusell. Hier j'ai reçu la nouvelle qu'on avait tiré des coups de canon sur mes avant-

postes. Immédiatement je me suis mis en marche avec ma cavalerie et quatre batteries d'artillerie. J'ai aperçu bientôt une masse de cavalerie turque régulière : dès que j'ai fait mine de l'attaquer, elle s'est retirée en toute hâte et en désordre. Des captifs m'ont assuré que Hafiz-Pacha commandait cette cavalerie. Tout est prêt maintenant pour enlever Aïntab. La garnison de la citadelle tire sur les Turcs ; la ville sera pressée de deux côtés à la fois, par Suleymân-Pacha et par moi. Dans le pays des Pages, non loin d'Alexandrette, les habitans chrétiens d'une montagne se sont révoltés et ont pris les armes ; sept mille de nos hommes ont gravi la montagne et les ont châtiés. Une proclamation aux habitans de la Syrie les menace tous du même sort en cas de révolte.

DÉPÈCHE D'IBRAHIM-PACHA

SUR LA JOURNÉE DE NÉZIB.

J'écris ces lignes sous la tente de Hafiz-Pacha. Rien de ce qu'elle enfermait n'a disparu avec l'ennemi. Les bagages, les canons, le trésor et bon nombre de prisonniers sont en notre pouvoir. Je veux poursuivre des adversaires; mais je n'en trouve plus. C'est après un combat de deux heures que l'armée turque s'est débandée et a pris la fuite avec une précipitation telle que nous n'avons pu la rejoindre. Nous avons attaqué l'ennemi sur tous les points à la fois. Ahmed-Pacha commandait notre droite, Suleymân-Pacha notre gauche; moi je commandais le centre. Notre artillerie a fait un beau feu. Cette victoire si rapide m'a rendu ma gaîté, ma force de vingt ans. A bientôt des détails.

RELATION DE LA BATAILLE DE NÉZIB,

PAR SULEYMAN-PACHA (SÈVES).

Partis du camp de Douébèk le 18 juin, nous arrivâmes le 20 par une marche de front sur cinq colonnes d'infanterie et

deux de cavalerie au village de Mezar, à deux heures à peu près de l'armée turque campée au village de Nézib. Le 21, une grande reconnaissance fut faite sur sa position avec environ quinze cents Bédouins, quatre régimens de cavalerie et deux batteries d'artillerie à cheval. Pendant que nos troupes légères tiraillaient et que l'artillerie échangeait quelques coups de canon, nous reconnûmes leur position trop forte pour être attaquée de front ou de flanc. Leur front était protégé en arrière par des hauteurs fortifiées et couronnées d'artillerie, en avant par trois redoutes de grande dimension ; leur droite appuyée à une hauteur où il y avait un régiment d'infanterie dans une redoute, et plus bas une batterie d'artillerie protégeant l'extrême droite et le régiment dans la redoute; leur gauche appuyée à une redoute placée sur un mamelon à pentes raides. L'attaque, étant donc très-difficile sur le front ou sur les ailes, aurait fait perdre beaucoup de monde et n'aurait pas eu le résultat désirable. Il fut proposé sur-le-champ de tourner l'ennemi par sa gauche, par une marche de flanc.

Nous rentrâmes au camp. Dans la nuit les préparatifs furent faits, et le 22 juin au point du jour l'armée leva le camp et s'ébranla, par une marche de flanc, par lignes en colonnes, la droite en tête. Après dix heures de chemin, nous arrivâmes au pont de Horgun. Dans l'après-midi, avant d'y arriver, les Turcs présentèrent quelques bataillons et de l'artillerie sur le flanc gauche de la marche de flanc. — A l'instant même nous occupâmes un mamelon sur le flanc droit de nos colonnes, et nous prîmes position avec deux batteries d'artillerie et deux régimens d'infanterie en ligne par bataillons en masse, chaque bataillon ployé en double colonne sur le centre. Un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie, envoyés à la gauche de la marche de flanc, prirent position sur la direction des flancs de ce corps turc. Ces dispositions lui imposèrent, et il se retira. L'armée continua tranquillement sa route et vint prendre position au pont de Horgun, sur la rive gauche de la rivière.

La journée du 23 juin fut employée à préparer les armes pour la bataille, et aux revues passées à l'artillerie, infanterie

et cavalerie. Dans la nuit du 23 au 24, à peu près vers minuit, l'ennemi amena deux batteries d'obusiers avec quelque infanterie et cavalerie, sur la direction de notre gauche. Il jeta environ deux cent cinquante à trois cents obus dans le camp. Il y eut quelque désordre. Un des aides-de-camp de Suleymân-Pacha, le colonel Mohammed-Bey, eut son cheval blessé d'un éclat d'obus. (Il avait eu son cheval tué, trois jours auparavant. à la reconnaissance.) Nous eûmes sept ou huit hommes tués et une trentaine de blessés. Il paraît que l'ennemi avait relevé la direction de la tente de Suleymân Pacha, car le plus grand nombre des obus vint tomber autour d'elle. A l'instant même, Suleymân se porta aux avant-postes, et le feu des Turcs fut bientôt éteint par un feu roulant d'artillerie, qui, la veille, de crainte de surprise, avait été disposé à cet effet tout autour du camp. Comme on le sut plus tard, les Turcs eurent quelques canonniers tués et blessés, quelques pièces démontées, et ils se retirèrent en désordre dans leur camp, infanterie, cavalerie et artillerie. Pendant ce temps, l'armée avait pris les armes ; au retour de Suleymân-Pacha, chacun reprit son poste, et l'on attendit le jour. A peine commençait-il que l'armée reprit sa marche de flanc, toujours par lignes en colonnes, la première ligne formant la première colonne, et marchant par divisions à distance entière ; la deuxième ligne, deuxième colonne, marchant par bataillons à distance de section en double colonne sur le centre et à intervalles de déploiement ; la troisième ligne, troisième colonne, marchant par bataillons serrés en masse, ployés en double colonne sur le centre, avec intervalle de deux divisions entre les bataillons. Six régimens de cavalerie marchant en colonne serrée par régiment ; le régiment de gauche (sa gauche) à six cents pas et sur la direction de la troisième ligne ; deux régimens de cavalerie à l'arrière-garde. A la droite et à la gauche des lignes, entre la première et la deuxième ligne, un régiment d'infanterie marchant en ligne par bataillons en masse, chaque bataillon serré et ployé en double colonne sur le centre, avec intervalle de déploiement entre les bataillons. Cette disposition était prise pour le cas où nous aurions été attaqués sur la tête ou sur la queue de nos colonnes. Ces régimens mar-

chant à distance de deux divisions en dehors des têtes de lignes, se seraient déployés promptement en commençant leurs feux pendant que les lignes auraient fait *en avant* ou *face en arrière en bataille*, sous la protection de la cavalerie, de l'artillerie, etc.

En levant le camp et ouvrant la marche, nous avançâmes quelques mille pas sur une direction presque perpendiculaire à la ligne de bataille des Turcs (ils avaient fait face en arrière et s'étaient déployés sur les hauteurs derrière leur ancien camp), pensant que peut-être ils déboucheraient dans la plaine pour accepter la bataille en rase campagne. Voyant qu'ils ne faisaient aucun mouvement, nous exécutâmes un nouveau changement de direction à gauche, et nous marchâmes parallèlement à leur ligne en la prolongeant de deux mille pas, faisant toujours attention s'ils prenaient quelques dispositions, pour manœuvrer en conséquence. Ayant reconnu leur intention bien prononcée d'accepter la bataille sur l'emplacement où ils se trouvaient, nous changeâmes de direction à gauche une dernière fois et nous nous dirigeâmes sur un mamelon qui se trouvait à hauteur de leur droite, devenue gauche par leur mouvement de face en arrière. Nous avions l'intention d'attaquer avec notre droite en refusant le centre et la gauche. En conséquence, nous nous dirigeâmes obliquement par rapport à leur ligne de bataille. Notre but était, dans le cas où nous n'aurions pas réussi avec la droite, de la retirer sous la protection de la cavalerie, et d'attaquer avec le centre et la gauche à l'instant même où la droite aurait commencé son mouvement de retraite. L'armée étant arrivée à deux ou trois cents pas du mamelon, on fit prendre l'ordre de bataille, ce qui fut exécuté très lestement et avec beaucoup d'ensemble. La première ligne le fit par *un à gauche en bataille;* la deuxième et la troisième, par des changemens de direction par le flanc droit et par bataillons, pour faire face au front; la cavalerie, par des changemens de direction à gauche par régiment. L'artillerie de première ligne (neuf batteries), marchant à cinq cents pas du flanc gauche de la première colonne (première ligne), se mit en batterie à l'instant où la première ligne exécutait son *à gauche en bataille*. Quatre batteries marchaient avec les six régimens de cavalerie en tête des

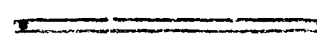
colonnes, quatre batteries en queue; dix batteries de réserve marchaient à trois cents pas sur le flanc extérieur de la troisième ligne.

Pendant que l'armée exécutait ces divers mouvemens, on fit sur-le-champ occuper par une batterie de gros calibre le mamelon que son importance rendait la clef du champ de bataille. Les Turcs sentant, mais trop tard, l'avantage de cette position, ouvrirent leur feu d'artillerie; ce qui ne nous empêcha pas d'assurer la position de la batterie et d'indiquer aux canonniers sur quel point ils devaient tirer. Suleymân-Pacha descendit ensuite à la droite, et ordonna à l'artillerie de se porter en avant et d'ouvrir ses feux. Cette attaque fut soutenue par un régiment d'infanterie (aile droite, première ligne). Deux régimens d'infanterie et quatre de cavalerie furent envoyés sur notre extrême droite pour protéger ce mouvement. La fusillade et la canonnade s'engagèrent alors de toutes parts, excepté au centre et à l'aile gauche, qui ne devaient attaquer que lorsqu'on en donnerait l'ordre. Il y eut un mouvement d'hésitation, et nos troupes, cavalerie, infanterie, artillerie, furent ramenés vigoureusement à l'extrême droite. Cependant nous tînmes bon à l'aile droite, et la gauche turque fut forcée de se replier. On profita de ce mouvement rétrograde pour porter en avant toute l'aile droite, et on envoya sur-le-champ au centre et à la gauche l'ordre d'arriver sur la ligne des feux et de développer les leurs.

L'armée turque ne put résister à toutes ces attaques successives et faites avec beaucoup d'ensemble: elle se mit en retraite sur son ancien camp, nous la fîmes poursuivre par notre artillerie de première ligne et par la première et la deuxième ligne d'infanterie. La troisième ligne, infanterie et artillerie de réserve, prit position sur les hauteurs qui couronnaient le camp turc. C'est à la suite de ces manœuvres que l'armée turque fut mise en complète déroute.

Nous avons pris dans le camp ennemi cent quarante-quatre pièces de canon avec leurs caissons, trente-cinq pièces de gros calibre dans les redoutes de Biledjik abandonnées par les Turcs, toutes les tentes depuis celle de Hafiz-Pacha jusqu'à celles des

derniers soldats, dix-huit à vingt mille fusils, et douze à quinze mille prisonniers qui ont été sur-le-champ renvoyés dans les endroits qu'ils ont choisis, soit en Turquie, soit dans les possessions de Mohammed-Aly.



XII.

OCCIDENT ET ORIENT.

1841—1847.

Les loisirs de la paix ne furent point perdus pour l'Égypte. Des améliorations précieuses avaient marqué l'espace qui sépare les deux campagnes de Syrie; les soins de la santé publique semblaient cette fois être plus intimement venus dans la pensée du fondateur, comme s'il eût cherché une compensation aux belliqueuses et meurtrières exigences de la veille et du lendemain. Une des plus heureuses découvertes de la science, la vaccine, ce préservatif si facile, s'était fait accepter non sans peine de la soupçonneuse ignorance, qui ne vit là tout d'abord qu'un *signe du pacha* pour mander plus tard sous les drapeaux le jeune appui de la maison. Des hospices avaient été pour la première fois consacrés aux douleurs civiles ; sur le plan de notre hôtel des Invalides, un refuge patriotique s'était ouvert à la vieillesse du soldat. Alexandrie avait vu s'établir un lazaret, et le pays un conseil de salubrité. Des forêts s'étaient dressées par les terrains nus ; seize millions de pieds d'arbres plantés dans un milieu naguère sans fraîcheur avaient, tout en suppléant au manque absolu de bois, purifié l'atmosphère. La richesse du so et du commerce n'était pas devenue l'objet de tièdes préoccupations. La première main avait éte mise à des travaux de grande importance: le barrage du fleuve, le percement d'un canal entre la mer Rouge et la Méditerranée, d'un chemin de fer entre Suez et le Nil, d'une grande rue centrale au Kaire, entre la citadelle et la place de l'Esbekyeh ; enfin la création d'une banque émettant des billets pour une valeur totale de cent mille bourses.

La période qui s'étend depuis le second duel turco-égyp-



Revue du Champ-de-Mars à Paris

tien a inauguré l'affranchissement de l'industrie et de l'agriculture, puis une simplication plus régulière des modes administratifs. Un corps des ponts-et-chaussées a été constitué; de même un corps médical indigène, qui a sur tous les points organisé un double service hygiénique et sanitaire, de telle sorte que l'art de guérir offre gratuitement ses secours à la disposition du pauvre. Dans l'heure même où nous sommes, une œuvre colossale s'accomplit, qui ne coûtera pas au trésor du pacha moins de cinquante mille bourses annuelles : il ne s'agit de rien moins que de reconstruire tous les villages dans les conditions du bien-être matériel et de la salubrité.

L'avenir est promis à tant de sages et utiles transformations. Le fils aîné du Rénovateur est venu parmi nous étudier la loi du perfectionnement, et toutes les pages lui en ont été traduites avec cet abandon courtois d'un peuple généreux et fort. En présence d'Ibrahim, et sur un développement de 90,000 mètres carrés, trente mille soldats — une armée — ont su marcher comme un seul homme. Notre illustre compatriote l'instructeur des troupes égyptiennes a reconnu cette précision de mouvemens, cette prestance martiale dont il reçut et emporta le secret sur les rives du Nil. Jamais depuis Napoléon le Champ-de-Mars parisien n'avait servi de théâtre à plus brillante solennité. Huit princes et six princesses, un état-major de soixante officiers-généraux et supérieurs, étaient de la partie. Le soleil paraissait lui-même avoir revêtu ses habits de fête pour saluer le vainqueur de Nézib, un de ses enfans. Le 25 mai fut le plus beau jour du plus beau mois de la plus belle saison de 1846.

Doué d'une taille ordinaire, Ibrahim-Pacha impose par son ample poitrine, par ses proportions robustes, par l'éloquence impérieuse de son œil gris et par le caractère sérieux de sa longue figure mâle. Lorsque pourtant il lui advient de se livrer à l'hilarité, la lèvre, le regard, le cœur, tout rit, tout éclate en sa personne. Les poètes orientaux disent de sa chevelure et de sa barbe, que les orageux labeurs de la guerre ont changé avant le temps ce double feuillage en cascades neigeuses. Un poète français a décrit par ces quelques mots les prédilections

instinctives et puissantes d'Ibrahim pour les armes : « L'Occident n'a pas vu de soldat plus intrépide, plus généreux, plus né pour la victoire. Il aspire la guerre, il sait la faire. Ouvrez-lui le monde, il ira jusqu'au bout. Il est de la race de ces hommes qui ne s'arrêtent que lorsqu'ils tombent, comme Alexandre ou Gengiskan. » Cette impétueuse bravoure qui, arrivée en face des cohortes ennemies, ne se contient plus mais court à l'avant, se montre seule, provoque des multitudes et fauche des gerbes de têtes, ne s'aveugle point, une fois hors du camp, sur les tristesses qu'un laurier coûte, sur les douceurs qu'abrite l'olivier. Peu de semaines avant sa dernière bataille, le généralissime égyptien adressait au généralissime ottoman les lignes suivantes qu'on penserait écrites en même temps par un preux d'autrefois et par un philosophe de notre siècle : « Tu as mis le pied sur nos frontières, tu as sévi contre des villages de notre dépendance, tu as tiré sur nos avant-postes. Est-ce par ordre du Sultan ? Je dois alors rendre compte à mon père de ce qui se passe. Agis-tu comme gouverneur de province, comme chef de troupes? Je te somme d'expliquer le motif de ces démonstrations auxquelles rien n'a pu donner lieu de notre part. Nous avons respecté les limites de ton gouvernement; car jamais nulle convention ne nous surprit parjures. J'aime à croire, général, que tu n'as point eu pour dessein de m'intimider, et qu'un malentendu aura fait naître ces circonstances qui peuvent devenir désastreuses à l'islamisme. De tels actes sont d'autant plus intempestifs, que par la guerre on ne va pas loin dans la voie civilisatrice où marchent Sa Hautesse notre maître dans la Turquie, et Son Altesse mon père dans l'Arabie. La guerre, qui sans profit décime les populations, ne peut que nous arrêter dans le mouvement du progrès. L'union, la paix et le travail, tels sont les moyens d'atteindre le but que touchèrent nos ancêtres. »

Accessible aux grands et aux petits, Ibrahim parle avec une égale facilité les langues turque, arabe et persane. Il sait à fond l'histoire de l'Orient; il a fait traduire une *Histoire du célèbre Napoléon, empereur de France*, dans un recueil intitulé . *Definei asrar, hukkamy Europa, Trésor des secrets des souverains de l'Europe*. Le triomphateur des Wahabis, des Grecs et des Turcs

exerce une fascination magique sur les soldats égyptiens. Pour les électriser il suffit de son nom, talisman d'espérance. Dès l'âge de 16 ans, il fut appelé par le Vice-roi à régir des provinces. Or, ce précoce maniement des affaires développa les germes d'une longue et fructueuse expérience. Il se plaît aux soins de l'agriculture, et se souvient des paroles de Murad-Bey : « En Égypte, grattez la terre, vous tirez de l'or. » Les traditions du Vice-roi seront dignement continuées. La tendresse respectueuse du prince pour son père ne s'est jamais démentie. Strict observateur de ses devoirs, Ibrahim — qui est pacha, visir, gouverneur de la Mekke, et en possession de trois enfans, — se tient toujours effacé devant son père. Il lui baise les mains, ne s'assied qu'après en avoir reçu l'ordre, et ne fume à ses côtés que sur une invitation formelle. Mohammed-Aly témoigne d'une admirable réciprocité. La hiérarchie ottomane place Ibrahim, pacha des saints lieux, sur le premier rang des pachas de l'empire. Il est prescrit à ses collègues de se lever dès son approche : Mohammed-Aly, pour faire honneur à la dignité de son fils en présence duquel sa qualité de père et de Vice-roi de l'Égypte lui défend néanmoins de se lever, l'attend debout et lui permet de prendre le pas sur la même ligne que lui dans les cérémonies publiques, dans les présentations officielles. Voilà du moins ce que nous ont redit plusieurs personnages familiers de la cour égyptienne. Le sujet le plus soumis du Vice-roi est en même temps le plus ferme défenseur du trône : Ibrahim est le bras de Mohammed-Aly, tête immense.

La réception fraternelle que la France lui a faite s'appuyait sur les titres que nous venons d'énumérer. Il faut bien compter aussi pour influence l'idée heureuse d'Ibrahim-Pacha, qui a voulu nous visiter en compagnie de l'un des nôtres, et ramener au moins pour quelques mois l'enfant prodigue perdu depuis trente années. Ils nous l'avaient pris lieutenant ou capitaine, ils nous l'ont rendu major-général et prince : comment froncer le sourcil, alors que la foule mahométane doit par ordre se ranger, faire halte et laisser la voie au pacha Suleymân qui passe; demeurer immobile jusqu'à ce qu'il ait étendu la main droite sur

sa poitrine en disant *marhaba*, s'incliner et porter les deux mains à la bouche puis aux tempes, afin de *relever le salut* de Suleymân-Pacha? Depuis qu'il a embrassé la religion du Prophète, — et après tout pourquoi pas? le paradis de Mahomet est, ce nous semble, plus gai que celui des chrétiens! — le brusque et loyal Sèves, type du vieux grognard de notre Empire, a fait ou plutôt a renouvelé ses preuves de courage, de talent, d'humanité en Grèce, et plus tard à Homs, à Beylan, à Koniah et à Nézib. Partout où il a trouvé en jeu la cause du Vice-roi, il a justifié cette parole qu'il répète souvent : « J'ai par-dessus tout aimé trois hommes dans ma vie : — mon père, — Napoléon, — Mohammed-Aly. Les deux premiers ne sont plus, mon dévouement filial se concentre donc aujourd'hui sur la tête du Vice-roi. » Aussi, de son côté, le souverain de l'Égypte disait-il un jour à l'un de ses officiers : « Suleymân est sorti de mon ventre : c'est un de mes fils. Il ne quittera pas l'Égypte que Mohammed-Aly ne la quitte lui-même. »

Avec le sentiment de l'affection, le Vice-roi en possède l'intelligence : tout d'abord il discerne le courtisan et distingue l'ami. Son choix est tantôt fait. Esprit délié, rapide et plein de pénétration, il darde sous chacune de ses paupières une flèche qui plonge dans votre pensée. C'est pour lui un plaisir d'autant plus véritable de s'entretenir avec les Européens, qu'il tient plus ardemment à leur opinion et à l'éclat de sa renommée. Droit comme un chêne, Mohammed-Aly porte avec une vigueur peu commune ses 78 ans. Il se complaît, dans son intérieur, aux mœurs patriarchales. Il témoigne de vives sollicitudes pour tous ses enfans, qui, — en outre d'une fille née avec le XIXe siècle et veuve de Mohammed-Defterdâr-Bey, puis d'une autre fille née en 1824, — sont au nombre de sept, ainsi que nous l'avons déjà dit :

1° Ibrahim-Pacha, commandant les forces de terre, né en 1789;
2° Saïd-Pacha, commandant la flotte, né en 1822;
3° Husseïn-Bey, né en 1825;
4° Halim-Bey, en 1826;
5° Aly-Bey, en 1829;
6° Skander-Bey, en 1831;

7° Mohammed-Aly-Bey, en 1833.

Viennent ensuite, comme nous l'avons encore dit, quatre petits-fils :

1° Abbas-Pacha, fils de Tussun-Pacha et né en 1814;

2° Ahmed-Bey, fils d'Ibrahim-Pacha et né en 1825;

3° Ismâyl-Bey, frère du précédent, né en 1827;

4° Mustapha-Bey, aussi leur frère, né en 1832;

Mohammed - Aly dort cinq heures dans la nuit, et le matin avant l'aube il est sur pied. Sa journée sera laborieuse. Il connaît fort bien les mathématiques, sans les avoir jamais apprises. Les annales des règnes glorieux ont été son étude favorite. Le royal vétéran marche d'un pas militaire, et se promène dans ses appartemens les mains croisées derrière le dos, à l'exemple de Napoléon ; comme Napoléon il vit simple en son costume et en ses manières; comme Napoléon il est de rien devenu tout; comme Bonaparte il s'est élevé, il s'est affermi par le glaive: comme Napoléon il s'est immortalisé par ses institutions majestueuses et durables. Bonaparte caressa longtemps la pensee de rendre à l'Égypte sa splendeur primitive, son antique suprématie : même il rêva de révolutionner l'Orient et de se choisir un trône sous cet autre ciel. — « Là bas seulement, disait-il, se peuvent espérer les grands noms. » — La République française lui prouvait déjà le contraire, l'Empire français le lui prouva bien plus. Maître de l'Europe, il ne cessait toutefois de répéter : « Les provinces ottomanes qui parlent arabe demandent un vaste changement et attendent un homme. » Cet homme est venu, il s'appelle Mohammed-Aly. — Jean-Jacques s'écriait : « Qui de mon temps a fait plus que moi ? » Le potentat ne pourrait-il continuer ainsi le monologue : « Qui jamais a fait plus que moi pour l'Égypte, après Dieu et le Nil ? »

Aussi le pacha Ibrahim ayant, lors de son excursion en France, visité, parmi nos établissemens nationaux, la Monnaie de Paris, une médaille fut frappée. Elle portait au-dessous de la tête du Vice-roi cette exergue : *Méhémet-Ali, régénérateur de l'Égypte.* — En juillet 1845, M. le duc de Montpensier, qui voyageait sur les bords du Nil, avait reçu de la cour égyptienne l'accueil le plus magnifique : en mai 1846, il voulut escorter dans la plu-

part de leurs courses les hôtes illustres. Il leur offrit l'inspection de son champ de manœuvres à Saint-Maur : le fils de Mohammed-Aly, venu dans les équipages du roi en société de M. le duc de Nemours ainsi que de M. le prince de Joinville, retrouva sous sa main, et non sans battement de cœur, un beau cheval de sa connaissance qui l'attendait : celui-là même sur lequel Ibrahim avait gagné la bataille de Nézib, et que Mohammed-Aly, en 1841, avait envoyé comme don aux Tuileries avec neuf autres coursiers arabes. — Lorsque le fils du Vice-roi passa en revue nos deux mille cinq cents braves invalides sous les armes, on eut l'attention délicate de réunir sur une ligne à part les vieux et rares débris de notre armée d'Égypte. — Pas un concert, pas un banquet, pas un festival ne fut donné par les ministres, par les autorités du pays, que le fauteuil d'honneur ne fût tourné en face du levant, que le programme de l'orchestre ne rappelât maint écho des harmonies orientales. — C'est ainsi que nous comprenons les *ruses* de l'hospitalité.

Avant de se rendre en France, le fils du Vice-roi d'Égypte avait fait un séjour de six semaines en Toscane, où le reçut, les deux bras ouverts, le grand-duc, amateur du progrès, qui règne dans la cité des Fleurs et qui veille le berceau, la tombe des Dante, des Michel-Ange, des Médicis. Invité par correspondance officielle de la reine Victoria, Ibrahim-Pacha, — qui ne pouvait s'abstenir de visiter la Grande-Bretagne après cette reconnaissance implicite de ses droits au trône héréditaire, — offrit pour adieu 12,000 francs aux classes pauvres de notre capitale, puis alla explorer les Trois Royaumes. Passé de là dans le Portugal, dont le roi et la reine conférèrent la grand'croix de la Tour et de l'Épée au pacha grand'croix de la Légion-d'Honneur, Ibrahim déploya la voile et fit route vers le Nil.

Le Vice-roi débarquait alors dans la métropole de l'islamisme, où l'avait gracieusement appelé Sa Hautesse qui venait de lui envoyer à Rhodes les plus beaux fruits des jardins du sérail. Abdul-Medjd reçut debout Mohammed-Aly qu'il vint aussitôt prendre par la main à l'entrée du salon. Le jeune sultan, — qui a vêtu le manteau impérial dans une heure où déjà les querelles avec l'Égypte gisaient ensevelies au fond du linceul de



Débarquement de Méhémet-Ali à Constantinople.

Mahmoud, — témoigna pour le doyen des visirs de la Sublime-Porte une très louable déférence. Il lui remit des présens d'une haute valeur, et en accepta de plus précieux encore. Le 15 août 1846, on nous écrivait de Constantinople : « S. A. Mohammed-Aly-Pacha s'éloigne du Bosphore après-demain. Son séjour a été fécond en actes de bienfaisance. Deux ou trois cents placets lui sont arrivés entre chaque matin et chaque soir. Pas un solliciteur éconduit ! Les dépenses de Son Altesse en cadeaux et en charités ne s'élèvent pas à moins de 50,000,000 de piastres. » Fidèle au culte des souvenirs, l'auguste vieillard, qui avait défendu d'opérer tout changement dans la maison de ses pères, cingla vers *la Cavale* où il entretient un *médrécé*, collége, à ses frais. Lorsqu'il eut prié sur les tombes de sa famille, il rejoignit ses États.

Étrange concordance ! Dans cette même année, le maître de l'Empire avait également accompli d'importantes pérégrinations. Le Grand-Seigneur, dont les vues s'annoncent libérales, avait eu le désir de se montrer à ses provinces pour leur inspirer l'esprit de bonne entente et se rendre un compte direct de leurs besoins. Les acclamations des multitudes, les doubles haies de troupes, les bruits de tambours, les salves d'artillerie n'ont pas fait défaut assurément aux trois illustres voyageurs. Abdul-Medjd, Mohammed-Aly et Ibrahim-Pacha, devront garder mémoire de leurs impressions, et ne connaître de rivalité que dans l'amour de la réforme sage, dans la destruction de l'abus, le châtiment du mal et la récompense du bien.

S'il nous était permis d'exprimer un vœu qui pût dignement couronner ces pages, nous demanderions encore pour ce monde social de l'Égypte fondé par le génie, soutenu par la victoire : des formes de plus en plus tolérantes et régulières dans les systèmes d'impôt et de conscription ;

La reprise des travaux du cadastre ;

L'appât de certaines primes en faveur des découvertes industrielles ;

Un plus grand nombre de lycées dans les villes, et surtout d'écoles dans les villages ;

La publication, la traduction en arabe de livres élémentaires, scientifiques et historiques;

L'établissement de collections et de bibliothèques ouvertes à tous, d'un nouveau recueil périodique en idiômes turc et arabe, puis d'un autre en français pour rapprocher au moyen de la pensée nos compatriotes de la mère-patrie et familiariser avec notre langue, avec nous-mêmes, les indigènes;

La création d'un observatoire, d'une école spéciale pour les arts du dessin et d'un musée recueillant les chefs-d'œuvre;

Un divan général, national, exposant les doléances, délimitant les droits civils;

Une charte;

Un jury;

L'abolition du trafic des noirs;

La suppression des eunuques dans les harems.

Riche par son commerce et puissant par ses armes, sobre et docile, plein de cette patience qui enfante les résultats gigantesques, le peuple de l'Égypte a semé ses déserts de merveilles. Il eut pour outils la volonté, pour seul aide le temps. Une voix éloquente disait, il y a peu de mois : « Le dernier ouvrier qui a mis sa pierre dans l'assise d'une pyramide a fait quelque chose de grand et d'impérissable; bien que sa pierre ne porte pas son nom, elle porte jusqu'au ciel quelque chose de plus : l'éternité de son pays. » Que sur ces hommes du passé, que sur ces hommes de l'avenir, la lumière continue à ruisseler en toute sa plénitude; et l'arbre ne pliera pas, dont Husseïn-Khogah désignait le fruit par ces mots doux à entendre : la paix du bonheur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
	Dédicace	I
	Introduction	1
I.	Expédition de la République française en Égypte (1798-1801)	45
II.	Anglais, Turcs et Mamluks (1801-1802)	95
III.	Anarchie (1802-1805)	114
IV.	La Cavale (1769-1805)	146
V.	Mohammed-Aly proclamé Vice-roi (1805-1806)	155
VI.	Expédition des Anglais en Égypte (1807)	186
VII.	Dernières luttes intestines (1807-1811)	196
VIII.	Les Wahabis (1811-1819)	220
IX.	Afrique supérieure (1819-1823)	336
X.	Morée (1823-1829)	377
XI.	Syrie (1829-1841)	417
XII.	Occident et Orient (1841-1847)	462

LISTE DES GRAVURES.

Pages.

Frontispice. Titre.

Le Monarque, au début de l'année rurale, ouvrait le premier sillon. 18

Soldats, nous célébrons l'anniversaire de la République française. 55

Mes amis, dit Kléber à ses soldats, vous ne possédez en Égypte que le terrain qui est sous vos pieds; si vous reculez d'un seul pas, vous êtes perdus ! 69

Dieu nous avait donné les Français : vous, les hommes de la Tamise, que nous avez-vous donné ? — Les Turcs! 97

Mohammed-Aly proclamé Vice-roi. 144

La mère d'Ibrahim fait son entrée au Kaire. 152

Serment des chefs de l'armée de mourir pour la cause de Mohammed-Aly. 166

Prière universelle pour la crue du Nil. 204

J'envoie contre vous mon fils Ibrahim: il vous ramènera morts ou vifs. 266

Ibrahim marche à pied à la tête de ses troupes. 283

Ibrahim s'élance contre les partis ennemis et les disperse. . . 296

Ibrahim soigne les blessés. 309

Abdallah reçu sous la tente d'Ibrahim. 313

M. Vaissière annonce à Mohammed-Aly la victoire d'Ibrahim. . 331

Pendant l'exercice à feu une balle est dirigée contre Sèves : « Vous êtes des maladroits, dit-il aux Mamluks, apprêtez armes! feu! » 378

Mon général, portez-le un instant : il en aura plus de valeur aux yeux du colonel. 410

Bataille de Nézib. 427

Revue du Champ-de-Mars à Paris. 463

Débarquement de Mohammed-Aly à Constantinople. 468

Paris.—Imprimerie de Wittersheim, rue Montmorency, 8.